AURÉLIE
TERRIER

ÉGLISE CASTRALE D'AKERENTIA

Étude architecturale et archéologique d'un ensemble monumental au cœur de la Calabre



La ville d'Akerentia (ou Cerenzia Vecchia), située dans la province de Crotone, en Calabre, émerge dans les registres à la fin du IXe siècle. Elle est ensuite habitée sans discontinuité du IXe au XIXe siècle, avant d'être abandonnée en 1860. Cependant, la subite apparition de cette agglomération comme cité épiscopale, sans l'existence d'une occupation antérieure, paraît peu plausible. Des ruines, en surplomb de la ville, pourraient être la clé de l'origine de ce site. Quelle était leur fonction ?
L'étude du complexe castral d'Akerentia rapportée dans cet ouvrage nous offre des éléments de réponse, en faisant dialoguer découvertes archéologiques et sources écrites, afin de proposer une nouvelle histoire de l'édifice et de cette ville au cœur de la Calabre, dont l'évolution peut être retracée sur près de mille ans.

Aurélie Terrier est docteure en archéologie classique (Université de Genève) et architecte. Elle enseigne l'architecture et l'archéologie dans plusieurs institutions : le Centre de formation professionnelle de construction de Genève (CFPC), l'École des beaux-arts du Genevois en France (EBAG), l'Université de Genève (Unige), l'Université Lumière Lyon 2 et l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL). Ses recherches portent sur l'architecture antique et médiévale, l'archéologie du bâti, le remploi des matériaux de construction, les problématiques liées au chantier de construction et les nouvelles technologies.

ISBN 978-2-88915-643-6

EPFL PRESS

ÉGLISE CASTRALE D'AKERENTIA

AURÉLIE
TERRIER

ÉGLISE CASTRALE D'AKERENTIA

Étude architecturale et archéologique d'un ensemble monumental au cœur de la Calabre

EPFL PRESS

Ouvrage publié avec le soutien du Fonds national suisse (FNS), du décanat de l'Université de Genève et de la Maison de l'histoire de l'Université de Genève.

Direction générale : Lucas Giossi
Directions édioriale et commerciale : Sylvain Collette et May Yang
Responsable de production : Christophe Borlat
Éditorial : Alice Micheau-Thiébaud et Jean Rime
Graphisme : Kim Nanette et Anne Kummli
Promotion et diffusion : Manon Reber
Comptabilité : Daniela Castan
Logistique : Émile Razafimanjaka
Illustration de couverture : © Aurélie Terrier

Crédits : sauf mention contraire, tous les illustrations, plans et dessins sont de l'autrice.

EPFL PRESS est une maison d'édition de la fondation des Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR), qui publient principalement les travaux d'enseignement et de recherche de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), des universités et des hautes écoles.
PPUR, EPFL – Rolex Learning Center,
CM Station 10, CH-1015 Lausanne,
info@epflpress.org
tél. : +41 21 693 21 30

www.epflpress.org

Première édition, 2025
ISBN 978-2-88915-643-6, version imprimée
ISBN 978-2-8323-2272-7, version ebook (pdf), doi.org/10.55430/ECAATVA01
© EPFL PRESS

Ce texte est sous licence Creative Commons : elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Imprimé en République tchèque

Manerio

Viati e Cerenthia si nne su juti
'u Conte e tutti quanti li surdati
Maneriu sulu, afflittu e scunsulatu,
girava 'ntunnu 'ntunnu u Viscuvatu.

'A voglia le venia de d'ammazzare
e scinna versu Lese a ss'affucare.
Ma ppe furtuna appena era arrivatu
tra Santa Cruce e lu vallune 'e Vatu,
'na vuce e cialu, 'na vuce le ricia:
«Maneiru mio cchi via faciennu!
Torna a Cerenthia
ca nun ssi sulu guarda puru a mmia».

'U sangu a faccia faccia le scurria
e' ntunnu tuttu 'u munnu s'allucia,
era Sant'Hacciomu 'e Cerenzia.

Maneiru restava 'ncazzunitu,
ma pue guardannu a Cristu avia capitu,
e 'nterra se jettava a gninucchjuni
cuamu 'nu pecuriallu 'mpecuruni.

A quattru passi 'e ru spuntune 'e Vatu
ddue Maneiru s'era gninucchiatu,
'a chjesa 'e l'Ecce Homo ha fravicatu.

E quannu m'pararisu fu chiamatu
'nta stessa chiesa pue du corbicatu.

Soddisfatti da Cerenzia se ne sono andati
il Conte e tutti quanti i soldati
Manerio solo, afflitto e sconsolato,
girava intorno intorno al Vescovato.

La voglia gli veniva di ammazzarsi
e scese verso Lese ad affogarsi.
Ma per fortuna appena era arrivato
tra Santa Croce e il vallone di Vatu,
una voce dal cielo, una voce gli diceva:
'Manerio mio stai facendo!
Torna a Cerenzia
che non sei solo guarda anche a me'.

Il sangue il viso viso gli scorreva
e intorno tutto il mondo s'illuminava,
era Sant' Ecce Homo da Cerenzia.

Manerio restava sbalordito,
ma poi guardando Cristo aveva capito,
e in terra si buttava in ginocchio
come una pecorella.

A quattro passi dallo spuntone di Vatu
dove Manerio si era inginocchiato,
la chiesa dell' Ecce Homo ha costruito.

E quando in paradiso fu chiamato
nella stessa chiesa poi fu sepolto.

Auteur inconnu
Manlio Caiazza (trad.)

Table des matières

Remerciements 11

Introduction 13

I LE SITE D'AKERENTIA 17

1 Cadre historique d'Akerentia et sa région 19

1.1 Voies de circulation 20
1.2 Occupation du sol et mise en place de l'habitat 22
1.3 La métropole de Santa Severina 29
1.4 Le territoire d'Akerentia 35
1.4.1 De l'Antiquité tardive à l'époque byzantine (milieu VIe-fin IXe siècle) 36
1.4.2 L'époque normande (XIe-XIIIe siècle) 38
1.4.3 Les époques souabe et angevine (XIIIe-XVIe siècle) 39
1.4.4 Le déclin de Cerenzia à l'époque aragonaise (XVIe-XVIIe siècle) 42
1.4.5 Les aléas des XVIIe et XVIIIe siècles et l'abandon définitif de Cerenzia 45
1.4.6 Synthèse et hypothèse 49

2 État de la recherche 53

2.1 Les données topographiques et géologiques 53
2.2 Les prospections de Paolo Orsi (1911) et de Salvatore Medaglia (2010) 57
2.3 1997-1998 – Étude statique et sismique 58
2.4 1998-1999 – Fouille de l'église San Teodoro 60
2.5 1999 – Inventaire architectural et restaurations 61
2.6 2007 – Fouille de la *Casa del Principe* 63
2.7 2011 – Prospections et sondages géophysiques (Unige) 65
2.8 État du complexe avant étude 65

3 Étude archéologique 67

3.1 Méthodologies 68
3.1.1 Scanner 3D 69
3.1.2 Relevés photogrammétriques et orthophotographies 71
3.1.3 Prospection radar 72
3.1.4 Analyse des structures bâties 72

3.2 Les campagnes de fouilles 75
3.3 Analyse anthropologique 78

II ANALYSE ARCHITECTURALE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ÉDIFICE 81

4 Configuration 1 (*TAQ* 690) : structures arrondies et maçonnerie isolée 89
4.1 Vestiges d'une maçonnerie isolée 89
4.2 Structures arrondies et inhumations associées 89

5 Configuration 2 (*TAQ* 690) : construction du bâtiment A et mise en place du secteur funéraire ouest 93
5.1 Construction du bâtiment A 93
5.2 Secteur funéraire ouest 96

6 Configuration 3 : construction du bâtiment B 99
6.1 Nivellement de la zone 99
6.2 Premières assises de l'édifice 101
6.3 Mur en grand appareil de grès 102
6.4 Construction de deux caveaux 102
6.5 Niveaux de circulations 105

7 Configuration 4 (*TPQ* 1158-*TAQ* 1310) : implantation du secteur funéraire sud-ouest 109

8 Configuration 5 (*TPQ* 1194) : construction d'un ensemble mixte 115

9 État 6 (*TPQ* 1206-*TAQ* 1394) : construction du bâtiment C 119
9.1 Zone occidentale 120
9.2 Zone nord 122

10 État 7 (*TAQ* 1394) : réaménagement global (XIIIe-fin XVIIe siècle) : réactivation des secteurs funéraires 131
10.1 Espace oriental 132
10.1.1 Inhumation privilégiée 132
10.1.2 Création de l'espace oriental 132
10.1.3 Inhumations extérieures 138
10.1.4 Mise en place du nouveau sol de mortier 139
10.2 Zone centrale de l'édifice 141
10.2.1 Reprise des caveaux 141
10.2.2 Réduction de la porte B1024 et mise en place du nouveau sol de mortier 142
10.2.3 Les inhumations 145
10.2.3.1 Les inhumations dans le caveau 1 145
10.2.3.2 Fosse sépulcrale au nord du caveau 2 146

10.3 Zone occidentale de l'édifice 147
10.3.1 Construction du grand caveau 3 147
10.3.2 Surélévation du seuil 152
10.3.3 Inhumations 152
10.3.3.1 Les inhumations du secteur funéraire sud-ouest 152
10.3.3.2 La tombe quadruple 154
10.3.3.3 Les inhumations du secteur funéraire ouest 155
10.4 Conclusion partielle et datation de la phase 7 159

11 État 8 : construction de la tour NO (*TPQ* 1480-*TAQ* 1674), construction de l'aile sud et du bâtiment oriental (*TPQ* 1660-*TAQ* 1674) 161
11.1 Construction d'une tour occidentale 161
11.2 Aménagement de l'aile sud 162
11.3 Construction du bâtiment oriental 166
11.4 Inhumation associée à cet état 169

12 État 9 (*TPQ* 1674) : construction de l'annexe sud et réaménagement de la façade occidentale du bâtiment C 173
12.1 Construction de l'annexe sud 173
12.2 Particularités de construction de l'annexe sud 175
12.3 Réaménagement de la façade occidentale 177
12.4 Découverte lapidaire 183

13 État 10 (*TAQ* 1783) : édification de la tour SE 187
13.1 Surélévation du mur oriental M1003 187
13.2 Construction de la tour 188
13.3 Création d'une nouvelle fenêtre dans l'annexe sud 192

14 État 11 (*TAQ* 1783) : condamnation de l'aile sud 195

15 État 12 (*TAQ* 1783) : agrandissement de l'annexe sud et modification de circulation 199
15.1 Condamnation de la porte occidentale B1022 199
15.2 Doublage occidental de la partie supérieure du mur M1003 199
15.3 Agrandissement de l'annexe sud 200
15.4 Zone de rejet funéraire au sud-ouest 200

16 État 13 (*TPQ* 1783) : condamnation, abandon et récupération 203
16.1 Condamnation de la porte nord (B1024) 203
16.2 Récupération des matériaux 204

17 État 14 (*TPQ* 1783) : création d'un ultime espace funéraire 207
17.1 Construction de l'espace occidental 207
17.2 Espace funéraire privilégié pour immatures 210

III SYNTHÈSE DES ÉTATS 213

18 **Synthèse générale** 215
- 18.1 Configurations 1 et 2 (*TAQ* 690) 216
- 18.2 Configuration 3 220
- 18.3 Configuration 4 (*TPQ* 1158-*TAQ* 1310) 220
- 18.4 Configuration 5 (*TPQ* 1194) 221
- 18.5 État 6 (*TPQ* 1206-*TAQ* 1394) 222
- 18.6 État 7 (*TAQ* 1394 pour le réaménagement global ; XIIIe-fin XVIIe siècle pour la réactivation des secteurs funéraires) 224
- 18.7 État 8 (*TPQ* 1480-*TAQ* 1674 pour la tour NO ; *TPQ* 1660-*TAQ* 1674 pour l'aile sud et le bâtiment oriental) 226
- 18.8 État 9 (*TPQ* 1674) 228
- 18.9 États 10 à 12 (*TAQ* 1783) 229
- 18.10 État 13 (*TPQ* 1783) 232
- 18.11 État 14 (*TPQ* 1783) 233

19 **Conclusion** 235

IV DOCUMENTATION 239

20 **Plans et stratigraphies** 241

21 **Élévations** 259

22 **Annexes** 297
- 22.1 Liste des évêques de Cerenzia 297
- 22.2 Nomenclature 300
- 22.3 Inventaire des sépultures 302

23 **Bibliographie** 309
- Sources 309
- Ouvrages 310

Crédits des illustrations 325

Résumé, Summary, Sintesi 327

Notes 329

Remerciements

Au cours de ces années de recherches, plusieurs personnes ont contribué à l'émergence de ce travail. Je tiens donc à adresser ma profonde gratitude à mes deux directeurs de thèse, les professeurs Jean Terrier (Université de Genève) et Nicolas Reveyron (Université Lyon 2), ainsi qu'aux membres du jury, les professeurs Lorenz E. Baumer (Université de Genève), Philippe Collombert (Université de Genève) et la docteure Ghislaine Noyé (École des chartes), pour leurs encouragements et leurs nombreuses remarques constructives et enrichissantes.

Je tiens à remercier tout particulièrement Ghislaine Noyé qui m'a apporté tout son soutien et fait part de son avis éclairé, en tant que spécialiste de l'archéologie médiévale en Calabre, ainsi que le professeur Jean Terrier pour être venu sur le site constater la difficulté de la tâche et me prodiguer de précieux conseils.

J'adresse toute ma reconnaissance au professeur Lorenz E. Baumer et au docteur Domenico Marino, sans qui je n'aurais jamais pu traiter d'un sujet aussi passionnant. J'ai découvert grâce à eux une région riche de bien des manières.

Plusieurs personnes ont également contribué à l'élaboration de cette recherche par leurs conseils, relectures ou simplement en discutant, parfois de nombreuses heures, les théories échafaudées au cours de ce travail. La liste est très longue et je ne pourrai pas en faire état ici, mais qu'ils sachent tous ce que je leur dois.

J'adresse en outre tous mes remerciements aux différents responsables italiens qui m'ont permis de travailler dans des conditions sereines malgré un contexte politico-administratif complexe : Caterina Anese, Gregorio Aversa, Manlio Caiazza, Giovanni Frontera, Maria Lacaria, Antonello Lopetrone, Domenico Marini, Alfredo Ruga, ainsi que les différents employés de la commune de Cerenzia.

Un remerciement tout particulier à Pietro Siriani et Manlio Caiazza pour avoir trouvé une solution adéquate à chaque difficulté qui s'est présentée à nous.

Ce travail repose en grande partie sur les opérations archéologiques menées sur le site et il m'aurait été impossible de réaliser ces diverses campagnes sans une équipe constituée de passionnés : Domenico Aiello, Camille Aquillon, Natale Alessi, Alice Borel, Franck Chaleat, Damien Colomb, Émilie Comes-Trinidad, Audrey Gaillard, Céline Girardet, Stephen Hart, Nathan Piguet, Timothy Ponitz, Amélie Roger, Justine Saadi, Saverio Spina, Pietro et Antonio Sirianni. Un remerciement spécial à Camille Aquillon qui m'a souvent accompagnée lors de mes séjours calabrais, soutien indéfectible et ma garde arrière lorsque j'étais seule sur le terrain.

J'ai également eu la chance d'intégrer le laboratoire d'archéométrie de Lyon (ArAr UMR5138) qui, grâce aux nombreux chercheurs présents, m'a permis de mettre en place ma méthodologie de travail au travers de riches et passionnantes discussions.

Mon engagement au Centre de formation professionnelle construction (CFPC) de Genève comme enseignante en architecture m'a souvent permis de garder les pieds sur terre et mon esprit bien ancré dans le réel, au cours d'une thèse qui m'emmenait parfois très loin dans l'abstrait. Je remercie donc mes responsables et mes collègues de leur confiance et de leur compréhension tout au long de ce processus.

Et bien évidemment, je remercie Guillaume Mathelier pour son appui indéfectible durant ces années, me motivant dans les moments difficiles et m'aidant de multiples manières, notamment en faisant en sorte de me libérer du temps pour que je puisse travailler. Ma fille, Susan-Lee, n'est pas en reste, puisque malgré son jeune âge, elle a su comprendre, à sa manière, l'engagement qu'une telle recherche nécessite.

Par ces quelques mots, je remercie également le Fonds national suisse pour la recherche (FNS), ainsi que la Fondation Schmidheiny, la Maison de l'Histoire de l'UNIGE et les donateurs privés sans lesquels cette recherche n'aurait pu être possible.

Pour terminer, j'adresse tous mes remerciements à Lucas Giossi, Alice Micheau-Thiébaud, Isabelle Remy, Kim Nanette et Anne Kummli des Presses polytechniques et universitaires romandes, qui ont permis à cet ouvrage de voir le jour.

Introduction

Cet ouvrage présente les résultats obtenus lors de l'étude du complexe castral d'Akerentia en Calabre, qui fut au cœur de ma recherche doctorale entre 2014 et 2019. Ce travail s'inscrit dans un projet d'études transversales : « Crotone, espace et cultures urbains et ruraux en Grande Grèce », mis sur pied en 2011 par la Maison de l'histoire et l'unité d'archéologie classique de l'Université de Genève, sous la direction du Professeur Lorenz E. Baumer, en collaboration avec la Soprintendenza Archeologia, Belle Arti e Paesaggio per le province di Catanzaro Cosenza Crotone (SABAP-CZ-KR) et Domenico Marino, alors directeur de l'office territorial de Crotone-Sila et directeur du Musée national archéologique de Crotone.

Ma thèse de doctorat fut dirigée par le professeur Jean Ternier de l'Université de Genève et directeur du Service cantonal d'archéologie de Genève, en codirection avec le professeur Nicolas Reveyron de l'Université Lyon 2.

Selon les sources disponibles, la ville d'Akerentia (ou Cerenzia vecchia), située dans la province de Crotone, est habitée sans discontinuité du IXe au XIXe siècle, puis abandonnée en 1860. Elle représente donc un terrain d'investigation très prometteur pour observer l'évolution d'une cité entre le Moyen Âge et l'époque moderne.

Akerentia apparaît dans les textes à la fin du IXe siècle en tant que suffragant de la nouvelle métropole de Santa Severina, au sud du massif de la Sila, en Calabre. De ces nouveaux diocèses constitués, Akerentia est la seule cité pouvant être étudiée sans contrainte, les autres étant toujours occupées. L'abandon définitif de la ville en 1860, ainsi que le classement d'une grande partie du promontoire en parc archéologique offrent une opportunité d'étude inédite.

La subite apparition de cette agglomération en tant que cité épiscopale sans l'existence d'une occupation antérieure paraissait peu plausible. La position topographique dominante du promontoire ne peut que conforter ce postulat. La région présente plusieurs lieux stratégiques, soit en fonction de leur position sur les voies de circulation, soit sur des sites naturellement protégés, dotés de structures du type enceinte-refuge, et ce, à partir du VIe siècle. La mention nouvelle d'Akerentia ainsi que celles d'Umbriatico, d'Isola di Capo Risuto et de Gallipoli dans les listes épiscopales de la fin du IXe siècle démontrent bien une volonté de reconquête par l'Empire byzantin de ses anciens territoires.

La tradition orale attribuait les ruines en surplomb de la ville à l'ancienne cathédrale San Teodoro, « il vescovado ». Or la localisation d'un édifice aussi important, dominant l'agglomération, les deux accès au promontoire, ainsi que toute la vallée du Lese laissent supposer l'existence d'un château plutôt que d'un édifice religieux.

L'objectif de cette étude fut donc de déterminer la véritable fonction de ces ruines. Il s'agissait alors d'appréhender l'histoire de cet édifice au travers de l'analyse de ses aménagements, de ses restructurations et de ses restaurations, en confrontant les résultats avec les données historiques locales et régionales disponibles.

Nous exposerons dans une première partie l'histoire du site afin de le replacer dans un contexte plus général ainsi que l'état de la recherche et la méthodologie utilisée pour cette étude. Dans le cas d'un édifice religieux, les attestations concernant les donations pour la rénovation ou la construction d'une partie des structures (clocher, décors, chapelle, etc.) constituent des indices précieux. Nous verrons par ailleurs que l'étude d'Andrea Pesavento apporte des éléments intéressants, notamment concernant l'état de la ville, tandis que celle de Giuseppe Aragona fournit des informations sur les seigneurs ayant régné sur le fief.

Dans un second temps, nous présenterons les différentes phases d'évolution de l'édifice au travers de l'analyse architecturale et archéologique issue des données récoltées durant les différentes campagnes de terrain (trois campagnes de fouille et six campagnes d'étude du matériel et d'analyse du bâti). Cette seconde partie a pour vocation d'être une analyse purement descriptive des vestiges. La complexité des informations détaillées dans cette partie nous invite à séparer volontairement et pour des impératifs de clarté la mise en relation avec le cadre historique, ainsi repoussé dans la synthèse générale.

Pour rappel, toutes les dates données dans cette étude se comprennent comme étant après Jésus-Christ, sauf mention contraire. Concernant les papes, archevêques et évêques, les dates indiquées sont celles de la prise et fin de fonction, alors que pour les dirigeants politiques, seigneurs ou barons locaux, ce sont les dates de naissance et de décès qui sont notifiées, lorsque nous les connaissons.

Par ailleurs, le nom d'Akerentia désigne aujourd'hui le site ancien qui a longtemps été appelé Cerenzia vecchia et que l'on peut lire sur quelques anciens panneaux de circulation, notamment sur les cartes de l'IGM (Istituto geografico militare). L'utilisation du toponyme byzantin semble provenir, d'après les autorités locales, d'une volonté de retour aux sources pour ancrer l'histoire de la commune dans un temps ancien.





I LE SITE D'AKERENTIA



1 Cadre historique d'Akerentia et sa région

Les données historiques que nous exposerons dans cette partie n'ont pas pour ambition d'être exhaustives, ce domaine restant celui des spécialistes de la discipline. Ceci étant, il est important pour l'étude archéologique de comprendre les spécificités qui sous-tendent l'évolution de la région qui nous intéresse et le contexte de création de la métropole de Santa Severina à laquelle la ville d'Akerentia appartient à partir de la fin du IXe siècle, avant d'aborder plus précisément les particularités d'Akerentia.

Dans leur ouvrage collectif de 1989, Pierre Toubert, Henri Bresc et Pierre Racine reprennent les différents travaux réalisés sur le Moyen Âge en Italie et offrent ainsi un panorama général sur la question[1]. Les travaux de Vera von Falkenhausen[2] sur la domination byzantine et ceux de Jean-Marie Martin sur la Campanie et la Pouille[3], conduits essentiellement à partir de sources écrites, fournissent un cadre historique très précis. Les recherches d'André Guillou sur l'hellénisme de l'Italie du Sud et sur l'exarchat de Ravenne sont également des sources documentaires importantes[4]. Nous devons par ailleurs à cet auteur l'édition de nombreux actes grecs de l'Italie méridionale et de la Sicile[5].

Dans le domaine archéologique, les recherches menées par Ghislaine Noyé sur l'occupation byzantine et normande de la Calabre[6], et plus particulièrement ses travaux sur les sites du château de Scribla[7], de la ville byzantine abandonnée de Santa Maria del Mare/*Scolacium*[8], du château de Squillace[9] ou encore de la citadelle de Vaccarizza en Pouille[10] constituent des éléments de référence fondamentaux pour notre recherche.

Les archives correspondant aux périodes plus récentes sont rendues accessibles par le travail d'Andrea Pesavento, érudit calabrais qui a effectué un vaste dépouillement de nombreuses sources documentaires relatives à Crotone et à sa région. Son travail est fondé sur des textes appartenant aux différents fonds conservés dans les archives de Naples, de Catanzaro et de Cosenza, dans les archives et à la Bibliothèque du Vatican ainsi que dans les archives des archevêchés de Crotone et de Santa Severina. Il a également consulté des documents appartenant à des archives privées[11]. L'ouvrage de Giuseppe Aragona apporte des informations complémentaires sur certaines sources non abordées dans les recherches Andrea Pesavento[12].

L'histoire médiévale de la Calabre est marquée par les influences venues des deux parties du bassin méditerranéen, du nord de la péninsule et de la Sicile. Elles déterminent l'existence de deux grandes aires culturelles, occidentale et latine d'une part, orientale, grecque et arabe d'autre part. L'arrivée des Normands au

milieu du XIe siècle marque un tournant fondamental dans l'organisation politique de cette région avec l'établissement du système féodal, puis la création d'un royaume au pouvoir monarchique fort[13]. Les ouvrages des nombreux chercheurs qui ont étudié les périodes byzantines et normanno-souabes en Calabre fournissent une base solide pour la compréhension du contexte politico-social d'une histoire régionale complexe[14].

L'histoire de l'occupation antique de la région de Crotone et de la Sila ne sera pas développée dans cet ouvrage. Rappelons toutefois que si des établissements grecs ou romains se sont développés dans la vallée du Neto[15], aucun élément scientifique ne permet à l'heure actuelle une telle affirmation en ce qui concerne le promontoire d'Akerentia[16].

1.1 Voies de circulation

La Calabre est composée de régions dont la topographie est très diversifiée[17]. Le tracé des routes est conditionné par les massifs montagneux et n'a pas ou peu varié depuis l'Antiquité[18] : certains itinéraires sont plus ou moins privilégiés en fonction des époques et le déplacement des hommes et des richesses est aussi régi par le dense réseau hydrographique et l'existence de plaines littorales[19].

Les sources écrites telles que la *Table de Peutinger*[20] (fig. 1), l'*Itinéraire d'Antonin*[21], l'*Anonyme de Ravenne*[22] et *Guido*[23] fournissent de manière complète et précise le tracé des principaux itinéraires d'origine antique, qui continuent à être utilisés au Moyen Âge. Ces routes sont jalonnées par les *stationes* et les *mansiones* du *cursus publicus*, dont la plupart sont bien identifiées, et pour certaines bien connues par l'archéologie. Au début des années 1990, Sylvie Crogiez et Liliana Costamagna ont dressé un état de la recherche sur ces établissements en Calabre[24]. Les itinéraires décrivent trois grandes voies de circulation[25] :

- la plus importante est la *via Popilia*, diverticule de la *via Appia*, qui joint Capoue à Reggio en passant d'abord par l'intérieur des terres, où elle est jalonnée par *Interamnium*, *Caprasia*, *Cosentia*, avant de suivre la côte occidentale par *Tempsa*, *Vibona* et *Nicotera* ;
- la voie ionienne de *Regium* à *Turris*, passant par *Leucopetra*, Locres, *Caulonia*, Crotone et *Petelia* ;
- voie tyrrhénienne, qui part de *Regium* et se détache de la *via Popilia* pour suivre la côte occidentale jusqu'à *Blanda*. Elle passe par *Tauriana*, *Vibona*, *Tempsa*, *Clampetia* et *Lauinium*.

La cité d'Akerentia, dont la première mention dans les textes apparaît à la fin du IXe siècle, est située au fond de la vallée qui permet l'accès au massif de la Sila depuis la côte crotoniate. La voie ionienne est donc celle qui nous intéresse le plus, car il s'agit de la route principale d'où se détache la voie de pénétration vers l'intérieur des terres. Ce tronçon de la route côtière ionienne qui relie *Thurii* à Crotone est mentionné dans l'*Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger* comme suit :

> *Itin. Anton. 114 : Turios—XII—Roscianum—XXVII—Paternum—XXXII—Meto*
> *Tab. Peut. segm. VII : Turis—XXXVIII—Petelia—Crontona*[26]

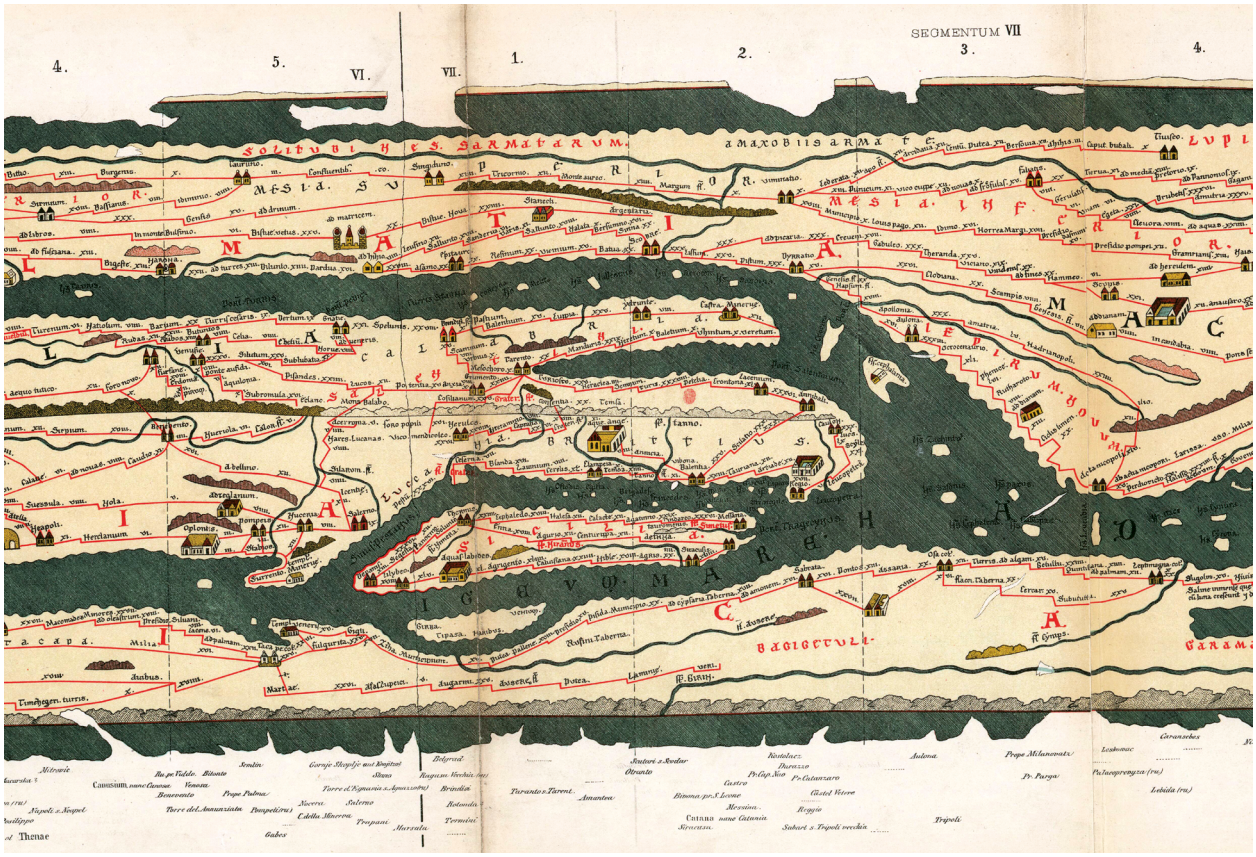


Figure 1 *Table de Peutinger* (BnF/Gallica).

Certaines de ces localités sont identifiées avec certitude : *Turios* et *Turis* sont différentes appellations correspondant au toponyme *Thurii*[27], *Meto* ferait référence au fleuve Neto et *Crontona* à Crotone. *Petelia* est localisée au sud de Strongoli, non loin du Neto[28]. *Roscianum* est le nom de la *statio* côtière correspondant à l'actuel Sant'Angelo de Rossano, qui servait de port à la cité de *Thurii* (le *kastron* homonyme sera fondé par les Byzantins un peu en retrait vers l'intérieur des terres, sur le site défensif encore occupé par la ville actuelle)[29]. *Paternum* semble cependant difficile à situer précisément. Armando Taliano-Grasso, dans son article sur les voies romaines des *Bruttii*, explique que l'*Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger* se complètent[30]. *Paternum* serait ainsi située sur la côte au sud de Rossano : sa localisation est établie grâce à la transposition des distances indiquées sur les deux documents.

Malgré un réseau routier important, le transport maritime, plus rapide et moins onéreux, est privilégié. Les ports jouent donc un rôle capital dans les relations commerciales avec le reste de l'Italie et l'ensemble du bassin méditerranéen. Dans la région qui concerne notre étude, c'est le port de Crotone qui est le plus important sur la côte ionienne, après celui de Tarente : il sert d'étape pour les voyages entre Syracuse et Otrante, et parfois de base de départ ou d'arrivée pour la Grèce, l'Égypte et la Méditerranée orientale[31]. Mentionnons également le géographe arabe du nom d'Al-Idrisi, engagé par le comte Roger II en 1139 pour écrire un ouvrage décrivant ses possessions. Al-Idrisi évoque un port sur la rivière (probablement le Neto) de Santa Severina à 12 miles de Crotone à

l'intérieur des terres[32]. Malheureusement, plus aucune trace ne subsiste de ces installations en raison des effondrements qui ont suivi les nombreux tremblements de terre, ainsi que du déplacement du lit du fleuve.

Salvatore Medaglia établit une carte des routes principales et secondaires probablement déjà en place à l'époque romaine[33]. En dépit des invasions lombardes des VIe et VIIe siècles, le commerce et les structures économiques se maintiennent en Calabre malgré une forte diminution quantitative. Il semble donc logique que les centres urbains et ruraux ne s'éloignent pas trop des routes existant le long des côtes pour transporter les marchandises. Il est alors plausible que les routes construites au cours des siècles précédents soient encore utilisées[34].

Les changements commencent à partir du Ve et surtout du VIe siècle. Petit à petit, les établissements, sans trop s'éloigner des côtes, se déplacent d'abord sur les hauteurs, et choisissent l'intérieur des terres à partir du VIIIe siècle : de nouveaux itinéraires sont sans doute alors créés, au moins sur le plan local.

1.2 Occupation du sol et mise en place de l'habitat

Durant l'époque romaine, les villes calabraises ne sont ni étendues ni très riches. Elles semblent même se rétracter jusqu'à n'occuper qu'une petite partie des anciennes installations grecques. C'est le cas notamment de Crotone, dont la ville basse est abandonnée progressivement alors que l'habitat se regroupe sur le promontoire de l'acropole qui domine la mer[35]. Les *villae* sont, durant toute cette période, installées sur des terres fertiles, au pied d'une hauteur et à proximité d'une voie de circulation (terrestre ou fluviale)[36]. À partir du IVe siècle, nous connaissons surtout des villages, ou *vici*, qui sont des habitats groupés, caractéristiques de la période et souvent nés à côté d'une grande *villa*[37].

Aux Ve et VIe siècles, la plupart des villes occupées durant l'époque romaine sont encore habitées, même si elles se transforment[38]. Elles sont généralement situées sur les côtes, à l'exception notable de Cosenza. Mais à partir du VIe siècle, la guerre qui oppose les Goths aux Byzantins donne le signal d'un mouvement de fortification qui s'est poursuivi au-delà du conflit. À ce propos, les spécialistes parlent d'une « programmation publique de la défense civile[39] ». La population a tendance à se regrouper et à s'éloigner des côtes. Dans le système byzantin, l'habitat est organisé selon des critères précis : la ville est toujours entourée d'un mur, qui constitue un véritable attribut militaire, mais qui montre aussi que la cité est un centre religieux et administratif où les puissants résident ; siège des évêques, des fonctionnaires et des grands propriétaires terriens. Il peut s'agir de véritables fondations ou d'agglomérations anciennes qui sont fortifiées[40]. L'éloignement des côtes est la conséquence de plusieurs facteurs, économiques et écologiques, comme l'impaludation de certaines zones littorales devenues marécageuses, ou encore défensif, en prévision des invasions venues de la mer[41]. Cependant, malgré ces migrations, les ports gardent leur importance, le transport maritime demeurant alors plus sûr que le terrestre.

Dans la première moitié du VIIe siècle, après la perte des céréales égyptiennes surtout, puis de la production africaine, la contribution de la Calabre

devint indispensable à l'approvisionnement des forces armées de l'Empire dans la péninsule, car Constantinople absorbe entièrement la production sicilienne. Aux VIIe et VIIIe siècles, la perte – temporaire ou définitive – des territoires miniers orientaux comme la Cilicie, la Thrace ou l'Anatolie, renforce les besoins de l'Empire, l'obligeant à recourir aux ressources italiennes en métaux[42]. Les Lombards sont alors bien installés en Pouille et au nord de la Calabre : ils disposent de troupes et construisent leurs propres fortifications (Laino, Malvito, Bisignano et d'autres sites défensifs sur les hauteurs)[43].

La politique défensive de Constant II (630-668) contre Bénévent permet de lui attribuer la construction ou la refondation de certains *kastra*, comme *Hagia-Agathè* et *Tauriana*, et des grandes enceintes perchées d'Amantea, Tiriolo et peut-être de *Temesa*, qui fournissaient un refuge temporaire aux populations rurales des alentours[44]. Grâce à la disparition des grands propriétaires fonciers vers la fin du VIe siècle, la petite propriété et les villages ont en effet retrouvé leur indépendance juridique et économique et sont les interlocuteurs favoris de l'État dans le domaine fiscal. Ces enceintes de formes polygonales sont de vastes surfaces situées sur de hauts plateaux ou de larges éperons, avec un simple mur, qui suit le sommet du relief sur lequel elles sont implantées et flanquées d'une ou plusieurs tours. Elles sont parfois pourvues d'une véritable fortification où stationnent des unités militaires[45]. Au Xe siècle, elles seront réparées et renforcées.

Dans la seconde moitié du VIIe siècle, l'état de guerre pratiquement permanent, le recrutement forcé de l'armée et une charge fiscale de plus en plus lourde affaiblissent considérablement la population qui atteint son minimum démographique après un épisode de peste en 742. Cette crise provoque un abandon massif des établissements ruraux occupés depuis l'Antiquité[46].

Le VIIIe siècle est un moment particulièrement intéressant pour l'histoire de l'occupation du sol en Calabre. L'apogée de la crise économique et démographique est suivie par un retour en force de Constantinople en Italie méridionale dans les domaines politique, militaire et administratif. Grâce à la flotte locale construite par Constant II dans la période précédente, les côtes calabraises sont reprises aux Lombards qui sont repoussés au nord, la juridiction des évêchés est transférée directement au patriarcat de Constantinople dans les années 720-730, les *massae* pontificales sont récupérées, et en particulier celles qui couvraient l'arrière-pays de Crotone. De nouvelles mesures fiscales sous-tendent ces opérations militaires et financent ensuite la restructuration de la défense, dans le cadre du nouveau thème de Sicile (créé à la fin du VIIe siècle)[47].

On observe alors une campagne de fondations ou refondations d'habitats fortifiés. La vie de saint Pancrace de Taormina décrit ainsi les modalités de construction d'une ville byzantine, ou *kastron* qui, comme l'indique l'appellation, est toujours protégée par un mur : il s'agit d'un véritable rituel qui ne varie guère au cours des siècles. Le récit de l'hagiographie correspond en effet aux observations réalisées sur le site de *Scolacium*, fondé entre la fin du VIe et le début du VIIe siècle, et se retrouve dans les sources écrites du Xe et du XIe siècle : on choisit un site assez vaste aux fortes protections naturelles (un relief et des pentes rocheuses abruptes), bien pourvu en eau et au centre d'un territoire fertile, qui fournira des grains. Les

autorités mettent en outre l'accent sur des emplacements stratégiques, toujours un axe de communication terrestre ou fluvial, à moins qu'il ne s'agisse d'un port, avec pour ambition de stabiliser durablement les positions impériales. On construit ensuite une enceinte maçonnée, le plus souvent flanquée de tours et, à l'intérieur ou juste au-dessus, un *praitôrion*, sorte de citadelle qui abrite des fonctionnaires impériaux gérant le district ou *diakratèsis* du *kastron*. Enfin, un siège épiscopal, parfois transféré d'un ancien site, y est installé, ainsi qu'une garnison, en fonction des lieux et des époques. Les habitants des villages voisins y sont en outre rassemblés, et cela du VIe siècle, avec la guerre grécogothique, jusqu'au Xe siècle[48].

À côté des *kastra* existent des communautés rurales d'habitants, responsables collectivement devant le fisc byzantin, qui semblent se présenter concrètement comme des villages, c'est-à-dire des habitats groupés, semblables aux *vici* de la période précédente. À partir du VIIe siècle apparaissent ces *chôria*, en principe « ouverts », c'est-à-dire dépourvus d'enceinte, mais qui, pour des raisons de sécurité, sont volontiers installés eux aussi sur des hauteurs. Certains *chôria* deviennent ensuite des *kastra* grâce à la construction d'une enceinte maçonnée : c'est sans doute le cas de Santa Severina, qui naît peut-être comme village au sommet d'un haut relief, et c'est probablement aussi le cas de Rossano[49].

Les nouveaux *kastra* sont élevés au cœur des régions récemment récupérées par Constantinople, comme la Sila, encore peu peuplée, qui vient d'être reconquise sur les Lombards et dont l'administration et les revenus ont été confisqués à la papauté. Ainsi, les évêchés de Rossano et de Santa Severina sont attestés dès le début du VIIIe siècle[50].

Au IXe siècle, la progression des Arabes se fait par le nord ou directement depuis la mer : c'est ainsi qu'ils s'emparent de Santa Severina et s'y retranchent pour contrôler la Sila. Mais une reprise démographique et économique s'observe en parallèle au sud de l'isthme de Catanzaro, où les *chôria* se multiplient dans la vallée des Salines, le long des rivières et à mi-pente des collines, probablement pour des raisons liées à l'élevage et aux cultures, à mi-chemin aussi entre la mer et les enceintes refuges de l'intérieur. Un bon nombre d'entre eux correspondent à d'actuelles communes[51].

La situation s'inverse avec la reconquête byzantine de la fin du siècle. Les autorités impériales doivent alors remédier à la dépopulation de la Sila, ravagée par de terribles combats, et fournir des cadres administratifs et surtout religieux à ces anciens territoires arabes[52]. Durant cette période intervient la fondation des nouveaux évêchés suffragants de la métropole de Santa Severina. La multiplication des sièges épiscopaux et métropolitains permet alors de renforcer les positions byzantines, les évêchés étant intégrés dans la hiérarchie des hauts fonctionnaires[53].

Il existe dans l'arrière-pays de Crotone de nombreux exemples semblables à celui de Santa Severina, qui se situent sur un éperon détaché de la chaîne montagneuse, tout comme Umbriatico. La ville de Belvedere Spinello se développe (encore aujourd'hui) sur la crête d'une colline. Akerentia, en revanche, est installée sur un promontoire isolé. Tous ces établissements dominent généralement un accès terrestre et/ou fluvial et répondent à un besoin de contrôle de l'Empire dans des zones encore fragiles (fig. 2).



Figure 2 Vues des promontoires de Santa Severina, Umbriatico, Belvedere Spinello et Akerentia (de gauche à droite, de haut en bas : © frasqui.it pour Santa Severina et Belvedere Spinello ; © RennyDJ/Wikimedia Commons pour Umbriatico ; © A. Terrier pour Akerentia).

La première moitié du Xe siècle est une période de reprise économique pour la côte moyenne de la Pouille, durant laquelle des ports sont construits pour faciliter les rapports de toutes sortes avec les Balkans et la Méditerranée orientale. Les attaques sarrasines ne concernent alors que le sud du thème[54] et, malgré les troubles, les notables autochtones et les officiers des *tagmata* investissent dans le commerce et s'enrichissent. Grâce à la reconquête, l'huile est largement exportée et certains domaines pratiquent, sans doute dans ce but, la monoculture de l'olivier[55].

Ces quelques décennies sont en revanche, on l'a vu, catastrophiques pour la Calabre, en proie aux raids sarrasins et à la guerre civile. La seconde moitié du Xe siècle se caractérise par d'importantes réformes militaires et une vaste campagne de fortification inaugurée par l'empereur Nicéphore II, qui se poursuit dans la première moitié du siècle suivant. Grâce à un impôt militaire, la *strateia*, une véritable armée de métier est créée, formée d'autochtones, et les unités de l'armée centrale des *tagmata*, implantées dans les *kastra*, se font toujours plus nombreuses. La taxe appelée *kastroktisia* participe également à la restauration et à la construction des ouvrages défensifs publics, *kastra* urbains et grandes enceintes perchées[56].

Selon Ghislaine Noyé, les sources écrites ne fournissent souvent qu'un *Terminus ante quem* (*TAQ*) pour la naissance des villes, quand elles les mentionnent, souvent en se référant à un siège épiscopal. De plus, les *kastra* urbains ne constituent pas tous des créations *ex nihilo* : de nombreuses villes se sont

développées par étapes. Ainsi Vaccarizza, au nord de la Pouille, qui apparaît dans les textes au début du XIe siècle, est en réalité créée dans la première moitié du siècle précédent, sinon plus tôt, par le regroupement progressif d'éleveurs sur un site perché[57]. Ces informations ne sont toutefois accessibles qu'à travers les fouilles archéologiques. Il en va de même pour Oppido, en Calabre, au nord de Reggio, qui constitue au XIe siècle une refondation de *Hagia-Agathè*, alors déplacée sur un nouveau site tout proche. Une partie de ces nouvelles villes, souvent considérées comme des « fondations », pourraient donc être de simples « refondations » d'anciennes cités (*Hagia-Agathè* était déjà un évêché) ou villages, dont les opérations sont menées par les autorités publiques[58]. Elles n'acquièrent un caractère urbain qu'après leur fortification et deviennent alors des centres administratifs et militaires, qu'un évêque y soit ou non installé[59].

Cependant, les modalités d'implantation des nouveaux *kastra* mettent en évidence les choix faits par l'Empire. La répartition des places fortifiées, qui forment des réseaux stratégiques, démontre bien l'implication du pouvoir byzantin dans la reconstruction et la défense du territoire. En Pouille, grâce à l'absence de raids sur le littoral pendant la plus grande partie du Xe siècle, les ports, souvent installés sur des presqu'îles, et les établissements proches de la mer se sont multipliés et présentent en général un plan ramassé. En Calabre, au contraire, les nouveaux *kastra* sont situés en altitude et en retrait par rapport aux côtes, pour mettre les populations à l'abri des Sarrasins. Ce choix ne signifie cependant pas un signe de repli économique, mais une volonté de maîtrise des axes de communications vers les régions intérieures récemment peuplées[60]. Si l'on considère la fonction stratégique de ces sites et le coût élevé de leur aménagement, il ne fait aucun doute que l'État était impliqué dans certains programmes[61].

Dans le cadre de cette dynamique de protection du territoire, les autorités byzantines ont en effet clairement établi plusieurs chaînes de forteresses que l'on peut qualifier de *limes* (= frontière défensive), puisqu'elles ont été conçues pour faire barrage à des ennemis venus de l'extérieur. Dans l'ordre chronologique, on peut citer à l'extrême sud une ligne de sites s'étendant de l'arrière-pays de Reggio, à l'ouest, jusqu'à Gerace, à l'est, sur la côte ionienne (par ex. : Bova, Pentedattilo) : elle surveille la Sicile et protège à la fois le détroit de Messine et la capitale du thème. La seconde ligne suit l'isthme de Catanzaro, où de nombreux sites ont été restaurés ou édifiés de la fin du IXe siècle (Nicastro) au XIe siècle (Catanzaro). Cette ligne est prolongée à la fin du Xe et au XIe siècle en direction du sud-ouest (*Rokka Nikèphorou*, Mesiano). Les sites fortifiés permettent en outre de protéger les ressources métallurgiques dont la Calabre regorge, dans le premier cas, les mines de l'Aspromonte méridional et les métaux précieux du versant oriental des Serre, dans le second cas, le fer et l'étain de l'isthme[62].

Enfin, une dernière phase de construction se situe dans la première moitié du XIe siècle, entre 1010 et 1030. C'est la période où Basile Boiôannès, stratège de Calabre, puis catépan, restaure Reggio tandis qu'est refondée Oppido. Il consolide également la frontière avec les Lombards, en fortifiant plusieurs villes sur les collines de Capitanate (Troia), région reprise à Bénévent à la fin du siècle précédent[63].

Les termes « *civitas* » et « *kastron* » sont utilisés indistinctement pour des habitats fortifiés avec ou sans la présence d'un évêque. Une « *civitas* » correspond cependant toujours à un établissement de l'importance d'une ville, alors que « *kastron* » peut également désigner un petit bourg fortifié. La topographie des sites ne change guère : en Capitanate, les nouveaux *kastra* sont édifiés sur des rebords de plateaux et sur des collines isolées de forme allongée. La règle est l'adaptation au terrain, avec une rue centrale d'où partent de petites rues perpendiculaires[64].

En Lucanie et en Calabre, on privilégie alors les pitons rocheux, véritables nids d'aigle, au sommet desquels est aménagée une fortification, tandis que l'habitat s'installe sur des replats de la pente. Cette morphologie se retrouve dans les *kastellia* et souvent dans les châteaux privés[65]. Certaines villes se développent en arc, comme Bova ou Pentedattilo[66]. Cette expansion est assez semblable à celle observée à Akerentia, mais aussi dans certains sites de Grèce et d'Asie Mineure[67]. Les villes sont toujours entourées d'un mur, simple ou double, parfois mentionné dans des textes : c'est le cas notamment pour Tarente, Conversano, Civitate, Squillace ou encore Gerace[68]. Ces enceintes pouvaient être renforcées par un fossé, comme à Monopoli ou Civitate, et elles étaient percées d'une ou plusieurs portes[69]. Dans la chronique de Geoffroi Malaterra, il est fait mention de deux portes opposées correspondant au passage d'une rue au centre de la ville[70]. Chez cet auteur, le terme « *castrum* » est souvent associé ou assimilé au mot « *urbs*[71] ».

Le *praetorium* semble à cette époque présent dans toutes les villes et les sources écrites fournissent des éléments sur son organisation : il abrite des bâtiments administratifs et judiciaires. Celui de Stilo, au moment de la conquête normande, englobe l'*hospitium* (résidence) du stratège et une prison[72] ; à Bari, où il est appelé « *curtis* », il englobe plusieurs églises. Le terme « *arx* » peut également être utilisé, en latin, pour désigner la citadelle d'une cité[73].

Ces bourgs byzantins sont ceints de *proasteia*, c'est-à-dire de terrains accordés à des parèques et d'*agridia*, appartenant à des paysans propriétaires. Les propriétaires d'*agridia* peuvent vivre en ville ou dans les villages, l'habitat dispersé étant attesté, par exemple dans le *Brebion* de Reggio, mais semblant rester exceptionnel[74]. Le phénomène est également mentionné par Malaterra à propos du nord de la Calabre sous le nom de « *locus*[75] ».

Le rôle de l'État byzantin dans l'édification des établissements fortifiés doit cependant être nuancé. En effet, la croissance économique a joué un rôle important dans la structuration des terres et de l'habitat, et nombre de ces fortifications étaient des projets de l'élite laïque et des monastères. À une époque où de longues périodes d'échecs militaires entraînent une fragmentation de l'autorité centrale, la communauté rurale se place sous la protection des élites alors que le pouvoir central est incapable d'assurer « sa » sécurité[76].

Les fortifications domaniales semblent en effet assez nombreuses : il s'agit de fondations privées qui peuvent être aussi appelées « *kastron* », mais sont plutôt qualifiées de « *kastellion* » en grec/« *castellum* » en latin. Ce sont de véritables châteaux, selon l'acception « occidentale » du terme, qui sont eux aussi juchés sur des pitons rocheux et protègent un habitat installé sur une plate-forme sous-jacente. Ces établissements ont été observés dans le sud de la Calabre et dans la Lucanie

orientale qui, à partir de la fin du Xe siècle, est soumise à de constants raids sarrasins. Les moines, qui participent aussi à la colonisation de cette région, adoptent également ce système décrit par certaines hagiographies[77]. Une autre forme de *kastellion* est une enceinte flanquant une fortification privée, conçue pour offrir un refuge occasionnel aux occupants des habitats ruraux environnants en cas d'attaques. C'est le cas d'un *exôkastellion* mentionné par une charte de donation de 1015. Le *kastellion/castellum* peut donc correspondre à une fortification au centre d'un territoire rural. Enfin, les *chôria* eux-mêmes peuvent être défendus par le relief naturel, ou par une tour (*pyrgos*)[78].

La restructuration de la défense débarrasse la Calabre des incursions arabes, qui se reportent sur le thème de Lucanie, créé dans la première moitié du XIe siècle pour améliorer la défense de la région, et sur le catépanat. Le thème de Calabre connaît alors un véritable essor démographique et économique : les recherches d'André Guillou et de Guislaine Noyé montrent que les sites d'extraction et de travail du métal se multiplient au début du XIe siècle. Une donation faite en 1094 par le comte Roger atteste l'existance de plusieurs mines d'étain, de fer et d'autres métaux près de Stilo et Gerace. Un *praitôrion* rural au sud-ouest de Stilo gardait probablement les petits établissements miniers du district et servait de point de collecte pour les impôts dus à l'État. L'organisation de l'extraction et de la fusion a probablement été simplifiée et laissée entre les mains des propriétaires fonciers, le fer étant produit par des paysans indépendants sur certains *proasteia* (domaines)[79]. Dans le domaine agricole, la Calabre produit du vin et des grains, peut-être à des fins commerciales. Elle est sans doute redevable à l'occupation byzantine de l'introduction des mûriers pour la fabrication de la soie, qui faisaient alors l'objet d'investissements importants[80]. Grâce à la reconquête byzantine, toute la péninsule méridionale a pu s'insérer dans le marché impérial du bassin méditerranéen.

Malgré les invasions arabes des IXe et Xe siècles, les institutions mises en place par les Byzantins n'ont pas subi beaucoup de changements. La Calabre se caractérise par la richesse des églises, et particulièrement de Reggio : cette particularité est due au fait que le droit grec favorise l'accumulation, en plaçant les monastères sous l'autorité de la métropole, ce qui contribue à la formation de domaines fonciers immenses. Les grandes propriétés ecclésiastiques exercent un pouvoir économique important, notamment les fondations anciennes qui ont pu amasser au fil du temps de plus en plus de richesses. Le censier, ou *Brebion* de la cathédrale de Reggio, indique que la métropole contrôle 281 *proasteia*, situées sur sept communes différentes[81].

En conclusion, l'habitat de l'Italie méridionale byzantine se développe de manière différente, du IXe siècle au XIe siècle, s'il s'agit de l'ancienne zone grecque de la Calabre, de la zone lombarde densément occupée de la Pouille centrale ou encore des nouvelles régions constituées lors de la reconquête sur les Arabes (Vallée du Crati, Lucanie)[82]. Dans les régions hellénisées tôt, l'Empire byzantin a laissé une empreinte durable dans l'organisation de l'espace. La grande crise démographique qui a eu lieu entre le VIe et le VIIIe siècle aura contribué au développement tout à fait original de ces territoires. La réoccupation du sud de l'Italie

a ensuite donné un nouvel élan à l'évolution du réseau urbain qui ne fera que s'amplifier à l'arrivée des Normands. La politique d'expansion byzantine, surtout dans les nouvelles zones colonisées comme la Sila, la vallée du Crati, la Basilicate ou la Capitanate, favorise très clairement le renouvellement des types d'habitats[83].

De ce fait, au début du XIe siècle, la fortification du territoire est déjà bien avancée, mais le terme d'« *incastellamento* » ne peut être utilisé qu'avec précaution au début de l'époque byzantine. L'« *incastellamento* » proprement dit est en effet un phénomène qui a été mis en évidence dans un contexte historique différent : celui de l'Italie centrale. Il désigne le rassemblement de populations rurales jusque-là éparses sur des sites de hauteur, à l'initiative des seigneurs laïcs et ecclésiastiques, définition qui ne recouvre qu'une partie des réalités de l'Italie méridionale, où l'habitat dispersé n'a jamais vraiment existé et où le rôle d'un État centralisé est fondamental dans l'évolution de l'occupation du sol[84].

Au XIe siècle, l'Italie du Sud forme une mosaïque de localités centrées sur les *kastra* qui contrôlent un territoire plus ou moins grand. Lors des invasions arabes, les habitants négocient eux-mêmes des trêves avec les assiégeants. Ils font de même avec les Normands et le statut obtenu grâce à ces accords varie d'une ville à l'autre. C'est notamment grâce à cette fragmentation de la défense que les Normands ont pu conquérir les villes les unes après les autres[85].

Dans ces conditions ne survivent que les villes dont la position géographique est essentielle au pouvoir en place. Rappelons que la position stratégique à proximité d'un fleuve, d'une embouchure ou d'un port est, pour ces époques, une garantie de maintien du commerce tant vers l'intérieur des terres que vers l'extérieur avec l'exportation[86].

1.3 La métropole de Santa Severina

Le document le plus ancien mentionnant des églises en Italie méridionale est une lettre du pape Innocent (401-417), adressée aux évêques *Maximus* et *Severus,* qui concerne l'éviction des prêtres ayant eu des enfants après leur ordination. Les sièges épiscopaux n'y sont malheureusement pas indiqués. Nous savons toutefois, grâce à des inscriptions funéraires, que les *stationes* de *Blanda* et *Tauriana* possèdent déjà un évêché au IVe siècle. Il en va de même pour Reggio de Calabre, grâce à une hagiographie[87]. Les lettres adressées par le pape Gélase Ier (492-496) à certains prélats calabrais, ainsi que la présence des évêques de la région aux conciles de Rome en 465, 499 et 501 indiquent l'existence de sièges épiscopaux à *Scolacium* (Squillace)[88], *Vibona* (Vibo)[89] et sans doute à *Temesa*[90] et *Thurii*[91].

En 596, les Lombards s'emparent de Crotone, mais relâchent rapidement les prisonniers grâce à la rançon versée directement par la famille impériale byzantine. Les échanges épistolaires entre le pape Grégoire le Grand (590-604) et Aréchis (591-641) témoignent de rapports pacifiques et d'une organisation des zones occupées[92] : les évêchés et les monastères fonctionnent et des « recteurs du patrimoine » de l'Église romaine, installés à Reggio, administrent les *massae* pontificales et constituent, dans la région, un relai de l'autorité du pape qui s'adresse souvent à eux pour veiller à l'exécution de ses ordres dans les différents diocèses[93].

De même, les évêques choisis localement par les habitants et confirmés par le pape ont pris en main une partie de l'administration urbaine et en contrôlent souvent l'activité économique[94]. Au VIIe siècle, le territoire des *Bruttii* compte 12 sièges épiscopaux, dont plusieurs sont d'anciens *municipes* de l'Empire romain : Reggio, Locres, Squillace, Crotone[95], *Thurii* à l'est et *Tauriana*, Nicotera, en alternance avec Tropea, *Vibona*, Temesa et *Blanda* à l'ouest plus Cosenza au centre[96]. Lors du sixième concile romain de 680, les signatures des évêques de la région ayant fait le voyage – 10 sur 12 – mentionnent leur provenance, ville et province. Seuls les évêques de *Blanda*, Cirella, *Temesa*, Crotone et Squillace se disent encore originaires des *Bruttii*[97], c'est-à-dire de la partie lombarde de la province. Désormais, les évêchés de Reggio, Locres, *Thurii*, *Tauriana*, Tropea et *Vibona* sont identifiés, avec Tarente et Otrante, comme appartenant à l'éparchie de Calabre, toponyme qui apparaît pour la première fois dans la vie du pape Martin en 650[98].

La langue et le rite des églises de Calabre, qui dépendent directement de Rome, restent latins au VIIe siècle, mais un phénomène d'hellénisation, dû à une vague d'immigration provenant désormais des Balkans et soutenu par les autorités impériales, touche la plus grande partie de la Calabre au VIIIe siècle[99].

À partir du VIIIe siècle, les *Notitiae Episcopatuum Ecclesia Constantinopolitanae* étudiées par Jean Darrouzès constituent l'une des sources essentielles pour la compréhension de l'organisation ecclésiastique byzantine[100]. La difficulté réside dans le fait que la Calabre est rattachée au patriarcat de Constantinople vers 720-730, ce que peu de documents mentionnent[101]. La première intégration officielle des nouveaux sièges italiens à la *taxis* de Constantinople n'a en effet lieu qu'au début du Xe siècle, dans la notice 7 de Nicolas Mystikos[102].

Au septième concile de Nicée en 787, la plupart des évêques de Sicile et de Calabre ne font plus vraiment partie du clergé romain, mais n'existent pas encore officiellement en tant qu'ecclésiastiques grecs[103]. Toutefois, huit évêques des *Bruttii*, ceux de Reggio, *Tauriana*, Nicotera, Tropea, *Vibona*, *Hagia Kuriakè*[104], Carina et Crotone sont présents à ce concile. Ces évêques et ceux de Sicile assistent à toutes les sessions et l'évêque de Reggio est toujours en tête des listes des participants, les patriarches siègent en premier, puis les métropolitains et enfin les archevêques et les évêques[105]. Dans la hiérarchie religieuse byzantine, les archevêques dépendent directement du patriarche, sans soumission à la métropole de leur région. Il est significatif que les évêques des *Bruttii* présents à ce concile soient placés entre les métropolitains et les archevêchés, preuve de l'importance qui leur est accordée. Au huitième concile de Constantinople en 869-870, sont présents cinq évêques originaires de Calabre : ceux de Reggio, *Hagia-Kuriakè*, Squillace, Crotone et *Tauriana*[106].

L'un des documents les plus intéressants est la *Diatyposis* de l'empereur Léon VI dit le Sage (866-912). Il s'agit d'une liste des sièges épiscopaux écrite à Constantinople vers l'an 900[107] où sont énumérés les diocèses appartenant aux deux provinces de la Calabre, celle de Reggio et de la nouvelle métropole de Santa Severina (fig. 3)[108], qui a pour suffragants les nouveaux évêchés d'Umbriatico, Akerentia, Gallipoli et Isola di Capo Rizzuto. Un peu plus tard sera ajouté Belcastro (fig. 4)[109]. En ces temps de reconquête sur les Arabes et en raison de la

menace lombarde toujours présente, les autorités byzantines estiment nécessaire la création d'une nouvelle métropole pour asseoir leur autorité sur le centre et la partie septentrionale de la Calabre.

ΙΑ.	Τῷ Ῥηγίῳ Καλαβρίας.		**Reggio di Calabria**
	ᾱ. ὁ Βιβώνης.		Vibo
	β̄. ὁ Ταυριάνης.		Tauriana
	γ̄. ὁ Λοκρίδος.	1625	Locri (Gerace)
	δ̄. ὁ Ῥουσιανοῦ.		Thurii (Rossano)
	ε̄. ὁ Σκυλακίου.		Squillace
	ϛ̄. ὁ Τροπαίου.		Tropea
	ζ̄. ὁ Ἀμαντίας.		Amantea
	η̄. ὁ Κροτώνης.	1630	Crotone
	θ̄. ὁ Κοσταντίας.		Cosenza
	ῑ. ὁ Νικοτέρων.		Nicotera
	ιᾱ. ὁ Βισουνιάνου.		Bisignano
	ιβ̄. ὁ Νεοκάστρου.		Tempsa (Nicastro)
ΜΗ.	Τῆ Ἁγίᾳ Σευηρίνῃ τῆς Καλαβρίας.		**Santa Severina**
1760	ᾱ. ὁ Εὐρυάτων.		Umbriatico
	β̄. ὁ Ἀκερεντίας.		Akerentia
	γ̄. ὁ Καλλιπόλεως.		Gallipoli
	δ̄. ⟨ὁ⟩ τῶν Ἀησύλων.		Isola (di Capo Risuto)

Figure 3 Extrait de la *Diatyposis* de l'empereur Léon VI (Gelzer, 1890 : Reggio, p. 77 et Santa Severina, p. 82 ; Duchesne [trad.], 1973, pp. 447-448).

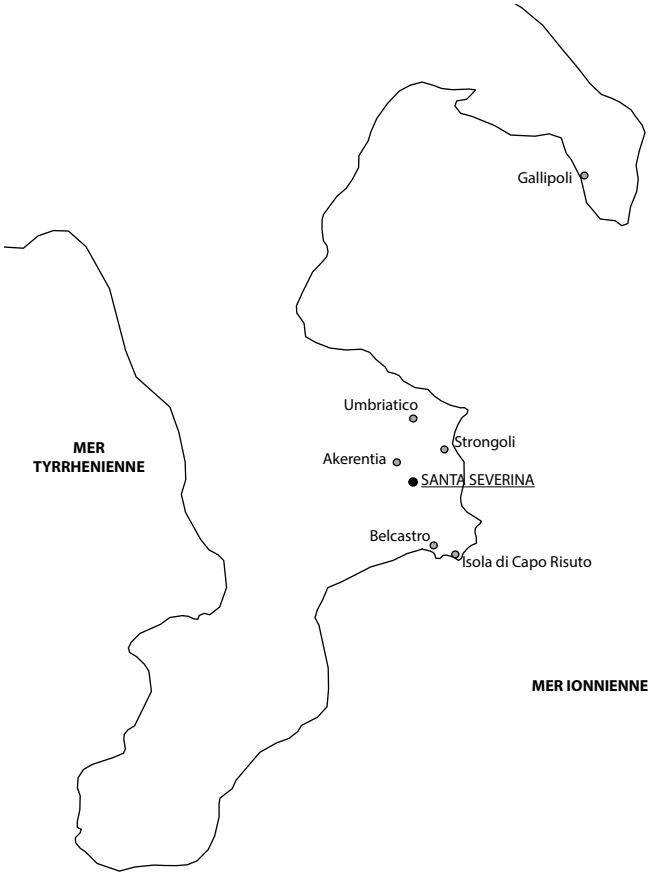


Figure 4 Localisation de l'archevêché de Santa Severina et des diocèses associés.

Le *Liber Censuum Romanae Ecclesiae*, compilé par le cardinal Censio Savelli[110] en 1192, établit la liste des métropoles et des sièges exempts relevant directement du Saint-Siège. Ce document donne donc l'état d'avancement de la latinisation effectuée par les Normands. Pour la Calabre apparaissent 11 diocèses : Cassano, Bisignano, Rossano, Santa Severina, Cosenza, *Malventus* (Malvito), Nicastro, *Tres Tabernae* (Taverna), Squillace, Reggio et Mileto. Le nombre de diocèses connaîtra ultérieurement une augmentation progressive, avant de décroître à la suite du concordat de 1818[111].

La ville de Santa Severina se dresse sur un promontoire rocheux dans la partie orientale du massif de la Sila, qui surplombe à 326 m d'altitude la vallée du Neto, dans l'arrière-pays de Crotone. Les problèmes posés par l'histoire du siège épiscopal au haut Moyen Âge ont été résolus récemment grâce à l'utilisation conjointe des sources écrites, de l'épigraphie et des sceaux. Certaines datations ont d'autre part été revues et précisées. L'érection directe d'une ville en métropole semblerait particulièrement singulière : de fait, plusieurs sources indiquent que le siège de Santa Severina existait auparavant et ne fait alors que changer de statut.

Deux inscriptions conservées dans la chapelle du Crucifix de l'église Santa Maria Maggiore à Santa Severina mentionnent un évêque *Ambrosius* : la première est le pendant ecclésiastique d'une inscription commandée par un dignitaire impérial, le spatharokandidat[112] *Staurakios*, pour sa participation au financement de l'édification du bâtiment[113]. L'autre commémore la construction d'une église sous le même évêque Ambroise[114] en fournissant une date dont la transcription, établie par André Guillou (an du monde 6544, indiction 4[115], c'est-à-dire 1036), a été rectifiée à juste titre par Domenico Minuto (an du monde 6244, indiction 4) : il s'agit de l'année 736[116]. Le titre même de « spatharokandidat » et le nom de *Staurakios*, que l'on retrouve sur des sceaux conservés à Palerme et Reggio, confirment la datation de ces inscriptions à la première moitié du VIIIe siècle[117].

Santa Severina devient très vite le siège d'un archevêché, sous le nom de *Nicopolis*, comme l'indiquent deux sceaux datant de la première moitié du VIIIe siècle, qui sont conservés au musée de Reggio[118] et appartiennent à un Anastase, archevêque de *Nicopolis*. L'un (sceau n° 6915) est de provenance et de date inconnue. L'autre (sceau n° 8082) a été découvert dans les années 1950 sur la plage de Reggio[119]. Comme 90 % des pièces d'une même sériation sont d'origine locale, l'existence de deux sceaux d'un même personnage permet de pencher en faveur de la localisation de cette *Nicopolis* en Calabre[120], même si d'autres villes portent alors le même nom. Jusque-là, le seul archevêché de Calabre était situé à Reggio.

L'existence de l'archevêché, puis de la métropole de *Nicopolis* est encore attestée deux fois entre 787 et 869. La notice 3, qui a été rédigée dans cette fourchette chronologique, était considérée comme fausse, avant d'être réhabilitée par Vivien Prigent : elle place dans la Calabre neuf suffragants de la métropole de Reggio et un archevêché de *Nicopolis*[121]. Dans un second document, *La vie d'Étienne le Jeune*, écrit par l'homonyme Étienne le Diacre en 809, un passage évoque les recommandations faites par le saint homme à ses moines iconodules à propos des itinéraires permettant de se rendre en lieu sûr :

Il existe trois de nos régions qui ne communient pas à cette infecte hérésie [iconoclaste] et je vous conseille de vous y réfugier […] ensuite, les régions situées sur la mer Parthénicienne, là où on traverse le golfe du Sud, à savoir ce qui est en bas de l'ancienne Rome : la métropole de Nikopolis, Naples et les régions situées jusqu'au fleuve de Rome […][122].

Jusqu'au VIe siècle, la mer Parthénicienne désigne la zone de la mer Méditerranée située entre la côte de la Syrie et l'Égypte et les deux îles de Crète et de Chypre. Durant la période mésobyzantine (début VIIIe-début XIIIe siècle), il s'agit d'un espace plus large allant de Constantinople à la Crète. Pour Marie-France Auzépy, qui a édité ce document, aucune des deux possibilités ne convient et il semble que le texte évoque davantage une partie de la Méditerranée qui entoure l'Italie du Sud[123]. Nous pouvons donc considérer qu'avant le début du IXe siècle, il existait bien une *Nicopolis* en Calabre.

Le fait que *Nicopolis* soit une fondation plus ancienne que ne l'admet communément l'historiographie[124] permet de mieux comprendre la signification de deux autres inscriptions byzantines conservées dans le baptistère de Santa Severina (fig. 5)[125]. L'une, sur un chapiteau de remploi, mentionne un archevêque Jean[126] et l'autre un archevêque ou éparque Théodore, sans doute un laïc[127]. Vivien Prigent rectifie une nouvelle fois la datation d'André Guillou, qui attribuait les deux inscriptions aux années 894-895. Il identifie l'archevêque Jean comme un prédécesseur ou un successeur – le doute subsiste – de l'archevêque Anastase mentionné plus haut, qui avait vécu dans la première moitié du VIIIe siècle[128]. Le baptistère, qui constituait sans doute la partie la plus ancienne de la cathédrale, est donc probablement construit entre le VIIe et le milieu ou le deuxième tiers du VIIIe siècle.

Finalement, l'étude conjointe des sources écrites (la notice 3 et *La vie d'Étienne le Jeune*), sigillographiques et épigraphiques permet de proposer le schéma historique suivant. L'évêché de *Hagia Seberinè* (en grec) est créé au début du VIIIe siècle (avant 736)[129], comme ceux d'Amantea et de Rossano, dont l'existence est alors attestée par des sceaux[130]. On pourrait être ici en présence d'un *chôrion* refondé en *kastron* épiscopal[131]. La refondation de plusieurs cités au VIIIe siècle, sur des points stratégiques de contrôle[132], se place en effet dans un double contexte de réaffirmation du pouvoir byzantin : d'une part, la confiscation des *massae* pontificales, et de l'autre, la reconquête du nord-est de la Calabre sur les Lombards, deux entreprises qui progressent parallèlement pendant plusieurs décennies. Le choix de l'hagiotoponymie, qui se réfère à une sainte vénérée à Byzance, quelques années après le rattachement des évêchés calabrais à la juridiction du patriarcat constantinopolitain, et le fait que Rossano vienne au même moment doubler en quelque sorte l'ancien évêché, très proche, de *Thurii* sont des manifestations d'hellénisme face à l'Église de Rome, Crotone étant d'autre part reprise aux Lombards avant 710-711[133].

Le contexte politique (reconquête et hellénisation) favorise la promotion de Santa Severina, rebaptisée *Nicopolis* pour l'occasion, au rang d'archevêché avant le milieu du VIIIe siècle[134]. Le nouveau toponyme indique clairement la volonté de célébrer une grande victoire byzantine sur les Lombards, au moment



Figure 5 Inscriptions dans le baptistère de Santa Severina (Guillou, 1996, insc. 136-137, pp. 47-148).

même où l'ensemble religieux de Botricello, au sud de la Sila, est incendié[135]. La construction d'une seconde église présuppose également que la ville de Santa Severina se développe rapidement. Dans la notice de Léon VI, que l'on date de la fin du IXe-début du Xe siècle, Santa Severina apparaît comme une métropole, cette fois après l'expulsion, en 886, par le général Nicéphore Phocas, des Arabes qui tenaient la ville. Les autorités byzantines avaient de toute évidence décidé de faire de cette cité un centre important de propagation religieuse dans la région, dont la réorganisation ecclésiastique est complétée par la création de nouveaux diocèses suffragants dont la Diatyposis fournit la liste et que nous rappelons : Umbriatico, Akerentia, Gallipolli et Isola di Capo Rizzuto. Le repeuplement est assuré par les troupes arméniennes et les affranchis du Péloponnèse que les autorités impériales y transfèrent. Ainsi est créé un front de colonisation dans la Sila, destiné à lutter efficacement contre les invasions venant du nord[136].

L'arrivée des Normands en Italie du Sud dans le premier quart du XIe siècle marque un tournant dans l'organisation de toute l'Italie méridionale. Durant leur conquête de la Calabre et de la Sicile, le duc Robert de Hauteville, dit Guiscard (1020-1085), et son jeune frère Roger (1031-1101) doivent mater plusieurs soulèvements[137]. Une fois leurs possessions acquises et leur pouvoir en place, Guiscard et son frère confient les *castra* à des *fideles* de condition certainement peu élevée pour éviter toute ingérence. Une garnison chargée de la surveillance des habitants y est parfois laissée. Seuls quelques très hauts personnages, presque tous membres de la famille de Hauteville, sont donc assez puissants pour se rebeller contre le duc et créèrent des incidents notables. Les premières révoltes furent le fait des autochtones dont le sentiment anti-normand était attisé par les razzias des conquérants[138].

Quelques *castra*, qui avaient été laissés sans surveillance, firent allégeance aux rebelles normands qui s'opposaient au pouvoir en place : ce fut le cas de Santa Severina, où s'enferma Abélard (1044-1081), neveu du Guiscard, avec ses chevaliers. La puissance des défenses naturelles de la ville et la totale adhésion des habitants, bien attestée par les sources écrites, lui permirent de résister trois ans, de 1073 à 1076. La ville était bien protégée par son enceinte qui semble avoir suivi le périmètre du sommet de la colline, ne laissant à l'ennemi aucun espace pour se retrancher ou simplement prendre pied. Ne pouvant la prendre d'assaut, Guiscard mit donc le siège avec son frère Roger, qu'il avait rappelé de Sicile, chacun s'installant d'un côté de la ville. Mais les sorties meurtrières effectuées par les partisans d'Abélard amenèrent le duc à resserrer le dispositif : il construisit alors trois *castella* de bois entourés d'un fossé, qu'il confia aux familles normandes Hareng et de Simula. Aimé du Mont-Cassin s'attarde ainsi sur cet épisode[139] : les assiégés, qui manquent de vin et de blé, parviennent à voler le gibier chassé par les Normands, mais n'ont pas de sel pour le conserver. Après avoir brûlé tout le bois de la ville, y compris leurs maisons, ils prient Abélard de se rendre. Selon Malaterra, en revanche, Guiscard ne put entrer dans la ville, à la fin de 1075 ou au début de 1076 qu'en capturant le frère d'Abélard[140].

À la suite de cet événement, le duc[141] fit don à Santa Severina d'une relique de sainte Anastasie, qui est devenue, à partir du XVe siècle, la sainte patronne de

la ville[142], puis fit élever une citadelle en pierre à l'extrémité méridionale de l'agglomération. Les fouilles qui ont été menées par la surintendance archéologique sous le château actuel, dont la forme est beaucoup plus tardive, ont permis de retrouver quelques structures datant de cette période. Le chantier de construction normand fut installé sur un ancien quartier d'habitation organisé autour d'une église flanquée d'une nécropole (VIIIe-XIe siècle)[143].

Entre 1096 et 1099, Santa Severina perd ses prérogatives de métropole et Cerenzia celle d'évêché[144], ce qui pourrait représenter une conséquence de la révolte « féodale » des années 1090[145]. Avec la latinisation des possessions normandes, la métropole de Santa Severina n'est plus, à la fin du XIIe siècle, placée sous l'autorité de Constantinople, mais sous celle de Rome. À ce moment, un nouveau diocèse, celui de Strongoli, y est rattaché[146]. Le retour aux statuts d'origine est confirmé dans une bulle du pape *Lucius* III (1181-1185) datée du 22 mars 1184[147].

Par ailleurs, les sources écrites nous informent que Santa Severina et ses suffragants, malgré leur rattachement à Rome, pratiquent encore le rite grec sous le pontificat d'Innocent III (1160-1216), au début du XIIIe siècle[148]. Certains auteurs ne placent d'ailleurs l'abandon du rite byzantin en faveur du rite latin à Cerenzia et Santa Severina qu'en 1398[149]. C'est également durant cette période que les monastères grecs perdent progressivement de leur importance aux profits des ordres latins. À la fin du XIVe siècle, les suffragants de la métropole de Santa Severina sont Umbriatico, Cerenzia, Isola di Capo Rizzuto, Strongoli, Belcastro et San Leone[150].

En 1818, après la Révolution française et le Concordat, seul le diocèse de Cariati, où a été transféré le siège de Cerenzia au XVe siècle[151], reste rattaché à l'archidiocèse de Santa Severina. En effet, depuis le synode de Melfi en 1067, Gallipoli est devenu suffragant de l'archevêché d'Otrante et les autres diocèses de la métropole ont disparu[152]. En 1985, le diocèse de Cariati finira lui aussi par disparaître ainsi que l'archidiocèse de Santa Severina dans le cadre de la réorganisation ecclésiastique voulue par le pape Jean-Paul II (1978-2005)[153]. Santa Severina est aujourd'hui rattachée à l'archidiocèse de Crotone.

1.4 Le territoire d'Akerentia

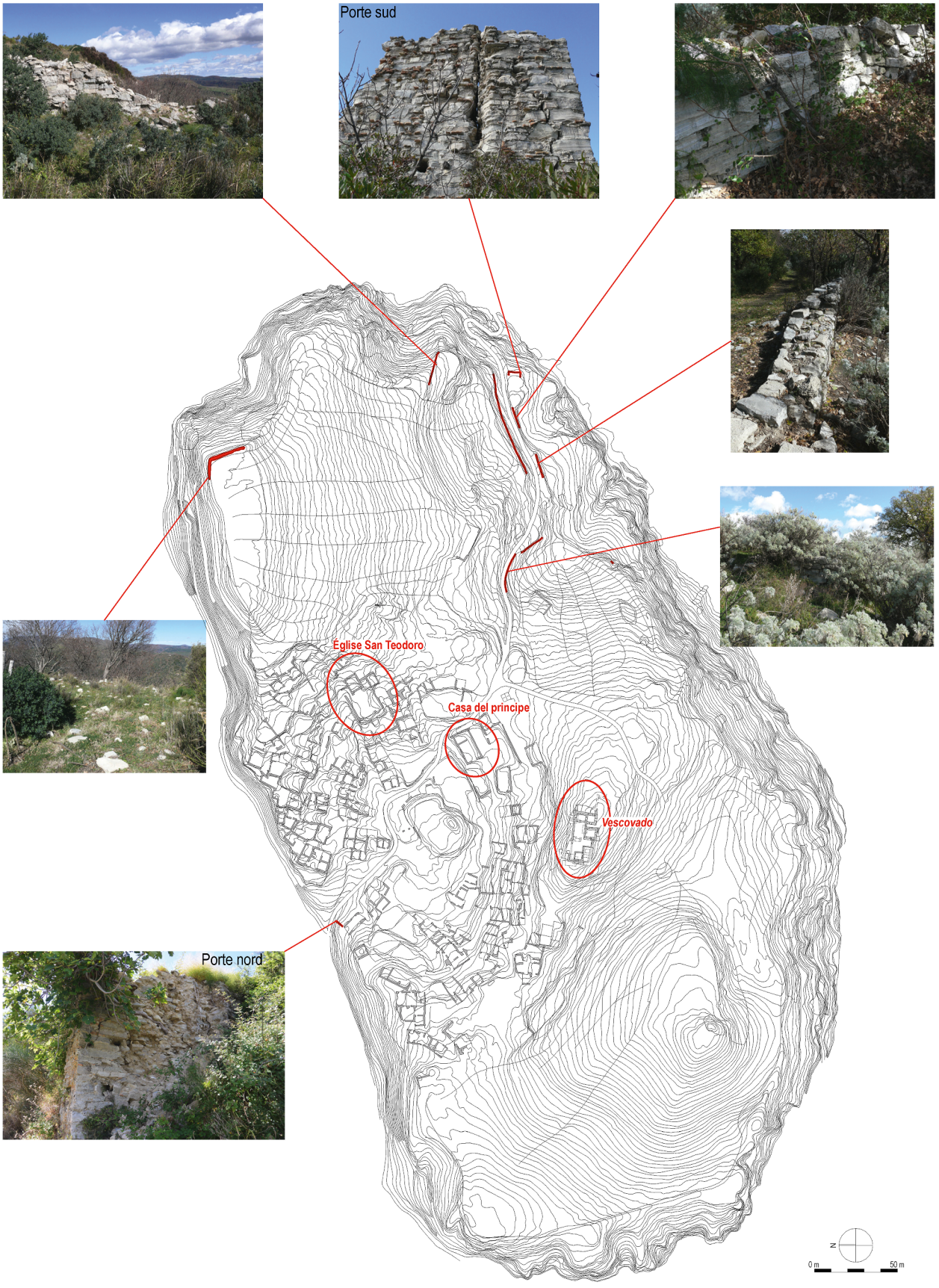
La ville d'Akerentia a fait l'objet de quelques études historiographiques dont les principales sont celles de Massimo Frasca et Pericle Maone sur les origines, et de Giuseppe Aragona sur l'histoire de la ville. Celle-ci apparaît également dans l'étude de Vito Teti sur les paysages abandonnés de la Calabre et dans la monographie de Francesco Russo sur la métropole de Santa Severina[154]. Les travaux d'Andrea Pesavento que nous avons mentionnés plus haut constituent par ailleurs une source précieuse d'informations non seulement sur la ville elle-même, mais également sur toute la région qui l'entoure[155]. Malheureusement, très peu de sources concernent l'occupation byzantine du site. Seules des fouilles permettent aujourd'hui d'apporter des éléments de réponse à ce sujet.

1.4.1 De l'Antiquité tardive à l'époque byzantine (milieu VIe-fin IXe siècle)

La première mention de la ville d'Akerentia en tant que diocèse est donc conservée dans la *Diatyposis* de l'empereur Léon VI énonçant les sièges épiscopaux créés vers la fin du IXe siècle mentionnés plus haut. Nous avons vu que la fondation d'une église épiscopale à Santa Severina avait fourni un cadre religieux à la région, avant que la ville ne devienne siège d'archevêché. Il semble toutefois difficile qu'un évêché ait alors été créé *ex nihilo* à Akerentia, c'est-à-dire sur un site qui n'aurait encore jamais été occupé auparavant. Selon la tradition orale, Akerentia aurait été occupée dès l'Antiquité par une colonie grecque. L'hypothèse de l'existence, à cette période, d'avant-postes de surveillance dans la Sila pour contrôler les incursions dirigées depuis le massif ou vers l'intérieur des terres est proposée par Pericle Maone, en raison de la position stratégique des promontoires d'Akerentia et de Timpone del Castello[156]. Paolo Orsi, qui avait visité le territoire de Cerenzia Vecchia en 1911 alors qu'il était surintendant de la Calabre, n'excluait pas cette possibilité en raison des nombreux troubles qui agitaient les *Bruttii* à cette période[157]. L'observation de vestiges romains qu'il avait aperçus sur le mont Scuzza, en face d'Akerentia, venait à l'appui de cette proposition[158]. Mais l'auteur reconnaissait lui-même que ce type d'emplacement étroit et installé au milieu de montagnes impénétrables n'était pas typique d'une fondation grecque et correspondait plutôt à un *castrum* byzantin. Pour l'heure, rien ne permet d'identifier sur le promontoire une quelconque installation hellénistique.

Au VIe siècle, la guerre grécogothique n'a pas eu beaucoup d'impact sur les *Bruttii*, car les points stratégiques étaient alors les zones portuaires nécessaires au débarquement des troupes byzantines. Le port de Crotone, fondé dès l'époque de la Grande Grèce et toujours fonctionnel à l'époque romaine, est alors le port le plus important après ceux d'Otrante et de Tarente[159]. Au VIe siècle, les sites d'Akerentia et de Santa Severina ne présentent pas encore de caractère véritablement stratégique. La situation change avec la colonisation de la Sila à partir des VIIe-VIIIe siècles : Santa Severina bloque la vallée du Neto, beaucoup plus importante et étendue que la vallée du Lese contrôlée par le promontoire d'Akerentia. C'est la raison pour laquelle le site de Santa Severina devient très tôt le siège d'un *kastron* byzantin[160], tandis que le promontoire d'Akerentia constitue probablement un refuge accueillant la population en cas d'invasion[161]. Le site possède en effet des défenses naturelles qui peuvent éviter la construction d'un mur périphérique sur tout le pourtour, qualité qui établit l'une des caractéristiques des grandes enceintes perchées, aménagées au centre de territoires montagneux où les *kastra* urbains sont peu nombreux. Des traces d'enceinte sont encore visibles par endroits, de même qu'une porte avec une tour élevée sur le chemin d'accès au sud du promontoire : les maçonneries devraient faire l'objet d'une étude spécifique pour en préciser la datation (fig. 6).

Figure 6 Vestiges de l'enceinte (© SABAP-CZ-KR pour le plan).


Porte sud
Église San Teodoro
Casa del principe
Vescovado
Porte nord
N
0 m
50 m

1.4.2 L'époque normande (XIe-XIIIe siècle)

Il existe un hiatus documentaire entre la notice de l'empereur Léon VI de la fin du IXe siècle et l'arrivée des Normands au XIe siècle. Comme mentionné plus haut, à partir de la fin des années 1080, Guiscard et son frère Roger concédèrent les territoires conquis à des chevaliers : c'est alors que commencèrent les révoltes « féodales », avec notamment celle de Santa Severina. À Akerentia, ce fut le cas de Mainier de Gerentia (*Mainerius Gerentius*) qui mena la révolte. Le comte Roger, alors qu'il prépare depuis la Sicile l'attaque de l'île de Malte, lui envoie en 1090 un émissaire pour lui demander de se rendre sur l'île, afin qu'ils puissent s'entretenir d'affaires importantes[162]. L'émissaire est renvoyé par Mainier avec une réponse négative et arrogante, ce qui déplaît fortement au comte qui traverse immédiatement le détroit pour passer en Calabre. Il charge un certain Pierre de Mortain de rassembler une armée dans toute la Sicile, puis de le rejoindre, ce qui est fait en l'espace de huit jours. Le comte Roger prend alors le chemin de *Gerentia*, qu'il assiège à grand renfort de terrassements (« *castrum terribili obsidione vallavit* »). Mainier se rendant compte, terrifié, qu'il a commis une erreur (« *Mainerius territus se stulte… conoscens* »), implore la miséricorde du comte et met à sa disposition des chevaux, des mules, de l'argent et tout ce dont il a besoin. Le comte lui pardonne, mais le contraint tout de même à verser une somme de 1000 pièces d'or en dédommagement et afin d'éviter toutes tentatives futures de trahison[163].

Ernesto Pontieri, qui propose dans une note d'identifier *Gerentia* à Acerenza[164], rectifie de lui-même son erreur dans l'index[165]. Le même auteur rappelle d'ailleurs, toujours dans l'index, qu'Acerenza de Pouille peut aussi se nommer *Achirencia*, *Achurenciam*, *Achinengiam*, mais jamais *Gerentia*[166]. D'autre part, le contexte du passage dans le texte indique, on l'a vu, sans l'ombre d'une ambiguïté, qu'il s'agit bien de Cerenzia en Calabre, ce qui confirme que le *castrum* a bien été concédé à un seigneur normand sous le règne du comte Roger à la fin du XIe siècle. Cette donnée est importante, car on peut dès lors se poser la question de l'existence d'un château dans la ville.

Après cet événement, ce sont principalement des documents ecclésiastiques qui fournissent des informations sur la ville. Pour plus de clarté dans les propos qui vont suivre, nous avons établi la liste des évêques de Cerenzia disponible en fin d'ouvrage (Annexe 1). En mars 1076, sur demande du pape Grégoire VII (1073-1085), Arnoldo, premier évêque de Cerenzia mentionné dans les textes, doit absoudre Roger, comte de Sicile et son frère Guiscard qui avaient été excommuniés, pour avoir assiégé et conquis Salerne, fief pontifical depuis 1053[167].

Le 31 mai 1099, le duc Roger Borsa (fils de Guiscard), en visite à Santa Severina, confirme, en présence de l'archevêque Constantin (1099-1115), une donation faite par l'évêque de Cerenzia *Polychronius* (1090-1099 ?), successeur d'Arnoldo, au monastère grec de Calabre de Santa Maria d'Altilia[168]. En janvier 1122, le pape Callixte II (1119-1124) réunit à Crotone un synode où figure l'évêque Jean de Cerenzia (*Ioanne Cerentin episcopo*)[169].

1.4.3 Les époques souabe et angevine (XIIIe-XVIe siècle)

À la fin de la domination normande en 1194 et durant la période souabe (1194-1266), la gestion des villes est confiée à des fonctionnaires afin d'administrer les territoires intérieurs[170]. Cerenzia est alors placée sous l'autorité du comte de Crotone, Stefano Marchisorto. En 1208, le comte impose au siège de l'évêché de Cerenzia son chapelain *Madius* contre celui mis en place par le chapitre de la ville et l'archevêque de Santa Severina, Guillaume. L'intrus sera finalement chassé par le pape Innocent III (1198-1216), car il dilapidait les biens de l'église[171].

Gioacchino da Fiore (1130-1202), moine cistercien qui vit à la fin du XIIe siècle, se trouvant en désaccord avec l'autorité religieuse, décide de créer son propre ordre dans une zone isolée et choisit un emplacement dans la partie orientale de la Sila. Entre 1189 et 1198, il construit un monastère dédié à saint Jean l'Évangéliste, au lieu-dit *Lure Vetere*, non loin du monastère basilien des Tre Fanciulli, dépendant du diocèse de Cerenzia[172]. Entre 1195 et 1205, des différends éclatent entre les deux monastères à propos de terres données à l'origine aux moines basiliens, puis octroyées aux moines de Saint-Jean par l'empereur Henri VI (1165-1197). En 1214, un grand incendie ravage le monastère de Saint-Jean et les moines doivent abandonner le site. Avec le soutien du comte de Crotone Étienne Marchisorto et de l'impératrice Constance d'Aragon (1179-1222), épouse de Frédéric II (1194-1259), ils reconstruisent une nouvelle abbaye non loin du lieu d'origine, qui donnera son nom à la ville actuelle de San Giovanni in Fiore[173] (fig. 7). En 1215, les moines basiliens, après de nombreuses revendications, notamment auprès de l'impératrice, renoncent et laissent les terres à leurs antagonistes[174]. Certains documents mentionnent également les très bonnes relations qu'entretient l'évêque de Cerenzia Nicola (1216-1234) avec les moines de San Giovanni in Fiore[175], relations attestées ensuite durant plusieurs siècles, jusqu'à la fermeture du monastère.



Figure 7 Abbaye de San Giovanni in Fiore.

En 1266, le pape Urbain IV (1261-1264) envoie Charles d'Anjou (1227-1285) mettre fin à la domination des Hohenstaufen[176]. Les rébellions de la part de seigneurs et d'abbés, expropriés de leurs terres et perdant leurs privilèges au profit des chevaliers provençaux, affaiblissent *de facto* la souveraineté angevine. Sous cette occupation s'installent ainsi de nouveaux seigneurs féodaux à Cerenzia et, en 1269, le premier seigneur connu pour cette période est un Français prénommé Jean Pluvier de Trosilles[177]. D'après les registres angevins de 1276, la population de Cerenzia atteint 2050 habitants, tandis que celle de Santa Severina est de 1352 habitants[178]. Les mêmes registres mettent en évidence l'importance des villes fortifiées le long de la côte ionienne comme Cutro et Strongoli, ainsi que le développement économique des nombreuses cités qui contrôlent l'accès à la Sila et dont Cerenzia fait partie[179].

Durant cette période, la Sila et la côte ionienne autour de Crotone servent, pendant des années, de champ de bataille aux Angevins et aux Aragonais. Cette situation aboutit en mars 1282 au soulèvement de la population contre l'autorité royale lors des «vêpres siciliennes[180]». Le roi Charles I d'Anjou organise alors une ligne de défense le long de l'isthme de Catanzaro et de la vallée du Neto et nomme capitaine un certain Bertrand Artus qu'il place à la tête des territoires de Tiriolo, Catanzaro, Sellia, Simeri, Policastro, Cerenzia, Martorano, Santa Severina, Maida, Nicastro et Roccafalluca. Le roi ordonne, en vain, d'effectuer des réparations dans le château de Crotone et, en août 1283, envoie une armée pour garder et défendre la côte en prévision d'une attaque maritime aragonaise[181].

En 1284, la Calabre est envahie, la vallée du Crati et la côte ionienne sont pillées. Un capitaine aragonais, Matteo Fortunato, met à sac la vallée du Neto et brûle de nombreuses villes, ainsi que le monastère de San Giovanni in Fiore[182], malgré la résistance opposée par l'archevêque de Santa Severina et quelques autres évêques[183]. Le roi Pierre III d'Aragon (1240-1285) rassemble ses troupes à Reggio et passe quelques jours à Crotone où il supervise les travaux de fortification, puis il charge un certain Ponzio de Blancfort, capitaine de guerre, de défendre les habitants contre les ennemis[184]. Par le traité de Canfranc, la Calabre repasse en 1288 sous l'autorité angevine. Le roi Charles II d'Anjou (1254-1309) conserve alors Crotone et Santa Severina dans le domaine royal et confie certaines cités à des seigneurs féodaux, dont Cariati, Casabona, Verzino, Caccuri et Cerenzia à un certain Gentile di San Giorgio[185].

Cependant, malgré le traité, la Calabre se retrouve au centre des conflits opposant les Angevins aux Aragonais, qui parviennent, en 1296, à reprendre temporairement la province. Frédéric III d'Aragon (1272-1337) assiège Santa Severina et l'archevêque Lucifero Stefanizia (1296-?) se rend lorsqu'il est acculé par le manque d'eau. Les terres sont de nouveau partagées entre plusieurs seigneurs : Cerenzia et Caccuri passent alors sous l'autorité de Francesco de Riso[186], qui entre en conflit avec l'évêque Faraco, accusé d'occuper illégitimement le siège épiscopal. De son côté, l'évêque ne permet pas au seigneur d'exercer sa juridiction féodale[187] et de collecter certaines taxes[188]. Au même moment, afin de faciliter la relance économique, l'archevêque de Santa Severina et les seigneurs féodaux de la vallée du Neto sont exonérés des taxes prélevées pour payer le bois des galères[189].

En 1324, malgré le conflit entraîné par les Vêpres et l'invasion aragonaise, Cerenzia conserve encore une certaine vitalité, comme peut en témoigner la présence d'un personnel ecclésiastique nombreux : chanteur, trésorier, plusieurs prêtres et clercs. Mais dès le milieu du XIVe siècle, des épidémies de peste et de paludisme ainsi qu'une oppression fiscale grandissante entraînent des difficultés économiques et des fluctuations démographiques[190].

En 1382, le royaume de Naples passe à la famille de Durazzo : Ladislas Ier (1377-1414) accorde en 1390 au comte de Catanzaro, Nicolò Ruffo, le titre de comte de Crotone et de plusieurs autres villes, dont Santa Severina et Strongoli[191]. En dépit des faveurs accordées, la famille Ruffo se range durablement sous la bannière de la maison d'Anjou. Des conflits éclatent alors dans toute la Calabre entre le comte et les partisans de Louis II d'Anjou (1339-1417). Après sa victoire, Ladislas Ier, toujours en conflit avec Nicolò Ruffo, se rend sur la côte ionienne et commence un long siège de Crotone, au terme duquel la ville tombe tandis que le comte s'exile en France[192].

Jeanne II (1373-1435), qui en 1414 succède à son frère Ladislas Ier sur le trône de Naples, poursuit le combat contre Louis II, puis Louis III d'Anjou (1403-1434). Ce dernier contrôle toujours le nord de la Calabre dont Crotone, Santa Severina, Strongoli, Caccuri et de nombreuses villes et villages de la vallée du Neto, confirmant par ailleurs en 1423 à Covella Ruffo (1412-1445), duchesse de Sessa, la possession de plusieurs terres dont Casabona, Rocca di Neto, Caccuri, Cerenzia, Verzino, Umbriatico[193].

À la fin du XIVe siècle, l'évêché de Cerenzia s'étend sur environ 200 km^2 et comprend les territoires actuels de Cerenzia, Castelsilano, Caccuri, Savelli, Verzino et Belvedere Spinello. Mais en 1437, un événement majeur marque un tournant dans l'histoire de la cité. À la demande de cette même Covella Ruffo, l'église Saint-Pierre de Cariati, qui abrite le saint patron de sa famille, est élevée à la dignité épiscopale par le pape Eugène IV (1431-1447). L'évêque de Cerenzia prend alors également le titre d'évêque de Cariati et gère désormais deux cathédrales et deux palais épiscopaux[194]. Nous verrons que cet épisode marque le début du déclin de Cerenzia, car l'évêque préfère dorénavant séjourner à Cariati.

En 1445, le roi Alfonse V, roi de Sicile (1396-1458), confie les terres de Casabona, Rocca di Neto, Cerenzia, et Caccuri à sa fille Eleonora d'Aragon et à son mari Marino Marzano[195].

Ferrante d'Aragon (1423-1494), devenu roi de Naples en 1459 sous le nom de Ferdinand Ier, doit faire face à l'est aux attaques des Ottomans et fait construire entre 1467 et 1477 plusieurs tours en Calabre le long de la côte ionienne[196]. Durant cette période, une grande vague d'immigrants albanais qui fuient l'avancée turque dans les pays balkaniques, ainsi que des mercenaires de même origine géographique se mettent au service du duc Jean de Calabre, fils de René d'Anjou, et s'installent dans le sud de l'Italie et notamment en Calabre[197]. Ferdinand Ier est aussi en conflit constant avec certains seigneurs locaux mis en place par son prédécesseur, surtout Marino Marzano, qu'il fait emprisonner et à qui il confisque les domaines[198].

Cerenzia fait désormais partie du comté de Cariati, avec les villes d'Umbriatico, Verzino, Caccuri et Rocca di Neto. Celui-ci est concédé en 1479, au seigneur Ferdinand Geronimo Riaro, avant d'être vendu à Francesco Coppola, comte de Sarno, et de passer quelques années plus tard, avec la ville de Strongoli, à Geronimo Sanseverino, prince de Bisignano. Ce dernier tente de repeupler certaines terres de la vallée du Lese, avec les réfugiés des Balkans, redonnant ainsi vie à une zone presque abandonnée[199].

Enfin, lorsque Charles VIII (1470-1498) envahit Naples, Crotone, dont le château avait été renforcé par Ferdinand Ier, peut résister quelque temps grâce à la population restée fidèle aux Aragonais tandis que Strongoli et plusieurs terres avoisinantes passent sous le joug des Français[200]. En 1491, les citoyens de Cerenzia avaient demandé au roi de l'argent pour réparer le mur (d'enceinte ?) et creuser une citerne, car ils souffraient d'un manque d'eau répété en été[201]. Nous ne connaissons malheureusement pas la réponse royale.

À la fin du XVe siècle, la Sila va se trouver divisée entre deux fiefs. En 1496, Frédéric Ier (1451-1504), roi de Naples jusqu'en 1501, vend la ville de Santa Severina, un domaine d'État, ainsi que d'autres villes de la région au comte Andrea Carafa, dont la famille dominera la région durant près d'un siècle avant de la céder à la famille Ruffo[202]. Le comte en profite alors pour fortifier ses châteaux de Santa Severina et de Castella[203].

Quant au comté de Cariati, il est attribué en 1505 au comte Giovani Battista Spinelli[204], qui est à l'origine de la création de la ville de Monte Spinello située en aval de Cerenzia sur le Neto[205]. La famille Spinelli conserve le comté de Cariati jusqu'au XVIIIe siècle. Cependant, les villes de Cerenzia, Belvedere et Malapezza seront rachetées en 1630 par le seigneur Antonio Rota, descendant de Salvatore Rota, neveu du roi Ferdinand II[206].

1.4.4 Le déclin de Cerenzia à l'époque aragonaise (XVIe-XVIIe siècle)

La première moitié du XVIe siècle est marquée, en Calabre, par une succession de calamités naturelles qui viennent aggraver les conséquences des désordres politiques, tandis que les raids turcs frappent désormais l'intérieur des terres. D'une manière générale, la féodalité pèse lourdement sur le pays : l'augmentation des taxes et autres charges mises en place par les barons et seigneurs appauvrit la population et endette les universités (communautés d'habitants) qui sont ainsi privées de leurs revenus. Les violences exercées par les barons et les luttes entre les familles aristocratiques pour le contrôle des villes contribuent à ruiner la population et favorisent le développement du banditisme dans l'arrière-pays. Les révoltes locales se font de plus en plus nombreuses et violentes[207].

Dès 1521, un document fiscal montre l'état de décadence des deux villes épiscopales que sont Cerenzia et Umbriatico, qui présentent pour la première 95 feux, et pour la seconde 66, tandis que Santa Severina en compte 450[208]. Parallèlement, les épidémies sont récurrentes et en 1528, une grande peste ravage la Calabre. De nombreux habitants quittent Cerenzia, les maisons tombent en

ruine et le clocher de la cathédrale s'effondre partiellement[209]. Dans ces circonstances, beaucoup de documents sont brûlés et d'autres volés ou perdus. Les campagnes sont de moins en moins sûres et en 1535, l'ordre est donné d'abandonner les maisons et les terres non fortifiées et de réparer les villes fortifiées[210]. Pourtant, malgré ces désordres, plusieurs couvents franciscains et dominicains sont installés dans la région[211]. En 1530, le couvent dominicain de Santa Maria della Grazia est fondé dans la ville de Cerenzia, où existe déjà un monastère franciscain[212].

En août 1543, les pirates turcs poussent jusqu'à Cerenzia, la ville est saccagée, la cathédrale est pillée et le clocher détruit. La quasi-totalité de la population ainsi que l'évêque Giovanni Carnuto (1535-1543) sont faits prisonniers et beaucoup d'entre eux périssent, dont le prélat[213]. Sur la côte, Cariati est détruite deux fois par les Turcs, en 1544 et en 1547[214]. À cela viennent s'ajouter deux tremblements de terre en 1544 et 1549, ne faisant qu'aggraver la situation[215].

Au milieu du XVIe siècle, sous le règne de Charles Quint (1519-1558), petit-fils du roi Ferdinand II, une augmentation de la population est cependant signalée dans toute la vallée du Neto et notamment à Caccuri, Santa Severina, Strongoli, Verzino, Umbriatico et Cerenzia[216]. La ville de Cerenzia est alors divisée en cinq paroisses : San Martino, Santa Maria de Plateis, Santa Marina, Santa Domenica et San Nicolo[217]. Une grande sécheresse en 1559 provoque une famine l'année suivante, tandis que les raids turcs reprennent[218].

Après le concile de Trente (1545-1563), le titulaire du double évêché est assigné à résidence. Malgré les suppliques des habitants de Cerenzia, il s'établit plus durablement à Cariati, bien que cette dernière soit plus exposée, nous l'avons vu, aux raids maritimes des Turcs. L'absence des évêques a pour conséquence un abandon croissant de la cathédrale et du palais épiscopal de Cerenzia. Partout, les seigneurs féodaux se sont peu à peu emparés des revenus ecclésiastiques, c'est-à-dire essentiellement des terrages et des décimes[219] sur les pâturages des troupeaux. S'ensuivent d'interminables querelles avec les barons locaux à propos du reversement de ces rentes à l'Église[220].

L'archevêque de Santa Severina, Giovanni Baptista Orsini (1554-1566), inspecte les différents diocèses de sa province et visite Cerenzia les 13 et 14 janvier 1560. Son rapport est très intéressant, car il fournit de nombreuses indications sur l'état des bâtiments et du mobilier ecclésiastiques de la ville[221]. La visite du prélat commence dans le palais épiscopal, puis se poursuit dans la cathédrale où sont d'abord décrits les environs de l'autel majeur où est mentionnée une fenêtre en bois dans le mur côté gauche, sur laquelle a été tendu un ancien tissu bleu orné d'une croix rouge. Cette fenêtre a, semble-t-il, été fermée hermétiquement pour servir de loge à plusieurs récipients contenant des huiles pour le culte, des reliques de saints, ainsi que d'autres objets liturgiques[222]. L'archevêque commande au vicaire général, Geruntino Angelo Macri, de faire confectionner dans les six mois un tabernacle pour abriter tous ces biens sous peine d'excommunication.

S'ensuit une description de l'autel principal, en pierre et soutenu par quatre colonnes. À défaut d'iconographie religieuse pour l'encadrer, une très ancienne image de la Vierge est sculptée directement dans le mur[223]. La suite du texte

révèle que la chapelle majeure, où se trouve le fauteuil de l'évêque, tombe en ruines et doit être réparée, tandis que les fonts baptismaux ont conservé leur couvercle et leur serrure en bois. Le métropolite visite ensuite une chapelle de la Conception et une autre dédiée à sainte Marie. Au milieu de la cathédrale se trouve un chœur de bois qui doit être réparé, ainsi que le plafond de l'église[224].

En pénétrant dans la sacristie, l'archevêque signale qu'elle est considérablement endommagée par la pluie et demande également à ce que le tout soit restauré[225]. Enfin, mécontent de trouver cet édifice sans clocher, il donne deux ans à l'évêque pour en construire un et y replacer les trois cloches qui se trouvent dans l'aile gauche de l'église. Il signale qu'il est inadmissible que les portes de la cathédrale n'aient pas de serrure et impose à l'évêque et à son vicaire général de les refaire également dans les six mois.

La visite se poursuit dans les églises paroissiales de Santa Domenica, San Nicolo, San Martino, Santa Maria della Piazza et enfin Santa Marina, qui abritent un autel et quelques objets liturgiques. Il y a donc en 1560 dans la ville de Cerenzia, sept bâtiments religieux, dont la cathédrale et le palais épiscopal. À la suite de cette visite et sous peine d'excommunication, les mesures exigées doivent être prises par l'évêque afin de redonner une certaine intégrité aux bâtiments qui ont besoin de nombreuses restaurations et d'améliorations[226]. Ce texte apporte plusieurs précisions intéressantes pour l'étude archéologique du site. En premier lieu, le palais épiscopal est accolé à la cathédrale : selon la transcription d'Andrea Pesavento, nous sortons du palais par la « grande porte » pour entrer directement dans l'église. Ensuite, la cathédrale est construite sur un plan basilical avec deux ailes « *nel modo antico* ». Enfin, nous pénétrons toujours dans la ville par une porte pratiquée dans l'enceinte, qui semble donc toujours en usage. Cette même année, un autre tremblement de terre ravage de nouveau la région[227].

Une autre grande sécheresse survient en 1590, suivie d'une famine et d'une importante épidémie de peste qui fait des milliers de morts entre 1592-1593[228]. En cette fin du XVIe siècle, le banditisme augmente et le danger s'accroît dans les campagnes[229]. Les soulèvements populaires contre les puissances seigneuriales et ecclésiastiques se font plus fréquents : des émeutes éclatent partout en Calabre et de violents combats se déroulent entre les seigneurs féodaux et le clergé en raison d'une situation économique très difficile[230].

En raison de la pauvreté croissante de la ville, le clergé de Cerenzia est alors réduit à quatre dignitaires, cinq prêtres et deux clercs, et la ville ne compte plus désormais que 60 feux[231]. Les bâtiments ecclésiastiques ne sont plus entretenus : l'évêque Propertio Resta (1586-1602) signale qu'un mur devant la cathédrale San Teodoro est complètement effondré[232] et que le clocher, tombé soixante ans auparavant, n'a toujours pas été reconstruit, de sorte que les cloches reposent toujours sur le sol. Quant au palais épiscopal, il est composé de deux petites pièces insalubres et sans aucune commodité pour l'eau[233].

Entre le XVe et le XVIe siècle, de nombreux seigneurs féodaux se succèdent à Cerenzia, comme dans les autres villes de la région et sur lesquels nous ne reviendrons pas : nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de Giuseppe Aragona pour plus de précision sur cet aspect[234].

1.4.5 Les aléas des XVIIe et XVIIIe siècles et l'abandon définitif de Cerenzia

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, les évêques, à une exception près, résident tous à Cariati, et ne se rendent plus à Cerenzia que pour les visites auxquelles ils sont astreints et pour procéder éventuellement à des travaux de restauration. Filippo Gesualdo (1602-1619), lors de sa visite épiscopale de 1602, mentionne le fait que l'église de Cerenzia, qui avait le titre de « basilique cathédrale » placée sous le patronyme de San Leone avait changé récemment pour celui de San Teodoro[235]. En 1616, il qualifie de « décent » l'état de la cathédrale, contrairement au palais épiscopal envahi par les souris, les fourmis, les serpents et les grenouilles et à la sacristie, qui a besoin de réparations. L'évêque évoque également l'état réduit de ses ressources et les abus du pouvoir laïc pesant sur les rentrées d'argent, rendant impossible l'entretien des cathédrales de ses deux évêchés[236]. Dans les années 1620, la cathédrale, qui se trouvait au milieu des maisons, semble désormais isolée[237].

Les problèmes des édifices ecclésiastiques reflètent ceux de la ville entière. Dans la première moitié du XVIIe siècle, l'agglomération, qui abritait par le passé plusieurs milliers d'habitants, n'en compte désormais plus que 300. Dès 1616, ceux-ci manquent de tout confort, et surtout de nourriture et d'eau[238]. La vie y est en outre rendue dangereuse par le banditisme[239].

Pour ralentir le déclin de Cerenzia et tenter de récupérer un peu d'argent pour l'entretien de sa cathédrale, l'évêque Mauricio Ricci (1619-1626) ferme en 1621 le couvent des Augustins, situé entre Belvedere Spinello et Montespinello[240]. Dans le même document, il est mentionné la destruction des cinq églises paroissiales, la cure étant réduite à la cathédrale placée sous le vocable de San Teodoro[241]. En janvier 1628, l'évêque Lorenzo Fea (1627-1631) obtient du pape Urbain VIII (1623-1644) les subsides nécessaires à la restauration des églises[242] et du palais épiscopal, ainsi qu'à l'achat des vases sacrés et au séminaire[243]. Il en profite donc pour détruire la vieille habitation épiscopale, petite, modeste et inhabitable, et en fait reconstruire une, plus grande et plus digne de son rang, toujours rattachée à la cathédrale[244]. Cependant, en dépit de ses efforts, la situation ne s'améliore pas et, sous son successeur, des bandits la dépouillent de ses objets les plus précieux (ciboire, boule en argent, encensoir, etc.)[245].

Par la suite, l'évêque Francesco Gonzaga (1631-1658) tente de réhabiliter la cathédrale : il fait abattre le mur gauche qui menace de tomber et fait reconstruire certaines parties plus solidement, en particulier celle située au-dessus du maître-autel qui était devenue dangereuse. Il fait également refaire les sols et les plâtres du palais épiscopal, pourvu en outre d'une porte solide et résistante[246]. Entre le 27 mars et le 8 juin 1638, de violents tremblements de terre provoquent la ruine totale ou partielle de nombreux bâtiments, qui ne sont pas reconstruits, en dépit des nombreuses tentatives des habitants[247]. Le clocher, qui ne pouvait déjà plus soutenir les quatre cloches qui y étaient logées, n'a pas supporté les secousses. L'une des cloches a été placée par terre et les trois autres ont été accrochées à une poutre dans la nef[248].

Les descriptions du XVIe siècle insistent régulièrement sur deux phénomènes dont l'aggravation jouera un grand rôle dans l'abandon définitif de l'habitat : le mauvais ravitaillement en eau et le développement du paludisme. En effet, le promontoire semble dépourvu de source ou de puits. Déjà un siècle auparavant, la ville avait demandé au roi l'argent nécessaire à la construction d'une citerne. Au début du XVIIe siècle, le logement de l'évêque, en particulier, est privé d'eau et les habitants de Cerenzia en sont réduits à boire celle qu'ils puisent dans la cuvette formée au centre de la ville par une nouvelle doline, pourtant impropre à la consommation en raison des déchets humains entraînés par le ravinement[249].

Quelques décennies plus tard, la population doit toujours se fournir en eau à l'extérieur de la ville, toujours dépourvue d'approvisionnement pérenne[250]. L'évêque Agazio de Somma (1659-1664) insiste sur le fait que la cathédrale, symbole de l'ancienne splendeur ecclésiastique, a été un point important de la ville dans laquelle elle occupait une place de choix, mais que désormais, ses ruines, isolées sur une colline à l'écart des maisons, dominent un paysage presque vide. Le brouillard qui monte du Lese et les multiples bâtiments en ruines donnent un aspect fantomatique à la ville. En 1659, le prélat souhaite malgré tout reconstruire le campanile pour remettre les cloches en place. Il insiste sur la dégradation des conditions de vie à Cerenzia et sur l'impossibilité pour les habitants de continuer à entretenir les terres en l'absence de main-d'œuvre. Les déplacements du lit du Lese dans la vallée créent des marécages qui favorisent une humidité malsaine, et la population, atteinte de paludisme, diminue de jour en jour[251].

Le couvent dominicain de Santa Maria della Grazia, fondé dans le premier tiers du XVIe siècle, n'abrite alors plus que deux frères[252]. Il est réduit à une petite maison située à côté de l'église[253]. Le dortoir des frères, mesurant 11,5 m de long (94 paumes) par 3,5 m de large (27 paumes), comprend quatre ateliers au rez-de-chaussée et six chambres à l'étage. Ce petit ensemble est entouré d'un jardin, agrémenté d'arbres fruitiers (figues et mûres) à l'usage exclusif des moines[254]. En 1652, l'établissement est fermé, comme les autres couvents dominicains de Verzino et Caccuri, en raison de leurs trop faibles revenus, ainsi que du nombre de moines jugé insuffisant. Ces derniers rouvriront, mais pas celui de Cerenzia[255]. Malgré la fermeture du couvent, l'église de Santa Maria della Grazia reste en fonction, au moins jusqu'en 1683[256]. Elle mesure 9 m de long (72 paumes) par 4 m de large (32 paumes), et contient une grande sacristie, des chapelles dédiées aux familles Gugliemo et Russo et un autel[257].

Le 25 février 1674, un autre tremblement de terre secoue la Calabre, détruisant à nouveau le clocher ainsi que le palais épiscopal et la cathédrale. En 1678, l'évêque Geronimo Barzellino (1664-1685/1688) puise dans ses réserves pour réparer la cathédrale, qui est ensuite pourvue de quelques ornements, mais où seuls sont conservés les fonts baptismaux, en raison de la baisse des activités religieuses[258]. Les autres édifices ecclésiastiques, laissés de côté un certain temps[259], sont ensuite restaurés en commençant par le clocher. C'est en 1684 seulement que l'évêque parvient à faire achever les réparations du palais épiscopal toujours adjacent à la cathédrale, tout en le rendant plus confortable[260].

Le 24 juillet 1713, Vicenzo Rota, fils d'Antonio Rota, meurt dans son palais de Cerenzia à l'âge de 87 ans. Après avoir reçu l'extrême-onction, son corps est enterré dans la cathédrale San Teodoro[261]. En dépit du déclin démographique observé dans la ville même de Cerenzia, la population du diocèse s'accroît : au début du XVIIe siècle, celui-ci comprend les villages de Verzino et Caccuri, ainsi que les hameaux de Montespinello et Belvedere. Au milieu du siècle s'y ajoute la ville de Savelli, et au début du XVIIIe siècle le hameau de Casino[262]. En effet, Scipione Rota, seigneur de Cerenzia de 1713 à 1717, construit, sur une colline située légèrement au nord du promontoire occupé par la ville, un château appelé *Castrum Casini*, qui prendra le nom de Casino[263] en raison de son utilisation par les seigneurs lors de grandes chasses[264].

L'événement est intéressant pour notre étude, car le prince construit ce château pour s'éloigner de sa résidence de Cerenzia lors des grandes chaleurs estivales, ce qui confirme qu'une résidence aristocratique existait bien encore sur le site et était toujours fréquentée au début du XVIIIe siècle. Cet indice est par ailleurs corroboré par la mention du palais de Cerenzia à la mort de Vicenzo Rota.

Cerenzia poursuit son déclin et, selon l'évêque Sebastiano de Franci (1688-1718), c'est en raison de l'air malsain qui règne dans la ville qu'il ne reste que peu d'habitants[265]. En 1696, le prélat, bien que résidant lui aussi à Cariati, décide cependant d'agrandir son logement de Cerenzia pour sa famille nombreuse : il y ajoute deux pièces superposées, contigües au bâtiment d'origine, ainsi que de nouvelles écuries[266]. À sa mort, en 1718, un nouvel évêque, Bartolomeo Porzio (1718-1719), prend la relève, mais décède après seulement 11 mois de charge épiscopale[267].

Malgré les suppliques répétées des habitants concernant les réparations urgentes de la cathédrale de Cerenzia, l'absentéisme des prélats perdure. Ces derniers demeurent à Cariati et ne se déplacent dans leur autre diocèse que pour quelques événements solennels, comme l'évêque Giovanni Andrea Tria (1720-1726) qui vient célébrer le Martyre San Teodoro tous les 9 novembre. De l'aveu même d'un évêque, Francesco Maria Trombini (1764-1785), les prélats refusent de vivre dans l'insalubrité en risquant d'être victime du paludisme[268].

L'avènement du premier roi Bourbon inaugure, en 1734, une période plus prospère pour son royaume des Deux-Siciles : il prend en effet de nombreuses mesures pour développer divers secteurs économiques. Ainsi, les activités liées à la confection et au travail de la soie, mais aussi de la laine, sont attestées dans toute la région, où existent d'autre part des ateliers céramiques[269]. Cependant, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, cet essor est ralenti par les pressions financières exercées sur la population par les barons locaux. Le phénomène est aggravé par de mauvaises récoltes et le paludisme endémique[270].

Carlo Ronchi (1732-1764) est ensuite en charge des diocèses de Cerenzia et de Cariati durant près de 30 ans. Lorsqu'il rejoint son siège de Cerenzia, il ne reste que 400 habitants dans la ville et il constate, comme ses prédécesseurs, que la cathédrale de Cerenzia est abandonnée et en très mauvais état[271]. L'édifice a grand besoin de travaux, mais le prélat n'a pas assez d'argent pour les réaliser.

Cependant, durant son épiscopat, il réussit à restaurer le petit palais épiscopal, qui, selon les textes, est situé sur un promontoire surplombant la ville, où sont encore installées deux confréries[272]. Parallèlement, l'évêque a également fait quelques restaurations dans la cathédrale de Cariati[273]. Par la suite, l'évêque Francesco Maria Trombini (1764-1785) prend lui aussi des mesures pour réparer le petit palais épiscopal de Cerenzia, qui est toujours adjacent à l'ancienne cathédrale[274].

Le 5 février 1783, à 12 h 45, un violent tremblement de terre secoue toute l'Italie méridionale[275]. À ce premier séisme succèdent des répliques, moins importantes, mais tout aussi destructrices. Cette catastrophe est suivie d'une famine, de la peste et du paludisme, décimant alors une grande partie de la population calabraise[276]. En 1799, lors de la mise en place de la république parthénopéenne, Cerenzia fait partie du canton de Crotone avec de nombreuses autres villes de la région[277]. Lors de sa marche vers la capitale méridionale occupée par les Français, le cardinal Fabrizio Ruffo (1744-1827) signale dans une lettre du 14 mars 1799 que tous les territoires autour de Crotone, qui étaient contrôlés par les Jacobins, repassent sous l'autorité du royaume de Naples. Ce même document nous apprend que la « Dame de Cerenzia, alors âgée de 13 ans », est enfermée avec toute sa famille dans le château de la ville[278]. Puis en 1806, à la suite de la reconquête de ces territoires par l'armée de Napoléon, une nouvelle organisation administrative est mise en place : Cerenzia, Caccuri et Casino font alors partie de la 16e circonscription de San Giovanni in Fiore[279].

En 1811, l'ancien hameau de Casino est érigé en commune autonome sous le nom de Casino-Castelsilano, jusqu'à n'avoir gardé aujourd'hui que le nom de Castelsilano. Au regard du développement démographique de cette ville et de Cerenzia entre 1815 et 1860, il est évident que la seconde est à bout de souffle et que son abandon est inévitable[280]. Avec la nouvelle répartition des églises dans le Concordat de 1818, le pape Pie VII (1800-1823) établit que l'unique suffragant de la métropole de Santa Severina sera désormais Cariati. Les cathédrales de Cerenzia, Strongoli, Umbriatico et Isola di Capo Rizzuto sont alors réduites à de simples collégiales[281].

Pour des raisons d'insalubrité et de manque d'eau, les habitants quittent définitivement le promontoire en 1860 et s'installent à quelques kilomètres, à flanc de colline, dans une nouvelle agglomération qu'ils nommeront comme leur ancienne ville. La nouvelle église, qui ne sera complètement terminée qu'en 1969[282], est placée sous le même vocable que l'ancienne cathédrale, celui de San Teodoro. Les habitants tiennent à cette continuité par attachement à leur précédent lieu de vie et afin de marquer l'ancienneté de leur communauté. Aujourd'hui encore, ils continuent de fêter le saint et participent le 9 novembre à une procession entre l'église de l'actuelle Cerenzia et l'église San Teodoro de Cerenzia Vecchia. Le buste en bois de San Teodoro daté de 1786 qui se trouvait dans l'ancienne cathédrale a été transféré dans l'église de l'actuelle Cerenzia et a été remplacé par une statue en bronze, installée dans le chœur afin de perpétuer le souvenir du saint protecteur (fig. 8)[283].







Figure 8 Buste de San Teodoro de 1786 placé dans l'actuelle église de Cerenzia (à gauche) et statue en bronze dans l'église San Teodoro de Cerenzia Vecchia (à droite).

Figure 9 Sceau du XVIIe-XVIIIe siècle représentant saint Georges (Orsi, 1912a, p. 284).

Quelques pièces liturgiques et architectoniques provenant de Cerenzia vecchia se retrouvent aujourd'hui dans les villes voisines. Dans son ouvrage, Giuseppe Aragona signale avoir vu certains objets appartenant à la cathédrale (dont la localisation n'est pas précisée), comme une cloche de 1852, un bénitier en tuf avec un crabe sculpté à l'intérieur, un tabernacle en marbre polychrome, un confessionnal en bois datant de 1775 ou encore un Christ en croix datant du XVIIe-XVIIIe siècle. Un bénitier avec un piédestal en granit rose est également signalé dans la travée gauche de l'église paroissiale de Castelsilano[284]. D'autres objets emblématiques de l'ancienne ville ont également été retrouvés, comme un sceau en bronze figurant saint Georges et daté du XVIIe-XVIIIe (fig. 9). Le saint est figuré assis, nimbé et paré d'un habit militaire et d'une grande cape qui retombe sur ses genoux. Il tient dans ses mains la lance qu'il plante dans la gueule du dragon. Sur la gauche, le corps anguiforme du dragon, écrasé par le pied gauche du saint, semble sortir d'un cours d'eau[285]. À droite de la scène figurent les armoiries des familles Rota et Savelli. Le texte entourant la scène mentionne Casino comme quartier de la ville de Cerenzia.

1.4.6 Synthèse et hypothèse

Le hiatus documentaire qui existe entre la fin du IXe siècle et le milieu du XIe siècle est général en Calabre et s'explique sans doute en partie par l'invasion arabe. Grâce aux récits des visites épiscopales et aux autres sources écrites, il est ensuite possible de dresser un panorama historique important et parfois très détaillé d'Akerentia et de la vie qu'y mènent les habitants jusqu'au XIXe siècle.

Une question demeure cependant sur la véritable fonction du dit « Vescovado », le bâtiment au cœur de notre étude. Paolo Orsi décrit les ruines d'une église avec une tour campanile[286]. Magherita Corrado parle quant à elle

de vestiges très retravaillés de la tour-clocher et du « transept surélevé et doté d'une crypte » de l'ex-cathédrale dédiée à San Teodoro d'Amasea. Elle suppose qu'après le tremblement de terre de 1783, qui a détruit une grande partie de la ville, la cathédrale primitive a été abandonnée pour des raisons de sécurité et que le buste en bois de San Teodoro, daté de 1786, a dû alors être placé dans l'église à trois vaisseaux, proche du centre de la ville, ce qui justifierait le patronage du saint pour ce bâtiment[287]. Malheureusement, Magherita Corrado ne fonde son hypothèse que sur la visite de Paolo Orsi et n'utilise que certains rapports des visites pastorales que nous avons évoquées précédemment. Ainsi, elle écarte la visite de l'évêque Filippo Gesualdo en 1602, qui mentionne dès cette époque le changement de vocable de la cathédrale de San Leone en San Teodoro. Sa thèse est remise en cause par l'absence d'arguments historiques et/ou archéologiques précis en mesure de l'étayer. Le plan des structures de l'édifice qu'elle produit dans son article[288] montre bien que les vaisseaux supposés de l'église pourraient difficilement s'étendre au sud-est, où la déclivité est extrêmement forte. Elle cite en outre un grave effondrement du sol survenu au début du XVIIIe siècle, qui aurait pu provoquer dès cette date le transfert de la fonction de cathédrale à l'actuelle église de San Teodoro, mais le fait peut aussi bien avoir concerné justement ce dernier édifice.

Par ailleurs, nombre de ces visites épiscopales fournissent des informations sur la structure même de la cathédrale. Quatre données particulières, qui se maintiennent au travers des différentes restaurations mentionnées dans les textes, nous paraissent particulièrement importantes.

La première concerne l'agencement de la cathédrale et du palais épiscopal. À plusieurs reprises, il est dit que ces deux édifices sont contigus : nous retrouvons cette information dans la visite de l'archevêque Giovanni Baptista Orsini en 1560, de l'évêque Laurentio Fei en 1628, de l'évêque Geronimo Barzellino en 1684 et de l'évêque Francesco Maria Trombini en 1769.

L'emplacement de cette cathédrale nous semble être le deuxième point à retenir. En effet, dans la description de l'évêque Mauricio Ricci, datant du premier quart du XVIIe siècle, et dans celle de l'évêque Agazio de Somma en 1659, la situation topographique du bâtiment est précisée : l'édifice est isolé sur une colline en dehors de la ville. Cette impression d'isolement pourrait être valable autant pour l'actuelle église San Teodoro que pour ledit « Vescovado ». Cependant, les deux prélats prennent soin de préciser que la cathédrale occupait auparavant une place de choix à l'intérieur de la ville, digne du symbole de grandeur qu'elle incarnait, mais que son isolement résulte de la destruction et de l'abandon d'une grande partie de l'agglomération. D'autre part, les ruines de l'actuelle église San Teodoro sont elles aussi situées sur une élévation, à laquelle on accède par un escalier. Enfin, n'oublions pas qu'à partir de 1602, la cathédrale est placée sous le vocable de San Teodoro et qu'au début du XVIIIe siècle, l'évêque Giovanni Andrea Tria célèbre le Martyre chaque année en reconnaissant le caractère urgent des travaux à faire dans la cathédrale. Aucun document ne mentionne un déplacement physique de la fonction de cathédrale.



Figure 10 Les trois cloches entreposées dans l'actuelle église San Teodoro.

Ensuite, si l'on considère l'implantation des cathédrales dans plusieurs diocèses et archidiocèses de l'Italie du Sud, nous remarquons que ces dernières ne s'élèvent jamais en dehors du noyau central de l'agglomération, mais sont au contraire généralement implantées au cœur du tissu urbain.

Pour terminer, les trois cloches exposées dans la nef de l'actuelle église, dont l'une est datée du XIIIe siècle, proviennent selon les habitants de la ville de l'église San Teodoro d'Akerentia et sont très certainement celles mentionnées dans la visite de l'archevêque de Santa Severina, qui évoque en 1560 les trois cloches disposées dans l'aile gauche de la cathédrale (fig. 10).

À la lumière de tous ces arguments, nous pouvons donc raisonnablement penser que la cathédrale San Teodoro correspond bien à l'actuelle église du même nom au cœur de l'ancienne agglomération et dont la fête est encore célébrée le 9 novembre.

Dans ces conditions, *quid* du complexe du « Vescovado » s'il ne s'agit pas de la cathédrale ? L'emplacement de cet édifice, en surplomb de la ville et dominant la vallée du Lese, important axe de communication, pourrait être en rapport avec un bâtiment à vocation militaire et/ou civil. Nous verrons que la mention à plusieurs reprises d'un habitat seigneurial ainsi que l'analyse des vestiges vont nous permettre de formuler quelques hypothèses quant à la nature de cet ensemble.

2 État de la recherche

2.1 Les données topographiques et géologiques

Le promontoire d'Akerentia fait ainsi partie de l'actuelle commune de Cerenzia dans la province de Crotone, qui couvre une superficie de 1700 km^2 sur le versant ionique de la péninsule calabraise. La ville est située au sud du massif de la Sila et s'élève sur un promontoire rocheux à 500 m d'altitude surplombant la vallée du Lese et les collines environnantes (fig. 11). La côte ionienne est visible à l'est et au sud par beau temps (fig. 12). Cet éperon est constitué d'un socle d'argile surmonté d'un gisement de gypse. Selon le géologue Lococo, les vallées dans les environs immédiats d'Akerentia et le site lui-même se sont formés au cours du Pléistocène[289]. C'est ce qui explique, selon l'auteur, la présence de limon argileux, déposé au sommet du site lors du retrait des mers (fig. 13). Nous pouvons par ailleurs observer qu'en plusieurs endroits du promontoire, des affleurements de gypse ont été utilisés comme carrière pour construire les bâtiments de la ville (fig. 14).

Figure 11 Vue du promontoire depuis l'ouest.





Figure 12 Vue depuis le promontoire vers la vallée du Lese (en haut), vers la côte ionienne (en bas).

Le Lese, affluent du fleuve Neto qui passe entre les promontoires d'Akerentia et de Timpone del Castello, n'est pas strictement encaissé dans la vallée. Ses rives, relativement larges, ont permis d'installer quelques bandes cultivables très prisées des agriculteurs. Les terres de formation pliocène et pléistocène sont de bonnes compositions arables pour l'utilisation des sols et font de la région un endroit riche tant pour les cultures que pour l'extraction de nombreuses ressources géologiques[290]. Des mines de sel sont dispersées dans le territoire proche et ont été exploitées durant des siècles comme les salines de Migliate, Basilico, Calderazzo, Petraro, Ogliastro ou Di Neto[291]. Le soufre utilisé pour les cultures est extrait à Santa Croce, Oak Commaro, Commaro Santa Maria, Santa Domenica, le Carcarelle ou Serra Buongiorno. À cela s'ajoute l'extraction de gypse à Carfizzi et Pallagorio, celle de l'albâtre à Verzino, du marbre blanc à Mesoraca et du cuivre à Cotronei[292]. Des mines d'argent, de plomb et d'étain ont été exploitées dans la Sila, depuis le règne de Charles III (1345-1386) jusqu'au XVIIIe siècle. L'argent est d'ailleurs extrait des mines de Longobucco depuis l'époque grecque et sa présence est bien attestée à la fin du XIIe siècle[293]. L'exploitation de filons ferreux, pour des raisons évidentes de nécessité militaire, est accordée à l'abbaye de San Giovanni in Fiore à partir du règne de Frédéric II (1194-1250)[294].

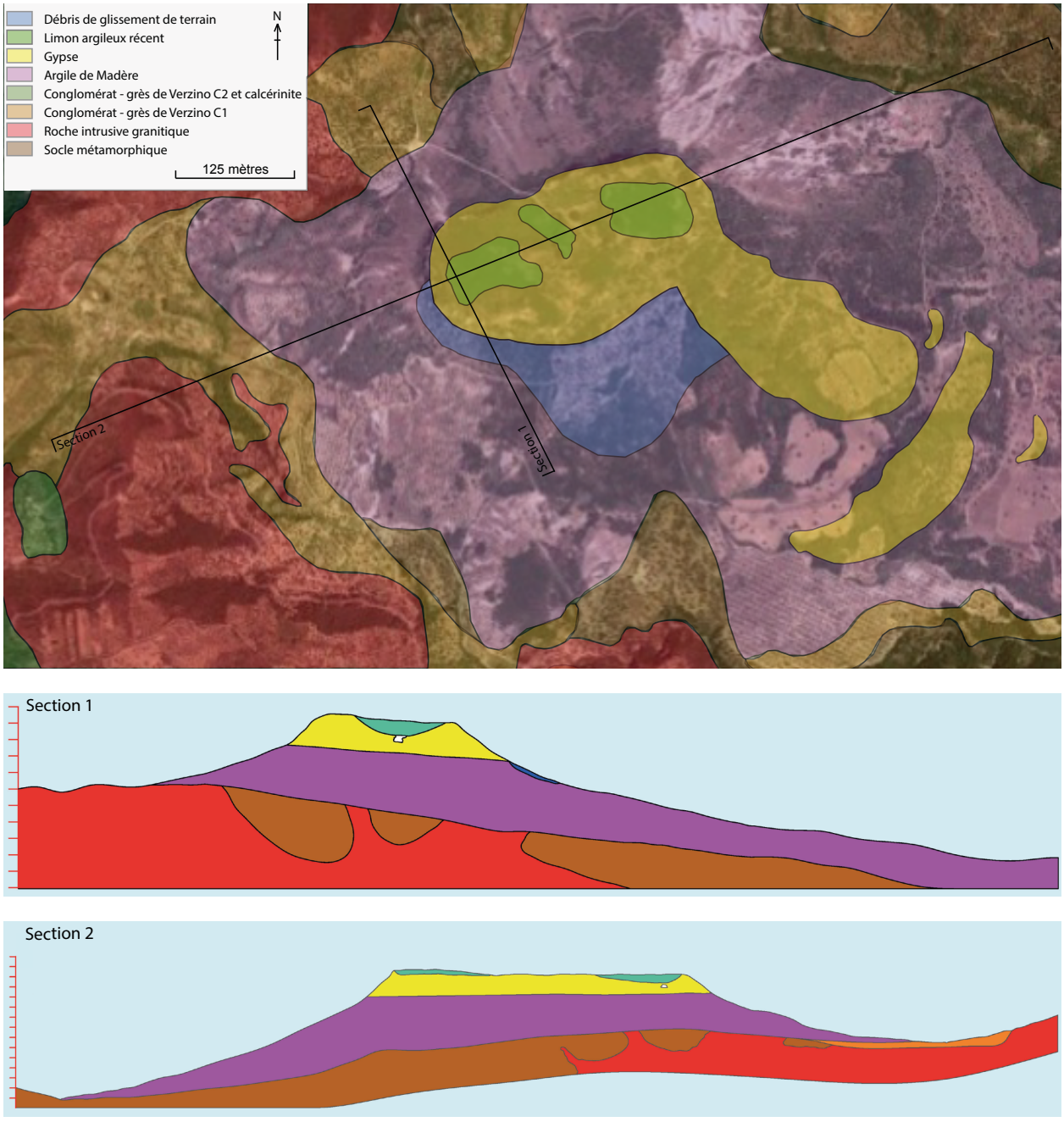


Figure 13 Plan et sections géologiques du promontoire d'Akerentia (© SABAP-CZ-KR).



Figure 14 Vue de la carrière de gypse au sud-est du « Vescovado » (à gauche) et détails des marques de débitage (à droite).

Le climat et la nature très particulière du terrain qui caractérisent cette région permettent de cultiver un large éventail de produits, aussi bien des céréales, que des arbres fruitiers, mais aussi de produire du miel, notamment[295]. La vigne, par exemple, est plantée partout où cela est possible en terrain bas et humide. Le poirier, le citronnier, le figuier, le noyer, le pommier, le châtaignier et le mûrier se retrouvent également en plusieurs endroits de cette région[296]. La mention de « pressoir à huile » dans le censier de la cathédrale de Reggio indique que l'olive était déjà cultivée au XIe siècle[297]. Avant le XIIe siècle, la culture associée « *cultura promiscua* », céréales et olives, ne se pratique pas encore, mais il existait déjà certains types d'associations comme la vigne et le mûrier, la vigne et l'olivier ou encore plusieurs cultures sur la même parcelle. Les productions de l'Italie byzantine servent en grande partie à nourrir la population locale, mais également à alimenter un commerce relativement régional, seules la soie et l'huile sont exportées[298].

Au début du XVIIIe siècle, toute la région est affectée par des « phénomènes karstiques », dont un épisode important est localisé au-dessous de la ville. Ce type d'activité géologique est caractérisé par la présence d'une doline, d'une série de tunnels et de grottes formés par la circulation d'eau souterraine qui dissout les roches carbonatées telles que le calcaire, la craie ou la dolomie. On peut observer à Akerentia deux dolines qui résultent d'affaissements provoqués par ces phénomènes souterrains ; à l'ouest du promontoire, la première est ancienne et une autre a été créée dans les années 1720 au centre de la ville par l'effondrement d'un gouffre qui existait en dessous[299] (fig. 15).

Cette nouvelle cuvette fut un lieu de stagnation pour les déjections humaines entraînées par les eaux de pluie, phénomène en mesure de provoquer de graves maladies. Ces événements, ainsi que le grand tremblement de terre de 1783, le choix de l'évêque qui préférait rester dans sa résidence à Cariati et la disparition du diocèse en 1818, conduisirent à l'abandon définitif du promontoire en 1860.

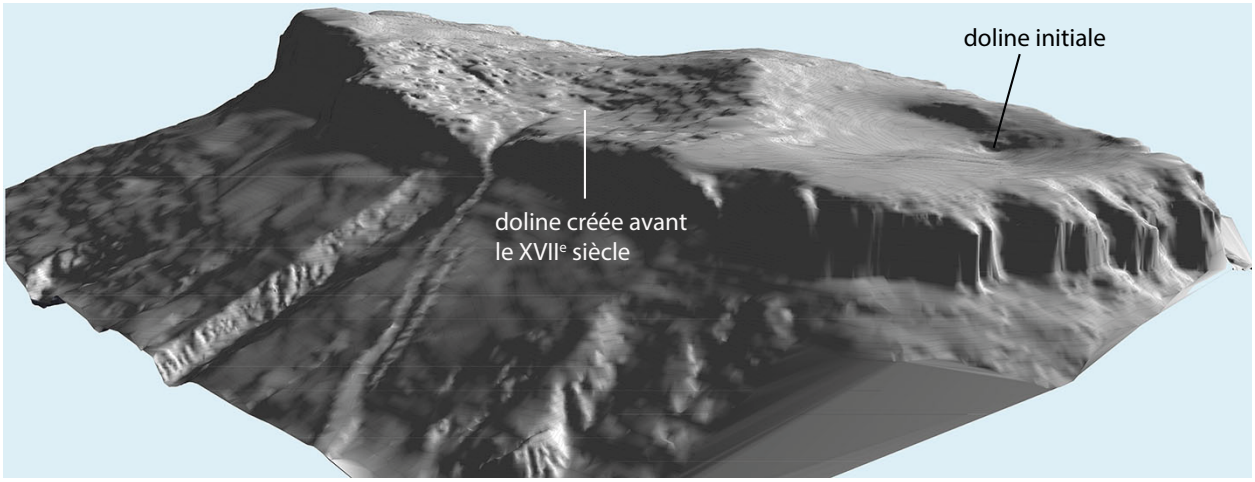
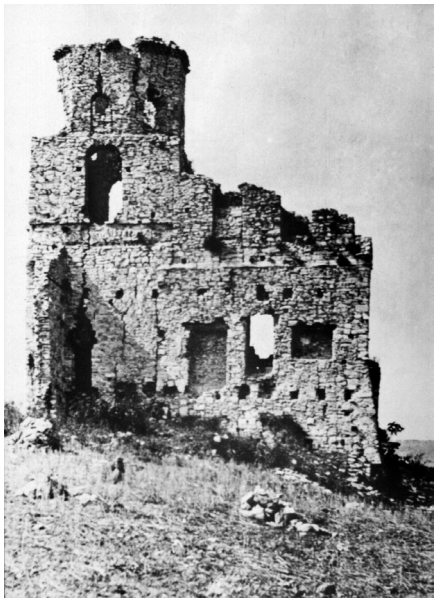
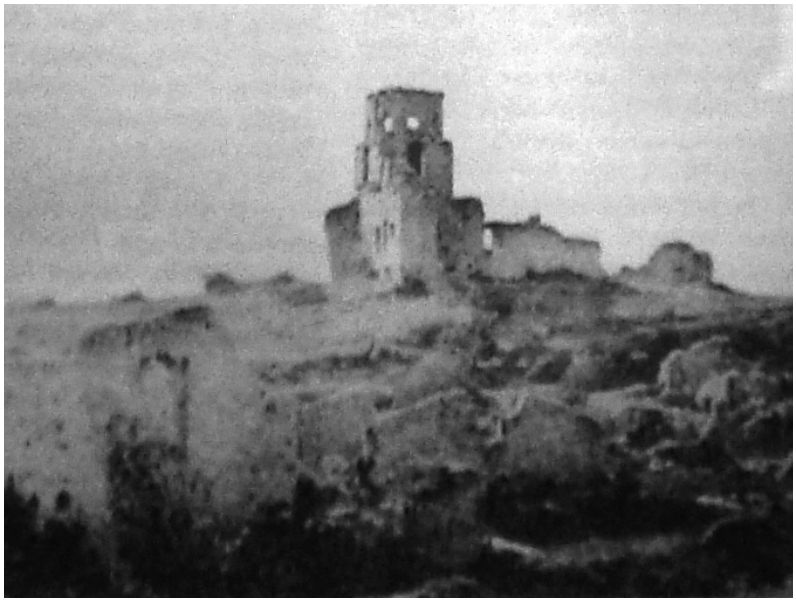


Figure 15 Visualisation des dolines du promontoire d'Akerentia (© SABAP-CZ-KR).

2.2 Les prospections de Paolo Orsi (1911) et de Salvatore Medaglia (2010)

En juin 1911, Paolo Orsi, alors surintendant pour les biens archéologiques de la Calabre, visite le territoire de l'ancienne Cerenzia. Il compare ce site à ceux de San Severina ou de Gerace, et en conclut que le premier est typique d'une forteresse byzantine. Il indique qu'il n'a pas pu inspecter les murs, antiques ou byzantins, en raison des tremblements de terre qui se sont succédé. Il décrit ledit « Vescovado », placé en surélévation au sud de la ville, comme une église avec une tour campanile, carrée à la base, puis octogonale dans sa partie supérieure. Selon son analyse, l'édifice ne serait pas antérieur au XVIe siècle, mais reprendrait les fondations d'une tour normande préexistante (fig. 16). À l'est de ce bâtiment, il signale la présence d'ossements humains en surface, témoins potentiels, selon lui, de la présence d'un probable cimetière. Il a également observé, dans cette zone, une colonne monolithique surmontée d'un chapiteau en grès et d'une croix en fer. Orsi date du XIIIe siècle le chapiteau décoré dans les angles d'un pinacle feuilleté et sur l'arête centrale de feuilles ou de cœurs[300]. Il évoque également quelques monnaies qu'il a pu voir chez certains agriculteurs et qu'il date au plus tôt de l'époque byzantine. Un autre chapiteau, un peu différent de celui retrouvé sur le site par Orsi est aujourd'hui exposé au musée communal de Cerenzia (fig. 17). La provenance exacte de cette pièce n'est malheureusement pas connue. Par ailleurs, Salvatore Medaglia, lors de ses recherches sur le paysage historique et archéologique de la Calabre, a pu observer sur le versant occidental du promontoire quelques tombes *alla cappuccina* datables, selon lui, de la période byzantine[301]. Ces dernières étaient malheureusement déjà pillées et vidées avant son passage, aucune trace n'en subsiste à l'heure actuelle[302].





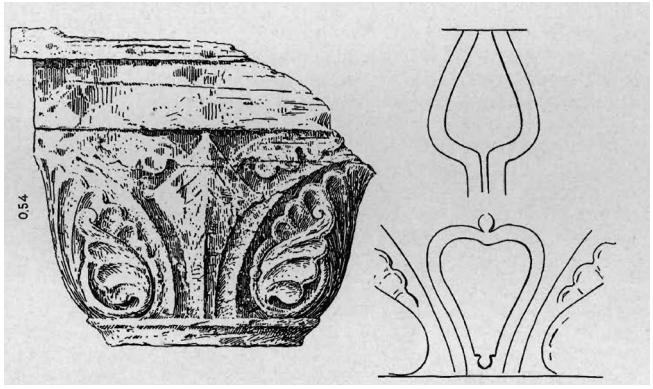




Figure 16 Photographies du « Vescovado » lors de la visite de Paolo Orsi en 1911 (© SABAP-CZ-KR).

Figure 17 Chapiteau découvert par Paolo Orsi (à gauche : Orsi, 1929) et chapiteau conservé au musée communal (à droite).

2.3 1997-1998 – Étude statique et sismique

Au début de l'année 1997, en vue des aménagements du futur parc archéologique, la commune de Cerenzia mandate une équipe d'ingénieurs et de géologues afin de procéder à une étude statique et sismique des structures[303].

Les premières observations des spécialistes concernent l'aspect dégradé des bâtiments, dû en grande partie aux actions combinées de l'infiltration des eaux de pluie dans les fissures et de l'absence de protection des parements, qui provoquent un phénomène de carbonatation des composants calcaires et de la chaux présente dans le mortier. Cette réaction chimique aboutit à une dissolution progressive de ces éléments et entraîne donc la perte des caractéristiques cohésives de l'appareil de construction. La nature géologique du promontoire combinée à l'action de l'eau de pluie et des tremblements de terre a favorisé les glissements de terrain, le phénomène karstique responsable de la création des deux dolines et des effondrements d'immenses blocs rocheux (fig. 18).

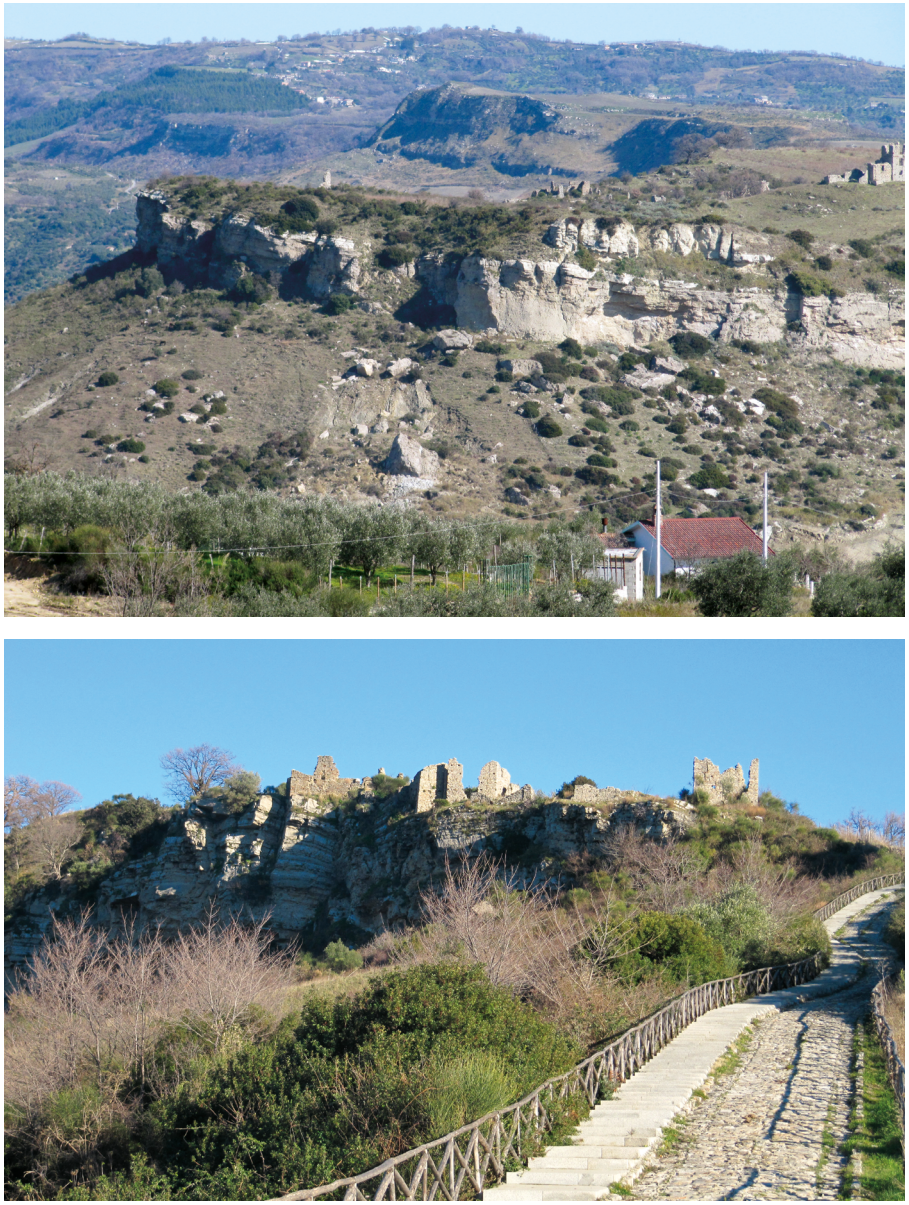


Figure 18 Vue des effondrements de blocs à l'ouest du promontoire (à gauche) et du quartier nord-est de l'habitat (à droite).

Des carottages ont été réalisés dans les complexes monumentaux les plus importants de la ville, à savoir la *Casa del Principe*, l'église San Teodoro et le « Vescovado ». Ces sondages ont été pratiqués dans plusieurs murs de chaque bâtiment et à différentes altitudes afin d'obtenir un échantillonnage représentatif des caractéristiques physiques et mécaniques des techniques de construction. Les spécialistes ont remarqué une similitude dans les prélèvements de mortier des trois édifices, qu'ils décrivent de mauvaise qualité et se désagrégeant au contact de l'eau.

Un examen aux ultrasons a par ailleurs été effectué à proximité de chaque point de prélèvement. Ce type d'analyse détermine la présence de vides et la composition plus ou moins hétérogène de l'appareil. Les résultats montrent des discontinuités dans les structures, qui permettent aux eaux de pluie de s'infiltrer et de dégrader les mortiers jusqu'à l'intérieur des murs, ce qui entraîne invariablement leur chute. Les analyses exécutées sur le liant des mortiers mettent en

évidence une absence totale de cohésion, ce qui constitue un facteur supplémentaire dans l'instabilité et la dangerosité des bâtiments. L'analyse macroscopique de près de 160 échantillons de mortiers réalisée dans le cadre de notre recherche abonde dans le sens de ces résultats, expliquant ainsi l'état de dégradation avancée des maçonneries des structures étudiées[304].

En conclusion, les ingénieurs confirment la présence des caractéristiques typiques de disparité et de désagrégation des murs. Les sollicitations horizontales des nombreux tremblements de terre, qui ont touché la région depuis des siècles, ont contribué à la fragilisation des édifices, confirmant ainsi l'urgente nécessité de stabilisation et de protection des structures dans tout le parc archéologique.

2.4 1998-1999 – Fouille de l'église San Teodoro

L'église San Teodoro se situe dans le tissu urbain, non loin du centre du bourg et en légère surélévation. En 1998 et 1999, la Surintendance, en collaboration avec l'Université de Cosenza, effectue des fouilles à l'intérieur de l'église et à l'est de celle-ci (fig. 19) : les seules informations que nous possédons sur cette campagne nous ont été transmises par la Surintendance[305].





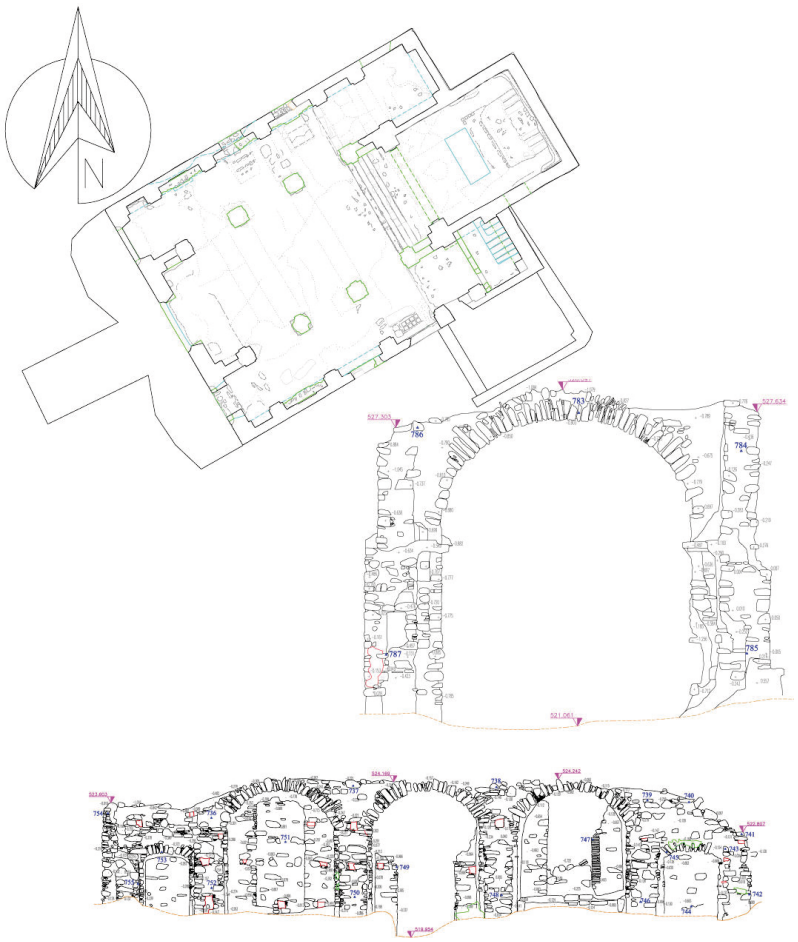


Figure 19 Église de San Teodoro : plan et élévations effectués en 1998-1999 (ci-contre) ; photographie prise lors de la visite de Paolo Orsi en 1911 (à gauche et en haut à droite : © SABAP-CZ-KR) ; état en 2017.

Le bâtiment, de 26 m de long par 17 m de large, est installé dans la partie orientale de l'agglomération, sur un podium de près de 3 m de hauteur qui lui confère une certaine solennité. La surélévation est le résultat de l'aménagement d'une terrasse artificielle suffisamment plane et vaste pour accueillir l'édifice de culte. L'escalier permettant de surmonter la différence de niveau conduit à un perron devant l'entrée supposée de l'église. Le bâtiment est doté d'une nef centrale et de deux bas-côtés ouverts sur un chœur carré surélevé. Une chapelle localisée au nord du chœur est accessible depuis le bas-côté nord. Le départ d'un escalier, encore visible aujourd'hui, devait conduire au clocher situé au sud du chœur.

La sacristie, adossée au mur sud de l'église, est accessible depuis une petite porte aménagée dans la dernière travée orientale du bas-côté sud. Des sépultures ont été découvertes dans ce qui correspondrait à des chapelles privées dans la partie occidentale des deux bas-côtés : la dalle de couverture de l'une d'elles est toujours en place dans la chapelle nord[306]. Lors des fouilles, plusieurs carreaux de sol en majolique ornés d'un motif de rose des vents ont été mis au jour, constituant, selon les experts, une décoration typique de la fin du XVIIIe siècle.

À la suite des fouilles, les murs de l'église ont été stabilisés et les marches d'accès au bâtiment reconstruites pour permettre l'accueil des visiteurs. Pour des raisons évidentes de conservation, les carreaux de majoliques ont tous été prélevés et sont aujourd'hui exposés, avec d'autres objets découverts lors de ces travaux, au musée communal de Cerenzia. L'observation rapide des élévations permet d'apprécier un grand nombre de phases de construction et de restructuration. Une étude du bâti plus poussée devra être menée dans cet édifice pour mieux appréhender son évolution chronologique.

2.5 1999 – Inventaire architectural et restaurations

En 1999, la construction d'une route sur le versant nord du promontoire rend accessible le parc archéologique aux visiteurs. Son emplacement correspond à l'ancienne porte dont le montant ouest était encore visible en 2012, aujourd'hui détruit par l'action de puissantes racines de figuier (fig. 20).



Figure 20 Rampe d'accès nord au promontoire (à gauche) et montant occidental de l'ancienne porte nord de la ville (à droite).

Les conclusions de l'étude statique et sismique ont amené la Surintendance à charger Antonello Lopetrone d'effectuer les restaurations nécessaires à la stabilisation des structures[307]. La réalisation d'une couverture photographique et d'un relevé topographique du site a permis un archivage de l'état des édifices avant le début des travaux. Les clichés, d'une très grande utilité dans l'analyse du bâti, permettent de distinguer sans ambiguïté les maçonneries antérieures aux restaurations de 1999. Parallèlement à ce travail et toujours avant restauration, Antonello Lopetrone et son équipe ont réalisé des relevés architecturaux de plusieurs bâtiments, dont le « Vescovado ». Ces relevés ont été effectués à partir de photographies argentiques orthonormées, sur lesquelles ont été vectorisés certains empierrements. Relevant certaines imprécisions dans les dessins, nous avons effectué de nouveaux relevés à l'aide d'un scanner 3D et d'un relevé photographique spécifiquement adapté à la création de photogrammétries.

Une fois ces relevés effectués, les travaux de restauration et de consolidation ont pu commencer. La première étape consistait à ralentir les dégradations causées par les infiltrations d'eaux de pluie. En suivant les recommandations spécifiques d'Alessio, pour la consolidation et la sauvegarde des structures, les têtes de murs de la majeure partie du site ont été recouvertes d'un mortier hydrofuge légèrement rosâtre, repoussant l'eau sur l'extérieur des structures et permettant d'éviter les infiltrations verticales[308]. Les anfractuosités, failles et autres lézardes ont été comblées par des remplissages de pierres assemblées avec un mortier un peu différent. Cette opération est accompagnée de l'installation de plusieurs drains destinés à évacuer l'eau potentiellement piégée dans la maçonnerie. Le « Vescovado » a exigé de plus lourdes réparations. En effet, le mur méridional et une partie du mur oriental de la tour se détachaient dangereusement du corps du bâtiment. Il a donc fallu stabiliser l'ensemble à l'aide de trois grands tirants en acier (fig. 21).

Ces restaurations ont permis de prolonger la vie des bâtiments en évitant les infiltrations directes dans les murs. Afin que la restauration soit la plus efficace possible, l'ensemble des trous a été bouché, y compris les trous de boulins et les trous de poutres.



Figure 21 Vue des trois tirants installés dans la tour du « Vecovado » (© Kronos 4D).

2.6 2007 – Fouille de la *Casa del Principe*

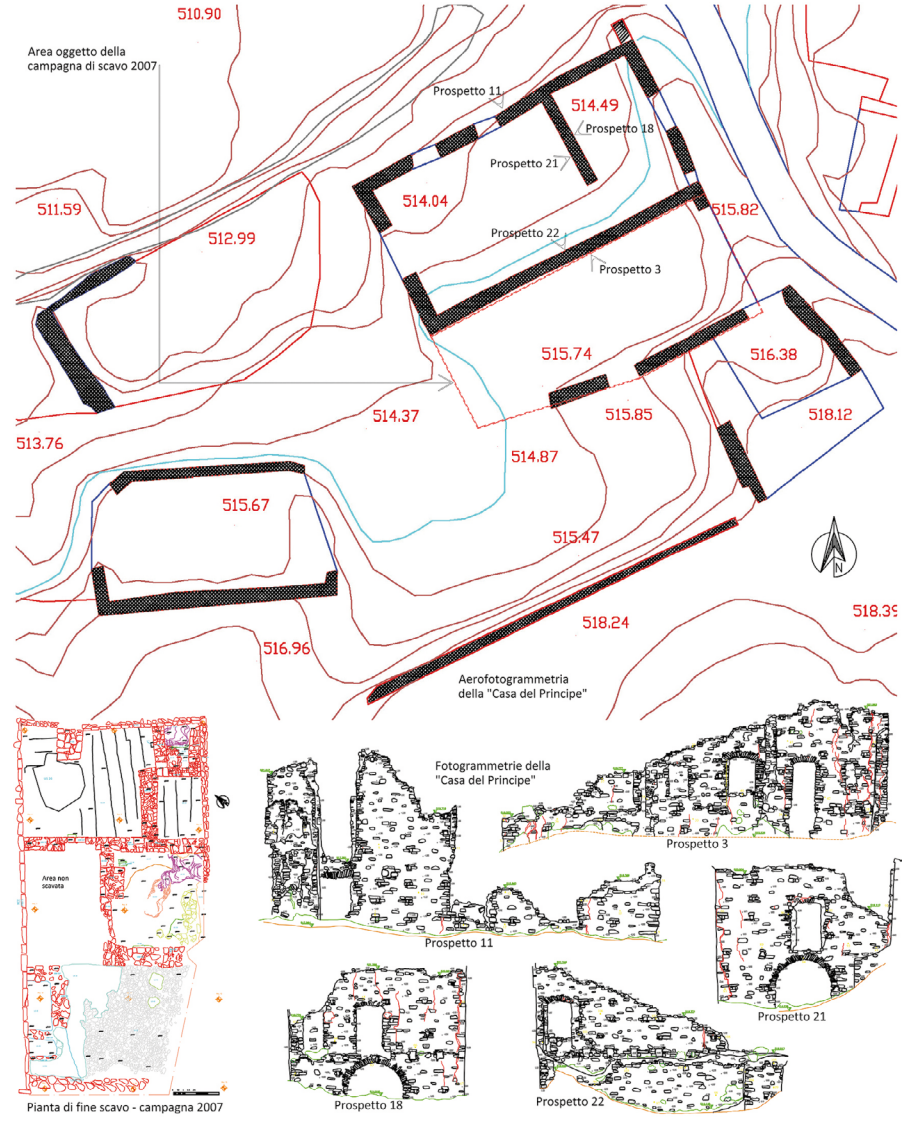
La Casa del Principe est un bâtiment situé le long du chemin menant au sud de l'agglomération[309] et constitue l'un des trois plus grands complexes bâtis de la ville, avec l'église San Teodoro et le « Vescovado ». La structure principale mesure 20 m de long sur 10,50 m de large, et s'articule sur deux étages au moins. Les murs orientaux, dans lesquels subsistent quelques ouvertures, sont conservés sur plusieurs mètres de hauteur (fig. 22). Au cours de l'automne 2007, la Surintendance a fait fouiller cet emplacement : la zone explorée s'étend sur une surface de 100 m^2 dans la zone sud du complexe[310]. Les résultats mettent en évidence plusieurs restructurations de l'édifice au cours des siècles et les archéologues réussissent à reconstituer six phases d'occupation entre le XVIe et le XVIIIe siècle, date d'abandon du bâtiment.

Une grande quantité de matériel très fragmentaire y a été retrouvée, qui comprend des petits vases en céramique, des morceaux de vitre, des lampes à huile ou encore des parties de pipes en terre. La plupart de ces découvertes sont encore à étudier, mais certains tessons sont datés entre le XIe et le XIIIe siècle, ce qui atteste une occupation antérieure à la création du bâtiment. Les quelques monnaies retrouvées dans les déblais sont toujours en cours d'étude à la Surintendance.

Le nom donné à ce bâtiment n'est sans doute pas fondé, mais souligne la grandeur singulière de la construction au regard du petit habitat visible dans l'agglomération. Ses dimensions et son orientation (est-ouest) laissent plutôt supposer l'existence d'un bâtiment à fonction religieuse, d'autant que les couvents des Franciscains et des Dominicains n'ont pas encore été identifiés dans le tissu urbain. Grâce aux sources, nous savons que l'ensemble monastique dominicain, fondé en 1530, puis abandonné en 1652, était divisé en deux édifices[311] : l'un mesurant 9 m par 4 m et l'autre, 11,5 m par 3,5 m, qui comprend un rez-de-chaussée et un étage, le tout entouré d'un jardin. Cette description pourrait bien correspondre aux structures de la *Casa del Principe*. Les vestiges qui y ont été mis au jour mettent bien en évidence un ensemble complexe, comprenant probablement au sud un espace de culture, délimité par un mur de soutènement ainsi qu'une écurie. Toutefois, la surface globale des édifices semble être supérieure à ce qui est décrit dans les textes, ce qui suggère un potentiel économique plus important.

Les fouilles terminées, le mur oriental de l'édifice qui menaçait de s'effondrer a été doté d'un étayage réalisé à l'aide de poutres métalliques.

Figure 22 *Casa del Principe*: plan et élévations effectués en 2007 (en haut: © SABAP-CZ-KR) et état en 2017, vue depuis le nord (en bas).





2.7 2011 – Prospections et sondages géophysiques (Unige)

Avec l'autorisation de la Surintendance, l'unité d'Archéologie classique de l'Université de Genève a réalisé, en collaboration scientifique avec l'office territorial de Crotone, des prospections et des sondages non invasifs (résistivité géoélectrique et géomagnétisme). Deux campagnes d'étude sur le plateau d'Akerentia ont eu lieu en automne et hiver 2011 :

> En raison d'une occupation de presque mille ans (du IXe au XIXe siècle) au centre du site, les prospections ont été réalisées sur les zones libres du promontoire, soit le plateau à l'est et la dépression à l'ouest.
>
> La prospection de la zone est, réalisée sur une surface de plus de 7000 m^2, n'a livré que quelques fragments de tuiles et de céramiques, vraisemblablement modernes et non rattachés à une structure architecturale.
>
> En revanche, la zone ouest fut plus riche en découvertes. De nombreux fragments de calcaire, certains ayant des traces de taille, sont retrouvés dans la zone sud-est le long de la crête et dans la pente. Il semblerait que ces blocs proviennent d'une carrière de calcaire située en contrebas de Cerenzia. La construction de la ville médiévale étant réalisée en gypse provenant de ce même plateau. L'utilisation de ces blocs de calcaire peut laisser entendre que cette partie du site était occupée à une époque plus ancienne. De plus certains départs de murs auraient été observés à plusieurs endroits. La zone prospectée a également livré de nombreux fragments de tuiles et de céramiques. Ce qui est intéressant, c'est que la répartition de ces objets correspond à l'emplacement des blocs de calcaire les plus importants[312].

Une concentration de blocs taillés dans la dépression occidentale pourrait provenir d'éboulements des bâtiments du sud de la ville, dont le « Vescovado » fait partie. La pente est suffisamment importante pour permettre aux blocs de rouler jusqu'en bas. De plus, la confusion entre le calcaire et le gypse pourrait rendre caduque l'hypothèse de murs, puisque le gypse forme une pellicule blanche et poudreuse sous l'effet de l'eau de pluie rendant son aspect similaire au calcaire. Comme il existe de nombreux affleurements de gypse en plusieurs endroits du promontoire, il est possible de le confondre, aux premiers abords, avec une potentielle structure bâtie. Parallèlement, la présence des fragments de tuiles s'explique aisément par la composition même des structures de l'ensemble des bâtiments de la ville, constituées de gypse, de blocs de remploi divers et de terres cuites architecturales (TCA) de diverses époques.

2.8 État du complexe avant étude

Comme nous l'avons évoqué précédemment, le grand tremblement de terre de 1783, l'état de dégradation des bâtiments et les maladies dues à la stagnation des eaux ont poussé les habitants à quitter le promontoire pour la nouvelle ville de Cerenzia en 1860. Pour des raisons économiques évidentes, la population a déposé les pièces de charpente, les terres cuites architecturales (tuiles, briques), les ouvrages en bois (portes et fenêtres) et la vitrerie, afin de les réutiliser pour reconstruire la cité[313].

Le promontoire d'Akerentia, classé comme zone archéologique, est, de fait, sous la responsabilité de la Surintendance. Cependant, la propriété est partagée entre la commune de Cerenzia et quelques paysans qui exploitent le site, notamment pour faire paître leurs troupeaux. C'est pourquoi les parcelles font l'objet de plusieurs procédures d'expropriation afin de classer l'ensemble du promontoire. À notre connaissance, la procédure est toujours en cours.

En 2009, la commune de Cerenzia décide de se lancer dans la réalisation d'un musée communal afin de mettre en valeur son patrimoine culturel. Un financement de l'Office fédéral suisse de la culture a été obtenu dans le cadre des mesures soutenues par la Confédération pour la conservation des biens culturels mobiles dans le pays de leur découverte. Il a permis à l'unité d'Archéologie classique de l'Université de Genève, sous la direction du professeur Baumer et en collaboration avec l'office archéologique territorial de Crotone et de la Sila, sous la direction de Domenico Marino, de participer à la conception du musée et à la rédaction d'un carnet pédagogique destiné aux écoles de la région[314]. En 2014, la commune de Cerenzia inaugure ce musée dans lequel sont exposés plusieurs objets ainsi que quelques pièces architectoniques provenant des fouilles de l'église San Teodoro et des ramassages de surfaces. Depuis 2015, le premier étage de ce bâtiment sert par ailleurs de local de travail pour étudier et stocker le matériel provenant des fouilles.

Malheureusement, près de vingt ans après les restaurations, nous remarquons que le mortier mis en place en 1999 pour protéger les structures n'a pas résisté au temps. D'après Pierre Gex, c'est la composition même de ce mortier qui est à remettre en cause. En effet, sur les roches composant les murs, principalement du gypse, les eaux de pluie ruissellent et sont séléniteuses, ce qui signifie qu'elles sont sulfatées par la dissolution du gypse. Or ces eaux ont la particularité d'attaquer les ciments et les bétons[315].

Le « Vescovado » n'est pas en reste de ce point de vue, puisque de sévères fissures dans la tour témoignent du basculement de cette structure dans la pente au sud, malgré l'installation de trois grands tirants en 1999. La mauvaise qualité de la construction alliée aux conditions climatiques difficiles et aux glissements de terrain rend inexorable la chute du campanile et de plusieurs autres murs d'ici quelques années[316].

L'acquisition des données réalisée dans le cadre de cette étude permet ainsi de documenter et de conserver la mémoire de cet édifice. De plus, le scanner 3D offre la possibilité de produire une maquette en volume du bâtiment au moment du relevé qui pourra le cas échéant être exposée au musée communal de Cerenzia ou directement sur le site.

3 Étude archéologique

L'analyse archéologique de l'édifice dudit « Vescovado » a demandé de proposer de nouvelles hypothèses dans la restitution de ce complexe. À la suite du bilan historique et historiographique de la ville, et plus largement de la région, un postulat de départ s'est imposé. Le premier auquel nous devons prêter attention est la tradition orale. En effet, comme nous avons pu le constater pour la *Casa del Principe*, les fouilles archéologiques ont mis en évidence une destination tout autre de l'édifice. Nous sommes probablement en présence d'un monastère là où les habitants de l'actuelle Cerenzia pensaient voir le palais seigneurial, très certainement en raison de la taille imposante de l'édifice. La question se pose alors d'un tel « glissement » pour l'édifice au cœur de cette recherche : un grand bâtiment avec une tour qui pourrait être le clocher de l'ancienne cathédrale.

Les diverses sources évoquées sur l'étude même de la ville dans le chapitre précédent démontrent que la cathédrale est sans aucun doute l'église San Teodoro au centre de l'agglomération. Le « Vescovado » aurait, de par son emplacement sommital, une destination plutôt militaire et/ou civile importante.

L'analyse d'un ouvrage tel que ce complexe nécessite en tout premier lieu d'acquérir toutes les données indispensables à l'étude de la structure. Il convient donc d'établir des stratégies de recherche en adéquation avec le terrain et la problématique de l'étude, tout en prenant en compte les attentes et les contraintes. Les données récoltées pour la documentation illustrent ainsi l'état des lieux de l'édifice au moment du relevé. La variété des techniques, qui peuvent et doivent se combiner, offre aujourd'hui un éventail assez large de possibilités, et les besoins ont été définis au préalable afin de déterminer les stratégies d'interventions les plus adéquates.

Dans le cadre d'une telle recherche, la démarche doit être la plus complète possible. L'analyse des élévations, aussi fine soit-elle, doit être accompagnée de sondages archéologiques avec tout ce que cela comporte d'études connexes sur le mobilier, les éléments lapidaires et les inhumations[317]. Le plan du bâtiment qui faisait jusqu'à présent défaut a été restitué grâce à la fouille de plusieurs secteurs. Les données récoltées durant les différentes campagnes nous ont ainsi permis d'aboutir à une meilleure compréhension de cet édifice, mais aussi de l'histoire de cette ville qui s'est développée dans un contexte historique tout à fait singulier.

Dix campagnes auront été nécessaires à l'acquisition des données présentées dans cette étude[318]. Les techniques de travail ont été affinées en fonction de différents paramètres et au fur et à mesure de l'avancée des recherches.

Toutes les campagnes de terrain ont été réalisées avec l'autorisation du ministère pour les biens et les activités culturels et du tourisme, la Surintendance pour les biens archéologiques de la Calabre et la commune de Cerenzia.

3.1 Méthodologies

Les méthodes de travail et d'analyse sont les mêmes pour l'archéologie du sous-sol que pour l'archéologie du bâti. Nous ne développerons pas ces dernières qui sont déjà l'objet de plusieurs ouvrages[319]. Dans un souci d'accompagnement du lecteur, toute la documentation archéologique participant à l'analyse des vestiges est mise à disposition en fin d'ouvrage.

Concernant les différentes nominations, tous les murs en élévation et hors sol sont désignés en « M » (de M1001 à M1022) et toutes les structures bâties en sous-sol sont indiquées en « SB », suivi du nom de l'unité stratigraphique (US) correspondante. Cela permet de bien distinguer dans le discours si nous parlons de constructions visibles en élévation ou dégagées lors des sondages archéologiques, et ceci sans systématiquement se reporter à une liste. Les couches mises au jour lors des fouilles correspondent à des US qui peuvent le cas échéant correspondre à un fait (DS : dépôt secondaire ; FS : fosse ; SL : sol ; SP : sépulture ; TR : tranchée et SB : structure bâtie). Les événements identifiés dans les maçonneries en élévation sont désignés en « UC », unité de construction. Par exemple, l'UC3.16 correspond à l'UC 16 repérée dans le mur M1003[320]. Les limites d'une UC seront soit des césures qui marquent la transition avec une autre UC, soit la fin d'un mur. Toutes les surfaces affichant une trame de quadrillage correspondent aux zones de restaurations réalisées en 1999. Les enduits et les mortiers sont désignés sous le même identifiant que l'US ou l'UC de laquelle ils ont été prélevés (En10.3, pour un enduit prélevé dans une UC et Mo11156, pour un mortier prélevé dans une US).

Les complexes monumentaux portent également un numéro d'inventaire et le numéro 1 a été attribué à cet édifice. Ce numéro d'identification est celui qui apparaît devant toutes les numérotations utilisées dans les analyses : M1012 (mur 12 du complexe 1) ; US14230 (Unité stratigraphique 230 du secteur D(4) du complexe 1), etc.

La nomenclature mise en place a été l'objet de plusieurs réflexions et réajustements afin de ne permettre aucune erreur d'interprétation lorsqu'un élément est mentionné (Annexe 2).

Les données récoltées pour cette recherche concernent aussi bien l'histoire monumentale que l'organisation spatiale du bâtiment. La première étape de cette étude consiste en un relevé précis du plan de l'édifice. L'état de conservation du bâtiment étant assez variable et certains murs n'étant actuellement plus visibles en élévation, nous avons décidé de réaliser un scanner 3D complété d'une prospection géophysique afin de mettre en évidence les structures aujourd'hui disparues, mais dont nous soupçonnions pour certaines encore l'existence en sous-sol. Grâce à ces données de base essentielles, nous avons pu établir les stratégies de travail pour mener cette étude dans les meilleures conditions possible.

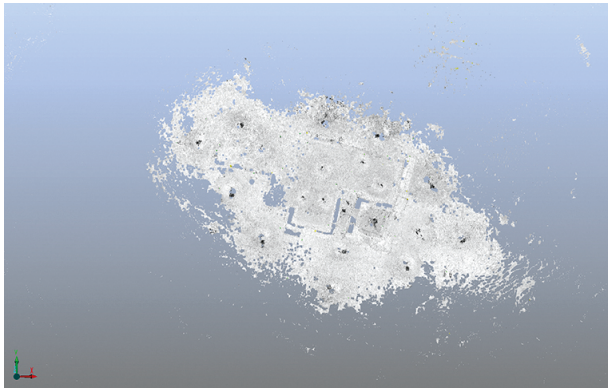
3.1.1 Scanner 3D

Le scanner 3D, ou laser scanner, est une technologie basée sur la cartographie LiDAR (Light Detection and Ranging). Ce procédé, utilisé dans plusieurs domaines, permet de produire un modèle numérique de grande densité de points géoréférencés[321]. En archéologie, la télédétection par laser permet de gagner un temps considérable sur le relevé et la production des plans, coupes et élévations. Un autre avantage de cette technologie est la conservation des données et la possibilité d'une analyse différée. Dans le cas de l'archéologie préventive, ces méthodes sont utilisées à titre d'inventaire rapide, puisque le chantier est limité dans le temps et que les vestiges sont voués à être détruits, tout ou en partie. Le scanner 3D, associé aux orthophotographies, offre une couverture exhaustive de la structure étudiée tout en libérant du temps pour l'observation et l'analyse fine. De plus, certaines zones étant inaccessibles, le scanner nous permet malgré tout d'obtenir des profils horizontaux et verticaux d'une grande précision[322]. Une autre utilité à la réalisation d'un scanner 3D est la sauvegarde virtuelle de l'édifice qui, malgré les restaurations, continue de tomber lentement en ruine.

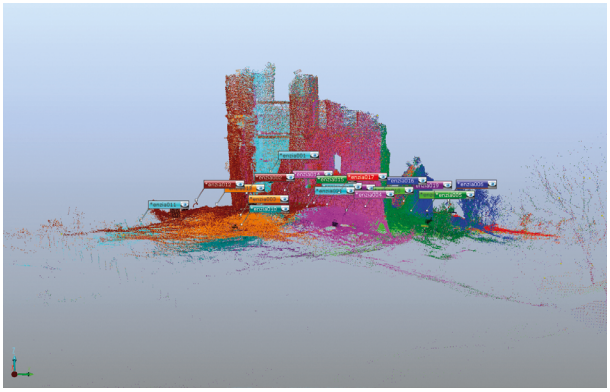
Le scanner de ce bâtiment a été réalisé en avril 2015 afin de réunir les conditions climatiques optimales pour un relevé de qualité[323]. La complexité de l'édifice, les nombreux recoins et retours de murs ainsi que les différentes altitudes des structures composant l'édifice ont exigé la mise en place de 21 stations de relevés pour acquérir l'ensemble des données (fig. 23 et fig. 24). Une fois les données extraites de l'appareil, nous avons pu établir un plan masse de l'édifice et plusieurs coupes permettant d'obtenir un profil du bâtiment le plus complet possible.



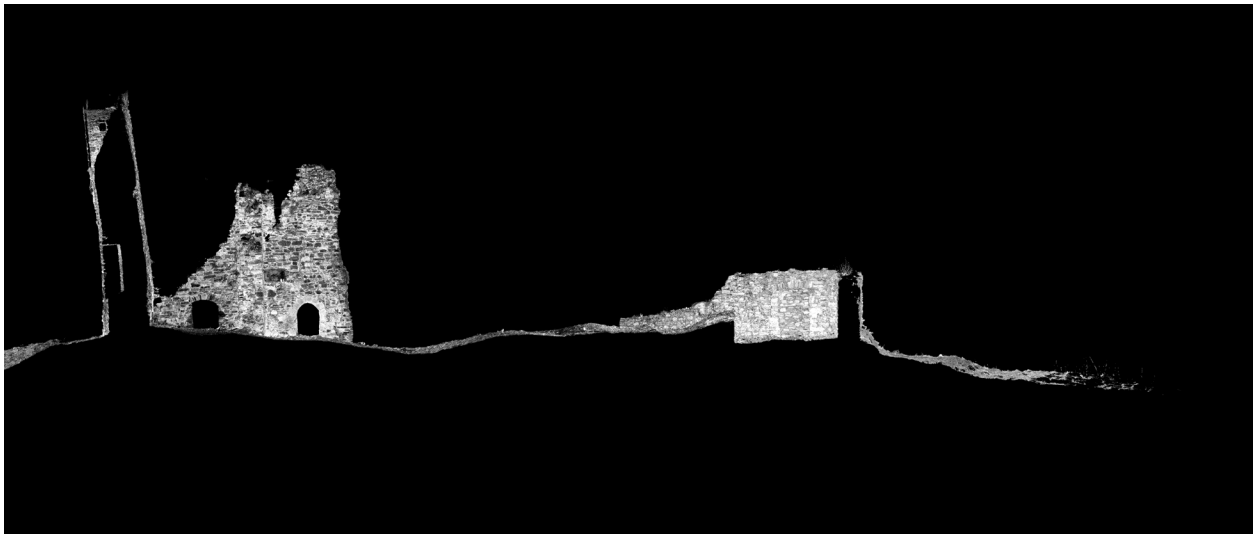
Figure 23 Mise en place du laser scanner.



Position des stations en plan



Position des stations en 3D (chaque couleur correspond au relevé de points d'une station)



Relevé de points de la coupe est-ouest de l'édifice, vue depuis le nord



Relevé de points du mur M1003 est

Figure 24 Exemples de résultats obtenus avec le scanner 3D (relevé A. Flammin et A. Roger).

3.1.2 Relevés photogrammétriques et orthophotographies

Dans le cas de ce bâtiment, le petit appareil des structures bâties ne permet pas un relevé pierre à pierre traditionnel. Cela aurait pris plus de temps que celui imparti à une thèse de doctorat et il est par ailleurs impossible d'accéder aux structures en hauteur en raison de l'instabilité de ces dernières.

L'orthophotographie est un procédé qui permet d'obtenir une photo redressée de façon à ce que le centre de la prise de vue soit à la verticale de chaque point. Cette méthode s'appuie sur des modèles numériques obtenus par corrélation. Les défauts corrigés par le traitement informatique de l'image sont: la non-verticalité de la prise de vue, la distorsion de l'objectif, la rotondité de la terre et le relief du sol naturel[324].

Pour obtenir un maximum de détails sur les clichés, certaines contraintes climatiques doivent être respectées[325]. Les jours idéals pour la prise de photos sont ceux avec un voile nuageux qui diffuse la lumière uniformément, supprime les ombres et met en évidence des détails qui seraient surexposés par temps ensoleillé. Il est important que la végétation soit coupée au ras du sol afin d'avoir la plus grande surface exploitable, mais aussi d'éviter les masques qui cachent une partie des détails.

Ce type de méthode permet une analyse morpho-spatiale envisageable depuis le sol pour des éléments auxquels nous n'avons pas accès physiquement. Les parties inaccessibles ont donc été photographiées avec une perche de 8 m et, pour les structures les plus hautes, nous avons fait intervenir une société spécialisée pour effectuer ce travail avec un drone (fig. 25)[326]. Nous n'irons pas plus loin dans le détail de ces techniques qui ont été l'objet de quantité de publications[327].





Figure 25 Prise de photographies par perche télescopique et avec le drone.

3.1.3 Prospection radar

La prospection radar est une méthode qui repose sur l'étude de la propagation et des réflexions d'impulsions électromagnétiques émises dans une bande de fréquences de largeur comparable à celle de la fréquence centrale d'émission, généralement comprise entre 10 MHz et 1 GHz. Ce procédé permet de mettre en évidence les interfaces des structures du sol par réflexion des ondes radar. L'acquisition et le traitement de sections verticales réalisées avec un radar-sol aboutissent à une délimitation de l'extension verticale et horizontale des structures alors différenciée du sous-sol environnant[328]. Cinq zones ont ainsi été prospectées, autour et à l'intérieur du bâtiment, mettant en évidence de nombreuses structures dans le sous-sol[329] (fig. 26 et fig. 27). Ces résultats ont permis de cibler de manière appropriée les zones de fouilles à ouvrir.

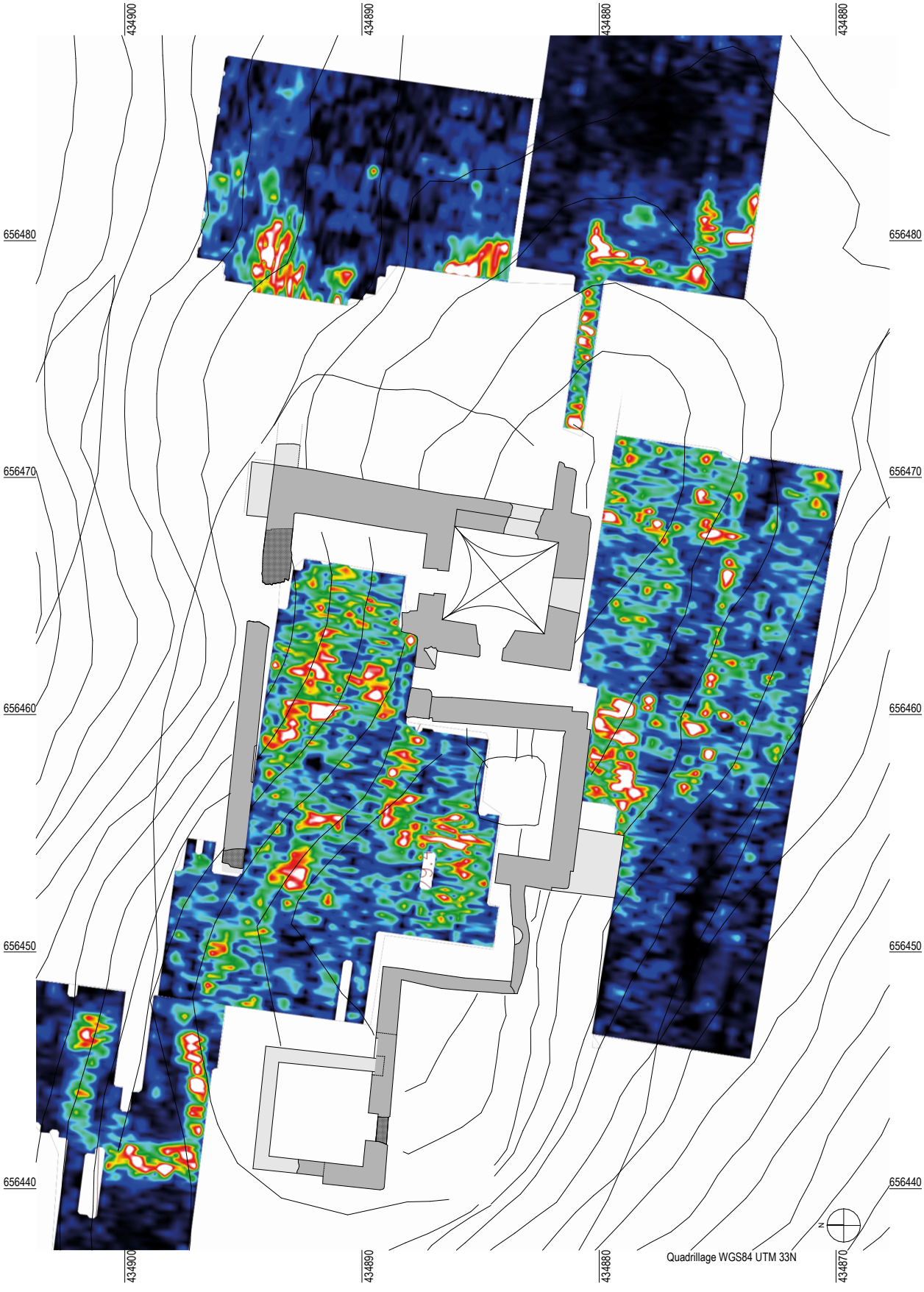
Figure 26
Prospection géophysique.

Figure 27 (page de droite)
Résultat de la prospection radar : profondeur approximative de 1 m. (relevé C. Camerlynck et C. Flynck, DAO A. Terrier).

3.1.4 Analyse des structures bâties

Les recherches en archéologie du bâti permettent d'apporter des éléments sur l'histoire matérielle d'un édifice. La connaissance détaillée de la structure du bâtiment peut amener à valider ou infirmer des transformations mentionnées dans les sources documentaires.




434900
434890
434880
434880
656480
656470
656460
656450
656440
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
434870

L'étude du bâti historique s'appuie sur l'analyse stratigraphique appliquée à l'architecture. Les différentes phases constructives de l'édifice étudié laissent une série de traces reconnaissables dans les élévations. Ces périodes se caractérisent par trois types d'action : une action positive, qui correspond à une phase de construction, une action négative, qui s'identifie à une destruction, ou une action de modification, qui transforme ce qui existe. Par ailleurs, deux grandes différences entre l'analyse stratigraphique du bâti et celle de l'archéologie sont à préciser. Dans le cas d'une fouille archéologique, les couches les plus anciennes reposent sous les couches les plus récentes[330]. En archéologie du bâti, les différents événements constructifs se développent dans toutes les directions au gré des restructurations. L'autre différence réside dans la destruction des strates. Pour une étude architecturale, il n'est pas envisagé de détruire les couches pour accéder à la suivante afin de les identifier. Chacune d'elles fait partie de la structure et l'éliminer rendrait difficile l'analyse globale. Tout au plus, quelques sondages dans les angles peuvent être pratiqués lorsque la jonction entre deux murs n'est pas bien comprise.

Dans le cadre d'une architecture vernaculaire, comme sur le site d'Akerentia, l'étude architecturale est d'autant plus difficile qu'il existe une continuité des techniques de construction. Ce principe repose sur l'utilisation des mêmes matériaux et des mêmes procédés sur de très longues périodes. Il en ressort une homogénéité générale de l'édifice que seule une étude fine des unités de construction a pu démêler. Toute la difficulté de la démarche était d'aboutir à la mise en place d'une chronologie relative de l'ensemble des structures constituant l'objet architectural.

Parallèlement à cette analyse, une étude des mortiers et une typochronologie sont généralement réalisées afin de répartir les échantillons dans différents groupes après l'étude de traits spécifiques. Un diagramme chronostratigraphique est ensuite établi en fonction des échantillons de mortiers issus de maçonneries dont l'état de construction est connu et une datation des mortiers peut ensuite être proposée une fois que les phases de construction sont clairement identifiées[331]. Bénédicte Palazzo-Bertholon appelle à la prudence pour ce type d'analyse qui doit s'appuyer sur plusieurs critères très spécifiques (prélèvements fiables, couleur, granulométrie, dureté, nature du liant, inclusions, etc.) et que, même dans ces conditions, l'évolution du mortier influe directement sur la validité des observations[332].

L'analyse macroscopique de près de 160 échantillons de mortiers a ainsi permis de mettre en évidence une proportion relativement équivalente des différentes matières premières[333]. Les géologues ayant réalisé, en 1997 et 1998, l'étude statique et sismique de plusieurs bâtiments dans la ville étaient arrivés, après des études plus poussées que les nôtres, aux mêmes conclusions[334]. Ces résultats démontrent une persistance des recettes dont il serait, sans une étude pétrographique, difficile d'affirmer si les matériaux employés pour la fabrication de ces liants sont d'origine locale.

Nous avions initialement envisagé de réaliser une étude spécifique de l'appareil de construction afin de voir s'il était possible de déterminer une typologie

de mise en œuvre par phase de construction. Or, nous nous sommes rapidement aperçus que ce type d'analyse sur du bâti vernaculaire n'est pas pertinent pour un seul édifice, mais le serait pour un ensemble plus vaste, notamment à l'échelle de la ville. Ce type de recherche permettrait, dans le cadre d'une étude sur le maillage de l'habitat, d'identifier des phases générales d'expansion de la ville.

3.2 Les campagnes de fouilles

La combinaison des résultats obtenus par scanner et radar avec ceux de l'étude des élévations a permis de mettre en évidence des zones susceptibles d'apporter des renseignements complémentaires sur l'évolution de l'édifice et de mettre en place des stratégies de travail cohérentes avec la problématique de recherche. Trois campagnes de fouilles ont pu donc être menées de 2015 à 2017[335]. Ces travaux ont mis en évidence une stratigraphie complexe, associée à des structures bâties remaniées à plusieurs reprises. Dans un souci d'exhaustivité et par méconnaissance du terrain lors de la première campagne 2015, nous avons parfois abouti à une surévaluation du nombre d'US : plusieurs n'en constituant parfois souvent qu'une seule.

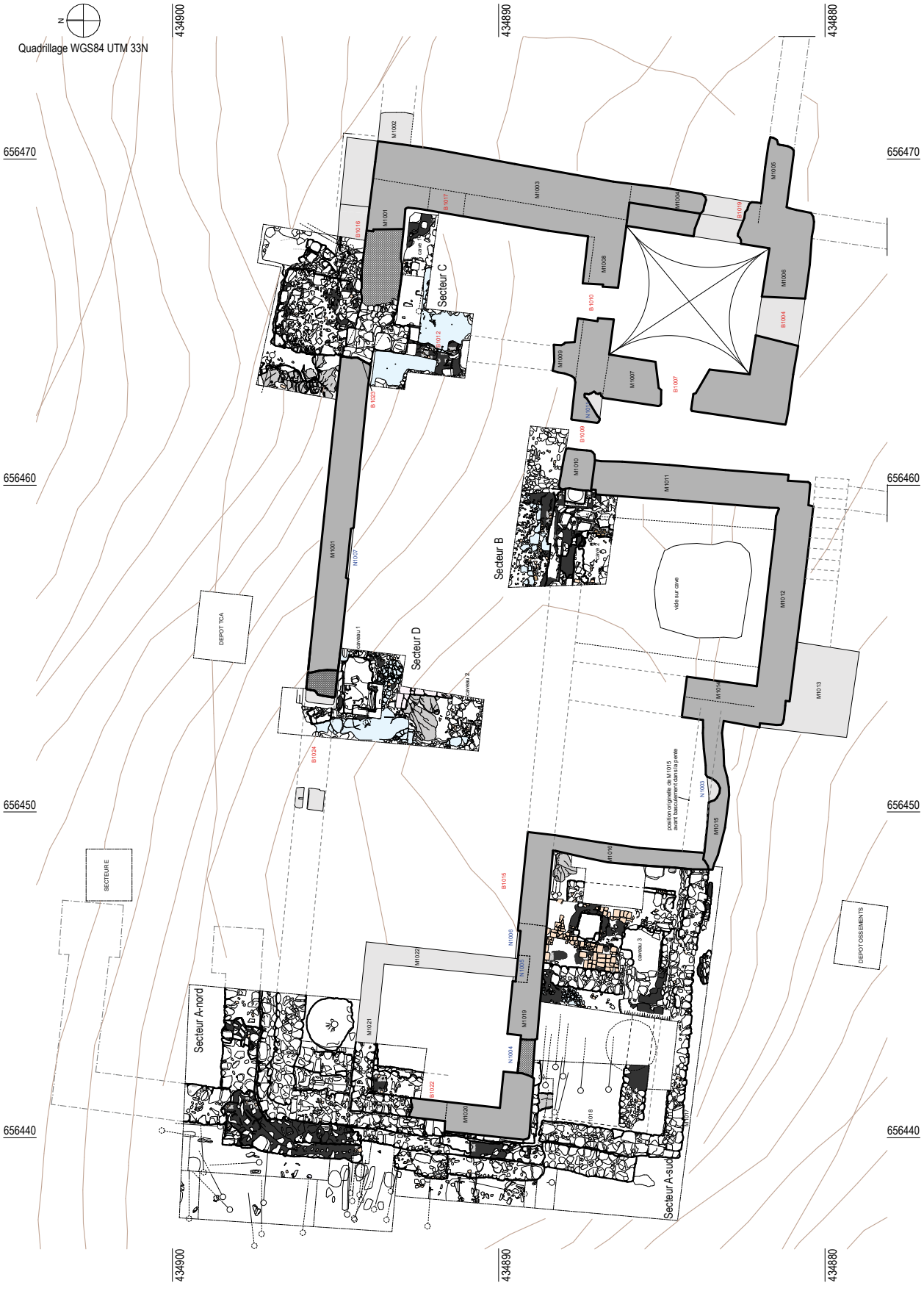
Concernant la méthode d'enregistrement, nous avons utilisé en 2015 la traditionnelle fiche US papier. En plus de la difficulté pratique sur le terrain qui est ici très venteux, le temps de travail post-fouilles (retranscription dans un fichier Excel, diagramme de Harris, mise au propre des dessins et rédaction du rapport) était beaucoup trop important et réalisé hors du cadre de la campagne.

Après une tentative avec le système Syslat, nous avons décidé, à partir de la campagne de fouille de 2016, d'utiliser le logiciel iDig que nos collègues de l'ESAG (École suisse d'archéologie en Grèce) utilisent sur leurs chantiers. Ce logiciel libre, développé par Bruce Hartzler pour l'École américaine d'Athènes, repose sur un modèle de base de données dont il est possible de choisir et de modifier une grande majorité des champs, afin de les adapter aux méthodes de fouilles spécifiques à chaque site[336]. Il est ainsi possible de simplifier le travail du responsable de secteur en préparant au mieux la base de données, dont les onglets sont à choix multiples. L'utilisation de cette application s'est révélée très efficace et a permis un gain de temps considérable dans le traitement des données post-fouilles[337].

Au terme des trois campagnes de fouilles, des éléments essentiels à la compréhension de ce complexe ont ainsi pu être mis au jour, certaines phases ont pu être datées et nous avons pu faire des propositions sur le fonctionnement des espaces (fig. 28)[338].

En juillet 2015, nous avons procédé avec une petite équipe à un nettoyage de surface de deux secteurs, A-nord et B. Ces travaux, d'une durée de trois semaines, étaient destinés à vérifier le potentiel archéologique du site, dans le but de réaliser des sondages ponctuels nécessaires à l'établissement d'hypothèses sur l'évolution du bâtiment[339].

La limite ouest de l'édifice actuel est marquée par un ensemble 5,5 m de côté, visible en élévation et délimitée par les murs M1019 à 1022 et au nord de


Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
Secteur C
Secteur B
Secteur D
Secteur A-nord
Secteur A-sud
DEPOT TCA
SECTEUR E
DEPOT OSSEMENTS
vide sur cave
position originelle de M1015 avant basculement dans la pente
caveau 1
caveau 2
caveau 3
M1001
M1002
M1003
M1004
M1005
M1006
M1007
M1008
M1009
M1010
M1011
M1012
M1013
M1014
M1015
M1016
M1017
M1018
M1019
M1020
M1021
M1022
B1004
B1007
B1009
B1010
B1012
B1015
B1016
B1017
B1019
B1022
B1023
B1024
N1003
N1004
N1006
N1007
N1008

cet ensemble, la prospection radar a fait apparaître une structure de 6 m par 6,5 m. La délimitation du secteur A-nord inclut ainsi un petit quart de cette construction quadrangulaire conservée en élévation et se développe sur une longueur de 7,5 m vers le nord, pour une largeur moyenne de 4 m, soit une surface totale d'environ 30 m².

Les traces d'arrachements et de reprises à l'extrémité ouest du mur M1010 et à l'extrémité nord du mur M1014, les résultats de la prospection radar, ainsi que l'effondrement d'une voûte en brique identifiée au centre de la bâtisse témoignent d'une importante modification de l'organisation spatiale de ce secteur. La zone prospectée correspond au secteur B, forme un L de 5 m de long par 3 m de largeur et 2,80 m de retour, soit une surface totale d'environ 11 m². Cette zone accuse un pendage est-ouest en partie dû à l'effondrement de la voûte en brique au nord du mur M1012. L'intérieur de l'édifice a également souffert de nombreuses visites clandestines, comme en témoignent les anomalies topographiques et la découverte de plusieurs fosses modernes.

Ces premiers sondages ont permis de mettre en évidence de nombreuses structures bâties, mais également plusieurs sépultures ainsi qu'un sous-sol très perturbé par les actions des pilleurs. Une dépression naturelle d'environ 2 m² au nord de la partie occidentale du mur M1001 a été utilisée comme dépôt de terres cuites architecturales afin de les dissocier du reste des remblais de fouilles. Il s'agit des fragments retrouvés dans les diverses couches qui ont intégralement été comptés et vérifiés par Camille Aquillon, en charge de l'étude du matériel. Les individus des sépultures mises au jour ont été prélevés afin d'être étudiés ultérieurement.

Dans le cadre de la campagne de 2016, qui a duré plus de quatre semaines, nous avons rouvert et agrandi le secteur A. L'implantation du secteur correspond à une surface de 77 m² orientée nord-sud. Pour des raisons d'organisation de chantier, cet espace de fouille a été divisé en deux zones : le secteur A-nord et le secteur A-sud. Le secteur A-nord correspond à celui de l'année précédente, élargi de 1,5 m à l'est et à l'ouest. Quant au secteur A-sud, son emprise part de la limite méridionale de secteur A-nord jusqu'aux murs M1017 et 1018, près de 9 m plus au sud.

La fouille de cette zone, très complexe, nous a apporté de précieuses informations sur l'évolution des structures et notamment des réaménagements de la façade orientale du complexe dont il a été possible de mettre en évidence plusieurs phases de construction.

La troisième et dernière campagne de fouille a été effectuée sur plus de six semaines, de juillet à août 2017, et nous avons pu réaliser trois sondages archéologiques. Les données récoltées lors des précédentes campagnes ont suscité de nouveaux questionnements sur l'organisation spatiale de l'édifice et les niveaux de circulation. L'emplacement des opérations menées en 2017 devait nous permettre de mieux comprendre ces problématiques. Nous avons donc rouvert le secteur A-sud en l'élargissant à l'est jusqu'au mur M1016, nous permettant ainsi de comprendre l'implantation de la grande baie B1015 et de son bouchage ainsi que les relations entre les maçonneries. Il s'agissait également de reculer la coupe

Figure 28 Plan de l'édifice à l'issue des trois campagnes de fouilles.

stratigraphique St. 17 pour l'étude complémentaire des sépultures appréhendées seulement dans leur moitié supérieure l'année précédente. Dans le secteur A-nord, nous avons simplement terminé l'enlèvement du sol SL11112 afin d'achever l'analyse des sépultures logées en dessous et partiellement abordées en 2016.

Ensuite, une zone qui nous a semblé sensible d'un point de vue archéologique, en raison de quelques indices en surface, a attiré notre attention. Il s'agit du secteur C, à cheval entre le nord et le sud de la partie orientale du mur M1001. La zone investiguée a subi diverses extensions latérales au gré des questionnements, ce qui explique son plan atypique, jusqu'à occuper une surface de 24 m^2.

Nous avons également ouvert un sondage de 12 m^2 à l'aplomb de la partie occidentale du mur M1001 où nous soupçonnions l'emplacement d'une porte : le secteur D. La fenêtre de fouille est extrêmement réduite au nord, à l'aplomb du parement nord du mur M1001, afin de ne pas contraindre la circulation entre le centre du bâtiment et la zone de fouille C, au nord-est. Le fort pendage au nord du mur M1001 ne laissant qu'un passage praticable d'environ 1 m de large. Ce secteur a également subi des extensions afin de garantir la cohérence des observations des structures. La fouille du secteur D a permis de révéler et d'étudier les phases de destruction et récupération des maçonneries, plusieurs structures bâties ainsi qu'un enchevêtrement de sols liés à différentes phases de construction et d'utilisation du bâtiment.

Sur le plan, nous pouvons voir qu'il y a deux zones supplémentaires : le secteur E et le dépôt d'ossements. Le secteur E n'a pas été fouillé, car nous voulions au départ trouver un espace d'ensevelissement pour les ossements en vrac découverts dans les couches de comblement, mais lors du dégagement, nous sommes rapidement tombés sur des squelettes en place, indiquant que le cimetière se poursuivait dans cette zone en dépit de la déclivité du terrain. Nous n'avons pas analysé ces sépultures et les avons laissées en place pour une étude ultérieure. Nous avons donc trouvé un autre espace plus au sud dépourvu de vestiges archéologiques.

Les résultats de ces campagnes ont été extrêmement riches de renseignements et nous ont permis de dater certaines phases de construction. Bien entendu, cela a également posé d'autres questions auxquelles nous tâcherons de répondre avec la suite du projet.

3.3 Analyse anthropologique

Après la découverte en 2015 de plusieurs inhumations, une anthropologue, Audrey Gaillard, a été mandatée afin de réaliser une étude systématique des sépultures mises au jour dans le cadre des campagnes de 2016 et 2017[340].

Les objectifs de cette recherche anthropologique consistaient à obtenir une meilleure compréhension des différentes pratiques funéraires observées sur ce site, mais également de réaliser des études taphonomiques des inhumations suivant les principes de l'archéothanatologie.

La découverte de nombreuses sépultures à un rythme assez intense a exigé la mise en place d'un protocole d'enregistrement et de prélèvements spécifiques : les ossements devant rester un minimum accessibles en raison de visites inopportunes sur le site en l'absence de l'équipe. L'accès aux restes exhumés étant limité au temps du chantier, seuls les ossements présentant un intérêt particulier pour l'analyse biologique ont été étudiés. Afin d'être la plus efficace, Audrey Gaillard a travaillé avec une fiche d'observation mise au point par Patrice Courtaud permettant un enregistrement précis des aménagements funéraires, des éléments structurels de la tombe, ainsi que de la position des objets en relation avec l'individu inhumé[341]. Certaines sépultures qui étaient dans un état très fragmentaire ont exigé des prises de mesures directement sur le terrain. Chaque sépulture a bénéficié de nombreuses prises de mesures et d'une importante couverture photographique. L'analyse taphonomique des inhumations a été menée suivant les principes de l'archéothanatologie dont la synthèse des résultats est présentée dans l'Annexe 3.

Seuls les ossements présentant un intérêt particulier pour l'analyse biologique ou archéologique ont été étudiés, car la quantité à traiter était trop importante. En plus des os issus des différentes US, ce sont 44 inhumations primaires et 23 dépôts secondaires qui ont pu être analysés, ainsi que neuf inhumations et deux dépôts secondaires qui ont été repérés, mais non examinés. L'analyse au C14 sur neuf individus a permis d'apporter un éclairage nouveau dans l'évolution et le rôle funéraire qu'a eu cet édifice sur plusieurs siècles[342]. Les résultats seront présentés au fur et à mesure des descriptions de phase.



II ANALYSE ARCHITECTURALE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ÉDIFICE



La synthèse historique dressée au début de cet ouvrage a permis d'exclure tout lien de ces structures avec la cathédrale, qui se trouve être, sans trop d'erreurs possibles, l'actuelle église San Teodoro située au cœur de l'agglomération.

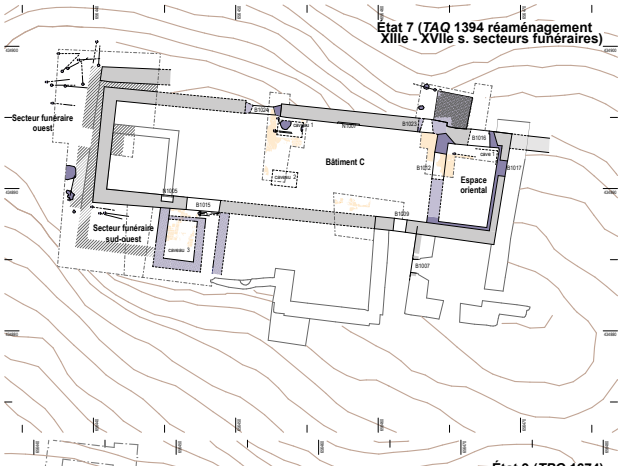
La définition des phases est principalement archéologique, au regard des modifications des structures conservées (apparition, disparition, transformation) et de la configuration technique ou spatiale qui en découle pour la zone considérée. La comparaison des modes constructifs (matériaux, mise en œuvre et liants, dont les mortiers et enduits) mais aussi la similarité des sédiments permettent d'établir des équivalences et des regroupements entre vestiges non connexes et appréhendés au sein de sondages différents. Pour pallier le caractère extrêmement partiel du seul faciès des vestiges et de leurs composants, nous avons aussi tenté de nous appuyer sur d'autres caractéristiques, principalement les positions en altitude, les indices de continuité, comme les alignements de murs ou encore la cohérence des espaces.

Si les découvertes témoignent de l'évolution de divers espaces intérieurs et extérieurs depuis la fin du VIIe siècle, d'importants hiatus chronologiques subsistent au terme de cette recherche. Les sondages archéologiques n'ont atteint le substrat naturel que partiellement et ne nous permettent pas d'appréhender un premier état de construction pour l'ensemble du bâtiment. À ceci s'ajoute le comblement des caves aménagées sous le niveau de circulation actuel : celles-ci n'ayant pu être dégagées lors des diverses campagnes, il nous a été impossible d'accéder aux substructions de l'édifice. Néanmoins, l'analyse des différentes structures a permis l'identification de 14 états de construction (fig. 29).

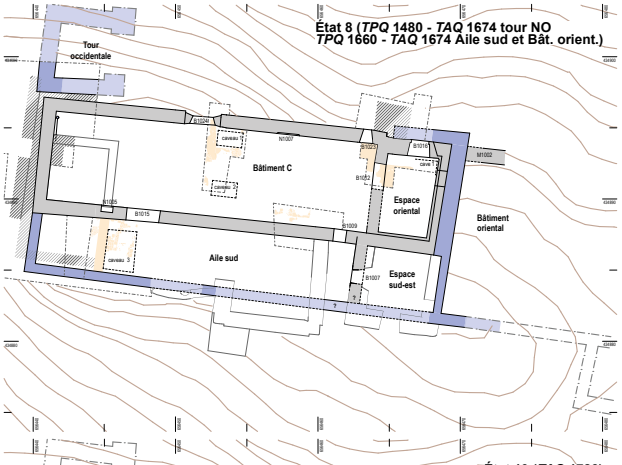
Pour les cinq premières phases de construction, nous avons choisi d'utiliser le terme de « configuration » plutôt que celui d'« état ». En effet, la configuration 1, identifiée comme la première implantation bâtie, est constituée de maçonneries non connexes et sans rapport stratigraphique. Toutefois, la chronologie interne à chaque emprise de fouille nous permet de les rattacher à la même phase. Il s'agit donc plus d'un ensemble d'éléments fonctionnant manifestement dans le même temps que d'un état architectural au sens strict du terme. Par ailleurs, si les éléments permettant d'établir la relation entre les configurations 2 et 3 font défaut, nous verrons qu'il s'agit bien de deux phases constructives différentes. En l'absence de relations stratigraphiques, la chronologie relative ne peut toutefois pas être définie. Dans la même logique, la configuration 1 pourrait tout à fait être contemporaine de l'une des deux

Figure 29
Chronologie des états de construction.

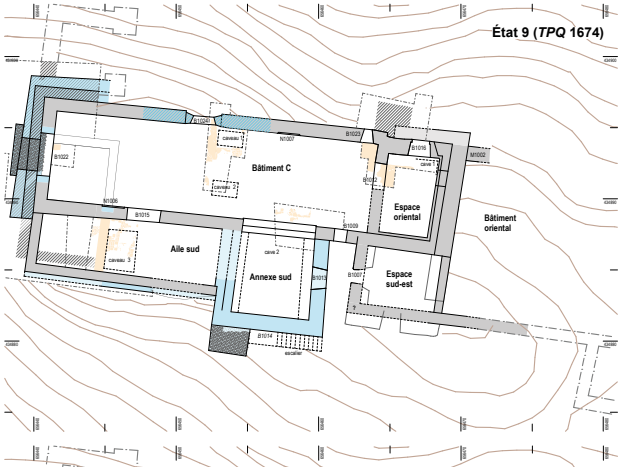




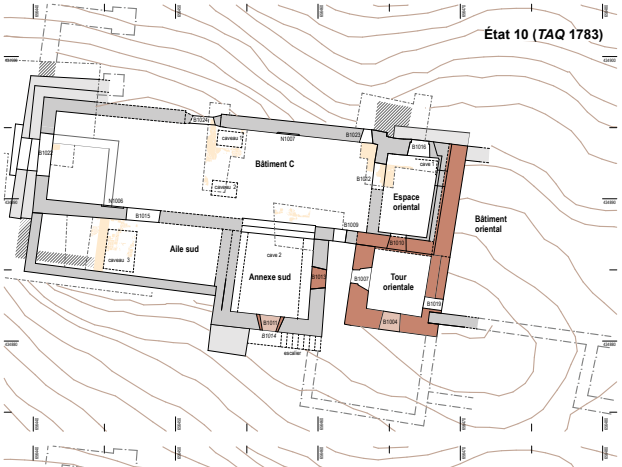
État 7 (*TAQ* 1394 réaménagement XIIIe - XVIIe s. secteurs funéraires)



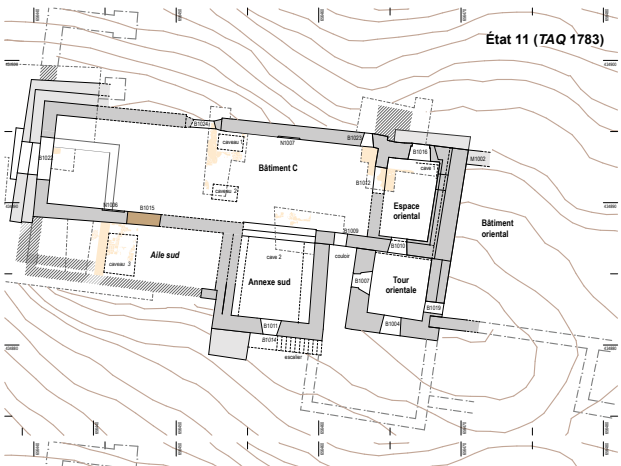
État 8 (*TPQ* 1480 - *TAQ* 1674 tour NO *TPQ* 1660 - *TAQ* 1674 Aile sud et Bât. orient.)



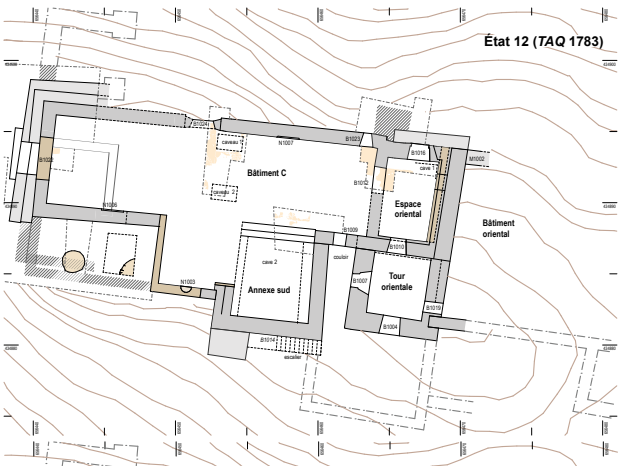
État 9 (*TPQ* 1674)



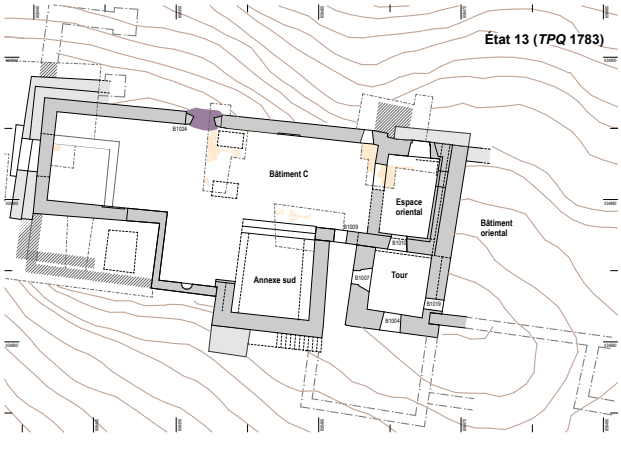
État 10 (*TAQ* 1783)



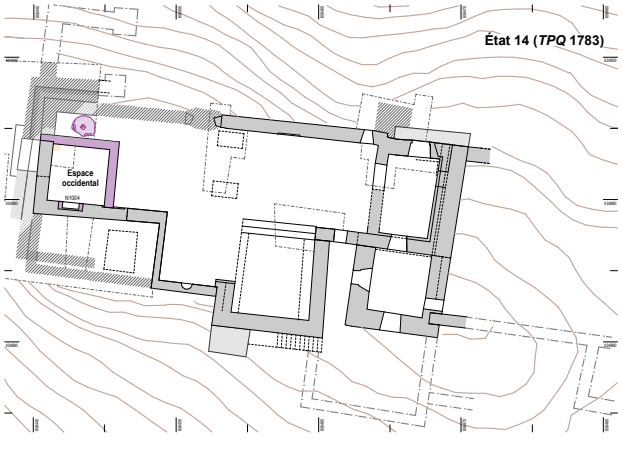
État 11 (*TAQ* 1783)



État 12 (*TAQ* 1783)



État 13 (*TPQ* 1783)



État 14 (*TPQ* 1783)

configurations suivantes, mais l'absence de liens physiques nous pousse à être prudents dans l'établissement des hypothèses. Enfin, les deux ensembles funéraires qui définissent les deux dernières configurations ont été séparés, car en l'absence de liens stratigraphiques, la configuration 4 pourrait autant être attachée à la phase précédente qu'à la suivante, et il en est de même pour la configuration 5. Il était donc plus judicieux de séparer les différentes structures en attendant la suite des études de terrain.

Lorsque cela est possible, nous proposons des restitutions schématiques. Nous n'avons pas poussé l'exercice à l'ensemble de l'édifice, car trop d'inconnues demeurent au terme de cette étude et nous ne souhaiterions pas donner une image biaisée par manque d'élément. Par ailleurs, le travail de restitution est une démarche scientifique qui fait appel aux comparaisons avec des études d'édifices du même type et, malheureusement, l'état actuel des recherches ne permet pas une telle démarche.

Enfin, pour une meilleure compréhension, le lecteur peut se reporter en tout temps à la documentation présentée en fin de volume. Elle comprend les plans et coupes de chaque secteur de fouille ainsi que les planches d'étude de toutes les élévations de l'édifice.

2015



2016



2017




Structure mise au jour à la fouille
Mur restitué
Sépulture
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
SB13056
SP13038
SP13059
SB13019
SB12079

4 Configuration 1 (*TAQ* 690) : structures arrondies et maçonnerie isolée

Les vestiges les plus anciens découverts sur ce site consistent en une construction circulaire au nord-est de l'édifice actuel[1] sur laquelle d'autres structures s'installent à partir de la phase 6 (fig. 30). La datation réalisée sur les ossements de l'individu de la sépulture installée contre cette structure arrondie a permis d'établir un *TAQ* de 690. Cette découverte constitue l'attestation de l'occupation la plus ancienne retrouvée dans toute la ville, confirmant ainsi l'existence d'un établissement sur ce promontoire avant l'érection de la ville en diocèse à la fin du IXe siècle. La chronologie relative permet également d'attribuer à cette phase quatre assises de mur découvertes au sud-ouest de cette construction circulaire. L'insuffisance des vestiges dégagés ne permet malheureusement pas d'en définir la fonction (mur périphérique, séparation interne, mur de refend).

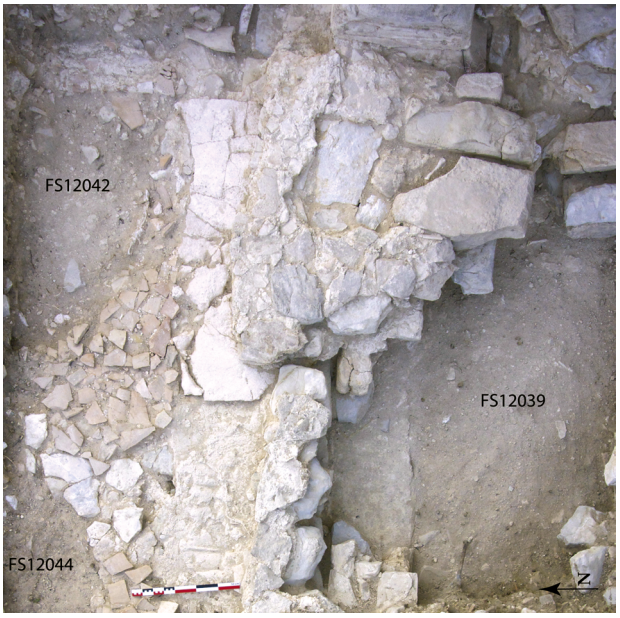
4.1 Vestiges d'une maçonnerie isolée

Les vestiges d'une construction ont été mis au jour à 11 m au sud-ouest des structures arrondies, lors de la vidange de la fosse de pilleurs FS12039, l'une des trois fosses avec FS12042 et FS12044 ayant entamé très profondément les structures (fig. 31 ; Plan sect. B ; St. 20). Le niveau le plus ancien de ce secteur correspond à la maçonnerie SB12079 conservée sur quatre assises (fig. 32). Seule la paroi sud de ce mur a pu être observée dans la fosse FS12039 que nous n'avons pu vider qu'en partie. Toutefois, il n'est pas possible de déterminer le type d'appareil utilisé en raison de la chape de nivellement US12065 installée postérieurement et couvrant en grande partie la paroi. Cette maçonnerie, observée sur une longueur de 1,50 m, continue à l'ouest dans la berme et à l'est, derrière la voûte en brique (SB12067) construite lors de la phase 9.

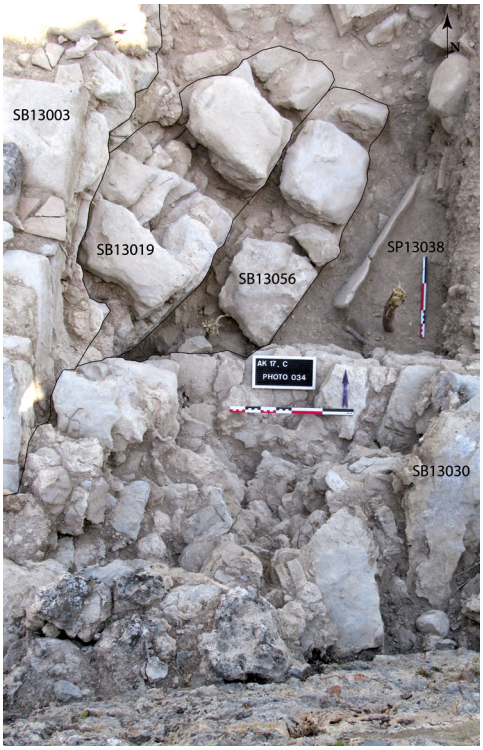
4.2 Structures arrondies et inhumations associées

Les vestiges des structures maçonnées les plus anciennes découvertes sur ce site correspondent à l'aménagement arrondi dégagé au nord-est de l'édifice actuel (Plan sect. C ; Pl. 1). Une épaisse couche d'argile remaniée (US13079) constitue la base sur laquelle plusieurs blocs de gypse (US13078) sont installés et servent d'appui à un autre niveau d'argile (US13065) supportant les fondations du mur SB13019. Cette maçonnerie en quart de cercle conservée sur une hauteur maximum de 63 cm a été recouverte lors de la phase 7 par le massif quadrangulaire SB13003.

Figure 30 Plan de la configuration 1.







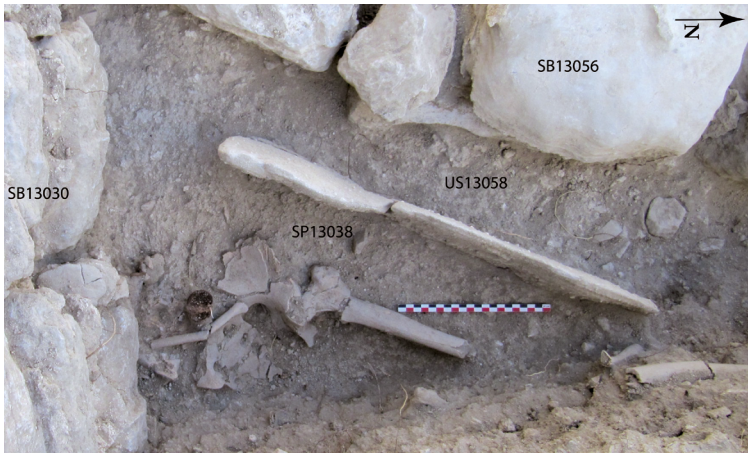


Figure 31 Secteur B : vue des trois fosses de pilleurs modernes.

Figure 32 Secteur B : structures SB12079, SB12067 et US12065.

Figure 33 Secteur C : structures arrondies SB13019 et 13056 et inhumation SP13038.

Figure 34 Secteur C : sépulture SP13038.

Les vestiges d'une seconde construction arrondie SB13056[2] épousent la structure SB13019, évoquant un reparmentage ou une consolidation extérieure de ce premier élément bâti (fig. 33). Des fragments d'enduit blanc épais et grossièrement lissés à la truelle sont conservés sur le parement oriental de SB13019, en grande partie masqué par la structure SB13056. Cet indice permet d'établir qu'il s'est passé un certain temps entre ces deux constructions.

À l'est des structures arrondies, nous avons découvert deux sépultures inhumées l'une sur l'autre. La sépulture SP13038 est installée sur une tombe plus ancienne, la SP13059 (fig. 34)[3]. Toutes les deux sont coupées par l'installation de la base du glacis SB13030 lors de la phase 7. L'individu de la tombe SP13038 repose dans un coffre en dalles dont seule la paroi occidentale a pu être observée[4]. Un clou retrouvé dans cette sépulture témoigne peut-être de l'utilisation d'un cercueil ou d'une planche de couverture complétant le coffrage de pierre. Seul un petit fragment de céramique de cuisine, sans doute une coupelle d'environ 11 cm de diamètre, a pu être associé à cette inhumation (fig. 35). Par ailleurs, les traces de concrétion visible sur les dalles posées de chant ainsi que sur la structure adjacente SB13056 atteste de la circulation d'eau dans ce secteur et donc d'une couche de comblement relativement faible ou alors ravinée par les écoulements.

La datation réalisée sur le squelette de l'individu de la tombe SP13038 permet d'attester de la plus ancienne trace d'occupation découverte sur le site jusqu'à aujourd'hui, avec une fourchette chronologique comprise entre 564 et 690[5]. Par conséquent, la construction arrondie est antérieure à la fin du VIIe siècle, puisque le coffrage en pierre de la sépulture prend appui contre son parement oriental. Cette découverte est importante, puisqu'elle confirme notre hypothèse que la ville n'est pas une fondation *ex nihilo* au moment de son élévation au rang de diocèse à la fin du IXe siècle.



Figure 35 Fragment de céramique AK17.C.38.


Structure mise au jour à la fouille
Mur restitué
Sépulture
Dépôt secondaire
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
Bâtiment A
Secteur funéraire ouest
SB11195
SB11022
SB11642
SB11641
SB11538
SB11667
SB11571
SP11210
SP11138
SP11239
SP11220
SP11124
SP11121
SP11228
SP11232
SP11123
SP11122

5 Configuration 2 (*TAQ* 690) : construction du bâtiment A et mise en place du secteur funéraire ouest

Alors que les constructions de la première phase sont toujours en élévation, un nouvel édifice, le bâtiment A, se développe sur 13 m de large dans la partie occidentale. Seuls les murs sud, ouest et le retour nord ont été conservés sur une hauteur maximale de 90 cm. Les nombreux réaménagements effectués dans ce secteur lors des phases postérieures rendent difficile la proposition d'une fonction pour cet ensemble. Dans un second temps, une zone funéraire est installée contre le parement occidental du mur orienté nord-sud construit durant cette phase (fig. 36).

5.1 Construction du bâtiment A

Un ensemble de maçonneries a été mis au jour dans la partie occidentale de l'édifice actuel. Cet aménagement, le bâtiment A, a été identifié grâce à plusieurs segments de murs plus ou moins importants. Seule la partie occidentale du bâtiment, large de 13 m en moyenne, a pour l'instant été dégagée.

Le mur sud, orienté est-ouest, est constitué des structures SB11538 à l'ouest, SB11641 et 11642 à l'est (fig. 37 ; fig. 38 ; St. 17 et 18). La maçonnerie SB11641, large de 70 cm est fondée en tranchée étroite dans le terrain naturel. L'aspect très détérioré de cette structure s'explique par la mise en place du caveau 3 lors de la phase 7 et l'activité moderne des pilleurs perturbant de nombreux aménagements dans cette zone. Seul un maigre prolongement oriental du mur SB11641 a été conservé entre les structures postérieures SB11592 et 11594 sous forme d'une arase très basse, SB11642. Par ailleurs, un niveau de circulation ou de chantier SL11540 a été installé lors d'une phase postérieure sur l'arase du mur SB11538 constituant le dernier tronçon de ce mur méridional. Ce sol a été installé après l'arase du mur méridional du bâtiment A, mais antérieurement à la mise en place des sépultures du secteur funéraire sud-ouest lors de la configuration 4, puisque la structure de l'inhumation la plus au sud (SP11551) repose sur ce niveau.

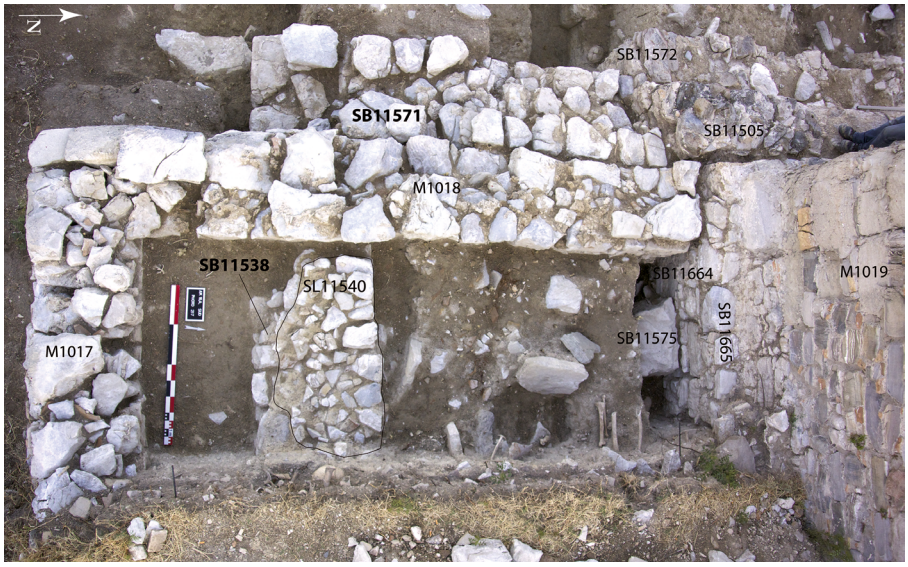
Le retour occidental est composé, du sud vers le nord, des structures SB11571, 11667 et 11022 (fig. 39 ; fig. 40 ; Pl. 21). Le mur SB11571, large de 85 cm, est conservé sur six assises au maximum. Tout comme le mur méridional, il est construit avec deux parements appareillés et bloqués de tout-venant de grande taille, noyé dans un épais mortier de chaux[6]. Nous pouvons suivre le parement ouest de ce mur avec les quelques blocs apparents SB11667 sous la banquette

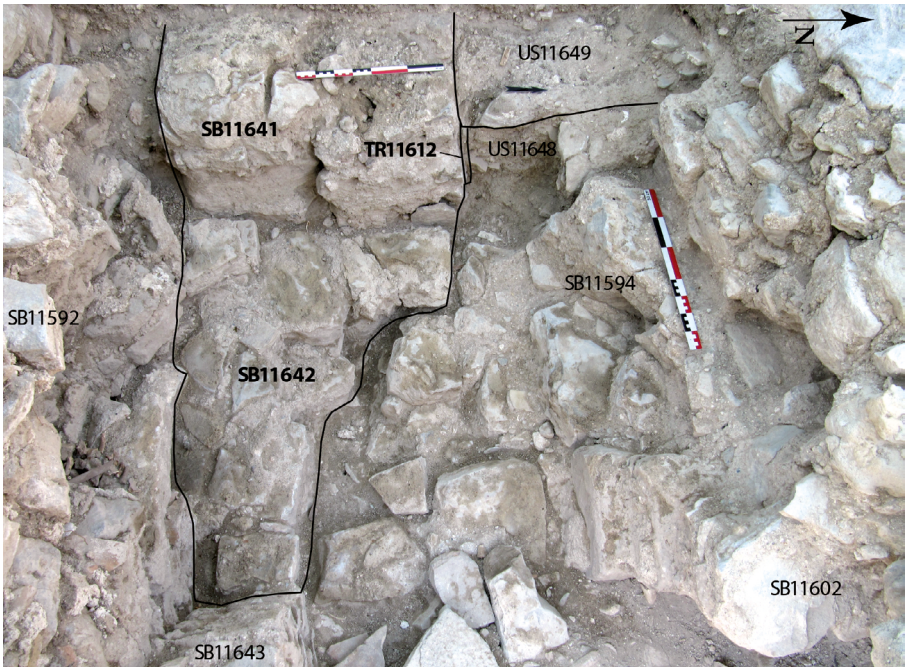
Figure 36 Plan de la configuration 2.

Figure 37 Secteur A : murs SB11538 et 11571, et sol SL11540.

Figure 38 Secteur A : structures SB11641 et 11642.

Figure 39 Secteur A : mur SB11571.

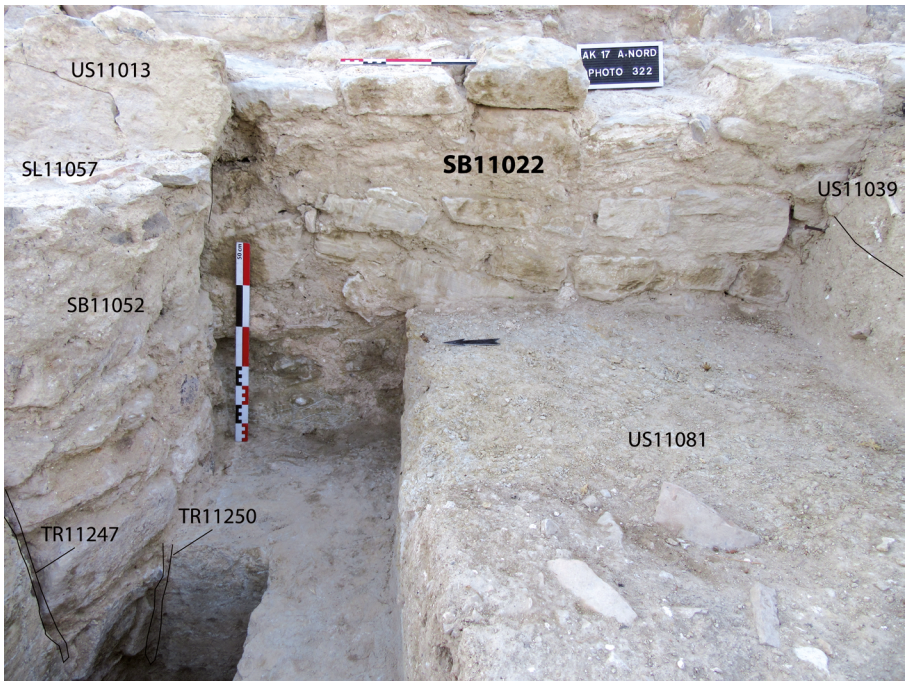






postérieure SB11105 et plus loin avec le mur SB11022. Les tranchées de fondation des structures SB11022 et 11571 n'ont pas pu être observées en raison d'une restructuration importante lors de la phase 5 ayant totalement fait disparaître le moindre indice.

Enfin, le mur SB11195 correspond au retour nord-est de cet édifice (fig. 41 ; St. 6 à 8). Large de 1,10 m, fondé en tranchée étroite, il est conservé sur six assises. Le type d'appareil est sensiblement identique au mur SB11571, tant sur le choix des matériaux et du mortier que dans la mise en œuvre de la maçonnerie.



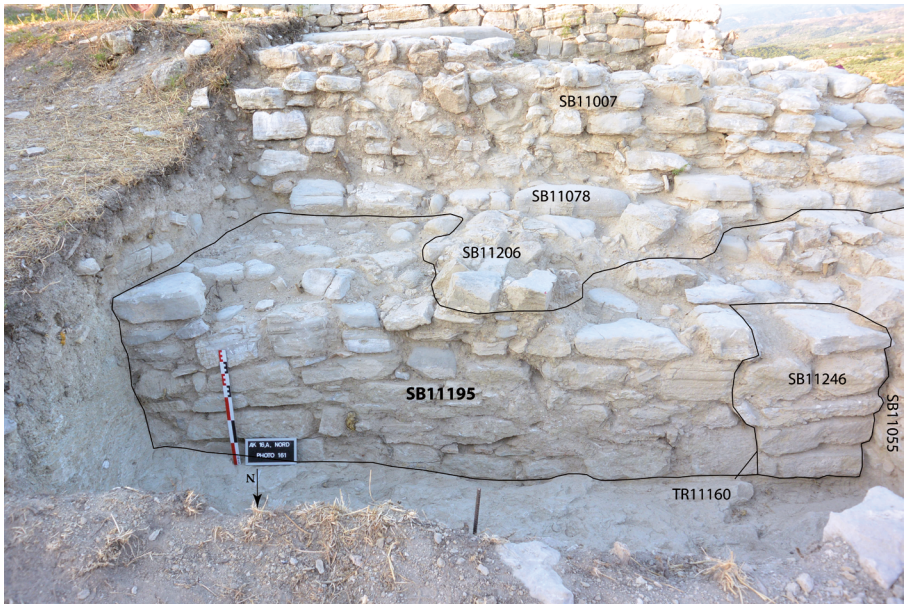


Figure 40 Secteur A : mur SB11022.

Figure 41 Secteur A : mur SB11195.

La seule différence entre ces deux constructions réside dans l'utilisation de quelques rares fragments de terres cuites architecturales utilisés comme réglage d'assise.

Ce mur nord subit un important coup de sabre TR11160 dans sa partie occidentale pour l'installation d'une tour lors des travaux de la phase 8. Les autres murs du bâtiment A sont arasés au plus tard lors des travaux de la phase 6. La question se pose alors de savoir si ce mur nord a été arasé en même temps que les autres, puis rebâti ultérieurement, ou alors conservé en élévation jusqu'à ce que les constructeurs viennent agrafer le mur occidental (SB11055) de la tour.

La faible quantité de terres cuites architecturales dans les maçonneries distingue clairement ces structures de celles qui composent les phases postérieures. En outre, la différence d'épaisseur des murs méridional et occidental avec le mur septentrional permet de proposer un aménagement différencié entre le Nord et le Sud[7] sans que nous ne puissions aller plus en avant dans les hypothèses[8]. Cependant, les structures de la configuration 1 sont toujours en élévation lors de cette phase d'occupation, puisque la structure arrondie est prise en compte lors du réaménagement de la phase 6, phase durant laquelle tous les murs du bâtiment A seront arasés.

5.2 Secteur funéraire ouest

Les sépultures regroupées dans le secteur funéraire ouest ont été inhumées contre le mur occidental du bâtiment A (fig. 42 ; fig. 43 ; fig. 44 ; Plan sect. A ; St. 10)[9].

Les individus de quatre de ces inhumations, SP11121, 11210, 11220 et 11239, orientées ouest-est, ont eu leurs parties inférieures coupées par la mise en place d'une structure aménagée lors de la phase 5. La position de la sépulture SP11121, qui constitue chronologiquement la tombe la plus tardive de cette population, permet, grâce aux relations stratigraphiques, d'identifier pour ce groupe 11 sépultures en position primaire[10] et huit dépôts secondaires[11].

Les sépultures sont toutes conservées partiellement en raison d'aménagements postérieurs, qu'il s'agisse de structures bâties ou d'autres inhumations. Quelques restes ligneux et quelques clous ont été découverts dans toutes les sépultures primaires, à l'exception des SP11220 et 11239. Quelques pierres fines posées de chant ont été repérées à 30 cm au nord des restes de cercueil de la tombe SP11228, pouvant constituer un calage de sa structure ou celui d'une inhumation proche non encore mise au jour[12]. Seule une tige en bronze a été découverte dans le comblement de la tombe SP11121 et quelques fragments de céramique dans celui de la tombe SP11228 (fig. 45). L'état très fragmentaire du mobilier rend très difficile l'identification des types et donc la proposition d'une datation. Signalons toutefois la présence de trois fragments jointifs d'une céramique glaçurée monochrome verte turquoise tout à fait particulière. Il pourrait s'agir d'importation d'Égypte ou peut-être d'Arabie, mais n'ayant à ce jour trouvé aucun parallèle, nous ne pouvons aller plus loin dans les hypothèses[13].

La disposition de ces inhumations regroupées dans une surface de 6 m^2 suggère l'existence d'un espace funéraire clos, peut-être encadré par une structure légère en bois.



Figure 42 Secteur A : sépulture SP11228.



Figure 43 Secteur A : secteur funéraire ouest (2016).



Figure 44 Secteur A : secteur funéraire ouest (2017).

Figure 45 Fragments de tige AK17.AN.121.1 et de céramique AK17.AN.229.1 et 2.



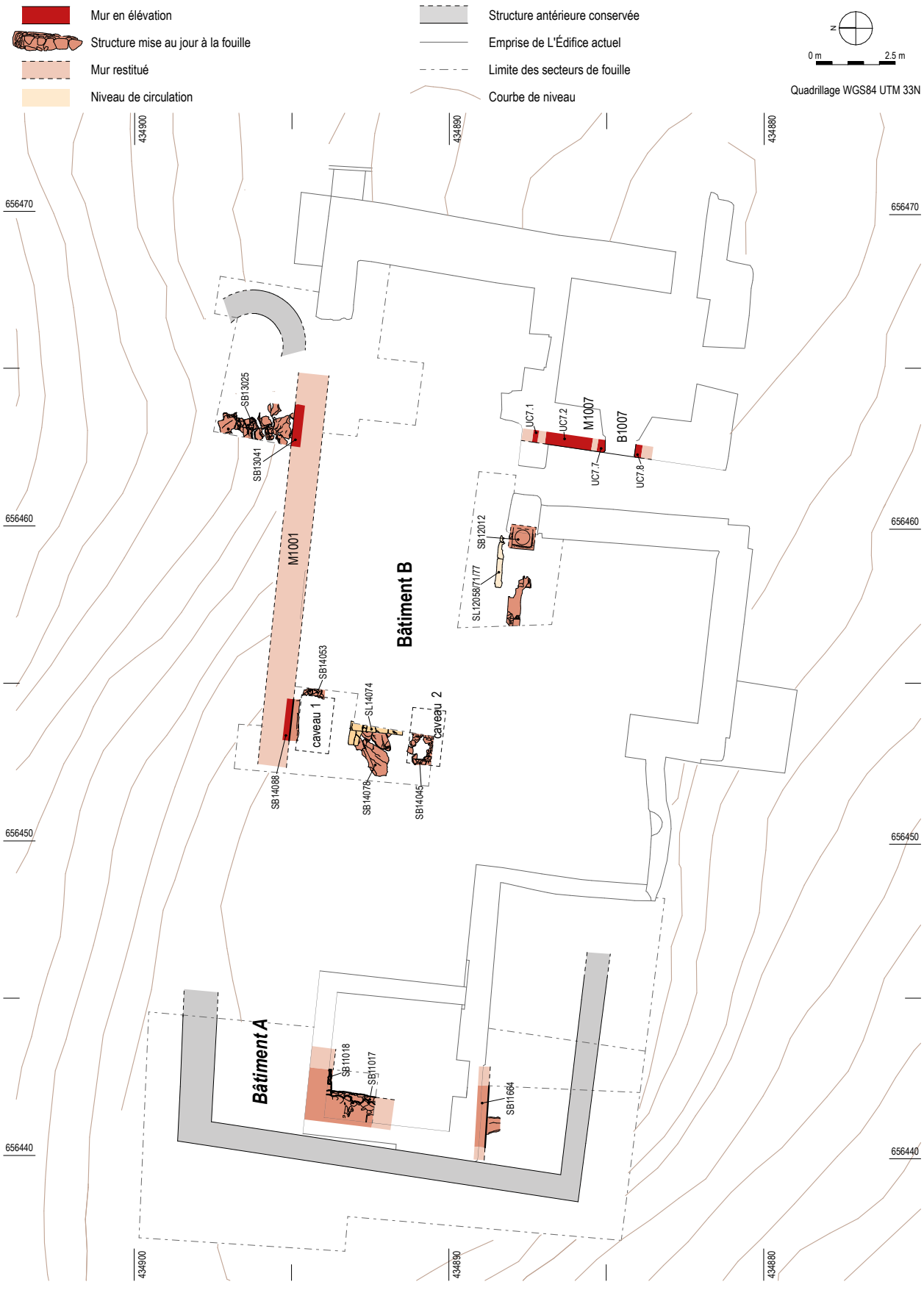
AK17.AN.121.1
Tige en bronze



AK17.AN.229.1
Fragment de céramique calabraise (panse)
(XIIIe-XVIe siècle)



AK17.AN.229.2
Fragment de céramique (panse)
(XIIIe-XVe siècle)


Mur en élévation
Structure mise au jour à la fouille
Mur restitué
Niveau de circulation
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
SB13025
SB13041
M1001
Bâtiment B
UC7.1
UC7.2
M1007
B1007
UC7.7
UC7.8
SB12012
SL12058/71/77
SB14053
caveau 1
SL14074
caveau 2
SB14088
SB14078
SB14045
Bâtiment A
SB11018
SB11017
SB11664

6 Configuration 3 : construction du bâtiment B

La troisième configuration est marquée par une restructuration importante et la construction d'un nouvel édifice, le bâtiment B, à laquelle plusieurs structures bâties de différentes natures sont rattachées (fig. 46). Au Nord, un grand mur orienté est-ouest a été érigé sur des blocs de gypses installés pour niveler le terrain et stabiliser les nouvelles constructions. Deux caveaux (caveau 1 et 2) ont également été creusés au sud de ce mur avant la pose d'un sol en dalles de pierre. Au sud de ces aménagements, les vestiges d'une base et d'un socle de colonne en grès reposent sur l'arase du mur méridional de la configuration 1. L'agencement de cet élément architectural évoque la mise en œuvre d'une colonnade.

Le mur en grand appareil de grès gris, orienté nord-sud à l'est des vestiges de la colonne, pourrait également appartenir à cette phase du bâti. En effet, cette structure conservée sur près de 2 m de haut est constituée de blocs de même nature que ceux de la colonne. Cette particularité associée à la nature similaire des mortiers utilisés nous autorise à placer ces deux agencements dans la même phase d'aménagement. Enfin, dans le secteur ouest, quelques assises de trois murs ont également été placées dans cette phase de construction en raison des chronologies relatives internes au secteur de fouille. L'état de conservation de ces structures ne permet malheureusement pas une analyse plus poussée.

Les structures bâties érigées durant cette configuration 3 ont toutes été arasées lors de la phase 6 pour installer les murs périphériques d'un nouveau bâtiment rectangulaire. Le sol en dalle de pierre, reste, quant à lui, en usage jusqu'à l'état 7. Cependant, comme nous l'avons mentionné auparavant, il est difficile de déterminer une antériorité entre cette phase et la précédente en raison de l'absence de liens stratigraphiques entre les vestiges.

6.1 Nivellement de la zone

Les fondations de ce nouveau bâtiment B sont constituées de grandes dalles de gypse qui ont permis aux bâtisseurs de stabiliser le terrain avant d'envisager la construction d'un nouvel édifice. Notons que toutes ces pierres ne présentent aucune trace de taille et semblent plutôt être des plaques brutes de carrière.

Au pied de la partie occidentale du mur M1001, cinq de ces blocs (SB14084 au sud et SB14039 au nord) servent ainsi de fondation à la maçonnerie SB14088, supportant elle-même l'appareil principal du mur M1001 plus tardif (fig. 47 ; Pl. 1 et 2)[14]. Plusieurs de ces dalles sont également encore en place plus au sud

Figure 46 Plan de la configuration 3.

(SB14078) et dans la paroi sud du caveau 1 (SB14089), au droit de la margelle SB14011 (fig. 48 ; fig. 49). Une couche de sédiment (US14093), visible dans les parois nord, sud et ouest de ce caveau 1, nivelle le terrain avant l'installation de ces blocs de fondations (St. 24, 27 et 28 ; Pl. 2).

Au nord, au pied de la partie orientale du mur M1001, sept de ces dalles de gypse (SB13025) sont installées sur un niveau sédimentaire (US13076) similaire à l'US14093 mentionné précédemment (fig. 50 ; fig. 51). Deux de ces blocs sont empilés au sud et tous sont noyés dans un épais niveau argileux (US13027). Cette couche permet de former un horizon relativement plat, imperméable, avec un léger pendage sud-ouest/nord-est, entre 528,30 m et 527,85 m d'altitude.

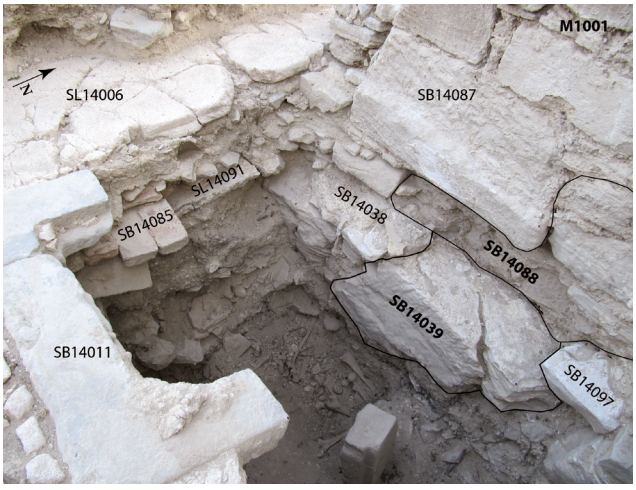
Cette phase de travaux diffère cependant par l'aspect de la surface de ces dalles. Les blocs ont en effet des angles très lissés qu'un écoulement répété et continu d'eau expliquerait, creusant ainsi de profonds sillons entre ces derniers. La fosse FS13035 à la base du mur résulterait également d'un ruissellement récurrent. Ces blocs se situent à l'extérieur du bâtiment, tandis que ceux découverts au sud de la partie ouest de ce mur nord sont jointifs et ne présentent pas de signes de circulation d'eau, ce qui suggérerait un espace intérieur. La limite

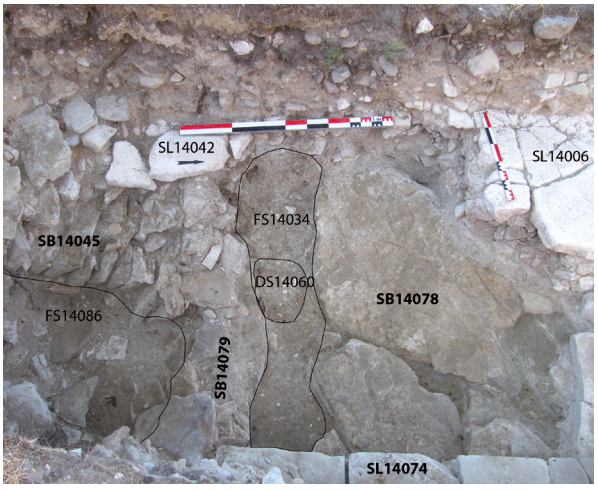
Figure 47 Secteur D : nivellement en blocs de gypse SB14039.

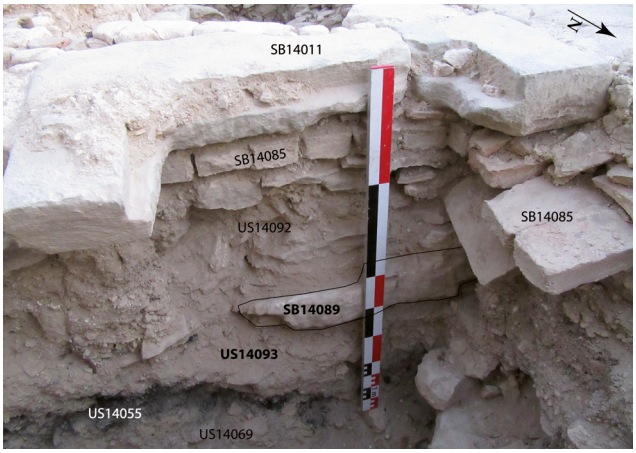
Figure 48 Secteur D : nivellement en blocs de gypse SB14078 et structure du caveau 2, SB14045 et 14079.

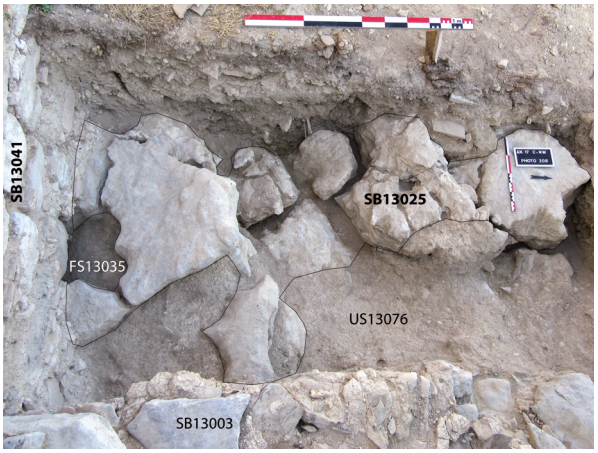
Figure 49 Secteur D : nivellement en blocs de gypse SB14089 dans le caveau 1.

Figure 50 Secteur C : nivellement en blocs de gypse SB13025.









intérieur/extérieur correspondrait donc aux reliquats d'un mur orienté est-ouest dont seules les structures bâties SB14088 et 13041 subsistent (Pl. 1 et 2). La régularité de la fosse FS13035 ne permet pas d'exclure un aménagement en trou de poteau, à moins qu'il ne s'agisse de la zone de réception des eaux de pluie depuis un toit, l'équivalent ancien d'un sac d'eau pluviale.

6.2 Premières assises de l'édifice

Le mur nord de ce bâtiment B n'est actuellement conservé que sur quelques assises de part et d'autre de la base du mur M1001.

Deux à trois assises dégagées sur 1,40 m de long sont conservées sur 28 cm de hauteur à la base du parement sud-ouest du mur M1001. Cette maçonnerie irrégulière SB14088, formée de blocs de tout-venant noyés dans un épais mortier blanc, est installée sur la structure de gypse SB14039 (fig. 47 ; Pl. 2).

À la base du parement nord-est du mur M1001, dégagé sur 1,55 m de long, une maçonnerie SB13041 constituée de six assises irrégulières de tout-venant est installée sur les dalles de gypse qui servent de fondation. Les irrégularités entre les assises sont comblées par des fragments de terres cuites architecturales (fig. 51 ; Pl. 1). La similitude des mises en œuvre entre cette construction et SB14088 permet de restituer un mur large de 85 cm et orienté est-ouest sur lequel s'appuieront les maçonneries postérieures du bâtiment C construit lors de la phase 6. La différence d'altitude du niveau d'arase entre SB14088 à l'ouest et SB13041 à l'est s'explique en partie par le décalage altimétrique des fondations en dalles de gypse qui présente un important pendage sud-ouest/nord-est, lié à la topographie du terrain naturel.

À 6,30 m au sud du mur M1001, à la suite de l'arasement de la structure SB12079 de la configuration 1, un réaménagement est opéré avec la mise en place d'une chape argileuse (US12065) permettant un nivellement de la zone (St. 20). Nous ignorons l'étendue de ce niveau puisque la construction de la cave 2 lors de la phase 9 en a effacé toutes les traces[15]. La structure formée par les maçonneries SB12083 et 12064 est posée sur cette chape solide et très compacte[16]. L'assise supérieure est agencée avec des blocs équarris quadrangulaires aménagés de manière à former un niveau plan à 528,37 m d'altitude. Les vestiges d'une ancienne colonne en grès[17] (base SB12012 et socle SB12050) sont alors englobés dans une maçonnerie postérieure. Cet élément architectural semble reposer sur le prolongement horizontal de la maçonnerie SB12064, qui ferait alors office d'assise de libage (fig. 52). Les vestiges dégagés de la base et du socle de cette colonne excluent la nature engagée ou appliquée de cet élément architectonique qui évoque davantage une mise en œuvre de colonnade.

Dans la partie ouest du bâtiment B, deux éléments permettent de placer dans cette phase de construction la maçonnerie SB11664 mise au jour à l'aplomb du ressaut de fondation du parement sud du mur M1019 (Pl. 19)[18]. Tout d'abord, le niveau d'arase entre ces structures et celles découvertes sous la colonne et dans la partie nord de l'édifice est sensiblement le même, entre 528,16 et 528,20 m. Ensuite, ces diverses maçonneries ont le même type de mise en œuvre, à savoir

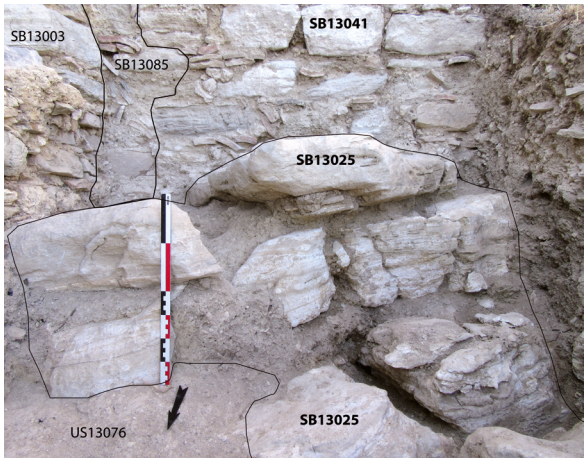




Figure 51 Secteur C : aménagement des dalles de gypse SB13025 et du mur SB13041.

Figure 52 Secteur B : détails de la colonne SB12012.

des blocs de tout-venant plus ou moins équarris noyés dans un épais mortier blanc. L'installation des structures du bâtiment C de la phase 6 s'effectuera directement sur ces arases.

6.3 Mur en grand appareil de grès

Le mur en grand appareil de grès gris (UC7.1 et 7.2), orienté nord-sud et situé à 2,7 m de la base de colonne SB12012 pourrait également appartenir à cette phase du bâti (fig. 53 ; Pl. 8). Cette structure conservée sur neuf assises est constituée de grands blocs d'un module de 30 cm de haut pour 65 cm de long en moyenne. Elle est maçonnée avec un mortier de chaux blanc, très dur avec des joints inférieurs à 1 cm dont l'aspect est très similaire à celui qui lie le socle et la base de la colonne mentionnés précédemment. Un bloc comparable à un encadrement de baie (jambage ou linteau) est utilisé en réemploi dans la maçonnerie de la partie nord de cet appareil (UC7.1). Cet élément laisse supposer l'existence d'un bâtiment antérieur ayant servi de carrière. Par ailleurs, les vestiges d'un cadre de porte (UC7.7 et 7.8) sont visibles dans le prolongement méridional de ce mur. Cet accès sera partiellement conservé dans la maçonnerie de la tour érigée lors de la phase 10 et restera en usage jusqu'à l'abandon de l'édifice.

Il semble que ce mur en grès reste en élévation jusqu'à la phase 6 avant d'être intégré dans les maçonneries des états postérieurs[19].

6.4 Construction de deux caveaux

Avant la mise en place d'un sol en pierre, deux structures voûtées, très endommagées par une restructuration postérieure et les pillages modernes, sont construites au sud, au pied de la partie occidentale du mur M1001. La présence de plusieurs inhumations au fond de l'espace sous-terrain nord permet de lui attribuer une fonction de caveau funéraire[20]. La similitude de mise en œuvre des vestiges de la structure sud, bien que moins dégagée, suggère un usage identique.

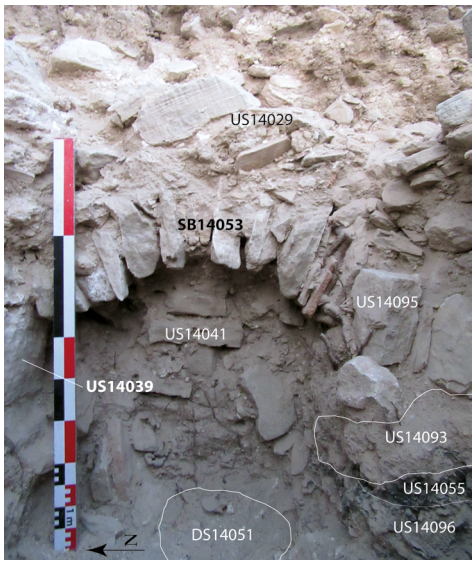


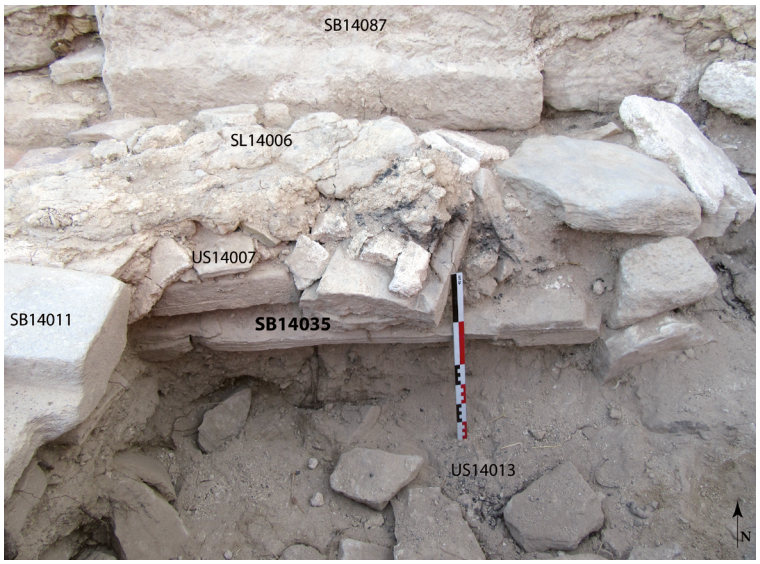
Figure 53 M1007 ouest : détails des UC7.1 et 7.2.

Le caveau 1, situé au nord, mieux conservé que le caveau 2 au sud, a pu être dégagé de manière plus importante. En premier lieu, le caveau 1 a été percé par une fosse tardive (FS14094) qui a perturbé tous les niveaux internes et externes immédiats. La purge de ce trou a permis de mettre au jour une section de voûte clavée SB14053 en petits blocs de gypse (St. 27). Cette structure orientée nord-sud s'appuie au nord sur des dalles de fondation en gypse SB14039, tandis que le rein sud, qui semble en partie détruit, se perd dans les niveaux sédimentaires de la fosse FS14094 (fig. 54).

La construction de ce caveau semble avoir été réalisée au même moment que la mise en place des fondations en gypse. En effet, l'absence totale de blocs de gypse au centre de l'espace voûté permet d'avancer l'hypothèse d'une structure ayant contraint l'installation de ces dalles[21].

L'altitude du sommet de la voûte (528,02 m) et celle de la base d'installation des dalles de pierre formant le premier niveau de circulation SL14074 permettent de proposer une contemporanéité de ces deux structures (St. 27). Deux blocs de margelle avec feuillure (SB14035) remployés dans les aménagements postérieurs de la phase 7 pourraient appartenir à ce premier caveau (AK17.D.35.1 et 2). Un autre fragment de margelle (AK17.D.13.4) et un élément de dalle (AK17.D.13.5)[22] retrouvés dans le comblement de la fosse pourraient compléter la couverture de ce premier caveau (fig. 55 ; fig. 56).





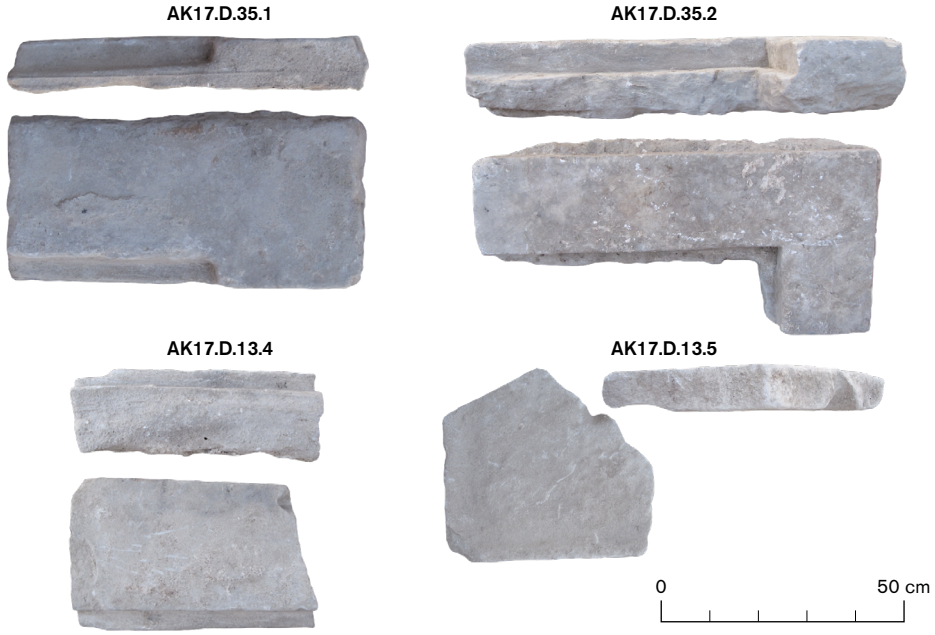


Figure 54 Secteur D : couverture du caveau 1 SB14053.

Figure 55 Secteur D : fragments de margelle SB14035 en position de réemploi.

Figure 56 Secteur D : fragments de margelle AK17.D.35.1, 2, 4 et 5.

La surface de fouille relativement petite (moins de 2 m^2), la forte perturbation des niveaux par les réaménagements successifs ainsi que de très profonds pillages modernes auront détruit les indices permettant une meilleure compréhension de la zone que seules des investigations futures pourraient éclaircir.

Le caveau 2, constitué des structures SB14045 et SB14079, situé à environ 2,5 m au sud du caveau 1, a grandement été endommagé par une autre fosse moderne (FS14086). Mise au jour lors de l'agrandissement du sondage vers le sud, elle n'a pu être dégagée que sur une plus faible profondeur et sur une superficie très restreinte (fig. 57 ; St. 24 et 27). Les cotes altimétriques très proches et la similarité de mise en œuvre entre les espaces nous permettent de penser qu'il s'agit de deux structures identiques, installées simultanément.

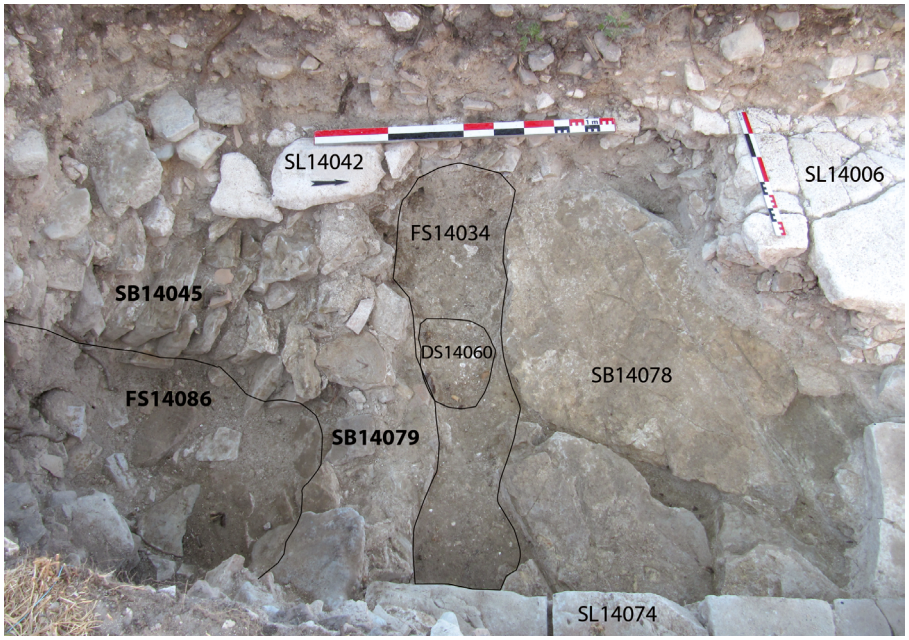


Figure 57 Secteur D : caveau 2 et son percement FS14086.

6.5 Niveaux de circulations

Un sol en dalles de pierre retrouvé en plusieurs endroits complète cette phase d'occupation. Tout d'abord, trois dalles de gypse (SL12058, 12071 et 12077) orientées est-ouest sont installées près de la colonne SB12012, contre le parement nord de la structure SB12064, avec une altitude supérieure moyenne de 528,38 m (fig. 52). Ces trois pierres ont une largeur moyenne comprise entre 20 et 24 cm pour des longueurs variables (pour les deux visibles entièrement) de 51 et 91 cm. Notons cependant qu'aucun autre carreau n'a été conservé dans l'emprise de ce secteur de fouille. Les pilleurs n'ont probablement pas épargné ce niveau, puisque plusieurs fragments de pierres plates du même type ont été retrouvés dans le comblement des fosses.

Dans la zone dégagée autour des caveaux 1 et 2, la mise en place des blocs de gypse SB14078 précédemment évoquée a permis l'installation d'une épaisse chape d'argile US14052 afin d'établir un niveau horizontal, solide et imperméable, capable d'accueillir le pavement en pierre (fig. 58 ; St. 27). Ce sol, dont l'altitude supérieure est à environ 528,24 m, se compose de plusieurs dalles de grès (SL14074) orientées nord-sud. Les carreaux, de 7 cm d'épaisseur en moyenne, présentent des traces de taille sur les chants visibles, dont les longueurs varient entre 30 et 47 cm et les largeurs de 18 à 20 cm.

Aucun témoin de l'existence de ce sol en dalles de pierre n'apparaît dans les profils oriental et méridional du caveau 1, en raison de l'installation postérieure de la margelle SB14011 et du creusement de la fosse FS14094. Cependant, deux dalles en grès (SL14091) ont pu être observées dans le profil occidental (fig. 59 ; St. 28). Elles sont toutefois installées sur un remblai limono-argileux et non une chape d'argile, ce qui suggère un aménagement différent du niveau de circulation au-dessus du caveau 1.

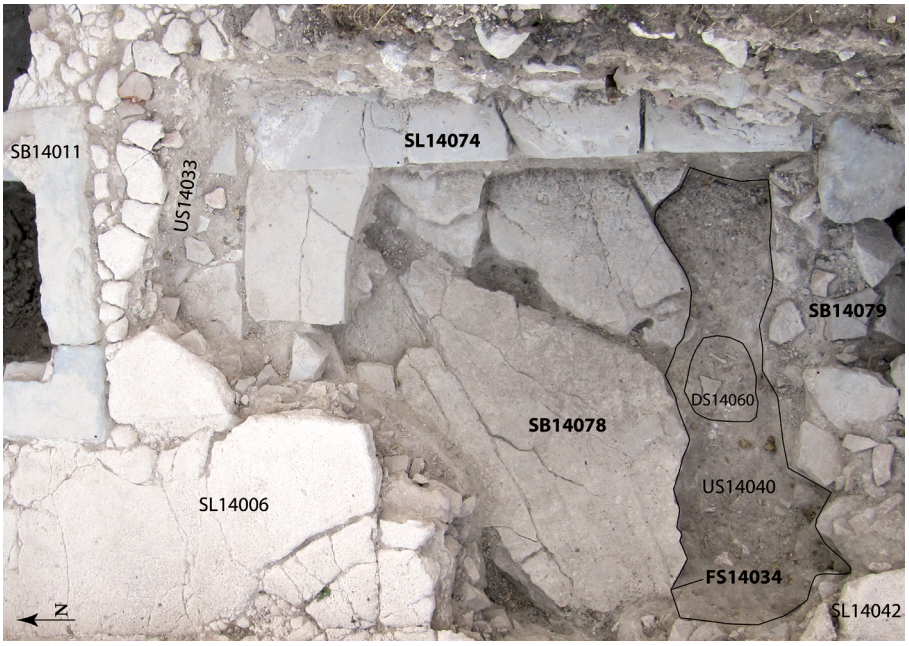


Figure 58 Secteur D : sol SL14074 et fosse FS14034, creusée entre les dalles de gypse SB14078 et la structure latérale nord SB14079 du caveau 2.

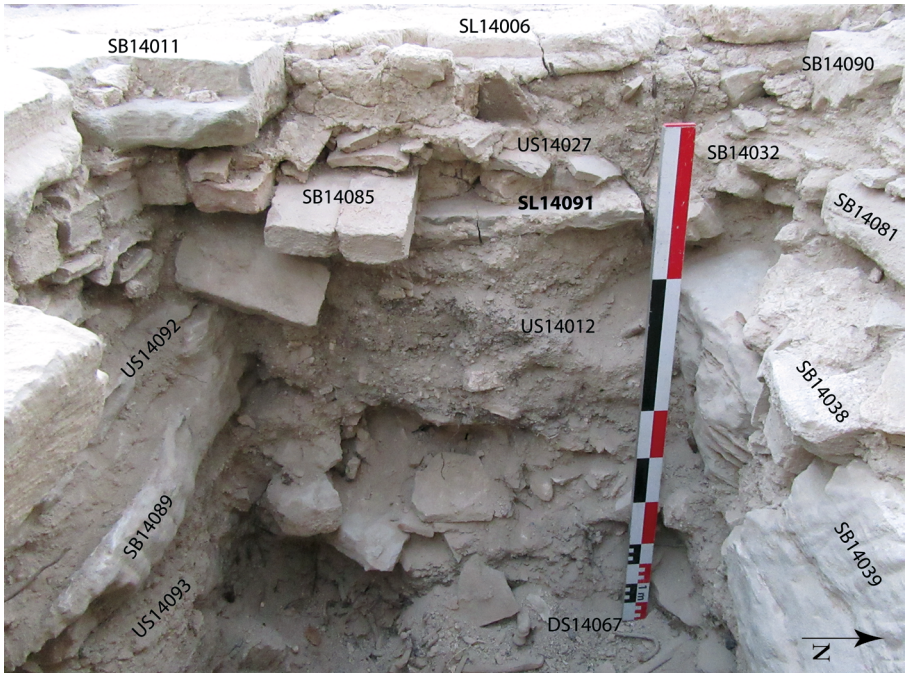


Figure 59 Secteur D : sol SL14091 dans la stratigraphie occidentale du caveau 1.

Une fosse FS14034 orientée est-ouest, large de 30 cm et longue de 1,30 m, est creusée dans la chape US14052 d'installation de ce sol (St. 27 et 28). Un dépôt secondaire partiel DS14060 a été retrouvé dans la partie ouest de cette fosse. Cette dernière semble avoir été creusée entre les dalles de gypse et le caveau 2.

Enfin, un large bloc de gypse (SB11575) découvert dans la partie sud-ouest du bâtiment B, contre la maçonnerie SB11664 attribuée à cette phase, pourrait faire partie d'un aménagement de sol extérieur à 528,09 m d'altitude (fig. 60 ;

Pl. 20). Installé sous le niveau d'implantation du secteur funéraire sud-ouest lors de la configuration 4, il présente les mêmes caractéristiques que la surface des blocs de gypse (SB13025) découverts au nord-est, à l'aplomb du mur M1001, à savoir des angles lissés par un écoulement répété et continu d'eau[23].

La disposition de ces différents niveaux de circulation intérieure et extérieure pose naturellement la question des limites des murs périphériques de ce bâtiment B, ainsi que celle de l'organisation des espaces. Si le mur M1001 constitue sans aucun doute le mur septentrional de cet édifice[24], la découverte de la colonne ainsi que du mur en grès orienté nord-sud à l'est de la colonne suggère un développement méridional dont nous ne sommes pas en mesure aujourd'hui de définir les contours.



Figure 60 Secteur A-sud : structure SB11664 et dalle en gypse SB11575.


Structure antérieure arasée
Niveau de circulation
Sépulture
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
M1007
B1007
M1001
Bâtiment B
caveau 1
caveau 2
Bâtiment A
Secteur funéraire sud-ouest
SP11597
SP11543
SP11623
SP11547
SP11551
SL11540

7 Configuration 4 (*TPQ* 1158-*TAQ* 1310) : implantation du secteur funéraire sud-ouest

Cinq inhumations ont été placées dans une configuration distincte en raison des particularités de leur implantation (fig. 61). Les datations réalisées sur les ossements des individus de deux sépultures recoupées ultérieurement par le mur sud du bâtiment C érigé à la phase 6 placent l'usage funéraire de cette zone entre 1158 et 1310. Le soin apporté aux agencements des inhumations suggère une nature funéraire privilégiée de ce secteur qui sera confirmée par la construction du caveau 3 lors de la phase 7[25].

En premier lieu, un niveau de circulation, SL11540, est installé sur l'arase du mur sud du mur méridional SB11538 du bâtiment A. La raison de la mise en place de ce niveau reste inconnue (St. 17 et 18). Cet agencement pourrait survenir tant au moment de la mise en place des aménagements de la phase précédente (configuration 3) que durant un état intermédiaire. Ce qui est certain, c'est que ce sol est antérieur à la création de cette zone funéraire, puisque l'encaissant des sépultures (US11535) le recouvre.

Cinq tombes installées entre le mur SB11664 et le sol SL11540 ont ainsi été mises à jour dans ce secteur pour cette phase d'inhumation (fig. 62 ; fig. 63 ; St. 17 et 18)[26]. Les sépultures SP11543, 11547, 11551, 11597 et 11623, orientées ouest-est, présentent toutes un agencement soigné, différent de celui de la zone funéraire ouest[27].

Le niveau d'encaissement US11535 couvre autant le sol SL11540 que le niveau de circulation extérieur établi à la phase précédente, ce qui indique une condamnation de cette zone pour la transformer durablement en espace funéraire. Le mur sud (SB11538) sert alors de limite méridionale pour toutes les inhumations (St. 18).

L'individu de la tombe la plus au sud, la SP11551, est installé dans une structure composée de pierres (gypse et grès) posées de chant. Il semble s'agir de remplois non retaillés aux épaisseurs variées. La paroi sud de ce coffrage prend appui contre le niveau de circulation SL11540. Les vestiges de planches sur et sous le squelette, ainsi que deux clous découverts près du crâne, attestent de l'installation du sujet dans un coffre en bois. Des tuiles, scellées par un niveau d'argile, semblant constituer une couverture, se sont effondrées dans la structure funéraire. Seulement deux petits fragments de panse en céramique fine, difficilement datables, ont été retrouvés dans le comblement (fig. 64).

Dans le cas de la sépulture SP11547, positionnée juste au nord de la SP11551, une dalle (US11548) de 43 cm de long, 9 cm de large et 42 cm de haut a été installée de chant à quelques centimètres du sommet du crâne de l'individu (fig. 65). La

Figure 61 Plan de la configuration 4.

Figure 62 Secteur A : sépultures SP11543, 11547 et 11551.

Figure 63 Secteur A : sépultures SP11543, 11547 et 11623.

Figure 64 Fragments de céramique AK17. AS.550.







hauteur importante de cet élément lapidaire permet à l'anthropologue de l'identifier à la fois comme un marqueur de surface et comme élément de structure sépulcrale. Une pierre de 29 cm de long sur 10 cm de large et plusieurs autres de plus petites tailles (entre 8 et 18 cm de long) ont été installées au sud de la sépulture et posées de chant. Cette paroi méridionale est située à 20 cm de la tombe SP11551, mais rien ne permet d'établir des relations stratigraphiques. La présence d'un coffre est attestée par plusieurs fragments de bois également repérés

sur et sous l'individu. Comme dans la sépulture SP11551, une couverture de tuiles est mise en place au-dessus du coffrage de bois. Néanmoins, aucun niveau d'argile ne semble sceller le tout. Plus d'une vingtaine de petites perles en bois et en lignite (peut-être en os pour certaines) ont été retrouvées autour de la main gauche de l'individu, évoquant les restes d'un chapelet. Une grande épingle en bronze était également disposée parmi les os de la main gauche, ainsi qu'un petit anneau et un fragment de tige en bronze dans le comblement de la sépulture (fig. 66).

La troisième sépulture (SP11543) repose au nord, contre la maçonnerie SB11664 (configuration 3), qui constitue ainsi la paroi septentrionale de la structure funéraire, tandis qu'une pierre longue de 40 cm et large de 13 cm encadre le sujet au sud, au niveau du bras droit (fig. 63). L'individu a donc été inhumé dans une structure construite dans laquelle sa tête reposait dans une logette céphalique semi-circulaire constituée de pierres et de tuiles (fig. 67). Quelques tuiles ont également été découvertes sous le bras gauche, ainsi que des restes de bois et un clou pris dans le bois sous la tête de l'individu. Des pierres de plus petites dimensions installées contre la paroi sud de la structure ont pu servir de calage pour une couverture et un fond en bois. Parmi les perles en bois découvertes à proximité des mains, 33 sont en forme de poire, quatre en forme de jeton, une en forme de vase et une en forme de cratère avec un couvercle amovible (fig. 68). Cinq petites pointes en bronze ont également été retrouvées parmi les ossements.

La quatrième tombe associée à cette période d'inhumation est la SP11623, installée au sud des sépultures SP11543 et 11597, sous la SP11605, au nord de la SP11551 et à l'est de la SP11523 (plus tardive) qui la recoupe partiellement (fig. 63)[28]. Les parois des inhumations voisines semblent servir de limite à cette tombe SP11623 qui n'a été dégagée que dans sa partie orientale.

La dernière sépulture que l'on peut inclure dans cette phase cimétériale est la SP11597, installée au-dessus de la SP11543 (fig. 69). Plusieurs pierres alignées

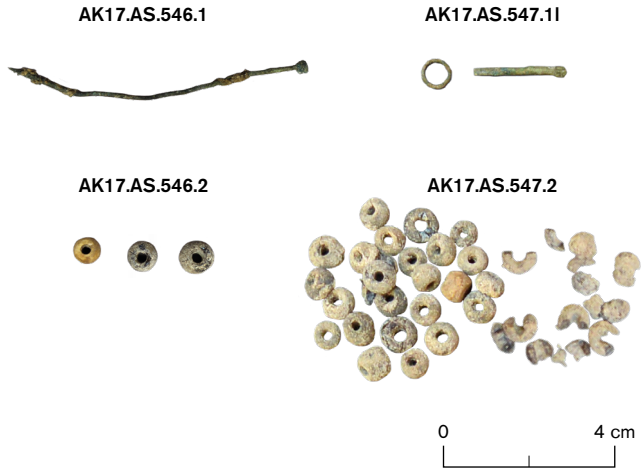


Figure 65 Secteur A : détails de la sépulture SP11547.

Figure 66 Secteur A : matériel découvert dans la tombe SP11547.

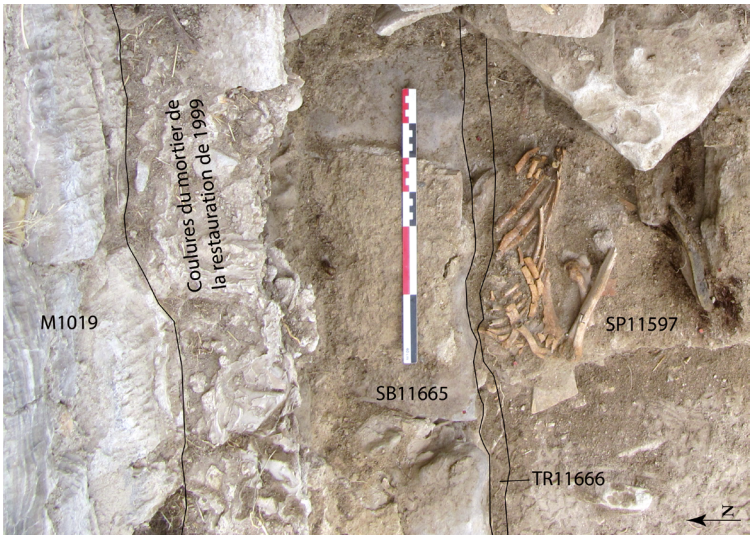
Figure 67 Secteur A : détails de la logette céphalique de la SP11543.

Figure 68 Perles en bois AK17.AS.543.1 et pointes en bronze AK17.AS.543.2.









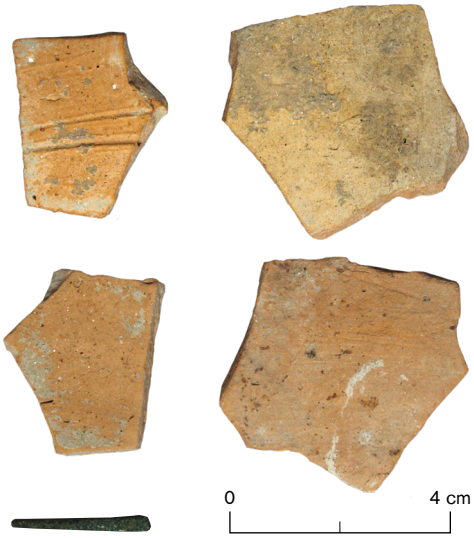


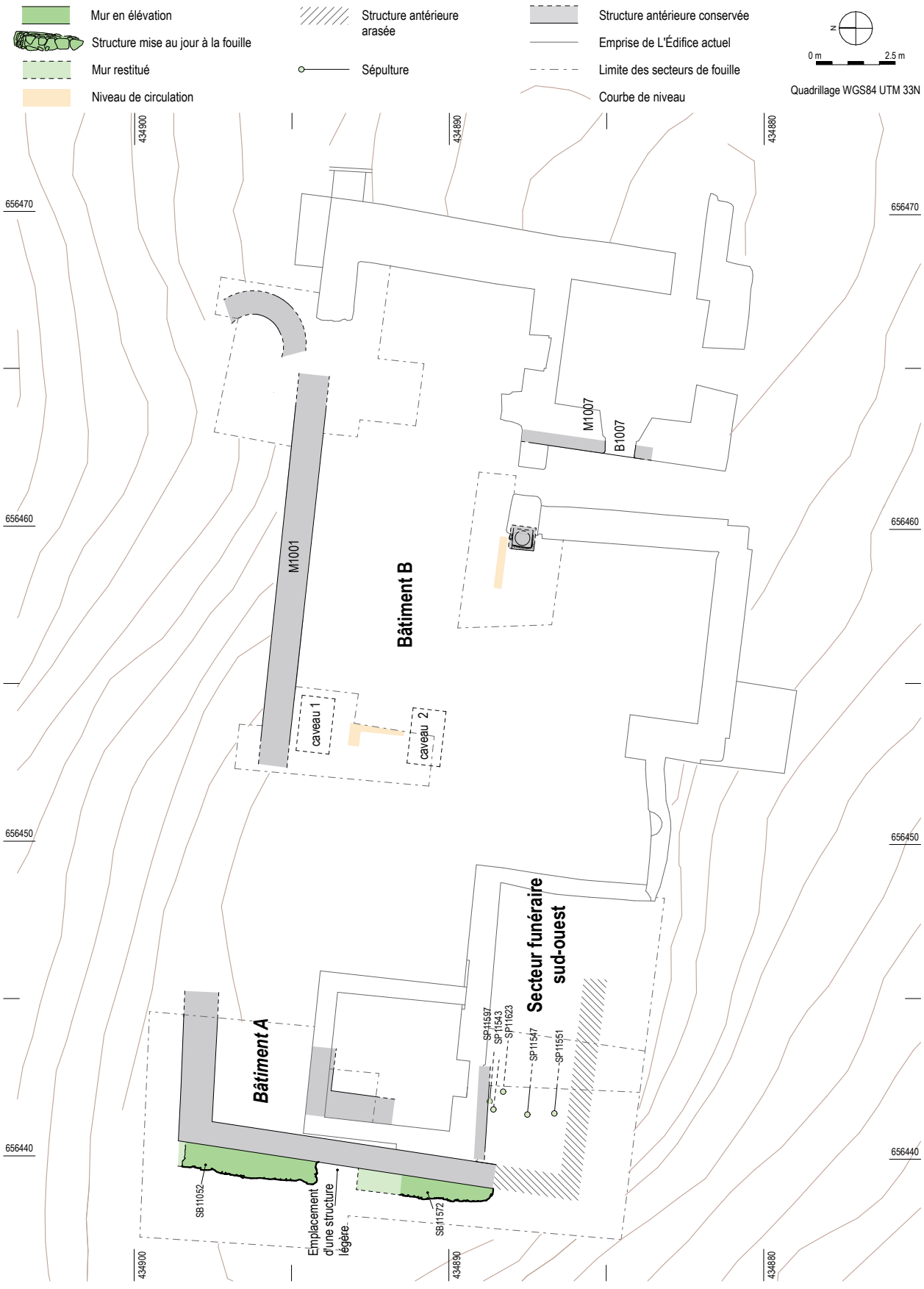
Figure 69 Secteur A : sépulture SP11597.

Figure 70 Fragment de panse AK17.AS.598 et pointe en bronze AK17.AS.597.

et posées de chant au sud pourraient faire partie de la structure de la sépulture, tandis que le nord de la tombe a été coupé par la construction en tranchée étroite du ressaut de fondation (SB11665) du mur M1019 lors de la phase 6. Une petite pointe en bronze, identique à celles découvertes dans la SP11543, et deux petits fragments de panse en céramique ont été retrouvés dans cette tombe (fig. 70).

Des traces de mortiers découverts au niveau du comblement de la tombe SP11543 pourraient indiquer la limite basse de perturbation engendrée par la mise en place du mur méridional du bâtiment C (M1019), lors de la phase 6. Cette tombe n'est pas détruite, contrairement à la SP11597 qui la surplombe. En effet, la tombe SP11597, dernière inhumation dans ce secteur funéraire pour cette phase, recoupe un dépôt de limon induré beige épais de plusieurs centimètres (SL11530) situé à une altitude de 528,20 m et recouvrant les autres tombes mentionnées précédemment. Cette couche est percée au sud par un grand dépôt secondaire circulaire tardif (DS11506), d'environ 1,50 m de diamètre pour une profondeur maximale de 55 cm (St. 17 et 18). Ce niveau limoneux a probablement servi de sol temporaire de cimetière avant de constituer un niveau de travail pour l'édification du mur méridional du bâtiment C, ce dont témoigne la présence d'inclusions de gravillons et de nodules de mortier en surface. Ce sol se prolonge à l'est avec un niveau aménagé (SL11649) au-dessus de l'arase du mur sud du bâtiment A édifié précédemment (St. 19). Ce mur semble correspondre à la délimitation méridionale de la zone sépulcrale, puisqu'aucune tombe n'a été retrouvée au sud de celui-ci. Il est difficile d'établir l'étendue orientale de ce cimetière en raison de la présence des constructions ultérieures, notamment le grand caveau 3, ainsi que plusieurs fosses modernes de pilleurs.

Les datations effectuées sur les ossements des individus des tombes SP11551 et 11597 placent l'utilisation de cette zone entre le milieu du XIIe et la fin du XIVe siècle. Ces résultats attestent ainsi que ce secteur funéraire sud-ouest était encore en activité durant l'aménagement réalisé lors de la phase suivante.


Mur en élévation
Structure mise au jour à la fouille
Mur restitué
Niveau de circulation
Structure antérieure arasée
Sépulture
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
M1007
B1007
M1001
Bâtiment B
caveau 1
caveau 2
Bâtiment A
Secteur funéraire sud-ouest
SP11597
SP11543
SP11623
SP11547
SP11551
SB11052
SB11572
Emplacement d'une structure légère

8 Configuration 5 (*TPQ* 1194) : construction d'un ensemble mixte

Cette phase de construction est marquée par la mise en place d'un ensemble formé de deux murs latéraux encadrant une structure légère, probablement en bois, contre le mur occidental du bâtiment A (fig. 71). Cet aménagement pourrait être un marqueur plus pérenne de l'exploitation funéraire de cette zone, puisqu'il est implanté devant des inhumations du secteur ouest. La découverte d'un denier en billon dans une couche s'appuyant contre le parement occidental du mur évoqué plus haut a permis de proposer un *TPQ* de 1194 pour cette phase.

La partie bâtie de ce nouvel aménagement est composée de deux portions de maçonnerie (SB11052 et SB11572) orientées nord-sud et s'appuyant contre le mur occidental du bâtiment A (fig. 72 ; fig. 73 ; St. 14). Ces structures sont construites en tranchées étroites (TR11247 et TR11583) dans le terrain naturel de composition argileuse au nord (US11081) et dans un niveau sédimentaire remanié au sud (US11539). Ces murs encadrent une structure plus légère dont seul le négatif de la partie nord a été mis au jour. Si l'on procède par projection symétrique, nous pouvons proposer un élément (peut-être en bois) dont les dimensions devaient approcher les 1,40 m de longueur pour 50 cm de largeur. Le comblement (US11039) du vide laissé par le retrait de cette structure légère lors de la phase 6 permet de voir que cette dernière était installée à partir de 527,50 m d'altitude (St. 1).

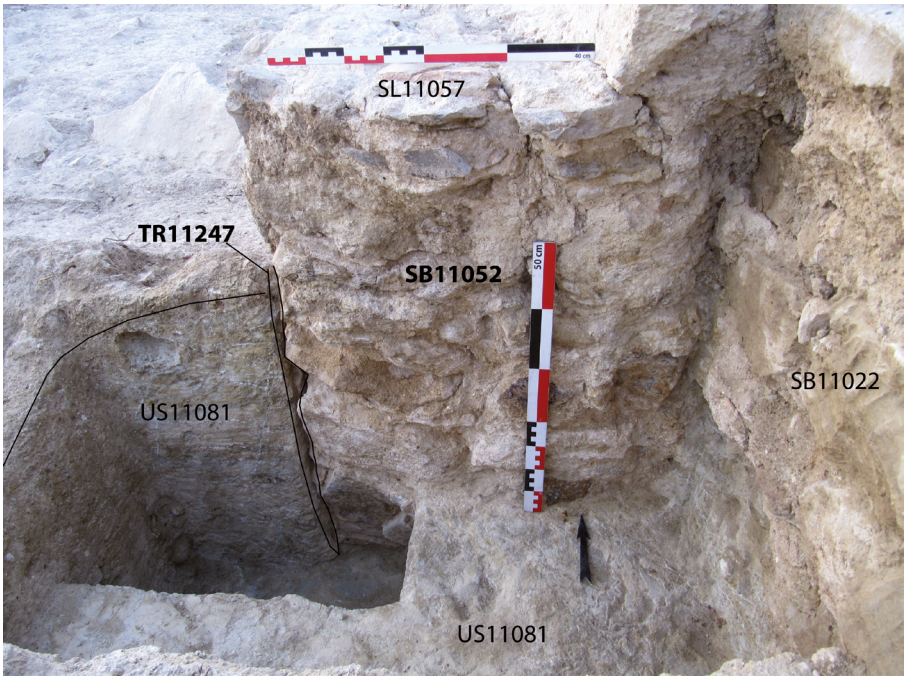
Cet agencement mis en place devant le groupe de sépultures du secteur ouest démontre une volonté de marquer de manière plus pérenne cette zone sépulcrale. Il semble également probable que le bâtiment A soit encore en élévation au moment de l'édification de ce nouvel aménagement.

Deux deniers en billon (AK16.AS.539.I et II) retrouvés dans la couche de remblai US11539 percée par la tranchée de fondation TR11583 permettent de proposer un *TPQ* de 1194 pour cette phase (fig. 74). Malgré le mauvais état de ces monnaies, une croix à branche en forme de patère circonscrite dans un bandeau en relief est visible sur le revers. La représentation très stylisée sur l'avers d'un aigle aux ailes déployées serait à rapprocher du denier émis par Henri VI[29] de 1194 à 1197 ou de Frédéric II à Messine ou Brindisi de 1244 à 1250[30].

Figure 71 Plan de la configuration 5.

Figure 72 Secteur A : implantation du mur nord SB11052.

Figure 73 Secteur A : implantation du mur sud SB11572.



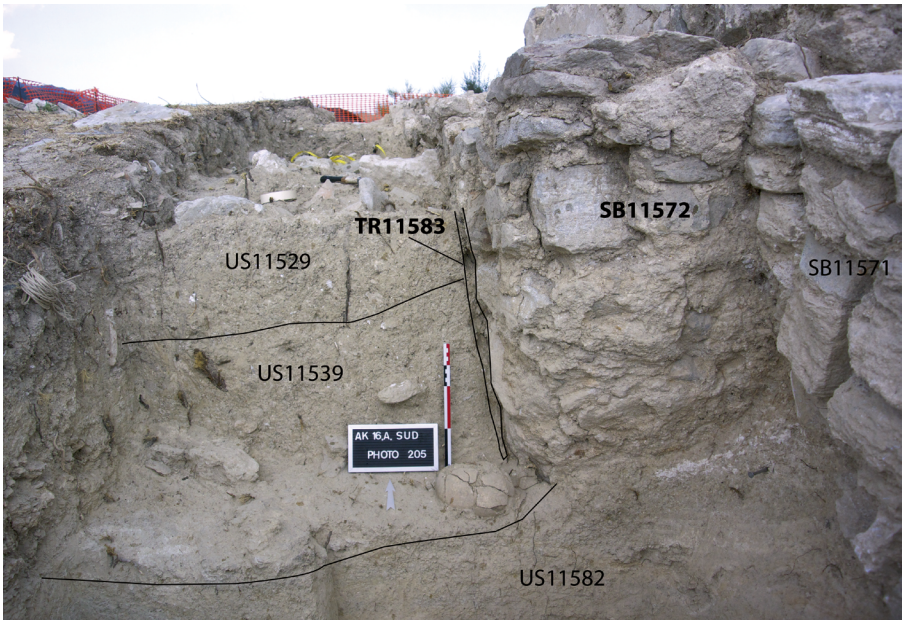
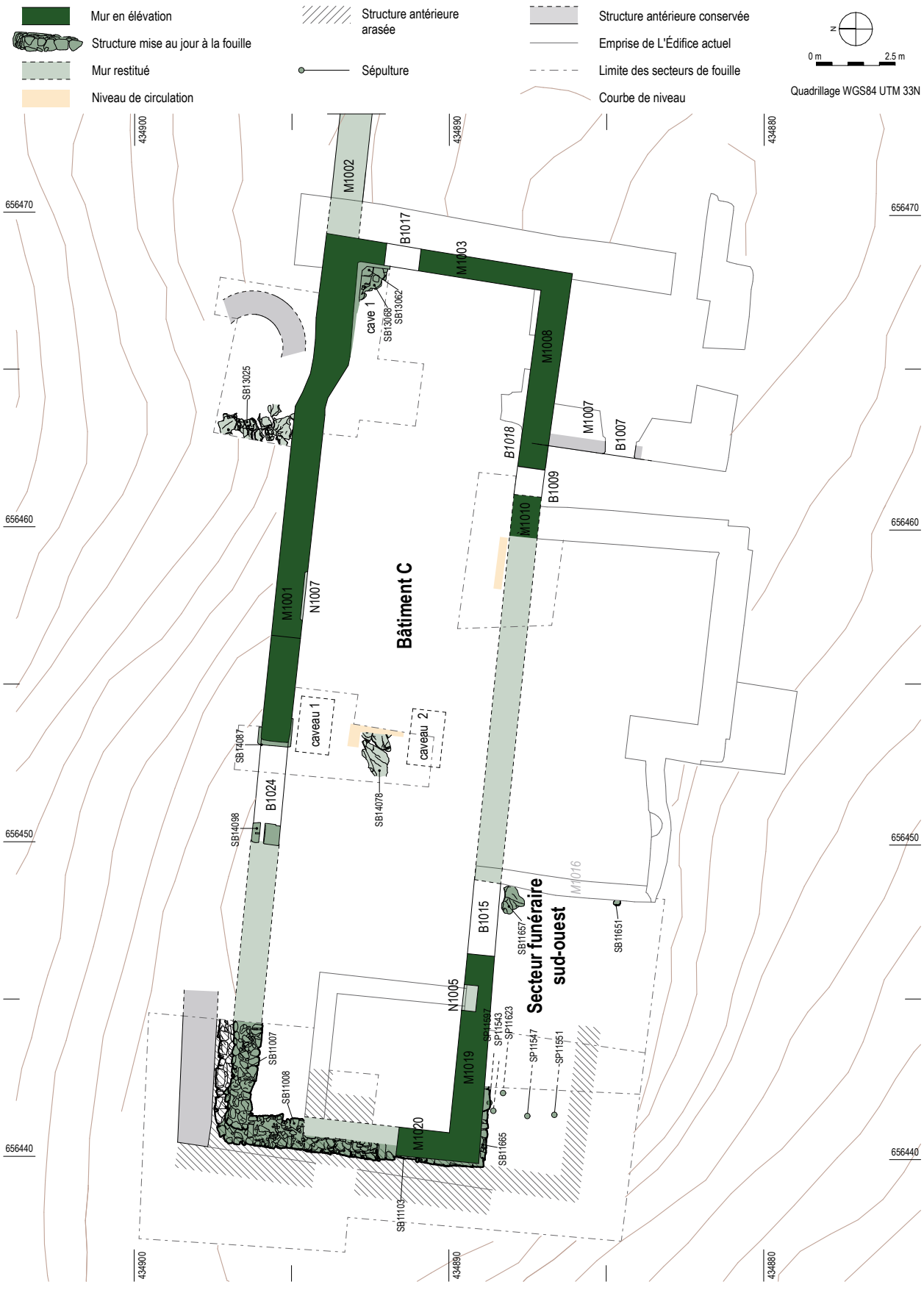


Figure 74 Denier en billon AK16.AS.539.1 et 2.




Mur en élévation
Structure mise au jour à la fouille
Mur restitué
Niveau de circulation
Structure antérieure arasée
Sépulture
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
M1002
B1017
M1003
M1008
M1007
B1007
B1018
B1009
M1010
cave 1
SB13068
SB13062
SB13025
M1001
N1007
Bâtiment C
caveau 1
caveau 2
SB14087
SB14078
B1024
SB14098
M1016
B1015
SB11657
SB11651
Secteur funéraire sud-ouest
N1005
M1019
M1020
SP11637
SP11543
SP11623
SP11547
SP11551
SB11007
SB11008
SB11665
SB11103

9 État 6 (*TPQ* 1206-*TAQ* 1394) : construction du bâtiment C

La quasi-totalité des structures a été arasée pour permettre l'implantation d'un bâtiment à plan quadrangulaire de 28,50 m de long par 8 m de large. Aujourd'hui encore, plusieurs murs de cette phase 6 sont conservés, le plus haut atteignant les 7 m (M1010). Même s'il ne fait aucun doute que les structures des configurations précédentes sont à rattacher à un édifice religieux, c'est seulement à partir de cette phase que nous établissons avec assurance la (re)construction d'une église : le bâtiment C. Quatre accès ont également pu être mis en évidence. Il est cependant difficile, en l'état des connaissances actuelles, de définir pour les portes nord, est et sud-est, s'il s'agissait d'espace de communication avec des espaces extérieurs ou intérieurs. En revanche, le sondage archéologique effectué à l'aplomb de la porte sud-ouest a permis d'identifier la présence d'un chemin extérieur couvert de grandes dalles de gypse et vraisemblablement bordé par des talus de soutènement. Ces derniers ont également permis de contenir la zone funéraire sud-ouest, alors toujours en activité. Lors de l'installation de la section sud-ouest du mur méridional de cet édifice, le ressaut de fondation a coupé l'une des inhumations antérieures. La datation réalisée sur les ossements de ce sujet nous fournit un *TPQ* de 1206. Tandis que les analyses réalisées sur le squelette de l'individu de l'une des sépultures inhumées lors de la phase 7 donnent un *TAQ* de 1394 à cet état 6.

Différentes phases de chantier ont ainsi pu être identifiées : arasement d'anciennes structures pour l'installation des fondations, élévation des murs périphériques, construction d'un espace en sous-sol et mise en place d'un sol en pierre dans la partie orientale. Le cloisonnement intérieur n'a pu être abordé, mais d'après l'étude des portes et des niveaux de circulations, il ne fait aucun doute que plusieurs espaces distincts existaient.

Seule une fenêtre (B1018) a pu être mise en évidence pour cette phase de construction. Elle est encore partiellement visible dans le parement nord du mur M1010. L'appareil des murs de ce bâtiment est constitué de blocs de gypse équarris assisés, mais non réglés, assemblés avec des terres cuites architecturales (tuiles et briques) et quelques blocs de remploi en grès et granit[31].

Cette phase étant assez complexe à détailler, nous procéderons par zone, de l'ouest vers l'est.

Figure 75
Plan de l'état 6.

9.1 Zone occidentale

En premier lieu, rappelons que la sépulture SP11597 est recoupée dans sa partie nord par la mise en place du ressaut de fondation SB11665 du mur M1019 édifié durant cette phase (fig. 69). La datation réalisée sur les ossements de cette inhumation a permis d'établir un *TPQ* de 1206 pour la construction de l'édifice de cette phase.

Le niveau de chantier SL11530, mis en évidence au-dessus des tombes du secteur funéraire sud-ouest dont la surface est couverte de nodule de mortier et de gravillons, est sans doute lié aux actes de gâchage et d'enduisage du mur M1019, le mur méridional de ce nouvel édifice (St. 18). Nous avons vu précédemment que ce sol de travail se prolonge dans la partie orientale du sondage, par la couche SL11649, contrainte par les maçonneries SB11594 à l'est et SB11641 au sud (St. 19). Un petit dépôt charbonneux (US11589) vient recouvrir partiellement ce niveau induré et pourrait correspondre aux traces d'un foyer lié au chantier de construction (St. 18).

Dans la partie orientale de ce mur M1019, conservé sur une longueur de 6,50 m et une hauteur maximum de 3 m, six assises d'un piédroit harpé d'une baie (B1015) sont noyées dans la maçonnerie du mur (Pl. 19). Ce jambage occidental est constitué de gros blocs de grès de près de 80 cm de long, par 34 cm de haut et 40 cm de large, assemblés avec des joints très fins et un mortier blanc et dur, différent de celui utilisé pour l'appareil principal du mur. Un assemblage de quatre blocs de même nature (SB11656) a été mis au jour à l'intérieur de l'angle formé par les murs M1016[32] et M1019, permettant ainsi de reconstituer le jambage oriental de cette porte B1015, ainsi qu'une largeur de passage de 2,45 m (fig. 76).

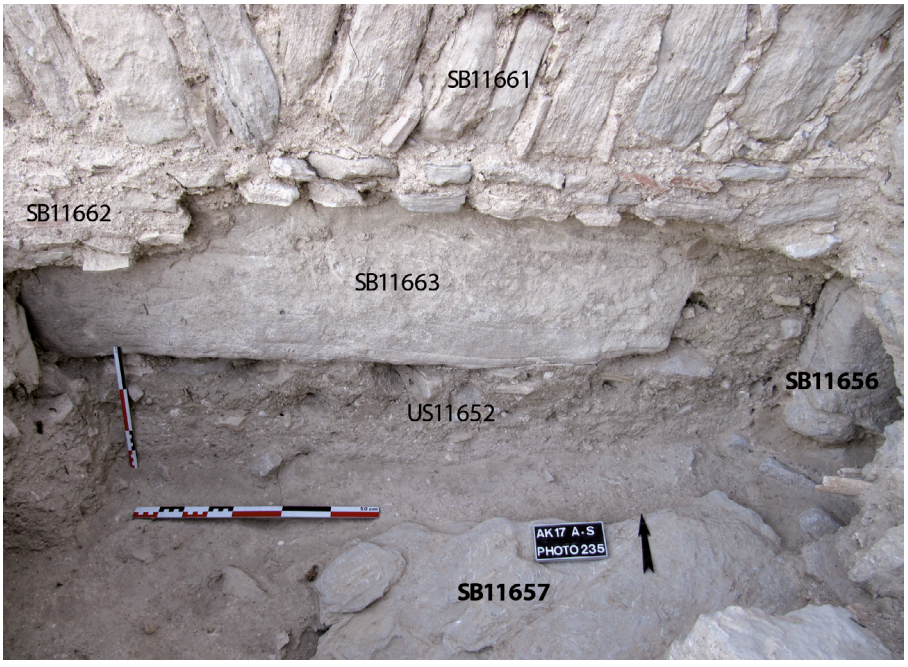


Figure 76
Secteur A : jambage oriental SB11656 et dallage en blocs de gypse SB11657.

Trois blocs de gypse (SB11657 et SB11651) forment un chemin en pente douce au sud de cette porte B1015. Ces trois dalles de grande dimension[33] présentent un pendage de près de 15 % entre celles du nord, SB11657, dont l'altitude supérieure est à 527,83 m, et celle du sud, SB11651, à 527,32 m, correspondant plus ou moins au pendage naturel de ce flanc sud du relief (fig. 75 ; fig. 76). L'aspect irrégulier des plaques ne permet de reconstituer ni un escalier ni un espace de recueillement des eaux de pluie. Cependant, il est possible d'y voir un agencement de sol extérieur servant à rendre praticable cette partie du terrain menant à cette porte d'accès.

En l'état actuel des recherches, nous ignorons si ce sol est lié à la zone funéraire sud-ouest. Il pourrait s'agir d'un passage latéral au cimetière ou, au contraire, d'un effacement total de la fonction sépulcrale au profit d'une zone de circulation. Notons qu'aucune sépulture n'a été associée à cet état de l'édifice. Toutefois, la différence de niveau de près de 80 cm entre ces deux secteurs[34] était certainement marquée soit par un mur de soutènement dont il ne nous reste plus rien, soit par une bute aménagée.

Lors de la phase suivante, toute cette zone au sud de la porte B1015 est réaménagée avec la construction d'un caveau, suivie d'une surélévation du seuil de cette porte. Dans un second temps, une tombe quadruple est installée sur les dalles de gypse à la base de ce seuil. La datation réalisée sur les ossements de cette inhumation permet alors de donner un *TAQ* de 1394 à cette phase 6[35].

Lors de la construction de ce bâtiment C, une niche rectangulaire N1005 a été incluse dans la maçonnerie du parement nord du mur M1019 (Pl. 20). Positionnée à 1,05 m à l'ouest du jambage occidental de la porte B1015, elle est large de 69 cm, profonde de 45 cm et la tablette est située à 529,70 m d'altitude. L'encadrement de ce renfoncement est noyé dans l'appareil du mur sans distinction nette. En l'état actuel de conservation[36] il est impossible de déterminer s'il s'agissait d'un logement ouvert ou d'une armoire murale avec battant.

L'installation de la partie occidentale du bâtiment C a exigé un arasement des structures des configurations 2 et 3. Nous pouvons admettre le même traitement pour les constructions de la phase 5, car sans égalisation, il y aurait eu un espace vide entre cette structure et le mur M1020 compris entre 35 et 75 cm (fig. 75).

Le mur M1020, marié avec le mur M1019 par un chaînage d'angle hétérogène, forme l'angle sud-ouest de ce bâtiment. L'angle est constitué de grands blocs de grès similaires à ceux utilisés pour les jambages de la porte B1015, mais qui ne sont pas assemblés en besace, comme attendu pour un retour d'angle. Les assises, alternativement composées de blocs de gypse, de grès et de terres cuites architecturales, sont assemblées avec un mortier différent de celui utilisé pour la porte, bien que celle-ci soit associée à la même phase de construction (fig. 77). L'absence de soin dans la mise en œuvre de cette cheville architecturale essentielle dans la stabilité d'un édifice pose la question de la fourniture des matériaux de construction.

Le mur M1020, qui constitue le retour nord-ouest de l'édifice, est conservé sur une longueur de 2,40 m pour une hauteur maximum de 2,83 m (Pl. 21 et 22).



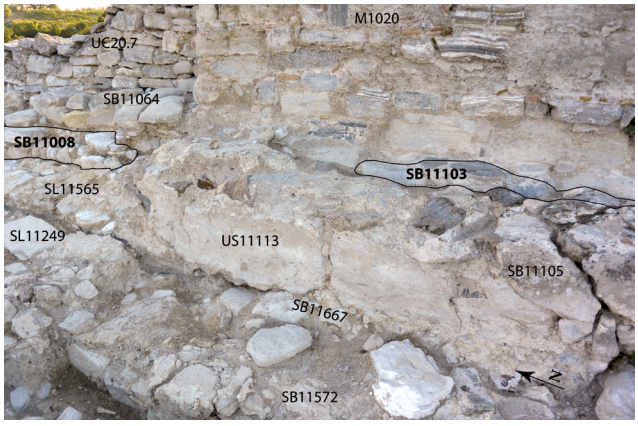




Figure 77 Murs M1019 et 1020 : chaînage d'angle extérieur et jambage occidental de la porte B1015.

Figure 78 Secteur A : maçonneries SB11008 et SB11103.

Figure 79 Secteur A : maçonneries SB11007 et SB11008.

La fondation de cette construction, entamée au centre lors de la création de la porte B1022 à la phase 9, est constituée au sud de la structure SB11103 et à partir du centre, de la structure SB11008. Au nord, la maçonnerie SB11007 correspond au retour oriental[37] (fig. 78 ; fig. 73 ; St. 2, 3 et 8).

9.2 Zone nord

La limite nord de ce bâtiment C correspond à la structure SB11007 prolongée avec le mur M1001 installé à l'est, sur l'arase du mur SB14088 et à l'ouest celle du mur SB13041, appartenant au bâtiment B édifié durant la phase 3 (Pl. 1 et 2). En 1999, les restaurateurs ont recréé une tête de mur à l'emplacement de ce qui était le piédroit oriental d'une grande porte (B1024) dont quelques blocs de grès (SB14087) d'origine sont encore en place (fig. 80). Le premier bloc de ce jambage, de 88 cm de large par 42 cm de haut, présente un ressaut de 16 cm de hauteur pour 2 cm de profondeur. Sa surface extérieure est lissée, tandis que la partie supérieure est simplement dégrossie. L'altitude du ressaut est située 11 cm au-dessus du sol en pierre. La forme de ce bloc résulte donc d'une utilisation antérieure différente de celle d'un raccord à un niveau de sol, peut-être celle d'un socle.

L'aspect dégrossi était masqué par une couche d'enduit dont il ne subsiste qu'un petit fragment sur la partie orientale du premier bloc.

La base du jambage occidental (SB14098) de cette porte a été repérée à environ 1,60 m de la limite du sondage D. Cette structure, composée de deux blocs en grès, présente plusieurs traces de tailles, dont un trou circulaire sur le bloc nord (fig. 81). La disparité des blocs formant la base des montants de cette baie laisse à penser qu'il s'agit également d'éléments de réemploi[38].

La largeur du passage restitué, de près de 2,60 m, ne fait aucun doute sur l'importance de cet axe de communication. Cette porte pourrait très bien être la porte d'entrée de l'édifice, puisqu'une voie de circulation est-ouest existait quelques mètres plus au nord et en contrebas (fig. 82).

Une question se pose toutefois sur la présence des deux grandes portes B1015 et B1024 aménagées de part et d'autre de cet édifice. Deux propositions sont possibles : soit il y a une utilisation distincte entre l'espace intérieur occidental et oriental qui nécessite alors d'avoir un accès différencié ; soit la porte B1015 est l'accès depuis le bâtiment C à un espace particulier au sud, peut être en rapport avec la zone funéraire sud-ouest, tandis que la porte B1024 est l'accès principal à l'édifice, ce qui semble aujourd'hui le plus probable.

Comme mentionné précédemment, la construction du mur M1001 a été réalisée sur l'arase de la maçonnerie SB14088 qu'il a fallu préalablement égaliser à l'aide de blocs de diverses tailles (SB14081). Un petit bloc quadrangulaire en grès SB14090, découvert à l'ouest du montant, pourrait correspondre au premier seuil de la porte B1024 (fig. 83 ; Pl. 2). Ce bloc, dont l'altitude supérieure est à 528,26 m, a été complètement recouvert par le sol en mortier lors de la réfection des sols de la phase suivante. Le sol en pierre, pour rappel à 528,24 m d'altitude, était donc certainement encore en usage à ce moment.

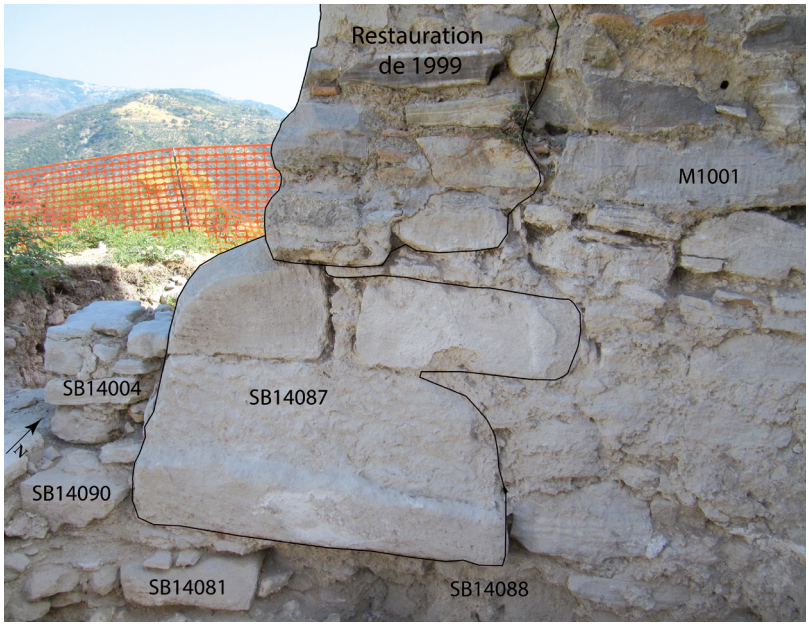


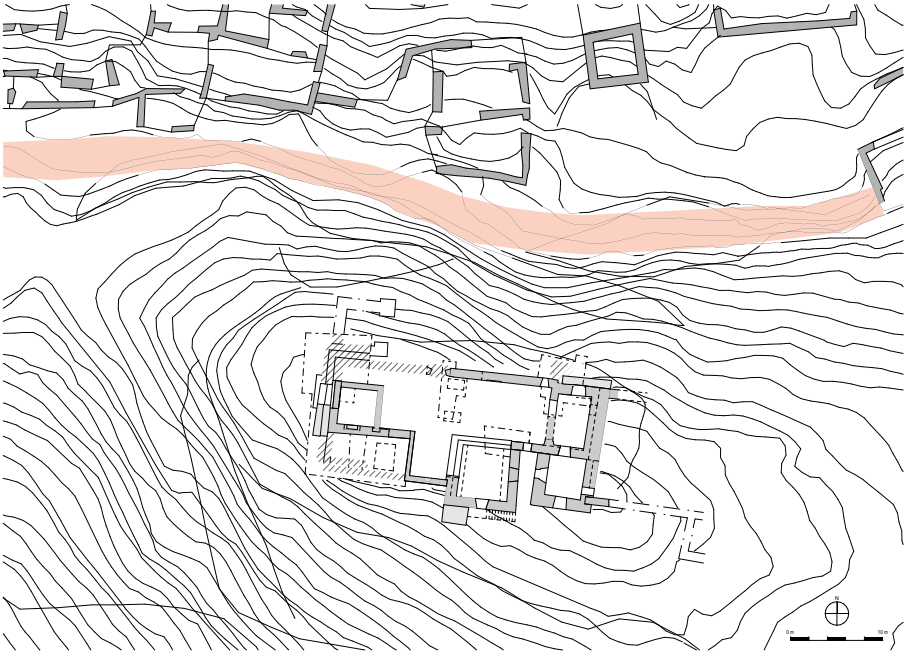
Figure 80 Secteur D : jambage oriental de la porte B1024, SB14087.

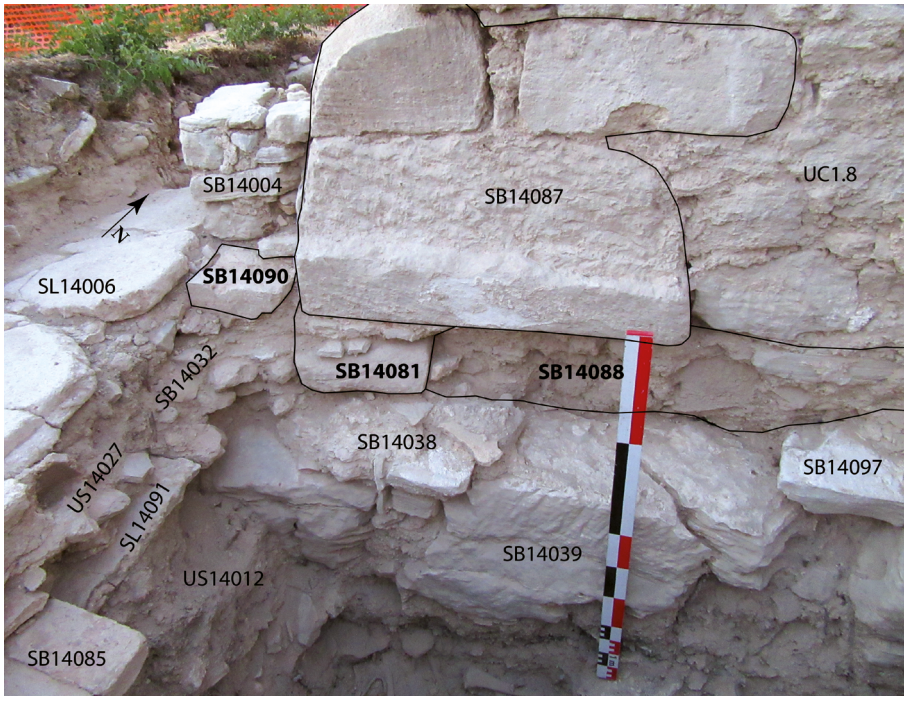


Figure 81 M1001 : jambage occidental de la porte B1024, SB14098.

Figure 82 Vue zénithale de l'emplacement du chemin nord (© SABAP-CZ-KR).

Figure 83 Secteur D : détail des structures sur lesquelles le mur M1001 est installé.





En continuant l'analyse du mur M1001 vers l'est, la césure verticale entre les UC1.19 et 1.23 au nord et les UC1.5, 1.8 et 1.45 au sud, nous interpelle (Pl. 1 et 2). Deux éléments nous font penser qu'il pourrait s'agir d'un arrêt temporaire de chantier : tout d'abord, les trous de boulin, UC1.9 à 1.16 au sud et UC1.29 à 1.34, puis UC1.36 à 1.38 au nord, sont identiques dans le type de mise en œuvre et dans leurs dimensions[39] ; ils sont également alignés avec un

entraxe globalement équivalent compris entre 1,66 et 1,72 m. Ces caractéristiques démontrent que l'échafaudage n'a pas été démonté, mais certainement prolongé pour bâtir le reste du mur. Ensuite, la mise en œuvre dans le parement nord de la pierre d'accroche en grès UC1.22 à l'altitude de 531,75 m traduit la volonté de continuer la construction et nous permet de déduire que c'est la section ouest du mur (UC1.8 et 1.23) qui a été construite dans un second temps[40]. Il est alors possible que cet arrêt de chantier ait été causé par un manque d'approvisionnement des matériaux.

Lors de cette étape de construction, la niche N1007 de 1,55 m de large par 2,20 m de haut a été installée dans le parement sud du mur M1001 (Pl. 2). L'élargissement de la partie supérieure de la niche, entre 21 et 25 cm, sur une hauteur de 17 à 25 cm, ainsi que les renfoncements observés à sa base, suggèrent l'installation d'un cadre dormant lié à un dispositif d'accroche d'un élément décoratif, tel qu'un tableau ou une broderie tendue.

Avant le retour de la maçonnerie vers le sud formé par le mur M1003, une portion du mur M1001 construit lors de cette phase est toujours conservée en élévation. Dans la partie nord du parement ouest du mur M1003, à 60 cm de l'angle avec le mur M1001, un assemblage de blocs de grès jaune équarris correspond au jambage septentrional de la porte B1017 tandis que l'assemblage des trois pierres, 1,10 m plus au sud, forme les vestiges du piédroit méridional (Pl. 4).

Un appareil identique à celui de l'encadrement de cette porte (UC1.25) est visible entre 531,48 m et 533,80 m d'altitude, sur la partie orientale du parement nord du mur M1001 (fig. 84 ; Pl. 1). Couvert dans sa partie inférieure par un glacis postérieur (UC1.26), ce chaînage marque l'angle extérieur nord entre les murs M1001 et M1003. Le doublage du mur M1003 réalisé lors de la phase 8 empêche toute observation d'un potentiel aménagement oriental contemporain à cet état. Cependant, la nature du pendage sud-nord du terrain à l'est du mur M1003 suggère que les vestiges du mur M1002 visibles dans l'angle extérieur nord-est pourraient correspondre à un ancien mur de soutènement (Pl. 1 et 3). La restitution de l'emprise de la porte B1017 sur l'actuel parement oriental du mur M1003 permet de comprendre le rôle du mur M1002 et la nécessité de contenir le remblai indispensable au rattrapage du niveau de circulation du passage de cette porte.

Par ailleurs, l'épaisseur moins importante du mur oriental M1003 de cet édifice pourrait donner une indication de l'existence d'aménagements orientaux dont nous n'avons pas encore connaissance. En effet, le mur M1003 mesure 70 cm de large tandis que les trois autres murs périphériques M1001, M1010, M1019 et M1020 font près de 90 cm d'épaisseur[41].

L'ouverture d'un petit sondage de 90 cm de large à la base du jambage nord de la porte B1017 a permis de démontrer que les trois premiers blocs de ce montant sont en grès gris et reposent sur une pierre de taille en saillie, vers le sud, également en grès gris, qui semble définir un ancien seuil, à l'altitude de 528,54 m (fig. 85 ; Pl. 4). À la base de l'angle de ces mêmes murs, une autre pierre de taille en saillie (SB13072) est installée contre le montant nord de la



Figure 84 Utilisation du grès jaune dans le chaînage d'angle extérieur nord oriental du mur M1001, du cadre de la porte B1017 dans le mur M1003 et du cadre de la fenêtre B1018 dans le mur M1010.

porte B1017 à une altitude supérieure à 528,64 m. L'absence de mortier sur sa face supérieure, ainsi que son altitude semblent indiquer que ce dernier a servi de support pour un élément non maçonné, comme une colonne, qui aurait alors bordé le jambage nord de cette porte.

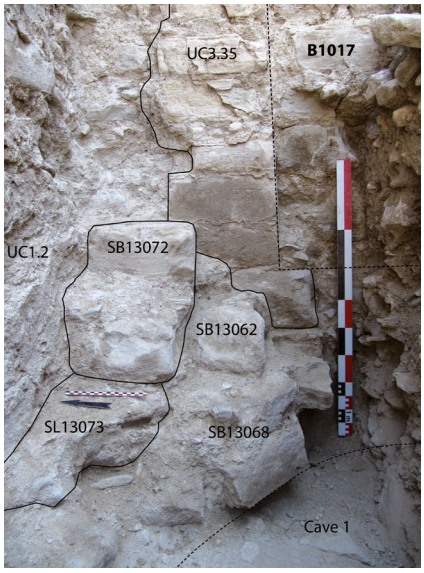
Les traces de taille fines et soignées découvertes sur l'une des pierres les plus basses de ce jambage font penser à celles de ciseaux ou de taillants utilisés à partir de l'époque romane, puis tout au long du Moyen Âge (fig. 86)[42].

Le mur nord de ce bâtiment C présente une rupture importante dans sa partie orientale. À l'ouest, le mur M1001 est épais de 90 cm, tandis qu'il mesure 1,30 m dans sa partie orientale. De plus, pour ajouter au caractère particulier de cette structure, aucun des parements ne s'aligne, puisqu'il y a un décalage global du mur vers le sud.

Rappelons qu'un édifice circulaire dont le diamètre estimé entre 2,70 et 3,30 m s'élevait exactement au nord de cette rupture d'alignement. Or le parement nord du mur M1001 suit exactement les limites de l'emplacement de cette structure arrondie, présupposant que cette dernière était donc toujours en élévation (partiellement ?).

En revanche, la différence d'épaisseur trouve une explication dans les vestiges dégagés à l'aplomb de la porte B1017. Premièrement, la base de l'angle maçonné des murs M1001 et M1003 repose sur une structure s'apparentant à une cave voûtée SB13068, la cave 1, dont le niveau d'apparition moyen se situe à 528,20 m d'altitude (fig. 85). Le mortier liant les pierres de la voûte semble identique à celui utilisé dans l'appareil principal du mur, tandis que les altitudes de mise en œuvre de la maçonnerie de cette cave, sous le seuil de la porte B1017, établissent une contemporanéité avec cette phase de construction (Pl. 4).

Ensuite, le parement nord du mur M1001, installé dans une rupture de pente, ne présente pas de fruit permettant de compenser les poussées latérales



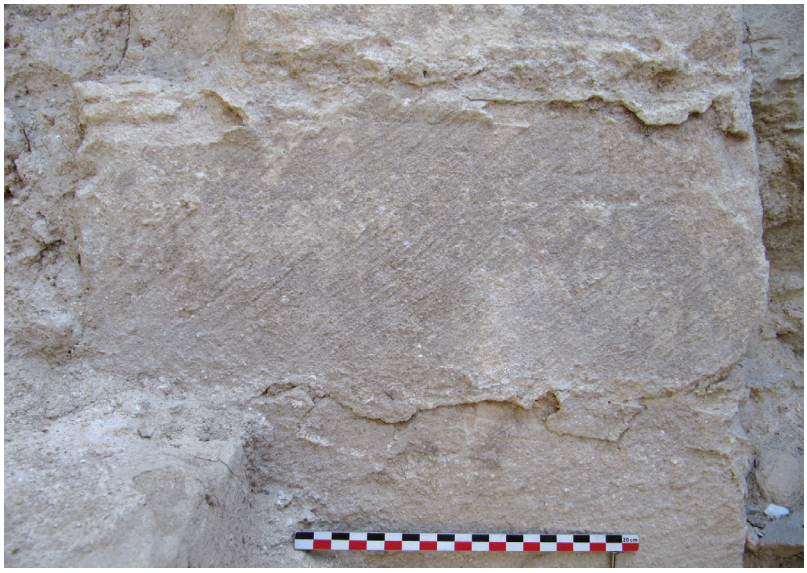


Figure 85 Secteur C : éléments à la base du jambage nord de la porte B1017.

Figure 86 Secteur C : détail des traces de taille sur un bloc du jambage nord de la porte B1017.

exercées par la différence de niveau entre l'intérieur et l'extérieur de l'édifice, produisant inévitablement, sans compensation des charges, des faiblesses dans les structures[43]. Par ailleurs, les vestiges de cette cave indiquent une orientation nord-sud de la voûte induisant *de facto* des poussées latérales supplémentaires. Il est alors possible que l'épaississement du mur M1001 soit une réponse (inadéquate) à la construction des structures de cette zone.

Cette mise en œuvre interroge sur la compétence des constructeurs qui font preuve d'un manque de connaissances techniques, particulièrement dans un territoire régulièrement sujet aux séismes. Les techniques de construction, connues depuis l'antiquité dans tout le monde méditerranéen, devraient dès lors être appliquées.

Deux fragments d'un sol ont pu être identifiés sur l'*extrados* de la portion de voûte conservée (SL13073), et plus à l'ouest (SL13069) dans le sondage C (fig. 85 ; fig. 87). Ce niveau de circulation se compose de dalles de pierre et de terres cuites architecturales liées par un mortier jaune légèrement différent des maçonneries connexes. Ce sol est placé à une altitude de 528,21 m, soit 20 cm plus bas que le seuil restitué de la porte B1017. Cette différence de hauteur, équivalente à celle d'une marche, permet donc de proposer ces deux éléments dans un ensemble cohérent. Les constructeurs se sont de toute évidence adaptés au niveau de circulation en dalle de pierre de la phase constructive précédente, encore en usage.

Aucun autre élément bâti ne peut être attribué à cette phase au niveau du mur oriental (M1003) et de la section ouest du mur méridional (M1008), largement réaménagés lors des phases suivantes[44]. En revanche, le mur M1010, conservé sur plus de 7 m de haut, constitue le plus haut des vestiges du bâtiment C construit durant de cette phase (Pl. 9 et 10). Nous pouvons par ailleurs proposer une équivalence entre les murs M1010 et M1019 grâce aux résultats

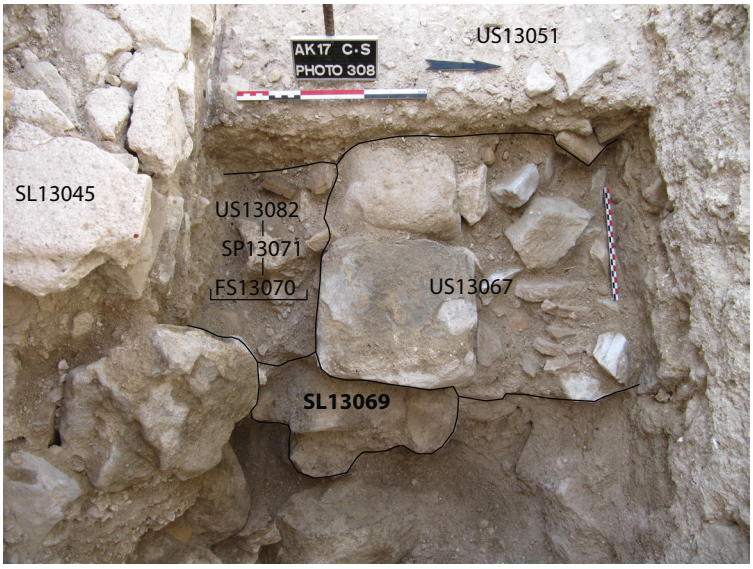


Figure 87 Secteur C : vue du sol SL13069.

obtenus avec la prospection radar, ainsi que la similitude constructive des appareils des deux murs. Ce n'est que lors du réaménagement des phases 9 et 12 que la partie occidentale du mur M1010 sera démontée.

Plusieurs éléments architecturaux mis en œuvre lors de cette phase de construction sont encore conservés dans ce mur M1010. C'est le cas de la porte B1009, large de 90 cm et constituée de gros blocs de grès assemblés avec le même type de mortier que la porte B1015 plus à l'ouest (fig. 88). L'altitude du sol en pierre dans cette zone permet de restituer une hauteur moyenne de passage à 2,25 m. L'agencement d'un cadre dormant avec imposte semi-circulaire est reconstitué grâce aux percements visibles de part et d'autre des montants, réduisant ainsi la hauteur du passage à environ 1,90 m. Les traces d'un décor redessinant un faux appareil en enduit blanc lissé et orné de liserés rouges sont conservées sur certains blocs de l'embrasure (fig. 89).

Une autre baie, B1018, attribuée à cette phase, est située 2,70 m au-dessus de la porte B1009 entre 533,60 et 536,20 m d'altitude (Pl. 9). Cette baie est composée des mêmes blocs de grès jaune que les jambages de la porte B1017 et le chaînage d'angle UC.1.25 (fig. 84). Au-dessus de la plaque de maintien pour le tirant, installé en 1999 lors de la restauration, deux blocs (UC10.18) de la même nature que le reste du cadre permettent de restituer une fenêtre avec un arc en plein cintre, de 1,32 m de largeur et de 2,20 m de hauteur. Cette ouverture a ensuite été bouchée (UC10.11) durant la phase postérieure pour l'installation du mur M1009. Aucun élément de cadre appartenant à cette fenêtre n'étant visible sur le parement sud du mur M1010, nous pouvons ainsi restituer cette baie avec un ébrasement intérieur (Pl. 10).

L'édification du mur M1010 a englobé la colonne en grès dans le cœur même de la maçonnerie (Pl. 9 et 12). Il est cependant impossible de déterminer si la

colonne a été intégrée dans son entier ou partiellement[45]. Quoi qu'il en soit, nous pouvons supposer une disparition complète de l'ancienne hypothétique colonnade.

Enfin, si l'appareil principal est identique pour tous les murs attachés à cette phase du bâtiment, la logique constructive des portes et des fenêtres nous échappe. Au premier abord, nous aurions pu penser que l'utilisation d'un grand appareil de grès pouvait répondre à un soin particulier dans la mise en œuvre de l'encadrement de grandes portes (B1015 et B1024) ou des chaînages d'angle (entre M1019 et M1020), mais nous ne comprenons alors pas son utilisation pour la porte B1009, de dimension nettement inférieure. La seule disposition qui ressort de cette observation est que spatialement, l'emploi du petit appareil de grès jaune est exclusivement situé dans la zone orientale de l'édifice, qui est par ailleurs conservé sur une hauteur plus importante. L'utilisation de matériaux différenciés pourrait, dès lors, avoir la même origine que l'arrêt temporaire de chantier, mis en évidence dans l'analyse du mur M1001, et l'hypothèse d'un problème d'approvisionnement des matériaux justifierait ces irrégularités.

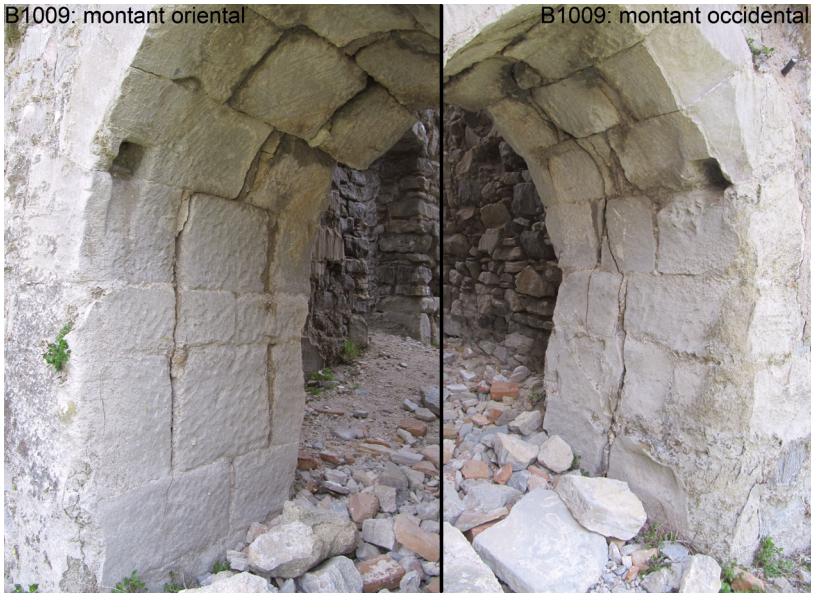


Figure 88 M1010 : empochements pour l'installation du cadre dormant de la porte B1009.



Figure 89 B1009 : traces d'enduit peint dans l'embrasure.


Mur en élévation
Structure mise au jour à la fouille
Mur restitué
Niveau de circulation
Structure antérieure arasée
Sépulture
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
Espace oriental
Bâtiment C
Secteur funéraire ouest
Secteur funéraire sud-ouest
M1002
M1003
M1008
M1009
M1007
M1010
M1001
M1019
M1020
B1017
B1016
B1012
B1023
B1009
B1024
B1015
N1007
N1005
cave 1
caveau 1
caveau 2
caveau 3
SB13003
SP13054
SP13031
DS13040
DS13054
SP13071
SL13045
SL13063
SB13016
SB14011
SB14004
SP14098
SP14064
SP14057
SL14006
surélévation du seuil
SB11663
SB11640
SP11626
SP11627
SP11613
SP11625
SB11619
SB11602
SB11643
SL11593
SB11594
SP11605
SP11523
SP11533
SP11527
SP11190
SP11171
SP11043
SP11183
SP11148
SP11151
SP11046
SP11157
SP11167
SP11065
SP11177
SP11515
SP11519
DS11557
SP11555
DS11558
SP11569

10 État 7 (*TAQ* 1394) : réaménagement global (XIIIe-fin XVIIe siècle) : réactivation des secteurs funéraires

Le bâtiment fait l'objet de plusieurs restructurations conséquentes que nous supposons, au regard du type de reprises effectuées, consécutives à un tremblement de terre (fig. 90). En effet, nous avons pu mettre en évidence dans la partie orientale de l'édifice d'importants travaux, comme le bouchage de la porte orientale B1017 et la réfection presque complète du parement occidental du mur M1003. C'est également au cours de cette phase que la structure arrondie de la configuration 1 est arasée pour installer un grand massif quadrangulaire, servant de renfort lors de l'érection d'un nouveau mur axé nord-sud. Ce mur, percé d'une large baie, diminue désormais la surface du bâtiment avec la création d'un espace oriental aménagé avec deux étages, attestés par les vestiges de trous de poutres visibles sur les murs nord et sud.

Les caveaux 1 et 2 ayant subi d'importantes dégradations, ils ont été repris avant une réfection complète des sols intérieurs de l'édifice, accompagnée d'une réduction de la largeur du passage de l'accès nord B1014. C'est durant cette période de réaménagement qu'un grand caveau a été construit au sud du bâtiment, condamnant définitivement l'entrée sud-ouest B1015.

Nous observons dans le même temps une réactivation des secteurs funéraires ouest et sud-ouest. Ces inhumations perturbant peu ou pas les inhumations précédentes, nous pouvons en déduire que ces dernières étaient signalées par des marqueurs de surface. À l'exception d'une sépulture inhumée durant la phase suivante, ces zones funéraires correspondent aux dernières concentrations d'inhumations d'adultes attestées autour de ce complexe[46].

L'étude des vestiges archéologiques met en lumière un même mouvement constructif pour ces différentes phases de chantier. La datation réalisée sur les ossements de l'individu de la tombe SP11613 installée à l'extérieur de l'angle nord-est du nouveau caveau 3 et à la base du seuil de la porte B1015, les situe entre 1244 et 1394. Cette sépulture étant mise en place après la construction du caveau 3, les travaux de cette phase sont exécutés avant la fin du XIVe siècle. En revanche, l'analyse réalisée sur les ossements de trois sépultures des zones funéraires ouest et sud-ouest établit une utilisation prolongée de ces zones sépulcrales, au moins jusque dans la seconde moitié du XVIIe siècle.

Figure 90
Plan de l'état 7.

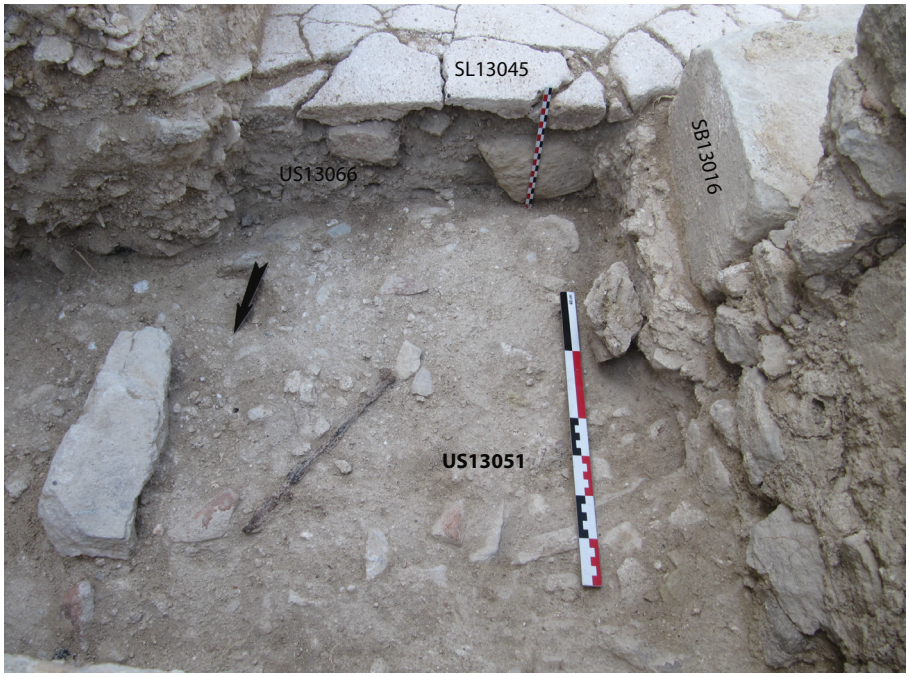


Figure 91 Secteur C : niveau US13051 et burin en fer.

10.1 Espace oriental

10.1.1 Inhumation privilégiée

Dans l'espace oriental, le niveau de circulation en pierre de la phase précédente est recouvert d'un remblai provenant probablement de travaux dans ce secteur. Dans ce niveau, composé de mortier écrasé et de nombreux fragments de pierres et de terres cuites architecturales, reposent des blocs quadrangulaires disposés parallèlement au mur M1001 (fig. 87 ; St. 24). Une sépulture orientée ouest-est (SP13071) a été découverte au-dessus du sol en pierre (SL13069) des phases précédentes. La tombe n'a pas été fouillée, néanmoins, la fosse tardive (FS13055) qui entame tous les niveaux archéologiques jusqu'à la cave 1 permet de voir que les ossements ont été déposés dans un creusement (FS13070) qui perce l'US13067. Ce dernier a pu être guidé, sinon déjà prévu par la pose des blocs de pierre. Suivant cette idée, il est possible que ces blocs déterminent un alignement est-ouest dans le prolongement occidental du jambage nord de la porte B1017. Aucune autre fonction ne peut pour l'instant être prêtée à ces pierres, puisque leurs sommets sont dépourvus de toute trace de mortier ou d'un quelconque aménagement, et qu'un niveau de travail sableux (US13051) vient recouvrir le tout lors du réaménagement postérieur des sols en mortier.

10.1.2 Création de l'espace oriental

Dans un premier temps, une épaisse couche de mortier écrasé ou rebattu (US13051) vient recouvrir le niveau US13067 et la sépulture SP13071 en formant ce qui semble être un arrêt de chantier plan à 528,53 m d'altitude (fig. 91 ; St. 24). La composition du sédiment, la présence d'un burin en fer[47] sur la

surface, ainsi que la mise en place d'une tranchée de fondation liée à la structure bâtie SB13016, placée en retour d'équerre vers le sud par rapport au mur M1001, indiquent la présence d'un niveau de chantier.

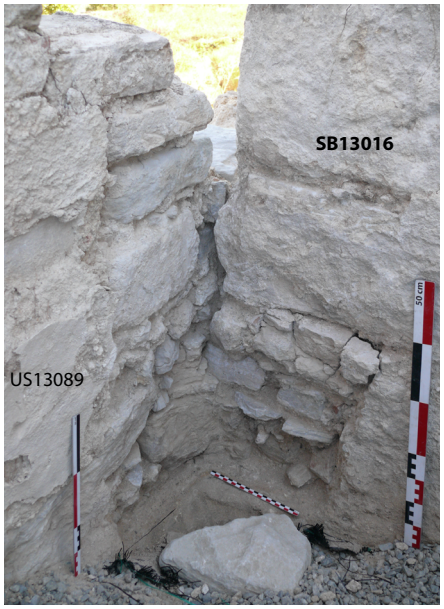
Un sondage dans l'angle oriental du mur SB13016 a permis de vérifier que cet ensemble est bien postérieur à la mise en place du mur septentrional du bâtiment C édifié durant la phase précédente (fig. 92). En effet, certaines pierres du parement sud du mur M1001 sont placées de biais, confirmant ainsi une césure et une reprise de maçonnerie (SB13081) afin d'agrafer – assez grossièrement – cette nouvelle structure en reperçant l'ancien mur. En revanche, un sondage dans l'angle occidental révèle que le parement sud du mur M1001 (UC1.5) et cette structure SB13016 sont liés avec le même mortier (fig. 93). Cette observation est cohérente avec la césure visible sur le parement nord du mur M1001 avec l'UC1.46, résultant vraisemblablement de la mise en place du contrefort SB13003 sur lequel nous reviendrons (Pl. 1). Il semblerait que cette portion du mur M1001 ait été fragilisée par la mise en place de la structure SB13016 et qu'elle ait requis un remontage, offrant la possibilité de marier les maçonneries entre elles du côté occidental.

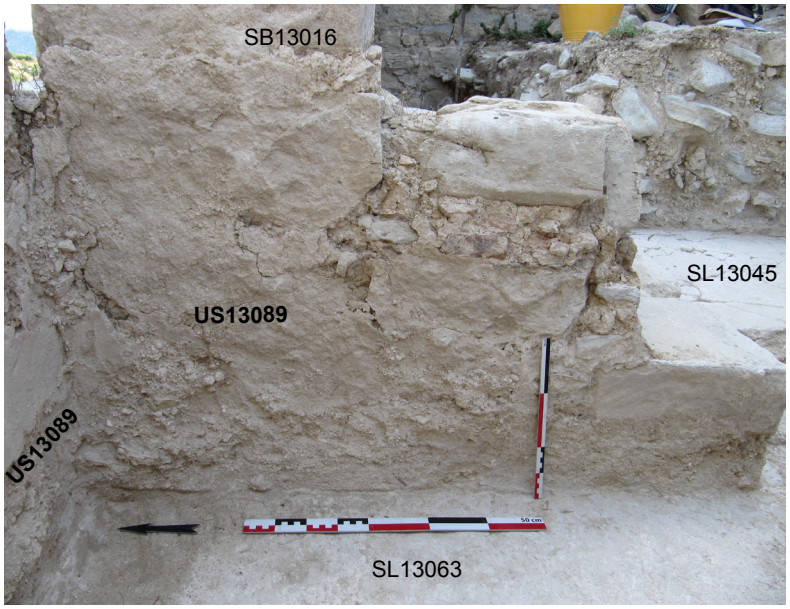
Une fois la construction de ce nouveau mur effectuée, les parements ont été recouverts d'un enduit lissé blanc cassé à l'ouest (fig. 94), tandis qu'à l'est, la découverte de plusieurs petits fragments d'enduit peint suggère une décoration plus riche et plus colorée.

L'arasement du mur SB13016 à une altitude de 529,25 m rend difficile l'interprétation de son développement en élévation. Cependant, l'alignement des blocs du parement sud, ainsi que la présence du sol en mortier à sa base permettent de restituer soit un montant de baie, soit l'assise d'un arc d'axe nord-sud (B1012) favorisant la circulation entre le nouvel espace oriental et le bâtiment C.



Figure 92 Secteur C : détail de construction de l'angle nord-est du mur SB13016.





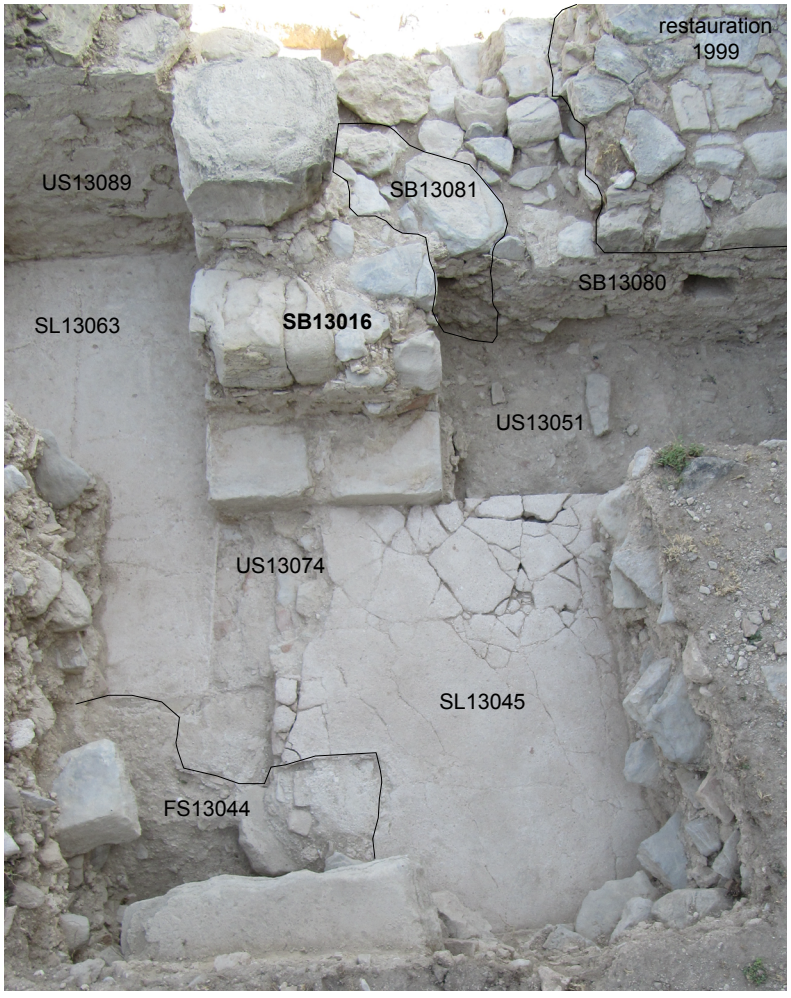


Figure 93 Secteur C : sondage dans l'angle nord-ouest du mur SB13016.

Figure 94 Secteur C : enduit US13089 sur le parement occidental du mur SB13016.

Figure 95 Secteur C : vue d'ensemble du mur SB13016.

Les vestiges du mur M1009 correspondraient ainsi au prolongement de cette nouvelle séparation (Pl. 9).

Au nord, le contrefort quadrangulaire SB13003, de 2,20 m par 2,40 m, s'appuie contre cette importante reprise de maçonnerie. Les fondations de cet ensemble reposent sur l'arase des structures arrondies appartenant à la configuration 1 (St. 22 ; Pl. 1). La semelle de ce massif est adaptée aux différences de pendage est-ouest et sud-nord des niveaux, donnant ainsi à voir plus d'assises conservées dans la partie orientale. Les parements sont constitués de blocs équarris de diverses tailles et de nature hétérogène avec des assises régulières et des chaînages d'angle puissants. Ces parois étaient recouvertes d'une épaisse couche d'enduit blanc très dur, certainement dans le but de prévenir l'érosion et les infiltrations d'eau. Par ailleurs, cette maçonnerie semble avoir été partiellement mariée dans le mur M1001 : une large césure d'insertion (US13085/SB13087) peut être observée à ce niveau (fig. 96)[48].

Plusieurs niveaux ont été repérés à la base du parement nord de ce massif. La fosse FS13010, orientée est-ouest contre ce parement, a dans un premier temps probablement servi de tranchée de fondation (fig. 97 ; St. 22). La présence d'un sédiment limono-sableux dans les couches profondes, ainsi que le glissement d'ossements humains d'une sépulture tardive (SP13054) permettent d'étayer l'hypothèse d'une action forte de l'eau (de pluie ?) ou de l'existence d'une rigole d'évacuation.

Par ailleurs, le contrefort apparaît désaxé par rapport à l'implantation du mur SB13016. La fonction du massif serait alors de contenir la faiblesse créée par la rupture de maçonnerie entre la partie orientale et ce mur SB13016 (Pl. 2).



Figure 96 Secteur C : insertion du massif SB13003 dans le mur M1001.



Figure 97 Secteur C : vue zénithale de la fosse FS13010.

L'engagement des blocs supérieurs de la structure SB13003 dans l'appareil du mur M1001 et la verticalité de l'UC1.46 mettent en évidence une limite supérieure dans la construction de cet épaulement à 529,31 m, guère plus haut que son état de conservation actuel (fig. 96 ; Pl. 1)[49].

Même en l'absence d'indices qui nous permettraient de connaître le type de l'arc (plein cintre, surbaissé, en anse de panier, brisé, etc.) de la baie B1012, nécessaire au calcul de la courbe de pression, il est plus que probable que le massif SB13003 ait été d'une hauteur insuffisante pour contrer les poussées latérales. Nous avons le sentiment d'un travail réalisé par intuition et non d'une réelle connaissance des principes constructifs pour un tel ouvrage.

En face, durant la même phase de travaux, la baie B1018, au-dessus de la porte B1009 dans le mur M1010, a également subi quelques transformations. Elle a en effet été bouchée (UC10.11) pour permettre la construction du mur M1009, pendant méridional de la structure SB13016 mentionnée précédemment (Pl. 9).

Ensuite, le montant occidental (UC1.6) de la baie B1023 ne pouvait pas être attribué à l'état précédent, pour des questions de typologie (Pl. 2). Il est cohérent de penser que la construction d'une ouverture en avant du nouvel espace oriental soit contemporaine de ce dernier. Les vestiges encore en place permettent ainsi de proposer, pour cette fenêtre, une largeur maximale de 94 cm et une tablette à une altitude d'environ 530,53 m[50]. En l'absence de la partie supérieure de la fenêtre, la forme du linteau et sa hauteur sont impossibles à déterminer.

Lors de la réorganisation de l'espace oriental, la porte B1017 a été bouchée (SB13086), coupant ainsi la circulation avec les probables aménagements à l'est de l'édifice. Nous verrons que cette communication a été rétablie ultérieurement à un niveau supérieur grâce à la porte B1001 (Pl. 4). Il est intéressant de constater qu'à ce moment-là, ce n'est pas seulement la porte qui est rebouchée, mais une très grande majorité du parement occidental du mur M1003 qui est remonté. En effet, le montant sud de la porte B1017 (UC3.38) est presque entièrement démonté et il ne reste rien du linteau. Il semble également que certains

blocs de gypse jaune présents plus au sud, de même nature géologique et de même module, soient des remplois de l'encadrement de cette porte (fig. 98). Les dommages subis par ce mur sont semblables à ce que l'on constate après un tremblement de terre avec un décollement du parement extérieur[51].

L'existence de deux étages a été mise en évidence dans l'espace oriental. Si le parement occidental du mur M1003 a presque été entièrement remonté, le parement nord du mur M1008 a été doublé par une maçonnerie d'environ 17 cm d'épaisseur, dans laquelle deux niveaux de trous de poutre ont été insérés à 532,65 m (UC8.37 à 8.39) et 535,95 m (UC8.45 à 8.47). En revanche, seul l'un des trous de poutre du premier niveau a été conservé dans le parement méridional du mur M1001, l'UC1.18 (Pl. 2 et 9). Les poutres étaient donc orientées nord-sud entre les murs M1001 et M1008.

Une plate-bande de 15 cm de haut, formée par cinq blocs de réemploi en grès (UC8.36) est insérée au premier étage, dans le parement nord du mur M1008 (Pl. 9). L'altitude inférieure de cette structure pourrait correspondre au niveau du plancher, soit 17 cm au-dessus des trous de poutre. Cette structure est surmontée d'un doublage en briques cuites (UC8.42) recouvert de nombreuses traces de charbons, ce qui suggérerait l'emplacement d'un foyer, même si aucun conduit n'a pu être mis en évidence.

En plus de la création d'un espace oriental, il y a eu des modifications dans l'élévation du mur M1001 avec l'adjonction de deux fenêtres (Pl. 1 et 2). La fenêtre B1016 a ainsi été intégrée dans la réfection du mur, apportant de la



Figure 98 Mur M1003 : vestiges des montants de la porte B1017 et blocs de grès jaune en réemploi dans le remontage du parement ouest (rouge).

lumière dans le nouvel espace oriental. La reprise de maçonnerie pour la mise en œuvre de cette ouverture concerne toute la partie haute du mur avec les UC1.40 et 1.42[52]. La conservation du montant oriental (UC1.3 et 1.21) permet de proposer une hauteur maximale de l'ouverture de 2,10 m, puisqu'elle est contrainte par la construction du premier étage identifié avec le trou de poutre UC1.18. La fenêtre était surmontée d'un arc (en plein cintre ou surbaissé ?) dont le départ est visible dans la partie haute du montant oriental nord UC1.21. L'ouverture est ébrasée vers l'intérieur, tandis que le tableau, large de 22 cm, précède une feuillure de 8 cm qui supportait le cadre dormant (fig. 99).

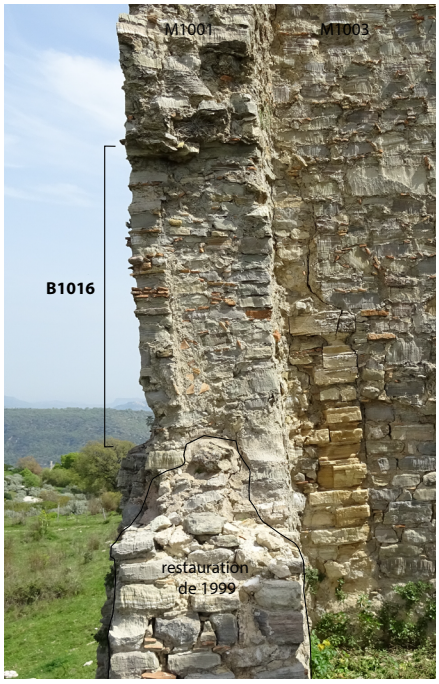
10.1.3 Inhumations extérieures

Pour terminer, notons l'existence de deux inhumations primaires SP13031 et 13054[53], ainsi que de deux dépôts secondaires (DS13040 et 13048), installés sur les grandes dalles de fondation en gypse, au nord du mur M1001 et à l'ouest du massif SB13003 (fig. 90 ; fig. 97 ; fig. 100). En l'état des connaissances, nous pouvons simplement affirmer que ces inhumations ont été mises en place après les travaux de cette phase[54]. Ces sépultures ont été bouleversées par une souche d'arbre, ainsi que par les effets de ravinement d'eau mentionné plus haut.

Une bague en bronze surmontée d'une perle dorée à la feuille d'or, deux pointes en bronze, trois perles en verre ou en obsidienne et deux monnaies ont été découvertes avec les inhumations (fig. 101). Malheureusement, l'état du mobilier ne permet pas de fournir une borne chronologique pour ces installations. En revanche, la présence de clous indique l'existence d'un coffre en bois. Nous ne pouvons toutefois pas déterminer à quelle sépulture cette découverte appartient.

Figure 99 B1016 : détail de l'embrasure.

Figure 100 Secteur C : vue zénithale de la SP13031 et du DS13040.





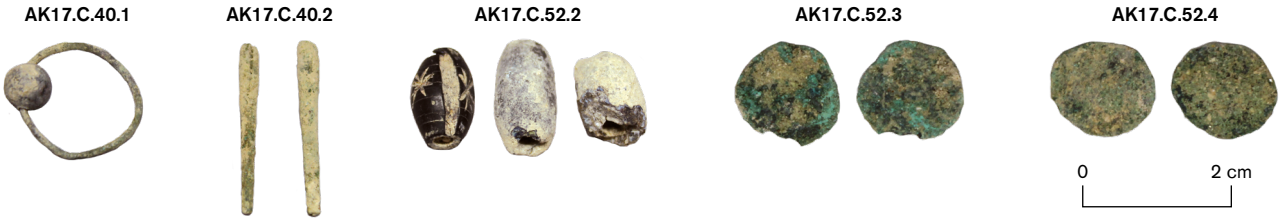


Figure 101 Secteur C : matériel découvert dans les inhumations.

10.1.4 Mise en place du nouveau sol de mortier

La mise en place du nouvel espace oriental se termine par l'élaboration d'un nouveau sol découvert sur toute la surface, confirmant un réaménagement global et simultané du bâtiment.

Dans la partie orientale de l'édifice, une couche de nivellement (US13066) est réalisée pour la mise en place d'un vaste sol en mortier blanc (SL13045) dont l'altitude moyenne se situe à 528,74 m (fig. 102 ; St. 24). Dégagé sur une longueur de 1,90 m, ce sol vient se plaquer contre la face sud du mur SB13016, dont il borde toute la moitié orientale. Un autre sol en mortier (SL13063), dont l'altitude moyenne est de 528,59 m, est mis en œuvre contre le nu occidental de ce mur SB13016. À la transition des deux sols vient s'intercaler une zone de maçonnerie irrégulière en L (US13074), incluant des terres cuites architecturales et des pierres posées à plat et noyées et dans un bain de mortier (fig. 103). Cette couche de préparation est révélée par l'arrachement peu soigneux d'un dispositif de transition entre les deux sols, très certainement une marche (en pierre ou maçonnée) d'une hauteur de 15 cm. L'ensemble de ces éléments forme ainsi une suite architecturale cohérente fonctionnant en continuité.

Par ailleurs, la présence de certains indices suppose l'existence d'aménagements verticaux légers, sans doute en matériaux périssables, qui venaient contraindre ou compléter ces sols. Le premier de ces indices est l'insertion de pitons métalliques dans les deux niveaux de sol dessinant des lignes obliques par rapport à l'axe du mur SB13016. On y voit les possibles ancrages de dispositifs légers, peut-être pour du mobilier fixé au sol (fig. 104).

Un deuxième indice réside dans la disposition très particulière de la limite nord du sol SL13045, à l'est du muret SB13016 et parallèle au mur M1001. Cette démarcation ne résulte pas d'un creusement ultérieur, mais correspond à l'emplacement d'une planche verticale (contremarche ?) dont on conserve la trace en négatif dans l'épaisseur du sol (fig. 102).

Le troisième indice, probablement lié au précédent, est un ensemble de négatifs de pièces de bois contre la même limite nord du sol SL13045. En surface du niveau US13051 apparaît un négatif rectangulaire (TR13083) de 12 par 16 cm pour une profondeur de 6 cm, aligné avec un trou d'accroche (SB13087) de 20 par 14 cm, aménagé dans le parement sud du mur M1001. Dans cette zone, la limite nord du sol, presque parfaitement rectiligne, accuse un léger décrochement juste à l'aplomb du négatif TR13083 (fig. 105). L'hypothèse la plus

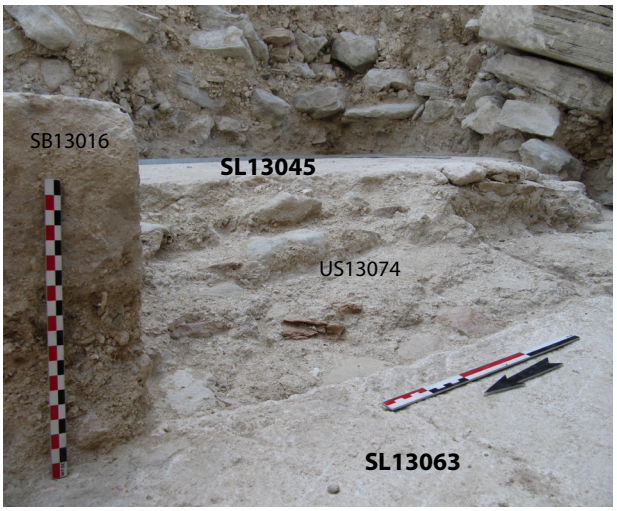
probable serait que ces deux négatifs soient liés à une structure en bois associant une pièce horizontale (pénétrant dans le parement du mur) et une pièce verticale. C'est donc contre cette structure aujourd'hui disparue que fut directement coulé le sol de mortier blanc, épargnant ainsi une étroite bande de terrain orientée est-ouest, large de 72 cm, et prolongeant vers l'est la saillie que constituait le muret SB13016. Il a pu s'agir d'un cloisonnement ou de boiseries doublant le mur M1001, comme une armoire ou un banc.

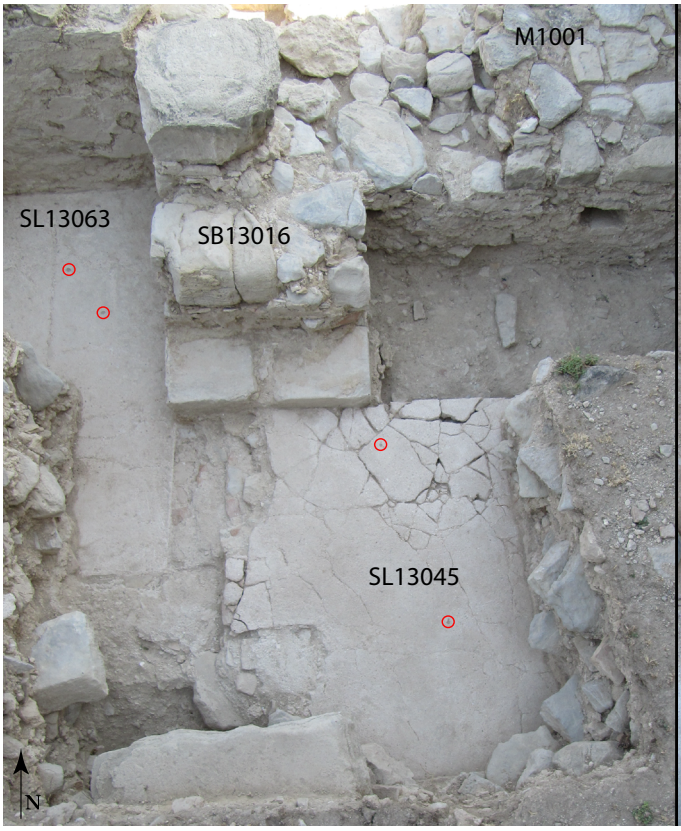
Figure 102 Secteur C : détail du sol SL13045.

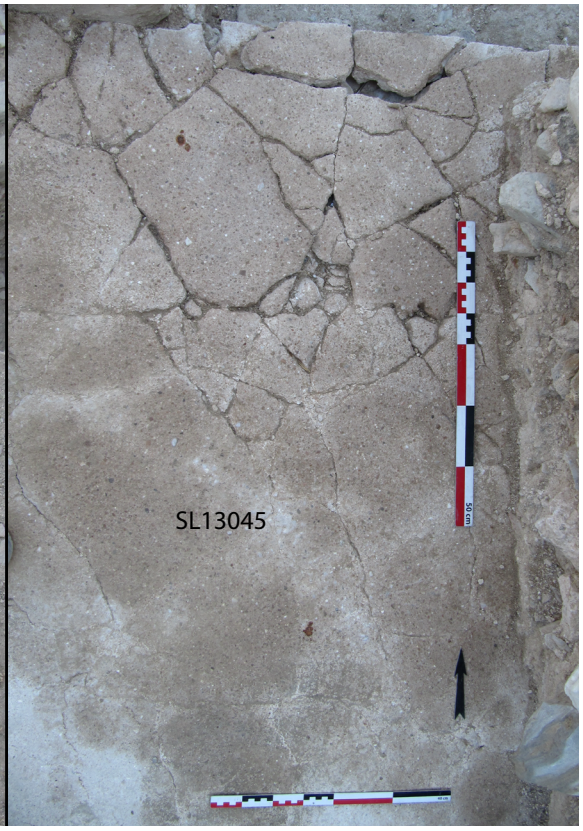
Figure 103 Secteur C : transition entre les sols SL13045 et 13063.

Figure 104 Secteur C : vue des ancrages métalliques et détail.









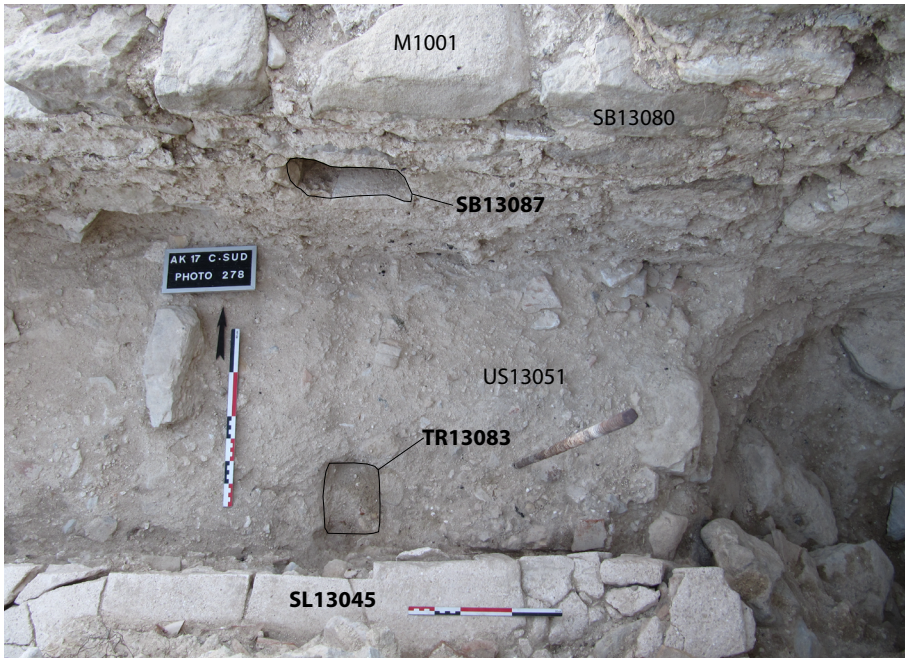


Figure 105 Secteur C : vue des négatifs de poutres SB13090 et TR13083, à l'est de SB13016.

10.2 Zone centrale de l'édifice

10.2.1 Reprise des caveaux

La reprise des caveaux 1 et 2 en place depuis la configuration 3 est également consécutive à un tremblement de terre. Le rein nord, ainsi que les structures sous-jacentes du caveau 1 ont ainsi été détruites et le niveau de démolition (US14095) recouvert par la préparation du nouveau sol en mortier (US14033) témoigne de ces travaux (St. 25 et 27). Le comblement (US14041) de l'espace sous la voûte orientale semble avoir été réalisé en même temps, comme le suggère la présence du dépôt secondaire DS14051 pouvant correspondre à des sépultures bouleversées, puis réinhumées au même emplacement (fig. 106).

Le blocage (US14029) au-dessus de la voûte SB14053 est ensuite reconstruit grossièrement à l'aide de blocs de tout-venant noyés dans un épais mortier servant ensuite de support à la mise en place du nouveau sol en mortier blanc. Bien que cette zone soit très perturbée, la structure voûtée s'étendait vers l'est jusqu'à la nouvelle ouverture SB14011. Cet accès, long de 57 cm et large de 47 cm, est entouré d'une margelle constituée de trois blocs en grès taillés en L (fig. 107)[55]. Ces blocs sont installés à l'ouest et au sud sur un niveau plan formé par des briques (US14085) reposant sur un niveau de blocage (US14092) identique à celui mis en place au-dessus de la voûte est (St. 28). En revanche, la margelle nord a été installée sur un aménagement hétérogène servant à rattraper le niveau d'installation de cette nouvelle ouverture. Une épaisse couche de mortier mêlé de fragments de terres cuites architecturales sert d'accroche pour l'empilement des margelles de l'ancien caveau SB14035. Ces dernières servent d'assise à la nouvelle margelle nord et au nouveau sol en mortier sur lequel nous allons revenir (fig. 55).



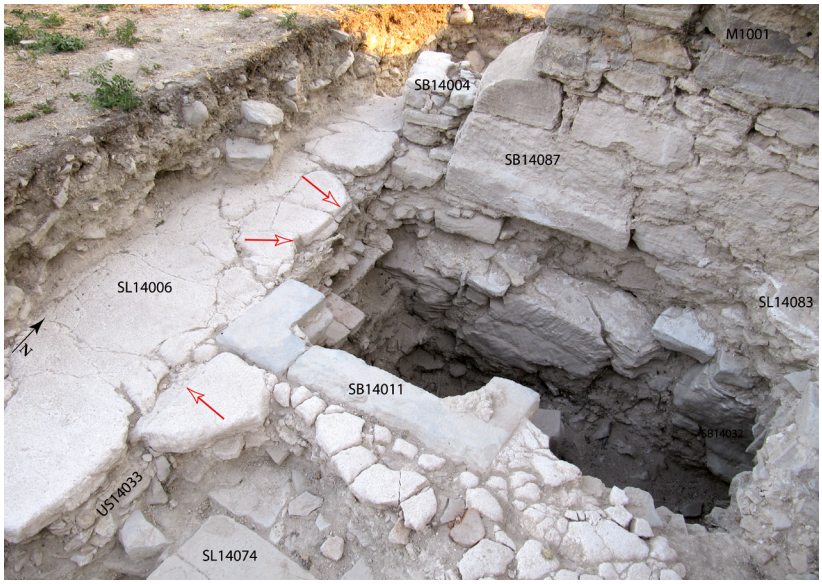


Figure 106 Secteur D : remplissage US14041 et DS14051.

Figure 107 Secteur D : zone autour du caveau 1.

Les traces de mortier retrouvées dans la feuillure en plusieurs endroits démontrent que la dalle de fermeture du caveau était scellée.

Le caveau 2 semble également avoir été partiellement reconstruit, du moins dans la partie supérieure dégagée lors de la fouille, le mortier utilisé étant le même que celui retrouvé en plusieurs endroits autour du caveau 1[56]. Le creusement de la fosse FS14086 peut également être associé à cette phase, car elle correspond au déblaiement de l'effondrement de la première structure voûtée (SB14045) dont une grande partie s'est effondrée (St. 26, 27 et 28).

10.2.2 Réduction de la porte B1024 et mise en place du nouveau sol de mortier

Comme nous l'avons constaté, la mise en place du sol en mortier procède d'un réaménagement général du bâtiment. Au niveau de la porte B1024, cette réfection du sol est précédée par la réduction du passage dont seul le montant oriental a été dégagé. Ce nouveau jambage trapézoïdal (SB14004) s'appuie contre l'ancien piédroit oriental SB14087 (Pl. 2). Édifié avec des blocs hétérogènes ainsi que des fragments de terres cuites architecturales, ce nouveau montant, enduit sur sa face occidentale, est ébrasé vers le sud, ce qui permet d'orienter la circulation et d'éviter le caveau 1, nouvellement reconstruit (fig. 107).

L'agencement d'une barrière se devine grâce à un négatif de trou de piquet de section carrée de 5 cm de côté et de deux négatifs linéaires de part et d'autre du trou de piquet. Cette sablière basse était emboîtée sur une profondeur maximale de 2 à 3 cm dans le sol afin de maintenir en place les éléments verticaux de la barrière (fig. 107 : flèches rouges).

Le sol de mortier mentionné précédemment est installé après la mise en place du nouvel encadrement de la porte B1024 et de la nouvelle margelle du

caveau 1, puisqu'il s'appuie contre ces deux structures. Ce niveau de circulation, situé à une altitude moyenne de 528,36 m, est directement coulé sur un radier de mortier (US14033) très dur et épais de 5 à 8 cm.

Un fragment de ce sol découvert dans le remplissage de la fosse au nord du caveau 2 permet d'apporter de nouveaux éléments sur la mise en place de cet important niveau de marche (fig. 108). Ce lambeau de mortier, épais d'une dizaine de cm, était traversé par plusieurs tiges végétales dont il ne reste rien aujourd'hui. Ces branchages servaient ainsi de treillis d'armature pour la cohésion du sol dont la grande surface était indéniablement sujette à des efforts importants de compression et de tension. Les marques en négatif visibles sur le dessous montrent clairement que le sol a été mis en place sur d'anciennes structures. Il s'agit peut-être, dans ce cas précis, du négatif entre deux dalles en pierre du sol précédent.

Le ciment utilisé pour ce sol est similaire à celui découvert dans l'espace oriental. Il est en revanche différent de celui découvert au nord du mur méridional M1010. En effet, le niveau de circulation n'est pas établi en chape uniforme, mais en dalles de mortier coulées sur place et dont l'élaboration diffère suivant le support sur lequel elles reposent (fig. 109).

La dalle la plus au sud (SL12052) mesure 1,44 m de long et est directement coulée sur le pavage en pierre en place depuis la configuration 3, sans aucune préparation particulière. Mais la mise en œuvre des autres plaques (SL12043 et 12055) est très différente[57]. L'absence de pavage en pierre[58] a obligé les constructeurs à rétablir un niveau horizontal avant de couler le sol. Ils ont pour cela récupéré des tuiles, qu'ils ont placées face concave vers le haut avant de combler les interstices avec des granules de mortier et de terres cuites architecturales. Cette méthode a alors permis de niveler le tout, avant de couler les dalles et d'obtenir ainsi un niveau de circulation plan à une altitude de 528,40 m. Aucune de ces dalles ne présente de vestiges d'une âme végétale, comme ceux retrouvés pour le fragment découvert près des caveaux. Les constructeurs ont dû estimer que la petite dimension de ces plaques ne nécessitait pas d'armature supplémentaire. Cette disparité de mise en œuvre pourrait s'expliquer par une différenciation des espaces que nous n'avons pas encore abordés dans les sondages archéologiques.

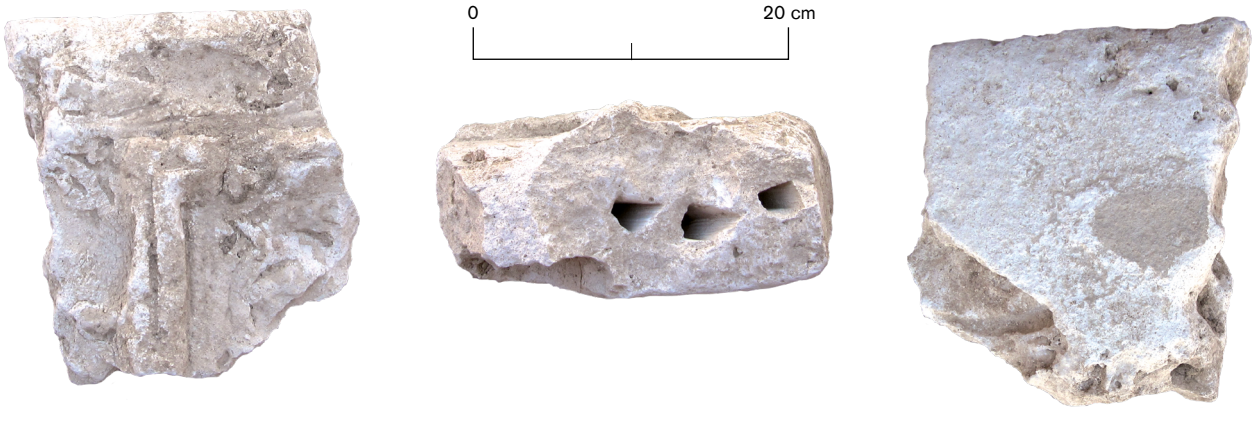
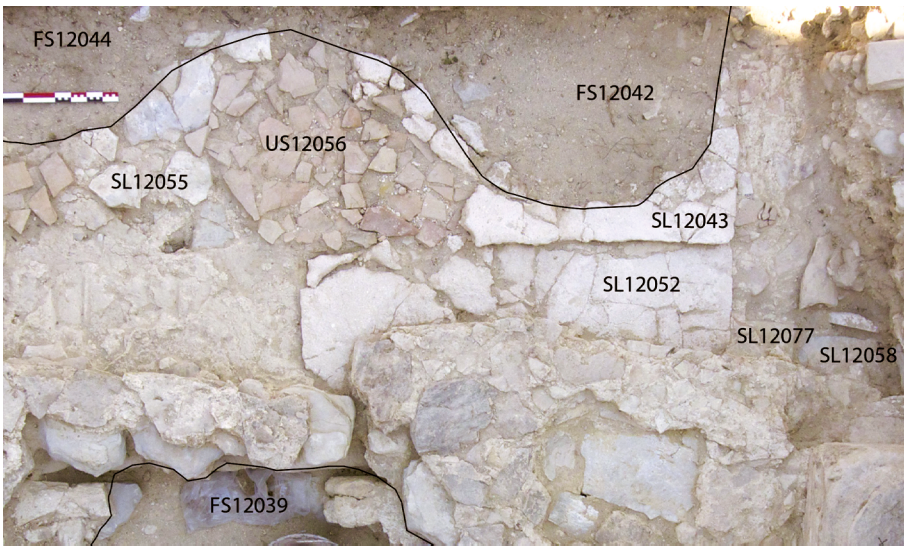


Figure 108 Fragment de sol en mortier blanc.

Figure 109 Secteur B : vue des dalles en mortier blanc et détails du nivellement de la dalle SL12043.





La modification de l'édifice observée pour cette phase s'accompagne donc d'une transformation majeure des niveaux de circulation avec une réfection générale des sols. Ces derniers sont réalisés avec un mortier blanc posé en chape ou dalle, réparti sur trois niveaux de marches différents, correspondant certainement à trois zones fonctionnelles différentes. De plus, la surface soignée et la finesse du mélange caractérisant ces différents mortiers indiquent l'importance qu'ils devaient avoir, sans doute pour l'apparat ou le confort des lieux.

10.2.3 Les inhumations

10.2.3.1 Les inhumations dans le caveau 1

Trois inhumations (SP14057, 14064 et 14098) et quatre dépôts secondaires (DS14051, 14054, 14059 et 14067) ont été mis au jour au fond du caveau 1 (fig. 110)[59]. Les individus des tombes SP14057 et 14064 sont superposés, séparés par une fine couche de sédiment. Seule la partie inférieure des individus, à partir des lombaires, a pu être observée, la partie supérieure étant prise dans la berme occidentale. La fouille partielle de ces deux inhumations n'a pas permis à l'anthropologue d'obtenir suffisamment d'indices permettant de dresser la chronologie de dépôt de ces sujets. La position de ces deux squelettes, strictement alignés et placés l'un au-dessus de l'autre, suggère *a minima* une connaissance de l'emplacement du sujet de dessous (SP14064). S'il ne s'agit pas d'un seul ensevelissement, les moments d'inhumations sont très rapprochés dans le temps. Les indices de décomposition en espace vide ont également été repérés pour le sujet SP14064, indiquant ainsi la présence d'au moins une planche de couverture.

L'individu de la SP14098 a été inhumé en position assise, le dos courbé vers l'avant, puis recouvert dans un second temps des ossements du dépôt secondaire DS14067. La position atypique de cet individu pourrait faire penser à un infirme que l'on aura maintenu dans une posture confortable sans contraindre le corps lors de l'inhumation[60]. Quelques rares objets ont été retrouvés près des individus : des perles en bois, en verre et en os, ainsi que plusieurs fragments de récipient en verre (fig. 111). Ces objets en verre pourraient être rapprochés de burettes liturgiques, destinées à contenir les huiles, l'eau bénite ou encore le vin lors des messes. Selon Ghislaine Noyé, le rituel consistant à enterrer les clercs



Figure 110 Secteur D : vue des différentes inhumations installées au fond du caveau 1.

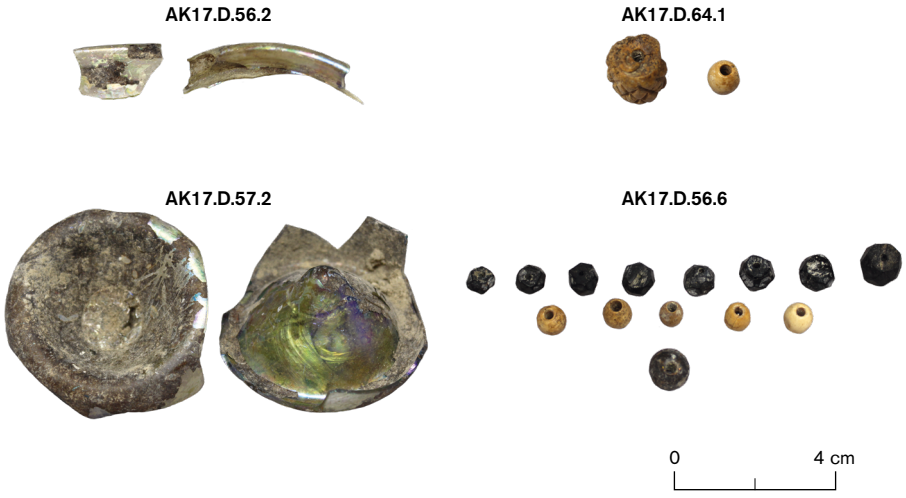


Figure 111 Matériel de la sépulture SP14098.

d'église avec de petites burettes en verre remplies d'eau bénite est courant durant le bas Moyen Âge. Il est cependant très rare d'en retrouver entières dans les fouilles, ce qui rend leur identification difficile[61].

Enfin, une couche de cendre (US14055) recouvre et scelle ce groupe de sépultures (St. 25, 27 et 28). Ce niveau évoque l'effondrement d'une structure en bois de type plancher, charpente ou colombage, consécutif à un incendie, peut-être après un sac ou un tremblement de terre, comme les sources l'évoquent à plusieurs reprises.

Les résultats des datations C^{14} réalisées sur les ossements de l'individu de la sépulture SP14064 et sur un fragment de 10 cm de poutre carbonisée découvert dans la couche de cendre démontrent que le sujet de la tombe SP14064 a été inhumé après 1480. Les résultats n'ont cependant pas permis de donner une date plus précise pour l'incendie que nous pouvons seulement placer quelque part après 1666.

10.2.3.2 Fosse sépulcrale au nord du caveau 2

Entre les dalles de fondation en gypse (SB14078) et le mur nord du caveau 2 (SB14079), une fosse (FS14034) contenant un dépôt secondaire partiel (DS14060) a été découverte sous la préparation du sol en mortier blanc (fig. 112; St. 27 et 28). Trois fragments de dalles de mortier blanc (US14047) du même type que le sol construit durant cette phase sont installés à plat sur le comblement (US14040) de la fosse, mais sous le niveau de préparation du sol construit durant cette phase, qui s'est par ailleurs affaissé dans cette dépression. Ces fragments ne constituent pas un niveau de circulation, mais plutôt un nivellement postérieur au comblement de la fosse. Il s'agit certainement de rebuts de dalles qui auraient été réutilisés ici. Il est difficile de proposer une interprétation pour cet ensemble mal conservé. Une ouverture plus large du secteur de fouille permettrait de mieux appréhender le contexte général.

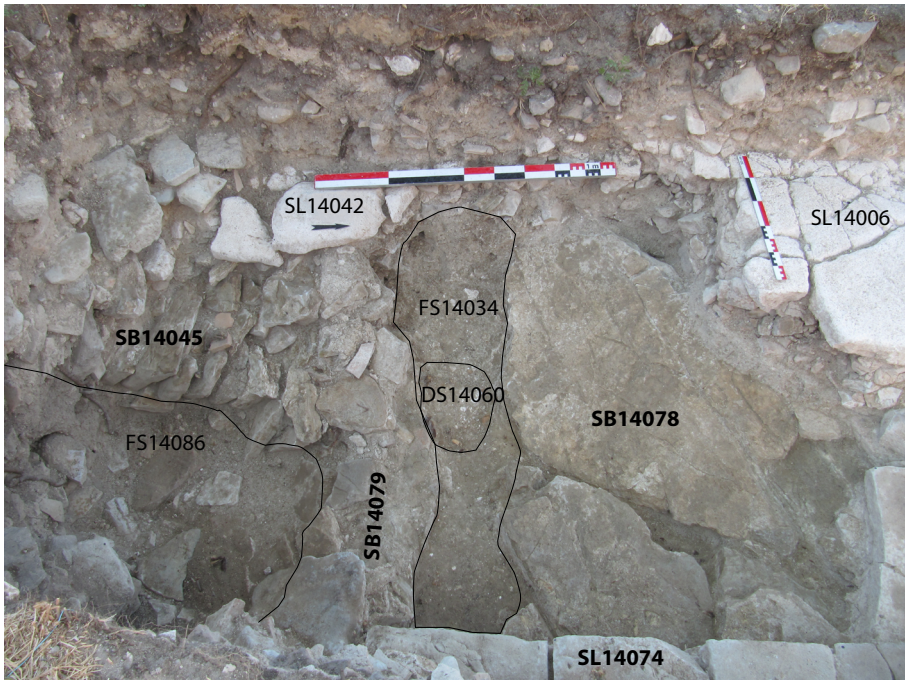


Figure 112 Secteur D : fosse sépulcrale FS14034.

10.3 Zone occidentale de l'édifice

Lors de cette phase de réaménagement, la partie occidentale du bâtiment a notamment été réorganisée avec la création d'un nouvel espace souterrain au sud, condamnant l'ancien chemin en pente douce à la sortie du bâtiment, devant la porte B1015. Avant la mise en place des constructions de cette zone, à un moment qu'il est impossible à déterminer, une importante couche d'argile mêlée de terres cuites architecturales et de gravier d'environ 30 cm d'épaisseur (US11634 et 11652) vient condamner ce passage qui menait à la porte B1015. Ce remblai semble constituer un niveau horizontal visant à accueillir de nouvelles constructions (Pl. 20, 24, 25 ; St. 19).

10.3.1 Construction du grand caveau 3

Un grand caveau est donc construit au sud du mur M1019 et de la porte B1015, condamnant ainsi l'ancien chemin d'accès en gypse mis en évidence dans l'état 6. La différence de niveau entre le secteur funéraire sud-ouest et le niveau de circulation extérieur nous avait permis de proposer l'aménagement d'un mur de soutènement ou d'une bute aménagée qui aurait contenu la zone cimétériale encore utilisée. L'aménagement d'une structure bâtie dans cette zone a donc exigé la mise en place d'une maçonnerie contenant ces niveaux.

Dans un premier temps, le mur SB11594, orienté nord-sud, est donc installé contre le nu sud du mur M1019 (Pl. 20). Ce mur SB11594 est arasé dans une

phase postérieure ; les traces d'arrachement (US11664) permettent de proposer une altitude maximum de 529 m (St. 19). L'altitude supérieure du mur occidental de ce caveau est ainsi bien plus importante que le mur oriental (SB11619) qui culmine à 528,01 m.

Le mur SB11594, épais de 65 cm, présente un ressaut de fondation de 16 cm de largeur sur son parement occidental. Ce ressaut, construit avec un léger fruit doté de joints légèrement saillants, indique une construction en tranchée étroite[62].

Outre l'étude du mariage des maçonneries, celle des mortiers permet d'associer à cette phase de travaux toute une série de construction, à commencer par la voûte en berceau brisé SB11602 (fig. 113). Cette structure, aujourd'hui visible en coupe, car repercée par de larges trous de pilleurs modernes, prend appui à l'ouest contre le mur SB11594. Le ressaut de fondation de ce mur sert de contrebutement pour la voûte, une sorte de charge massive des reins dont le remplissage se compose de plus petits moellons et de tout-venant.

Si le mur oriental du caveau (SB11619) présente le même type d'appareil que le mur occidental et la voûte, la mise en œuvre est en revanche différente. Ce mur présente deux ressauts successifs : le plus élevé est à la même altitude que celui du mur occidental, à 528,01 m ; le ressaut inférieur se situe quant à lui 37 cm plus bas, à 527,64 m d'altitude (fig. 114 ; St. 19). Cette particularité pourrait s'expliquer par la volonté de mieux fonder ce mur installé à l'emplacement de l'ancien cheminement en dalles de gypse. Ce double ressaut permettrait ainsi d'éviter le gauchissement du berceau. Il est installé en tranchée étroite (TR11668) dans l'épais niveau d'argile remaniée compacte (US11634) qui recouvre l'ancien chemin. Une couche argileuse (US11630) plus gravillonneuse

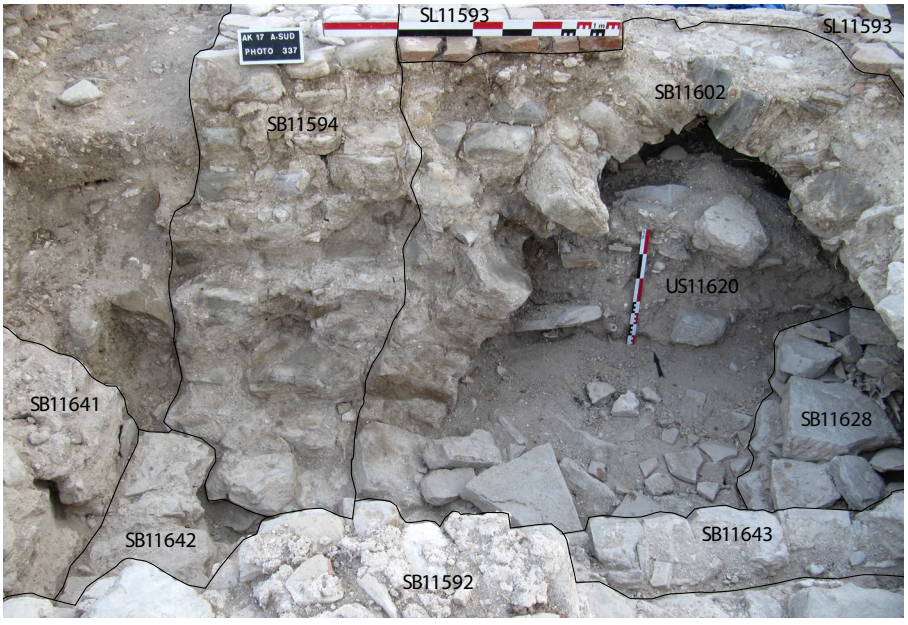


Figure 113 Secteur A : caveau 3, vue depuis le sud.

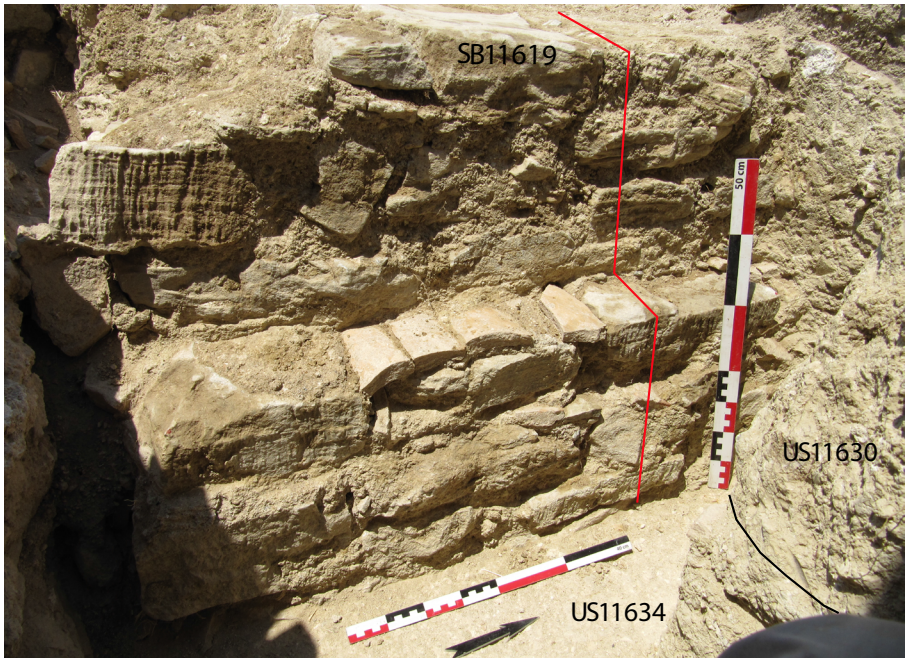


Figure 114 Secteur A : double ressaut du mur oriental du caveau 3.

recouvre la couche US11634 et s'appuie directement contre la partie supérieure du mur SB11619, dont la partie inférieure correspond au sommet du second ressaut et vient donc sceller cette construction.

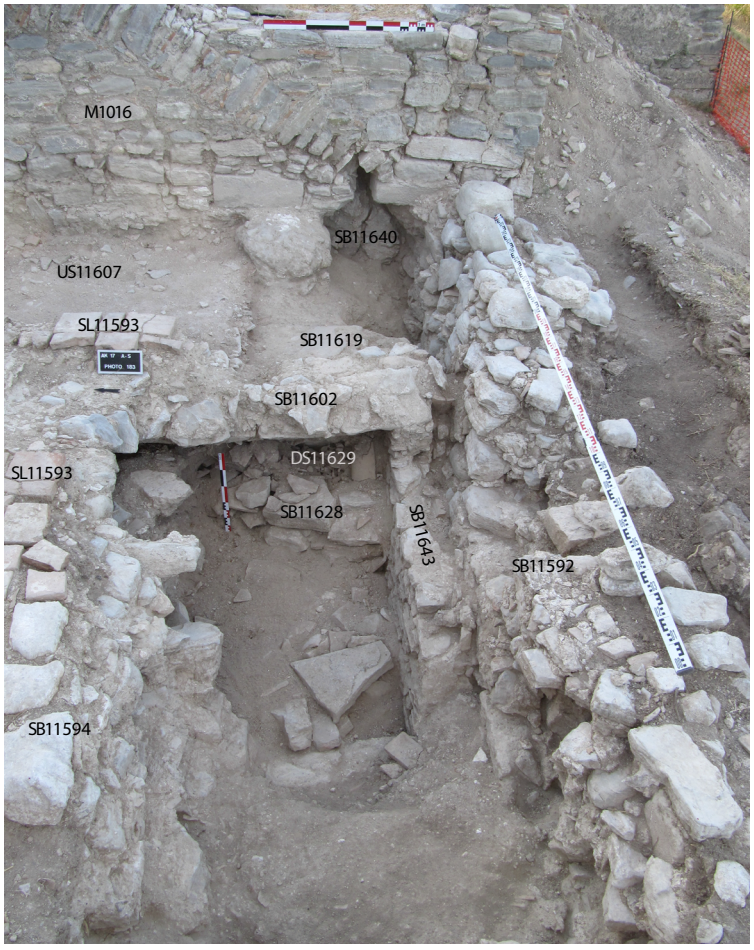
Le caveau est fermé au sud par le mur SB11643 dont il ne reste que le parement nord, compte tenu d'une importante restructuration de cette zone lors de la phase suivante (fig. 115 ; fig. 116). Le mariage des maçonneries est par ailleurs impossible à observer en raison de l'aménagement postérieur d'un ossuaire maçonné (fig. 117). En effet, la maçonnerie semi-ovale (SB11628) établie contre l'amorce du berceau dans l'angle sud-est du caveau, constituée de pierre sèche et de terres cuites architecturales non assisées, contient un important dépôt secondaire (DS11629)[63]. Nous considérons que la mise en place tardive d'un tel dépôt suggère un grand respect des anciennes inhumations, puisqu'elles sont conservées dans un espace clos et distinct lors de la réutilisation de ce caveau en espace de rejet funéraire, que nous proposons à partir de la phase 12.

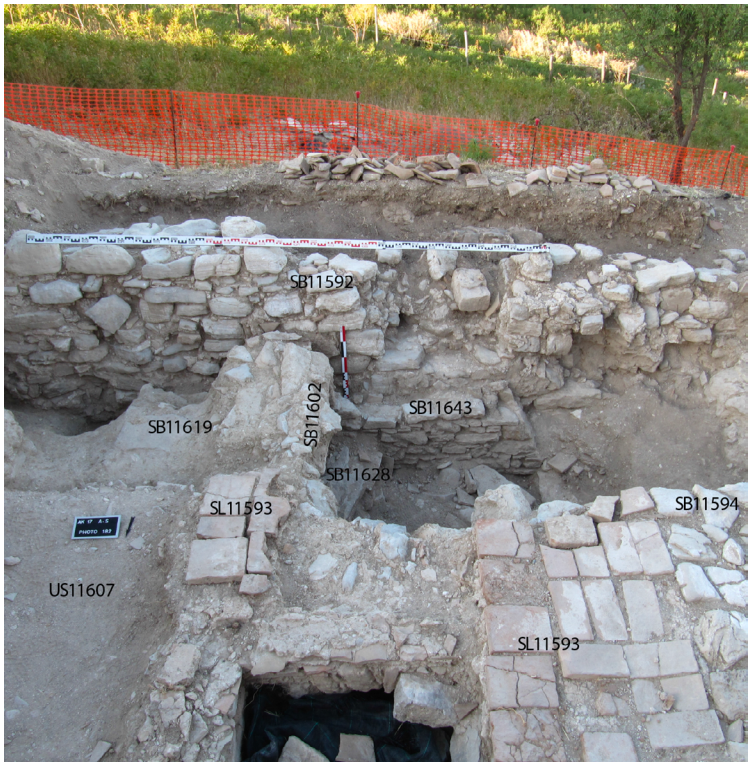
Enfin, un sol en carreaux de terres cuites (SL11593) recouvre l'*extrados* du berceau à une altitude moyenne de 528,55 m (fig. 116)[64]. Les carreaux viennent buter à l'ouest contre le mur SB11594, tandis que nous ignorons l'étendue orientale de ce sol en raison des très grands trous de pilleurs venus perturber cette zone. Par ailleurs, une épargne quadrangulaire de 66 par 75 cm d'une ancienne trappe aménagée au centre du berceau permettait de descendre dans ce caveau (fig. 118).

La maçonnerie SB11640 à la base du mur M1016 et perpendiculaire au mur M1019 pourrait également faire partie de la transformation générale de cette zone (fig. 115 ; Pl. 24). Ce mur, en retrait vers l'est d'environ 15 cm par

Figure 115 Secteur A : caveau 3, vue depuis l'ouest.

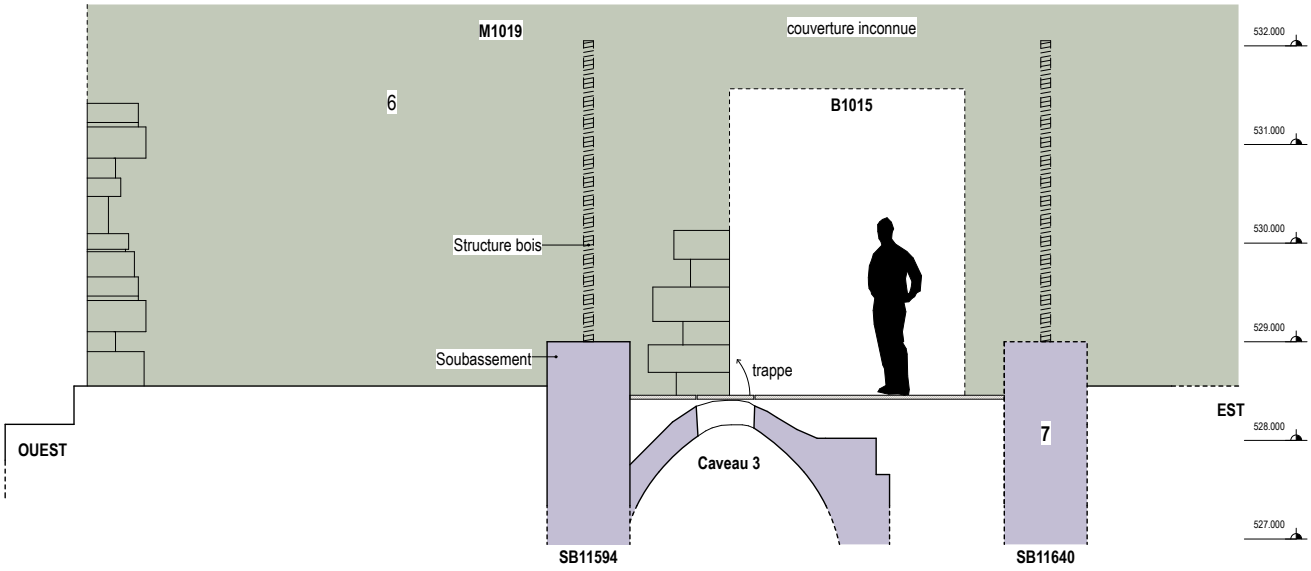
Figure 116 Secteur A : caveau 3, vue depuis le nord.











rapport au mur M1016, est installé dans le remblai US11630, le même qui stabilise le ressaut supérieur du mur oriental du caveau. Ce mur est donc mis en place après la construction du caveau. Son alignement avec le jambage oriental de la porte B1022 pourrait constituer la limite orientale de cette zone funéraire nouvellement constituée.

La construction de ce caveau, recouvert d'un sol de terres cuites et percé d'une trappe d'accès, a certainement exigé la mise en œuvre d'une couverture, afin de protéger ces structures. L'hypothèse serait de voir au-dessus du caveau un espace clos ou semi-clos accessible depuis la porte B1015. Nous pourrions imaginer que le mur méridional (SB11643) et le mur oriental (SB11640) ne s'élevaient pas plus haut que 529 m, altitude maximale mise en évidence pour le mur occidental (SB11594). Ces trois murs feraient ainsi office de soubassement surmonté d'une structure en bois (ouverte ou fermée ?) et d'une toiture (fig. 119).

Figure 117 Secteu A : dépôt secondaire DS11629.

Figure 118 Secteur A : trappe d'accès au caveau 3.

Figure 119 Proposition pour l'espace au-dessus du caveau 3 à la phase 6.

10.3.2 Surélévation du seuil

La mise en place de ce nouveau caveau ainsi que du sol en carreaux de terres cuites a exigé une adaptation du niveau de seuil de la porte B1015. La base du piédroit oriental (SB11656) et les dalles de gypse (SB11657) de l'ancien niveau de circulation se situent près de 70 cm sous le niveau de circulation nouvellement créé (Pl. 20). Un grand bloc de grès (SB11663) de 30 à 35 cm de haut a donc été installé horizontalement entre les piédroits originels de la porte. Ce nouveau seuil, à l'altitude de 528,35 m, est situé 20 cm plus bas que le sol de terres cuites, ce qui permet de restituer un niveau de marche reliant le bâtiment principal à ce nouvel espace. L'installation de ce seuil fonctionne par ailleurs parfaitement avec le nouveau sol en mortier découvert au sud de la porte B1024, puisque celui-ci est situé à la même altitude.

10.3.3 Inhumations

Nous assistons durant cette phase d'occupation à un développement important du cimetière, que nous pouvons distinguer en trois aires d'inhumation distinctes : deux zones dans la continuité des secteurs funéraires ouest et sud-ouest mis en place lors des configurations 2 et 4, et une troisième zone correspondant à une tombe quadruple installée au nord du caveau 3, contre le nouveau seuil de la porte B1015.

10.3.3.1 Les inhumations du secteur funéraire sud-ouest

Quatre sépultures orientées ouest-est sont installées au droit du parement sud du mur M1019 (fig. 90). Les tombes SP11523, 11527 et 11533 sont coupées dans leur partie supérieure par la tranchée de fondation (TR11537) du mur M1018 construit durant la phase suivante et l'inhumation SP11605 plus à l'est.

La SP11527, dont seules les diaphyses des tibias et les fibulas sont conservées, a été beaucoup plus perturbée que la SP11523, dont il ne manque que le crâne (fig. 120). Une partie des ossements de la partie supérieure de la SP11533 manquent également (fig. 121), tandis que la sépulture SP11605 est mise en place sur trois tombes associées à la configuration 4 (fig. 122).

Si aucune structure n'a pu être mise en évidence pour la SP11527, des restes de planches en bois ainsi que quelques pierres de calage près du crâne et du bassin ont été découverts pour la SP11523. Par ailleurs, la grande dalle posée de chant contre laquelle repose le crâne de l'individu de la SP11547 (configuration 4) a probablement servi de marqueur de surface, puisque la tombe SP11523, installée à une altitude assez proche de la SP11547, ne la perturbe pas. En revanche, les indices d'une structure pour la SP11533 sont plus ténus. Une pierre retrouvée au sud du membre inférieur droit a pu servir de calage, tandis que quelques fragments de bois ont été retrouvés sous les côtes de l'individu : il s'agit peut-être d'une planche de fond de cercueil.

Aucun matériel n'a été retrouvé dans les SP11527 et 11533, mais quelques fragments de céramique ont été repérés dans le comblement de la SP11523 (fig. 123). Il s'agit de majolique peinte provenant d'Otrante ou du Golfe de Tarente, datée du XIIe siècle[65].







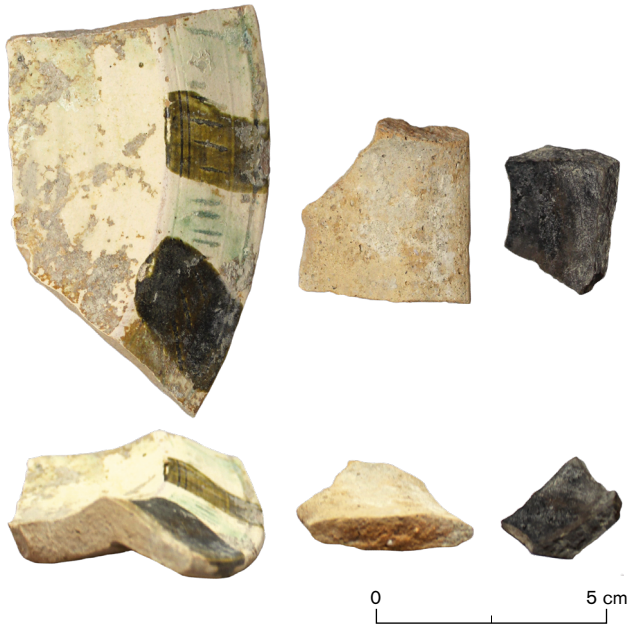


Figure 120 Secteur A : sépultures SP11523 et 11527.

Figure 121 Secteur A : sépulture SP11533.

Figure 122 Secteur A : sépulture SP11605.

Figure 123 Fragments de céramique AK17. AS.522.

Les pierres de coffrage sud de la SP11597 appartenant à la précédente phase d'inhumation constituent la paroi nord de la SP11605. Les restes de deux planches en bois ont également été retrouvés. Pour cette tombe, cependant, celle du dessous pourrait également constituer la couverture de la tombe SP11523[66].

10.3.3.2 La tombe quadruple

L'inhumation multiple creusée dans un niveau d'argile à la base de la porte B1015 peut également être associée à cette phase d'occupation (fig. 124 ; fig. 125). Il est probable que les sujets aient été installés au plus près du caveau, n'ayant pas la

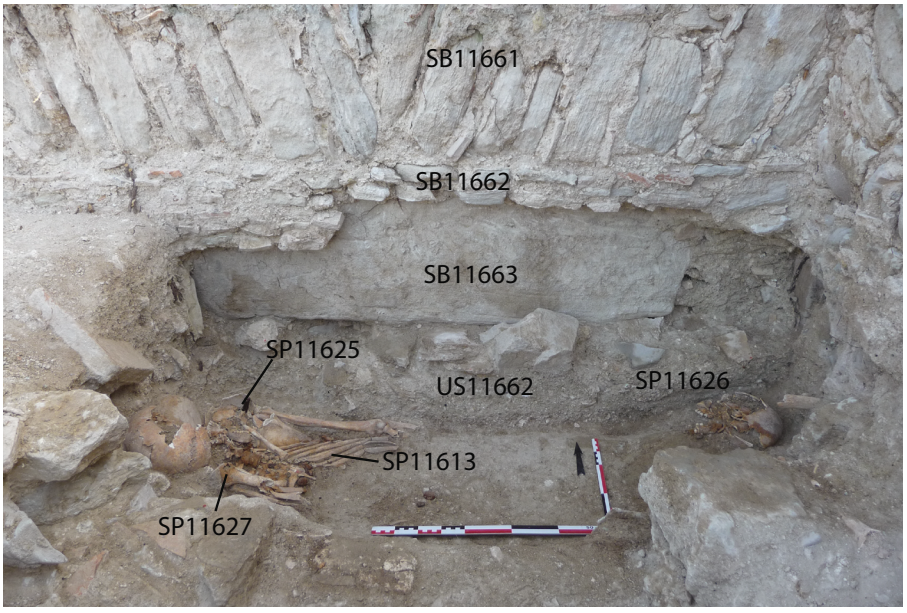




Figure 124 Secteur A : tombe quadruple.

Figure 125 Secteur A : sépultures SP11613, 11625 et 11627.

possibilité d'être inhumés à l'intérieur. Cette sépulture accueille quatre individus, un adulte (SP11613) et trois immatures (SP11625, 11626 et 11627), reposant tous à une altitude comprise entre 527,87 et 527,95 m. L'angle extérieur nord-est de la cave semble former la limite sud de la sépulture, tandis que les quelques pierres alignées au droit du parement sud du mur M1019 pourraient en constituer la limite nord. Malgré la mauvaise conservation osseuse des individus, dont il ne reste que la partie supérieure, l'existence d'au moins un cercueil est attestée par la découverte de quatre clous et de quelques fragments de bois, repérés sous l'individu SP11627. L'étude anthropologique a révélé que les ossements des trois individus orientés ouest-est (SP11613, 11625 et 11627) sont en contact direct, révélant une quasi-simultanéité du moment d'inhumation.

En effet, la tuile retrouvée sous le crâne des individus SP11613 et 11625 recouvre celui du sujet SP11627. Il semble donc que l'individu SP11627 ait été placé un peu avant les deux autres, mais sans qu'il soit encore complètement décomposé : ceci expliquerait la position de sa mandibule à la fois sous et sur la tuile, ainsi que le basculement des crânes des deux autres sujets. En revanche, il est impossible d'établir le lien chronologique entre ces trois inhumations et la SP11626. Malgré le creusement d'un trou de pilleur qui a isolé les ossements de cette dernière des trois autres sujets, l'individu de la SP11626 semble avoir été enseveli dans la même structure funéraire, aucune différence de bordure de fosse n'ayant été constatée. Le mouvement important des ossements des quatre squelettes indique qu'ils se sont décomposés dans un espace vide. La mise en évidence d'une réouverture de la tombe pour l'installation des individus SP11613 et 11625 suggère l'existence d'un marqueur de surface non retrouvé en fouille. L'importante perturbation au centre de cette sépulture multiple n'a permis de découvrir qu'une perle et deux épingles d'environ 4 cm soudées entre elles près de l'individu SP11625.

10.3.3.3 Les inhumations du secteur funéraire ouest

15 sépultures et six dépôts secondaires constituant deux groupements d'inhumation ont été identifiés à l'ouest du mur M1020 (fig. 90).

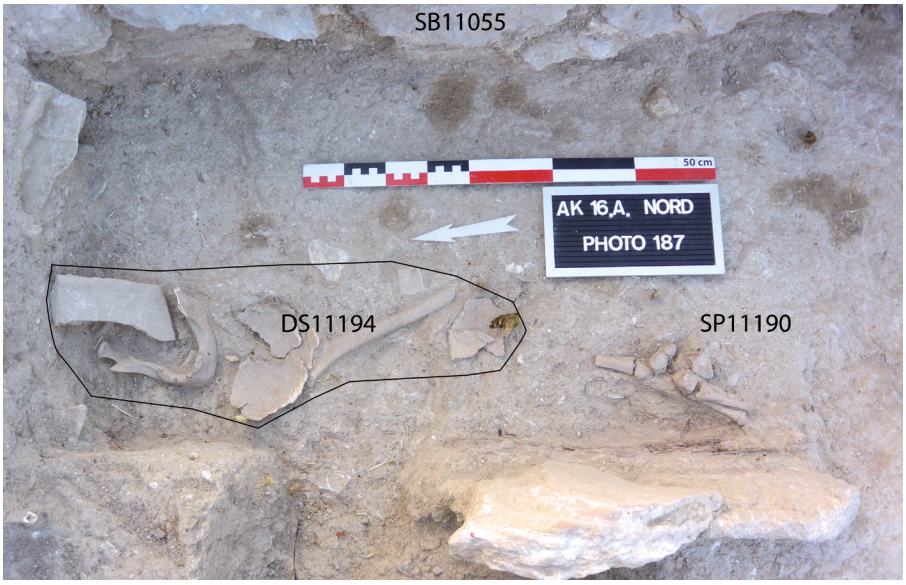
Le groupe d'inhumations découvert dans la partie nord du secteur comprend 11 sépultures et trois dépôts secondaires répartis sur une surface d'environ 11 m^2 et paraissent faire partie d'un ensemble cohérent[67]. La population de ce groupe se compose principalement d'individus adultes, à l'exception de celui de la sépulture SP11190, dont l'âge est estimé entre 11 et 16 ans. Si les tombes SP11065 et 11171 ont été bouleversées par la mise en place d'éléments architecturaux, nous constatons plusieurs recoupements et perturbations entre les différentes structures funéraires. En effet, l'installation de la tombe SP11171[68] a fortement perturbé la tombe adjacente SP11190, dont elle semble partager la même structure (fig. 126 ; fig. 127). Cette tombe SP11190 est par ailleurs coupée par le dépôt secondaire DS11194 au nord et la tombe SP11043 au sud. De la même manière, la sépulture SP11151 recoupe l'inhumation SP11148 et la tombe SP11065[69]. Enfin, la tombe SP11605 recouvre la SP11167.

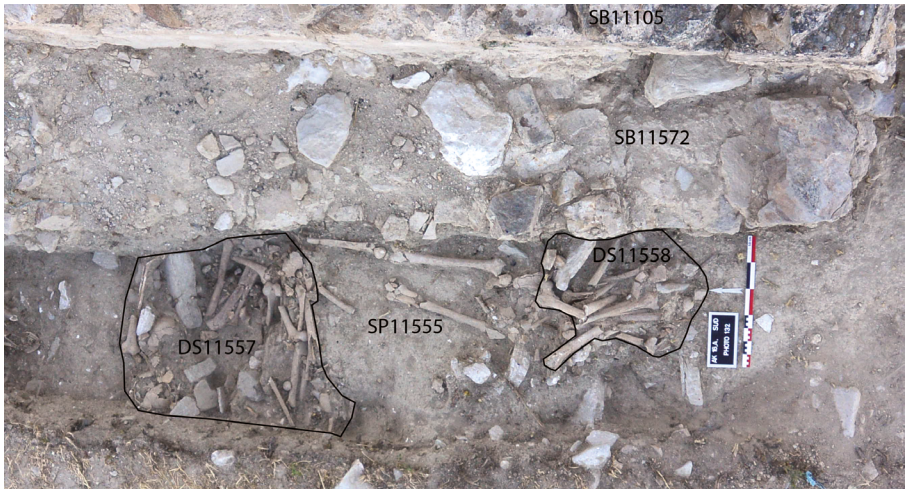
Figure 126 Secteur A : sépulture SP11171.

Figure 127 Vue zénithale de la sépulture SP11190 et du dépôt secondaire DS11194.

Figure 128 Secteur A : sépulture SP11555 et dépôts secondaires DS11557 et 11558.







Le groupe d'inhumations découvert dans la partie sud du secteur, contre le mur SB11572 construit lors de la configuration 5, comprend quatre sépultures et deux dépôts secondaires répartis sur une surface d'environ 2,5 m[270]. Les dépôts secondaires DS11557 et 11558 ont été installés au nord et au sud de l'individu de la tombe SP11555 en la perturbant (fig. 128). Légèrement plus au nord, c'est la sépulture SP11515 qui recoupe la SP11519, perturbant à son tour le dépôt secondaire DS11159.

Ces bouleversements entre structures funéraires, l'installation de dépôts secondaires et la présence de nombreux ossements dans le terrain encaissant des sépultures illustrent bien la gestion d'un espace funéraire en constante réorganisation et sur un temps assez long.

Nous pouvons toutefois remarquer une distinction des sépultures au sein même de cette population, se traduisant en premier lieu par l'orientation des individus (fig. 90). En effet, si la majorité des inhumations sont orientées ouest-est, plusieurs sépultures (SP11046, 11171, 11190 et 11555) suivent un axe sud-nord, la tête au sud, l'individu de la SP11190 faisant exception. L'utilisation d'un cercueil est attestée pour toutes les inhumations, mais les sépultures orientées sud-nord ont bénéficié d'un aménagement complémentaire.

Pour la SP11190, la limite occidentale du coffrage en bois est alignée avec une pierre posée de chant que l'on peut considérer comme un calage (fig. 127). La sépulture SP11171 qui coupe cette dernière s'aligne également sur cette pierre, démontrant ainsi une réutilisation de la structure de la tombe SP11190. La tête repose au sud contre deux dalles de remploi en grès (US11175) disposées de chant, contre la tête de mur nord de la structure SB11052 (Pl. 21). Les contraintes observées sur le squelette suggèrent que le sujet aurait également été enveloppé dans un linceul (fig. 126). Un élément lapidaire polygonal, peut être un fragment de remplage, a été retrouvé disposé à la verticale au centre de l'inhumation et peut servir ainsi de marqueur de surface. Seul un petit fragment de pipe a été retrouvé dans le comblement de cette sépulture (fig. 129).

La sépulture SP11046 a été installée contre le parement occidental du mur SB11052 construit lors d'une phase précédente (fig. 130). Trois dalles posées de chant encadrent l'individu, dont seule la partie supérieure est conservée. Plusieurs restes ligneux ont été repérés, démontrant l'usage d'un cercueil en complément d'une structure en pierre. Quelques petits fragments de céramique ont été découverts dans le comblement de la sépulture qui pourrait être une imitation de protomajolique ou de la RMR, datés entre le XIIIe et XVe siècle (fig. 131)[71].

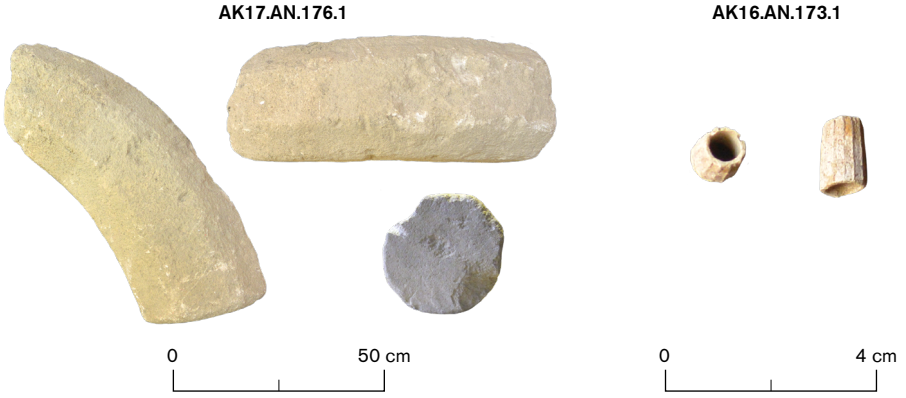


Figure 129 Fragments de remplage et de pipe.



Figure 130 Secteur A : sépulture SP11046.



Figure 131 Fragments de céramique AK15. AN.46.

10.4 Conclusion partielle et datation de la phase 7

Les résultats des datations réalisées sur les individus SP11171, 11533 et 11613 établissent une phase d'occupation relativement longue pour cet état de l'édifice. En effet, l'individu SP11613 de la tombe quadruple, inhumé après la construction du caveau SB11602 et daté entre 1244 et 1394, atteste que les travaux de cette phase se font au plus tard à l'extrême fin du XIVe siècle.

En revanche, les résultats obtenus sur les ossements des sujets SP11171 et 11533 perturbés par l'installation de structures bâties de la phase suivante, fournissent un *TAQ* de 1670 pour l'exploitation du secteur funéraire ouest et un *TPQ* de 1660 pour l'exploitation du secteur funéraire sud-ouest. Les résultats obtenus avec la SP11533 démontrent que le secteur funéraire sud-ouest a été réactivé plus tardivement que le second. Ces résultats sont confirmés par la découverte d'une monnaie de Charles Quint dans le comblement de la sépulture SP11151, près de l'hémithorax droit et des poignets de l'individu (fig. 132)[72]. Charles Quint est couronné et porte la barbe sur l'avers, la frappe est donc postérieure à 1530[73]. Cette monnaie, datée entre 1530 et 1556 (date de décès), confirme ainsi l'utilisation du secteur funéraire ouest au milieu du XVIe siècle. Par ailleurs, les fragments de majoliques retrouvés dans la SP11046 confirment une utilisation du cimetière entre le XIIIe et le XVe siècle.

Il semble donc que l'édifice soit conservé dans cet état, entre deux siècles et demi et quatre siècles, avant de subir de très importantes restructurations (état 8 à 10). Nous verrons que le contexte politique n'était guère propice à des investissements et expliquerait cet état de stagnation.



Figure 132 *Carlino* en argent AK16.AN.153.1.


Mur en élévation
Structure mise au jour à la fouille
Mur restitué
Niveau de circulation
Structure antérieure arasée
Sépulture
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
M1002
N1001
N1009
B1001
N1002
N1010
Bâtiment oriental
M1003
M1004
M1005
B1016
cave 1
Espace oriental
M1008
Espace sud-est
M1009
M1007
B1007
B1012
B1023
B1009
M1010
M1001
N1007
Bâtiment C
caveau 1
caveau 2
SP14098
SP14057
SP14064
B1024
M1015
Aile sud
B1015
caveau 3
N1005
SB11592
M1019
SP11028
M1020
M1018
M1017
Tour occidentale
SB11195 (conf. 2)
SB11246
SB11055

11 État 8 : construction de la tour NO (*TPQ* 1480-*TAQ* 1674), construction de l'aile sud et du bâtiment oriental (*TPQ* 1660-*TAQ* 1674)

Cette phase d'aménagement est marquée par un développement significatif comprenant des extensions au nord-ouest, au sud et à l'est (fig. 133). Un ensemble bâti quadrangulaire d'environ 6 m par 7 m de côté a été repéré au nord-ouest du bâtiment C lors des prospections géophysiques réalisées en 2015. Le dégagement d'une petite section de ces structures a révélé l'implantation de puissantes fondations agrafées dans le mur nord du bâtiment A de la configuration 2, qui est alors encore partiellement conservé. Ces fondations coupent l'individu de la sépulture SP11171, donnant un *TPQ* de 1480 à cette nouvelle structure quadrangulaire. Les dimensions ainsi que la forme de cet ensemble pourraient faire penser à une tour.

Dans le même temps, une nouvelle aile sud, de forme longitudinale, a été annexée au sud de l'édifice, intégrant la zone sépulcrale sud-ouest et le caveau 3, mais dont les fondations coupent le mur sud ainsi que les sépultures inhumées lors de l'état précédent, fournissant ainsi un *TPQ* à 1660 pour cette phase.

Ensuite, toute la partie orientale du complexe a été réaménagée avec la construction d'un bâtiment comprenant au moins un rez-de-chaussée et deux étages. Le mur oriental du bâtiment C a ainsi été doublé, consolidé au nord, puis percé d'une porte pour assurer la circulation entre les premiers étages des deux édifices.

Enfin, le type d'appareil et l'alignement des parements suggèrent que le mur méridional de ce nouvel espace et celui de l'aile sud pourraient appartenir à la même structure. Nous serions donc dans une phase de travaux très importante entraînant une augmentation significative de la surface du complexe. De la même manière qu'au nord-ouest, les prospections géophysiques ont mis en évidence une prolongation sud-orientale des aménagements, se terminant par une structure quadrangulaire d'environ 5 m de large, que nous n'avons à l'heure actuelle pas appréhendée (fig. 27).

11.1 Construction d'une tour occidentale

Lors de la prospection radar opérée en 2015, une structure quadrangulaire a été identifiée au nord-ouest de l'édifice, dont l'angle sud-ouest n'a été dégagé que partiellement (fig. 27). L'épaisseur des murs ainsi que la forme de cette construction pourraient suggérer l'existence d'une tour, dont les dimensions sont estimées à 6 m par 7 m de côté[74].

Figure 133
Plan de l'état 8.

Le mur SB11055, large de 1,10 m et orienté sud-nord, est l'une des fondations les plus puissantes mises au jour (St. 5, 6 et 7). Ce mur, conservé sur une hauteur de quatre assises[75], est construit du côté oriental en tranchée large de 70 cm (TR11160) où apparaît, dans le fond, à 526,723 m d'altitude, un niveau de chantier SL11158 et SL11159 (fig. 134; fig. 135). Le parement occidental vient s'adosser au niveau du cimetière déjà en place, le mortier saillant s'appuyant directement sur ce niveau. Ce mur perturbe l'inhumation SP11171 en se posant sur une partie des membres droits de l'individu, donnant par la même occasion un *TPQ* de 1480 à cette construction (fig. 136). Le fait que le mur soit construit en tranchée étroite à l'ouest, mais large à l'est, suggère une prise en compte du niveau cimétérial occidental en cherchant à réaliser le moins de perturbations possible. Cette hypothèse est confirmée par la nature des niveaux (US11147 et 11156) percés par la tranchée de fondation orientale TR11160. Ces couches correspondent à une épaisse couche d'argile naturelle sédimentaire, identique à celle qui comble les dépressions du substrat gypseux sur tout le sommet du promontoire. L'existence de ce substrat géologique exclut donc l'existence d'une zone funéraire du côté oriental du mur SB11055, puisque les niveaux naturels en place sont conservés sur une hauteur beaucoup plus importante dans cette zone. Cette hypothèse est confirmée par une totale absence d'ossements ou de fragments d'ossement dans ces différentes couches.

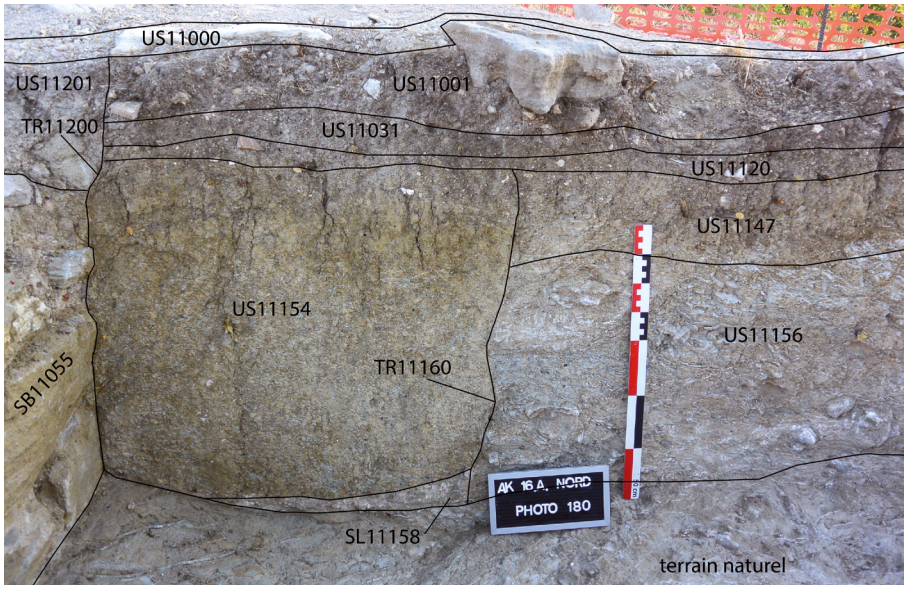
La couche US11120, installée sur la couche argileuse naturelle US11147, contient de l'argile remaniée épurée et très indurée, avec des fragments de céramiques, de terres cuites architecturales et de faune. Elle couvre la tranchée de fondation et semble venir s'appuyer contre le parement oriental du mur SB11055 et le parement nord du mur SB11195. Cette couche pourrait correspondre à un niveau de circulation fonctionnant avec cette structure quadrangulaire.

Comme mentionné précédemment, le mur SB11195 présente un coup de sabre (TR11160) dans sa partie occidentale correspondant à la largeur de la tranchée de fondation du mur SB11055. Malgré l'importante dimension de la césure, les constructeurs n'ont pas marié les murs SB11195 et 11055 entre eux afin de renforcer la faiblesse structurelle de cet angle nouvellement créé. À la place, le mur SB11055 a été installé dans cette césure et le comblement de la tranchée oriental est réalisé avec un calage de grands blocs (St. 6)[76].

11.2 Aménagement de l'aile sud

La transformation de l'espace sud du bâtiment est marquée par la construction d'une nouvelle aile orientée est-ouest, large de 4,6 m, s'alignant avec la façade méridionale de l'édifice et semblant se prolonger à l'est, au-delà du mur M1014[77]. La limite sud de ce nouvel espace est constituée des murs M1017[78], M1018, d'une section du mur M1015 et du mur M1005.

Une tranchée nette et rectiligne (TR11653), dans laquelle s'insère le mur méridional SB11592, large de 75 cm, coupe toute la partie sud du caveau 3 (fig. 137). L'arase irrégulière actuelle du mur SB11592 se situe à une altitude plus



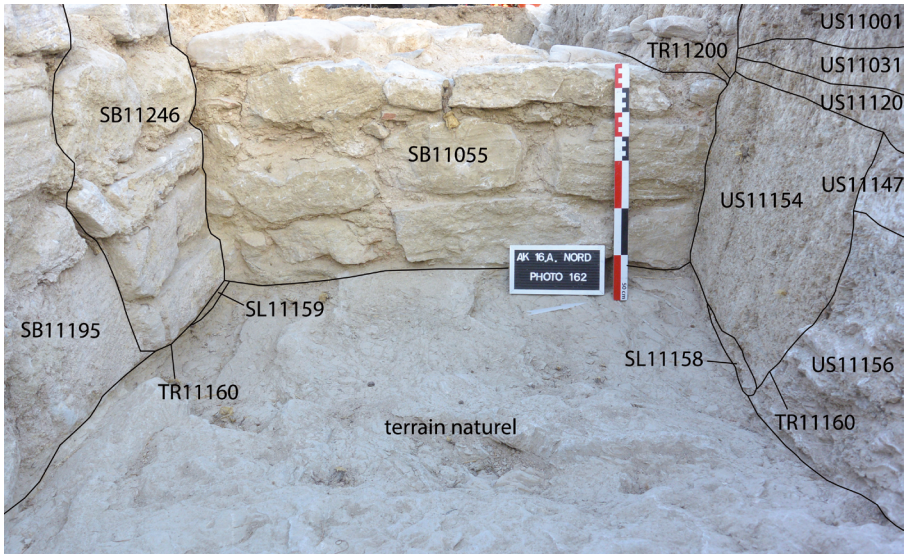




Figure 134 Secteur A : détails de la tranchée de fondation TR11160.

Figure 135 Secteur A : ensemble de la tranchée de fondation TR11160.

Figure 136 Secteur A : parement ouest du mur SB11055 et sépulture SP11171.

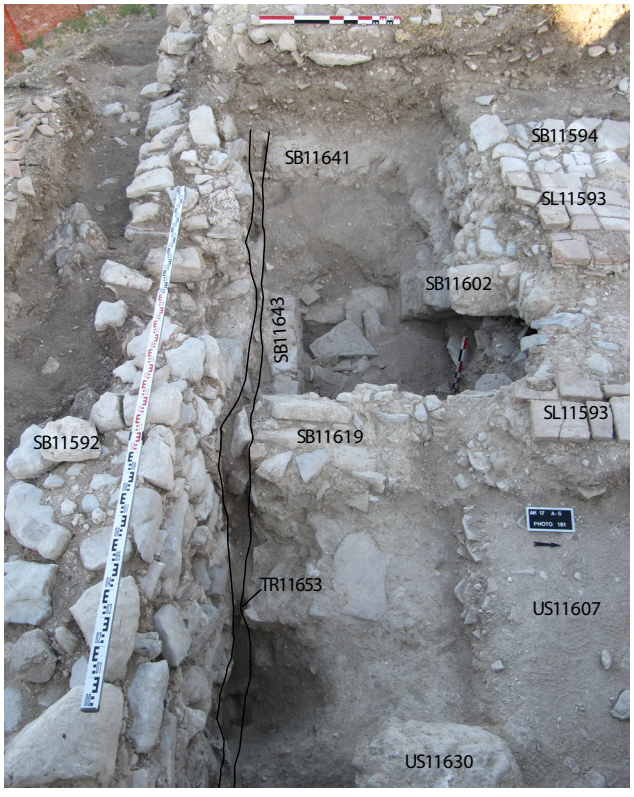
haute (528,40 m) que le seuil de la porte B1015 (528,30 m), ce qui pourrait indiquer un développement en élévation et une clôture sud de cet espace méridional.

Afin d'unifier la nouvelle zone de circulation, le mur (SB11594) qui séparait l'espace funéraire sud-ouest du caveau 3 construit précédemment a été arasé à la même altitude que le sol en carreaux de terre cuite (SL11593) déjà en place, soit à 528,50 m. Le remblai (US11650) présent contre le parement occidental de ce mur est recouvert d'une couche de préparation (US11639) pour l'installation du nouveau sol en mortier blanc SL11638 (fig. 138 ; St. 19). L'ensemble de ce niveau de circulation a ensuite été uniformisé avec un lait de chaux blanc. Aucun vestige de ce sol de mortier n'a été retrouvé plus à l'ouest, alors que nous aurions pensé qu'il scellait tous les niveaux de ce secteur, y compris les sépultures. Il est probable que les nombreuses perturbations postérieures avec l'éboulement du mur M1017, le creusement de la fosse du grand dépôt secondaire DS11506 et les différents pillages aient eu raison de ce sol, qui devait recouvrir l'ensemble de l'aile sud, puisque plusieurs fragments de ce mortier ont été retrouvés de manière éparse dans les différentes couches.

Le mur M1015 encore en élévation s'inscrit quant à lui dans la continuité orientale immédiate des vestiges du mur méridional de l'aile sud. L'analyse des structures met en évidence une importante césure entre les UC15.1 et 15.3 au nord et UC15.13 et 15.23 au sud provenant du remontage de la partie occidentale lors de la construction du mur M1016 à la phase 12 (Pl. 17

Figure 137 Secteur A : mur SB11592 et tranchée TR11653.

Figure 138 Secteur A : vue des différents niveaux de sol.





et 18). La partie orientale composée des UC15.3 et 15.13 n'est pas liée avec le mur M1014 construit à la phase suivante, ce que l'on comprend par la césure visible dans l'angle extérieur où la maçonnerie UC14.15 s'appuie sur l'UC15.13 sans aucune liaison structurale (fig. 139). Cette maçonnerie fait initialement partie du mur méridional de l'aile sud avant d'être coupé pour installer, lors de la phase suivante, l'annexe sud (fig. 144).

L'une des hypothèses serait que ce mur sud soit équivalent au mur M1005, situé dans son prolongement oriental, construit avec une épaisseur et un appareil relativement similaires[79]. Considérant cette hypothèse, il est donc probable qu'un nouvel espace sud-oriental soit créé, à l'est de l'aile sud, car le mur en appareil de grès construit lors de la configuration 3 est toujours conservé en élévation (Pl. 8). Malheureusement, en raison des risques d'effondrement, il n'est pour l'instant pas possible d'effectuer de sondages de vérification dans cette zone.

Un détail découvert dans le parement occidental du mur M1014 construit à la phase suivante a permis d'identifier que l'aile sud était couverte par une toiture à un pan[80].

Enfin, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, les parties supérieures des individus SP11527, 11523 et 11533, inhumés dans la zone funéraire sud-ouest, ont été coupées par la tranchée de fondation du mur M1018[81]. La datation C^{14} réalisée sur le sujet SP11533 a permis de donner un *TPQ* pour cette construction à 1660.

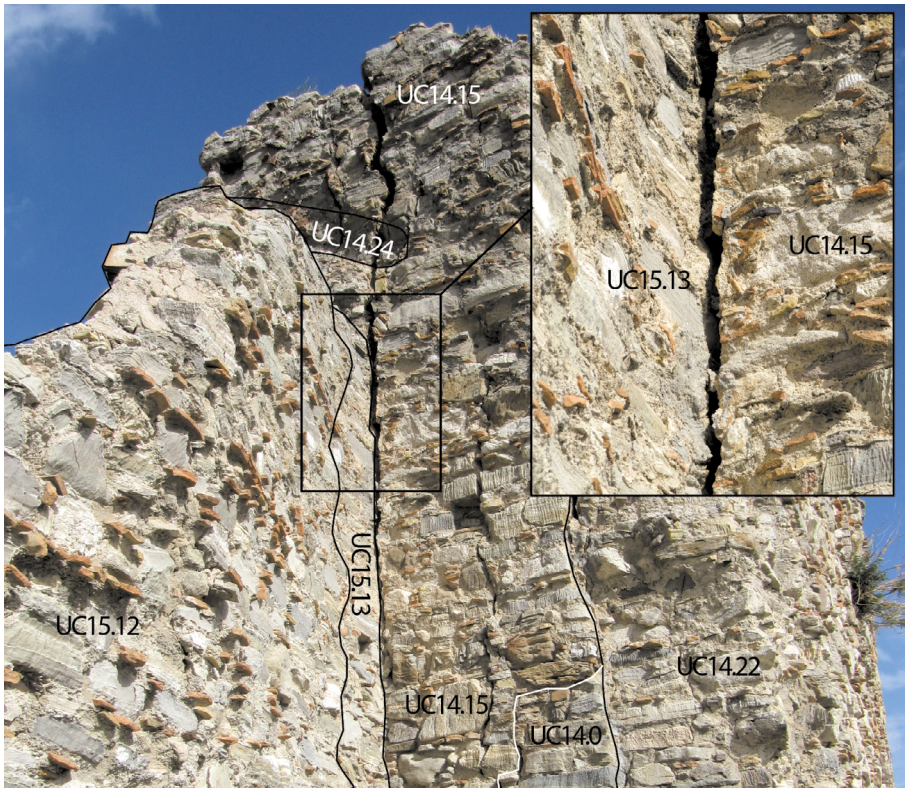


Figure 139 Mur M1015 et M1014 : détails de l'angle extérieur.

11.3 Construction du bâtiment oriental

Dans la même phase de modification, un nouveau bâtiment est construit contre le parement oriental de l'édifice. De ce nouvel espace ne sont aujourd'hui conservés que le mur occidental (M1003-est et M1004) et une petite section du mur sud (M1005), le reste des murs périphériques (nord et est) n'existant plus. L'appareil principal du mur M1003-est est composé de moellons équarris de modules moyens à gros formant des assises plus ou moins régulières liées par un épais mortier beige (Pl. 3). Cependant, plusieurs blocs de réemploi en grès sont insérés aléatoirement dans la maçonnerie et sont également utilisés pour concevoir ce qui semble être des encadrements (UC3.5 à 3.7). La difficulté réside dans le fait qu'aucun élément ne permet de les attribuer à des baies, puisqu'aucun cadre n'est visible sur la paroi occidentale du mur M1003, il s'agit donc plus probablement de niches.

Ce doublage oriental du mur M1003 dont le retour nord se fait à l'ouest alors que nous l'attendrions à l'est pour fermer le plan de ce nouvel espace. La construction du chaînage d'angle présent tout le long de l'arrête ne laisse aucun doute sur l'absence d'un mariage maçonné avec une quelconque limite septentrionale. Néanmoins, il est peu probable qu'aucun mur n'ait été édifié au nord, laissant la structure ouverte aux vents violents si récurrents sur le promontoire et dans la vallée. Cela suppose une mise en œuvre plus légère, peut-être en bois[82]. Les trois blocs en saillie visibles à l'est du parement nord du mur M1001 pourraient être les vestiges des accroches de cette construction en bois (l'érosion éolienne ayant fortement détérioré ces blocs)[83].

Par ailleurs, un glacis de près de 4,5 m de hauteur, dont la limite haute est située à 531,20 m d'altitude, a été intégré dans l'épaisseur de ce nouveau mur (UC1.24) qui vient s'appuyer sur l'ancien chaînage d'angle en grès jaune (UC1.25) édifié lors de la phase 6 (Pl. 1). La fondation du glacis s'appuie sur plusieurs structures des états précédents[84]. La partie nord-est du bâtiment C ayant déjà subi des dommages, la construction de ce glacis a permis de prévenir un éventuel glissement de la base du mur dans la pente abrupte dans cette zone.

Le mur occidental de ce bâtiment oriental (M1003-est), d'une épaisseur de 1,15 m, est conservé sur près de 9,5 m de haut et jusqu'à une altitude de 536,63 m avant d'être étêté puis surélevé à nouveau au cours d'une phase postérieure. Nous verrons que ce mur M1003, ainsi que les murs M1008, M1010 et M1011, ont tous été arasés à cette altitude lors de la construction de la tour orientale pendant la phase 10.

L'analyse du parement oriental du mur M1003 permet de proposer un aménagement en lien avec l'espace oriental du bâtiment C. Deux séries de trous de poutre autorisent la restitution de deux niveaux de sol à 531,14 m et 534,87 m d'altitude (Pl. 3)[85]. Il est intéressant de constater que le ressaut visible sur le parement nord du mur M1005 se situe à la même altitude supérieure que les trous de poutres du premier étage. Le mur M1004 a probablement été construit relativement rapidement après le doublage du mur M1003 afin de supporter de manière plus adéquate la partie sud du plancher, la largeur du ressaut du mur M1005

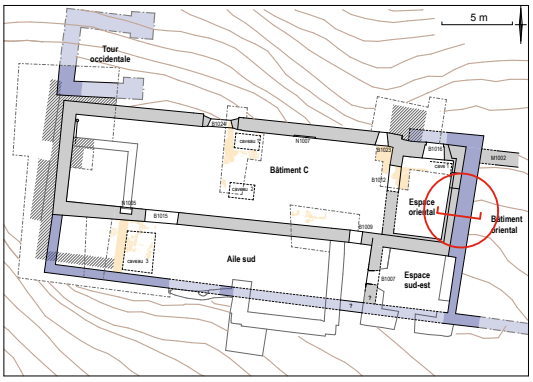
étant trop étroite pour supporter une telle structure. L'alignement et le gabarit similaire du trou de poutre UC4.11 par rapport aux autres supports du premier niveau laissent peu de doute sur la chronologie proche de ces deux événements[86].

Dans le même temps, une grande porte (B1001) large de 1,06 m et haute de 2,41 m a été aménagée au centre de ce mur. Si cette ouverture était prévue dans le programme du nouveau bâtiment oriental, il a fallu percer la partie occidentale déjà en place. Malgré l'importante restauration de 1999, ce nouveau cadre est très bien identifié sur le parement occidental avec l'UC3.39, dont les limites avec l'appareil principal du mur (UC3.36) sont établies en plusieurs endroits par des bourrages de terres cuites architecturales (Pl. 4). La couverture de cette porte, restaurée en grande partie en 1999, est voûtée et mise en œuvre avec des briques posées de chant (UC.3.34), tandis que les parois sont revêtues de fragments de terres cuites architecturales assemblés avec un épais mortier blanc. Tout le passage a ensuite été recouvert d'un enduit blanc dont seul un petit vestige (UC3.40) est conservé dans l'angle nord-est (fig. 140).

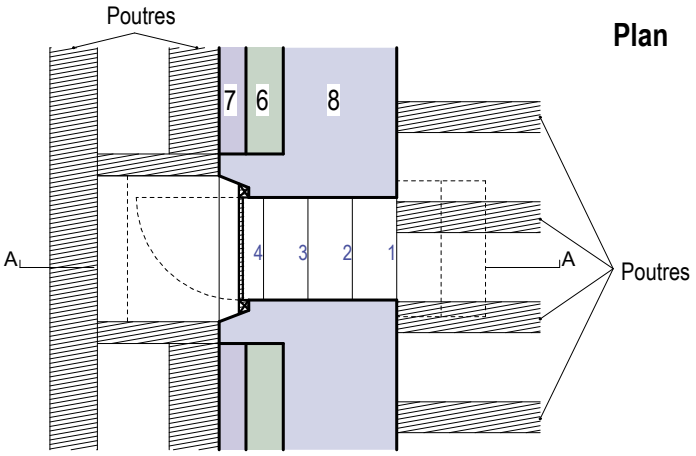
Quatre marches de 44 à 45 cm de large et de 28 à 32 cm de haut ont été aménagées dans l'embrasure de cette baie (fig. 141). À l'est, le décalage d'environ 81 cm entre le plancher du premier étage et la première marche a certainement exigé la construction d'un petit escalier en bois de deux ou trois marches. Dans la partie occidentale de cette ouverture, la mise en œuvre de part et d'autre du passage de feuillures d'égales largeur et profondeur, ainsi que l'absence d'éléments de crapaudine, suggère la mise en œuvre d'un cadre dormant et d'une porte avec un ou deux battants montés sur charnières. L'ébrasement de cette feuillure permet d'établir que ce cadre ne devait pas être épais, une dizaine de centimètres tout au plus. Il semble alors probable que les constructeurs aient eu



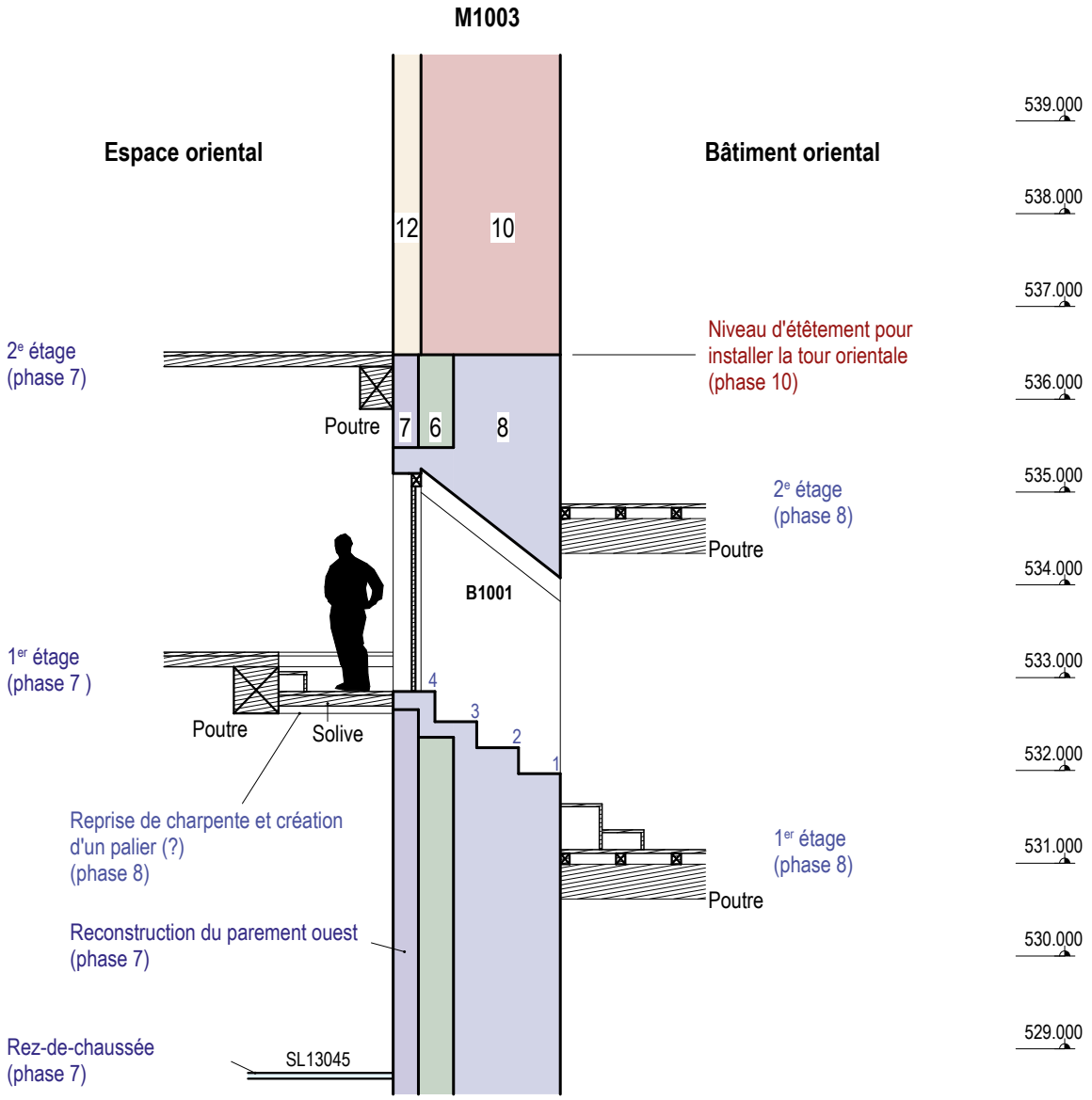
Figure 140 B1001 : détail de l'enduit dans l'embrasure nord de la porte.



Plan



Coupe AA



besoin de faire une reprise dans le plancher du premier étage du bâtiment principal (à l'ouest), puisque le ou les battants rentraient obligatoirement en conflit avec ce niveau de sol. Un palier d'au moins 65 cm de large a dû être créé à cette occasion. Il semble curieux que ce soit ce type de reprise qui ait été privilégié, alors que surélever l'ensemble de cette ouverture de 45 cm environ aurait évité ce difficile ouvrage de charpenterie. Il aurait simplement fallu ajouter deux marches de plus à l'escalier en bois installé dans le bâtiment oriental. La seule explication pourrait provenir d'un mauvais calcul des niveaux : les constructeurs, face à la différence de hauteur observée après le percement des murs, auront opté pour cette modification. Grâce à cette ouverture, les premiers étages des deux bâtiments étaient communicants, l'accès au second niveau se faisant certainement par des escaliers internes à chaque espace.

Pour terminer, malgré l'étêtement du mur M1003 lors de la phase 10, le bas des encadrements en grès de deux niches N1009 et N1010 sont conservés sur une hauteur comprise en 57 et 98 cm de hauteur pour une largeur de 124 cm (Pl. 3). Cette largeur sera par ailleurs conservée pour la mise en œuvre des baies B1002 et 1003 lors de la surélévation de ce mur lors de la phase 10. Ces niches fonctionnent avec le second étage du bâtiment oriental.

Figure 141
M1003 : proposition des aménagements de part et d'autre de la porte B1001 (plan et coupe).

11.4 Inhumation associée à cet état

L'arase du mur formé par SB11009 et SB11070, orientée nord-sud et située à l'est du mur M1020, est perturbée par la sépulture SP11028, dont le creusement (FS11029) a entamé le parement occidental (fig. 142 ; St. 3). La sépulture, installée entre des pierres de calages à l'est et le parement oriental du mur SB11008 à l'ouest, semble réutiliser une tombe antérieure, dont les ossements de l'individu (DS11037) ont été en partie poussés sur le côté droit du sujet de la SP11028. Le comblement de la SP11028 est composé d'un mélange de terre, de nodules de mortier et de petits fragments de tuiles (US11030) provenant très certainement d'un niveau de destruction. Nous avons également retrouvé dans ce sédiment des fragments d'ornement en stuc à décor végétal (fig. 143)[87] et quelques débris de mortier blanc identique à celui qui compose le sol intérieur du bâtiment C depuis la phase 7.

La SP11028 est scellée par une chape de mortier de 5 à 7 cm d'épaisseur (US11010), elle-même recouverte d'une autre chape plus épaisse (SL11068) dont il ne reste qu'une fraction de 20 cm^2 (St. 3). Il s'agit du sol qui sera mis en place lors de la phase suivante avec l'aménagement de la porte B1022. La tombe et une partie de la réduction sont recoupées postérieurement par une tranchée (TR11023) de 10 cm de large et 19 cm de profondeur qui pourrait également correspondre aux travaux menés sur la porte B1022.

Enfin, les datations réalisées sur les ossements des individus de plusieurs tombes permettent d'affirmer que la tour occidentale a été vraisemblablement édifiée plus tôt que le reste des structures associées à cette phase. En effet, le mur occidental de cette construction (SB11055) coupe la tombe SP11171, dont les ossements ont été datés entre 1480 et 1670 a été placé dans la phase précédente.

En revanche, les analyses réalisées sur le squelette de la tombe SP11028 donnent un *TPQ* à 1660 pour le reste des constructions. Cette borne chronologique est confirmée par les résultats obtenus sur le sujet de la tombe SP11533, coupé dans sa partie supérieure par la tranchée de fondation TR11537 du mur M1018 construit durant cette phase.

Figure 142 Secteur A : vue zénithale de la SP11028.

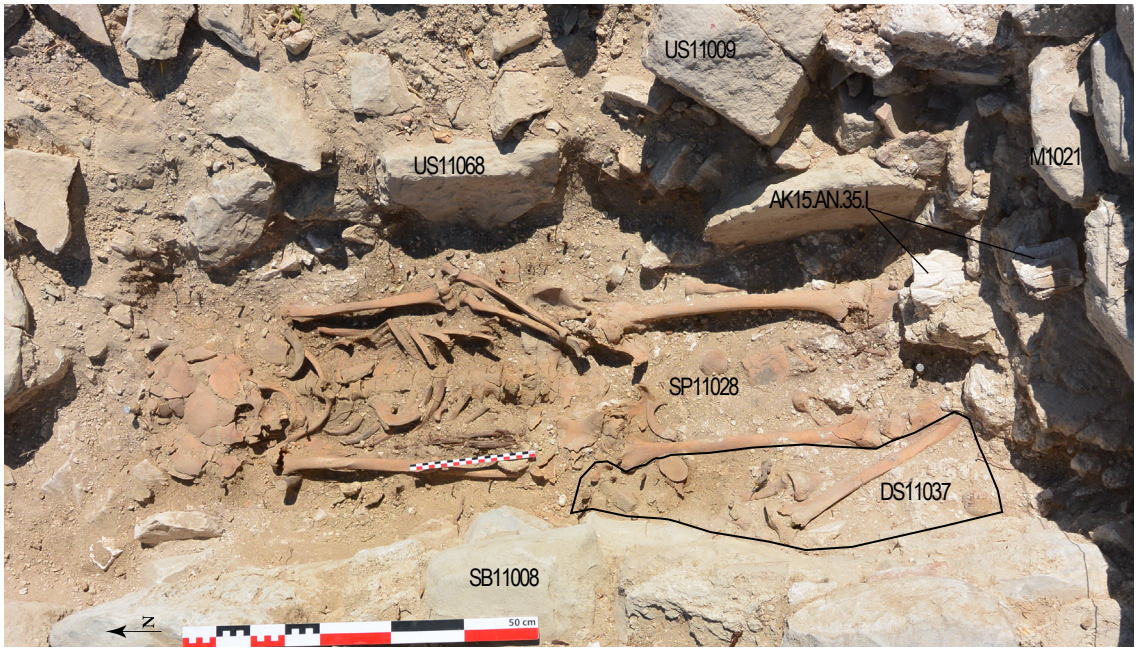


Figure 143 Ornement en stuc AK15.AN.35.




Mur en élévation
Structure mise au jour à la fouille
Mur restitué
Niveau de circulation
Structure antérieure arasée
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
Bâtiment oriental
Espace oriental
Espace sud-est
couloir
Bâtiment C
Annexe sud
Aile sud
escalier
cave 1
cave 2
caveau 1
caveau 2
caveau 3
M1001
M1002
M1003
M1004
M1005
M1007
M1008
M1009
M1010
M1011
M1012
M1013
M1014
M1015
M1017
M1018
M1019
M1020
B1001
B1007
B1009
B1012
B1013
B1014
B1015
B1016
B1022
B1023
B1024
N1001
N1002
N1005
N1007
N1009
N1010
SB11052
SB11012
SL11112
SB11064
SB11008
SL11545
SL11249
SB11572
SB11105
SB11206
SB11599

12 État 9 (*TPQ* 1674) : construction de l'annexe sud et réaménagement de la façade occidentale du bâtiment C

Lors de cette phase, la partie sud de l'édifice est partiellement réaménagée et la façade occidentale intégralement restructurée (fig. 144). Un nouvel ensemble bâti quadrangulaire constituée d'un espace souterrain et d'un rez-de-chaussée est construit au sud et une fenêtre aménagée dans le mur oriental apportait la lumière naturelle à cette nouvelle pièce. Pour implanter cet espace, les constructeurs ont non seulement détruit une partie de l'aile sud mise en place à la phase précédente, mais aussi une section du mur sud du bâtiment C, en usage depuis la phase 6. La toiture à un pan qui devait recouvrir l'aile sud de la phase précédente a également été reprise lors de ces réaménagements, comme en témoigne le négatif de chevron encore visible sur le parement ouest du mur occidental de cette nouvelle pièce.

Parallèlement à ces travaux, la façade occidentale de l'édifice est entièrement reprise et réaménagée avec la création d'une large porte ainsi que l'agencement de banquettes de part et d'autre. Cette modification s'accompagne d'une réfection du sol dans cette zone.

La mise en œuvre du montant nord de la nouvelle porte occidentale est venue couper la partie supérieure de la structure d'une tombe installée à l'aplomb du mur attribuant un *TPQ* de 1660 pour cette phase 9.

12.1 Construction de l'annexe sud

L'analyse des maçonneries ainsi que le sondage opéré entre la jonction des murs M1010 et 1011 ont permis de mieux comprendre les modalités d'implantation de cette nouvelle annexe sud qui se développent sur deux niveaux : un espace en sous-sol (cave 2) et un rez-de-chaussée. Ce nouvel espace à plan quadrangulaire de 6,80 par 7,70 m est encadré par les murs M1011, 1012 et 1014 (Pl. 11 à Pl. 17)[88]. L'affaissement de la couverture de la cave et les risques d'effondrement n'ont pas permis de descendre suffisamment dans le sondage pour permettre la restitution d'un niveau de sol pour la pièce en sous-sol.

La construction de cette nouvelle annexe coupe en deux l'aile sud, créant ainsi deux pièces distinctes : la partie occidentale, qui est conservée en l'état, et un couloir entre les murs M1007 et 1011, qui permet de préserver l'accès à l'espace sud-oriental par les portes B1009 et B1007. Par ailleurs, la portion du mur méridional du corps principal comprise entre les murs M1011 et 1014 a été entièrement démontée, ouvrant ainsi la nouvelle pièce sur l'espace central de l'édifice.

Figure 144
Plan schématique de l'état 9.

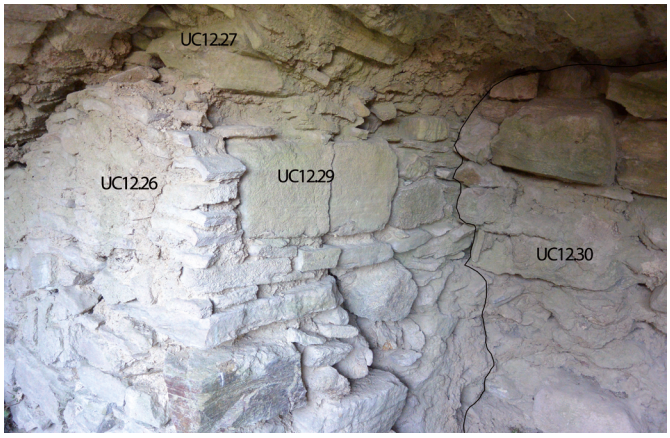
L'espace en sous-sol est une cave voûtée dont les reins reposent sur des ressauts de fondations des murs latéraux M1011 et 1014. La voûte construite en briques s'appuie au sud contre le parement nord du mur M1012, et au nord (SB12067) contre les fondations des murs des phases antérieures SB12064, 12079 et 12083 (St. 20 ; Pl. 14)[89]. Le mur sud de la cave est percé d'une porte (B1014) dotée d'un arc surbaissé en plein cintre d'environ 1,40 m de large. Les montants s'alignent avec le reparmentage des murs latéraux (UC12.26 et 12.31) constitués de fragments de terres cuites architecturales noyées dans un épais mortier blanc (fig. 145). Les résultats de la prospection radar ont mis en évidence des alignements de maçonneries au sud et à l'aplomb du mur M1012. Il est donc probable que l'accès au niveau inférieur se faisait depuis l'extérieur par la mise en place d'un escalier externe qui pourrait correspondre à la structure quadragulaire mise en évidence lors de la prospection radar (fig. 27 ; Pl. 13). Par la suite, à un moment encore indéfini, ce passage a été bouché et cet espace condamné. Le bouchage présente un parement bien maçonné et intégré à l'appareil général du mur au sud, mais il est relativement grossier au nord avec plusieurs blocs en saillie, dont quelques remplois en grès (fig. 146). Cette mise en œuvre s'explique par le fait que le bouchage est réalisé depuis l'extérieur.

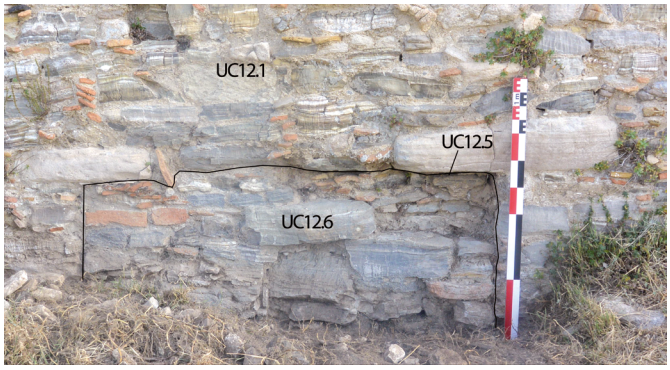
Le petit sondage effectué à l'aplomb du parement nord du mur M1012 dans l'axe de la clef de voûte en brique a permis de mettre en évidence plusieurs couches et de restituer un niveau de circulation du rez-de-chaussée à 529 178 m d'altitude (fig. 147). Ce sol est constitué d'une couche de mortier de 2 cm d'épaisseur, coulée sur une couche hétérogène servant de nivellement au comblement au-dessus du rein de la voûte.

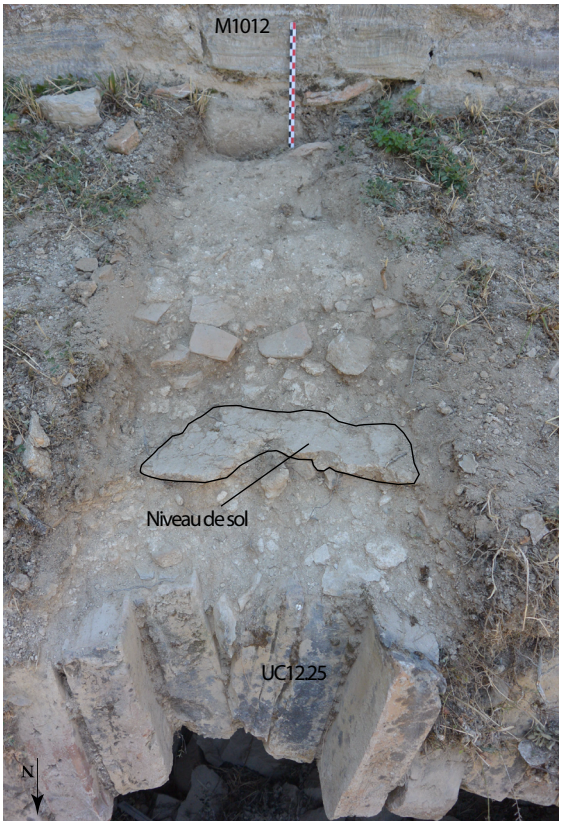
Nous avons pu constater que la réduction du mur M1010 a été réalisée jusqu'à sa base, puisqu'il était installé, dans cette zone, directement sur les maçonneries de la configuration 3 (Pl. 12).

Lors de la construction de cette annexe sud, une structure (SB12060) composée de deux assises, recouverte d'un mortier très dur (US12030) avec signe de pédogénèse, est installée directement sur le sol en mortier blanc de la phase 6 alors toujours utilisé (Pl. 16 ; St. 20). De plus, le mortier retrouvé sur ce niveau est très similaire à celui utilisé pour le sol au-dessus de la cave. La structure SB12060 constitue le parement nord d'une maçonnerie de 23 cm de hauteur, donc la construction SB12063, composée de grands blocs de remploi en grès, en constituerait la prolongation sud. Il semblerait bien que ce niveau corresponde à la première marche d'accès vers cette pièce sud. La différence de près de 40 cm entre SB12060 à 528,60 m d'altitude et la restitution du niveau de marche de l'espace sud à 528,99 m autorise à proposer l'existence d'une marche intermédiaire à plus ou moins 528,78 m d'altitude.

Le mur oriental de cette annexe sud était à l'origine percé d'une baie (B1013) large de 65 cm, rebouchée lors de la phase 10 (Pl. 11 et 12). L'absence de trou de poutre dans les murs périphériques permet d'attribuer cette ouverture à une fenêtre et non une porte. L'encadrement occidental de cette ouverture est réalisé en moellons de gypse noyés dans l'appareil général du parement du mur M1011, tandis que la tablette est constituée de briques et de fragments de terres cuites







architecturales posées horizontalement. En revanche, le cadre oriental est composé de blocs de réemploi en grès de formes et de tailles hétérogènes.

Figure 145
Porte B1014 : embrasure orientale et bouchage intérieur (UC12.30).

Figure 146
Porte B1014 : bouchage extérieur (UC12.6).

Figure 147 Cave 2 : sondage réalisé à la base du parement nord du mur M1012.

12.2 Particularités de construction de l'annexe sud

La composition des parements est radicalement différente des murs formant les autres structures des phases antérieures et postérieures. L'appareil de construction est élaboré à l'aide de nombreux blocs de réemploi en granit, gneiss et grès, assemblés par des joints épais et un mortier très dur de couleur crème. Il y a également beaucoup plus de fragments de terres cuites architecturales insérés dans ces maçonneries que pour les constructions précédentes. La raison du choix des matériaux découle certainement de problématiques liées à l'économie de chantier. Pour des raisons financières que nous ignorons, il est probable que ces matériaux aient été récupérés sur un bâtiment en ruine. Une hypothèse consisterait à identifier cet édifice dans la partie nord-est de la ville dont les bâtiments ont une mise en œuvre identique (fig. 148). En effet, si les murs des constructions de cette zone sont eux aussi composés de quelques remplois en gneiss et en grès, ils sont construits avec une très large majorité de blocs de granit rose de même nature que ceux employés dans les différentes constructions de cet état. Il est donc possible que les matériaux employés à cette période proviennent d'un chantier de récupération de l'une des maisons à l'abandon de cette zone.

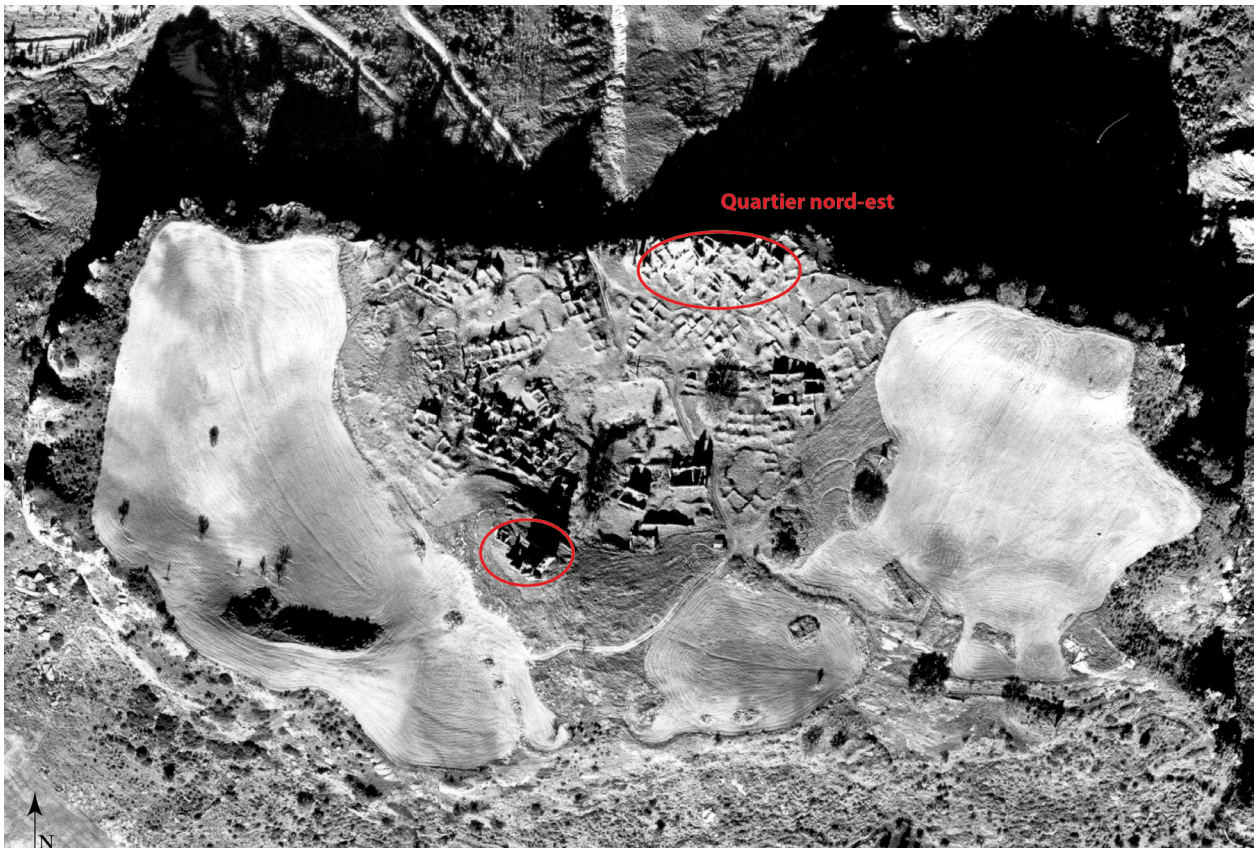


Figure 148 Vue aérienne du promontoire (© SABAP-CZ-KR).

Les angles extérieurs sud de cette nouvelle aile présentent un retrait d'environ 15 cm en forme de L que l'on a du mal à appréhender (Pl. 13). La découverte d'un parement d'angle décoratif sur la façade de l'actuelle église de Cerenzia permet peut-être de faire un parallèle de mise en œuvre (fig. 149). La chute de ce parement, dont aucune trace n'est conservée, a laissé apparaître les importantes faiblesses de cette construction, nous conduisant alors à nous interroger sur l'existence d'un chaînage des maçonneries dans les angles (fig. 150).

L'absence d'un solide mariage entre ces murs est sans aucun doute à l'origine de l'importante fissure, provoquant le basculement dans la pente sud du mur M1012. C'est vraisemblablement dans cette optique que le massif M1013 a été installé à l'angle extérieur des murs M1012 et M1014. Son élaboration ayant pour fonction de contrer les poussées latérales provoquées par les nouvelles constructions empêchant ainsi l'ouverture des structures observée dans l'angle oriental. En revanche, il n'a pas été possible d'installer ce type de renfort dans l'angle oriental en raison de la présence de l'escalier.

Enfin, si l'élaboration et l'épaisseur des murs M1011 et M1012 (entre 1,05 et 1,08 m) sont similaires, la construction du mur M1014, qui constitue le retour occidental de cette annexe, est très différente. Ce mur a été édifié en double paroi ; c'est-à-dire que deux murs ont été bâtis l'un contre l'autre au même moment. La raison d'une telle mise en œuvre pourrait s'expliquer par les vestiges





Figure 149 Façade principale de l'actuelle église de Cerenzia.

Figure 150 Fissure entre les murs M1011 et 1012 avant les restaurations (© SABAP-CZ-KR).

d'un négatif de chevron (UC14.24) dans le parement occidental du mur M1014 (Pl. 16). Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'aile sud qui abrite toujours le grand caveau 3 était couverte par une toiture. Notre hypothèse serait que les constructeurs ont conservé l'ancienne toiture en réalisant, dans un premier temps, un mur de soutien pour la charpente (partie ouest du mur M1014), évitant ainsi un démontage complet de l'ouvrage. Puis, dans un second temps, le mur a été doublé à l'est afin de stabiliser l'ensemble et de mettre en place un ressaut (UC14.26) pour supporter le rein occidental de la voûte de la cave 2 (Pl. 14 et 15).

La projection du négatif du chevron permet de restituer, pour l'aile sud, une toiture à simple pan de 22° avec une altitude supérieure de la panne sablière[90] à environ 533,82 m, tandis que celle de la panne faîtière devait se situer aux alentours de 535,57 m[91] (fig. 151).

Pour finir, les constructeurs ont reparementé l'extérieur du mur méridional de l'aile sud, certainement abîmé par les nombreux tremblements de terre.

12.3 Réaménagement de la façade occidentale

La dernière modification rattachée à cet état consiste en la restructuration totale de la façade occidentale de l'édifice avec la création d'une nouvelle porte et l'agencement de banquettes de part et d'autre de cette dernière.

L'aménagement d'un nouvel accès occidental (B1022) a exigé la modification d'anciennes maçonneries (Pl. 21). Dans un premier temps, le mur M1020 a été repris 14 cm plus bas que l'altitude du ressaut de fondation situé à 528,37 m, afin de mettre en place le nouvel encadrement de cette baie. Les vestiges du montant méridional (UC20.2) et du seuil (SB11064) permettent, par restitution symétrique avec l'angle nord-ouest du bâtiment, de proposer une largeur de passage aux alentours de 3 m.

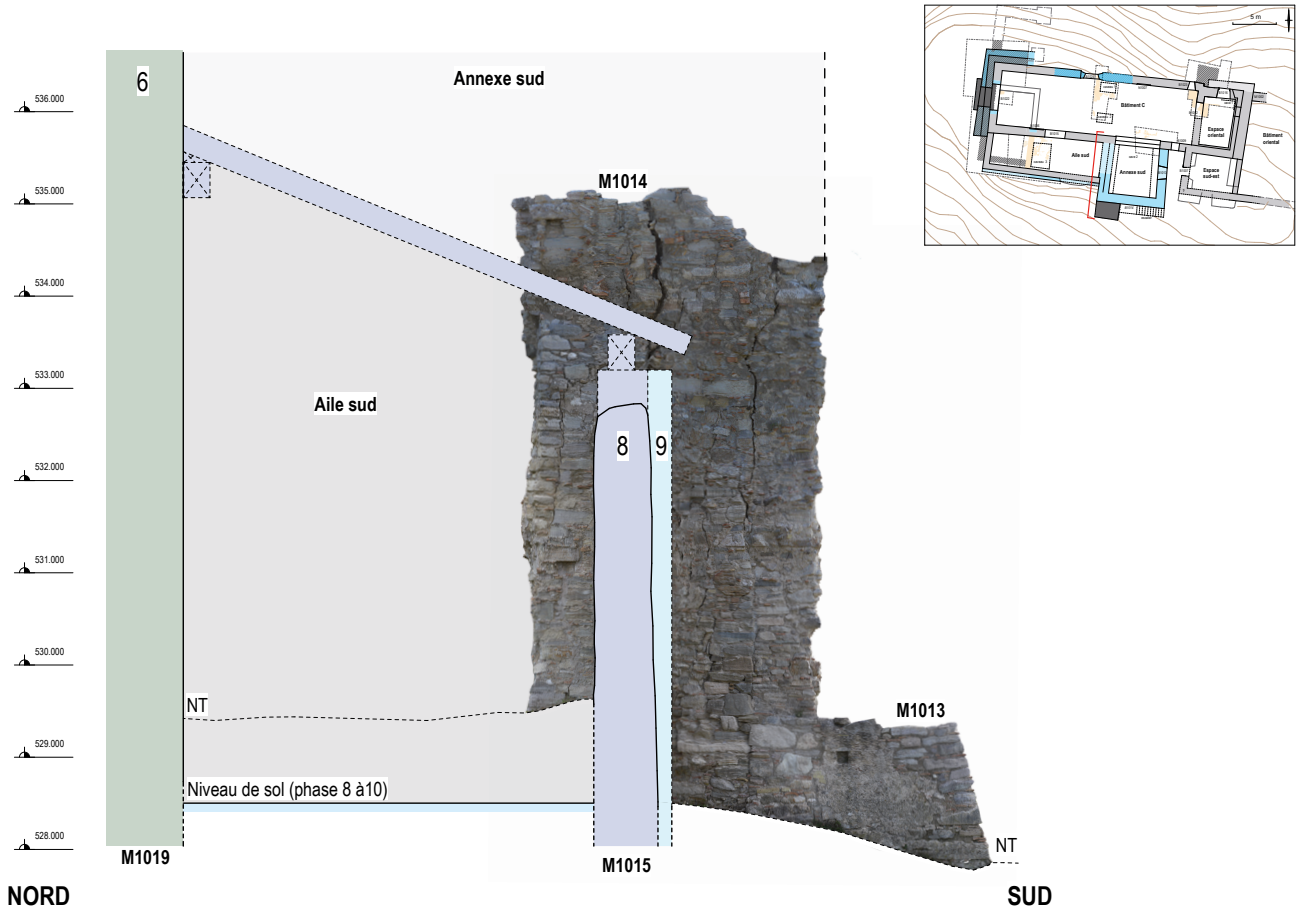


Figure 151 Restitution de la toiture à simple pan couvrant l'aile sud.

La différence d'altitude de près de 85 cm entre le premier niveau de marche extérieur (SL11112) et le seuil de la porte (SB11064) a exigé la construction d'un escalier maçonné de cinq marches[92]. L'aménagement du sol SL11112 constitue le premier palier de circulation en avant de cette façade occidentale. Ce niveau, large de 65 cm et haut de 10 cm, est composé de gros blocs de gypse à l'extrémité nord et de plus petits moellons ainsi que des fragments de terres cuites architecturales au sud. Cette marche est directement installée sur le comblement de la zone d'inhumation (US11033) de la configuration 2 où étaient concentrés plusieurs sépultures primaires et dépôts secondaires (St. 10).

La seconde marche (SL11249), aménagée 15 cm plus haut que la précédente, est installée en partie sur l'arasement du mur SB11572, édifié lors de la phase 5[93]. En effet, l'espace vide laissé entre les murs SB11052 et 11572 par le retrait de la structure légère a été comblé dans un premier temps avec un sédiment argileux compact sans aucune inclusion, avant d'être recouvert par une couche de 25 cm d'épaisseur d'argile mélangé à de la terre, de petits gravillons et de quelques ossements en vrac[94]. Ce remblai a ensuite été recouvert par le sol SL11249. Ce dernier est construit avec un mélange hétérogène de blocs de différentes tailles, ainsi que des fragments de terres cuites architecturales noyés dans un mortier blanc très dur.

Les troisième (SL11565) et quatrième marches, d'une hauteur de 20 cm, ont été installées sur l'arase de maçonneries des phases précédentes (SB11022 et SB11008). Un lissage et un nivellement réalisé à l'aide de petits blocs et de terres cuites architecturales ont été réalisés pour la troisième marche. En revanche, il ne reste plus rien des finitions pour le revêtement de la quatrième marche.

Enfin, la structure SB11064 constitue le seuil de la porte et donc le dernier niveau à franchir avant de pénétrer dans le bâtiment. Cette maçonnerie, constituée de deux à trois assises, repose sur le mur SB11008. L'altitude de ce seuil semble fonctionner avec le fragment de sol (SL11011) découvert contre le parement oriental du mur M1020 (fig. 152 ; Pl. 22). Ce niveau de circulation intérieur, d'une épaisseur maximum de 5 cm, conservé sur une surface d'environ 40 cm^2, est installé à 528,38 m d'altitude, soit 6 cm plus haut que le sol découvert devant la porte B1024[95]. Malgré une composition légèrement différente des deux sols, il ne fait aucun doute qu'ils fonctionnaient ensemble. Le sol SL11011 doit correspondre à une réfection du niveau de circulation à l'est du mur M1020, certainement détérioré à la suite des travaux réalisés pour l'implantation de la nouvelle porte B1022.

Les datations réalisées sur les ossements de l'individu de la tombe SP11028 ont permis de proposer un *TPQ* de 1660 pour les travaux de réaménagement de cette façade occidentale. En effet, la chape funéraire (US11010) et une partie du comblement de cette tombe ont été percés par la tranchée de fondation (TR11023) réalisée lors de la construction du montant nord de la porte B1022 (St. 3).

Après l'aménagement de ce nouvel accès, des banquettes ont été installées contre la façade occidentale, de part et d'autre de l'escalier (Pl. 21 ; fig. 153). Au sud, la banquette est agencée par une grande assise de blocs de réemploi en gneiss et en granit (SB11105) du même module que ceux utilisés pour la

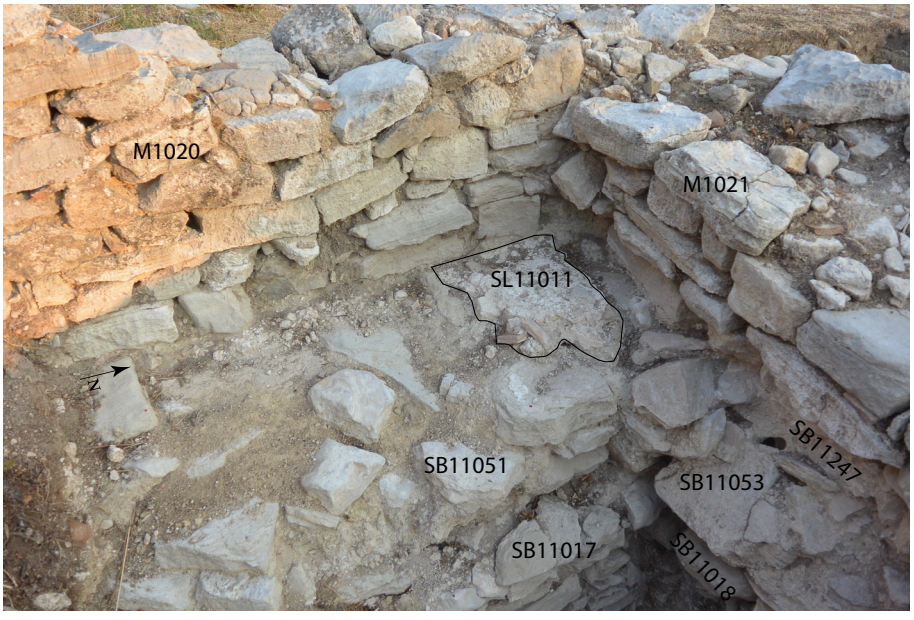


Figure 152 Secteur A : emplacement du sol SL11011.

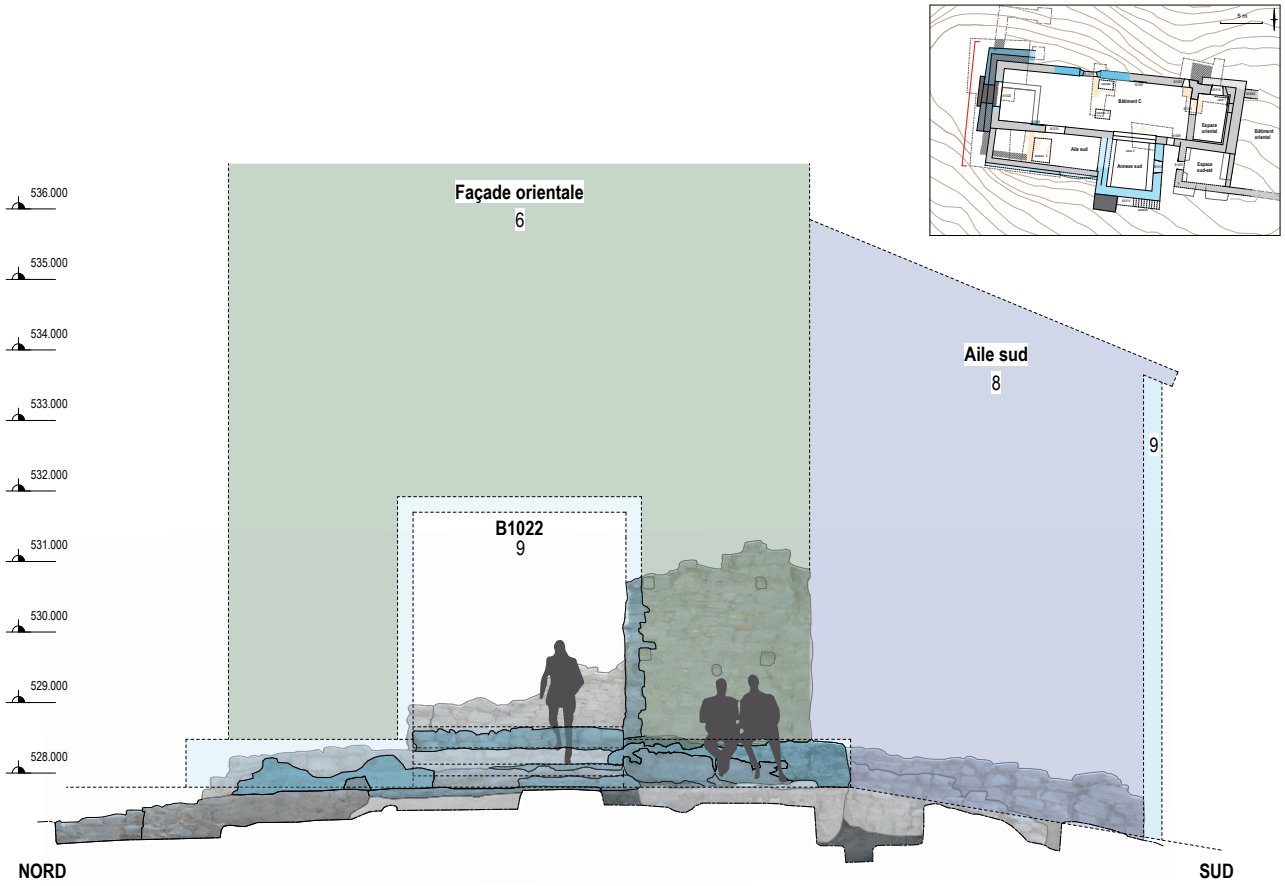
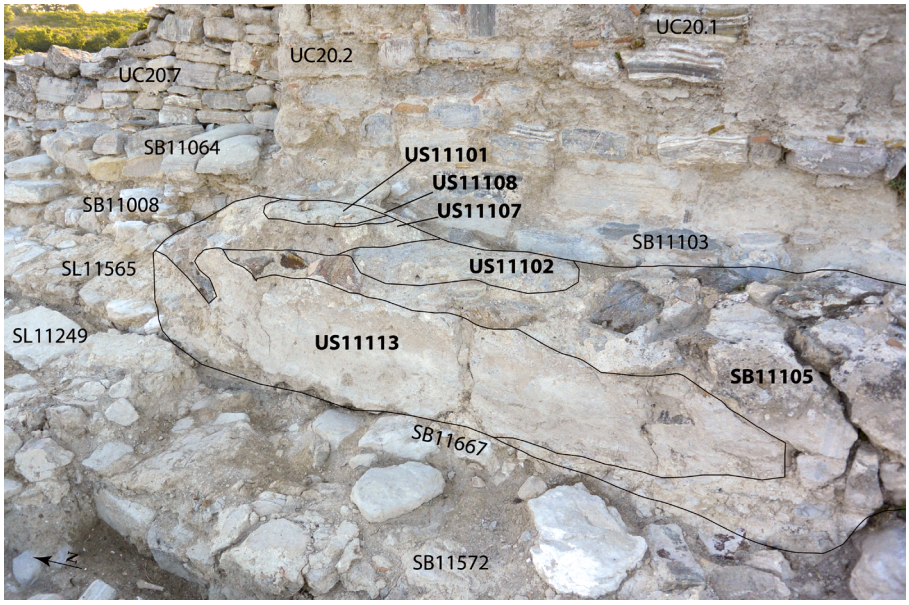


Figure 153 Proposition de restitution pour la façade orientale.

construction de l'annexe sud (fig. 154). Le parement occidental a été recouvert d'un enduit gris-blanc de très bonne qualité (US11113) qui présente en plusieurs endroits un retour horizontal, au-dessus des vestiges du mur SB11572. La partie horizontale supérieure de cette structure est nivelée avec un mortier gris très dur (US11102) de 5 cm d'épaisseur. Un autre niveau de mortier blanc (US11107) d'environ 1,5 cm d'épaisseur est gâché sur l'US11102, recouvrant ainsi la tranchée de 5 cm de large (TR11104) entre le ressaut du mur M1020 (SB11103) et la banquette SB11105[96]. Par ailleurs, une couche de cendre (US11108) est prise entre les enduits US11107 et 11101. La couche 11107 n'étant pas rubéfiée, la cendre peut donc provenir d'une structure en bois ayant brûlée et qui se serait effondrée. L'enduit US11101 est l'ultime niveau horizontal de mortier de 4 cm d'épaisseur qui scelle la couche de cendre US11108, correspondant très certainement à une réfection. Le niveau supérieur de cette banquette se situe à environ 67 cm plus haut que le niveau de circulation installé sur l'arase du mur SB11572, correspondant bien à un niveau d'assise.

Le même dispositif (SB11012 et SB11206), bien que moins bien conservé, a été installé au nord de l'escalier, mais également dans l'angle et contre le retour oriental du bâtiment installé sur l'arase du mur SB11195[97] (fig. 144; fig. 155). La maçonnerie SB11012 est construite à cheval sur l'arase d'anciens murs. Une épaisse couche de mortier très dur (US11057) nivelle l'arase du mur SB11052



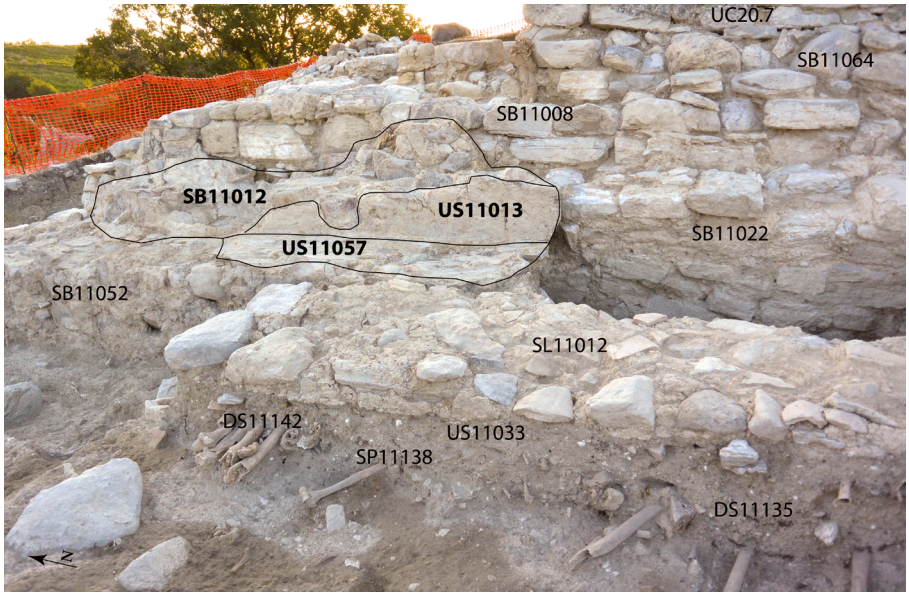






Figure 154 Secteur A : aménagement de la banquette sud.

Figure 155 Secteur A : aménagement de la banquette nord.

Figure 156 Secteur A : sépulture SP11065.

qui sert de niveau de marche et recouvre les pieds de l'individu de la sépulture SP11065, inhumé durant la phase 7 (fig. 156). La datation obtenue sur ce squelette donne un *TPQ* de 1510. Or nous avons vu précédemment que la sépulture SP11028, associée à la phase précédente, a fourni un *TPQ* de 1660. Cette seconde datation corrobore donc la première.

La mise en œuvre de ces banquettes, tout à fait spécifique à cette phase, ainsi que celle du chemisage extérieur de 18 cm d'épaisseur (SB11599) du mur méridional de l'aile sud (SB11592) sont identiques, ce qui nous permet de les placer dans la même phase de construction (fig. 157). L'arrêt de fouille, à faible profondeur (40 cm sous l'arase de SB11592), n'a pas permis de déterminer les modalités d'implantation de cette maçonnerie qui s'est affaissée dans la pente sud.

Avec ce nouvel élan d'aménagement de toute la partie occidentale du bâtiment C, nous avons logiquement attribué à cette phase la réalisation d'une nouvelle niche N1006 en lieu et place de la niche N1005 (Pl. 19)[98]. En effet, cette dernière a été bouchée jusqu'à ne laisser qu'une profondeur de 8 cm (contre 45 cm auparavant). Le montant occidental (UC19.12) a été conservé en l'état, mais un nouveau montant oriental a été créé en désépaississant les gros blocs de



Figure 157 Secteur A : chemisage SB11599.

grès qui forment le jambage occidental de la porte B1015 et le montant oriental (UC19.14) de l'ancienne niche N1005, passant ainsi d'une largeur de 65 cm à 155 cm. La mise en œuvre de cette nouvelle structure suggère l'agencement d'un élément décoratif (tableau ou broderie tendue), à l'instar de ce qui a été proposé pour la niche N1007 dans le mur M1001[99].

12.4 Découverte lapidaire

Lors du dégagement du caveau 1, à l'aplomb du mur M1001 et proche de la porte nord B1024, un important fragment lapidaire a été découvert dans un niveau de démolition qui comblait partiellement cet espace. Il s'agit d'un bloc en grès sur lequel ont été sculptées des armoiries en ronde-bosse (fig. 158 ; fig. 159). Malgré la perte de certaines parties du bloc en haut et à destre de l'écu, le bloc devait avoir un aspect arrondi. Sa forme, les bords écatis encore en place et l'arrière simplement dégrossi suggèrent une utilisation pour une clef de voûte.

Le blason a été étudié par Camille Aquillon et Guy Le Comte (†) dont voici les conclusions[100] :

> « Les armoiries font état d'un écu blasonné coupé au 1 d'or, à deux tours d'azur ; au 2 d'argent à 5 fasces ondulées d'azur. L'écu devait être timbré du chapeau de sinople ou de gueules (disparu dans la cassure), accompagné d'une cordelière à 6 houppes, dont la dernière rangée est encore visible à gauche. L'écu est broché sur une croix de procession à une traverse au pied ancré.
>
> La présence de 3 houppes à destre permet de déterminer qu'il s'agit ici des armoiries d'un évêque ayant vécu après le XVe siècle. En effet, les chapeaux timbrant les armoiries ecclésiastiques n'apparaissent en Italie qu'au début du XIVe siècle et celles destinées aux archevêques et aux évêques n'apparaissent



Figure 158 Secteur C : blason découvert dans le niveau supérieur de démolition du caveau 1.



Figure 159 Blason de l'évêque Di Somma AK17.31.1.

dans l'héraldisme qu'à partir du XVe siècle. La surface de la pierre devait être peinte. Aucune trace n'a pu, pourtant, être relevée sur la surface.

L'écu armorié de l'évêque possède de grandes similitudes avec les armoires d'une famille locale, d'origine napolitaine, les Di Somma. Leurs armoiries sont un écu blasonné coupé au 1 d'or, à deux tours d'azur ; au 2 d'argent à 3 fasces ondulées d'azur. Les légères différences visibles entre les deux blasonnements, soit la tour crénelée pour les armes de la famille Di Somma et la tour à dôme et lanternons pour celui de l'évêque, le nombre d'ondes, 3 pour l'évêque et 5 pour la famille Di Somma ne sont pas des différences suffisamment importantes pour penser qu'il s'agit là de deux armoiries complètement divergentes.

Les brisures visibles sur les armoiries de l'évêque peuvent s'expliquer de plusieurs manières. Il peut soit s'agir du fait du dessinateur qui aurait, ainsi, pu exprimer son style. Mais il pourrait aussi s'agir de modifications apportées par l'évêque lui-même aux armes familiales pour l'individualiser et s'en distancer quelque peu, ce qui est assez commun au Moyen Âge.

Les nombreux écus portant les armes de la famille Di Somma croisés lors de nos recherches montrent une très grande variété quant à leur représentation, notamment dans le nombre de fasces ondulées oscillant entre 1 et 5. Ces variations pourraient être interprétées comme des moyens de distinction de certains membres d'une même famille.

La très grande similitude entre les deux armes nous permet donc de supposer qu'il s'agit certainement ici de l'écu de l'évêque Agazio di Somma (1591-1671), nommé évêque de Cerenzia et de Cariati de 1659 à 1664.»

Les traces de mortier présentes sur le bloc armorié prouvent que celui-ci a été utilisé en réemploi dans une maçonnerie, impliquant donc un précédent usage dans une structure qui a rapidement été détruite ou démontée, puisque le site est complètement abandonné en 1860. Nous savons d'après la visite épiscopale mentionnée dans cette étude que l'évêque Agazio di Somma (1659-1664) fait reconstruire le campanile de la cathédrale pour y replacer les cloches[101]. Cet élément architectural retrouvé dans le niveau de démolition appartient très certainement à ce nouveau clocher. Un autre élément vient appuyer cette hypothèse. En effet, en 1674, un violent tremblement de terre détruit de nouveau le clocher, la cathédrale et le palais épiscopal et donc, selon toute vraisemblance, des bâtiments civils. En 1678, l'évêque Geronimo Barzellino (1664-1685/88) restaure dans un premier temps la cathédrale, mais laisse de côté le clocher qu'il fera réparer plus tard[102]. Si cet élément appartenait au clocher qui n'a pas été reconstruit immédiatement, les ruines de ce dernier ont très bien pu servir de carrière pour la restauration des autres bâtiments de la ville également détruits par le séisme. Le fait de retrouver cet élément dans un niveau d'effondrement à l'aplomb du mur M1001 et la destruction du clocher qui a permis de réaménager la façade occidentale de l'église démontrent qu'une partie importante des structures nord de l'édifice se sont effondrées lors du séisme de 1674, corroborant ainsi les datations évoquées plus haut pour cette grande phase de réaménagement[103].

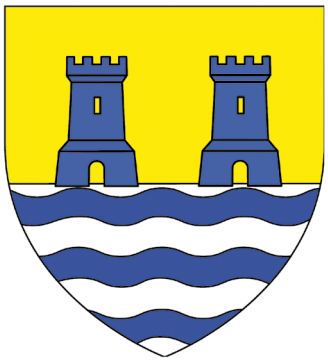


Figure 160 Blason de la famille de Somma (© Guy Le Comte).


Mur en élévation
Structure antérieure arasée
Mur en élévation - niveau supérieur
Niveau de circulation
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
Bâtiment oriental
Espace oriental
Tour orientale
Bâtiment C
Annexe sud
Aile sud
cave 1
cave 2
caveau 1
caveau 2
caveau 3
escalier
M1002
N1001
B1002
B1001
N1002
B1003
M1003
M1004
B1020
M1005
B1019
M1006
M1008
B1016
B1010
B1004
B1005
B1006
M1009
B1012
M1007
B1007
B1008
B1009
M1010
M1011
B1013
B1023
M1001
N1007
M1012
B1011
B1014
M1013
M1014
B1024
M1015
B1015
N1005
M1019
M1020
B1022
M1018
M1017

13 État 10 (*TAQ* 1783) : édification de la tour SE

Cette phase de construction est marquée par la mise en place d'une tour dans la partie sud-est du complexe (fig. 161). L'édification de cette structure a exigé un étêtement général des murs périphériques, ainsi qu'une surélévation du mur M1003. La base de cette nouvelle tour, de 6,5 m de côté, est conservée sur une hauteur de près de 12 m. Une photo prise par Paolo Orsi en 1911 permet de voir que cette base était surmontée d'une structure et d'une toiture octogonales (fig. 162). Construite sur quatre niveaux, un rez-de-chaussée et trois étages, elle est accessible par le rez depuis l'ouest, le nord et l'est. La mise en œuvre de cette construction coupe alors l'arrivée de lumière naturelle par la fenêtre orientale de l'annexe sud construite lors de la phase précédente. Cette baie est donc bouchée et une nouvelle ouverture a été percée dans le mur sud de cette pièce.

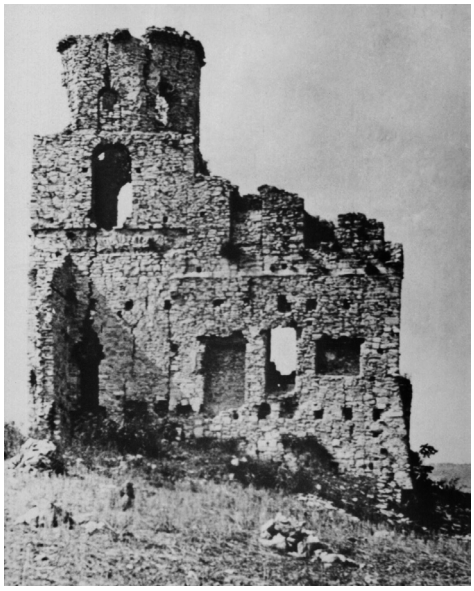
13.1 Surélévation du mur oriental M1003

Après l'étêtement de plusieurs murs[104], les constructeurs ont tout d'abord réalisé une surélévation sur l'arase du mur M1003 (Pl. 1 à 4). Cette dernière présente plusieurs particularités, à commencer par la largeur de la construction. En effet, le mur M1003, à l'origine long de 8,2 m, a été rétréci d'environ 1,20 m, soit 60 cm de chaque côté, pour ne finalement mesurer qu'un peu plus de 7 m. Ensuite, cette surélévation, large de 1,45 m, s'aligne sur le parement oriental du mur, large lui-même de 1,95 m, laissant ainsi un ressaut d'environ 40 cm du côté occidental.

L'appareil de cette nouvelle structure est constitué de petits moellons équarris mêlant gypse, remplois en grès et en granit, plus ou moins assisés avec de très nombreux fragments de terres cuites architecturales. Deux baies surmontées d'arcs en plein cintre, B1002 et B1003, larges de 1,20 m et hautes de 2,40 m, sont aménagées dans le prolongement vertical des niches N1009 et N1010 dont seule la partie inférieure est conservée. À la différence des anciennes niches, le cadre de ces nouvelles baies est noyé dans l'appareil général du mur sans distinction franche. Nous verrons que, si les baies étaient dans un premier temps ouvertes, elles seront par la suite doublées d'un fond, les transformant en niches.

Grâce à la photographie prise en 1911, nous savons que cette surélévation du mur M1003 ne devait être guère plus haute que ce que nous pouvons observer aujourd'hui, puisque le mur nord de la tour repose en partie sur celle-ci, à 539,20 m d'altitude, marquant ainsi la limite haute de cette nouvelle construction (fig. 162 ; Pl. 3). Nous verrons plus loin que si le premier étage du bâtiment

Figure 161
Plan schématique de l'état 10.



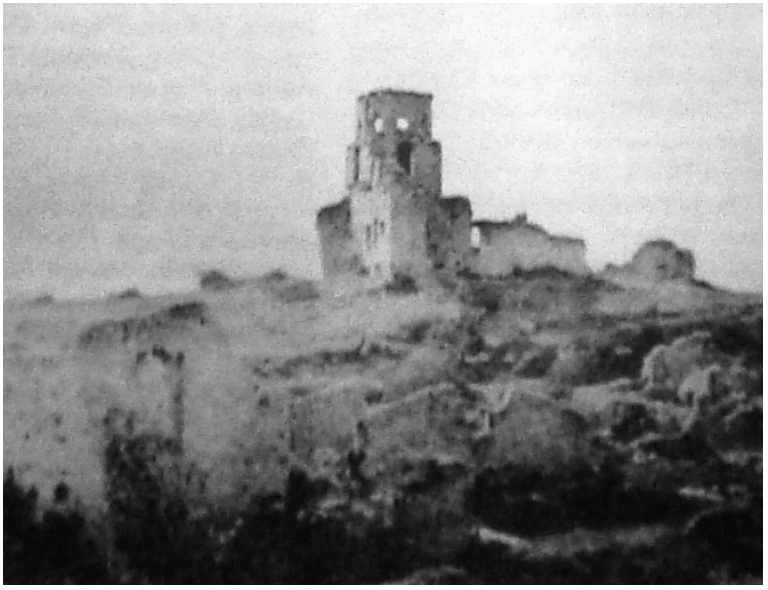


Figure 162
Photographies prises en 1911 lors de la visite de Paolo Orsi (© SABAP-CZ-KR).

oriental était encore en activité, rien n'est moins sûr pour le niveau supérieur. En effet, le mur méridional M1005, également arasé durant cette grande phase de travaux, n'était plus assez haut pour assurer une circulation au second niveau (Pl. 3). Les fenêtres B1002 et B1003 étaient donc utilisées pour apporter de la lumière au second étage de l'espace oriental du bâtiment C. Quant à savoir de quelle manière était agencée la couverture du bâtiment oriental, vraisemblablement amputé de son second niveau, les indices sont trop ténus. Nous pouvons imaginer par exemple que les solives de plancher aient servi de support (entrait) à la mise en place de la charpente d'une toiture (?).

13.2 Construction de la tour

Comme mentionné plus haut, la construction de la tour est précédée d'un étêtement de tous les murs périphériques à 536,5 m d'altitude. Le mur oriental de la tour est installé contre les murs M1004 et M1005 en partie basse puis, à partir de l'arase, il est reconstruit sur toute sa largeur (Pl. 5 et 10). Le mur nord repose quant à lui sur l'arase des murs M1008 et M1010 (Pl. 7 et 8).

Le mur occidental M1007 prend appui, dans la partie basse, contre le parement sud du mur M1008 (UC8.3), tandis qu'à partir du premier étage, les angles sont chaînés avec un doublage mis en place à cette période (Pl. 7, 8 et 10). Le parement occidental de ce mur M1007 repose sur l'ancien mur en grès en place depuis la phase 3 et dont les constructeurs semblent même conserver les montants d'une ancienne baie pour créer une nouvelle porte B1007 (Pl. 8).

Aujourd'hui, seule la base carrée de la tour est conservée sur une hauteur de près de 12 m. Cependant, la photographie de 1911 montre très clairement que cette construction était surmontée d'une structure et d'une toiture octogonale.

L'analyse du bâti a permis de mettre en évidence quatre étages avec un rez et trois niveaux supérieurs, et la régularité des trous de boulin observés sur toutes les parois confirme l'édification de cet ensemble en un seul élan constructif. L'existence de sous-sol(s) est impossible à déterminer en l'état actuel de la recherche. Cela nécessiterait des sondages archéologiques à l'intérieur de la tour qu'il est impossible de mener en raison de l'instabilité générale de la structure. Malgré l'installation de trois puissants tirants en acier à l'intérieur de la tour en 1999, nous pouvons voir que l'accroche du tirant haut sur le parement oriental du mur M1003 se détache progressivement (fig. 163). Au-delà du basculement de cet ensemble dans la pente sud, responsable de la majorité des lézardes et autres fissures, les nombreux tremblements de terre qui ont secoué la région ont contribué au délabrement de cette structure. La problématique n'est pas récente, puisque la restauration de l'une de ces brèches, constatée en haut du parement occidental du mur M1007 (UC7.16), met clairement en évidence une restauration ancienne à une période où le bâtiment était encore en activité (Pl. 8).

La tour est donc construite sur une base carrée de 6,5 m de côté avec un appareil formé de blocs de gypse assisés avec des fragments de terres cuites architecturales insérées dans les joints et dont les murs mesurent environ 1,30 m d'épaisseur. Cet appareil diffère de ceux que nous avons rencontrés auparavant, car il est nettement plus régulier et ne présente pas de réemploi apparent dans sa structure. La pièce inférieure de la tour est couverte d'une voûte d'arête formée de blocs de gypse ; chacune des retombées reposant sur un culot en grès. Ces pièces architectoniques, vraisemblablement gothiques, sont des remplois, dont certains ont une face retaillée pour une meilleure insertion dans les angles. Si l'appareil de la voûte est pris dans la maçonnerie des murs occidental et méridional, ce n'est pas le cas pour les deux autres côtés (Pl. 5, 7 et 10). En effet, la partie basse du mur oriental M1004, en place depuis la phase 8, est doublée par un mur de 56 cm d'épaisseur dans lequel s'insère le rein oriental de la voûte. Comme mentionné précédemment, le mur nord de la tour, dans sa partie basse, est constitué de murs des phases antérieures, il était donc difficile d'intégrer la construction de la voûte sans doubler le parement méridional du mur M1008. Or, les poussées induites par ce type d'ouvrage s'exerçant sur les quatre retombées ne nécessitaient pas le mariage des murs. La voûte constituée s'appuie donc simplement contre le parement sud du mur M1008 en place depuis la phase 6 (Pl. 7).

Ce premier espace en rez-de-chaussée est percé de quatre ouvertures. La fenêtre B1004 aménagée dans le mur M1006, ébrasée vers l'intérieur, mesure 1,40 m de haut comme de large du côté le plus étroit de l'ébrasement. La conservation d'une partie du linteau nord montre que cette ouverture était surmontée d'un arc surbaissé. Toutefois, les trois trous de poutres (UC6.6 à 6.8) visibles sur le parement sud, juste au-dessus de cette ouverture, suggèrent l'existence d'un niveau de plancher ou l'emplacement de poutres pour une toiture recouvrant un espace sud aujourd'hui disparu (Pl. 6). La prospection radar a mis en évidence, au sud de la tour, toute une série de murs qui pourraient être en lien avec ces négatifs sans que l'on puisse en dire plus pour le moment (fig. 27).



Figure 163 M1003 : détail de l'accroche du tirant haut.

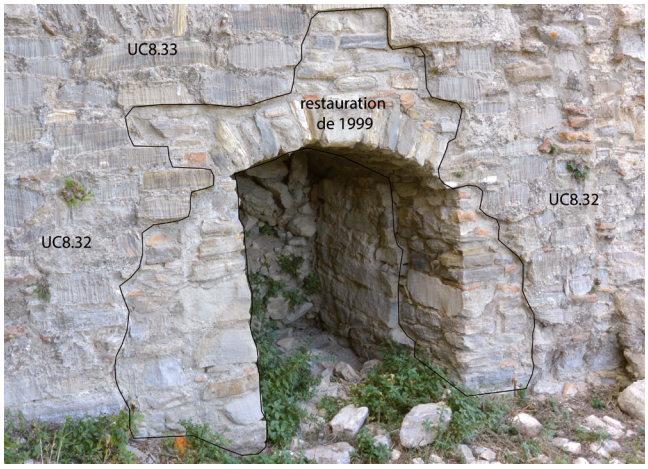
Les trois autres ouvertures du rez-de-chaussée sont des portes. Si nous avons pu dégager une petite surface de l'encadrement sud de la porte B1010, le cadre nord a été complètement remonté en 1999 (fig. 164 ; Pl. 9 et 10). Le mur nord de la tour, dans sa partie basse, correspond au mur méridional de l'église durant la phase 6 et doublé à la phase 7. Il n'est cependant pas possible, en l'état des connaissances, d'affirmer que cette ouverture ait été créée durant cette phase ou antérieurement, puisqu'elle aurait très bien pu être mise en place dès les phases 7 ou 8 avec l'aménagement des espaces méridionaux. Néanmoins, il ne fait aucun doute de son fonctionnement lors de l'utilisation de la tour, aucune trace de bouchage n'ayant été repérée dans l'embrasure.

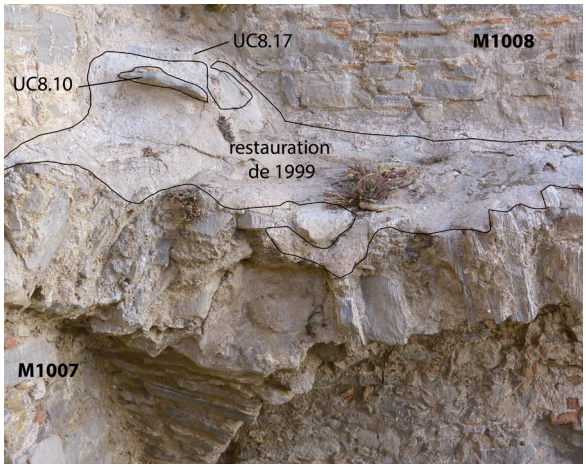
La porte occidentale B1007, à la différence des autres, a entièrement été remontée des deux côtés et nous pouvons émettre des doutes sur la hauteur reconstituée (Pl. 7 et 8). En effet, avant la restauration de 1999, le mur M1007 présentait une importante fissure verticale sur toute sa hauteur et les deux ouvertures implantées dans ce mur (B1007 en bas et B1008 en haut) ont été très endommagées[105]. Nous aurions pu douter de l'existence d'une ouverture à la base de ce mur, dont l'éventrement aurait été consécutif à un épisode de séisme, si nous n'avions pas les vestiges des montants en grès d'une porte (UC7.7 et 7.8) en place dès la phase 3 et vraisemblablement réutilisés à cette période. Si l'on considère que les sols en mortier de la phase 7 sont toujours en usage et qu'il n'existait pas de différence de niveaux de circulation de part et d'autre de la porte B1009, il semble peu probable que cette porte B1007, large de 70 cm, ait une hauteur de passage de 2,90 m, hauteur restituée en 1999[106]. Il nous semble plus cohérent de proposer une altitude supérieure maximum identique à celle de la porte B1010, la réduisant ainsi à 2,43 m.

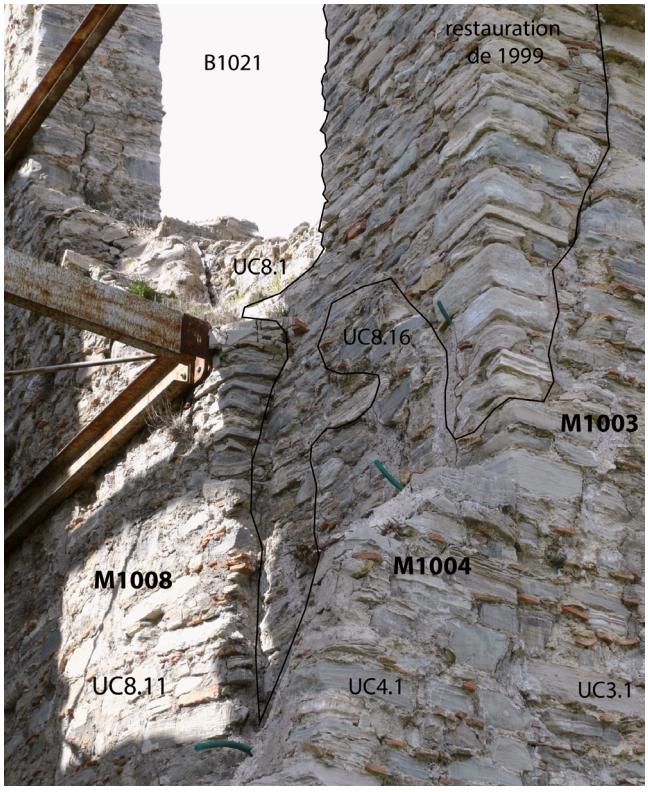
La dernière ouverture de ce niveau inférieur, la porte B1019, a été aménagée dans le mur oriental de la tour. À la différence des deux autres portes et comme nous le suggère la photographie de 1911, la hauteur du seuil était nettement plus élevée (fig. 162). L'analyse du bâti permet de proposer un fonctionnement de cet accès avec le premier niveau de plancher du bâtiment oriental mis en place lors de la phase 8 (Pl. 3 et 5). Avec beaucoup de prudence, nous pouvons estimer, grâce à cette ancienne photographie, une largeur de passage aux alentours de 80 cm. Les vestiges de la feuillure nord, visibles dans le montant méridional (UC4.3), permettent de positionner l'ouverture du ou des battants vers l'est. L'analyse du mur M1004 met en évidence une reprise du mur pour l'aménagement de cet accès (UC4.19 et 4.20). Il devait s'agir d'un passage assez peu élevé, d'environ 1,80 m et dont la partie occidentale, au regard de la courbure de la voûte (UC6.49), était forcément descendante. Il semble assez probable qu'un escalier ait été installé entre le seuil de la porte et le niveau de circulation du rez-de-chaussée de la tour.

L'accès à cette construction se faisait donc depuis l'espace oriental (B1010), le bâtiment oriental (B1019) et le couloir (B1007), tandis qu'une fenêtre méridionale amenait la lumière[107] dans cette pièce d'environ 16 m^2.

L'analyse architecturale met en évidence l'absence d'un accès depuis l'extérieur pour le premier étage, qui devait donc se faire *via* une trappe dans le sol.







Un carreau de terres cuites (UC8.17) conservé dans l'angle nord-ouest établit le niveau du sol du premier étage à 533,92 m d'altitude (fig. 165). Comme mentionné plus haut, le parement sud du mur M1008, à partir du premier étage, a été doublé d'un mur d'une vingtaine de centimètres de large (UC8.11) reposant directement sur le remplissage au-dessus de la voûte et dont l'appareil est semblable à celui constituant les murs de la tour (fig. 166 ; Pl. 7 et 10). L'angle avec le mur M1007 est alors chaîné avec ce nouveau parement, ce qui n'était pas le cas, rappelons-le, pour le niveau inférieur. Ce second niveau était éclairé par une large baie B1005 aménagée dans le mur méridional (Pl. 5 et 6). Haute de 2,56 m,

Figure 164 M1008 : porte B1010.

Figure 165 Tour orientale : détail du vestige du sol en carreau de terre cuite du premier étage.

Figure 166 M1008 : doublage méridional du mur.

cette fenêtre, ébrasée vers l'intérieur et dont la largeur minimum est de 1,35 m, est actuellement surmontée d'un arc restauré. L'état de la structure ne permet malheureusement pas de proposer un quelconque aménagement pour cet étage.

L'altitude du second étage de cette tour a pu être déterminée grâce aux trous de poutres (UC7.75 à 7.78) identifiés sur le parement oriental du mur M1007 (Pl. 7). Nous pouvons constater que l'altitude de ces négatifs est assez peu linéaire. Cette irrégularité est probablement la conséquence du basculement de la construction dans la pente, ainsi que des tremblements de terre. Il ne fait cependant aucun doute qu'il s'agit d'un ensemble cohérent pour l'installation d'un plancher dont l'altitude moyenne est estimée à 538 m.

Cette pièce est ouverte sur les quatre côtés par de grandes baies non ébrasées, surmontées d'un arc en plein cintre, larges de 1,55 m et hautes de 2,60 m, dont l'altitude basse se situe à 538,08 m, soit environ une dizaine de centimètres plus haut que le sol. Les vestiges des amorces en haut des murs M1006, M1007 et M1008 démontrent que le plafond de cet étage était voûté (Pl. 5, 7 et 10).

Si l'accès au deuxième niveau devait également pouvoir se faire *via* une échelle ou un escalier interne, il était certainement possible de le faire depuis le second étage de l'espace oriental par l'ouverture B1021 qui devait fonctionner comme une porte (Pl. 9). Cette hypothèse s'appuie sur l'absence de la frise de terres cuites architecturale qui orne tous les parements extérieurs de la tour à l'exception du mur nord (Pl. 3, 6, 8 et 9). Ce détail permet ainsi de comprendre que l'espace oriental était encore en élévation. Par ailleurs, l'étêtement du mur M1005 et la présence de la frise sur le mur oriental de la tour (UC4.6) suggèrent qu'à cette période, le second étage du bâtiment oriental n'existait plus (Pl. 3).

Seule la photographie prise en 1911 nous renseigne sur le troisième et dernier niveau de cette tour (fig. 162). Il était constitué d'une structure octogonale, d'une hauteur vraisemblablement assez similaire au second étage, soit près de 4 m, percée dans chacun de ses pans d'une petite ouverture surmontée d'un arc en plein cintre. L'accès à ce niveau devait se faire, de la même manière qu'entre le rez et le premier étage, par une échelle intérieure. Cette tour était finalement coiffée d'une toiture octogonale. La restitution permet de proposer une hauteur finale pour cet ensemble avoisinant les 18 m.

13.3 Création d'une nouvelle fenêtre dans l'annexe sud

Le bouchage de la fenêtre B1013 dans le mur M1011 résulte de l'érection de la tour, puisqu'une baie ouvrant désormais sur un couloir avec un mur en vis-à-vis à moins de 2 m n'est d'aucune utilité/nécessité (Pl. 11 et 12). Par ailleurs, en amont du bouchage, l'appareil formant le montant sud du cadre oriental a vraisemblablement été récupéré par les constructeurs. Le bouchage est réalisé avec du tout-venant de taille moyenne, des briques, des terres cuites architecturales et des blocs de remploi en grès (peut-être des fragments de l'encadrement oriental).

Nous pouvons donc, sans trop d'erreurs, placer la création de la fenêtre B1011 dans le mur M1012 dans le même temps que le bouchage de l'autre fenêtre (Pl. 13 et 14). Cette nouvelle ouverture surmontée d'un arc surbaissé, ébrasée

vers le nord, mesurait 1,58 m de large au nord, 90 cm de large au sud, pour une hauteur d'environ 1,70 m. Les vestiges d'une feuillure permettent de positionner le cadre dormant au sud de l'embrasure.

L'encadrement de cette nouvelle fenêtre a été érigé avec des blocs de nature variée, mais surtout avec de nombreuses briques de terres cuites récupérées. Les limites du cadre nord sont irrégulières, mais les constructeurs ont tenté de contourner les anciens trous de boulins, probablement réutilisés pour ces travaux. Seul celui se situant en haut à l'est (UC12.32) a été inclus dans la maçonnerie du cadre et de l'embrasure. Comme nous l'avons vu précédemment, le mur M1012 est composé presque exclusivement de remplois divers et l'appareil de l'encadrement de cette fenêtre ne fait pas exception. La particularité réside cependant dans la réutilisation de nombreuses briques, principalement utilisées dans la mise en œuvre du linteau et dont les chants sont couverts de mortiers. L'absence de la tablette et la fissure à la base et dans l'axe de l'ouverture visible sur le parement nord pourraient être les conséquences de l'un des nombreux tremblements de terre. L'absence de restauration ancienne[108] démontre que cet événement s'est vraisemblablement produit après l'abandon de l'édifice.

L'altitude à laquelle a été créée cette nouvelle ouverture B1011, 1,40 m plus bas que la fenêtre B1013, donne des informations sur l'implantation de la couverture de cet espace. La position de la fenêtre B1008 dans le mur occidental de la tour, l'arrêt de la frise décorative en terres cuites (UC7.5) à l'aplomb du parement méridional du mur M1010, ainsi que la limite d'étêtement de ce même mur M1010 sont des éléments architectoniques suggérant la construction d'une toiture à simple pan au-dessus de l'annexe sud. L'altitude supérieure du linteau de la fenêtre B1011 représente vraisemblablement celle du mur conservé pour la mise en place d'une couverture dont la pente devait approcher les 14°. La faîtière devait alors reposer sur l'arase du mur M1010 et très probablement sur celle du mur M1019, tandis que la sablière se profilait le long de la tête du mur M1012 (Pl. 11 et 12). Il est probable que la toiture prenait appui contre le mur occidental de la tour et devait également protéger le couloir.

Dans ces conditions, avec toutes ces modifications de la partie haute des structures, les différentes couvertures ont dû être rénovées, impliquant une main-d'œuvre et des moyens financiers importants. Nous verrons plus loin comment et pourquoi le contexte politique de cette période était favorable aux seigneurs de cette ville.


Mur en élévation
Structure antérieure arasée
Niveau de circulation
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
Bâtiment oriental
Espace oriental
Tour orientale
coulo
Bâtiment C
Annexe sud
escalier
Aile sud
cave 1
cave 2
caveau 1
caveau 2
caveau 3
M1002
N1001
B1002
B1001
N1002
B1003
M1003
B1020
M1005
M1004
B1019
B1016
M1008
M1010
B1004
B1005
B1006
M1006
M1009
B1012
M1007
B1007
B1008
B1009
B1023
M1001
N1007
M1011
M1012
B1011
B1014
M1014
M1013
M1015
B1024
B1015
N1005
M1019
M1020
B1022
M1018
M1017

14 État 11 (*TAQ* 1783) : condamnation de l'aile sud

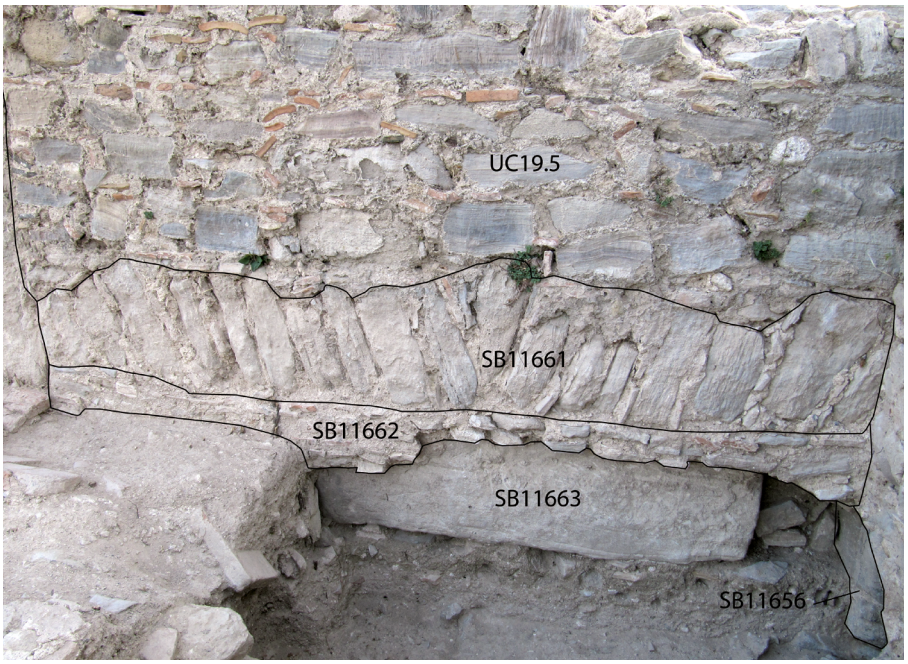
L'analyse architecturale permet de proposer le bouchage de la porte B1015 comme une phase intermédiaire entre la construction de l'annexe sud lors de la phase 10, et son agrandissement occidental à la phase 12 (fig. 167). Cela se vérifie au travers du changement de composition des maçonneries pour la phase suivante, ainsi que par la construction du mur M1016 (phase 12) contre le bouchage de l'ouverture B1015, impliquant donc une postériorité du mur. La mise au jour d'un segment du mur M1017 écroulé (US11503) pourrait expliquer l'abandon de cette zone (fig. 168).



Figure 167 (page de gauche) Plan schématique de l'état 11.

Figure 168 Aile sud : vestiges de l'effondrement du mur M1017 (US11503).

Figure 169
Porte B1015 : bouchage de la porte.



Entre les deux piédroits de la porte B1015 et au-dessus du seuil surélevé (SB11663) au cours de la phase 7 s'insère un bouchage structuré de plusieurs strates (fig. 169 ; Pl. 20). La première est une plate-bande (SB11661) en blocs de gypse posés de chant disposés directement sur l'ancien seuil à la manière d'un arc de décharge, mais n'ayant aucune fonction statique, le tout aligné sur le parement sud des jambages. Le seuil SB11663 étant installé en retrait des montants (environ 10 cm), l'interstice a été bouché par une maçonnerie SB11662 faite de petits blocs et de fragments de terres cuites architecturales. La partie supérieure du bouchage (UC19.5) se compose de moellons d'un module moyen de 21 cm de large pour 12 cm de haut.

À la suite de l'effondrement et de la condamnation de la porte, l'aile sud, et donc le caveau qui y était installé, ne sont désormais plus accessibles.


Mur en élévation
Structure antérieure arasée
Niveau de circulation
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
Bâtiment oriental
Espace oriental
Tour orientale
coulo
Bâtiment C
Annexe sud
cave 1
cave 2
caveau 1
caveau 2
escalier
zone de rejet funéraire
M1002
N1001
B1002
B1001
N1002
B1003
M1003
M1004
B1020
M1005
B1019
B1016
M1008
B1010
M1006
B1004
B1005
B1006
M1009
B1012
M1007
B1007
B1008
B1009
M1010
M1011
M1012
B1011
B1014
M1013
M1014
B1023
M1001
N1007
B1024
N1003
M1015
M1016
M1022
N1005
M1021
M1019
B1022
M1020
SB11629
FS11505

15 État 12 (*TAQ* 1783) : agrandissement de l'annexe sud et modification de circulation

Cette phase de restructuration correspond au dernier réagencement de l'église avant son abandon. En l'absence de lien stratigraphique entre les différents aménagements regroupés dans cette phase, les rapprochements ont pu être effectués grâce à la comparaison des techniques employées, mais aussi à la cohérence des espaces et la succession raisonnée des constructions. Nous plaçons donc la condamnation de la porte occidentale B1022, le doublage du haut du parement occidental du mur M1003, ainsi que l'élargissement occidental de l'annexe sud dans un même mouvement constructif. Il semble qu'il s'agisse là des derniers grands travaux de réfection du complexe avant la condamnation et l'abandon définitif (fig. 170).

15.1 Condamnation de la porte occidentale B1022

Le bouchage de la porte B1022 attribué à cette phase est réalisé avec des blocs de tout-venant assisés, de module moyen compris entre 16 et 40 cm de large pour 4 à 17 cm de haut et agencés avec peu de mortier (Pl. 21 et 22).

Si, au premier abord, la condamnation de ce passage et la construction du mur M1021 semblent appartenir au même mouvement constructif, une observation approfondie nous révèle qu'il n'en est rien. En effet, bien que le bouchage et le mur M1021 présentent un angle extérieur chaîné, l'angle intérieur ne l'est pas et le parement oriental du bouchage se poursuit vers le nord. Cet agencement particulier ne peut s'expliquer que par la réalisation du bouchage dans un premier temps, puis la construction du mur M1021 à la phase 14.

15.2 Doublage occidental de la partie supérieure du mur M1003

Précédemment, nous avons mentionné l'existence d'un ressaut d'environ 40 cm de large en haut de la partie occidentale du mur M1003 lors de sa surélévation au cours de la phase 10 (Pl. 2 et 4). Cet espace a été comblé durant cette phase par une maçonnerie de tout-venant (UC3.43) de module moyen incluant de nombreux fragments de terres cuites architecturales. Cette intervention entraîne alors la condamnation des fenêtres B1002 et 1003 en niche (Pl. 3). L'empreinte d'un trou de poutre (UC3.44) de 42 cm de haut par 30 cm de large au centre de cette surélévation suggère l'emplacement d'une pièce de charpenterie (Pl. 4). Si

Figure 170
Plan schématique de l'état 12.

la mise en place ou encore la réfection d'une couverture ne fait aucun doute, il est toutefois difficile, au regard des indices souvent trop ténus, de pouvoir aller plus loin dans les propositions de restitutions.

15.3 Agrandissement de l'annexe sud

Le doublage du mur M1003 et l'agrandissement de l'annexe sud mettent en évidence une attention particulière accordée à l'aménagement de l'édifice.

Nous avons précédemment expliqué que le bouchage de la porte B1015 avait été réalisé à la suite de l'effondrement d'une partie des murs de l'aile sud. Une reprise de maçonnerie visible dans le mur M1015 suggère qu'une petite portion du mur méridional a été conservée avec les UC15.3 et 15.13 (Pl. 17 et 18). Les bâtisseurs se sont ensuite raccrochés à cette tête de mur afin de reconstruire une portion du mur M1015 ainsi que le retour nord avec le mur M1016 qui s'appuie, à l'ouest, contre le bouchage de la porte B1015 en formant un nouveau chaînage avec l'angle oriental. L'appareil de ces nouveaux murs est constitué de plusieurs blocs de remploi en grès. Un arc brisé surbaissé dont la partie basse repose sur l'arase de l'ancienne structure SB11640 est inséré en partie basse du mur M1016 (Pl. 24). Cette présence s'explique difficilement, puisque le parement occidental est en surplomb par rapport à la structure SB11640. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'il a été construit comme un arc de décharge, mais qu'il ne surmonte aucune ouverture. Le surplomb peut alors se justifier par la volonté d'établir un mur épais au-dessus d'une fondation (SB11640) trop étroite sans avoir la possibilité d'établir une fondation *a novo* aussi massive qu'il ne le faudrait.

La construction de cette extension a exigé le démontage d'une grande partie (3,80 m) du mur occidental de l'annexe sud (M1014), ainsi qu'une portion de 5,40 m du mur méridional de l'espace central. Malgré l'état très dégradé des structures, nous pouvons affirmer que les constructeurs ont veillé à réaliser une tête de mur soigné au mur M1014. Une nouvelle niche (N1003) a également été aménagée au centre du nouveau parement nord du mur M1015 (Pl. 17). Cette alcôve semi-circulaire de 80 cm de large et 1,98 m de haut est surmontée d'un arc en plein cintre. L'encadrement latéral UC15.5 et le fond UC15.6 ont été construits dans la continuité de la maçonnerie du mur et sont constitués de blocs de gypse de module moyen, tandis que la couverture UC15.4 est construite avec une majorité de remplois de terres cuites architecturales, briques (de différents modules) et tuiles. Le fond de la niche était tapissé d'un enduit blanc très dur.

15.4 Zone de rejet funéraire au sud-ouest

Durant cette phase, le secteur à l'ouest du mur M1016 est alors définitivement abandonné et nous voyons s'installer une zone de rejet funéraire.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, la maçonnerie semi-ovale SB11628 construite dans l'angle sud-est du grand caveau 3 contient un important dépôt secondaire (DS11629). Cette structure a été mise en place avant le remplissage du caveau par un remblai meuble sableux (US11620) mêlé d'ossements brisés en

vrac, de blocs de construction et de terres cuites architecturales (fig. 171, St. 19). Le soin pris de séparer ce qui devait être les sépultures primaires de ce caveau du reste du rejet témoigne d'un respect de ces anciennes inhumations.

Un second espace de rejet funéraire a été créé dans une grande fosse (FS11505) que nous estimons d'environ 1,5 m de diamètre, creusée un peu plus à l'ouest du précédent espace (St. 17 et 18). Le remplissage comporte des ossements en vrac entiers et brisés, ainsi que de nombreuses petites pierres et fragments de TCA, mais aucun autre élément architectural. Cette fosse a été remplie en une seule fois avant d'être condamnée (fig. 172).

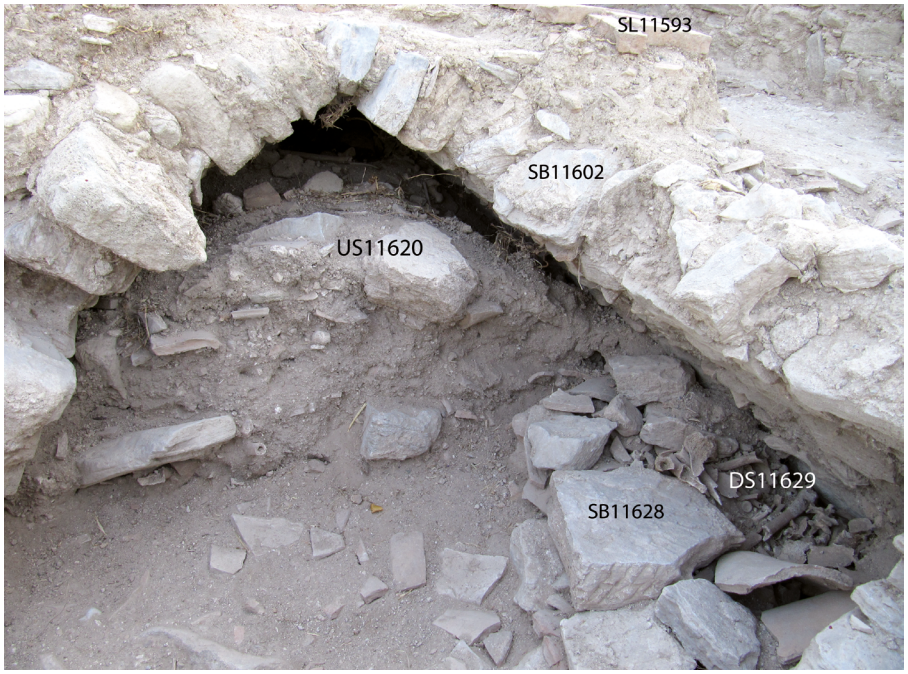


Figure 171 Caveau 3 : remplissage et aménagement.

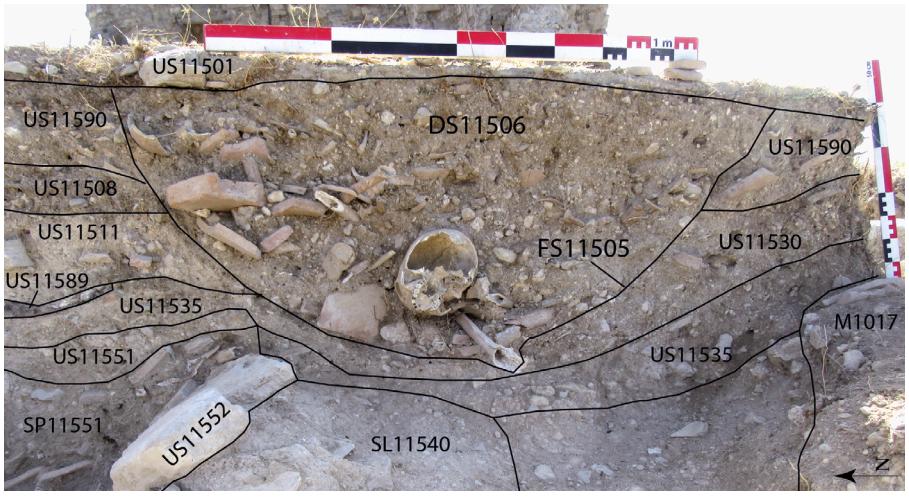


Figure 172 Secteur A : fosse FS11505.


Mur en élévation
Structure antérieure arasée
Niveau de circulation
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
M1002
N1001
B1002
B1001
N1002
B1003
Bâtiment oriental
M1004
B1020
M1005
M1003
B1019
B1016
cave 1
Espace oriental
M1008
B1010
Tour orientale
M1006
B1004
B1005
B1006
B1012
M1009
M1007
B1007
B1008
coulo
B1009
M1010
M1011
B1023
N1007
M1001
Bâtiment C
Annexe sud
cave 2
M1012
B1011
M1013
caveau 1
caveau 2
M1014
SB14018
B1024
N1003
M1015
M1016
N1005
M1019
SB11195
SB11007

16 État 13 (*TPQ* 1783) : condamnation, abandon et récupération

Le bouchage grossier de la porte nord, dernière grande porte en usage, démontre un abandon et surtout une volonté d'interdire l'accès à l'édifice. Cette condamnation est suivie d'une phase de démontage et de récupération de matériaux que l'on peut constater dans toute la partie nord-ouest du bâtiment. Nous verrons par l'analyse des vestiges que ces travaux sont consécutifs à un important tremblement de terre (fig. 173).

16.1 Condamnation de la porte nord (B1024)

Le dernier réaménagement constaté dans le sondage à la base de la porte B1024 correspond au bouchage grossier SB14018 par une maçonnerie de tout-venant, noyée dans un épais mortier couleur crème et installée sur ce qui semble être un niveau de préparation de chantier US14071 (fig. 174 ; St. 28). La réalisation de cette obstruction, sans parementage, suggère que cet acte n'a rien à voir avec un réaménagement des circulations, auquel cas une attention aurait été apportée à la mise en œuvre, comme cela a été le cas avec le bouchage des baies B1015 ou B1022. Se pose alors la question de savoir si le bâtiment, peut-être pour des raisons de sécurité, a été définitivement condamné afin d'éviter tout risque d'accident.

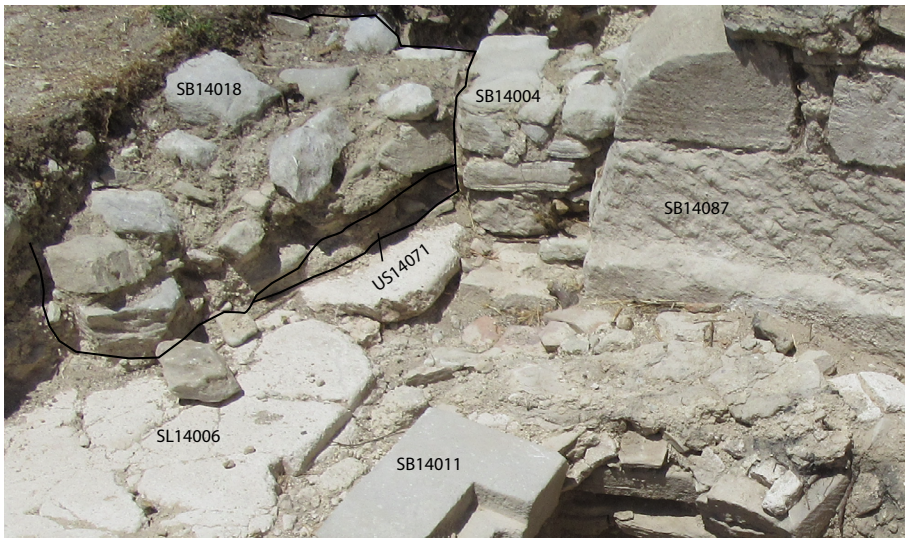


Figure 173 (page de gauche) Plan schématique de l'état 13.

Figure 174 Secteur D : bouchage US14018 de la porte B1024.

16.2 Récupération des matériaux

À la suite de cette condamnation, nous assistons à une phase de récupération de matériaux dans la partie nord-ouest du complexe, qu'il a été possible d'identifier grâce aux sondages opérés dans cette zone.

Une première phase de récupération des matériaux a pu être identifiée à l'aplomb sud du mur M1001, au-dessus du caveau 1 et bien visible dans la stratigraphie orientale (St. 27). Une épaisse couche (US14024) mêlant mortier de sol type SL14006 à des nodules de chaux et des blocs équarris recouvre tout le caveau et s'étend vers le sud de manière plus fragmentaire (US14025), suggérant un niveau de travail pour la récupération des maçonneries, peut-être du mur M1001.

Le niveau US14003 recouvrant la quasi-totalité de la zone est la couche la plus significative concernant la récupération de maçonnerie (St. 27 et 28). Cette strate se compose d'un sédiment beige clair (mortier pulvérisé) et de divers éléments de construction, tels que des fragments de terres cuites architecturales, d'enduits et de blocs équarris de petite taille. Les dimensions des blocs, le pendage général de cette couche du nord vers le sud et un niveau plus épais dans la partie nord suggèrent un état de récupération des maçonneries avec sélection des meilleurs (plus gros ?) blocs.

Cette phase de récupération est contemporaine aux pillages perpétrés au niveau des caveaux 1 et 2. En effet, une épaisse couche de démolition (US14013) remplissait le caveau nord. Parmi les fragments se trouvaient plusieurs blocs de margelle correspondant à l'ouverture SB14011, ainsi qu'une dalle de remploi inscrite et vraisemblablement réutilisée pour la fermeture du caveau (fig. 175 ; fig. 176)[109].

C'est dans ce niveau de démolition que nous avions découvert le fragment de blason qui nous a permis de comprendre les réaménagements réalisés lors de la phase 9[110].

La structure voûtée SB14045 de la cave 2 au sud de ce secteur semble elle aussi avoir subi une démolition tardive, avec une large fosse FS14086 qui perce tous les niveaux supérieurs (fig. 177)[111].

Dans la partie nord-ouest de l'édifice, la phase de récupération des matériaux est identifiée grâce à deux tranchées d'épierrement (TR11200 et 11199) des murs SB11055 et 11195 visibles dans les stratigraphies nord et ouest de la zone (St. 5 et 8). Ces deux fosses apparaissent juste sous les premiers niveaux d'humus et de colluvionnement, confirmant ainsi leur creusement tardif. Le fait que la tranchée TR11199 vienne par-dessus le mur SB11078 suggère que le mur SB11007, constituant le mur nord-ouest du bâtiment en place depuis la phase 6 et recouvert uniquement par du colluvionnement, était probablement déjà en partie démonté/détruit à ce moment. Il en est ainsi de même pour les retours sud de ces structures, jusqu'aux anciens escaliers qui permettaient d'accéder à la porte B1022.

Ces tranchées n'ayant été retrouvées, jusqu'à aujourd'hui, que dans la partie nord-ouest du complexe, se pose la question des motivations, puisqu'il aurait

été aisé de démonter les autres murs en élévation s'il s'était simplement agi d'un geste de récupération. Nous verrons que la mise en place du petit espace oriental en est probablement la raison.

Le site, de manière générale, a été l'objet de fouilles clandestines qui se traduisent dans l'espace actuel de l'annexe sud par les fosses de pilleurs, mais également de tentatives de récupérations de la base de colonne. Plusieurs traces de cassures attestent de ces essais infructueux. Au nord, les pilleurs ont tenté de récupérer cette pièce en cassant le socle pour le désolidariser et avoir une meilleure prise sur la pièce recherchée tandis qu'au sud, ils sont rentrés en sape (UC11.20) dans l'arrachement du mur M1010, mais sans succès (fig. 178). Le trou créé par cette tentative a été comblé en 1999 lors de la restauration.

Il est très vraisemblable que tous ces travaux de récupération de matériaux soient consécutifs au grand séisme de 1783 qui ravagea toute la Calabre[112]. Les dommages sur les bâtiments furent très importants et il ne fait aucun doute que cette catastrophe a affecté gravement et durablement la ville d'Akerentia.

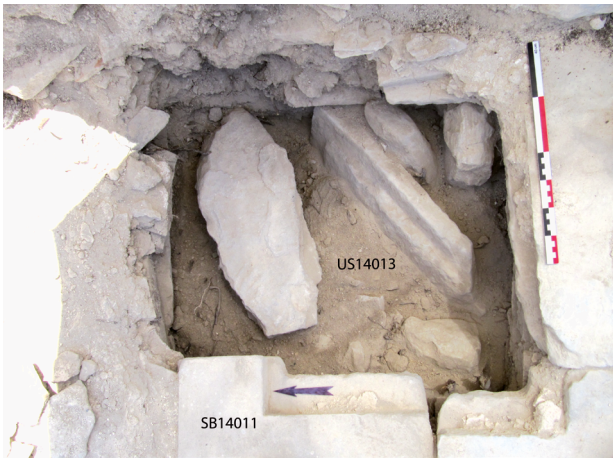
Figure 175 Secteur D : niveau supérieur de démolition dans le caveau 1 et découverte du blason.

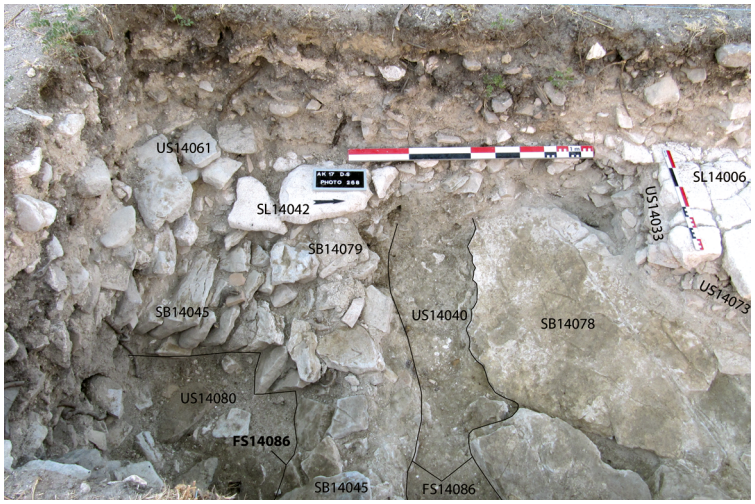
Figure 176 Secteur D : niveau inférieur de démolition dans le caveau 1 et découverte de la dalle de couverture inscrite.

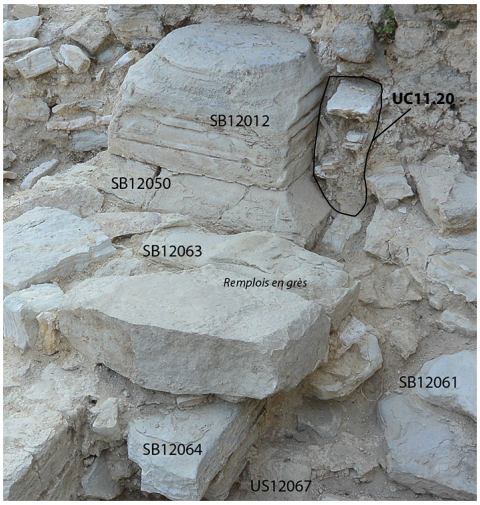
Figure 177 Secteur D : fosse FS14086.

Figure 178 Secteur B : mur M1011 avec trou de pilleurs UC11.20.










Mur en élévation
Structure mise au jour à la fouille
Structure antérieure arasée
Niveau de circulation
Structure antérieure conservée
Emprise de L'Édifice actuel
Limite des secteurs de fouille
Courbe de niveau
N
0 m
2.5 m
Quadrillage WGS84 UTM 33N
434900
434890
434880
656470
656460
656450
656440
Espace occidental
M1022
M1021
M1019
M1020
N1004
SB11049
SB11055
SB11195
SB10007

17 État 14 (*TPQ* 1783) : création d'un ultime espace funéraire

La dernière manifestation architecturale avant l'abandon définitif du site se traduit par la construction d'un petit espace occidental installé dans l'angle sud-ouest de ce que fut l'église du château. Une zone funéraire, scellée par une dalle constituée d'une meule en position secondaire, a été aménagée contre le mur nord de cette construction. La fouille partielle de cet espace a mis en évidence de nombreux ossements de nourrissons, ce qui suggère la présence d'une zone sépulcrale privilégiée.

Cette dernière réactivation d'une activité humaine témoigne de l'importance significative de cet emplacement. Malgré l'apparent état de dégradation que devait présenter l'édifice, une partie des structures étant déjà démontées, les habitants ont estimé que cet emplacement était suffisamment important pour accueillir des sépultures d'enfants. Cette construction se situe à proximité des zones d'inhumations des phases précédentes, ce qui laisse supposer un souvenir de ces emplacements sépulcraux (fig. 179).

17.1 Construction de l'espace occidental

Cette structure, conservée sur une hauteur maximum de 1,09 m, avec un plan intérieur carré de 4 m de côté, s'installe dans l'angle sud-ouest du bâtiment, dont les murs méridional et occidental sont en partie réutilisés. Les nouveaux murs M1021 et M1022, larges de 60 cm[113], ont été mis en œuvre avec un appareil formé de blocs divers de gypse, de grès et de fragments de terres cuites architecturales d'un module très irrégulier et agencés avec un mortier d'assez mauvaise qualité. Si les blocs de grès sont clairement des remplois, l'identification de la réutilisation de gypse est également assez aisée au regard des traces de ruissellements observées sur plusieurs blocs (fig. 180).

Comme nous l'avons vu précédemment, la partie nord du mur occidental M1020 est déjà démontée au moment de l'édification de cette structure. Il est même vraisemblable que les matériaux utilisés pour la construction de ce nouvel espace proviennent de ces démontages. Les constructeurs ont donc réalisé une reprise de la maçonnerie du bouchage de la porte B1022 en créant un chaînage d'angle extérieur avec le mur M1021. Un épierrement entre le mur SB11005[114] et le parement nord de M1021 pourrait correspondre à la tranchée de fondation nord (TR11067) de ce dernier mur (fig. 181).

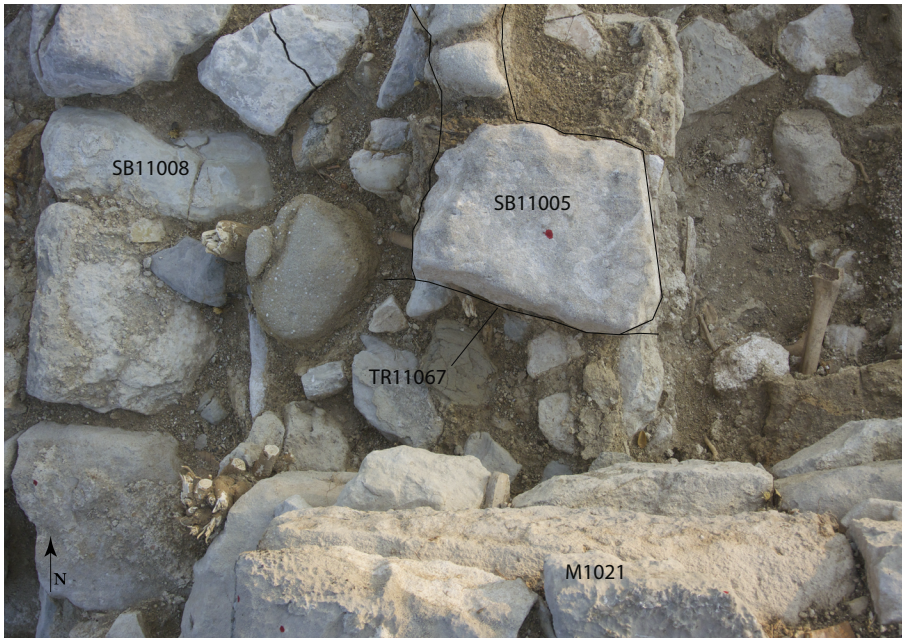
Figure 179
Plan schématique de l'état 14.

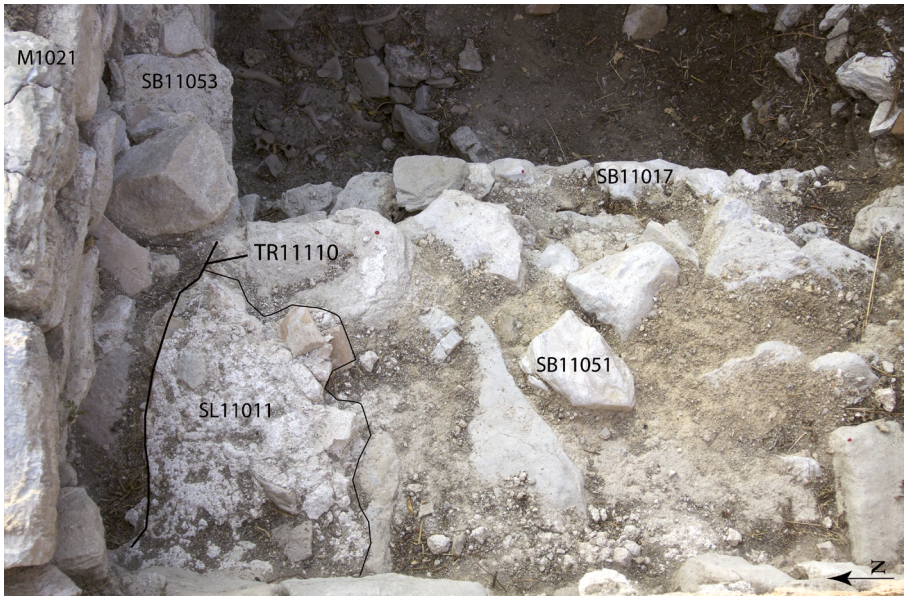
Figure 180 M1021 : position des remplois.

Figure 181 Secteur A : la tranchée de fondation nord du mur M1021.

Figure 182 Secteur A : tranchée de fondation sud du mur M1021.







Le sondage dans l'angle intérieur nord-ouest a permis de mieux appréhender la mise en œuvre de cet ensemble. Le sol SL11001, en place depuis la phase 9, a été entamé par la tranchée de fondation TR11010, pour l'installation du mur M1021 après nivellement de l'arase du mur SB11018 avec une maçonnerie composée de blocs hétérogènes, SB11053 (fig. 182 ; Pl. 22 et 23)[115].

Nous attribuons la création de la niche N1004 dans le parement nord du mur M1019 à cette période pour plusieurs raisons (Pl. 19). Premièrement, le mortier réalisé pour la mise en œuvre de l'encadrement et du fond de la niche n'est pas de même nature que celui de l'appareil principal du mur dans lequel il s'insère, à l'inverse du comblement de la fissure UC19.19 dans l'angle supérieur oriental de la niche. Ensuite, la présence de cette lézarde suggère une faiblesse dans la structure qui pourrait être liée à la création de cette niche, exigeant une reprise de la maçonnerie du mur. Le bourrage de terres cuites architecturales que l'on peut observer à plusieurs endroits autour du cadre ainsi que la position centrale de cette niche vont dans le sens d'une contemporanéité des structures.

L'encadrement de la niche N1004 est surmonté d'un arc surbaissé, constitué de nombreux blocs de remplois en grès, et mesure 1,17 m de large pour 42 cm de profondeur. Nous ignorons toutefois si le sol précédent (SL11011) était encore utilisé ou s'il existait un autre niveau de circulation. L'emplacement d'un accès à cet espace nous est inconnu, car aucune baie n'a été repérée dans la maçonnerie des trois autres murs (M1020, 1021 et 1022). Pour terminer, le mur M1022, construit en même temps que le mur M1021, vient s'appuyer directement contre le parement nord du mur M1019 au niveau des anciennes niches N1005 et N1006 qu'il recouvre (Pl. 19).

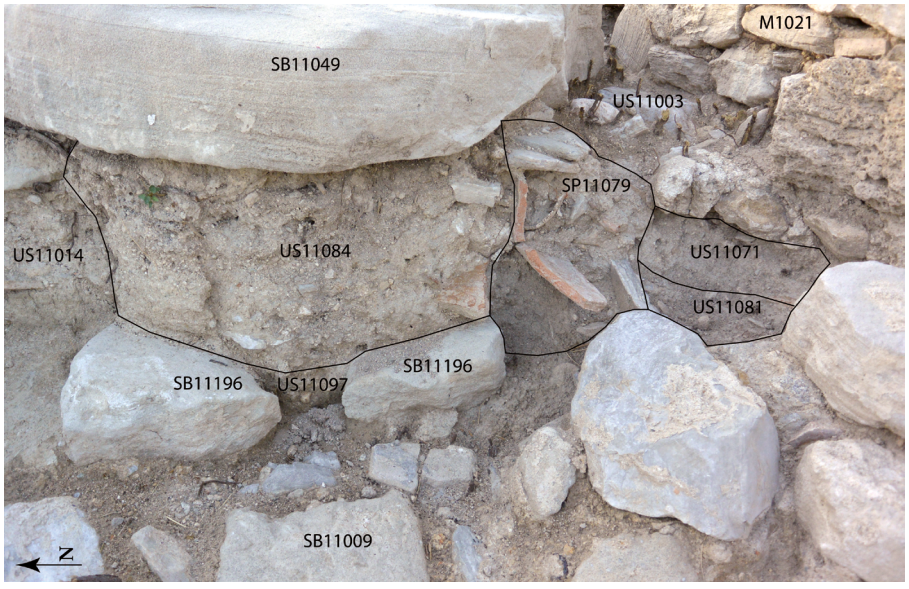


Figure 183 Secteur A : détails des aménagements sous la meule SB11049.

17.2 Espace funéraire privilégié pour immatures

Une grande meule en grès (SB11049), utilisée en réemploi, a été découverte au nord du mur M1021 (fig. 183 ; St. 2 ; St 8). Cette meule de 22 cm d'épaisseur et d'un diamètre restitué de 1,60 m a été équarrie sur le côté sud afin d'être positionnée entre le mur SB11007, préalablement arasé, et le mur M1021. Quatre traces d'accroches cruciformes très émoussées et des traces de débitage sont visibles dans la partie méridionale. Ce bloc, utilisé en position secondaire, pourrait avoir servi de dalle ou de marqueur funéraire. Un crâne d'immature installé dans une tuile (SP11079) a été mis au jour dans la couche meuble (US11084) comprise entre la meule SB11049 et une seconde meule, plus petite : SB11196[116].

De nombreux ossements d'immatures ont également été retrouvés dans les niveaux situés à proximité de la meule supérieure. Il se pourrait alors que cette zone ait été réservée aux inhumations des plus petits et une analyse plus fine de ces ossements pourrait nous permettre d'établir une répartition par âge plus poussée[117].

Cet espace funéraire semble être le dernier geste établissant une occupation de l'édifice alors réduit à la petite structure que constitue le bâtiment oriental.



III SYNTHÈSE DES ÉTATS



18 Synthèse générale

À l'examen des structures, une première constatation s'impose : la complexité des vestiges due à des reprises de maçonneries étonnement nombreuses a rendu l'analyse ardue. Cette observation est valable aussi bien pour les vestiges en élévation que ceux qui se trouvaient en sous-sol, les multiples fosses de pillages ayant compliqué le travail.

L'étude architecturale des murs en élévation ainsi que les structures dégagées durant les trois campagnes de fouilles ont fourni une importante quantité d'informations apportant de nouvelles possibilités d'interprétations diachroniques de l'ensemble. Plusieurs points restent à éclaircir au terme de cette étude, mais nous pouvons désormais proposer quelques hypothèses sur l'histoire de l'occupation et l'évolution de cet édifice, hypothèses qui sont bien entendu amenées à évoluer. Considérant l'objet architectural comme un élément en trois dimensions, l'étude des démontages, des reprises, des (re)constructions et celle des systèmes de circulations horizontales et verticales nous ont parfois permis de proposer la restitution d'aménagements aujourd'hui disparus.

L'utilisation de termes génériques pour identifier les espaces s'est imposée dès le début des investigations, puisque l'attribution d'une fonction à cet édifice ne s'est révélée qu'assez tardivement. Nous avons opté pour cette solution afin de rester neutres tout au long de l'analyse. Cette synthèse permet ainsi de repositionner dans un cadre historique les découvertes que nous avons différenciées en 14 phases de construction s'étalant entre la fin du VIIe siècle, au plus tard, et l'abandon de la ville en 1860. Comme mentionné plus haut, la synthèse historique dressée au début de cet ouvrage a permis d'exclure tout lien de ses structures avec l'ancienne cathédrale que nous pensons être l'actuelle église San Teodoro au cœur de l'agglomération.

Il semble que nous soyons cependant en présence d'un cas particulier, puisque le développement du complexe n'est comparable à aucun autre dans la région. Nous verrons que le contexte politico-social des vallées du Lese et du Neto pourrait expliquer ces particularités.

Comme mentionné en amont du descriptif des phases de construction, nous avons volontairement distingué les cinq premières en tant que « configurations », et les suivantes en tant qu'« états » au regard de la difficulté de compréhension de certains vestiges. Ceci est également une manière de laisser les hypothèses ouvertes dans l'attente de nouveaux sondages archéologiques.

Nous avons pleinement conscience que les hypothèses formulées pour les cinq premières phases sont sujettes à discussion, mais en l'absence de *comparanda* disponibles, nous ne pouvons pas nous permettre d'aller plus loin dans les propositions d'interprétation. Nous appelons de nos vœux que les chercheurs travaillant sur ce type du sujet dans la région puissent publier leurs résultats de recherches afin d'améliorer notre connaissance de ce type d'édifice.

18.1 Configurations 1 et 2 (*TAQ* 690)

La première mention de la ville d'Akerentia dans les sources est, rappelons-le, conservée dans la *Diatyposis* de l'empereur Léon VI datant de la fin du IXe siècle. La question se posait alors de l'existence d'une occupation du promontoire antérieure à l'érection de la ville en diocèse. La datation réalisée sur les ossements de l'une des deux sépultures découvertes dans la partie nord-est du complexe actuel a permis de repousser de deux siècles au minimum la mise en place d'un habitat, située, sans plus de précisions, avant 690.

L'étude menée par Franca Caterina Papparella montre une occupation de la vallée du Lese au cours du Haut Moyen Âge, avec la présence de tombes datées entre le VIe et le VIIe siècle, à Santa Severina, Strongoli et Casabona[1]. Les fouilles du château de Santa Severina ont également mis en évidence l'existence d'une occupation byzantine du promontoire toujours entre le VIe et le VIIe siècle avec la découverte d'un habitat ainsi que d'une petite église et de 26 tombes creusées dans la roche[2]. Si la typologie de l'édifice religieux et des sépultures est différente de celles retrouvées à Cerenzia, leurs présences indiquent que des habitats sont alors implantés sur des sommets protégés. Par ailleurs, la recherche de Giuseppe Roma sur des nécropoles de la Calabre septentrionale démontre bien la variété typologique qu'il est possible de rencontrer pour les tombes du Haut Moyen Âge : creusées dans le socle rocheux, de forme rectangulaire ou anthropomorphe, contenues dans des coffres en dalles, enterrées très profondément ou de manière superficielle[3] (fig. 184).

Ces découvertes sont à mettre en relation avec le mouvement des populations qui, à partir de la fin du VIe siècle, s'installent sur des zones sommitales pour des questions de sécurité[4]. De plus, aux VIIe et VIIIe siècles, la perte des céréales égyptiennes et africaines ainsi que de certains territoires miniers orientaux accentue les besoins de l'Empire byzantin, rendant la contribution de la Calabre indispensable à l'approvisionnement des forces armées dans la péninsule[5]. L'existence de nombreuses ressources géologiques (sel, soufre, gypse, albâtre, marbre blanc, argent, plomb et étain) et d'un climat très favorable aux cultures donne à la région une très grande attractivité, ce qui contribue à son développement[6].

Les découvertes archéologiques indiquent donc qu'un habitat rural existait sur le promontoire, probablement englobé dans la *massae* pontificale de la Sila qui était alors dominée en alternance par les Byzantins et les Lombards[7]. La nature même du site, un piton rocheux s'élevant au-dessus du fleuve et dominant la vallée, correspond bien à ces hauteurs fortifiées par le pouvoir impérial ou par les habitants eux-mêmes pour servir de refuge[8]. Les villes romaines elles-mêmes se déplacent sur les reliefs voisins : ainsi à *Scolacium*, la colline dominant

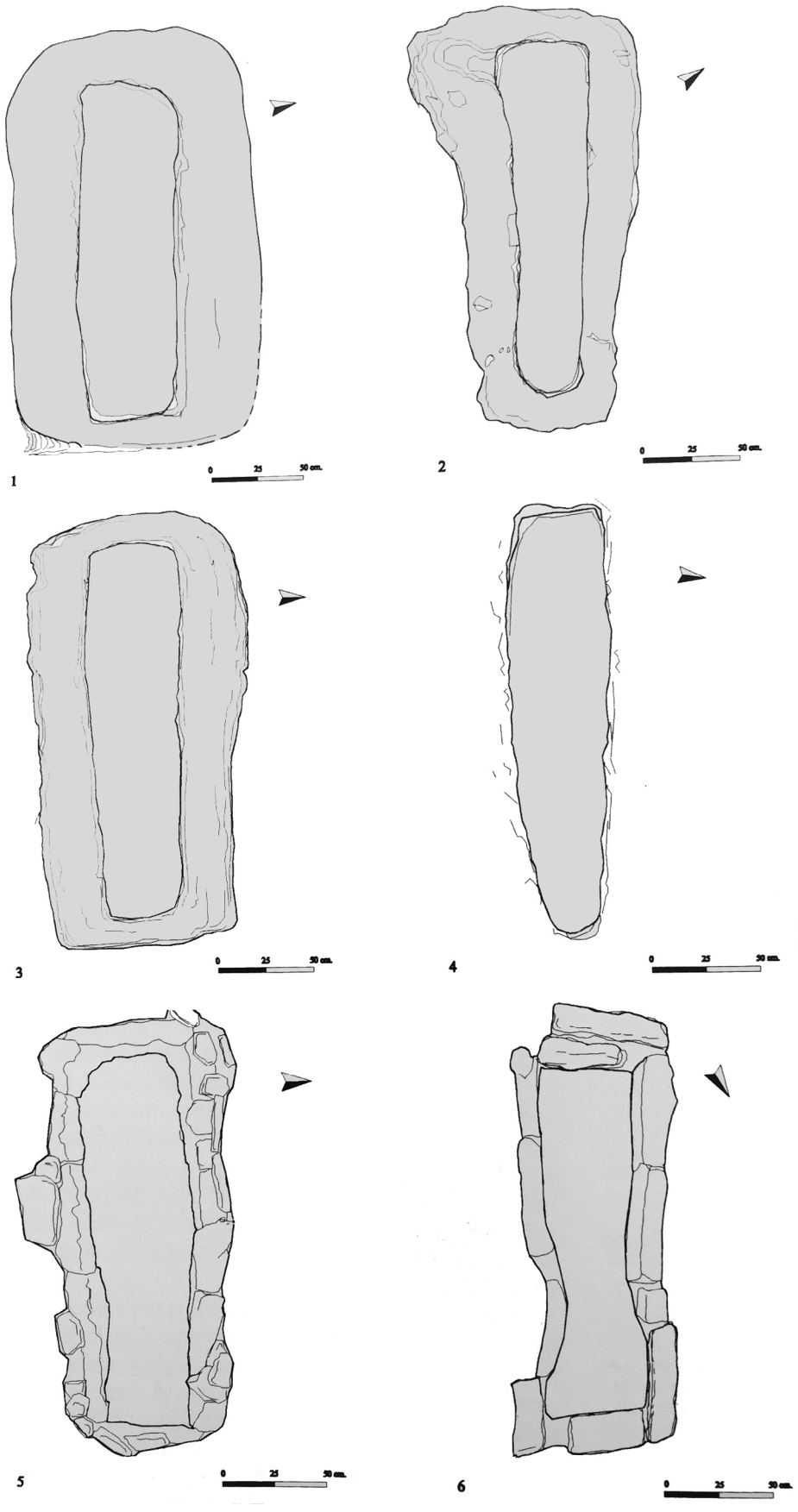


Figure 184 Typologie des tombes du VIe-VIIe siècle proposée par G. Roma (2001) : Torre Toscane (1-2) ; Celimaro (3-4) ; Calandrino (5) ; Timpone Pagliaro (6).

le théâtre, où s'était établie assez prématurément une petite fortification incluant un mur d'enceinte, une tour, une église, une citerne et un four, est occupée du VIe au VIIe siècle par une nécropole[9].

La structure arrondie découverte lors de la dernière campagne de fouille au nord-est des vestiges actuels pose question, car nous n'avons malheureusement pas pu la dégager entièrement. Nous pouvons cependant faire quelques propositions sans pouvoir trancher de manière définitive, et seules de nouvelles fouilles dans ce secteur nous apporteront une réponse. Plusieurs hypothèses sont envisageables : cette structure pourrait correspondre à une petite tour de flanquement, mais elle pourrait également être rapprochée d'une construction à vocation religieuse. Si la structure d'origine est de forme semi-circulaire, il pourrait s'agir de l'abside d'une petite église ou d'une chapelle ou d'une tour de flanquement partiellement engagée dans un mur que nous n'avons pas (encore) appréhendé. En revanche, si la structure est circulaire[10], cela pourrait être à rapprocher d'une cuve baptismale. En effet, il existe certains exemples connus de ces constructions présentant un parement extérieur circulaire et datant du Ve siècle à la première moitié du VIIe siècle[11] (fig. 185). Dans la basilique de Botricello construite au Ve siècle et détruite par un incendie lors de la reconquête byzantine[12], la cuve baptismale présente une dimension presque identique à notre structure circulaire, soit 2,80 m de diamètre (fig. 186).

La construction de la structure A lors de la configuration 2 pourrait être contemporaine de cette structure arrondie ou correspondre à la mise en place d'un enclos défensif lors de la reconquête byzantine de la fin du IXe siècle. Sachant que, dans le système byzantin, une ville est toujours entourée d'un mur, il serait alors intéressant de savoir si l'enceinte actuellement visible en plusieurs endroits du promontoire (fig. 6), et qui a certainement fait l'objet de nombreux remaniements, est elle-même édifiée dès les VIe-VIIe siècles, dans ce cas sans doute comme « grande enceinte » rurale[13], ou au VIIIe siècle lors de la reconquête byzantine de la Sila sur les Lombards, qui est marquée par une nouvelle vague de fortifications préparant la recolonisation de la zone avec la refondation urbaine d'anciens habitats (Rossano, Santa Severina)[14].

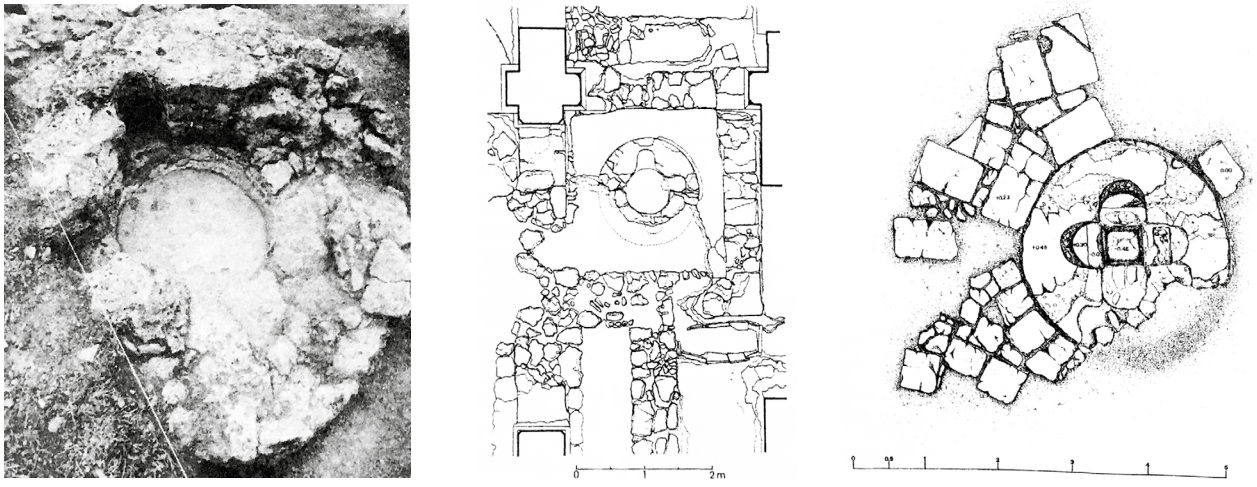


Figure 185 Exemples de cuves baptismales du Ve-VIIe siècle (Corrado, 2014) : Ponte Barizzo (à gauche) ; Nurachi (au centre) ; Metaponte (à droite).

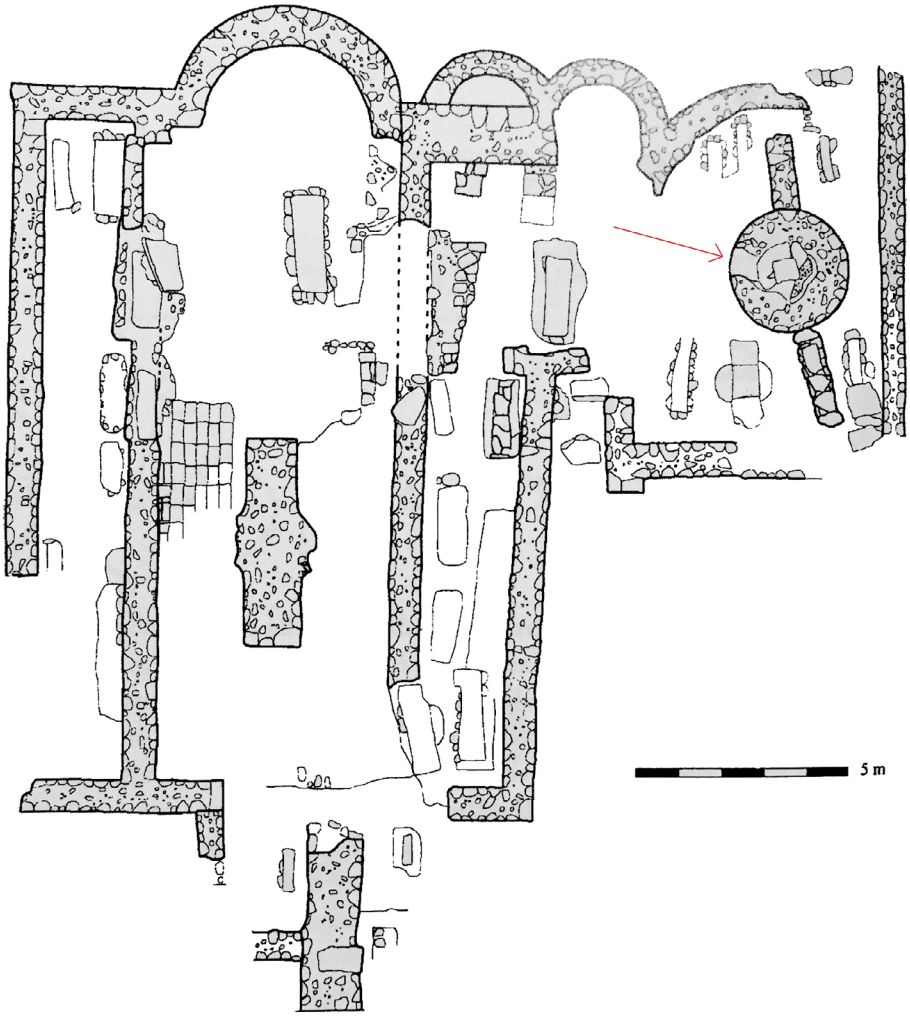


Figure 186 Plan de la basilique de Botricello (Corrado, 2014).

La création du diocèse d'Akerentia, à la fin du IXe siècle, laisse peu de doute sur la probabilité que cette cité fasse partie intégrante du renouveau de l'habitat, intensifié par la politique d'expansion byzantine des nouvelles zones colonisées comme la Sila[15]. La fondation des nouveaux évêchés de cette zone intervient en effet dans une période de reconquête du massif montagneux sur les Arabes : elle permet de créer un cadre administratif et religieux dans ces anciens territoires occupés et de repeupler la région, ravagée par les conflits. Le passage des Arabes sur le site d'Akerentia n'a pas été mis en évidence par les fouilles, mais ils s'étaient retranchés à Santa Severina pour contrôler toute la région[16].

La topographie générale du site, la hauteur du promontoire défendu par des pentes rocheuses qui contrôle en outre un important axe de communication terrestre et fluvial, ainsi que la fertilité du territoire montrent le caractère stratégique d'Akerentia. Ces éléments suggèrent que la cité fut pourvue par les autorités byzantines d'un *praitôrion*, aire administrative fortifiée qui pourrait correspondre à l'ensemble étudié, dans la mesure où celui-ci est nettement surélevé par rapport à l'habitat[17]. Il est probable, en revanche, qu'il s'agisse là d'une

des fortifications privées édifiées par l'élite locale pour protéger les communautés rurales dont l'Empire se révèle incapable d'assurer la sécurité malgré la reconquête de la majeure partie de la Calabre[18].

Par ailleurs, les inhumations d'un groupe d'individus en position primaire et secondaire découvert contre le mur occidental de la configuration 2 circonscrit dans un espace de 2 m par 2,30 m, suggèrent l'existence d'une aire funéraire spécifique sans que nous ne puissions, dans l'état actuel de la recherche, apporter plus d'éléments.

18.2 Configuration 3

La conquête normande de la Calabre dans la seconde moitié du XIe siècle marque une phase de reconstruction, ou de restauration des anciennes possessions byzantines[19]. À la fin du XIe siècle, des territoires sont concédés à des seigneurs normands et un passage des chroniques de Malaterra[20] confirme l'existence d'un « Manier de Gerenzia », seigneur de la cité, qui est alors désigné comme un « *castrum* », un bourg fortifié. Or, dans ces bourgs fortifiés des Xe et XIe siècles, les châteaux normands sont majoritairement en position surélevée et dominent l'habitat[21], il est donc tentant de penser qu'un tel complexe existe au sein de la ville.

La construction de deux caveaux à l'intérieur du bâtiment B, édifié durant cette phase, confirme la présence d'un lieu de culte, probablement une chapelle ou une église castrale comme il en existe dans plusieurs châteaux normands de la région[22]. Ce type de sépulture étant généralement réservée à des inhumations aristocratiques, elles devaient dans ce cas être utilisées par la famille seigneuriale. Par ailleurs, la présence des caveaux ainsi que celle de plusieurs inhumations à l'ouest du bâtiment A associée à la phase précédente, permet de voir, à titre d'hypothèse, un bâtiment religieux pour la partie occidentale des structures.

En revanche, l'hypothèse émise par Paolo Orsi lors de sa visite du site en 1911, selon laquelle la tour qui est encore debout serait installée sur les fondations d'une tour normande,[23] pourrait être justifiée par la mise en évidence d'un soubassement de mur, en gros appareil de grès dans la partie sud-est de l'édifice. Par comparaison avec les châteaux de cette période, nous pourrions proposer un aménagement de la partie orientale avec une puissante tour quadrangulaire et un espace couvert ou une cour éventuellement encadrée d'une colonnade dont il ne resterait que les vestiges d'une seule base[24].

18.3 Configuration 4 (*TPQ* 1158-*TAQ* 1310)

Les cinq tombes installées au sud-ouest de l'édifice, datées entre le milieu du XIIe siècle et le début du XIIIe siècle, présentent une typologie identique en matière de structure à celle d'une sépulture retrouvée dans la forteresse de San Niceto. Sur ce site, trois sépultures datées entre la moitié du XIIIe et le premier quart du XIVe siècle sont en effet aménagées à l'extérieur d'une petite église à vaisseau unique et abside semi-circulaire, installée au sud du bâtiment consacré à l'habitat[25].

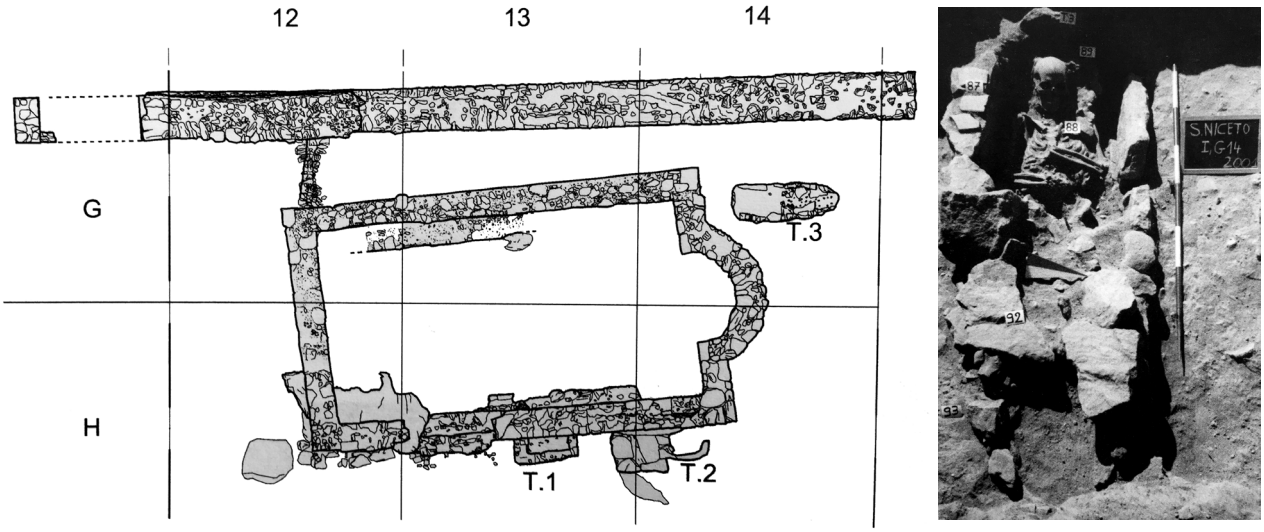


Figure 187 San Niceto : plan de la chapelle castrale (gauche) et vue de la tombe 3 (droite) (Coscarella, 2004).

L'une d'elles, la tombe 3, a attiré notre attention, car son aménagement est identique à celui de cinq sépultures d'Akerentia mentionnées plus haut (fig. 187). L'individu est installé dans un coffrage anthropomorphe composé de pierres de diverses formes et dimensions posées de chant. Des tuiles scellées par un niveau d'argile constituent la couverture de l'inhumation et une monnaie datée de Frédéric III d'Aragon (1296-1337) a été retrouvée dans le comblement de cette tombe. Le faible nombre d'inhumations, le soin apporté à la sépulture et sa position privilégiée contre le chœur de la petite église castrale incitent Adele Coscarella à penser qu'il s'agit probablement d'un personnage important.

À Akerentia, le même soin a été apporté aux cinq sépultures inhumées contre le mur méridional de l'édifice et elles pourraient très certainement être celles de personnes de hauts rangs liées à la vie du château. Les datations réalisées sur les ossements de deux individus recoupés lors de la phase 6 par l'érection du nouveau mur méridional de l'église placent l'usage de cette zone entre 1158 et 1310.

18.4 Configuration 5 (*TPQ* 1194)

Les travaux attribués à cette phase consistent en la construction d'une structure légère, probablement en bois, encadrée de deux massifs latéraux, l'ensemble étant accolé contre le mur occidental du bâtiment A. Il n'est malheureusement pas possible de définir si le bâtiment A, ou du moins sa partie occidentale, était encore en élévation au moment de l'édification de cette structure, car l'ensemble des constructions de cette zone a été arasé lors de la phase suivante pour installer un nouvel édifice. Il ne peut cependant pas s'agir d'un autel extérieur, puisque l'emplacement des anciennes sépultures, qui sont alors recoupées dans leurs parties orientales, n'était alors plus connu. La nature de cet agencement n'est donc pour l'instant pas identifiée.

La découverte d'un denier en billon émis par Henri VI ou Frédéric II dans le remblai de fondation de ces maçonneries a cependant permis de placer la construction de cet ouvrage après 1194. La recherche d'Edward Sthamer sur les réparations effectuées dans les châteaux du sud de l'Italie sous Frédéric II et Charles I permet de confirmer que celui de Cerenzia n'était pas de nature domaniale, puisqu'il n'apparaît pas dans les listes étudiées par l'auteur[26]. À cette époque, ce sont alors des fonctionnaires placés par le comte de Crotone, Stefano Marchisorto, qui gèrent la ville et aucun document découvert jusqu'à aujourd'hui ne mentionne des travaux dans le château[27]. Il est alors difficile de déterminer l'impact que la courte période souabe a pu avoir à Cerenzia.

Tous les indices relevés pour les cinq premières configurations nous amènent à penser que nous sommes très tôt en présence d'un édifice religieux, peut-être même déjà durant le VIIe siècle, avec, nous allons le voir, le développement d'une église sur plusieurs siècles.

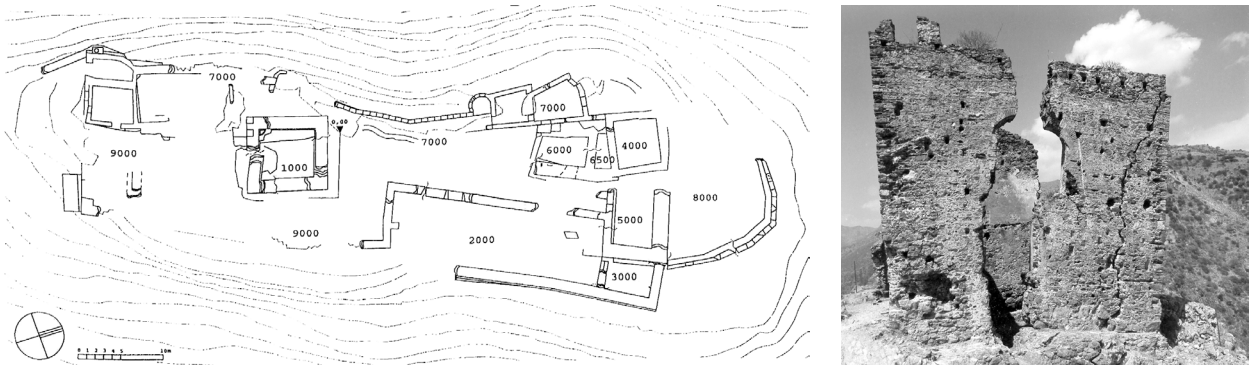
18.5 État 6 (*TPQ* 1206-*TAQ* 1394)

Les registres angevins du dernier quart du XIIIe siècle mettent en évidence un développement économique de nombreuses cités contrôlant l'accès à la Sila[28]. En 1276, la population de Cerenzia s'élève ainsi à 2050 habitants, tandis que celle de Santa Severina ne s'élève qu'à 1352[29]. Les vestiges mis en évidence pour la phase 6 du complexe pourraient bien correspondre à cette période de renouveau angevin manifesté par l'installation de nouveaux seigneurs féodaux[30]. En effet, cet état est marqué par l'arasement de toutes les anciennes structures et la construction d'un nouvel édifice, le bâtiment C, selon un plan rectangulaire de 28,5 m de long pour 8 m de large. Si le cloisonnement interne n'a pu être abordé, il ne fait aucun doute qu'il existe plusieurs niveaux de circulation.

Au premier abord, la configuration de cet édifice fait penser à celle qui a été découverte au château d'Amendolea. L'*aula* du palais résidentiel, d'un plan rectangulaire long de 27,5 m et large de 9,5 m, a été construite sur d'anciennes structures normandes entre la moitié du XIIe et la première moitié du XIIIe siècle. Elle a ensuite été reprise, puis surélevée avant la fin du XIVe siècle. Une tour abritant une citerne, une chapelle et un étage d'habitat était aménagée dans l'angle oriental de ce palais qui était par ailleurs entouré d'un mur de clôture[31] (fig. 188).

Les recherches menées sur le palais central de la forteresse de San Niceto ont également mis en évidence quelques similitudes typologiques. Un édifice rectangulaire de 12 m par 7 m de côté est édifié entre la fin du XIIe et le début du XIIIe siècle avant d'être réaménagé à plusieurs reprises et notamment entre la fin du XIIIe et le début du XIVe siècle. Pour Francesca Matorano, plusieurs éléments laissent penser qu'il s'agit de la résidence du commandant. Elle insiste néanmoins sur le fait que cette fonction n'était pas exclusive et que le bâtiment pouvait également avoir servi de résidence seigneuriale[32] (fig. 189).

Cependant, nous avons démontré qu'un édifice religieux a probablement été construit dès l'origine. La présence de caveaux à l'intérieur du bâtiment ainsi que la mise en place ultérieure d'un grand caveau (phase 7) et l'inhumation de



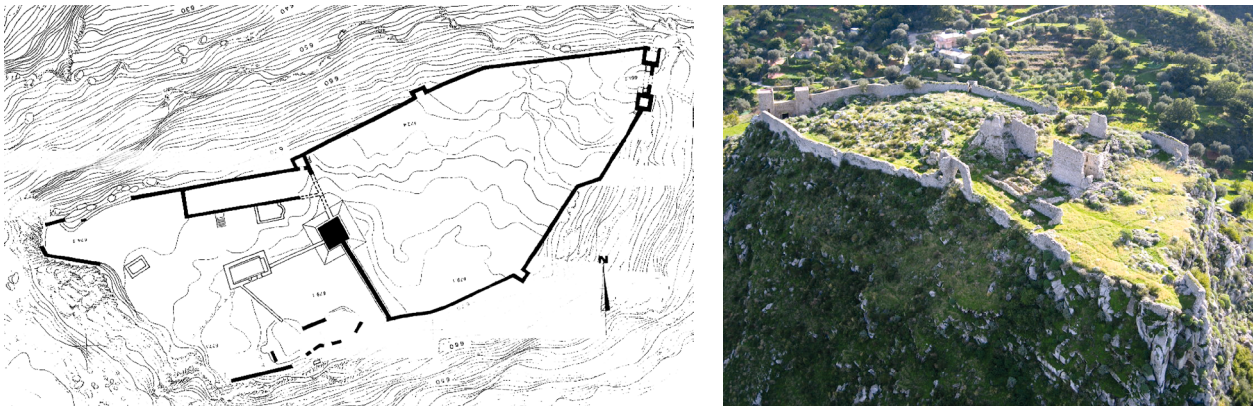


Figure 188 Amendolea : plan de la forteresse avec l'aula 2000 et les tours 3000 et 5000 (gauche) et vue de la tour 5000 (droite) (Rotili et Pratillo, 2010).

Figure 189
San Niceto : plan de la forteresse (gauche) et vue aérienne du site (droite) (Martorano, 1996/© Picambu.it).

plusieurs individus dans les zones funéraires occidentales permettent de supposer une reconstruction et un agrandissement de ce qui devait être l'église castrale. La partie résidentielle de ce château doit alors se situer dans la partie orientale, accessible par les portes B1017 et B1009. L'emplacement de l'autel n'a pas encore été retrouvé, mais il se situe vraisemblablement à l'est des caveaux (caveaux 1 et 2 construits lors de l'édification du bâtiment B) et à l'ouest du mur M1009 construit lors de la phase suivante. Il est alors probable que l'espace oriental de cette grande nef soit cloisonné par une structure plus légère en bois. Cette proposition serait corroborée par la mise en place de ce que nous pensons être la (nouvelle ?) sacristie lors de la phase 7. Il est en effet peu probable que le chœur soit désacralisé pour installer une sacristie et donc, qu'un espace de ce type existait dès l'origine. L'accès à la nef de l'église se faisait par deux grandes portes situées au nord et au sud de l'édifice.

Dans les châteaux de cette période, la chapelle ou l'église intégrée au complexe castral n'atteint que rarement les dimensions que nous constatons à Cerenzia. Le seul exemple comparable est celui du château Monteleone, actuelle Vibo Valentia, installé sur une éminence rocheuse. L'église Saint-Michel, de forme trapézoïdale, large de 6,5 m à l'ouest et 10 m à l'est pour 26 m de long, est construite au nord de l'ensemble castral et s'est totalement effondrée lors du grand séisme de 1783. Cette église n'apparaît que dans une description synthétique du château datant de 1704 et sur un plan réalisé juste avant le tremblement de terre[33] (fig. 190).

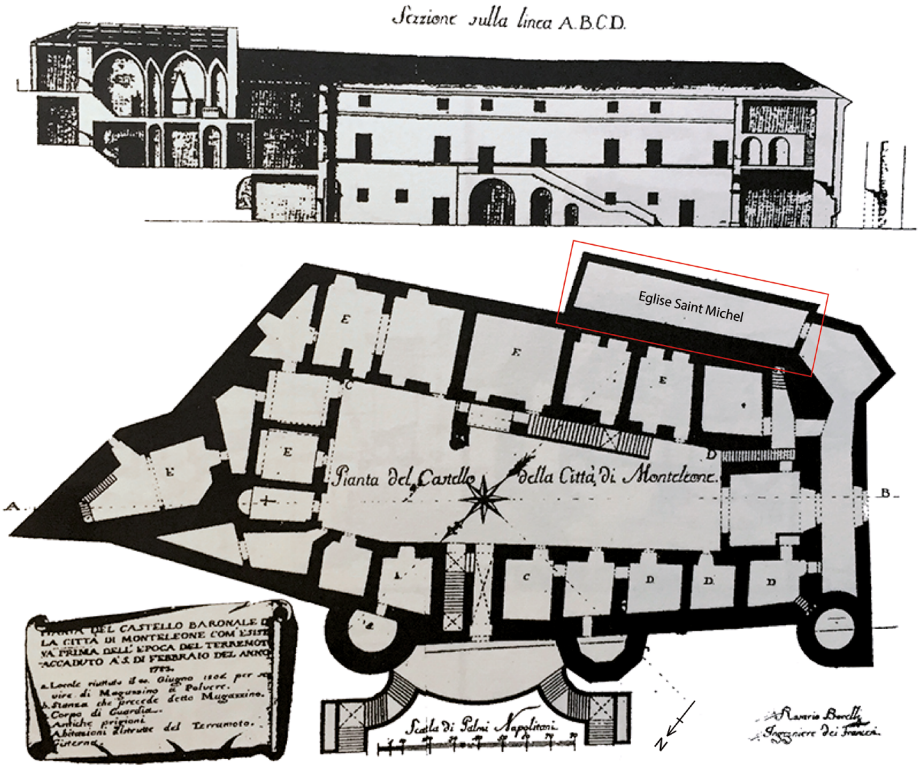


Figure 190 Monteleone : plan de la forteresse avec l'église Saint-Michel au sud (Martorano, 1996).

Les dimensions de l'église castrale de Cerenzia sont donc exceptionnelles et c'est pour cette raison que les premières hypothèses s'étaient tournées vers la fonction d'une *aula*. La construction d'un tel édifice dans un complexe castral au cœur de la Calabre démontre bien l'importance que la ville devait avoir. Par ailleurs, cela laisse supposer un développement tout aussi important de la partie habitée du château, dont nous n'avons aujourd'hui pas encore appréhendé les limites.

18.6 État 7 (*TAQ* 1394 pour le réaménagement global ; XIIIe-fin XVIIe siècle pour la réactivation des secteurs funéraires)

Malgré les conflits entre Aragonais et Angevins de la fin du XIIIe au début du XIVe siècle, les seigneurs se succèdent dans la ville. Cerenzia garde une importance stratégique indéniable par sa position topographique, en surplomb de l'un des accès importants permettant de contrôler l'entrée dans la Sila[34]. La vitalité de la ville se traduit notamment par la présence d'un important personnel ecclésiastique en 1324[35]. Nous pouvons donc légitimement penser que les travaux de réaménagement réalisés dans le complexe seigneurial lors de cette phase correspondent à cette période et ont été exécutés dans le premier quart du XIVe siècle. Cette hypothèse est corroborée par les résultats de datation obtenus sur les ossements de l'individu de la sépulture SP11613 installée contre le mur nord du caveau 3, qui situent les travaux de cette phase entre 1244 et 1394.

En outre, l'élévation à la dignité épiscopale de la ville de Cariati en 1437, à la demande de Covella Ruffo, marque un tournant historique important pour Cerenzia. L'évêque, qui gère désormais deux cathédrales et deux palais épiscopaux, préfère alors séjourner à Cariati et ne vient presque plus à Cerenzia[36]. Il se pourrait que la réactivation de l'exploitation des secteurs funéraires ouest et sud-ouest lors de cette phase soit consécutive à cet événement. Puisque l'évêque demeure désormais dans son palais à Cariati et que la cathédrale d'Akerentia est régulièrement dans un état délabré, il est peut-être devenu difficile de se faire enterrer dans cette dernière. Les abords de l'église castrale deviennent alors un nouvel emplacement privilégié, ce qui expliquerait la construction du grand caveau 3 agencé au sud.

En 1442, le trône de Naples passe définitivement aux mains des Aragonais, mais les conflits avec la noblesse locale durent encore plusieurs années[37]. À la fin du XVe siècle, le roi Ferdinand Ier fait face à l'invasion des Français qui s'emparent de la partie septentrionale de la Calabre. Ferdinand II d'Aragon, d'entente avec Louis XII, chasse son cousin Ferdinand Ier du trône de Naples et s'empare des Pouilles et de la Calabre en 1503, tandis que le roi français récupère le trône de Naples[38].

Dans la première moitié du XVIe siècle, sujette à de nombreuses catastrophes naturelles[39] et désordres politiques[40], la Calabre se désertifie[41]. Un document fiscal datant de 1521 montre une importante baisse démographique à Cerenzia, qui compte désormais 95 feus[42]. Malgré ces difficultés, l'installation plus pérenne du pouvoir espagnol favorise de nouvelles fondations avec notamment la construction dans la ville du couvent dominicain de Santa Maria della Grazia[43]. Ce complexe est identifié, grâce aux fouilles archéologiques réalisées en 2007 par la Surintendance, en lieu et place de la *Casa del Principe*[44]. Par ailleurs, une augmentation de la population est signalée dans toute la vallée du Neto au milieu du XVIe siècle, sous le règne de Charles Quint[45]. Cependant, à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, de nouveaux soulèvements populaires contre les seigneurs et l'Église éclatent partout dans la Calabre en raison d'une situation économique très difficile[46].

Les travaux attribués à cette phase permettent de mettre en lumière une importante restructuration de l'église avec la construction d'un grand caveau au sud (caveau 3), probablement surmonté d'une chapelle et accessible par la porte B1015, condamnant ainsi l'ancien accès sud. Cet espace était très certainement réservé à la famille seigneuriale. Lors de l'utilisation de ce caveau en espace de rejet funéraire tardif (phase 12), une petite construction en pierre sèche avait été réalisée au préalable. La découverte à l'intérieur de cet espace d'un dépôt secondaire comprenant plusieurs individus démontre un certain respect attaché aux inhumations présentes auparavant, puisqu'elles sont séparées dans un espace clos et distinct.

Le matériel découvert avec les inhumations du caveau 1, à l'intérieur de l'église et associé à cette phase d'occupation, atteste peut-être d'un changement dans le statut des personnes inhumées dans ces caveaux. La découverte d'un fragment de burette en verre avec les sépultures primaires indique que





Figure 191 Matroneo entre le palais des Berlingieri et l'église Santa Veneranda (photographie A. Corsini/ © crotoneinforma.it).

certains de ces individus étaient peut-être des clercs. Cette nouvelle occupation des anciens caveaux pourrait expliquer les raisons de la construction d'une petite chapelle latérale sud dans laquelle un caveau plus important a été creusé.

Lors de cette phase, la partie orientale de l'église a été réaménagée avec la création d'un espace séparé du reste de l'édifice. Nous pouvons éventuellement rapprocher ces travaux de la mise en place d'une sacristie, d'autant plus que la porte B1017 qui menait à des aménagements orientaux a été condamnée. Deux étages, certainement accessibles depuis le rez-de-chaussée par un escalier, ont également été mis en œuvre au-dessus de cette sacristie avec l'aménagement d'une cheminée contre le mur méridional du premier étage. Ce niveau aurait pu abriter une sorte de tribune pour permettre aux membres de la famille seigneuriale d'assister à la messe dans une pièce séparée et chauffée. Nous retrouvons ce type d'aménagement dans de nombreuses églises et parfois même dans des palais italiens comme celui des Berlingieri à Crotone[47]. Le mur latéral commun de ce palais avec l'église Santa Veneranda, à hauteur de l'autel, a été percé d'une « fenestel avec ses jalousies » qui permettait de voir l'office sans être vu (fig. 191)[48].

De ce fait, le second étage au-dessus de la sacristie de l'église castrale de Cerenzia aurait pu héberger le logement du clerc officiant. Les travaux de cette phase sont complétés par une réduction de la porte d'accès nord B1024, ainsi qu'une réfection complète des sols.

18.7 État 8 (*TPQ* 1480-*TAQ* 1674 pour la tour NO ; *TPQ* 1660-*TAQ* 1674 pour l'aile sud et le bâtiment oriental)

Les phases 8 à 12 concernent des modifications de l'ensemble du château, de l'église autant que de la partie résidentielle. Ces étapes se sont vraisemblablement déroulées dans un temps assez court, puisque nous supposons que la condamnation grossière de la porte nord B1024 lors de la phase 13, pour des raisons que nous exposerons plus loin, a été effectuée juste après le tremblement de terre de 1783. Ces étapes de construction ont donc été réalisées en près d'un siècle.

Les événements historiques qui ont marqué la ville de Cerenzia et la région à partir de la fin du XVe siècle nous autorisent à soumettre quelques hypothèses de travail, tout en ayant conscience que seules des fouilles extensives permettront d'éclairer plus précisément cette problématique. En 1636, Antonio Rota, issu d'une riche famille florentine, rachète Cerenzia et ses terres à Scipion Spinelli[49]. La dynastie des Rota, dernière grande famille à régner sur la ville et son territoire, dont elle a marqué l'histoire, est probablement à l'origine des plus importantes restructurations que nous avons pu observer sur le site.

Dans un premier temps, une tour est édifiée au nord-ouest de l'église, avant que ne soient effectuées les restructurations de la partie méridionale et réalisé le bâtiment oriental. En effet, le mur occidental (SB11055) de cette structure recoupe la tombe SP11171 inhumée durant la phase précédente et donne ainsi un *TPQ* de

1480 pour cette construction, alors que le reste des travaux associés à cette phase est réalisé après 1660. Cependant, tous ces travaux ont été effectués avant 1674, date du tremblement de terre responsable des travaux de la phase suivante.

Notre hypothèse serait de voir dans cette construction, le (premier ?) grand clocher de l'église. Cependant, cet aménagement, pourtant doté de puissantes fondations, n'est pas conservé en élévation très longtemps, puisqu'il n'est déjà plus en place lors de la phase suivante (phase 9). Cette disparition pourrait s'expliquer d'une part par le mauvais chaînage observé à la base entre les murs sud et ouest, et d'autre part par les multiples tremblements de terre ayant secoué la région en 1544, 1549, 1560, 1592, 1593[50] ou encore en 1638[51]. Par ailleurs, cette proposition pourrait expliquer les raisons de la construction d'un nouveau clocher dans la partie sud-est lors de la phase 10, les deux structures présentant les mêmes dimensions en plan, aux alentours de 6,5 m de côté.

C'est seulement plus tard, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, que l'aile sud et le bâtiment oriental sont construits. En effet, l'aile sud est aménagée tout le long du mur méridional de l'église sans que nous puissions en déterminer la limite orientale. Toutefois, comme nous l'avons évoqué dans la description, la prolongation de son mur sud pourrait être représentée à l'est par les vestiges du mur M1005 encore en élévation. Le mur M1004, construit perpendiculairement au mur M1005, séparerait ainsi cet espace du bâtiment oriental.

Le programme architectural réalisé durant la phase 8 a non seulement pris en compte le caveau 3, mais l'a intégré dans sa structure, démontrant ainsi une continuité d'utilisation de cet espace. Lors de ces travaux, le mur occidental du caveau a été arasé jusqu'au niveau du pavement en carreau de terres cuites, complété à l'ouest par la mise en œuvre d'un sol en mortier blanc. La pose d'un badigeon de chaux blanche sur l'arase du mur et l'ancien carrelage démontre une volonté d'uniformiser (assez grossièrement) le sol dans l'aile sud. L'accès à cet espace devait toujours se faire par la grande porte B1015. Nous supposons que les vestiges du mur M1007, en place depuis la configuration 3, pourraient constituer l'un des cloisonnements internes de ce grand espace.

Parallèlement à la mise en place de cette aile, d'importants travaux ont été menés dans la partie orientale du complexe. En effet, un nouveau bâtiment a été construit contre le mur oriental de l'église, dont nous ne connaissons pas toute l'étendue. Les résultats de la prospection radar ont mis en évidence des structures s'étendant jusqu'à presque 13 m plus à l'est, sans pour autant faire apparaître une limite ou un retour oriental. Nos précédentes hypothèses établissant un développement de l'habitat du château dans cette partie du complexe, nous pouvons supposer une reconstruction du logis comprenant au moins deux étages. Le percement de la porte B1001 entre le premier étage du logement et celui de la sacristie confirmerait que ce dernier, désormais accessible directement depuis les appartements privés, était bien utilisé par la famille seigneuriale pour assister à la messe. Nous ne pouvons pas aller plus en avant dans les hypothèses concernant cette construction, car les investigations archéologiques se sont concentrées sur l'église. Il sera donc nécessaire d'élargir les zones de fouilles futures à cette partie du complexe.

18.8 État 9 (*TPQ* 1674)

Lors des travaux de la phase 9, l'église subit de nouvelles modifications avec la création d'une nouvelle porte d'entrée occidentale B1022 et d'une grande annexe sud.

Dans un premier temps, les aménagements réalisés pour la mise en place de la nouvelle porte de l'église sont réalisés sur l'arase de plusieurs murs des états précédents et notamment sur ceux du clocher nord-ouest érigé un peu plus tôt.

La découverte dans les couches d'effondrements, proche de la porte nord (B1024), d'un bloc portant le blason de l'évêque Agazio di Somma (1659-1664) utilisé en remploi, pourrait apporter quelques éclairages sur les travaux effectués au nord-ouest de l'église castrale.

En effet, en 1659, cet évêque fait reconstruire le clocher de la cathédrale qui n'a pas résisté aux secousses de 1638[52]. Comme il s'agit des seuls travaux réalisés sous l'égide de ce prélat, il y a tout lieu de penser que le bloc portant son blason était inséré dans le campanile de la cathédrale. Mais en 1674, un nouveau séisme secoue toute la Calabre et détruit une fois de plus le clocher, le palais épiscopal et la cathédrale[53] et il n'est pas difficile d'imaginer les dégâts qu'il provoque dans les autres bâtiments de la ville. L'utilisation probable du bloc portant les armoiries de l'évêque pour les réparations de la partie septentrionale de l'église indique une destruction au moins partielle de cette dernière. Nous pouvons donc légitimement penser que le clocher nord-ouest a également été détruit à cette occasion, ce qui a permis par la suite l'important réaménagement de la façade occidentale[54].

Le fait que les décombres de la cathédrale soient utilisés comme carrière pour les réparations du château montre par ailleurs que les travaux ont été réalisés après 1674 dans un laps de temps assez court, puisque le successeur de di Somma, l'évêque Geronimo Barzellino (1664-1685/88), va lui aussi réparer la cathédrale en 1678. Cette datation corrobore les résultats C^{14} obtenus sur les ossements de l'individu de la tombe SP11028 (*TPQ* de 1666), placée à l'intérieur de l'église contre le mur occidental et recoupée lors de la création du montant nord de la nouvelle porte B1022.

Dans un second temps, des banquettes sont installées à l'extérieur, de part et d'autre de cet accès, ainsi que contre le retour nord de l'église. Ce type d'installation fait penser à celle que l'on peut retrouver devant certaines églises de la région, comme celle de Cotronei (fig. 192). La mise en place d'un tel aménagement traduit une évolution dans la fonction sociologique de l'édifice. Alors que l'ancienne église n'était probablement fréquentée que par les nobles, le nouveau bâtiment semble s'ouvrir à un public plus large. Selon notre hypothèse, ces banquettes ne sont en rien anecdotiques, mais offrent à de nouveaux fidèles la possibilité de s'arrêter, de discuter et d'attendre. Ainsi l'église castrale, perdant son caractère privatif, s'ouvre à la population et la nouvelle scénographie de ses abords offre un cadre au développement des rapports sociaux.

Parallèlement aux réaménagements de la façade principale, une nouvelle annexe a été construite au sud de l'église (annexe sud), qui pourrait correspondre à une nouvelle chapelle latérale dédiée aux membres de la famille seigneuriale. Les recherches montrent que c'est au moment de la mise en place de



Figure 192 Cotronei : vue de la façade principale de l'église San Nicola Vescovo.

cette chapelle que le mur méridional du bâtiment C a dû être ouvert. Il y a tout lieu de penser que l'espace en sous-sol s'apparentait alors à une crypte qui était directement accessible par une porte (B1014) ouvrant au sud et menant peut-être aux parties privées du château. Une fenêtre (B1013) a été aménagée dans le mur oriental de cette chapelle avant d'être condamnée peu de temps après lors de la construction de la tour sud-est. Une nouvelle baie (B1011) sera donc créée dans le mur méridional de cet espace.

Comme nous l'avons évoqué dans la description des vestiges, la composition des maçonneries édifiées durant cette phase de travaux est très particulière, car elle est composée d'une grande quantité de réemplois. Ces blocs, majoritairement constitués de granit, gneiss ou grès sont identiques à ceux que l'on retrouve dans les murs des bâtiments de la partie nord de la ville. Il est donc très probable que des édifices de cette zone se soient effondrés à la suite des différents séismes, et qu'ils aient servi de carrière pour la reconstruction, *a minima*, de l'église du château.

18.9 États 10 à 12 (*TAQ* 1783)

Les phases 10 à 12 sont antérieures à 1783, date correspondant aux travaux de la phase suivante (phase 13) : les transformations qui marquent ces trois phases ont donc été réalisées en moins d'un siècle.

La mise en œuvre de la tour sud-est durant la phase 10 a exigé l'exécution d'importants travaux sur les structures déjà en place, ce qui met en lumière les moyens financiers du commanditaire. Les parties supérieures de l'espace habité ont été modifiées, de même que la couverture de l'annexe sud construite un peu avant.



Figure 193 Exemples de clocher d'église (de gauche à droite): cathédrale de Cariati, église Santa Maria della Grazia de Caccuri et église de San Salvatore di Montespinello de Belvedere Spinello.

Cette tour s'installe donc sur ce que Paolo Orsi avait interprété comme la tour normande de la configuration 3. Comme le suggèrent le contexte historique ainsi que la typologie de cette construction, il s'agit sans aucun doute du nouveau clocher[55]. Nous retrouvons en plusieurs endroits de la Calabre des campaniles construits sur une base carrée, mais dont la partie supérieure épouse d'autres plans (carré, octogonal ou même décagonal). Dans ceux que nous avons pu observer, les cloches sont généralement placées dans la partie supérieure de la base carrée (fig. 193). La destruction du clocher nord-ouest ainsi que les réaménagements de la façade occidentale ont poussé les constructeurs à trouver un autre emplacement à cette structure qui présente les mêmes dimensions.

Comme mentionné plus haut, les importants travaux réalisés depuis la phase 8 correspondent à l'arrivée de la famille Rota, dont la fortune a de toute évidence permis d'agrandir de manière significative l'église du château. Dans ces conditions, il ne fait aucun doute que la partie privée du complexe a également été réaménagée, mais malheureusement peu de vestiges de cette zone nous sont parvenus. Nous avons simplement pu mettre en évidence, en amont de la construction du nouveau clocher, un réagencement du second étage qui a suivi l'arase puis la surélévation du mur mitoyen entre l'église et le logis. Le maintien de la résidence seigneuriale dans la ville est par ailleurs confirmé par deux textes. Le premier document mentionne la mort du baron de Cerenzia, Vincenzo Rota, le 24 juillet 1713 dans son palais (*palazzo*) de Cerenzia[56]. Le corps a ensuite été transféré et enterré dans la cathédrale de San Teodoro[57]. Le second texte évoque la construction du château de Casino attribué à Scipion Rota, baron de 1713 à 1717, pour servir de refuge lors des chaleurs estivales qui sévissent dans sa résidence de Cerenzia[58].

L'avènement des Bourbons en 1734 et la mise en place de réformes développant les secteurs industriels, commerciaux et agricoles, entraînent *de facto* une augmentation du pouvoir et des richesses des barons locaux[59]. À Cerenzia, grâce à cet essor économique, la famille Rota s'enrichit et développe son cheptel[60]. Par ailleurs, les activités liées à la confection et au travail de la soie sont attestées dans toute la région[61]. Nous pouvons donc légitimement attribuer le développement de certaines phases de construction à cette période faste pour les seigneurs.

Le niveau de cendre découvert dans le caveau 1 a permis d'établir qu'un incendie a eu lieu après 1666 et la couche de charbon découverte sur la banquette, au sud de la porte occidentale d'accès à l'église (B1022), suggère que cet incendie s'est étendu à la partie occidentale de l'église. Il n'est pas impossible que les murs

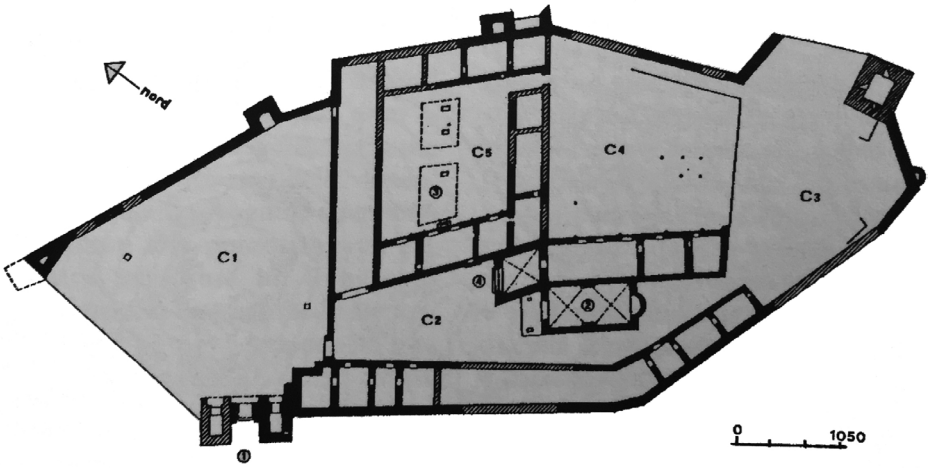




Figure 194
Uggiano : plan de la forteresse (gauche) et vue aérienne du site (droite) (Martorano, 1996/© alparcolucano.it)

ouest et sud de l'aile sud, probablement déjà fragilisés par le tremblement de terre de 1674, se soient alors effondrés, contribuant ainsi à la condamnation de cette partie de l'édifice associée à l'état 11. Par la suite, plutôt que de reconstruire entièrement cet espace, les commanditaires ont de toute évidence opté pour l'agrandissement de l'annexe sud en l'étendant vers l'ouest lors de la phase 12. C'est également à ce moment que nous proposons une condamnation de la porte occidentale B1022. Nous ignorons les raisons de ces travaux, car nous n'avons que peu d'informations sur le contexte historique de la fin du XVIIIe siècle.

Le plan du complexe que nous proposons pour l'état 12 correspond à la dernière phase de modification et d'occupation de l'ensemble avant l'abandon définitif de la ville. Nous verrons que la configuration proposée pour l'état 14 n'a plus rien à voir avec le bâtiment religieux qui s'est développé durant près d'un millénaire. Notre recherche n'atteignait pas les limites de la partie résidentielle qui devait s'étendre assez loin à l'est et au sud-est. Le cas du château d'Uggiano, près de Ferrandina en Basilicate, présenté dans les ouvrages de Francesca Martorano, montre bien toute la complexité que peut atteindre une telle structure lorsqu'elle se développe sur une longue durée[62] (fig. 194).

18.10 État 13 (*TPQ* 1783)

Cette phase marque l'abandon définitif de l'église avec la condamnation de son accès principal au nord[63]. Cet événement est très certainement lié au grand tremblement de terre de 1783 qui a détruit de nombreux bâtiments dans toute la région calabraise et est suivi d'une famine et d'une épidémie de peste et de paludisme[64]. Les dégâts observés sur certaines églises de la région comme à Rossano ou à Mileto démontrent à quel point ce séisme a été destructeur (fig. 195).

Cet événement, suivi en 1799 de la mise en place de la république parthénopéenne, annonce la fin du système féodal[65]. En 1860, la ville est définitivement abandonnée au profit de la nouvelle commune située à quelques kilomètres.





Figure 195 Église de Rossano (gauche) et église abbatiale de Mileto (droite) après le séisme de 1783 (Principe, 2001).

18.11 État 14 (*TPQ* 1783)

La construction associée à cet état semble représenter une ultime réactivation de la partie religieuse et funéraire du complexe castral. Dans la partie nord-ouest de l'église, les traces de récupération tardive des matériaux pourraient correspondre à la construction du petit espace oriental à plan carré mesurant environ 5,5 m de côté. Nous ignorons si ce petit édifice a été érigé lorsque le promontoire était encore habité ou s'il s'agit d'une sorte de rappel du souvenir de l'ancienne église castrale.

La présence d'inhumations de bébés sous la meule installée en position secondaire et servant de dalle funéraire pose question. Deux hypothèses sont possibles : soit il s'agit de sépultures d'enfants liées aux épidémies de peste et de paludisme qui ont suivi le séisme de 1783, ce qui expliquerait que nous retrouvions plusieurs tombes sous une seule dalle funéraire, dispositif semblant indiquer un unique moment d'inhumation. Soit cet espace marque une volonté de séparer les sépultures d'enfants du reste des inhumations. Diane Carron, dans son article sur les sanctuaires « à répit », explique qu'au début du XVIIe siècle, les enfants n'ayant pas atteint l'âge de raison, fixé à 7 ans, doivent être enterrés séparément pour ne pas être entachés des péchés commis par les autres défunts[66]. D'après l'auteur, ce type d'espace est caractérisé par une forte fréquentation, ainsi qu'une longévité importante du lieu de culte, critères qui pourraient très bien s'appliquer à notre site.

Sans étude plus approfondie de cette zone particulière, il sera difficile d'aller plus loin dans les interprétations, d'autant plus qu'il n'est pas aisé d'obtenir de certitude pour ce genre de réalité. Nous pouvons difficilement supposer que le personnel ecclésiastique, dont la présence est nécessaire pour les cérémonies, soit présent à Cerenzia pour les périodes tardives. Diane Carron explique que la seule existence d'une concentration de sépultures d'enfant ne saurait valider cette interprétation sans études parallèles sur les pratiques funéraires, les courbes démographiques de la paroisse et les conjectures socio-économiques sur la période en question[67]. Par ailleurs, les vestiges dégagés dans cette zone ne sont pas assez importants pour valider une interprétation plutôt qu'une autre[68].

19 Conclusion

L'histoire est faite d'événements qui sont parfois référencés, mais dont une partie n'existe pas ou plus, ou s'est alors transmise oralement. Cette non-existence, qui n'est pas une absence, laisse une marge interprétative très large au chercheur qui ne peut, le cas échéant, énoncer clairement une vérité, mais uniquement proposer une interprétation où les mécanismes sociaux peuvent parfois amener à une incompréhension immédiate de cas particulier. C'est ainsi que dans notre position, il est nécessaire de s'appuyer sur le maximum de données disponibles.

Au tout début de notre étude, nous étions confrontés à la tradition orale qui voyait dans le complexe dudit « Vescovado » l'ancienne cathédrale de la ville. Certains chercheurs ont même confirmé ces dires, sans pour autant apporter des éléments suffisamment probants pour étayer leurs déclarations. Une étude poussée des sources, des données historiques disponibles sur Cerenzia Vecchia, ainsi qu'une simple observation des typologies d'implantation de cette catégorie d'édifice permettaient, sans avoir à effectuer des fouilles archéologiques, d'identifier la cathédrale San Teodoro en lieu et place de l'église placée sous le même vocable.

Durant les dernières décennies d'occupation de la ville, la population était peu nombreuse et le château abandonné depuis la fin du XVIIIe siècle. Parallèlement, lors du concordat de 1818, la cathédrale devient une simple collégiale. Peu à peu, les bâtiments tombent en ruines par manque d'entretien et les habitants finissent par quitter les lieux en 1860. Nous supposons que la conservation du clocher de l'église castrale ainsi que le repère visuel fort que constituent les ruines du château en comparaison des vestiges délabrés de la cathédrale San Teodoro, au cœur de l'agglomération, ont pu contribuer à cette confusion. N'oublions pas que l'édifice fouillé en 2007 par la Surintendance portait, et porte encore aujourd'hui, le nom de *Casa del Principe*. Or les recherches effectuées sur ce bâtiment ont démontré qu'il s'agissait probablement du monastère dominicain fondé en 1530. Il ne fait alors aucun doute qu'un tel glissement sémantique est à l'origine de ces quiproquos et du changement d'attribution de fonction des trois plus grands complexes bâtis de la ville encore visibles.

Au terme de cette étude, c'est donc une nouvelle utilisation du bâtiment étudié qui a pu être proposée. Elle s'appuie sur l'analyse archéologique et architecturale des vestiges, confrontée aux données des contextes historique, politique et social d'une région sujette à de nombreuses influences. L'importance des découvertes issues des fouilles a permis de faire remonter de plus de deux siècles l'occupation du promontoire. En effet, la plus ancienne source mentionnait l'existence

de la ville à la fin du IXe siècle dans la *Dyatyposis* de l'empereur Léon VI, lors de son érection en diocèse, tandis que les vestiges les plus anciens retrouvés correspondaient à du mobilier céramique daté entre le XIe et le XIIIe siècle et découvert dans ce qui devait être le monastère dominicain fondé en 1530.

Si notre hypothèse est confirmée, nous voyons dès les VIe et VIIe siècles l'installation d'un habitat rural sur le promontoire dont la nature même correspond aux sites de hauteurs fortifiés par les Lombards. La reconquête des Byzantins sur les territoires perdus de Calabre, à la fin du IXe siècle, pourrait être à l'origine de la construction d'un enclos défensif. Par ailleurs, les caractéristiques d'implantation des vestiges mis au jour pour la configuration 2 pourraient éventuellement être à rapprocher d'un *praitôrion*. À la fin du XIe siècle, la conquête normande est marquée par toute une série de reconstructions et de refortifications des anciennes possessions byzantines. C'est à partir de cette période que nous plaçons l'édification d'un château normand constitué d'un espace religieux à l'ouest et de constructions plus défensives à l'est permettant ainsi de dominer l'habitat, les portes d'entrée de la ville ainsi que toute la vallée du Lese.

Dans le dernier quart du XIIIe siècle, nous assistons à un renouveau avec la mise en place du pouvoir angevin favorisant ainsi la reconstruction de l'ensemble du complexe castral. L'église atteint alors une dimension importante et la partie résidentielle semble se développer dans l'espace oriental. Les nombreux conflits entre Aragonais et Angevins de la fin du XIIe au début du XIVe siècle n'entachent en rien le l'agrandissement du château. L'arrivée de la famille Rota en 1636 marque un développement important du complexe avec une restructuration de la partie résidentielle et plusieurs agrandissements successifs de l'église.

Par ailleurs, depuis la création en 1437 du double diocèse Cariati-Cerenzia, la cathédrale de la ville n'est plus aussi bien entretenue qu'avant, d'autant plus que les évêques préfèrent, depuis lors, séjourner dans leur palais de Cariati. Bien entendu, les comptes rendus de visites épiscopales mentionnent à plusieurs reprises les réparations effectuées par certains prélats. Cependant, les différents conflits et les multiples tremblements de terre ont détruit régulièrement la cathédrale et le palais épiscopal. Ces inconvénients auraient pu pousser le seigneur à ouvrir les portes de son église en y faisant réaliser, durant le dernier quart du XVIIe siècle, une grande entrée sur la façade occidentale ainsi que des aménagements publics tels que les banquettes.

Le château de Caccuri, à quelques kilomètres de Cerenzia, se développe de manière identique à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle. Un inventaire datant de 1781 décrit très précisément les pièces et les ornements qui s'y trouvent, mais malheureusement, aucun plan de ce bâtiment n'a été réalisé. Il est toutefois mentionné l'existence d'une chapelle publique avec tout le mobilier nécessaire au sacrement[69].

Le grand tremblement de terre de 1783 ainsi que l'abolition du système féodal au début du XIXe siècle marquent l'abandon du bâtiment, suivi d'assez près de celui de la ville au profit de la nouvelle commune, en 1860.

Si l'ensemble de la ville est désertée, une procession entre l'actuelle église San Teodoro et l'ancienne cathédrale est toujours effectuée le 9 novembre.

Cet attachement des habitants à leur lieu d'origine expliquerait le dernier geste constructif réalisé dans la partie occidentale de l'église castrale, qui pourrait ainsi être une sorte de mémorial à l'ancien lieu de culte qui conserve tout l'intérêt de ses habitants.

Au terme de cette étude apparaissent des limites, conditionnées *de facto* par l'exercice doctoral. Plusieurs interrogations ont été soulevées tout au long de cette recherche et une analyse multiscalaire permettrait d'appréhender dans sa globalité les modalités d'occupation du promontoire. En effet, un raisonnement multi-échelle permettrait de prendre en compte plusieurs niveaux d'études, allant du bâtiment à l'ensemble d'un territoire. Cette recherche approfondirait, sur un premier niveau, les données relatives au complexe castral, en réalisant des sondages archéologiques dans certains secteurs spécifiques. Une fouille extensive de l'intérieur de l'église et de la partie résidentielle permettrait de mieux appréhender le développement de ces deux espaces ainsi que les modalités d'implantation du premier édifice. Une étude complète du mobilier, qui n'a pu être réalisée dans cette recherche par manque de temps, serait également à envisager.

Le second niveau consisterait à étudier plusieurs zones spécifiques de l'agglomération. La fouille de la porte sud et de l'enceinte, encore partiellement en élévation, apporterait des informations sur la mise en place de la fortification et permettrait de savoir si cette dernière est construite au VIe siècle lors du regroupement des populations sur les points sommitaux, ou lors de la reconquête byzantine de la fin du VIIIe siècle. Une fouille plus poussée de la cathédrale confirmerait sûrement l'existence d'un premier bâtiment de culte avant la fin du IXe siècle.

Le troisième niveau d'étude envisagerait le rôle de la ville (pôle d'attraction, centralité[70], simple jalon) au sein du maillage du territoire dans lequel elle est installée. Une approche diachronique et pluridisciplinaire s'appuyant sur des prospections et une étude du paysage à l'échelle de la vallée du Lese se donnerait comme objectif d'esquisser les contours de l'occupation de ce territoire de la période byzantine à l'époque moderne et de replacer la ville au sein de l'évolution des dynamiques de peuplements de cet espace[71].

Nous espérons ainsi avoir apporté une petite pierre à l'édifice des connaissances et faire ainsi appel à une série d'études similaires pour révéler la richesse historique de cette région de la Calabre.

IV DOCUMENTATION

Les relevés ont été effectués par :
- secteur A : Franck Chaléat, Damien Colomb, Amélie Roger, Justine Saadi et Aurélie Terrier ;
- secteur B : Céline Girardet et Aurélie Terrier ;
- secteur C : Emilie Comes-Trinidad et Aurélie Terrier ;
- secteur D : Franck Chaléat et Aurélie Terrier.

Le DAO des planches a été réalisé par Aurélie Terrier (fig. 196).

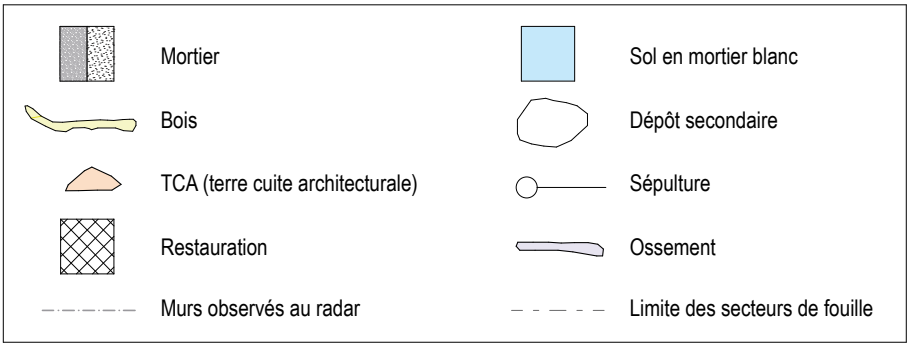
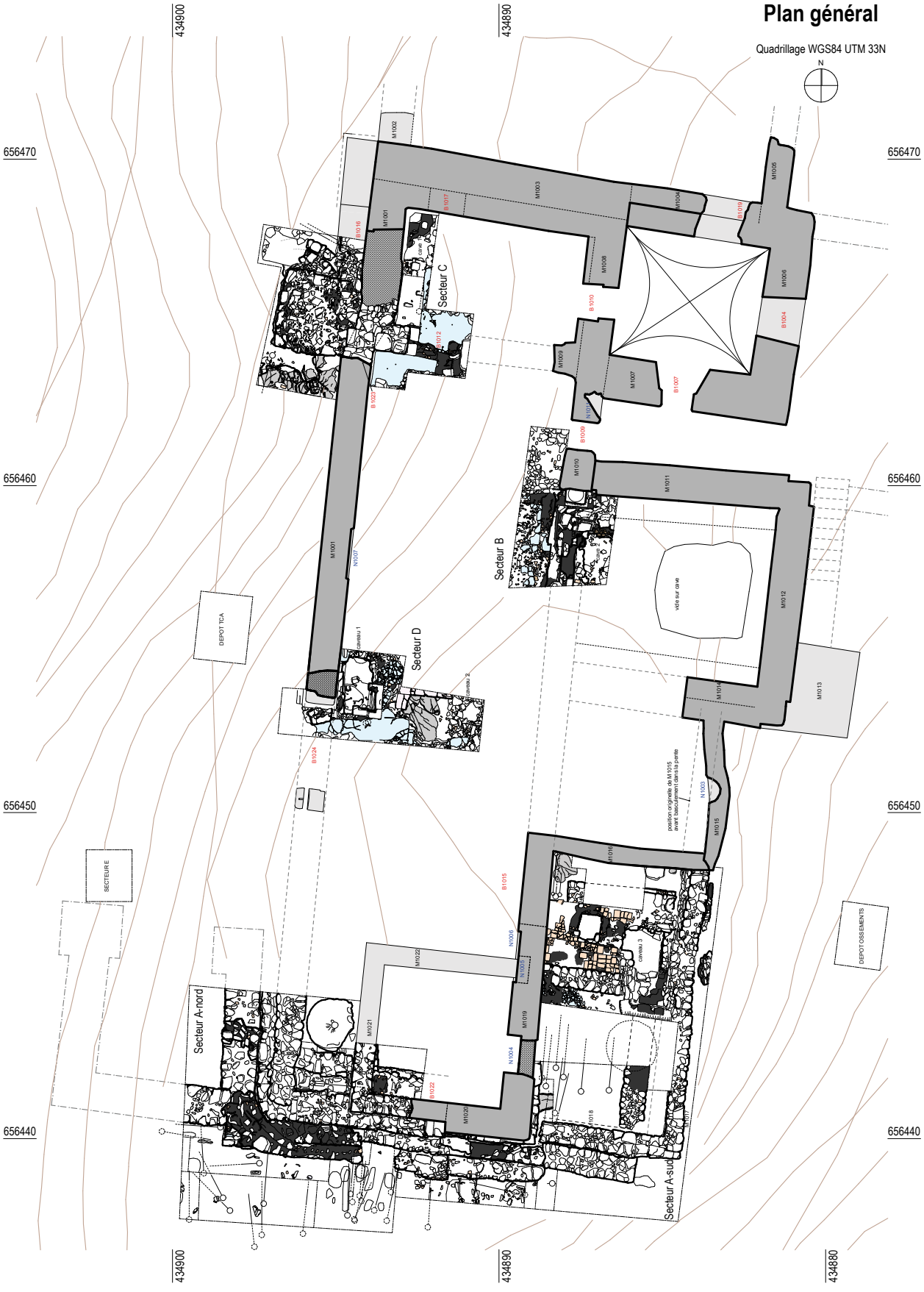


Figure 196
Nomenclature.

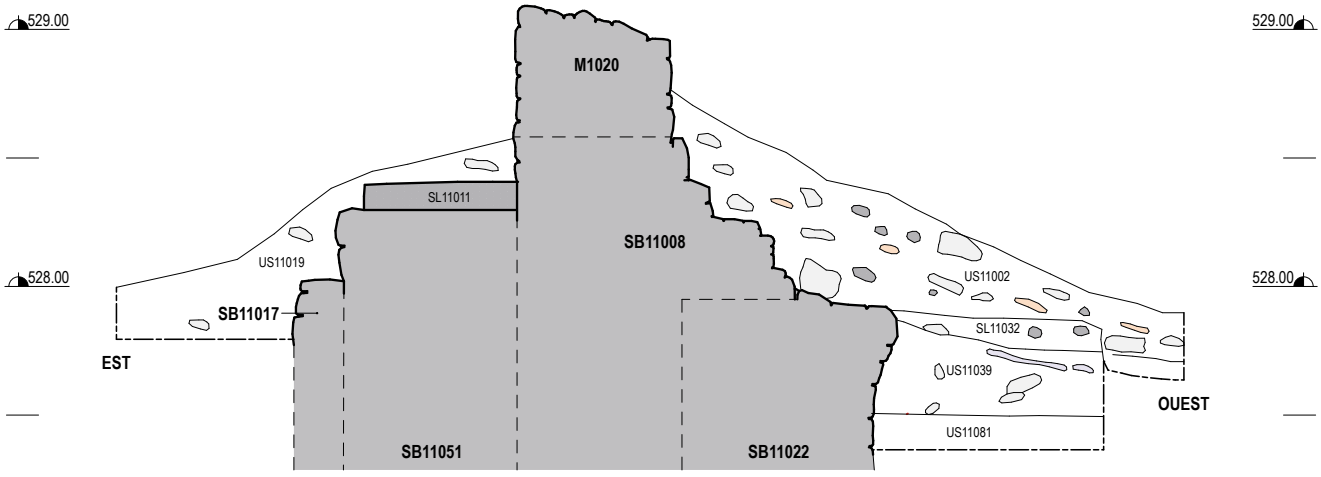
Plan général



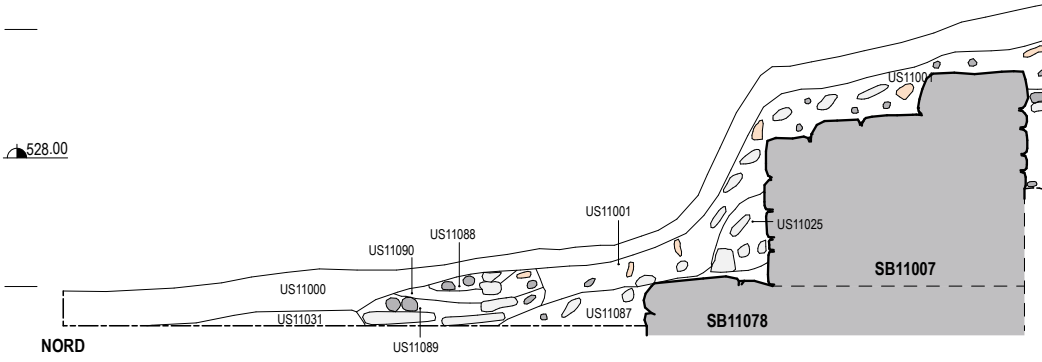

Secteur A
Quadrillage WGS84 UTM 33N
N
656438
656440
656442
656444
656446
656448
434900
434898
434896
434894
434892
434890
434888
434886
434884
434882
SECTEUR A-Nord
SECTEUR A-Sud
M1021
M1022
B1022
M1020
N1004
N1006
N1005
B1015
M1019
M1018
M1016
M1017
caveau 3


Secteur B, C et D
Quadrillage WGS84 UTM 33N
N
434898
434896
434894
434892
434890
434888
434886
434884
656470
656468
656466
656464
656462
656460
656458
656456
656454
656452
M1001
M1003
M1004
M1007
M1008
M1009
M1010
M1011
N1007
N1011
B1009
B1010
B1012
B1016
B1017
B1023
B1024
cave 1
cave 2
caveau 1
caveau 2
SECTEUR B
SECTEUR C
SECTEUR D
vide sur cave

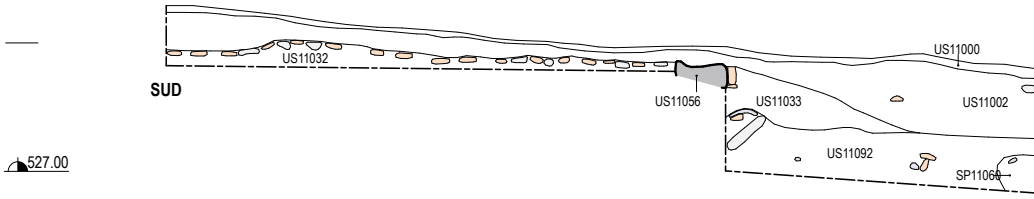
Secteur A - St. 1



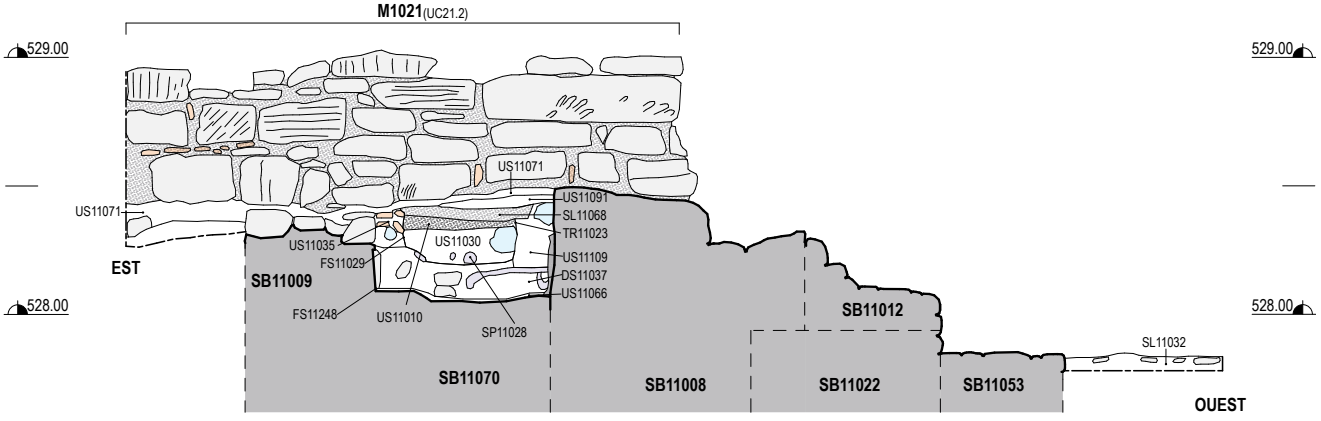
Secteur A St. 2

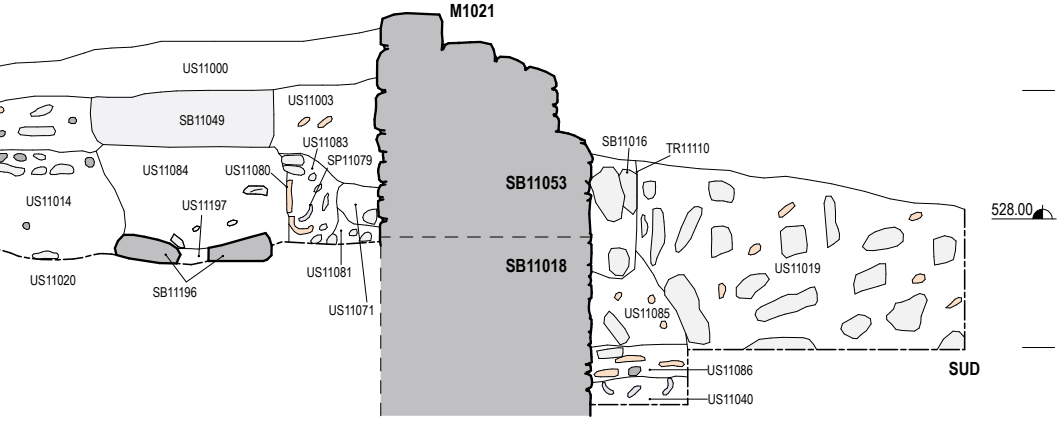


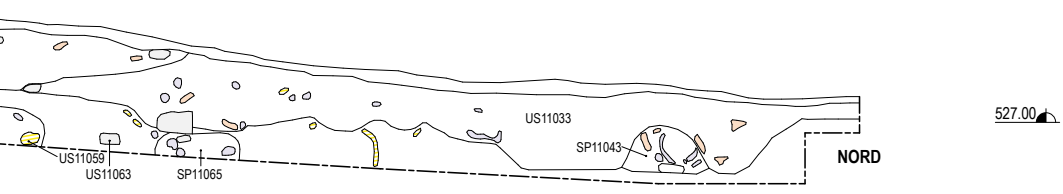
Secteur A - St. 4



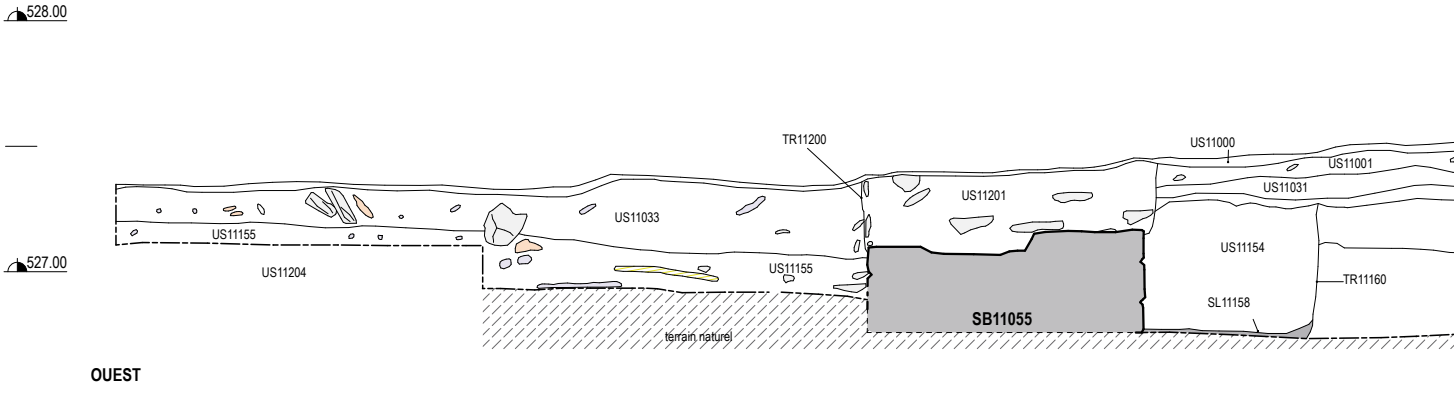
Secteur A - St. 3



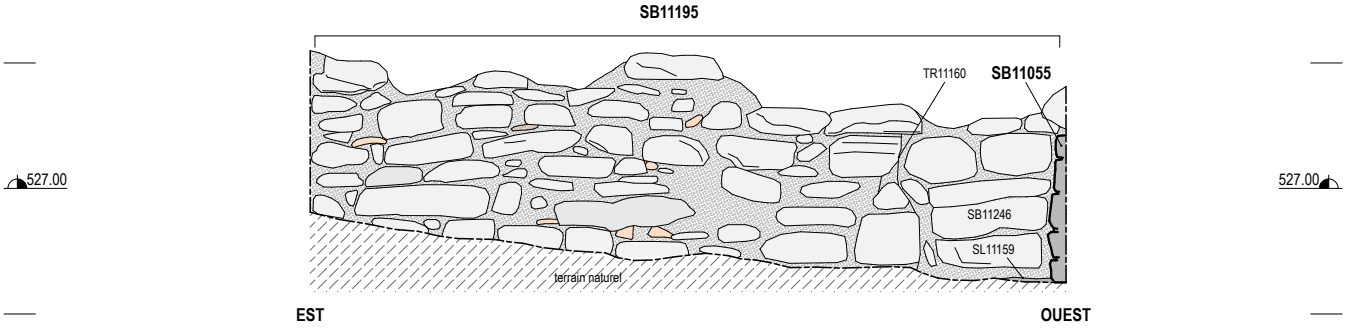




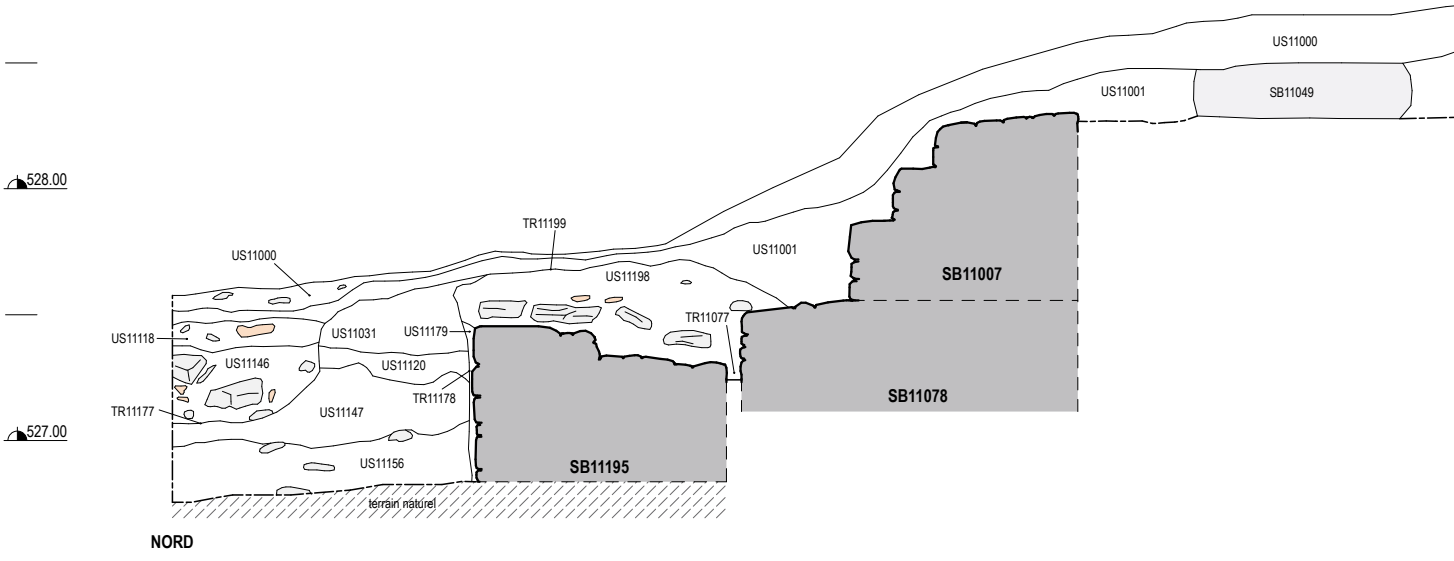
Secteur A - St. 5

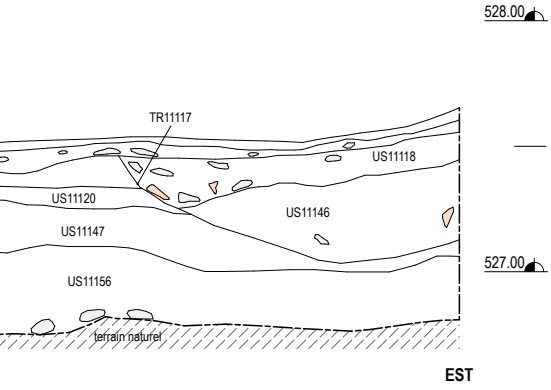


Secteur A - St. 6

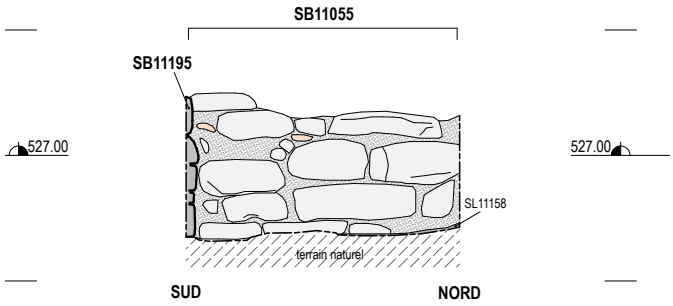


Secteur A - St. 8

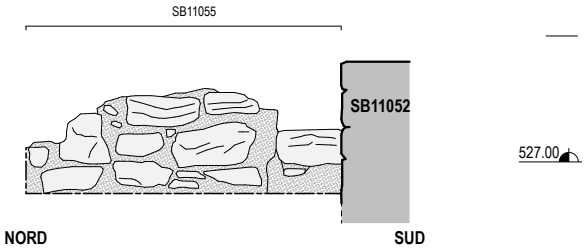


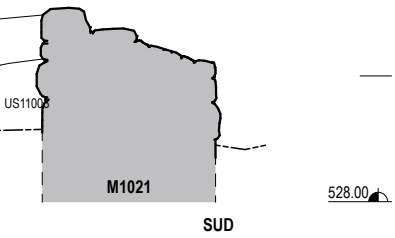


Secteur A - St. 7

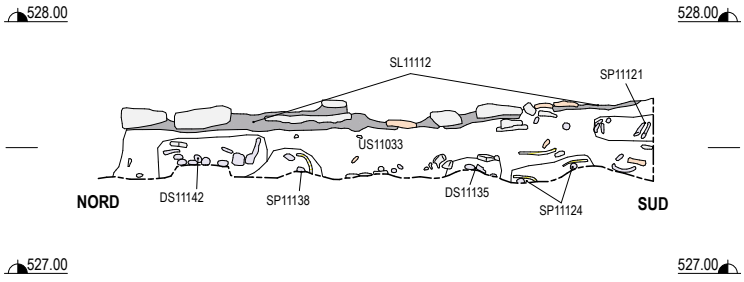


Secteur A - St. 9

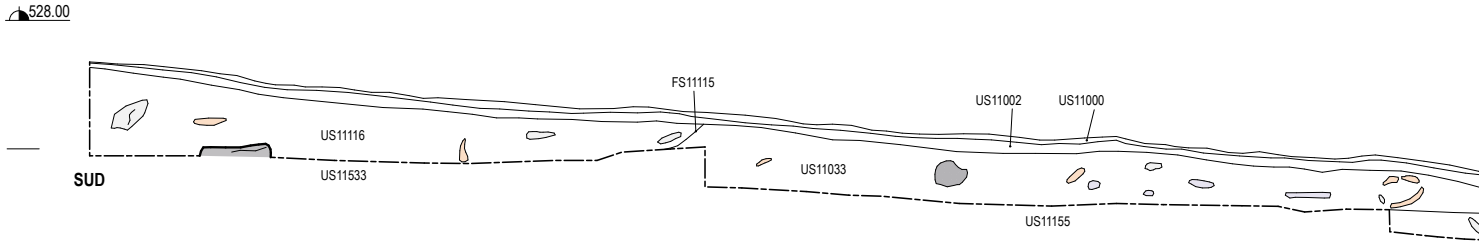




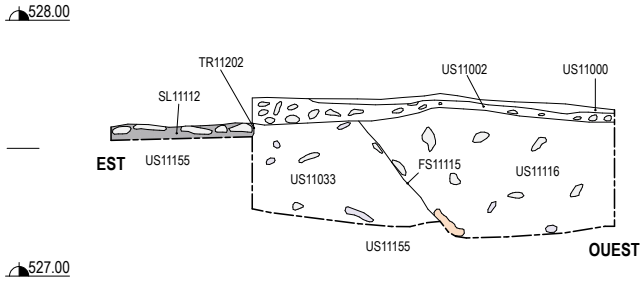
Secteur A - St. 10



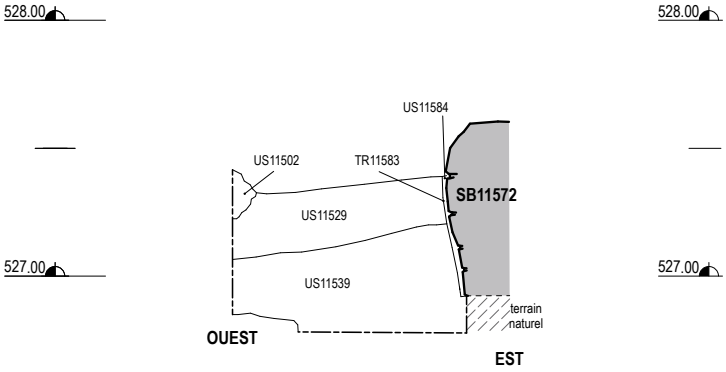
Secteur A - St. 11



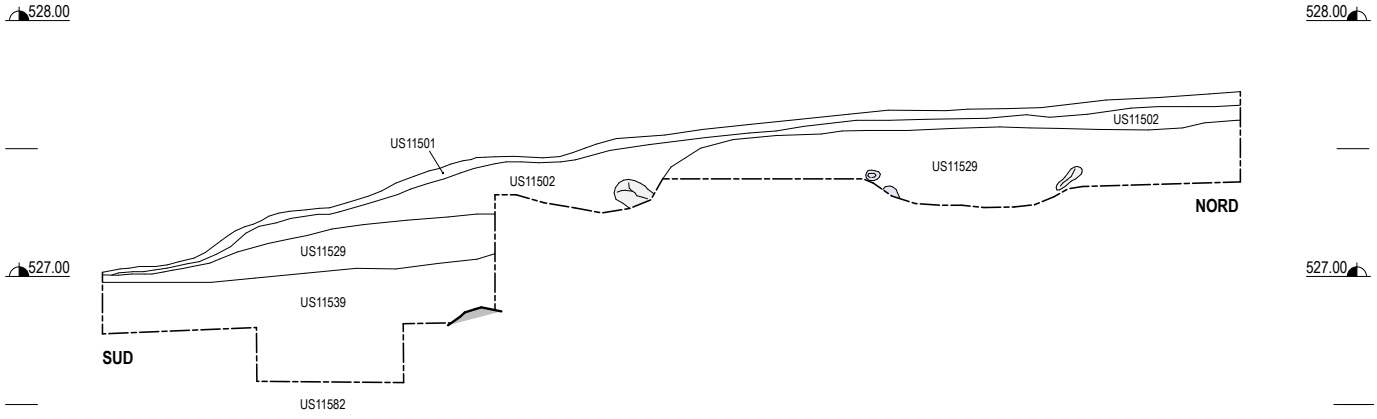
Secteur A - St. 13



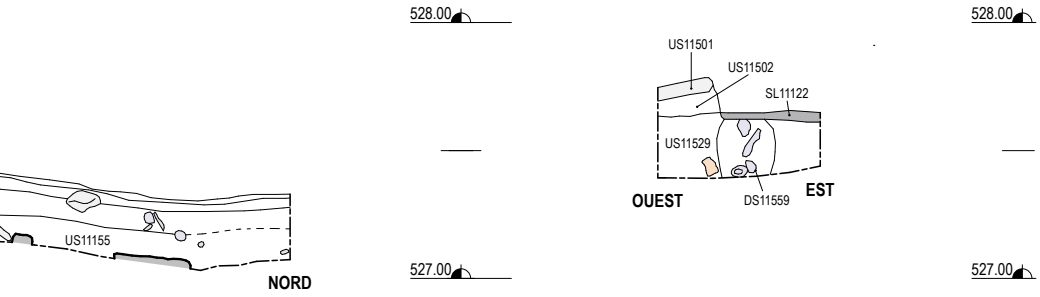
Secteur A - St. 14



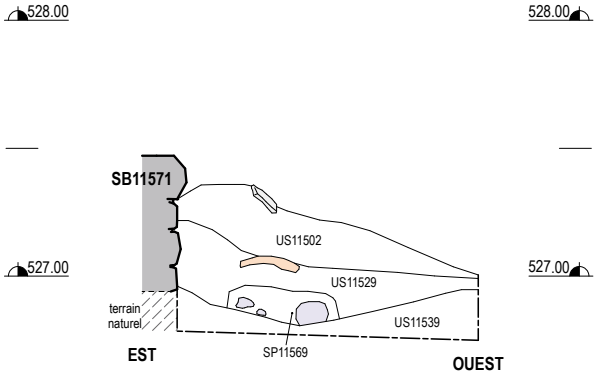
Secteur A - St. 16



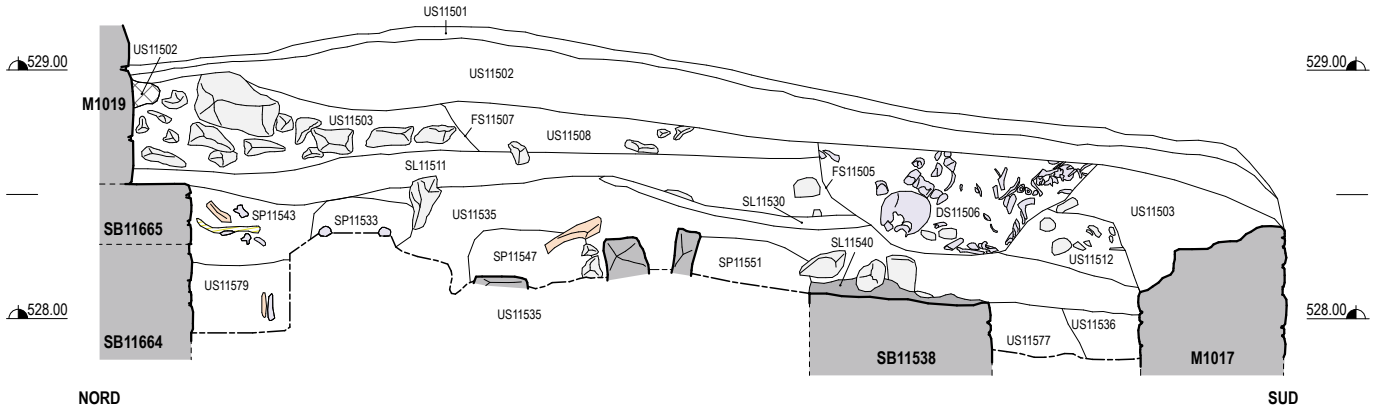
Secteur A - St. 12



Secteur A - St. 15

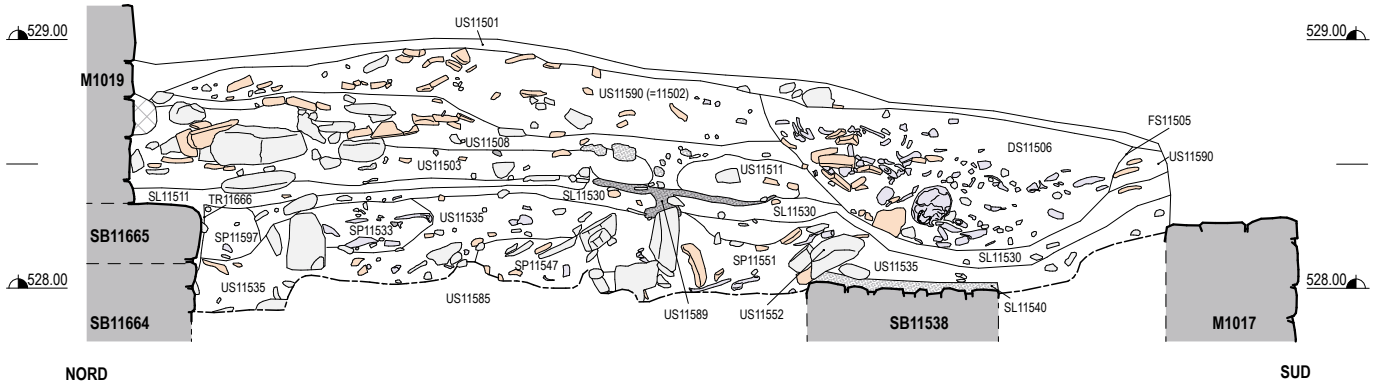


Secteur A - St. 17

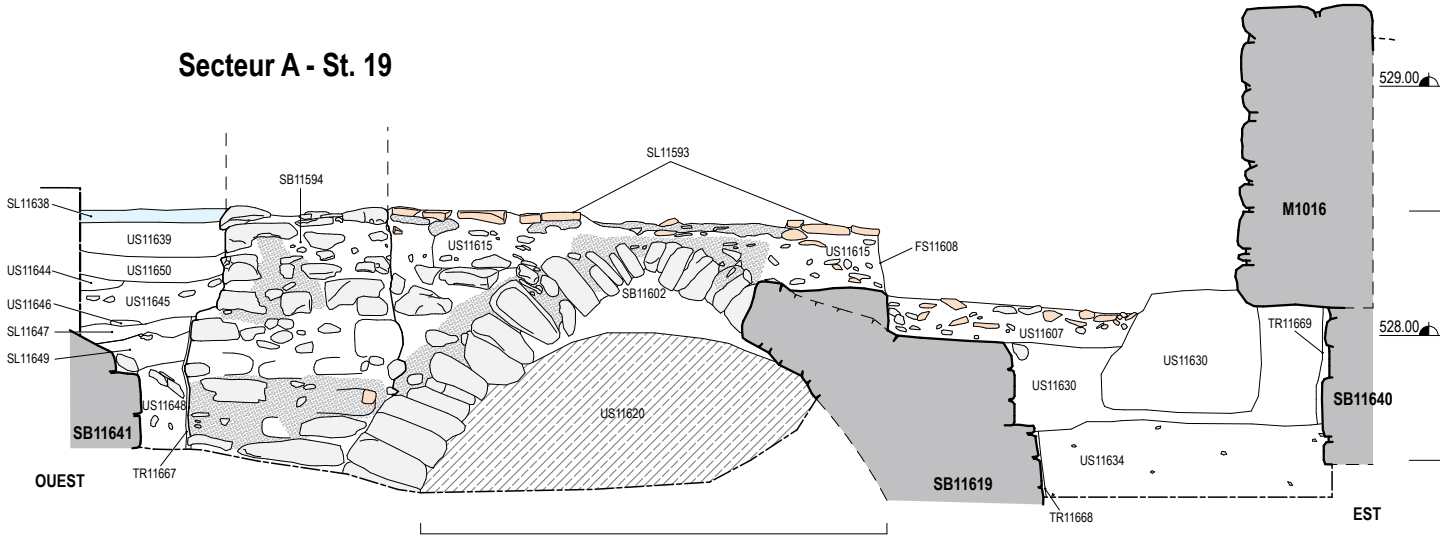


528.00

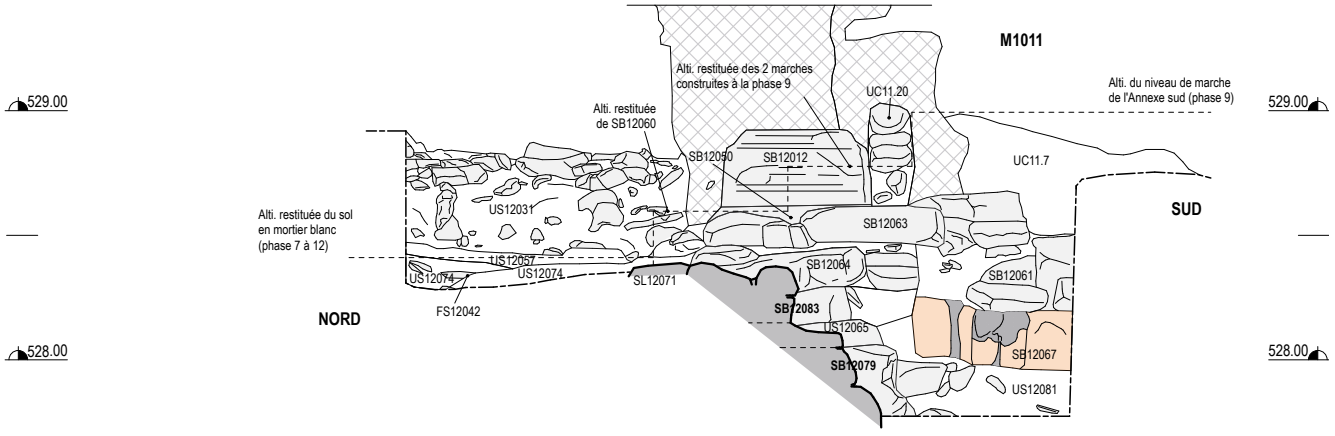
Secteur A - St. 18



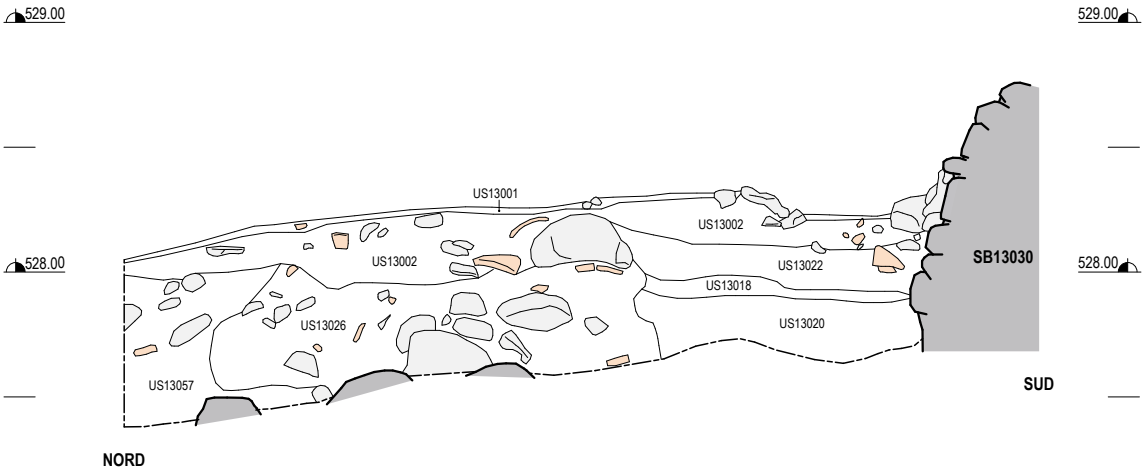
Secteur A - St. 19



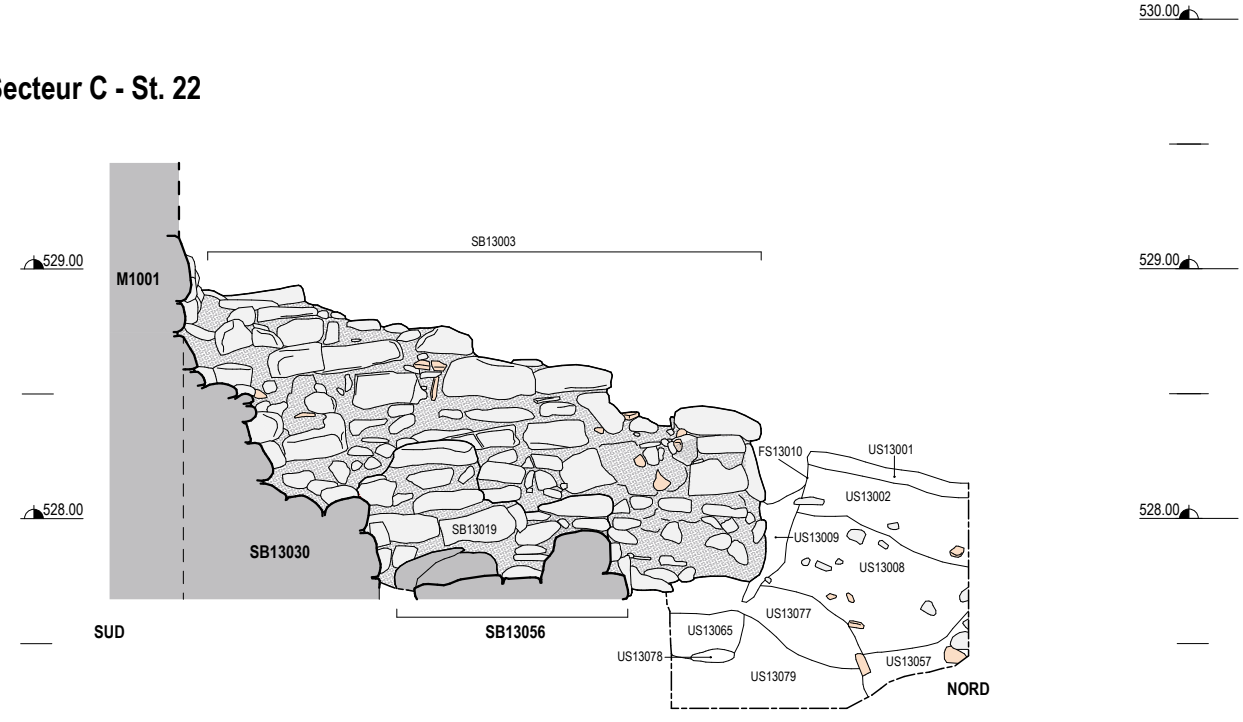
Secteur B - St. 20



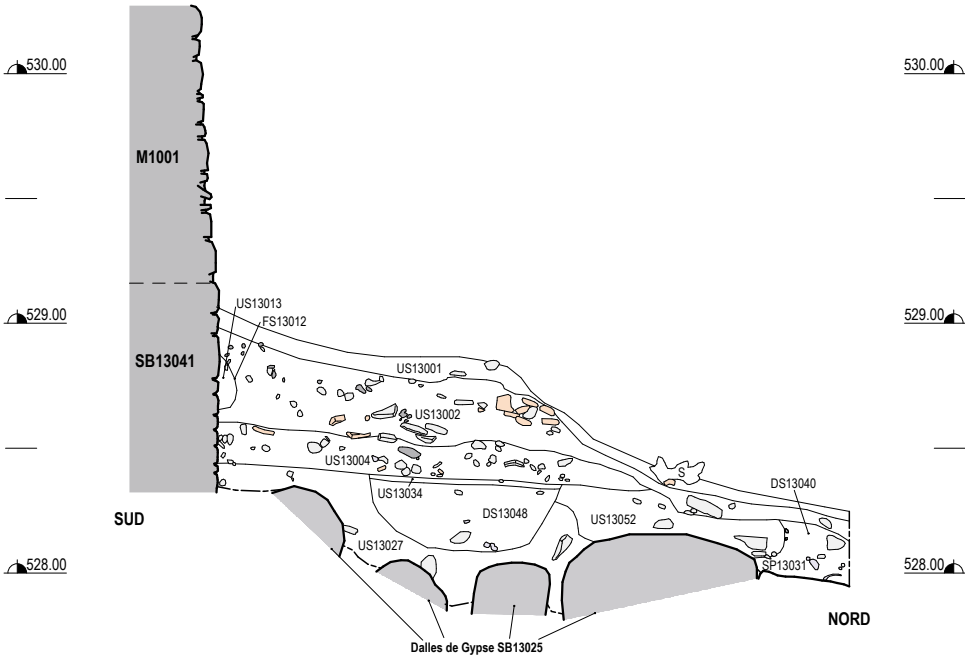
Secteur C - St. 21



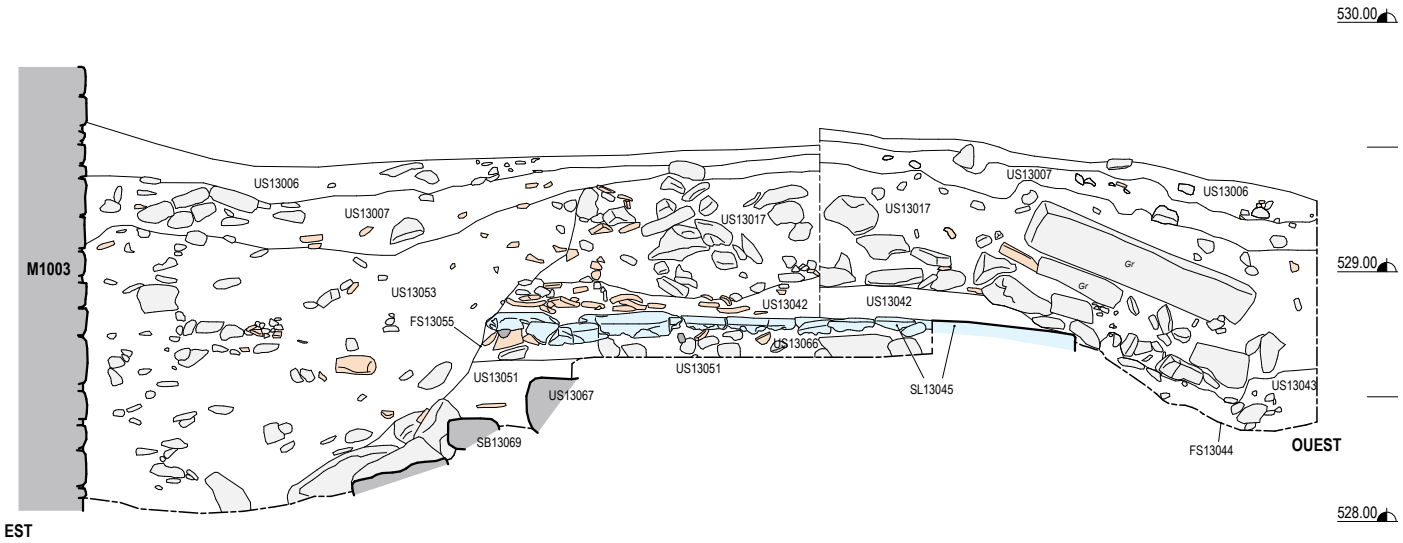
Secteur C - St. 22



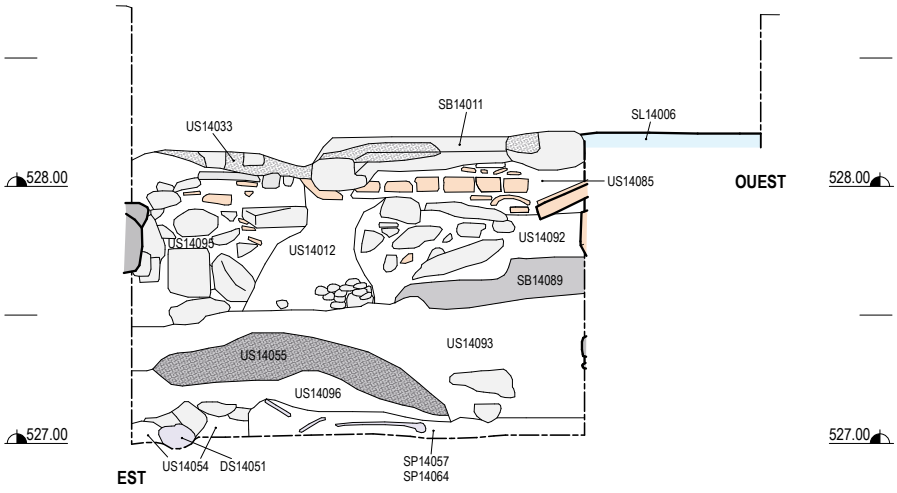
Secteur C - St. 23



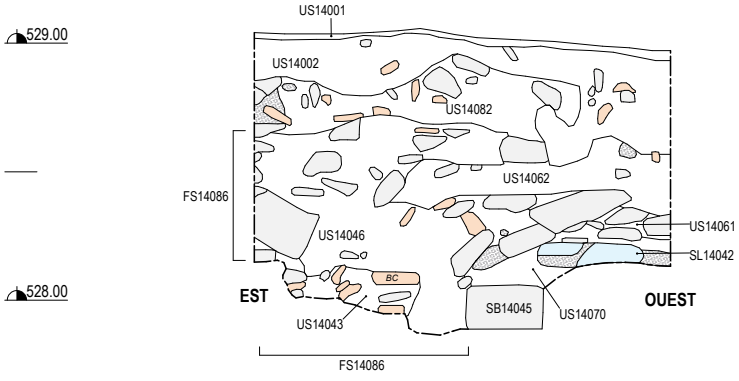
Secteur C - St. 24

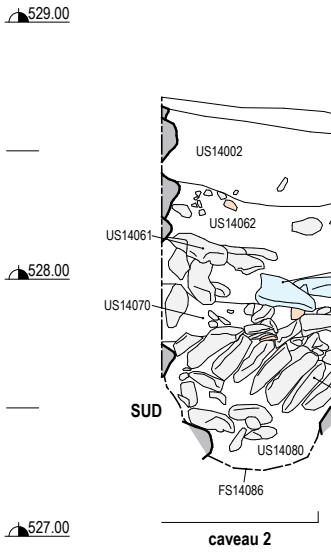


Secteur D - St. 25

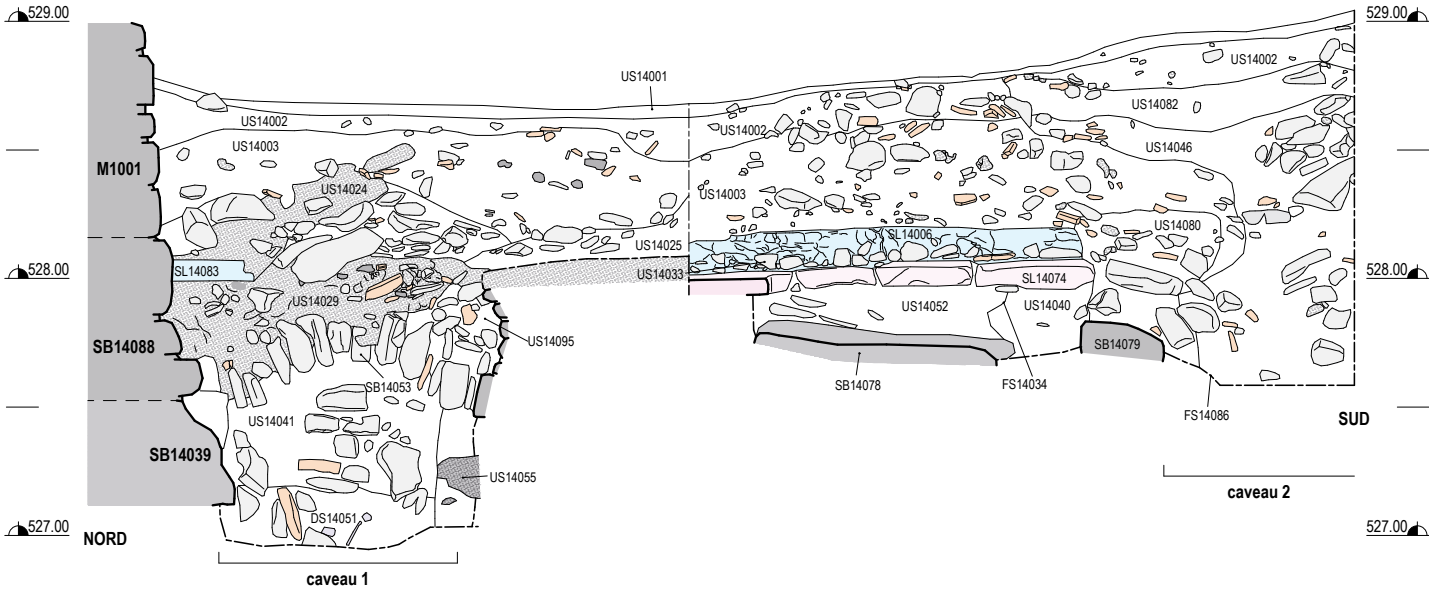


Secteur D - St. 26

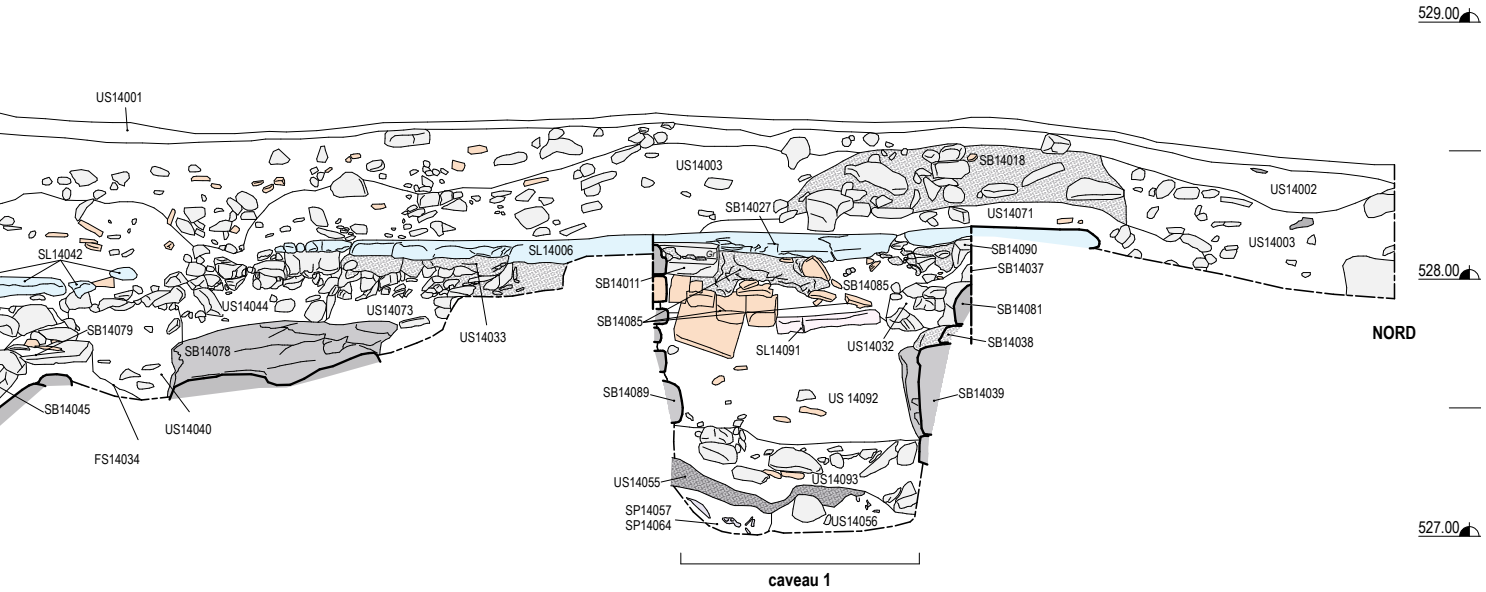




Secteur D - St. 27



Secteur D - St. 28



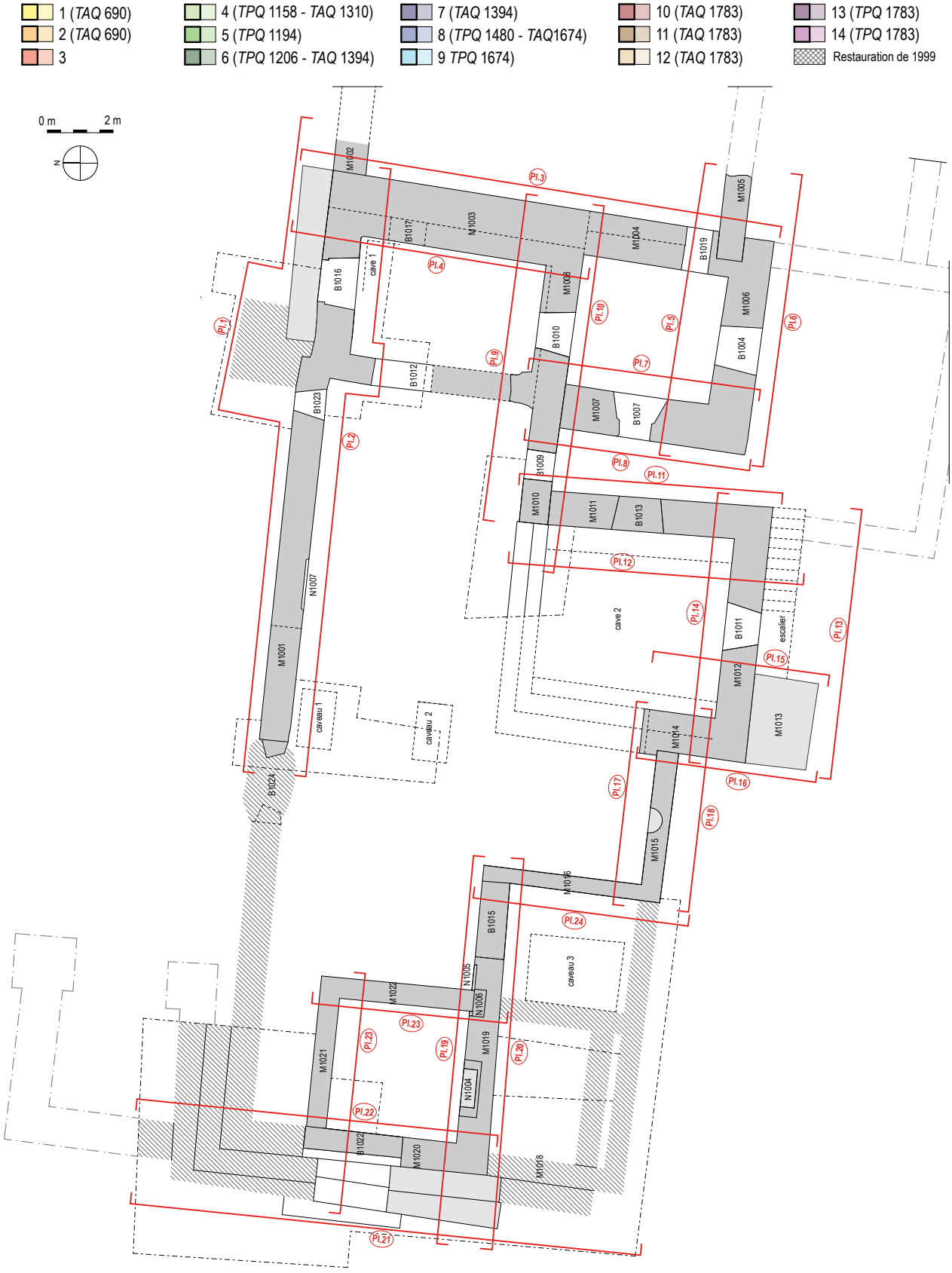
21 Élévations

Les relevés photographiques ont été effectués par Kronos 4D et Aurélie Terrier, aidée de Camille Aquillon et Timothy Pönitz.

Le DAO des planches a été réalisé par Aurélie Terrier.

Pour une consultation plus minutieuse des élévations, nous invitons le lecteur à aller consulter la version en ligne de l'ouvrage.

Configurations / États



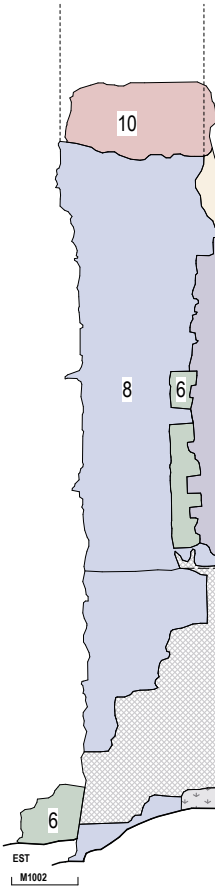


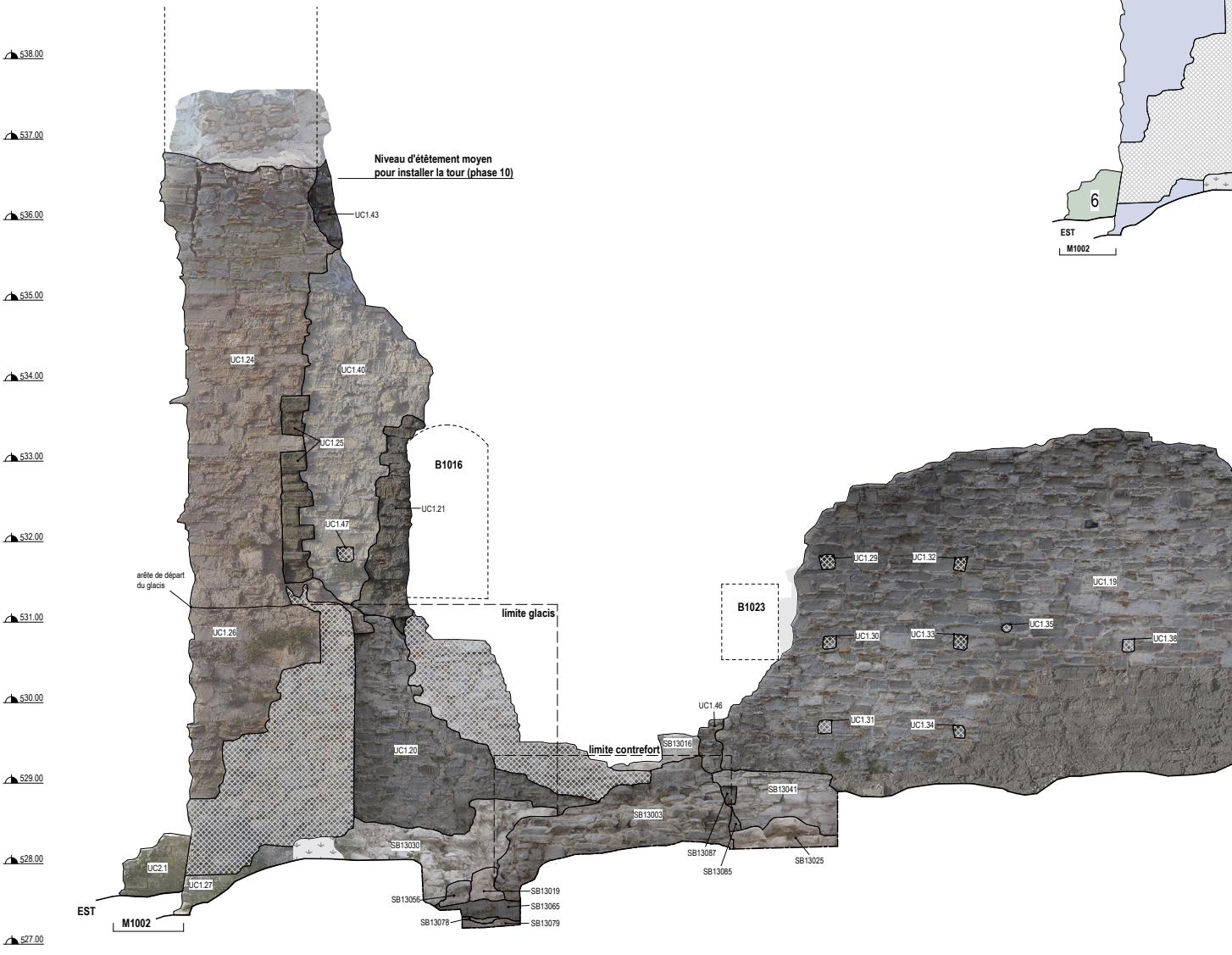
Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR

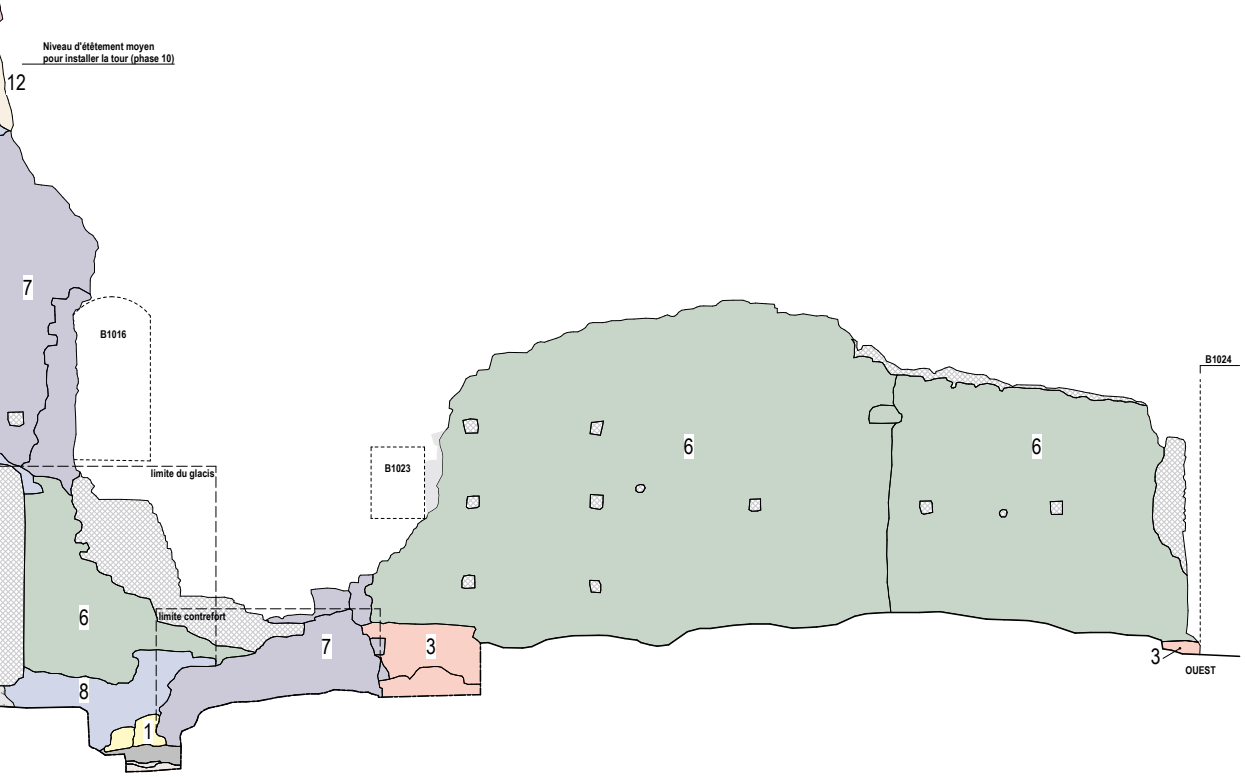


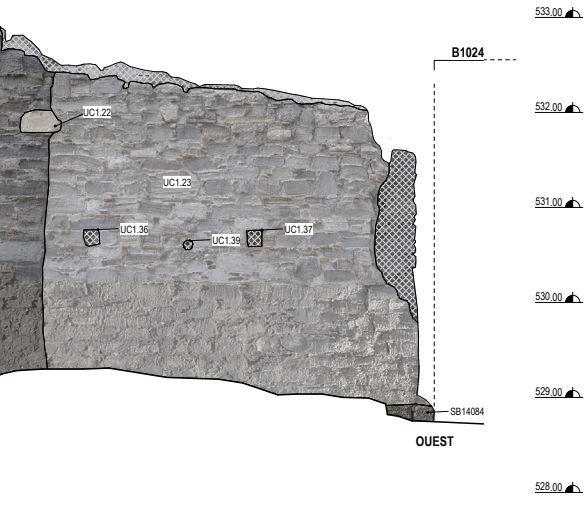






M1001 - M1002 nord



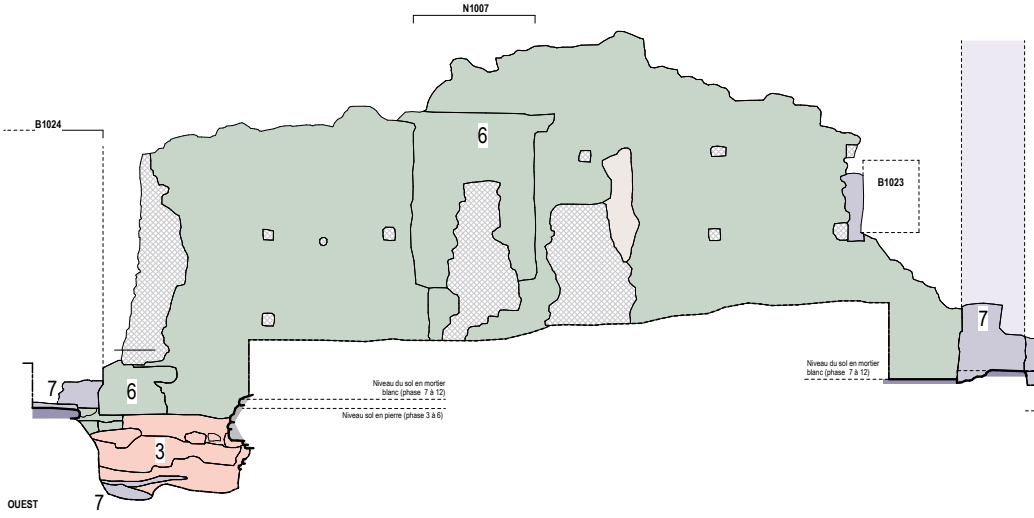


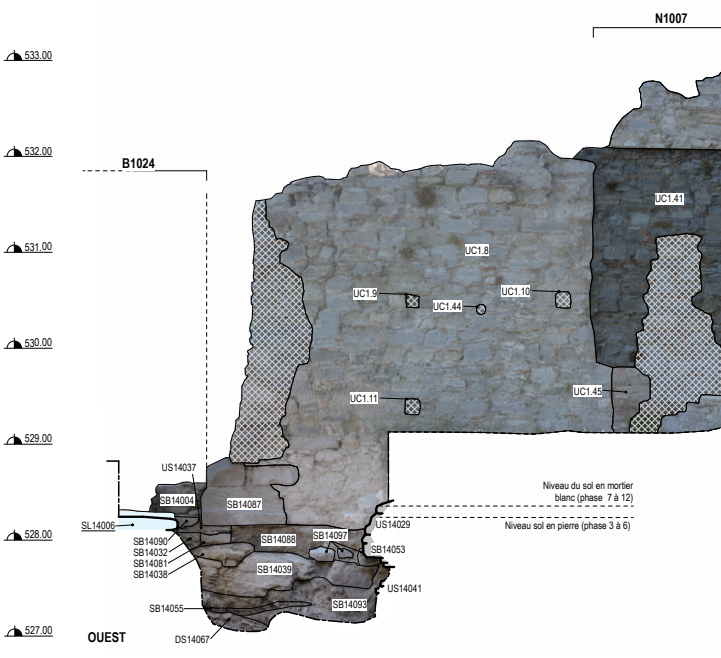
Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR

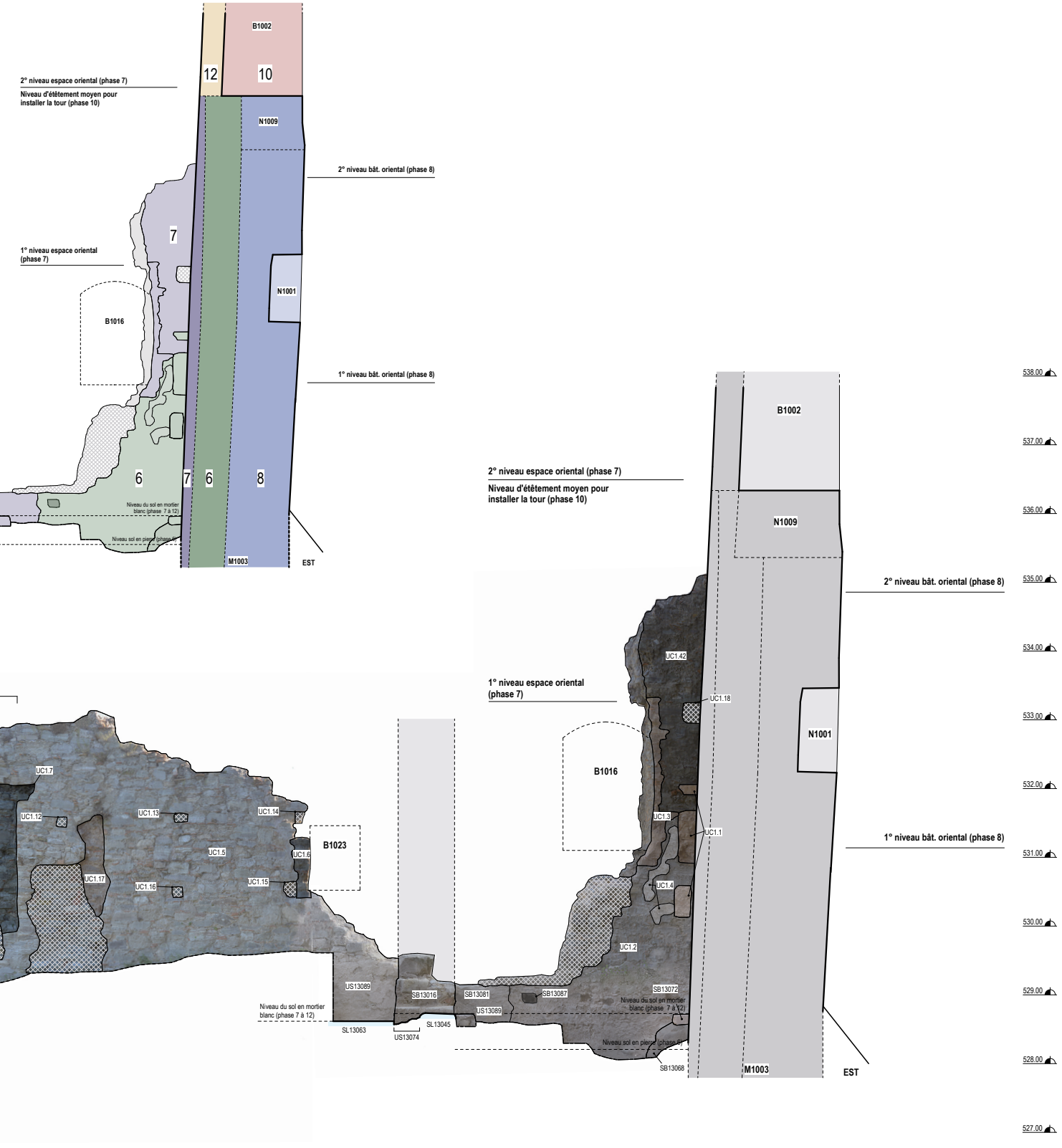








M1001 sud


B1002
12
10
2° niveau espace oriental (phase 7)
Niveau d'étêtement moyen pour installer la tour (phase 10)
N1009
2° niveau bât. oriental (phase 8)
7
1° niveau espace oriental (phase 7)
N1001
B1016
1° niveau bât. oriental (phase 8)
6
7
6
8
Niveau du sol en mortier blanc (phase 7 à 12)
Niveau sol en pierre (phase 6)
M1003
EST
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
527.00
UC1.42
UC1.18
UC1.3
UC1.1
UC1.4
UC1.2
UC1.7
UC1.12
UC1.13
UC1.14
UC1.5
UC1.6
UC1.17
UC1.16
UC1.15
B1023
US13089
SB13016
SB13081
SB13087
SB13072
US13089
SL13045
SL13063
US13074
SB13068

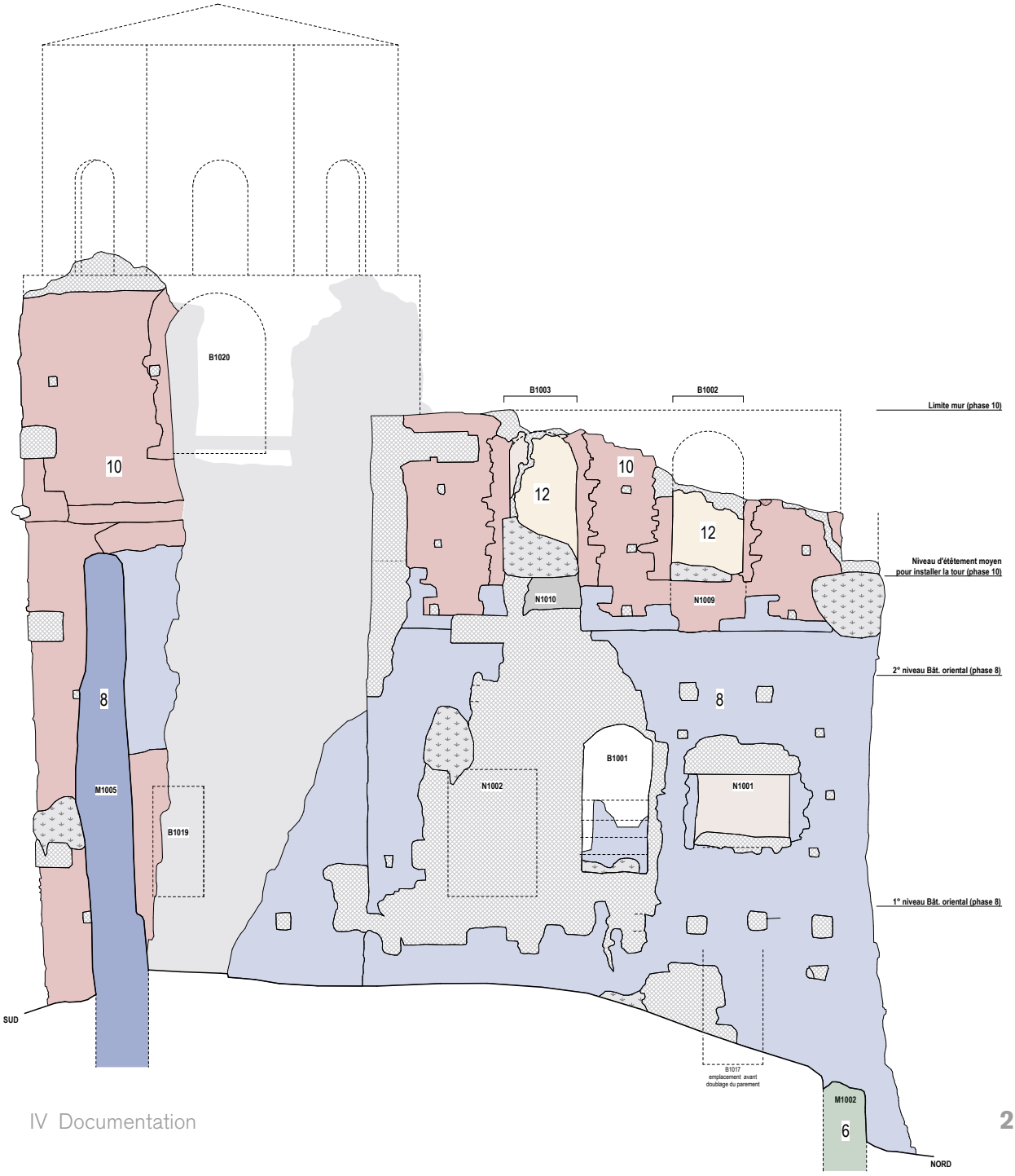

Photographies prises en 1911 lors de la visite de Paolo Orsi
© SABAP-CZ-KR
Restitution d'après les photographies de 1999
546.00
545.00
544.00
543.00
542.00
541.00
540.00
539.00
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
527.00
B1020
B1003
B1002
B1001
B1019
M1005
M1004
M1003
M1002
N1010
N1009
N1002
N1001
SUD
NORD
B1017
emplacement avant doublage du parement
Limite mur (phase 10)
Niveau d'étêtement moyen pour installer la tour (phase 10)
2° niveau Bât. oriental (phase 8)
1° niveau Bât. oriental (phase 8)
UC4.10
UC4.9
UC4.14
UC4.15
UC4.8
UC4.7
UC4.6
UC4.5
UC4.4
UC4.2
UC4.13
UC4.3
UC4.1
UC4.12
UC4.11
UC3.8
UC3.31
UC3,46
UC3.9
UC3.30
UC3.12
UC3.29
UC3.10
UC3.47
UC3.11
UC3.27
UC3.32
UC3.33
UC3.5
UC3.28
UC3.26
UC3.6
UC3.7
UC3.2
UC3.1
UC3.18
UC3.24
UC3.23
UC3.22
UC3.48
UC3.3
UC3.4
UC3.21
UC3.25
UC3.17
UC3.16
UC3.15
UC3.14
UC3.20

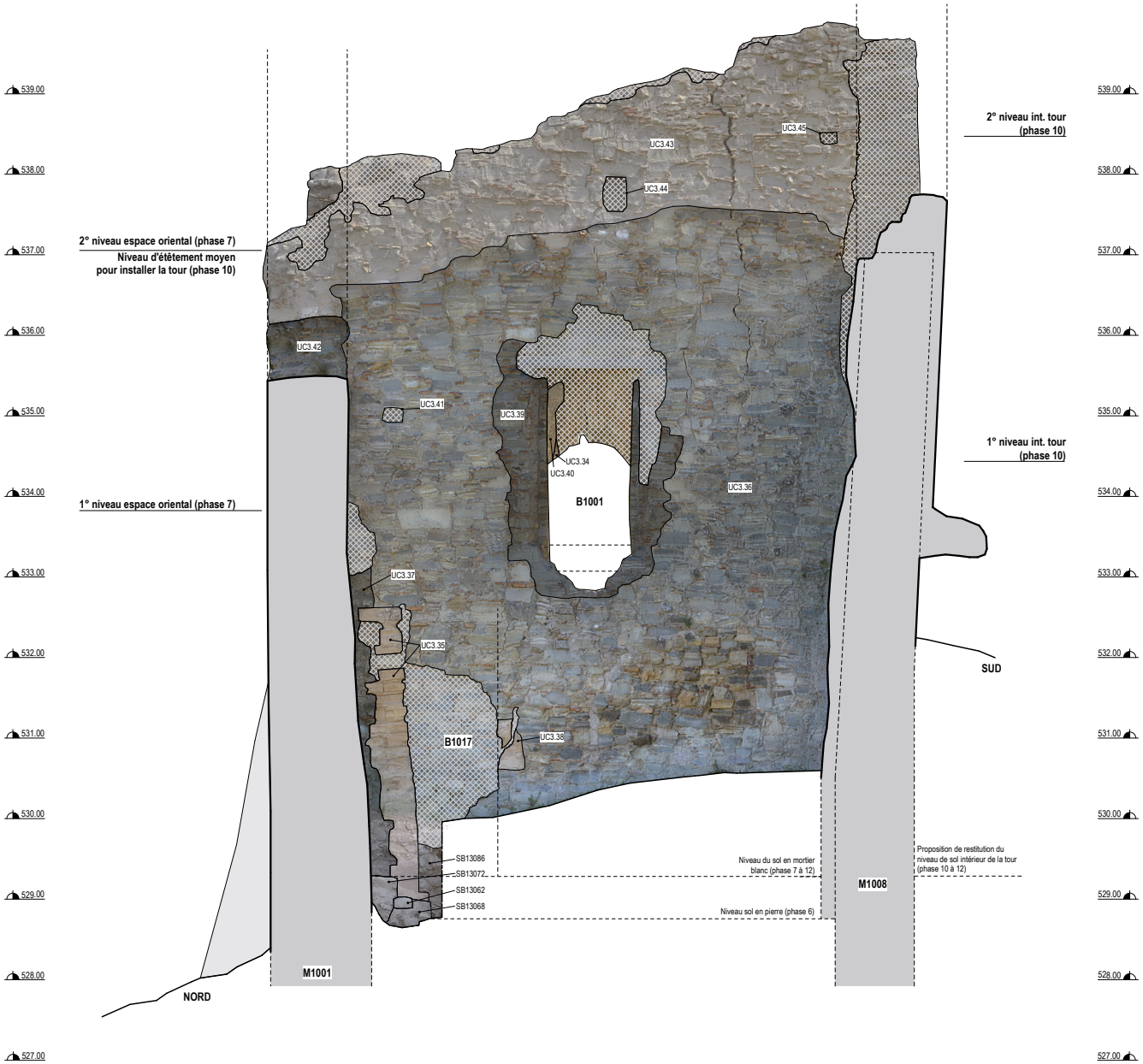
Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR

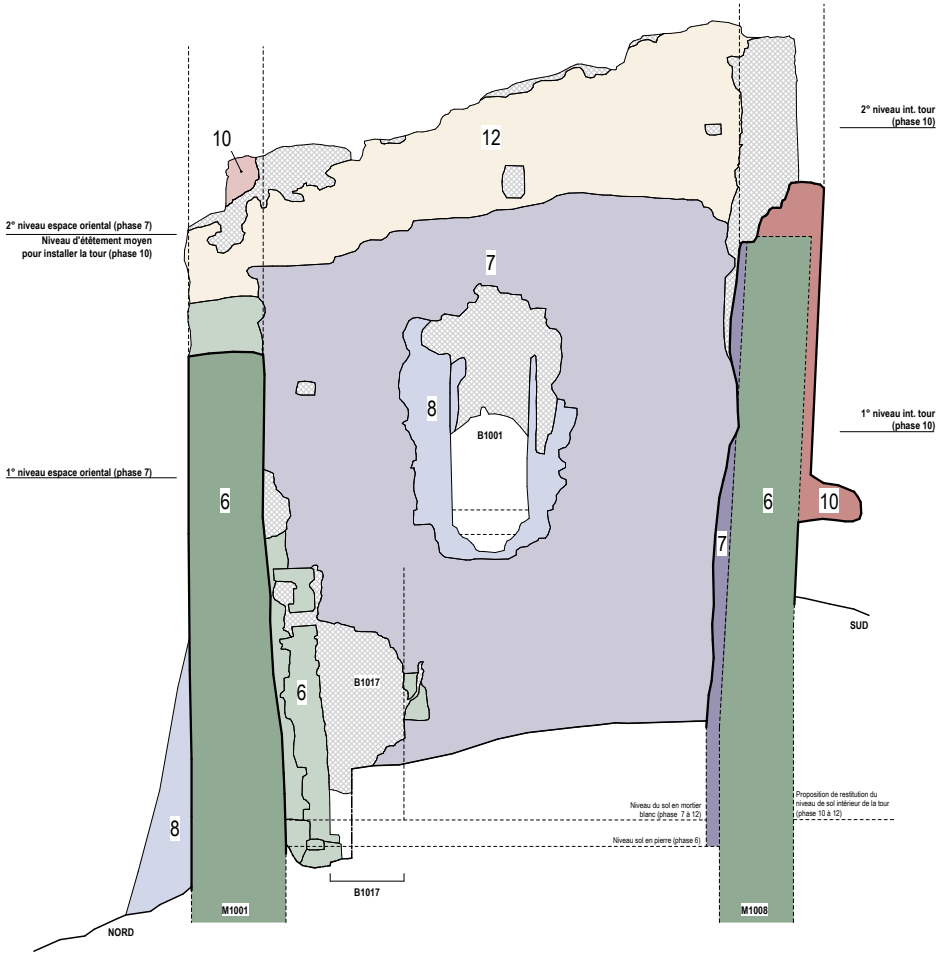


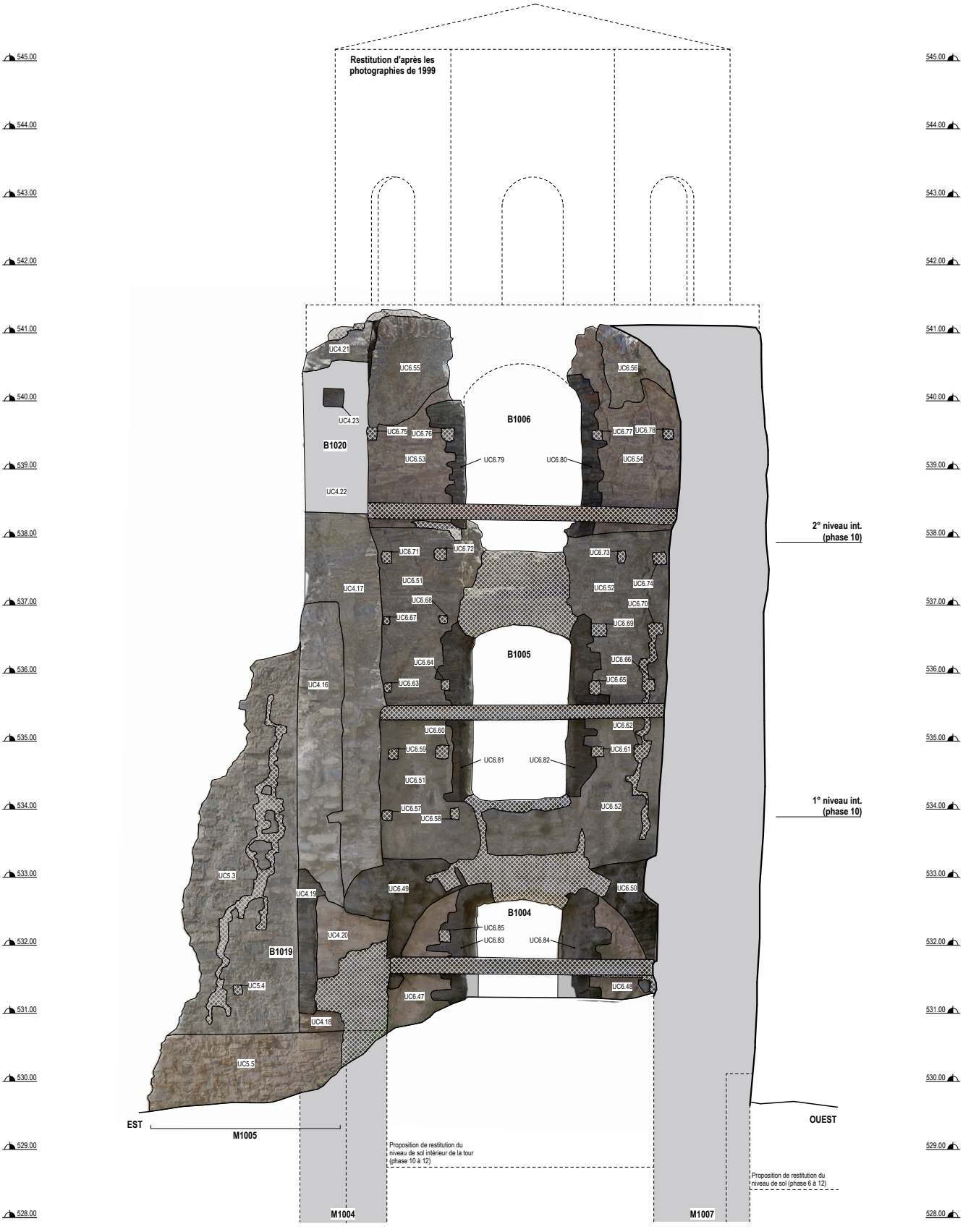
M1003 - M1004 est



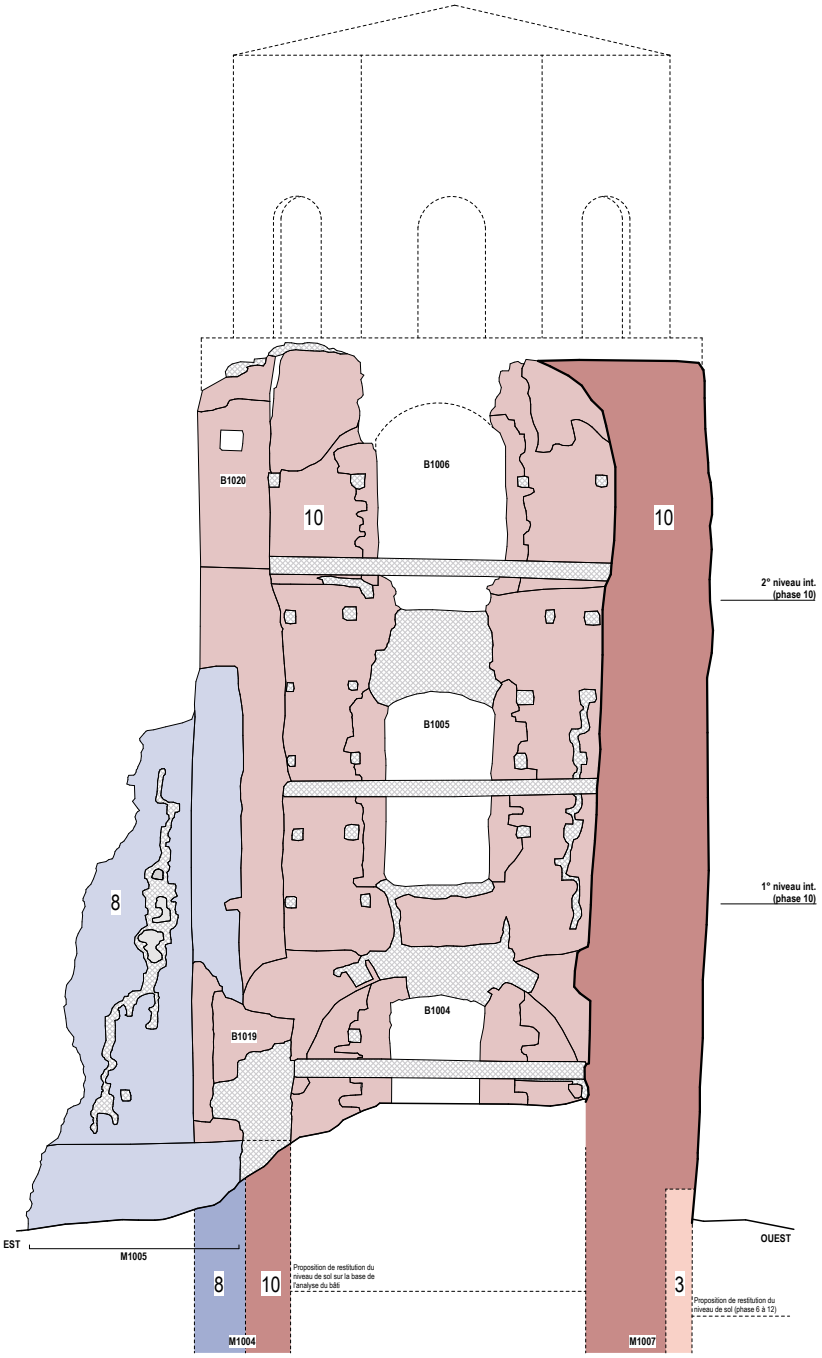

539.00
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
527.00
2° niveau int. tour (phase 10)
1° niveau int. tour (phase 10)
2° niveau espace oriental (phase 7)
Niveau d'étêtement moyen pour installer la tour (phase 10)
1° niveau espace oriental (phase 7)
UC3.45
UC3.43
UC3.44
UC3.42
UC3.41
UC3.39
UC3.34
UC3.40
UC3.36
B1001
UC3.37
UC3.35
B1017
UC3.38
SB13086
SB13072
SB13062
SB13068
Niveau du sol en mortier blanc (phase 7 à 12)
Niveau sol en pierre (phase 6)
Proposition de restitution du niveau de sol intérieur de la tour (phase 10 à 12)
M1001
M1008
NORD
SUD

M1003 ouest


2° niveau int. tour (phase 10)
10
12
2° niveau espace oriental (phase 7)
Niveau d'étêtement moyen pour installer la tour (phase 10)
7
8
B1001
1° niveau int. tour (phase 10)
1° niveau espace oriental (phase 7)
6
6
10
7
SUD
6
B1017
Proposition de restitution du niveau de sol intérieur de la tour (phase 10 à 12)
Niveau du sol en mortier blanc (phase 7 à 12)
Niveau sol en pierre (phase 6)
8
B1017
M1001
M1008
NORD


Restitution d'après les photographies de 1999
545.00
544.00
543.00
542.00
541.00
540.00
539.00
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
UC4.21
UC6.55
UC6.56
UC4.23
B1006
B1020
UC6.75
UC6.76
UC6.77
UC6.78
UC6.53
UC6.79
UC6.80
UC6.54
UC4.22
2° niveau int. (phase 10)
UC6.71
UC6.72
UC6.73
UC6.51
UC6.52
UC6.74
UC4.17
UC6.68
UC6.70
UC6.67
UC6.69
B1005
UC6.64
UC6.66
UC4.16
UC6.63
UC6.65
UC6.62
UC6.60
UC6.59
UC6.61
UC6.81
UC6.82
UC6.51
1° niveau int. (phase 10)
UC6.57
UC6.58
UC6.52
UC5.3
UC6.49
UC6.50
UC4.19
B1004
UC6.85
UC4.20
UC6.83
UC6.84
B1019
UC5.4
UC6.48
UC6.47
UC4.18
UC5.5
EST
M1005
OUEST
Proposition de restitution du niveau de sol intérieur de la tour (phase 10 à 12)
Proposition de restitution du niveau de sol (phase 6 à 12)
M1004
M1007

M1005 - M1006 nord



Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR

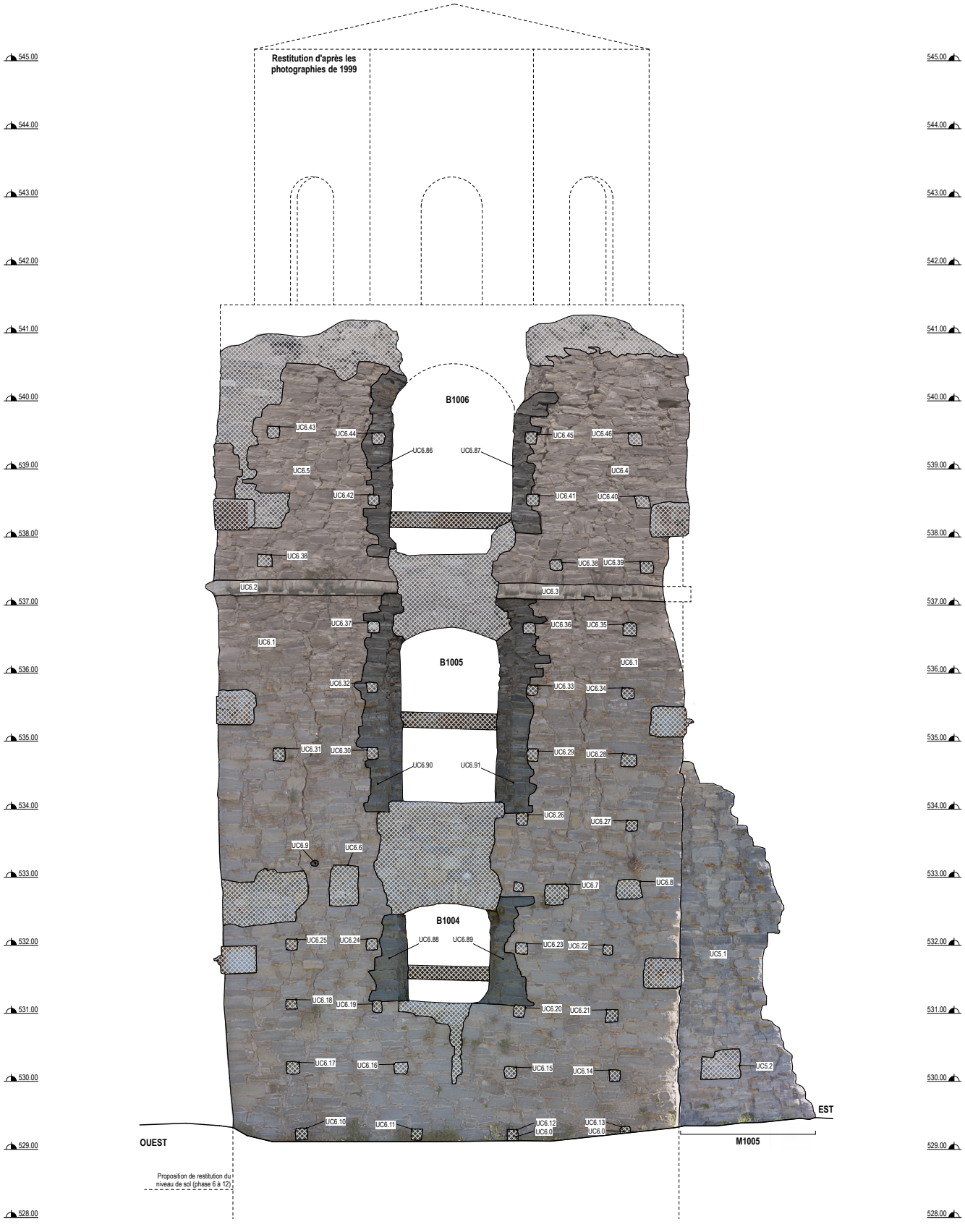


Photographies prises en 1911 lors de la visite de Paolo Orsi

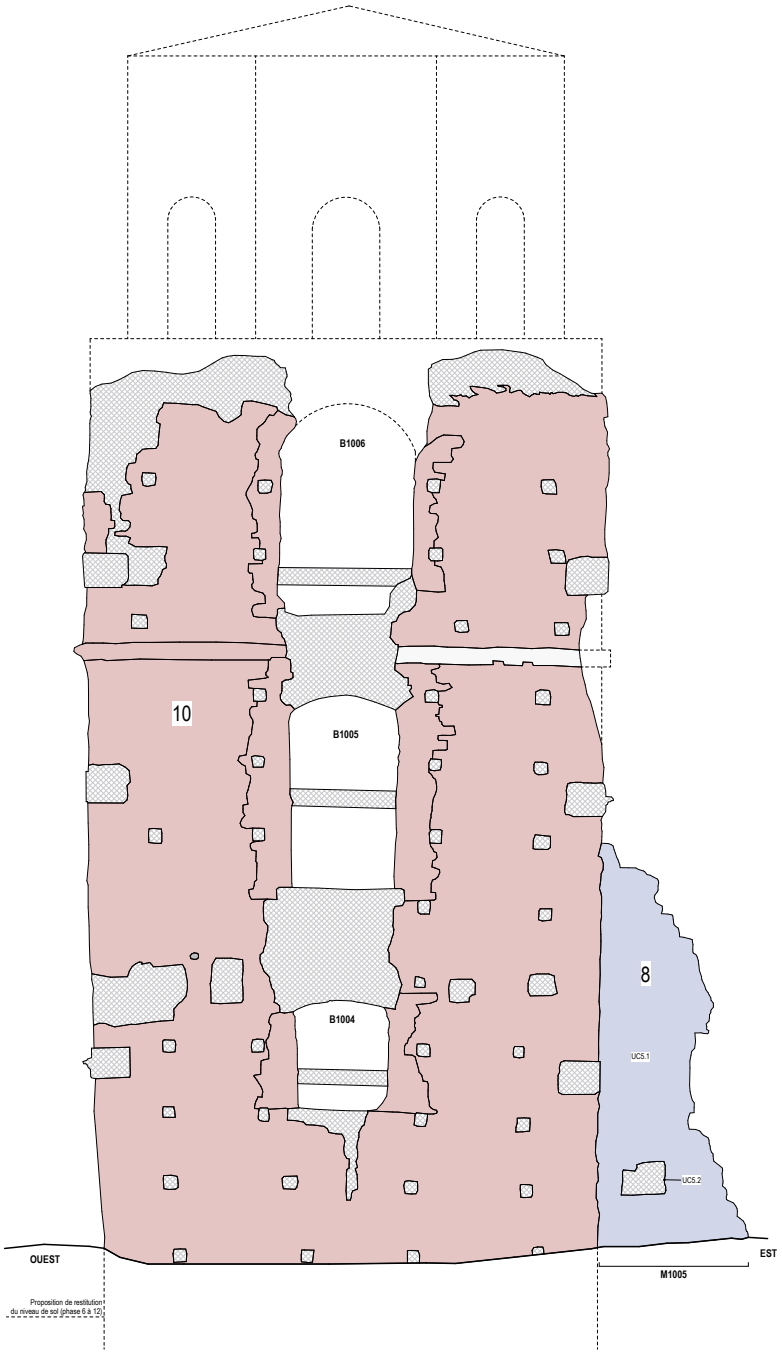
© SABAP-CZ-KR






Restitution d'après les photographies de 1999
545.00
544.00
543.00
542.00
541.00
540.00
539.00
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
B1006
B1005
B1004
UC6.43
UC6.44
UC6.86
UC6.87
UC6.45
UC6.46
UC6.5
UC6.4
UC6.42
UC6.41
UC6.40
UC6.38
UC6.38
UC6.35
UC6.2
UC6.3
UC6.37
UC6.36
UC6.35
UC6.1
UC6.1
UC6.32
UC6.33
UC6.34
UC6.31
UC6.30
UC6.90
UC6.91
UC6.29
UC6.28
UC6.26
UC6.27
UC6.9
UC6.6
UC6.7
UC6.8
UC6.25
UC6.24
UC6.88
UC6.89
UC6.23
UC6.22
UC5.1
UC6.18
UC6.19
UC6.20
UC6.21
UC6.17
UC6.16
UC6.15
UC6.14
UC5.2
UC6.10
UC6.11
UC6.12
UC6.0
UC6.13
UC6.0
OUEST
EST
M1005
Proposition de restitution du niveau de sol (phase 6 à 12)

M1005 - M1006 sud



Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

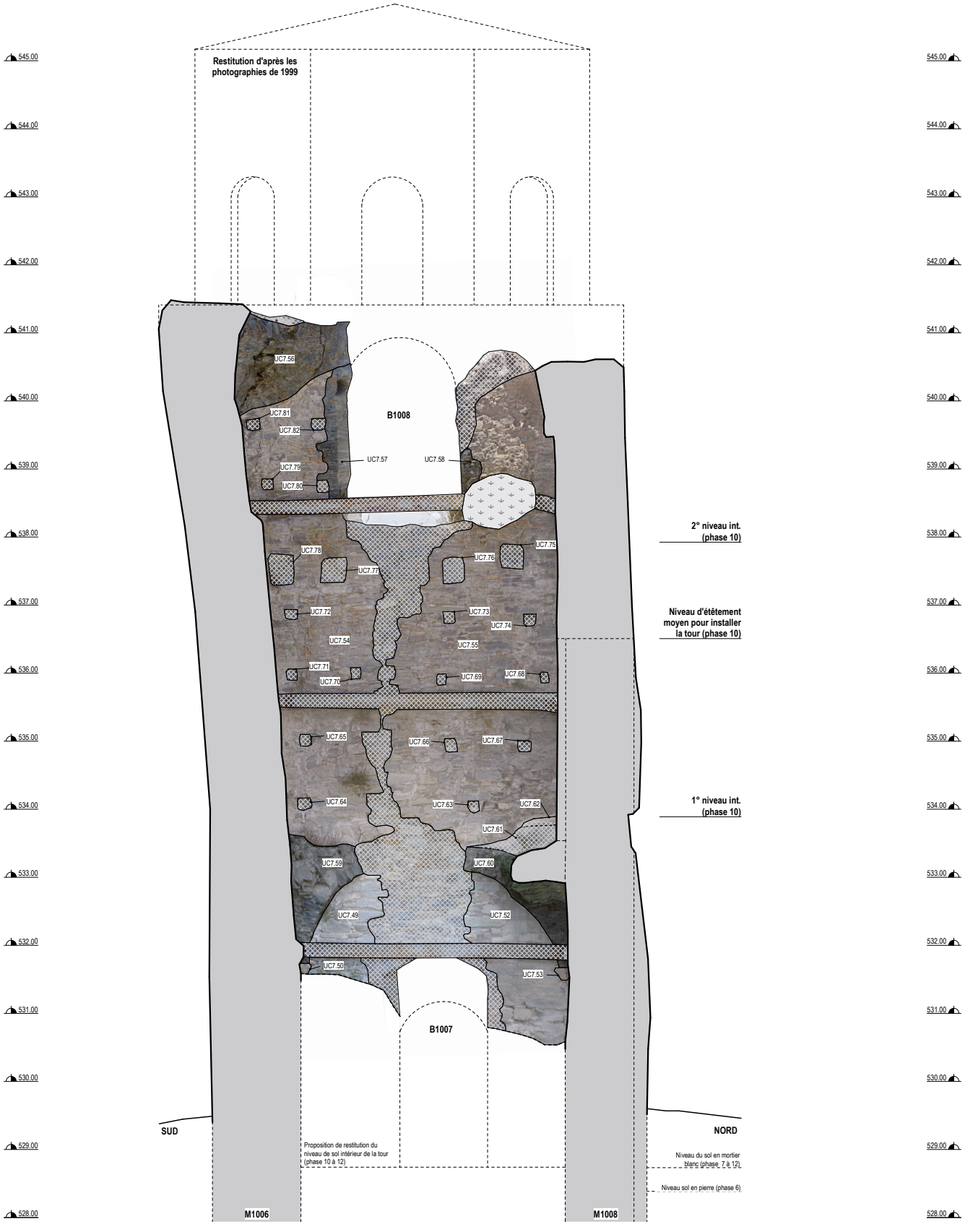
© SABAP-CZ-KR



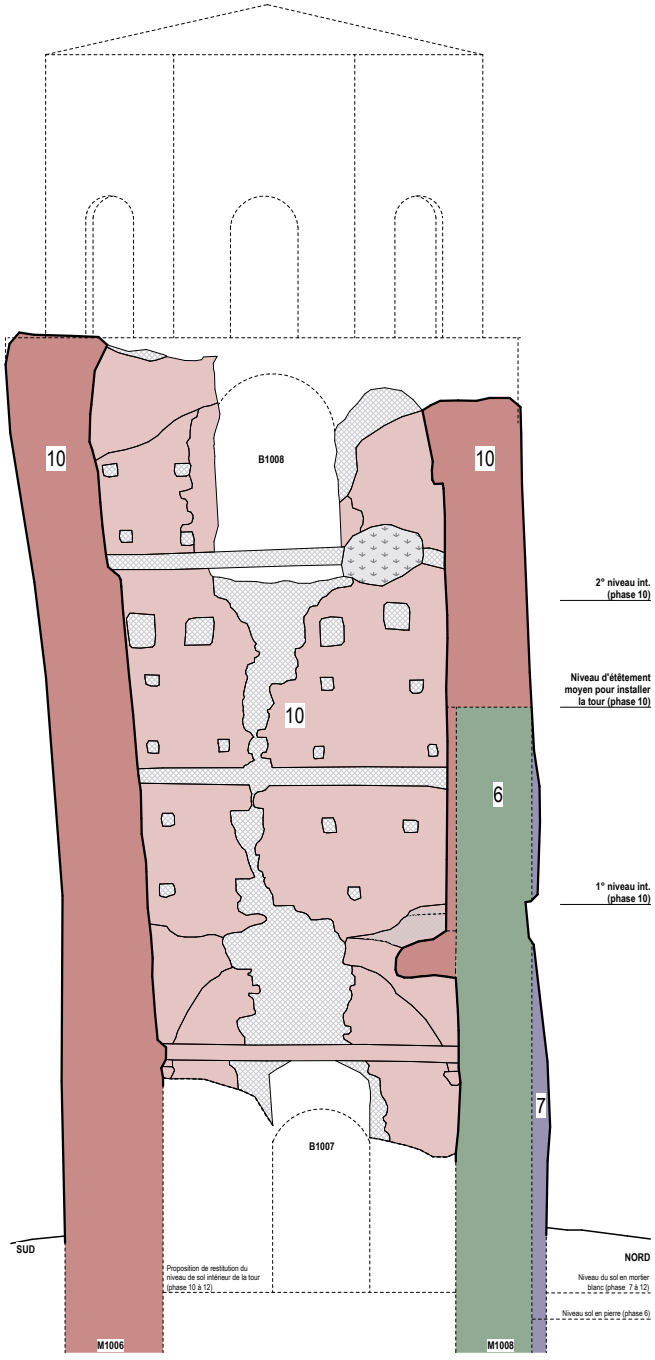
Photographies prises en 1911 lors de la visite de Paolo Orsi

© SABAP-CZ-KR




Restitution d'après les photographies de 1999
545.00
544.00
543.00
542.00
541.00
540.00
539.00
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
B1008
B1007
UC7.56
UC7.81
UC7.82
UC7.79
UC7.80
UC7.57
UC7.58
UC7.78
UC7.77
UC7.75
UC7.76
UC7.72
UC7.73
UC7.74
UC7.54
UC7.55
UC7.71
UC7.70
UC7.69
UC7.68
UC7.65
UC7.66
UC7.67
UC7.64
UC7.63
UC7.62
UC7.61
UC7.59
UC7.60
UC7.49
UC7.52
UC7.50
UC7.53
2° niveau int. (phase 10)
Niveau d'étêtement moyen pour installer la tour (phase 10)
1° niveau int. (phase 10)
SUD
NORD
Proposition de restitution du niveau de sol intérieur de la tour (phase 10 à 12)
Niveau du sol en mortier blanc (phase 7 à 12)
Niveau sol en pierre (phase 6)
M1006
M1008

M1007 est



Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

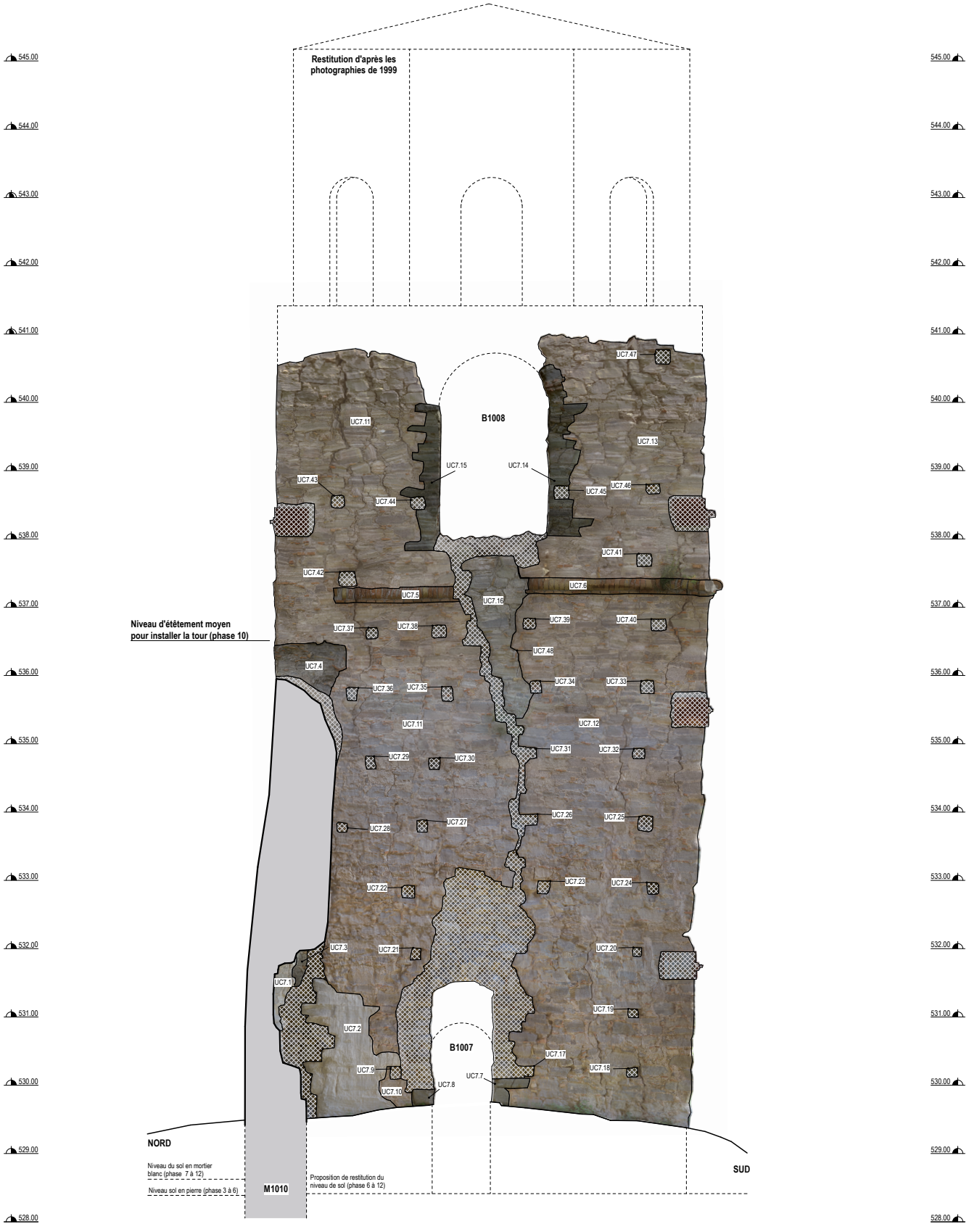
© SABAP-CZ-KR



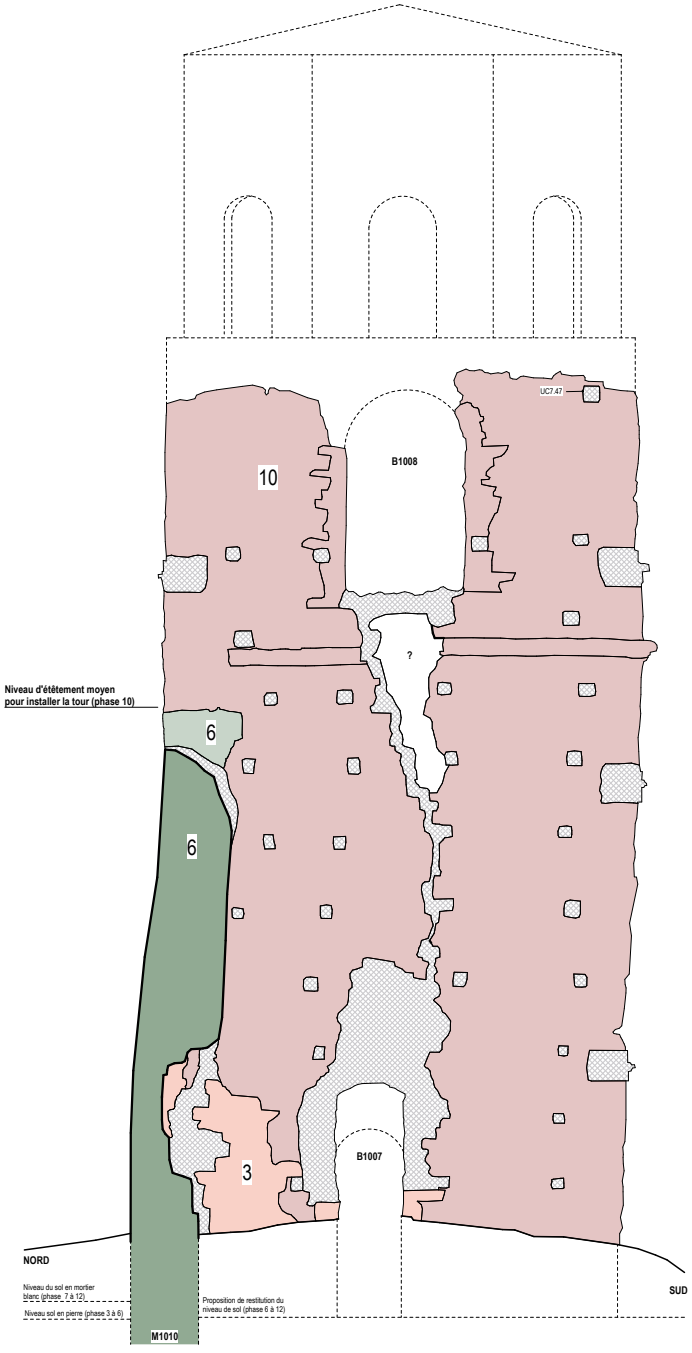
Photographies prises en 1911 lors de la visite de Paolo Orsi

© SABAP-CZ-KR




Restitution d'après les photographies de 1999
545.00
544.00
543.00
542.00
541.00
540.00
539.00
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
B1008
B1007
UC7.47
UC7.11
UC7.13
UC7.15
UC7.14
UC7.43
UC7.44
UC7.45
UC7.46
UC7.41
UC7.42
UC7.5
UC7.6
UC7.16
UC7.39
UC7.40
UC7.37
UC7.38
UC7.4
UC7.36
UC7.35
UC7.34
UC7.33
UC7.11
UC7.12
UC7.29
UC7.30
UC7.31
UC7.32
UC7.28
UC7.27
UC7.26
UC7.25
UC7.22
UC7.23
UC7.24
UC7.3
UC7.21
UC7.20
UC7.1
UC7.19
UC7.2
UC7.17
UC7.9
UC7.7
UC7.18
UC7.10
UC7.8
Niveau d'étêtement moyen pour installer la tour (phase 10)
NORD
SUD
Niveau du sol en mortier blanc (phase 7 à 12)
Niveau sol en pierre (phase 3 à 6)
M1010
Proposition de restitution du niveau de sol (phase 6 à 12)

M1007 ouest

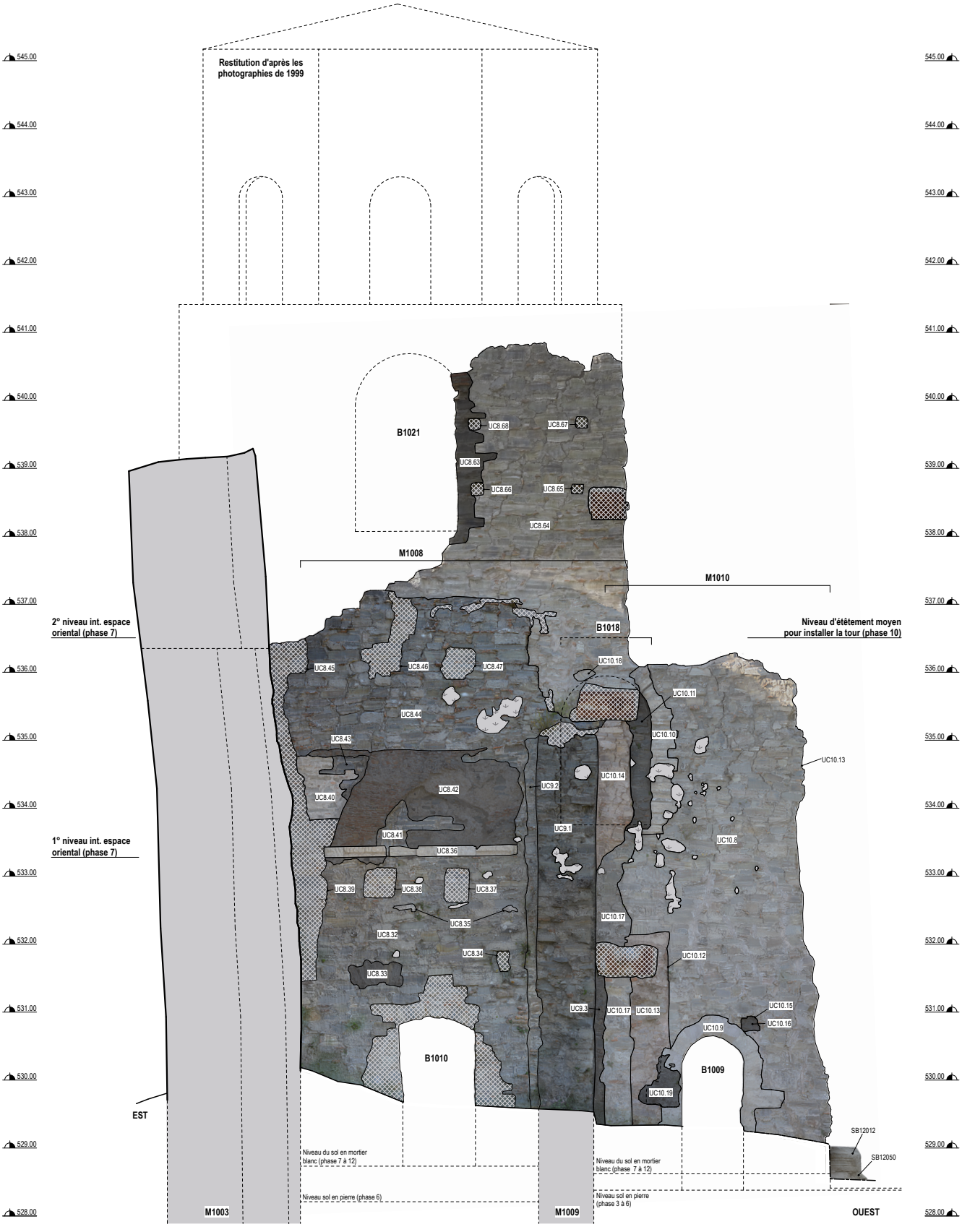


Photographies prises en 1911 lors de la visite de Paolo Orsi

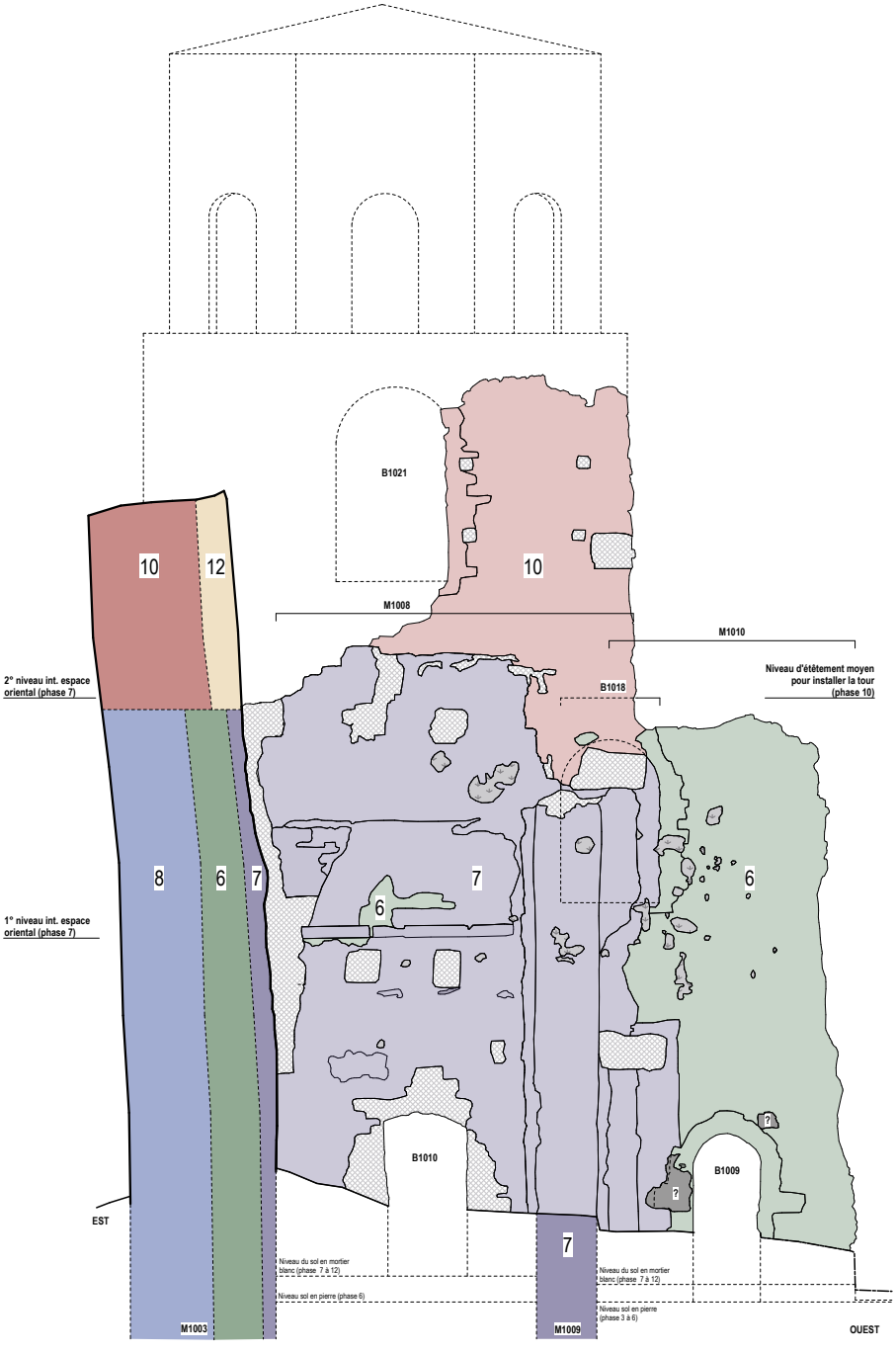
© SABAP-CZ-KR






Restitution d'après les photographies de 1999
545.00
544.00
543.00
542.00
541.00
540.00
539.00
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
B1021
UC8.68
UC8.67
UC8.63
UC8.66
UC8.65
UC8.64
M1008
M1010
B1018
2° niveau int. espace oriental (phase 7)
Niveau d'étêtement moyen pour installer la tour (phase 10)
UC8.45
UC8.46
UC8.47
UC10.18
UC10.11
UC8.44
UC10.10
UC8.43
UC10.13
UC10.14
UC8.42
UC9.2
UC8.40
1° niveau int. espace oriental (phase 7)
UC8.41
UC9.1
UC10.8
UC8.36
UC8.39
UC8.38
UC8.37
UC10.17
UC8.35
UC8.32
UC10.12
UC8.34
UC8.33
UC9.3
UC10.17
UC10.13
UC10.15
UC10.16
UC10.9
B1010
B1009
UC10.19
EST
SB12012
SB12050
Niveau du sol en mortier blanc (phase 7 à 12)
Niveau sol en pierre (phase 6)
Niveau du sol en mortier blanc (phase 7 à 12)
Niveau sol en pierre (phase 3 à 6)
M1003
M1009
OUEST

M1008 - M1010 nord



Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

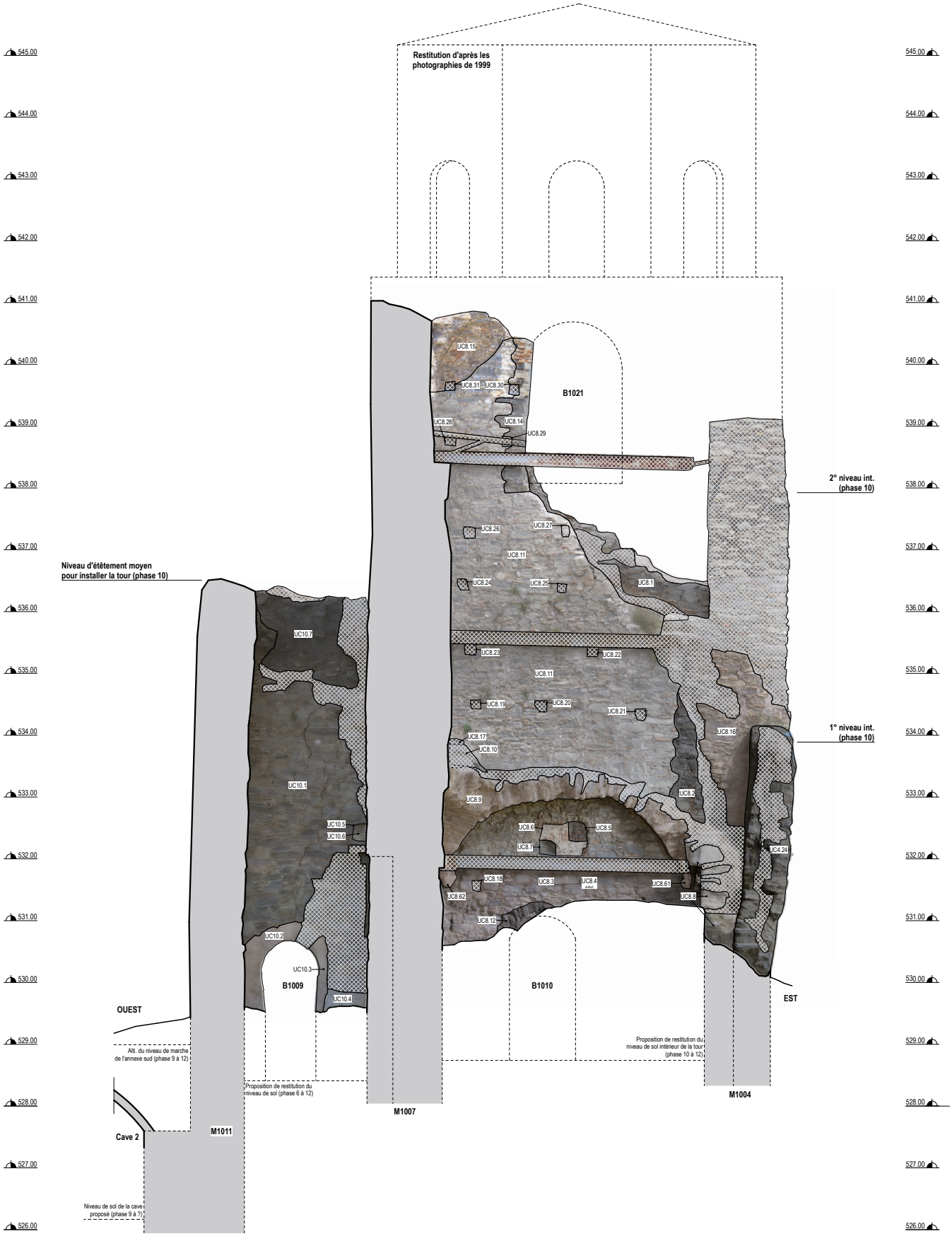
© SABAP-CZ-KR



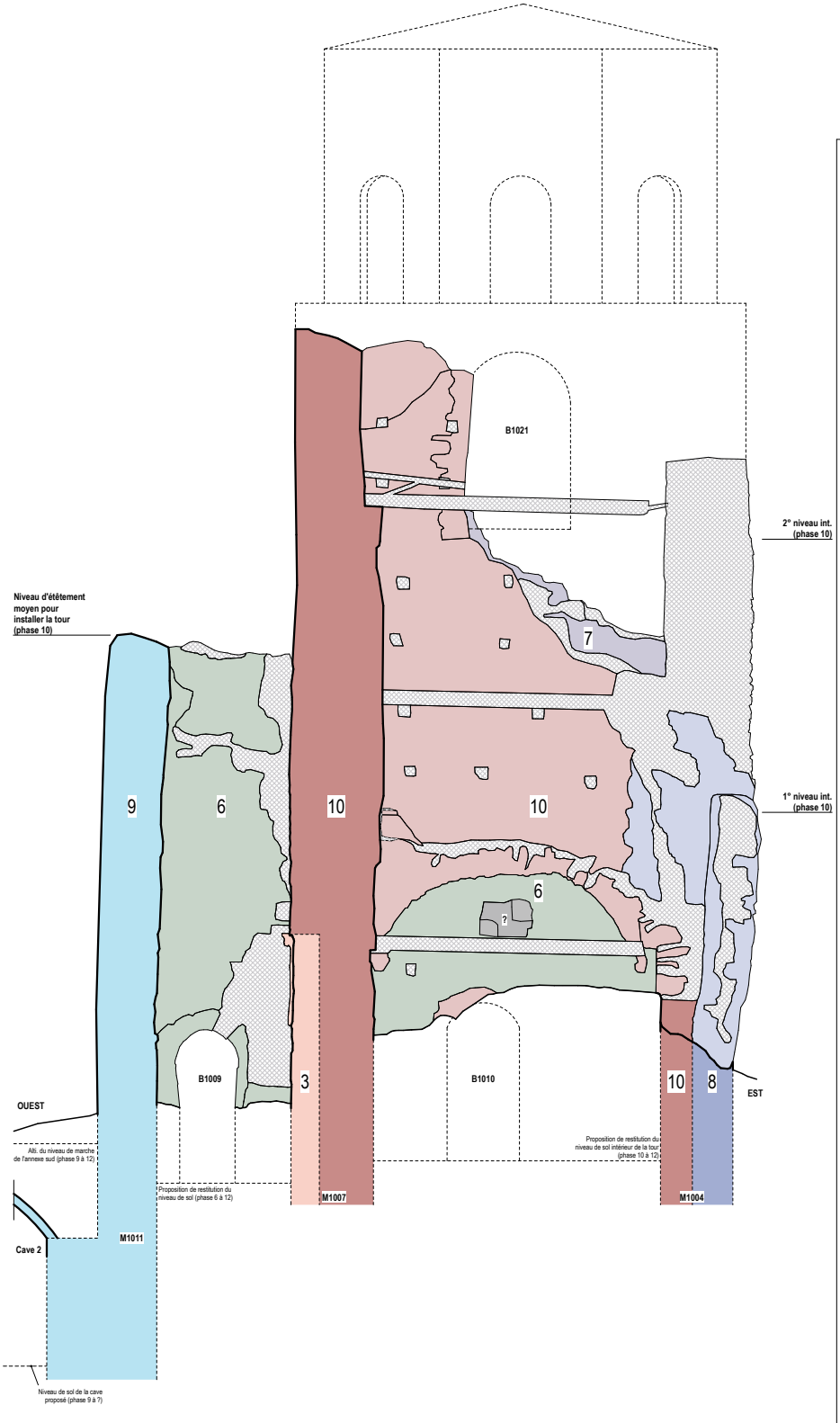
Photographies prises en 1911 lors de la visite de Paolo Orsi

© SABAP-CZ-KR




Restitution d'après les photographies de 1999
545.00
544.00
543.00
542.00
541.00
540.00
539.00
538.00
537.00
536.00
535.00
534.00
533.00
532.00
531.00
530.00
529.00
528.00
527.00
526.00
B1021
UC8.15
UC8.31
UC8.30
UC8.28
UC8.14
UC8.29
2° niveau int. (phase 10)
UC8.26
UC8.27
UC8.11
UC8.24
UC8.25
UC8.1
Niveau d'étêtement moyen pour installer la tour (phase 10)
UC10.7
UC8.23
UC8.22
UC8.11
UC8.19
UC8.20
UC8.21
UC8.16
1° niveau int. (phase 10)
UC8.17
UC8.10
UC10.1
UC8.9
UC8.2
UC10.5
UC10.6
UC8.6
UC8.5
UC8.7
UC4.24
UC8.18
UC8.3
UC8.4
UC8.61
UC8.62
UC8.8
UC8.12
UC10.2
UC10.3
B1009
B1010
UC10.4
OUEST
EST
Alti. du niveau de marche de l'annexe sud (phase 9 à 12)
Proposition de restitution du niveau de sol (phase 6 à 12)
Proposition de restitution du niveau de sol intérieur de la tour (phase 10 à 12)
M1007
M1004
Cave 2
M1011
Niveau de sol de la cave proposé (phase 9 à ?)

M1008 - M1010 sud



Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR



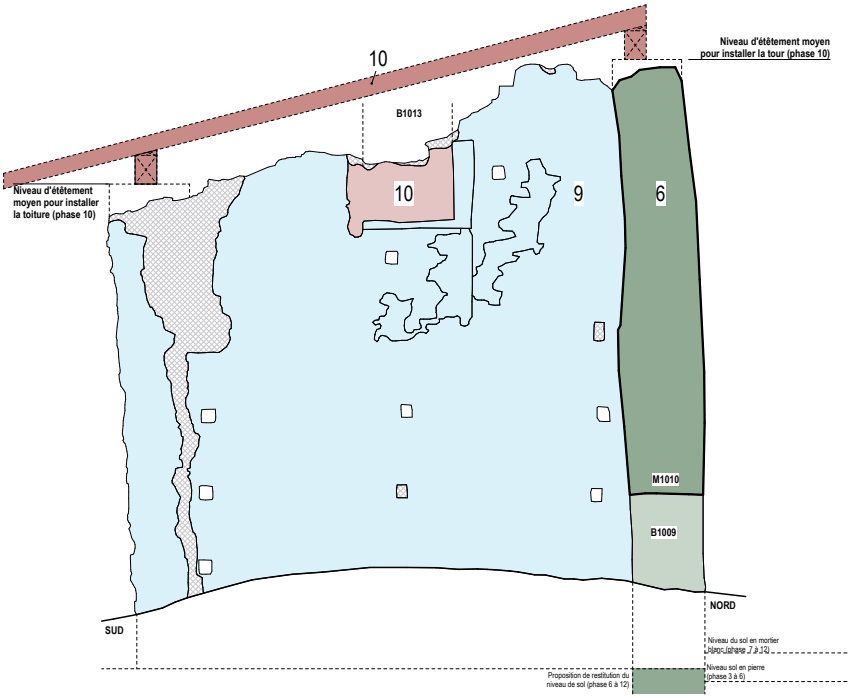
Photographies prises en 1911 lors de la visite de Paolo Orsi

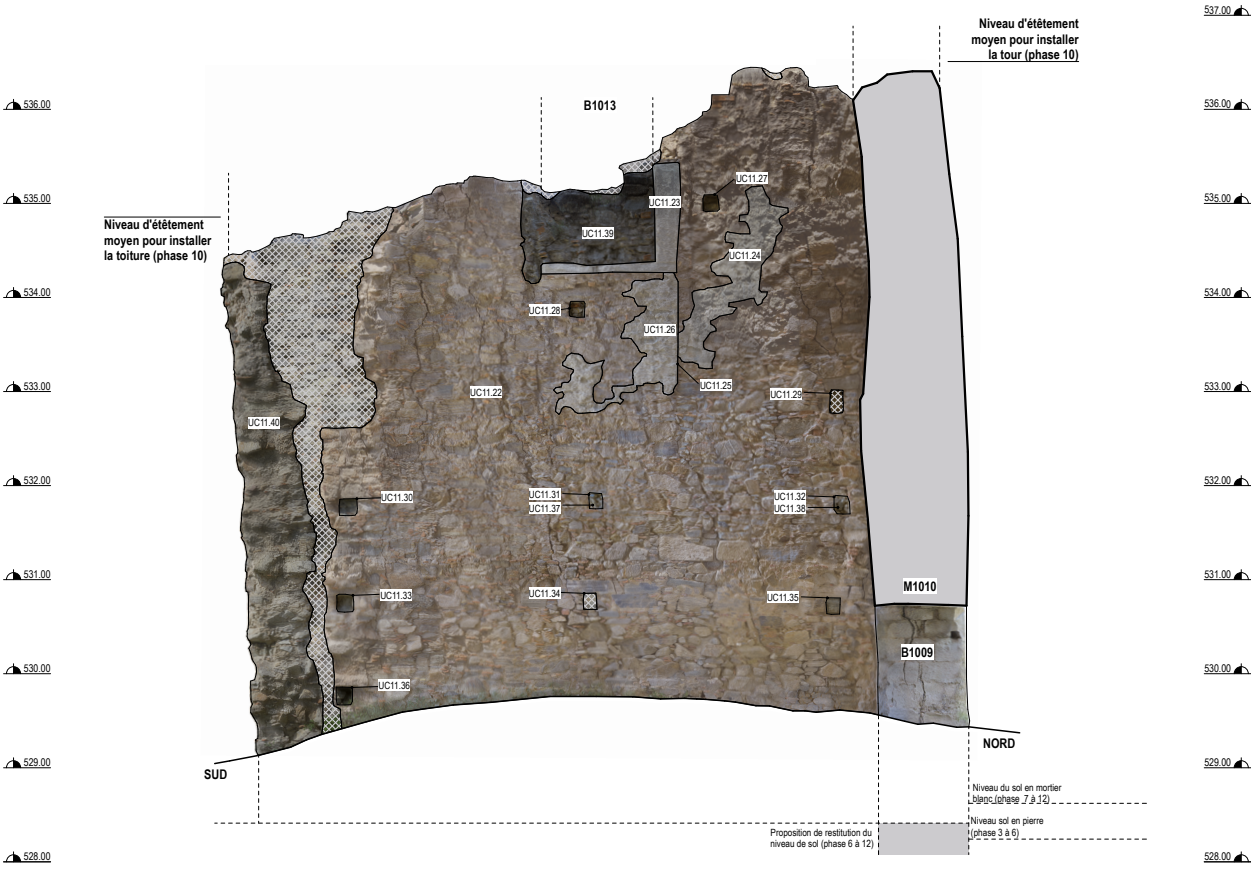
© SABAP-CZ-KR



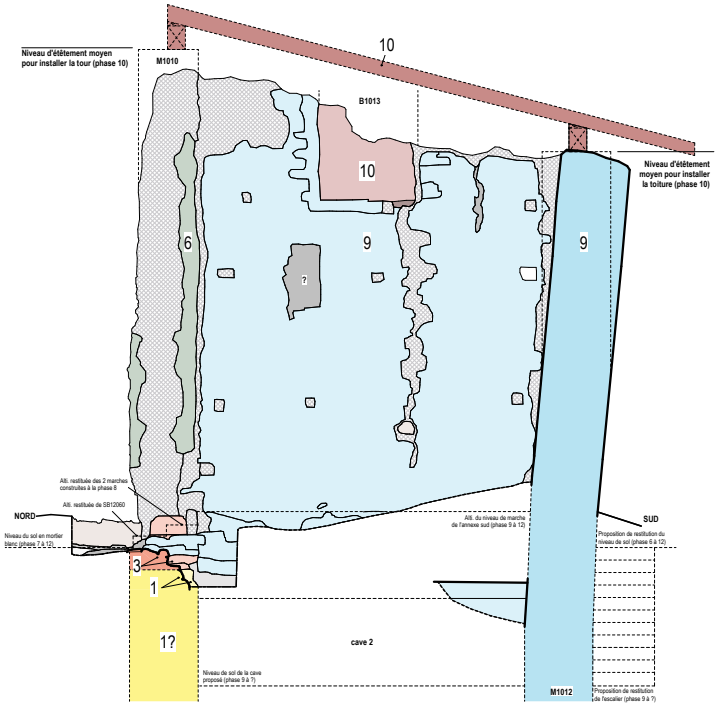
Pl. 11

M1011 est





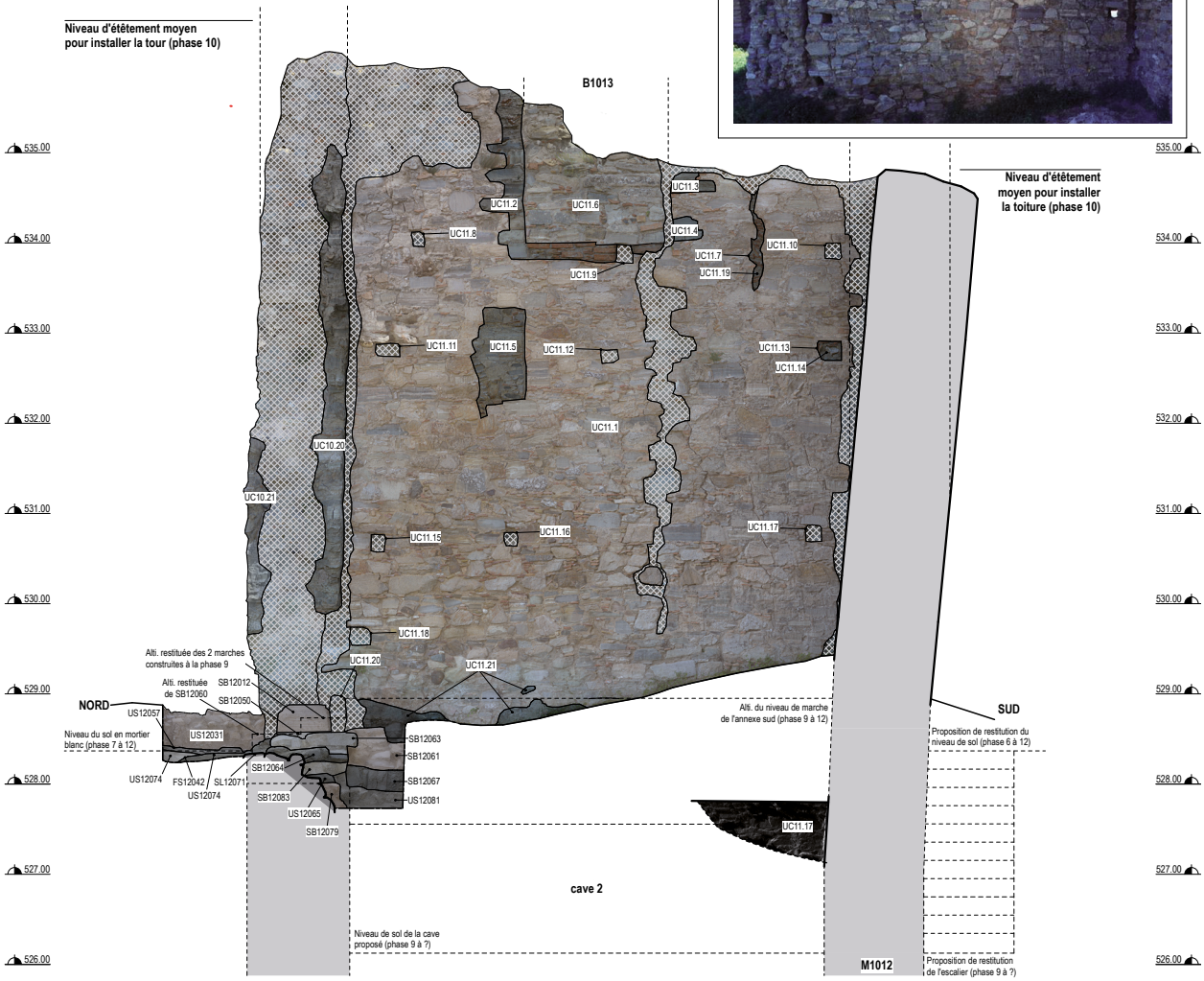
M1011 ouest



Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR



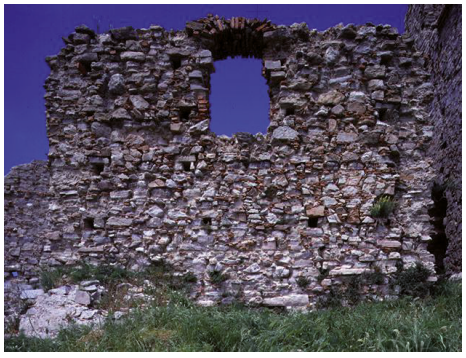


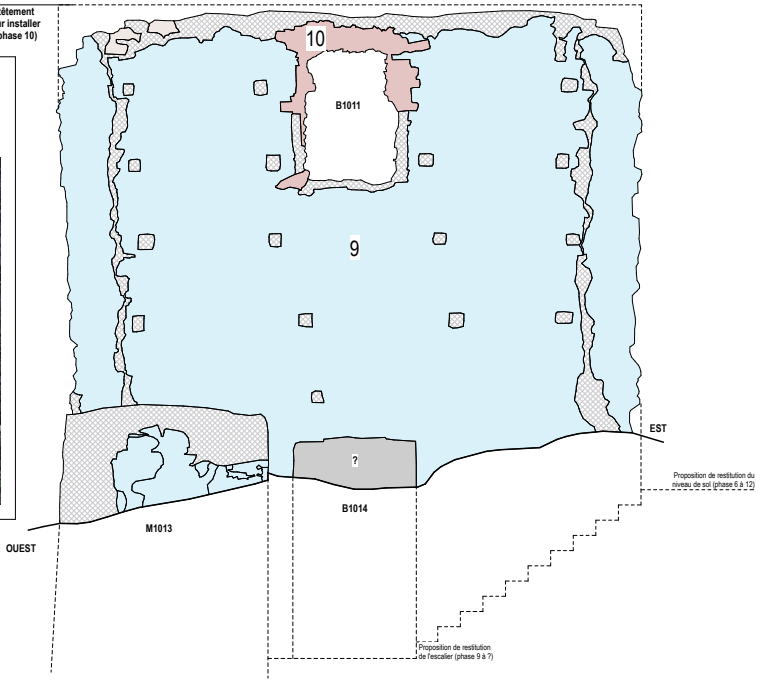
Pl. 13

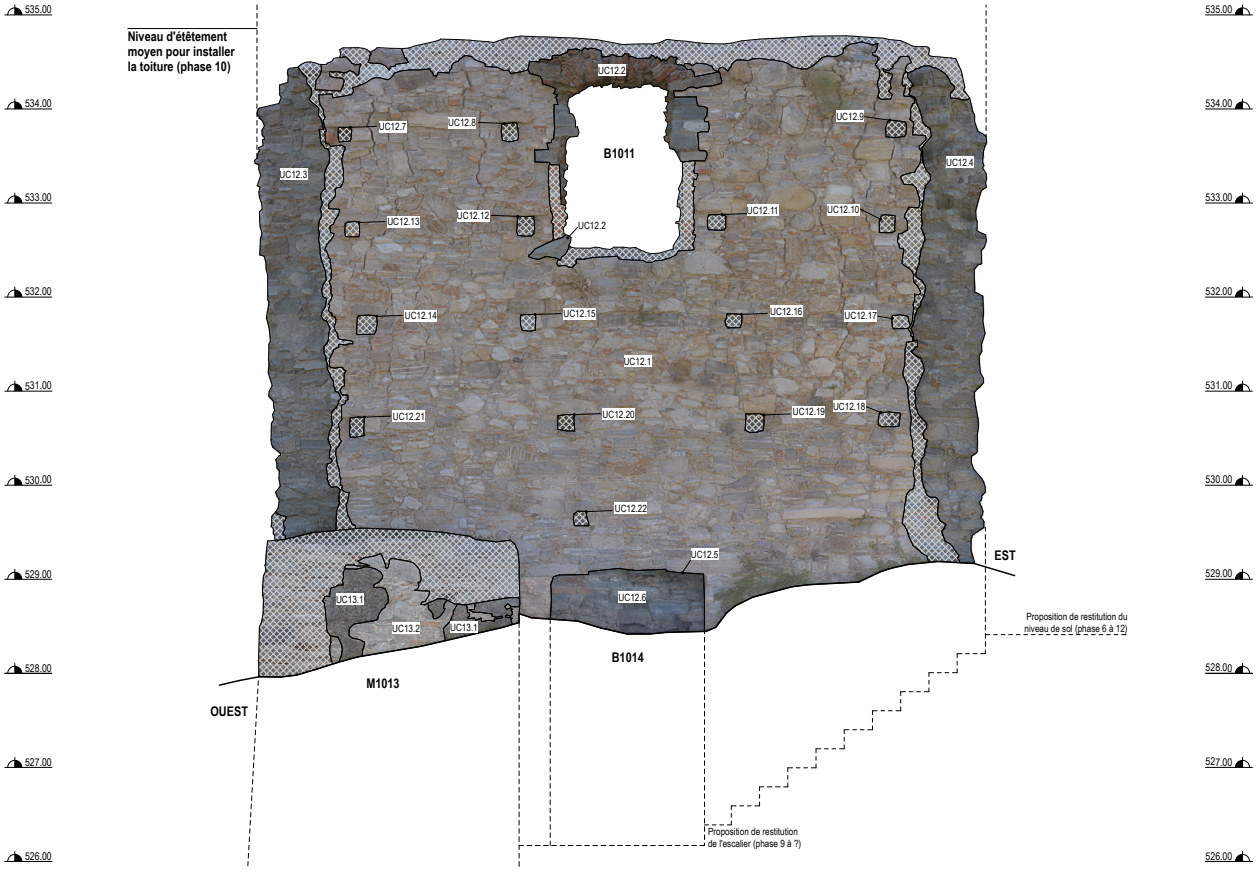
M1012 sud

Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

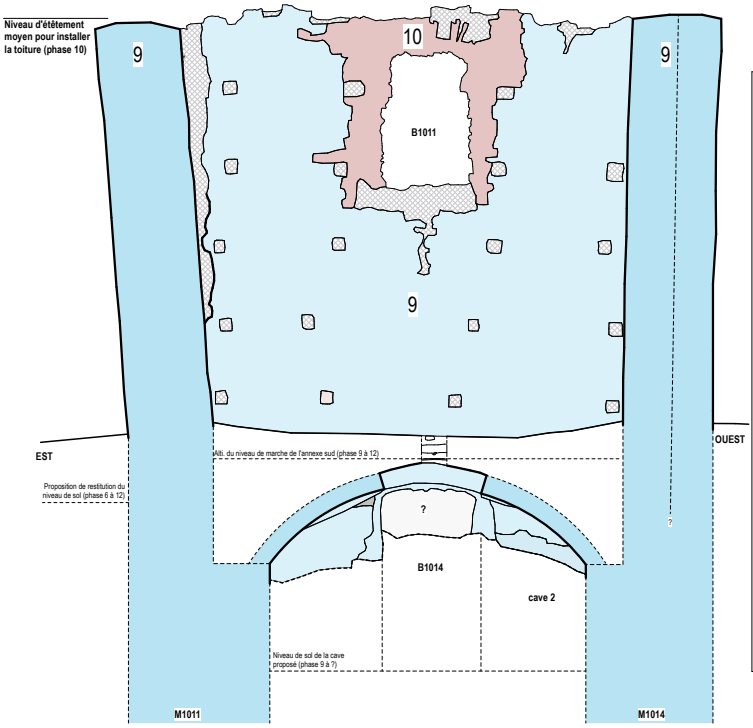
© SABAP-CZ-KR







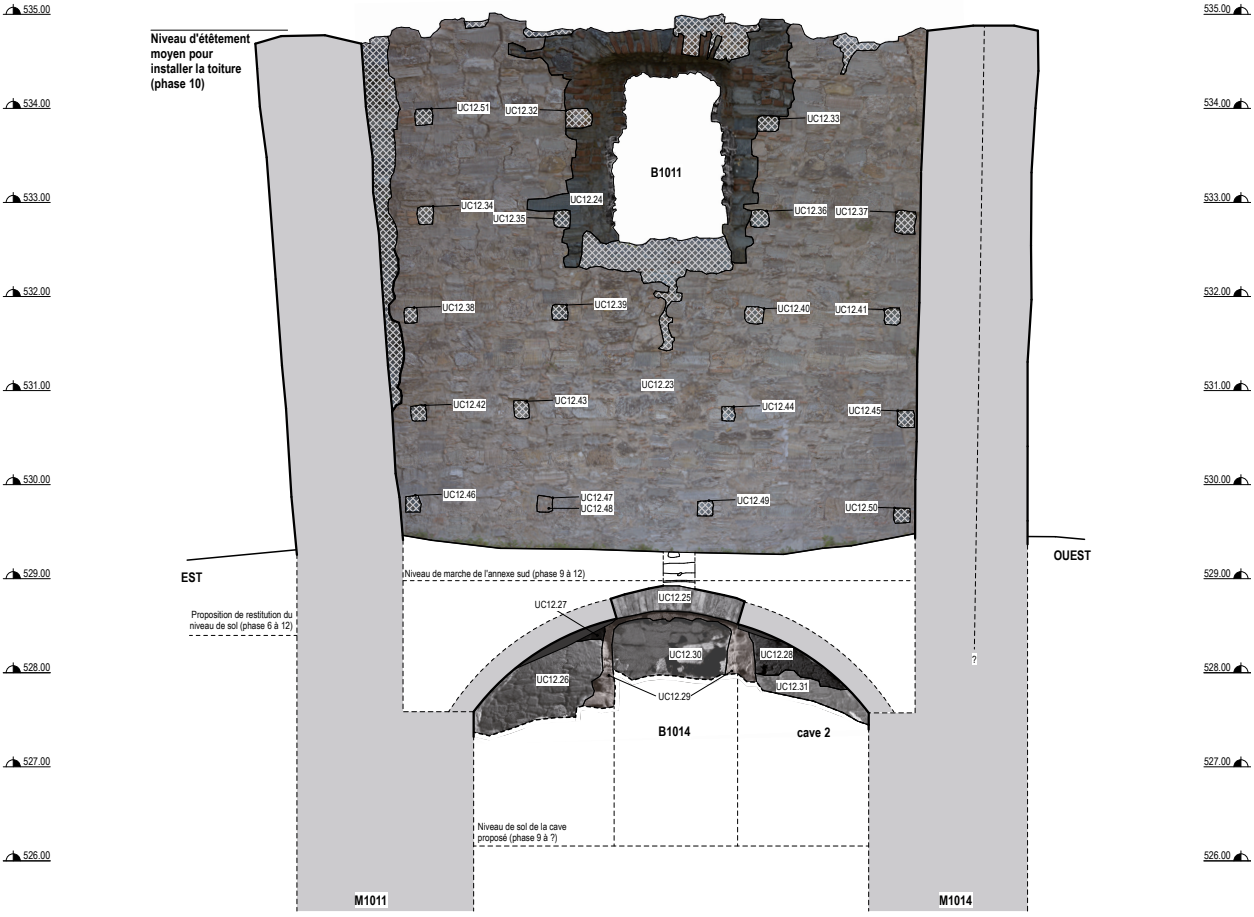
M1012 nord



Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR





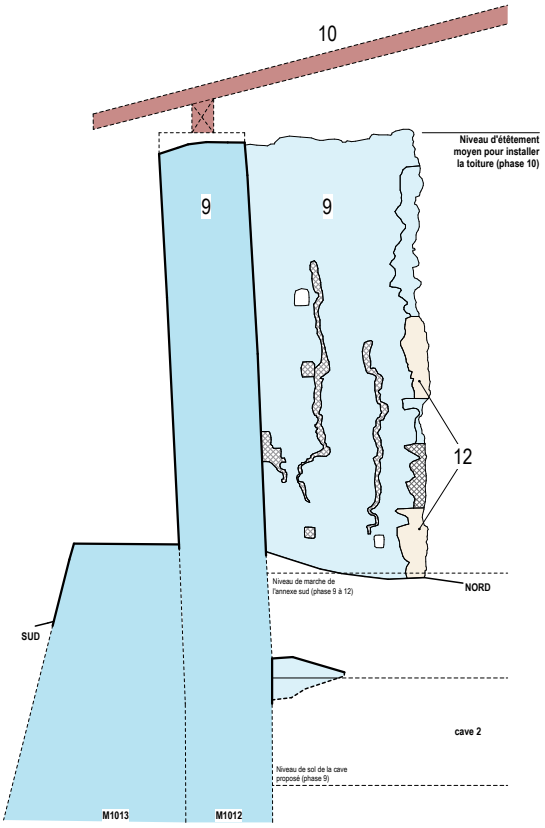
Pl. 15

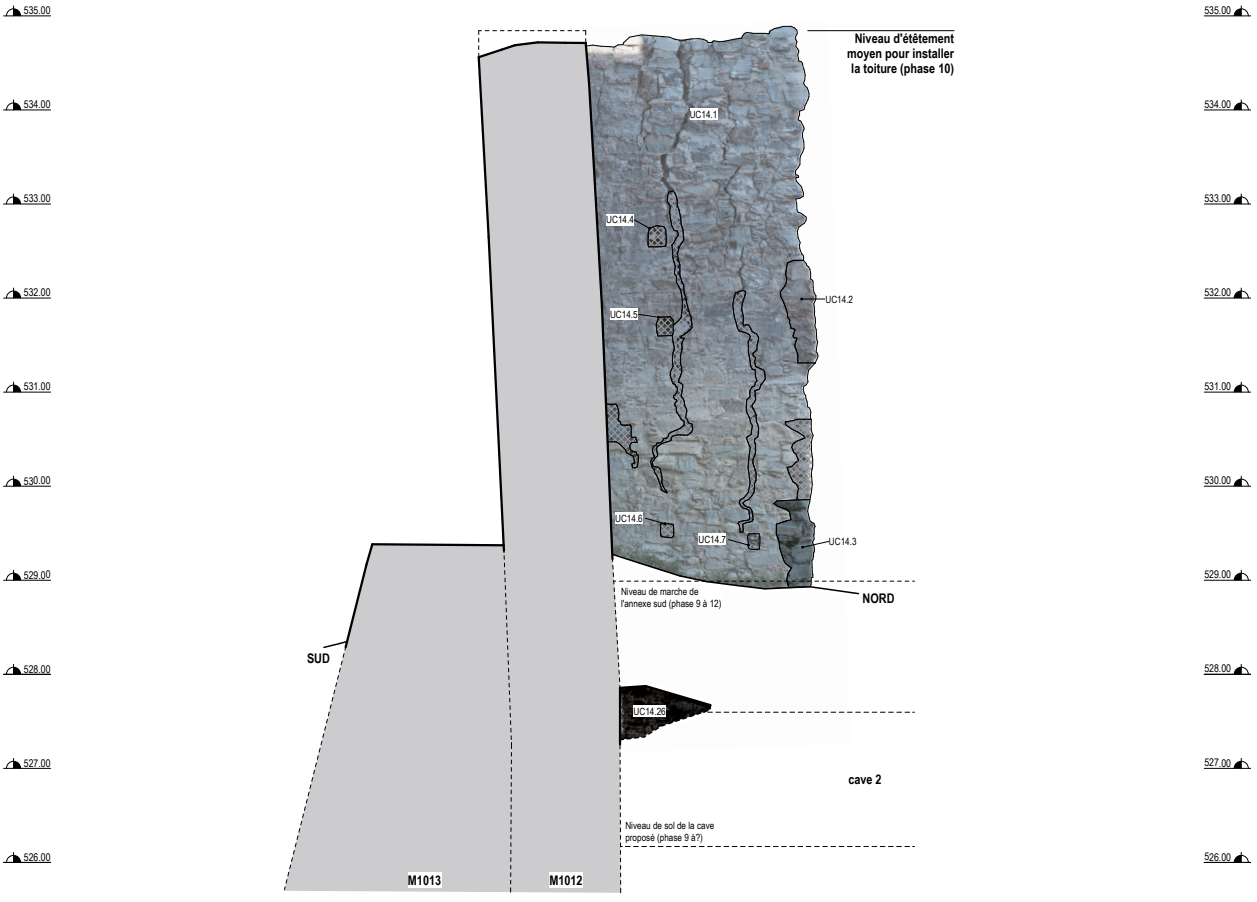
M1014 est

Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

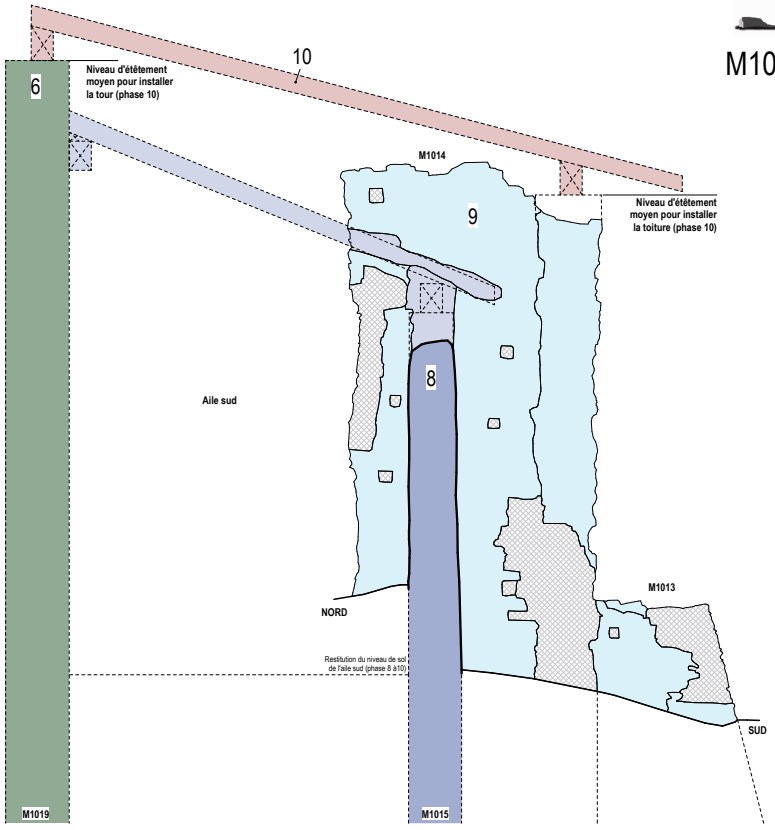
© SABAP-CZ-KR







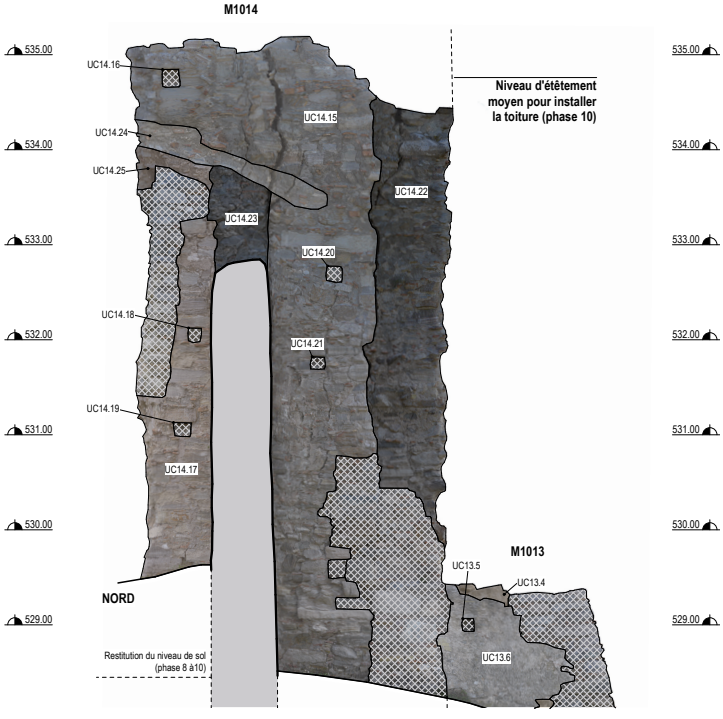
M1013 - M1014 ouest



Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR



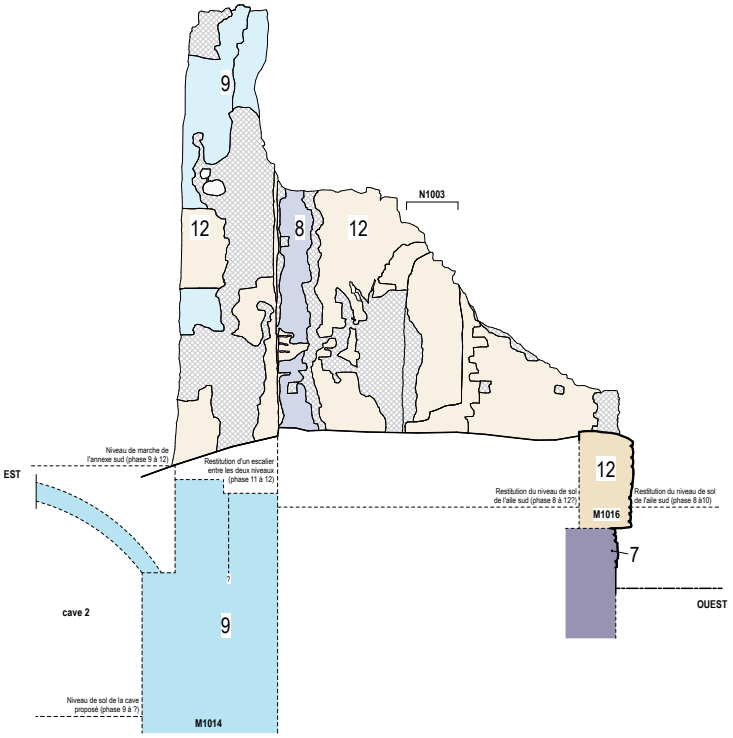


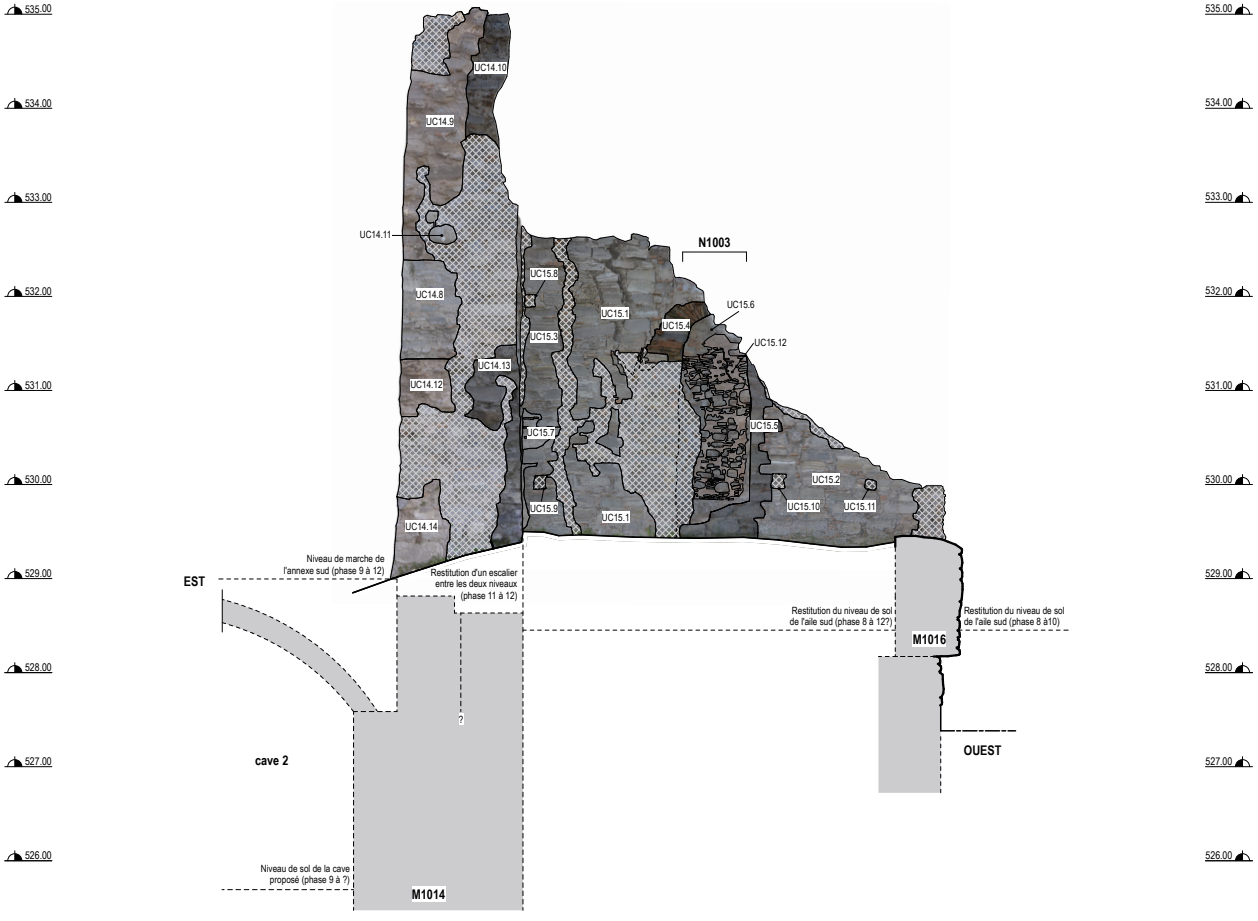
M1014 - M1015 nord

Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR





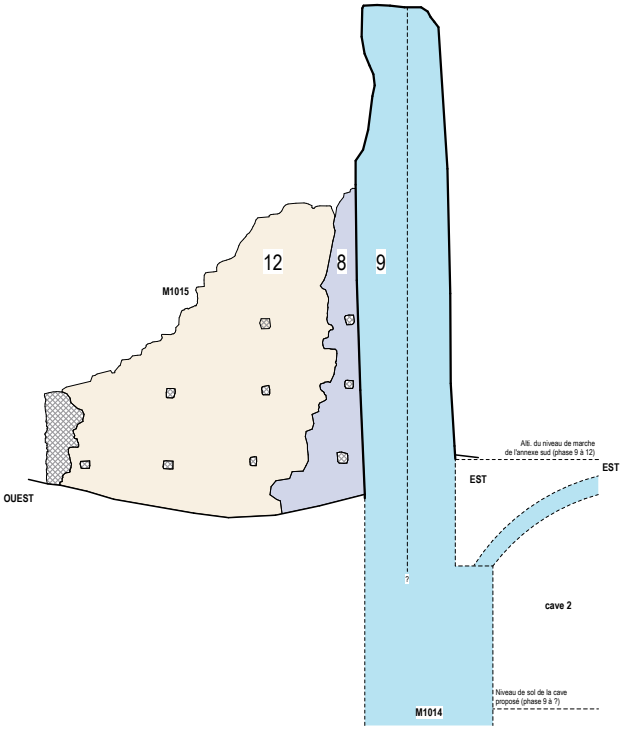


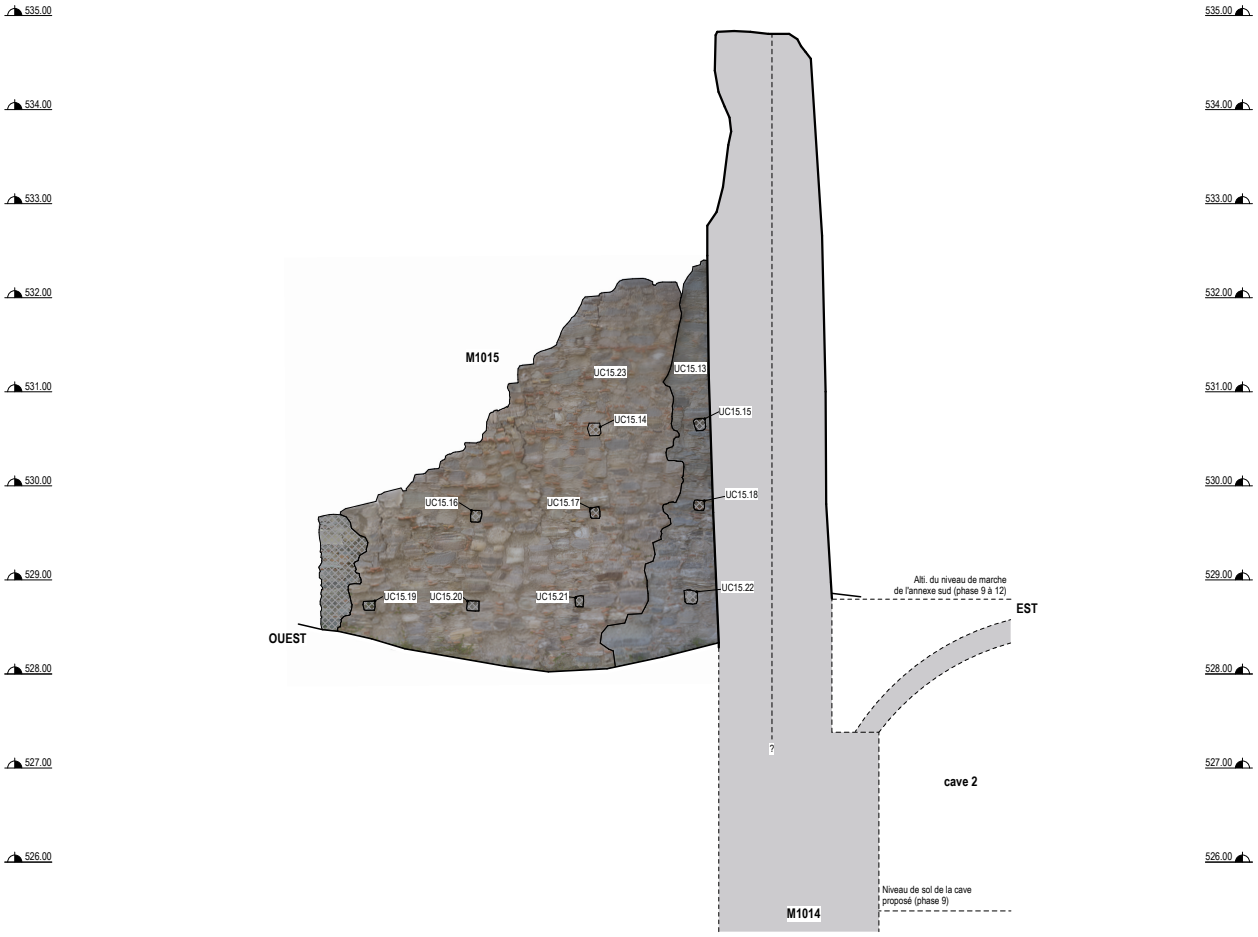
M1015 sud

Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

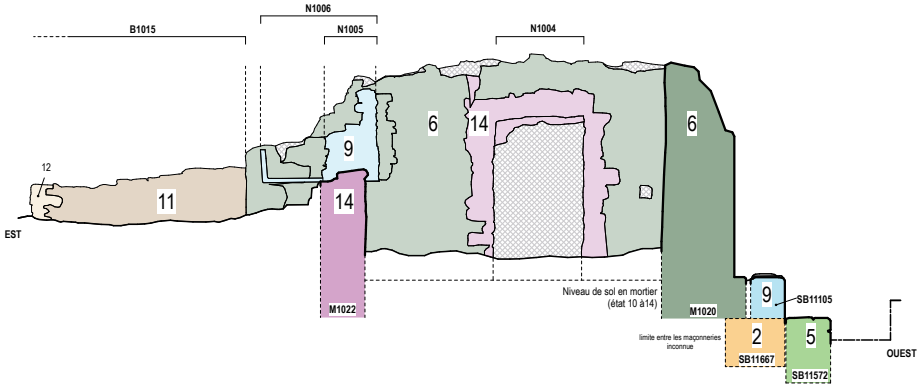
© SABAP-CZ-KR

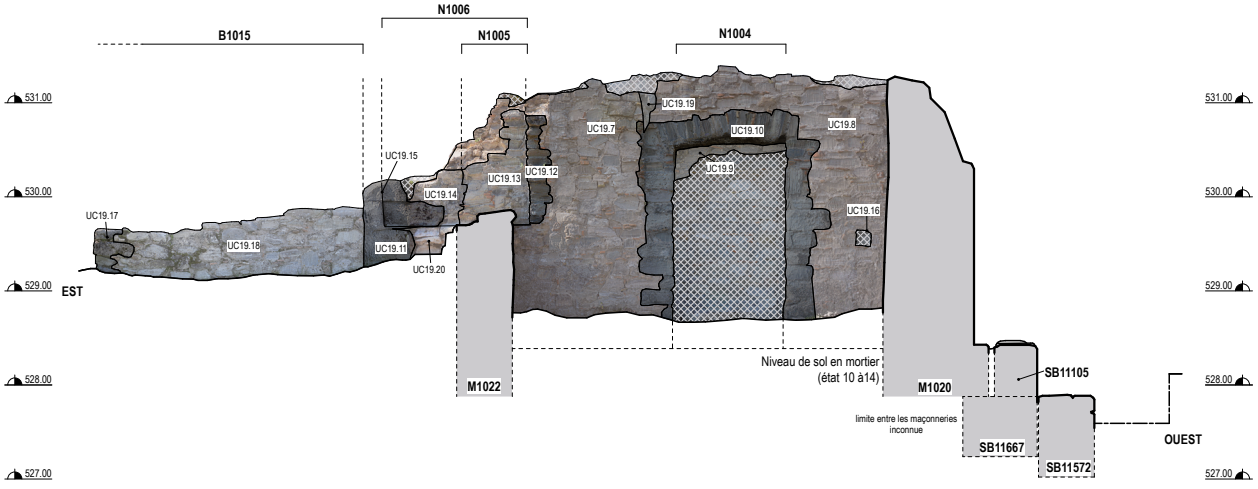






M1019 nord


N1006
B1015
N1005
N1004
12
11
9
14
6
14
6
EST
Niveau de sol en mortier
(état 10 à14)
M1022
M1020
9
SB11105
limite entre les maçonneries
inconnue
2
SB11667
5
SB11572
OUEST

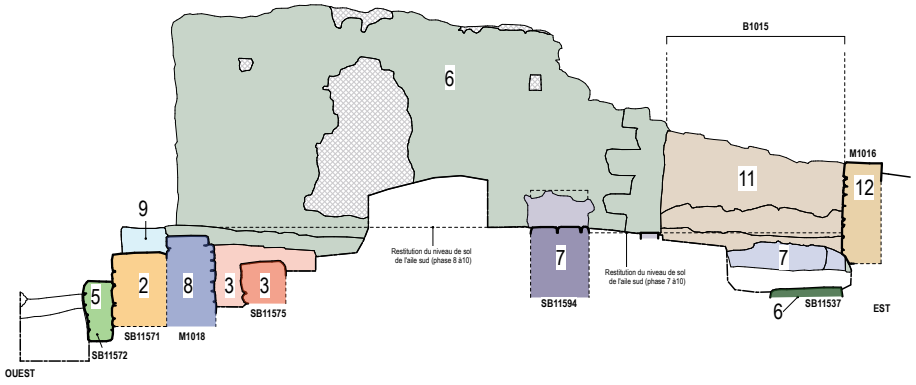

N1006
B1015
N1005
N1004
531.00
530.00
529.00
528.00
527.00
UC19.19
UC19.7
UC19.10
UC19.8
UC19.15
UC19.13
UC19.12
UC19.9
UC19.14
UC19.16
UC19.17
UC19.18
UC19.11
UC19.20
EST
Niveau de sol en mortier
(état 10 à14)
M1022
M1020
SB11105
limite entre les maçonneries
inconnue
SB11667
SB11572
OUEST

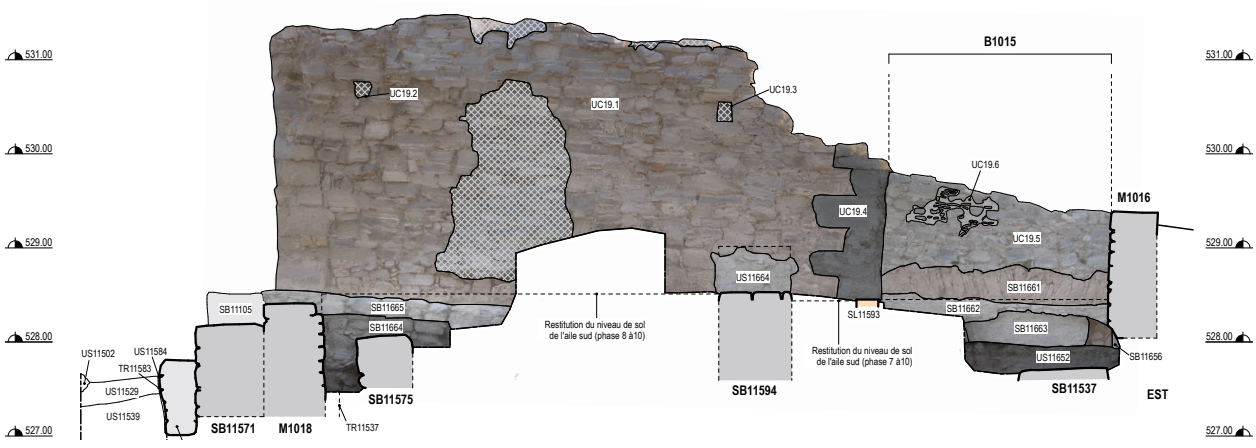
M1019 sud

Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR







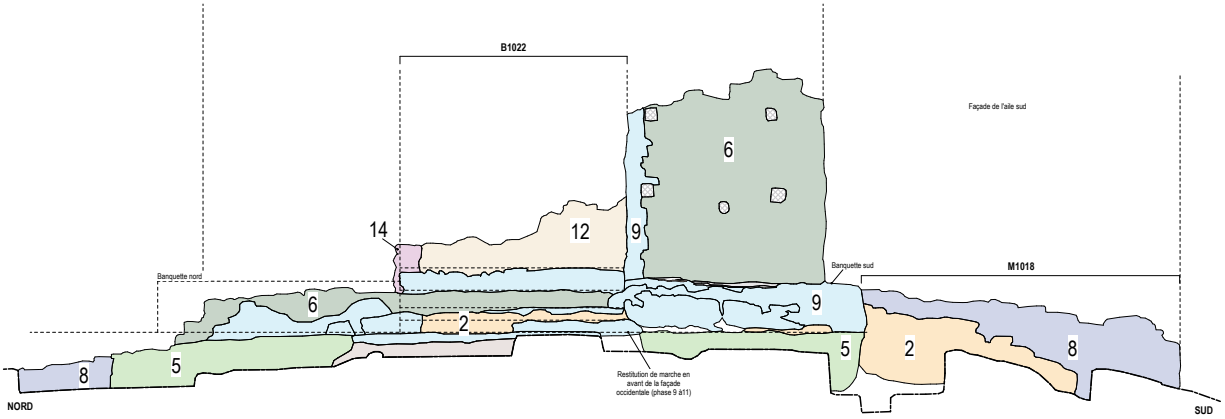
Pl. 21

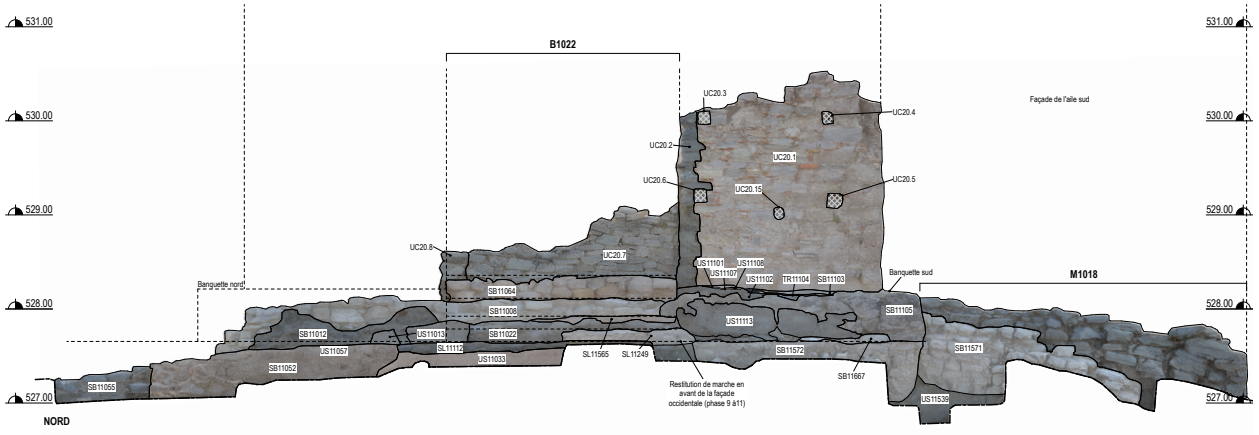
M1018 - M1020 ouest

Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

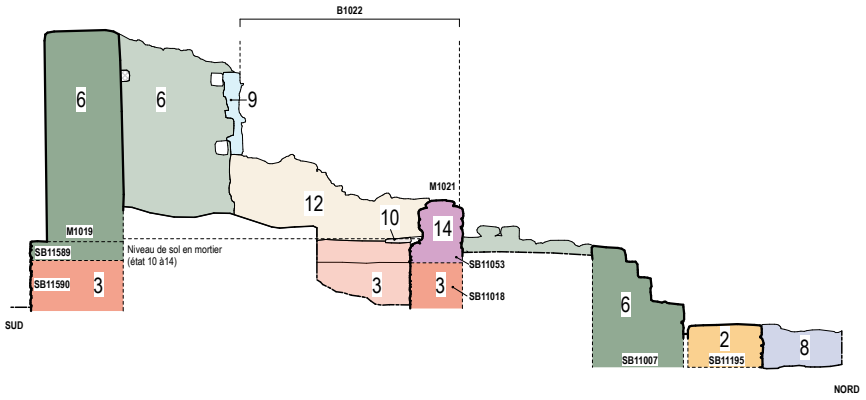
© SABAP-CZ-KR

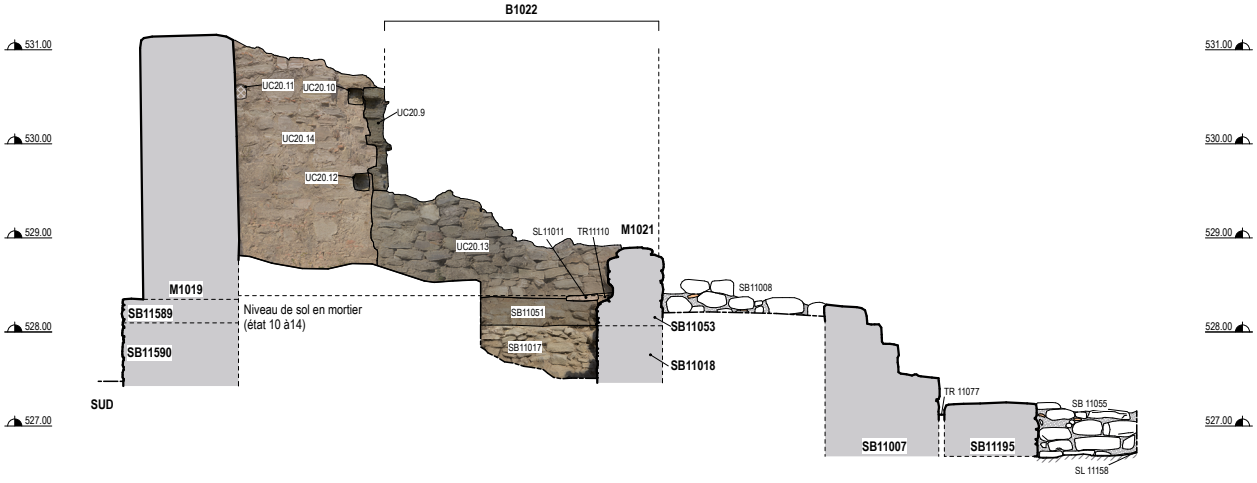






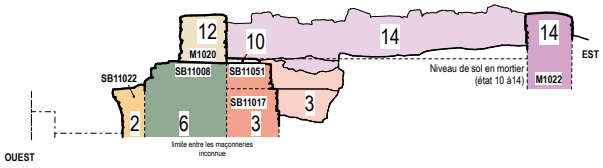
M1020 est

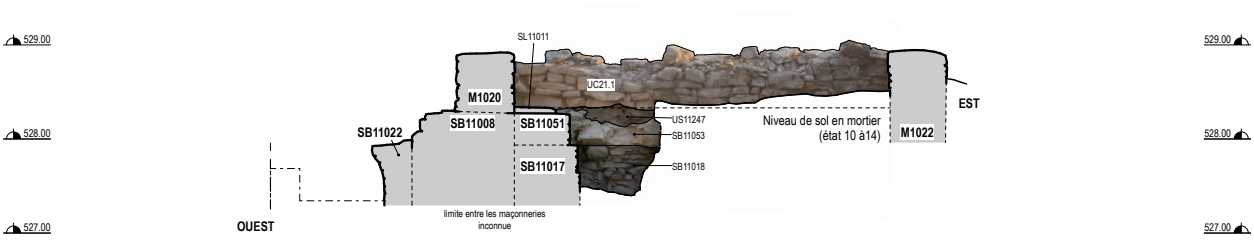

B1022
6
6
9
12
10
14
M1021
M1019
SB11589
SB11590
3
Niveau de sol en mortier
(état 10 à 14)
3
3
SB11053
SB11018
6
2
8
SB11007
SB11195
SUD
NORD


B1022
531.00
530.00
529.00
528.00
527.00
UC20.11
UC20.10
UC20.9
UC20.14
UC20.12
UC20.13
SL11011
TR11110
M1021
SB11008
M1019
SB11589
SB11590
Niveau de sol en mortier
(état 10 à 14)
SB11051
SB11017
SB11053
SB11018
TR 11077
SB 11055
SB11007
SB11195
SL 11158
SUD

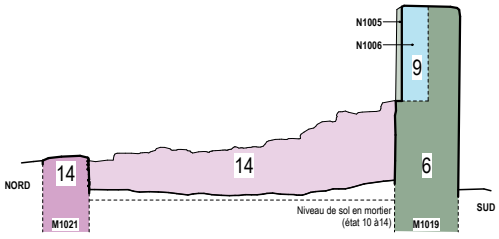
M1021 sud - M1022 ouest

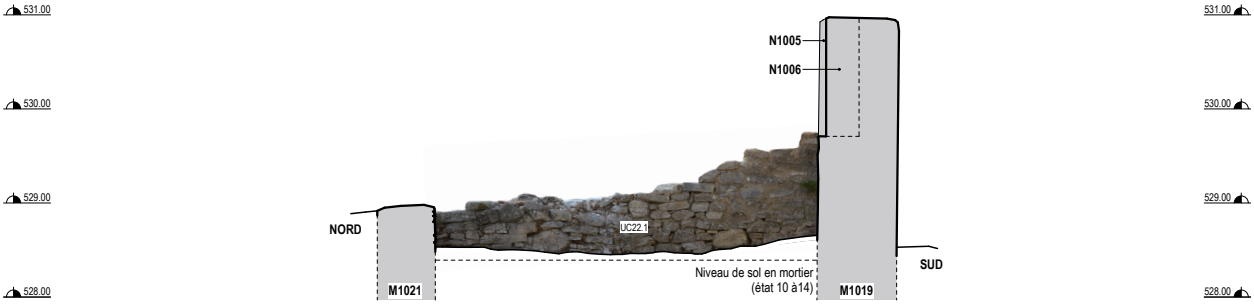
M1021 sud





M1022 ouest



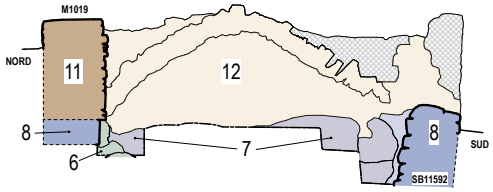


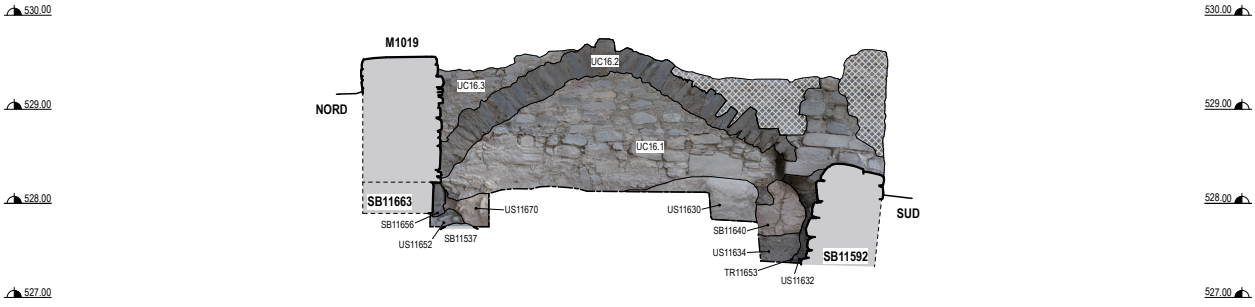
M1016 ouest

Photographies prises en 1999 avant les travaux de restauration

© SABAP-CZ-KR







22 Annexes

22.1 Liste des évêques de Cerenzia

Date d'épiscopat	Nom de l'évêque (italien)	Mentions bibliographiques		
		Uguelli 1721	Russo 1974-1977-1978	Autres
Diocèse de Cerenzia				
(?)	Abbondanzio			Aragona 1989, p. 97
(?)	Menocrate			Aragona 1989, p. 98
M = 1076	Arnoldo			Fiore 1743, p. 282
1090 – 1099(?)	Policronio	p. 475 et p. 500		Fiore 1743, p. 283
M = 1122	Giovanni	p. 500	I, n. 289	
M = 1198	Gilberto	p. 500		
1205 – 1208	Guglielmo	p. 500	I, n. 552	
1209 – 1216	Bernardo	p. 500		
1216 – 1234	Nicola	pp. 500-501	I, n. 606-650-765-769	
1234 – 1240	Matteo Vittari	p. 501		Aragona 1989, p. 99
M = 1280	Homodeo		I, n. 1225	
M = 1300	Faraco			Aragona 1989, p. 99
1342 – (?)	Nicola	p. 501		
(?)	Gerardo	p. 501		
M= 1394	Guglielmo	p. 501	II, n. 8600-8601	
1425 – 1429(?)	Tommaso Rossi	p. 501		
1429 – 1437	Guglielmo	p. 501		
Diocèse de Cerenzia - Cariati				
1437 – 1439	Giovanni de Volti	p. 502	II, n. 10306-10307-10426	
1439 – 1440	Galeoto de Catromano	p. 502	II, n. 10427	
1440 – 1441(?)	Bartolomeo	p. 502		
1441(?) – 1481	Giovanni	p. 502	II, n. 10743	
1481 – 1489	Petro Sonnino	p. 502	II, n. 12647 à 12651	
1490 – 1500	Antonio	p. 502		
1500 – 1504	Geronimo	p. 502	III, n. 14328-14329	
1504 – 1505	Francesco Dentice	p. 502	III, n. 14608	
1505 – 1506	Martino da Lignano	p. 502	III, n. 14904-14905-14935-14936	

Date d'épiscopat	Nom de l'évêque (italien)	Mentions bibliographiques		
		Uguelli 1721	Russo 1974-1977-1978	Autres
Diocèse de Cerenzia				
1506 (août-sept.)	Giovanni da Sersale	p. 502	III, n. 15065-15067-15072	
1516(?) – 1520	Tommaso Cortese	p. 502	III, n. 15741	
1520 – 1529	Antonio Ercolano	p. 502	III, n. 16154-16155-16184-16275-16676	
1529 – 1533	Thomas Cortesi	p. 502	III, n. 16753-17123-17149	
1533 – 1535	Taddeo Pepulo	p. 503	III, n. 17176-17183-17206-17397-17400-17416-17418	
1535 – 1541	Giovanni Carnuto	p. 503	IV, n. 18947	
1545 – 1547	Francesco Monaldi	p. 503		
1547 – 1556	Marco Antonio Falconi	p. 503	IV, n. 18947-18948-18949-18952-18970-19039-19803-19857-20056-20063	
1556 – 1561	Federico Fantuzzi	p. 503	IV, n. 20509-20509-20510-20577-20927-20927-20928	
1561 – 1568	Alessandro Cribelli	p. 503	IV, n. 20927-20928-20929-20949-20986-20987-21353-21354-21877-21878 ; V, n. 22633	
1568 – 1573	Giacomo Malombra	p. 504	IV, n. 21877-21878-22484-2488-22489	
1573 – 1576	Sebastiano Massa	p. 504	IV, n. 22484-22488-22489 ; V, n.22581	
1575 – 1578	Giovanni Battista Ansaldi	p. 504		
1578 – 1585	Tarquinio Prisco	p. 504	V, n.23026-23814	
1585 – 1586	Caesar Nardi de Fano	p. 504	V, n. 23813-23815-23816-23821-23832	
1586	Ottaviano Tagliacozzo	p. 504		
1586 – 1602	Propertio Resta	p. 504	V, n. 23912-23913-23921-24127-24523-24833-24976-25340-25625	
1602 – 1619	Filippo Gesualdi	p. 504	V, n. 25807-25815-25839-25852-26204-26486-26614-26625-27165-27166-27763-27765-27873 ; VI, n. 28122-28123	
1619 – 1627	Maurizio Ricci	p. 504	VI, n. 28122-28123-28124-28125-28274-29381-29899	
1627 – 1631	Lorenzo Fea	p. 504	VI, n. 29926-31313-31568	
1631 – 1659	Francesco Gonzaga	p. 504	VI, n. 31313-31314-31802-31904 ; VII, n.34381-36054-37272-38592	
1659 – 1664	Agazio di Somma	p. 504	VII, n. 38592-38593-38793 ; VIII, n.40262-40290-40291	

Date d'épiscopat	Nom de l'évêque (italien)	Mentions bibliographiques		
		Uguelli 1721	Russo 1974-1977-1978	Autres
Diocèse de Cerenzia				
1664 – 1685/88	Geronimo Barzellino (2 docs pour sa mort 1685 RUSSO IX 45280 et 1688 UGHELLI)	p. 505	VIII, n. 40291 ; IX, n.44841-45280-45824-46018	
1688 – 1718	Sebastiano de Franci	p. 505	IX, n. 45824-46018-50929 ; X, n. 53460	
1718 – 1719	Bartolomeo Porzio	p. 505	X, n. 53420-53460-53461-53950-53978-53981	
1720 – 1726	Giovanni Andrea Tria	p. 505	X, n. 53978-53981	
1726 – 1732	Marcantonio Raimondi			Aragona 1989, p. 169
1732 – 1764	Carlo Ronchi			Aragona 1989, p. 169
1764 – 1785	Francesco Maria Trombini			Aragona 1989, p. 169-170
1791 – 1802	Felice Antonio d'Alesssandria			Aragona 1989, p. 170
1819 : Suppression du diocèse de Cerenzia, Strongoli et Umbriatico et maintien de celui de Cariati				

22.2 Nomenclature

Nomenclature générale				
DS	Dépôt Secondaire		SL	Sol (niveau de circulation)
FS	Fosse		SP	Sépulture
SB	Structure bâtie		TR	Tranchée

Enduit	
En 10.8	Prélevé dans un mur en élévation (porte le même nom que l'UC associée)
En 11103	Prélevé dans une US (porte le même nom que l'US associée)

Mortier	
Mo 10.8	Prélevé dans un mur en élévation (porte le même nom que l'UC associée)
Mo 11103	Prélevé dans une US (porte le même nom que l'US associée)

Unité de construction	
UC 10.18	Correspond à l'UC 18 du mur M1010 (les deux premiers numéros ont été retirés car ils rendaient illisibles les planches d'analyse du bâti)

Unité stratigraphique		
Secteur A-Nord	US 11000 à 11499	Secteur A_nord (2015-2016)
Secteur A-Sud	US 11500 à 11999	Secteur A_sud (2016-2017)
Secteur B	US 12000 à 12999	Secteur B (2015)
Secteur C	US 13000 à 13999	Secteur C (2017)
Secteur D	US 14000 à 14999	Secteur D (2017)
Secteur E	US 15000 à 15999	Secteur E (2017)
Secteur F	US 16000 à 16999	Secteur F (2017)

Liste des structures bâties

N° Mur	Equivalence 1999	N° Baies	N° du mur corresp.	N° Niche	N° du mur corresp.
M1001	165 / 170	B1001	M1003	N1001	M1003
M1002	174	B1002	M1003	N1002	M1003
M1003	164 / 167	B1003	M1003	N1003	M1015
M1004		B1004	M1006	N1004	M1019
M1005		B1005	M1006	N1005	M1019
M1006	166A	B1006	M1006	N1006	M1019
M1007		B1007	M1007	N1007	M1001
M1008	168	B1008	M1007	N1008	M1010
M1009		B1009	M1010	N1009	M1003
M1010		B1010	M1008	N1010	M1003
M1011	169	B1011	M1012		
M1012	166 / 171	B1012	M1009		
M1013	166	B1013	M1011		
M1014	172 / 175	B1014	M1012		
M1015	171 / 176	B1015	M1019		
M1016	173	B1016	M1001		
M1017		B1017	M1003		

M1018		B1018	M1010		
M1019	174	B1019	M1004		
M1020		B1020	M1004		
M1021		B1021	M1008		
M1022		B1022	M1020		
		B1023	M1001		
		B1024	M1001		

22.3 Inventaire des sépultures

Secteur	Sépulture	Phase	Position	Creus.	Aménag.	Sqlt.	Comble.
A.nord	SP11028	8	Entre les maçonneries M1021, SB11007, SB11008 et SB11009	11029	11068	11028	11030
A.nord	SP11043	7	Perpendiculaire et à l'ouest de la maçonnerie SB11055		11044	11043	11033
A.nord	SP11046	7	Le long du mur SB11053, au nord de SP11065 et au sud de SP11043		11047	11046	11045
A.nord	SP11060		Non fouillé		11059	11060	11048
A.nord	SP11062	7	Individu correspondant possiblement à la partie orientale de SP11043		11063	11062	11092
A.nord	SP11065	7	Au sud et perpendiculaire à SP11046, recoupée par SB11053	11164	11166	11065	11092
A.nord	SP11079	14	Sépulture de bébé dans une tuile sous la meule SB11049 - non fouillé		11080	11079	11083
A.nord	SP11121	2	Sous SL11112 et au dessus de SP11122	11128	11207	11121	11129
A.nord	SP11122	2	Sous SL11112 et SP11121 ainsi qu'au sud de SP11124	11123	11131	11122	11130
A.nord	SP11124	2	Sous SL11112, au nord de SP11124 et au sud de SP11132	11126	11125	11124	11127
A.nord	SP11132	2	Sous SL11112 au nord de SP11124 ainsi qu'au sud de SP11138	11133	11137	11132	11134
A.nord	SP11138	2	Au nord de SP11132 et au sud du DS11142	11139	11141	11138	11140
A.nord	SP11148	7	En partie nord-ouest du secteur A-nord, à l'ouest et sous SP11151	11499	11161	11148	11150
A.nord	SP11151	7	En partie nord-ouest du secteur A-nord, à l'est et sur SP11148	11152	11162	11151	11153
A.nord	SP11157	7	Au sud des tombes SP11148 et SP11151	11180	11163	11157	11181
A.nord	SP11167	7	Au sud de SP11157 et à l'ouest de SP11065	11168	11170	11167	11169
A.nord	SP11171	7	Contre mur SB11055	11172	11174	11171	11173
A.nord	SP11177	7	Au sud de SP11065	11187	11189	11177	11188
A.nord	SP11183	7	Sous le DS11183 dont seuls les pieds ont été fouillés	11184-a	11186	11183	11185
A.nord	SP11190	7	Dans la partie ouest de SP11171, recoupée par celle-ci	11191	11193	11190	11192
A.nord	SP11210	2	Au nord de DS11142, sous SL11112 et recoupée par SB11053	11208	11209	11210	11211
A.nord	SP11220	2	Sous DS11217, pieds visibles depuis 2015, que membres inférieurs	11219		11220	11221
A.nord	SP11228	2	Sous DS11142 et SP11210, contre mur SB11053	11226	11227	11228	11229
A.nord	SP11232	2	Au sud de SP11228, sous DS11217 et SP11220	11230	11231	11232	11233
A.nord	SP11239	2	A l'est de DS11235 et au nord-est de SP11232	11237	11238	11239	11240
A.nord	SP11245		Sous SP11232 et située au nord de DS11242 - non fouillé	11243	11244	11245	11246

Orientation	Sexe	Âge	Aménagement de tombe							Position mb sup	Mobilier
			Structure	Fond	Couverture	Tête	Espace	Cerceuil	Linceul		
nord-sud	I	[>30]	coffre en pierre ?					possible	indet	Repliés pubis	céramique/ TCA/verre/ cuivre
ouest-est	I	[25-30]						oui	indet	Repliés abdomen	perle/ céramique
sud-nord	I	[>40]	coffre en pierre ?					oui	indet	Repliés thorax	céramique
ouest-est											
ouest-est	M	[>50]				tuile sous la tête	Vide	oui	indet		
ouest-est	I	[>15]		terre			Vide ?	possible	possible	Repliés abdomen	tige en bronze
ouest-est	F	[20-49]		terre			Vide	oui	indet		
ouest-est	M	[>25]		terre			Vide	oui	indet	Repliés pubis	
ouest-est	I	[>20]					Vide	oui	indet		
ouest-est	I	[>20]					Vide ?	oui	indet	Repliés abdomen	
ouest-est	I	[>20]					Vide ?	oui	indet		
ouest-est	I	[20-60]	pierres de calage ?			Coussin funéraire	Vide	oui	indet	Repliés thorax	
ouest-est	I	[>20]	pierres de calage ?				Vide ?	oui	indet		
ouest-est	F	[20-39]	pierres de calage ?				Vide ?	oui	indet		
sud-nord	F	[>30]	coffre en pierres				Vide ?	oui	possible	Repliés thorax	
ouest-est	I	[>15]					Vide ?	oui	indet		
ouest-est	I	[>20]					Vide ?	possible	indet		
nord-sud	I	[11-16]	coffre en pierres ?				Vide ?	oui	indet		
ouest-est	I	[>16]		terre			Vide ?	possible	indet		
ouest-est	I	[>14]		terre			Vide ?	possible	indet		
ouest-est	M	[>50]	pierres de calage ?	terre			Vide	oui	possible	Repliés abdomen	céramique et TCA
ouest-est	I	[>13]		terre			Vide ?	possible	indet		
ouest-est	I	[>14]		terre			Indet	indet	indet		
ouest-est				terre			Vide	oui	indet		

Secteur	Sépulture	Phase	Position	Creus.	Aménag.	Sqlt.	Comble.
A.nord	DS11037	8	Au sud des membres inférieurs de l'individu de la SP11028			11037	
A.nord	DS11135	2	À l'est de SP11132 et au nord de SP11124	11122		11135	11223
A.nord	DS11136	2	Au sud de SP11132			11136	(/)
A.nord	DS11142	2	Au sud de SP11132	11143	11224	11142	11144
A.nord	DS11182	7	Au nord de la SP11043 et à l'ouest SP11171				
A.nord	DS11184	7	Au-dessus de SP11183			11	
A.nord	DS11194	7	Au nord de SP11190 et au nord-ouest de SP11171 non fouillé			11194	
A.nord	DS11214	2	Sous SL11112, sur SP11122 et SP11124	11212	11213	11214	11215
A.nord	DS11217	2	Au sud-est de SP11210 et sur SP11220	11216		11217	11218
A.nord	DS11235	2	Entre SP11228 et SP11232	11234		11235	11236
A.nord	DS11241	2	Sur SP11228	11226		11241	11229
A.nord	DS11242	2	Au sud de SP11232 et SP11245			11242	
A.sud	SP11515	7	Sépulture sans ossements associés. Représentée par une planche de fond de cercueil sur SP11519	11513	11516	«11515»	11514
A.sud	SP11519	7	Sous SP11515	11517	11520	11519	11518
A.sud	SP11523	7	Au sud de SP11543, sur SP11533 et au nord de SP11547	11521	11524	11523	11522
A.sud	SP11527	7	Au nord de SP11533	11525	11528	11527	11526
A.sud	SP11533	7	Sous SP11533 et SP11605 ainsi qu'à l'ouest de SP11623	11531	11534	11533	11532
A.sud	SP11543	4	Sous SP11597, longeant le mur M1019	11541	11544	11543	11542
A.sud	SP11547	4	Au sud de SP11523, SP11533 et au nord de SP11551	11545	11548	11547	11546
A.sud	SP11551	4	Au sud de SP11547 et au nord du niveau de 11540	11549	11552	11551	11550
A.sud	SP11555	7	En partie ouest du secteur A.sud	11553	11556	11555	11554
A.sud	SP11562		Au nord de 11540 et au sud-ouest de SP11551 non fouillé	11560	11563	11562	11561
A.sud	SP11569	7	Isolée dans le coin sud-ouest de A.sud	11567	11570	11569	11567
A.sud	SP11597	4	Sur SP11543, recoupée par mur M1019	11595	11598	11597	11596
A.sud	SP11605	7	Sur SP11523 et SP11533	11603	11606	11605	11604
A.sud	SP11613	7	Dans la partie est du secteur sud avec au moins 4 individus inhumés dans la même structure avec 3 inhumations probablement en simultané : SP11613 (ad.) posé sur SP11625 (im.) posé sur SP11627 (im.), SP11626 (im.), dans coin est de la sépulture	11611	11614	11613 11625 11626 11627	11612
A.sud	SP11623	4	Au nord de SP11547, sud de SP11543 et à l'est de SP11533	11621	11624	11623	11622
A.sud	DS11506	12	Au sud du caveau 3			11506	
A.sud	DS11557	7	Au sud de SP11555			11557	

Orientation	Sexe	Âge	Aménagement de tombe							Position mb sup	Mobilier
			Structure	Fond	Couverture	Tête	Espace	Cerceuil	Linceul		
							indet	oui	indet		
ouest-est	I	[>20]	pierres de calage ?				Vide ?	oui	indet		
ouest-est	M	[>30]	pierres de calage ?	terre			Vide	oui	possible	Repliés abdomen	céramique
ouest-est	I	[>15]						indet	indet		
ouest-est	I	[>20]	pierres de calage ?	terre			Vide ?	oui	indet	Repliés abdomen	
ouest-est	I	[>20]	coffre en pierres	planche	bois	logette céphalique	Vide	possible	indet	Repliés abdomen	perles en bois + bronze
ouest-est	I	[>20]	coffre en pierres	planche	bois + tuiles		Vide ?	possible	possible	Asymé-triques	perles + anneau + bronze
ouest-est	I	[>15]	coffre en pierres	planche	bois + tuiles		Vide	possible	possible		céramique
sud-nord	I	[>40]	pierres de calage ?				Vide ?	indet	indet		
sud-nord	I	[>20]					Indet	indet	indet		
ouest-est	I	[>14]	coffre en pierre ?	planche ?			Vide ?	possible	indet		métal + tessons
ouest-est	I	[>30]	coffre en pierre ?	planche ?	bois		Vide ?	possible	possible	Repliés abdomen	céramique
ouest-est	I	[>30]	banquette ?	planche	bois ?	sur tuile	Vide	possible	indet		
ouest-est	I	[2-7,5]	coffre en pierre ?	planche ?	tuiles ?		Vide	possible	indet		perle en verre + céramique

Secteur	Sépulture	Phase	Position	Creus.	Aménag.	Sqlt.	Comble.
A.sud	DS11558	7	Au nord de SP11555			11558	
A.sud	DS11559		Non fouillé			11559	
A.sud	DS11578		Contre le mur M1019, contre la partie est de la pierre SB11575			11578	
A. sud	DS11629	12	Dans le caveau 3			11629	
C.nord	SP13031	7	Dans le coin N-ouest du sondage C	13032	13033	13031	13009
C.nord	SP13038	1	Coupée par SB13030, dans le coin sud-est du sondage C	13039	13037	13038	13020
C.nord	SP13054	7	Au nord du massif SB13003, dans une sorte de rigole			13054	
C.nord	SP13059	1	Sous la berme orientale, non fouillée	13060		13059	13061
C.sud	SP13071		Non fouillée				
C.nord	DS13040	7	Sur SP13031			13040	
C.nord	DS13048	7	Au nord de SP13031, dans la partie ouest du secteur C	13049		13048	13050
D.nord	SP14017		Au droit du mur M1001, dans le coin N-E du sondage non fouillée	14015	14016	14017	14014
D.nord	SP14020		Au droit du mur M1001, dans le coin N-E du sondage non fouillée	14022	14023	14020	14021
D.sud	SP14057	7	Dans la bouche de la cave sous la couche d'incendie	14063		14057	14056
D.sud	SP14064	7	Sous SP14057			14064	14066
D.sud	SP14098	7	Individu retrouvé enposition assise non fouillée				
D.sud	DS14051	7	Sous la voûte SB14053			14051	
D.sud	DS14054	7	A l'ouest de SB14053 et retrouvé sur 14058			14054	
D.sud	DS14059	7	Sur SP14057, avec de nombreux ossements immatures			14059	
D.sud	DS14060	7	Au sud du secteur, retrouvé dans la fosse FS14034	14034		14060	14040
D.sud	DS14067	7	Au nord des SP14057 et SP14064 et sous DS14060	14069		14067	

Orientation	Sexe	Âge	Aménagement de tombe							Position mb sup	Mobilier
			Structure	Fond	Couverture	Tête	Espace	Cerceuil	Linceul		
est-ouest	M	[>30]	pierres de calage ?	dalle			Vide	oui	indet		tiges en bronze + bagues
so-ne	I	[>16]	coffre en pierres	planche ?	bois ?		Vide ?	possible	indet		céramique
ouest-est	I	[>20]					Indet	indet	indet		
ouest-est	M	[20-22]					Indet			Repliés pubis	perles + fond de verre
ouest-est	M	[22]			bois ?		Vide ?	possible		Repliés pubis	une perle

23 Bibliographie

Sources

Aimé du Mont-Cassin VII : AIMÉ DU MONT-CASSIN, *Ystoire de Li Normant*, GUÉRET-LAFERTÉ M. (éd.) (Classiques français du Moyen Âge 166), Paris, 2011.

CNI 19 : *Corpus Nummorum Italicorum, Italia Meridionale Continentale (Napoli, Parte I – dal ducato napoletano a Carlo V)* XIX, Roma, 1940.

CAG III : GUILLOU A. (éd.), *La Théotokos de Hagia-Agathè (Oppido ; 1050 - 1064/1065), Corpus des Actes Grecs d'Italie et de Sicile. Recherches d'histoire et de géographie* III, Città del Vaticano, 1972.

CAG IV : GUILLOU A. (éd.), *Le Brébion de la métropole byzantine de Région (vers 1050) : corpus des Actes grecs d'Italie et de Sicile. Recherches d'histoire et de géographie* IV, Città del Vaticano, 1974.

CUNTZ O., *Itineraria Romana, volumen prius, Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Leipzig, 1929.

DARROUZES J., *Notitiae episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae : géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin* 1, Paris, 1981.

Enc. Eccl. IV : AA.VV., *Enciclopedia dell'ecclesiastico,* IV, Napoli, 1845.

Ep. S. Gregorii : *S. Gregorii Magni Registrum epistolarum libri* I-XIV (*Corpus Christianorum, Series latin*a, 140-140A), NORBERG D. (ed), Turnhout, 1982.

GUILLOU A., *Les Actes grecs de S. Maria di Messina : enquête sur les populations grecques d'Italie du Sud et de Sicile (XIe-XIVe S.)*, Palermo, 1963.

GUILLOU A., *Corpus des actes grecs d'Italie du Sud et de Sicile. 1 : Recherches d'histoire et de géographie*, Città del Vaticano : Biblioteca Apostolica Vaticana, 1967.

GUILLOU A., *Corpus des actes grecs d'Italie du Sud et de Sicile. 2 : Saint-Nicodème de Kellarana (1023/1024-1232)*, Città del Vaticano : Biblioteca Apostolica Vaticana, 1968.

GUILLOU A., *Corpus des actes grecs d'Italie du Sud et de Sicile. 3 : La Théotokos de Hagia-Agathè (Oppido, 1050-1064/1065)*, Città del Vaticano : Biblioteca Apostolica Vaticana, 1972.

GUILLOU A., *Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie* (Collection de l'école française de Rome 222), Roma, 1996.

Gu. Goth. III : VEH O., « Prokop Gothenkriege », (*Tusculum-Bücherei, Prokop* III), Munich, 1996.

IP X : KEHR P.F., *Regesta Pontificum Romanorum Italiana Pontifica* X. Calabria-Insulae, HOLTZMANN W., DIRGENSOHN D. (eds), Zürich, 1976.

Liber Censuum : *Le Liber Censuum de l'Église romaine*, FABRE P., DUSCHESNE L. (éd.), Paris, 1899.

MALATERRA G., *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis, frater eius, auctore Gaufredo Malaterra monacho benedictino*, PONTIERI E. (éd.), in : MURATORI L. A., *Rerum Italicarum Scriptores* V, Bologna, 1927-1928.

MEC 14 : GRIERSON Ph., TRAVAINI L., *Medieval European Coinage : with a catalogue of the cions in the Fitzwilliam Museum. Cambridge, Italy (III) (South Italy, Sicily, Sardinia)* 14, Cambridge, 1998.

Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin : Archivio Segreto del Vaticano, Congregazione per il Concilio, *Relazioni ad Limina, Cariatensis et Geruntinensis*, a.1560, 1589, 1605, 1616, 1621, 1630, 1631, 1633, 1637, 1640, 1643, 1654, 1659, 1679, 1682, 1685, 1687, 1753, 1769.

RUSSO F., *Regesto Vaticano per la Calabria* I, Roma, 1974.

RUSSO F., *Regesto Vaticano per la Calabria* III, Roma, 1977.

RUSSO F., *Regesto Vaticano per la Calabria* IV, Roma, 1978.

RUSSO F., *Regesto Vaticano per la Calabria* VII, Roma, 1983.

RUSSO F., *Regesto Vaticano per la Calabria* XIII, Roma, 1994.

SPAHR R., *Le monete siciliane dagli Aragonese ai Borboni, 1282-1836*, Graz, 1982.

UGHELLI F., *Italia sacra sive de episcopis Italiae, et insularum adiacentium*, IX, Venezia, 1721.

Ouvrages

ABENAVOLI S. M., *I Normanni, Mille anni di memorie storiche e genealogiche della prima dinastia normanna nell'Italia Meridionales (1030-1160) degli Avenel Drengot*, Catanzaro, 2014.

ADEMBRI B., CIPRIANI L., FANTINI F., BERTACCHI S., « Reverse designing : An integrated method for interpreting ancient architecture », *SCIRES it* 2 (2015), pp.15-32.

ALESSIO G. P., MANUEL G., MARRA V., *Lavori di realizzazione del parco archeologico di « Cerenzia Vecchia »*, 3 vol., Cerenzia, 1997.

AMARI M., SCHIAPARELLI C., *L'Italia descritta nel « Libro del re Ruggero » compilato da Edrisi*, Roma, 1883.

ANGILLETTA D., *Castelli, chiese, abbazie nel giustizierato di Calabria (sec. IX-XIV)*, Soveria Mannelli, 2006.

Annales de géographie : « Le tremblement de terre de la Calabre », *Annales de géographie* 14-78 (1905), p. 468.

APROSIO M., CAMBI F., *Archeologia dei paesaggi a Brindisi. Dalla romanizzazione al medioevo*, Bari, 2008.

ARAGONA G., *Cerenzia, notizie storiche sulla città antica, testimonianze sul paese*, Crotone, 1989.

AUZEPY M.-F., *La Vie d'Étienne le Jeune par Étienne le Diacre*, Birmingham, 1997.

AUZEPY M.-F., « Les aspects matériels de la *taxis* byzantine », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* [en ligne], 2005 [URL : http://crcv.revues.org/2253]. Consulté en septembre 2024.

BARATIER E., « Démographie médiévale dans le midi méditerranéen. Sources et méthodes », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, La démographie médiévale*, Nice, 1970, pp. 9-16.

BARATTA M., *La catastrofe sismica calabro-messinese*, Roma, 1910.

BAUMER L. E., *Rapport sur les prospections et sondages géophysiques en 2011 de l'unité d'archéologie classique du département des sciences de l'Antiquité de l'Université de Genève, sous la direction du prof. Lorenz E. Baumer, en collaboration scientifique du Dott. Domenico Marino de la Soprintendenza per i Beni Archeologici della Calabria, Ufficio Territoriale di Crotone-Sila*, Inédit, Université de Genève, 2011.

BAUMER L. E., MARINO D. (éd.), *Alle scoperta di Akerentia, Cerenzia vecchia, dalla Preistoria all'età moderna. Testi e documenti per un Museo Civico Archeologico di Cerenzia*, Genève, 2014.

BAZZANA A., « Les structures : fortification et habitat », in : BAZZANA A., GUICHARD P., POISSON J.-M. (éd.), *Castrum 1. Habitats fortifiés et organisation de l'espace en Méditerranée médiévale. Actes de la table ronde (Lyon, 4-5 mai 1982)*, Lyon, 1983, pp. 161-175.

BENNI G., *Incastellamento e signorie rurali nell'Alta valle del Tevere tra Alto e Basso Medioevo : il territorio di Umbertide (Perugia, Italia)*, Oxford, 2006.

BERNARDO S., *Santa Severina nella vita calabrese*, Napoli, 1960.

BERNAUDO F., *Il terremoto di Calabria*, Napoli, 1639.

BERTRAND M., VAQUER J., « Verres liturgiques du XVIIe siècle », *Archéologie du Midi médiéval* 29 (2011), pp. 302-304.

BESSAC J.-Cl., CHAPELOT O., DE FILIPPO R., FERDIERE A., JOURNOT F., PRIGENT D., SAPIN Ch., SEIGNE J., *La Construction, les matériaux durs : pierre et terre cuite*, Paris, 2004.

BOLDO D., « Vers l'ortho-photographie avec bâtiments redressés », *Bulletin d'information de l'IGN* 71 (2000/3), pp. 17-26.

BOLDO D., « Fabrication de vraies ortho-images et corrections des ombres », *Bulletin d'information de l'IGN* 74 (2003/3), pp. 25-36.

BORCHIA C., « La sepoltora "alla cappuccina" di Loppio-S. Andrea (TN) », *Annali del Museo civico di Rovereto* 22 (2006), pp. 23-40.

BOUGARD F., NOYÉ G, « Squillace au Moyen Âge », in : SPADEA R. (éd.), *Da Skylletion a Scolacium. Il parco archeologico della Roccelletta*, Roma, 1989, pp. 215-219.

BOURRAS Ch., « City and village : Urban design and architecture », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 31 (1981), pp. 611-653.

BRICE C., *Histoire de l'Italie*, Paris, 2002.

BURGARELLA F., « Bizantini e Longobardi nell'Italia meridionale », *I Longobardi dei ducati di Spoleto e Benevento. Atti del XVI Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo (Spoleto, 20-23 ott. 2002, Benevento, 24-27 ott. 2002)*, Spoleto, 2003, pp. 181-204.

BURGARELLA F., « Organizzazione e presenze militari nella Calabria bizantina tra VI e VIII secolo », in : GIVIGLIANO G. V. (éd.), *Calabria* 9 (2006), pp. 215-256.

BUSSI R., *Popolamento e villaggi abbandonati in Italia tra Medioevo ed Età moderna*, Firenze, 1980.

CALDORA U., *Calabria Napoleonica (1806-1815*), Napoli, 1960.

CAMERLYNCK Ch., TERRIER A., *Prospection radar-sol, Akerentia (Cerenzia, Province de Crotone, région de Calabre, Italie), 7-9 avril 2015*, Paris, 2016.

CARBONE GRIO D., *Terremoti di Calabria e di Sicilia*, Napoli, 1884.

CARCANO F. M., *Santuari à répit. Il rito del « ritorno alla vita » o « doppia morte » nei santuari alpini,* Ivrea, 2009.

CARRON D., « Résurrections de nourrissons le temps du baptême catholique : mythes et réalités du sanctuaire "à répit" comme lieu d'inhumation. Tout petit précis sur les sanctuaires "à répit" à l'attention de l'archéologue pressé », in : PORTAT E.,

DETANTE M., BUQUET-MARCON C., GUILLON M. (éd.), *Rencontre autour de la mort des tout-petits : mortalité fœtale et infantile, Actes de la 2e rencontre du GAAF, Saint-Germain-en-Laye (3-4 déc. 2009)*, Saint-Germain-en-Laye, 2016, pp. 259-269.

CARUCCI C., « Le operazioni militari in Calabria nella guerra del Vespro siciliano », *Archivio Storico per la Calabria e la Lucania* 2 (1932), pp. 1-17.

CHALANDON F., « L'état politique de l'Italie méridionale à l'arrivée des Normands », *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'école française de Rome* 21 (1901), pp. 411-452.

CHALANDON F., « L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle, par Gustave Schlumberger », *Bibliothèque de l'École des chartes* 66/1 (1905), pp. 576-579.

CHEVALLIER R., *Les Voies romaines*, Paris, 1997.

CHEYNET J.-C., MORRISSON C., « Lieux de trouvaille et circulation des sceaux », *Studies in Byzantine Sigillography* 2 (1990), pp. 105-136.

CHIESA F, « Les donjons normands d'Italie : une comparaison », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes* 110-1 (1998), pp. 317-339.

CINGARI G., *Giacobini e Sanfedisti in Calabria nel 1799*, Reggio Calabria, 1978.

CIRELLI E., LO MELE E., NOYÉ G., « La cittadella bizantina e la motta castrale di Vaccarizza (scavi 1999-2002) », in : FIORILLO R., PEDUTO P. (éd.), *III Congresso nazional di archeologia medievale (Salerno 2-5 ottobre 2003)* I, Firenze, 2003, pp. 481-486.

CIRELLI E., NOYÉ G. « La motta di Vaccarizza e le prime fortificazioni normanne della capitanata », *Archeologia Medievale* 40 (2013), pp. 69-90.

CORRADO M., « Le cattedrale bizantine della provincia ecclesiastica di Santa Severina (KR) e il problema dei campi di rovini "statali" nell'alto medioevo calabrese », in : REDI F., FORGIONE A. (éd.), *VI Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, 12-15 settembre 2012*, Firenze, 2012, pp. 149-153.

CORRADO M., *Alle origini della chiesa calabrese, la basilica di Botricello*, Regio Calabria, 2014.

CORTESE E., *Descrizione geologica della Calabria*, Roma-Reggio Calabria, 1984.

COSCARELLA A., A*rcheologia a San Niceto. Aspetti della vita quotidiana nella fortezza tra XII e XV secolo*, I, Mantova, 2004.

COSTAMAGNA L., « La sinagoga di Bova Marina nel quadro degli insediamenti tardoantichi della costa ionica meridionale della Calabria », *Mélanges de l'école française de Rome* 103 (1991), pp. 611-630.

COURTAUD P., « "Anthropologie de sauvetage" : vers une optimisation des méthodes d'enregistrement. Présentation d'une fiche anthropologique », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* 8-3 (1996), pp. 157-167.

COUTELAS A., « Les mortiers et enduits des sites gallo-romains en Bourgogne », *Revue archéologique de l'Est* 54 (2005), pp. 327-335.

CROGIEZ F., « Les stations du *cursus publicus* en Calabre : un état de la recherche », *Mélanges de l'école française de Rome. Antiquité* 102/1 (1990), pp. 389-431.

CUTERI F. A., « L'insediamento tra VII e XI secolo. Strutture, oggetti, culture », in : SPADEA R. (éd), *Il Castello di Santa Severina, Ricerche archeologiche* 2, Soveria Manelli, 1998, pp. 49-92.

DE LUCA F., *S. Severina : la nave di pietra*, Zaro, 1986.

DE LUCA L., *Relevé et multi-représentations du patrimoine architectural : définition d'une approche hybride pour la reconstruction 3D d'édifices*, thèse en Sciences de l'homme et société, sous la direction de FLORENZANO M., Arts et Métiers ParisTech, 2006.

DE LUCA F., *Santa Severina : l'antica Siberene*, San Giovanni in Fiore, 2008.

DECARREAUX J., *Normands, papes et moines : cinquante ans de conquête et de politique religieuse en Italie méridionale et en Sicile (milieu du XIe siècle-début du XIIe)*, Paris, 1976.
DELOGU P., « L'apport des Normands à l'histoire de l'Italie méridionale », in : GALINIÉ H. (éd.), *Les Mondes normands (VIIIe-XIIe s.). Actes du IIe congrès international d'archéologie médiévale (Caen, 2-4 octobre 1987)*, Caen, 1989, pp. 149-153.
DI GANGI G., LEBOLE DI GANGI C. M., « Aspetti e problemi dell'età normanna in Calabria alla luce dell'archeologia », in : NOYÉ G., POISSON J.-M. (éd.), *Società e insediamento in Italia meridionale nell'età dei Normanni : il caso della Calabria. Actes du séminaire de Rocelletta di Borgia, Parco archeologico di Scolacium, 12-13 nov. 1994*, *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge* 110-1 (1998), pp. 397-424.
DI SOMMA A., *Historico racconto de i terremoti della Calabria dall'anno 1638 fin'anno 41*, Napoli, 1641.
DONZELLI C., « L'edificio pubblico celebrativo », in : SPADEA R. (éd.), *Da Skylletion a Scolacium. Il parco archeologico della Roccelletta*, Roma, 1989, pp. 123-127.
DUBOIS J., « Les listes épiscopales témoins de l'organisation ecclésiastique et de la transmission des traditions », *Revue d'histoire de l'Église de France* 62 (1976), pp. 9-23.
DUCHESNE L., « Les évêchés d'Italie et l'invasion lombarde (2e article) », *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 25 (1905), pp. 365-399.
DUCHESNE L., « Les évêchés de Calabre », in : *Scripta Minora : études de topographie romaine et de géographie ecclésiastique (1886-1923)* (Collection de l'école française de Rome 13), Roma, 1973, pp. 439-454.
DURET M., « *In Agro Crotoniensi* » – *Archéologie et histoire de Crotone durant la période romaine (3e siècle av. J.-C.-6e siècle apr. J.-C.) – KROTON 2*, *Études genevoises sur l'Antiquité* 10, Berne, 2023.
FARINELLI R., *I castelli nella Toscana delle « città deboli ». Dinamiche del popolamento e del potere rurale nella Toscana meridionale (secoli VII-XIV)*, Firenze, 2007.
FERRINI M., *Istruzioni Tecniche per l'interpretazione ed il rilievo per macroelementi del danno e della vulnerabilità sismica delle chiese*, Venzone, 2003.
FIORE G., *Della Calabria Illustrata, opera varia istorica* I, Napoli, 1691.
FIORE G., *Della Calabria Illustrata, opera varia istorica* II, Napoli, 1743.
FLAMBARD HERICHER A.-M., *Frédéric II (1194-1250) et l'héritage normand de Sicile*, Caen, 2001.
FLAMBARD HERICHER A.-M., *Scribla : la fin d'un château d'origine normande en Calabre (collection de l'École française de Rome* 421), Roma, 2010.
FLAMBARD HERICHER A.-M., NOYÉ G., « Scavi nel castello di Scribla in Calabria », *Archeologia medievale* 3 (1976), pp. 227-246.
FLAMBARD A.-M., NOYÉ G., « Le château de Scribla : étude archéologique », in : *Società, potere e popolo nell'età di Ruggero II, Atti delle terze giornate normanno-sveve (Bari, 23-25 maggio 1977)*, Bari, 1979, pp. 225-238.
FLAMMIN A., « L'utilisation du laser scanner dans le cadre de l'étude d'archéologie du bâti de l'église de Veyrines (Ardèche) », in : REVEYRON N. (éd.), *Architecture, décor, organisation de l'espace, les enjeux de l'archéologie médiévale*, *DARA* 38 (2013), Lyon, pp. 243-247.
FONSECA C. D., ROUBIS D., SOGLIANI F., *Jure Vetere : ricerche archeologiche nella prima fondazione monastica di Gioacchino da Fiore (indagini 2001-2005)*, Soveria Mannelli, 2007.
FOSS C., *Byzantine and Turkish Sardis* (Archaeological Exploration of Sardis 4), Cambridge-London, 1976.

FOURNEL J.-L., ZANCARINI J.-Cl., *Les Guerres d'Italie : des batailles pour l'Europe (1494-1559)*, Paris, 2003.

FRASCA M., « Cerenzia, Pumentum, Acherontia, Filottete e gli Enotri. Prime testimonianze di età protostorica a Cerenzia Vecchia (Crotone) », in : MARTINELLI M.C., SPIGO U. (éd.), *Studi di preistoria e protostoria in onore di Luigi Bernabò Brea (Quaderni del Museo archeologico regionale eoliano « Luigi Bernabò Brea », Supp. I)*, Messina, 2001, pp. 339-346.

GALASSO G., *Economia e società nella Calabria nel Cinquecento*, Napoli, 1967.

GAY J., « Les diocèses de Calabre à l'époque byzantine », *Revue d'histoire et de littérature religieuses* 5 (1900), pp. 233-260.

GAY J., *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin, depuis l'avènement de Basile Ier jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)* (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome 90), Paris, 1904.

GÉLIS J., *Les Enfants des limbes : mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne*, Paris, 2006.

GELZER H., *Georgii Cyprii descriptio orbis romani*, Leipzig, 1890.

GIGNOUX M., « La Calabre », *Annales de géographie* 18-98 (1909), pp. 141-161.

GIVIGLIANO G. P., « La topografia della Calabria attuale in età greca e romana », in : *Calabria bizantina. Istituzioni civili e topografia storica, Atti VI e VII Incontro di Studi Bizantini (Reggio Calabria 1981 e 1983)*, Roma-Reggio Calabria, 1986, pp. 57-107.

GRECO G., *La città monastica : San Giovanni in Fiore (Cs). Dai Florensi ai Cappuccini*, San Giovanni in Fiore, 2005.

GRUMEL V., « L'annexion de l'Illyricum oriental, de la Sicile et de la Calabre au patriarcat de Constantinople », *Recherche de sciences religieuses* 39-40 (1951), pp. 191-200.

GRUMEL V., « Indiction byzantine et νέον ἔτος », *Revue des études byzantines* 12 (1954), pp. 128-143.

GUICHARD P., « Orient et Occident : peuplement et société », in : BAZZANA A., GUICHARD P., POISSON J.-M. (éd.), *Castrum 1. Habitats fortifiés et organisation de l'espace en Méditerranée médiévale. Actes de la table ronde (Lyon, 4-5 mai 1982)*, *Travaux de la Maison de l'Orient* 4 (1983), Lyon, pp. 177-196.

GUILLON M., BUQUETMARCON C., DETANTE M., PORTAT E., *Rencontres autour de la mort des tout-petits : mortalité fœtale et infantile, Actes de la 2e rencontre du GAAF, Saint-Germain-en-Laye (3-4 déc. 2009)*, *GAAF* 5, Saint-Germain-en-Laye, 2016.

GUILLOU A., *Régionalisme et indépendance dans l'Empire byzantin au VIIe siècle : l'exemple de l'Exarchat et de la Pentapole d'Italie, Istituto storico italiano per il Medio Evo. Studi storici* Fasc. 75-76, Roma, 1969.

GUILLOU A., « Geografia amministrativa del Katepanato bizantino d'Italia (IX-XI sec.) », in : *Calabria Bizantina, Vita religiosa e strutture amministrative*, Reggio Calabria, 1974, pp. 113-133.

GUILLOU A., « Des collectivités rurales à la collectivité urbaine en Italie méridionale byzantine (VIe-XIe s.) », *Bulletin de correspondance hellénique* 100.1 (1976), pp. 315-325.

GUILLOU A., *Culture et société en Italie byzantine (VIe-XIe s.)*, Londres, 1978.

GUILLOU A., BURGARELLA F., VON FALKENHAUSEN F., RIZZITANO V., *Il Mezziogiorno dai Bizantini a Federico II*, Torino, 1983.

GUILLOU A., LAURENT M.-H., *Le « Liber visitationis » d'Athanase Chalkéopoulos (1457-1458). Contribution à l'histoire du monachisme grec en Italie méridionale, Studi e Testi* 206 (1960), Rome, 1960.

GUZZO P. G., « L'archeologia dai Brettii tra evidenza e tradizione letteraria », in : SETTIS S. (éd.), *Storia della Calabria Antica dalle origine all'età presente*. Vol. 2. *Età italica e romana*, Roma-Reggio Calabria, 1994, pp. 475-526.

HÉNOT R., « Archéologie et photogrammétrie, les nouveaux potentiels », *Géomètre* 2075 (2010) pp. 26-40.

HERVÉ-COMMEREUC C., « La Calabre dans l'État normand d'Italie du Sud (XIe-XIIe siècle) », *Annales de Normandie* 45/1 (1995), pp. 3-25.

HESSE A., BOUGARD F., NOYÉ G., « Vaccarizza (Monte Castelaccio, commune de Troia, prov. de Foggia) », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes* 100-1 (1988), pp. 520-528.

IZZO L., *La popolazione calabrese nel secolo XIX : demografia ed economia*, Napoli, 1965.

KAPLAN M., *Les Hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle, Byzantina Sorbonensia* 10, Paris, 1992.

LAURENT J.-M., *Construction et restauration des bâtiments en pierre*, Pont-L'Abbé, 2007.

LAURENT V., « À propos de la métropole de Santa Severina en Calabre. Quelques remarques », *Revue des études byzantines* 22 (1964), pp. 176-183.

LEFORT J., MARTIN J.-M., « Fortifications et pouvoirs en Méditerranée (X^e^-XIIe siècle) », in : BAZZANA A., GUICHARD P., POISSON J.-M. (éd.), *Castrum* 1. *Habitats fortifiés et organisation de l'espace en Méditerranée médiévale. Actes de la table ronde (Lyon, 4-5 mai 1982)*, *Travaux de la maison de l'Orient* 4 (1983), Lyon, pp. 197-207.

LENA G., « Costituzione geologica e clima », *Foreste di Calabria*, Regione Calabria, 2003, pp. 64-81.

LÉVY J., LUSSAUT M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, 2013.

LOCOCO G., *Progetto del parco archeologico di Cerenzia Vecchia : indagini ed interventi preliminari, Lotto A – Indagine geologica*, Comune di Cerenzia, 1997.

LUCIFERO A., *Il 1799 nel Regno di Napoli in generale ed in Crotone in particolare : storia e commenti*, Soveria Manelli, 1983.

MAESTRI D., MAESTRI DE LUCA M., *Castelmonardo. Archeologia medievale e ricerca interdisciplinare*, Roma, 1978.

MANSI J. D., *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Firenze, 1759-1798.

MAONE P., « Indagini sul passato di Cerenzia vecchia, alla ricerca dell'origine del locus scalzaporri », *Historica* 2-3 (1961), pp. 58-70.

MAONE P., *Notizie storiche su Belvedere Spinello, ASCL* (1962), fasc. 1-2.

MAONE P., « La contea di Cariati », *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 32 (1963), pp. 297-324.

MAONE P., *Caccuri monastica e feudale : suoi rapporti con l'abbazia florense*, Portici, 1969.

MARINO D., *Acerenthia – Campagna di scavo 2007 (loc. Cerenzia Vecchia, comune di Cerenzia, KR)*, 2007 (inédit).

MARTIN J.-M., « Note sur l'habitat fortifié médiéval en Pouille », in : BAZZANA A., GUICHARD P., POISSON J.-M. (éd.), *Castrum* 1. *Habitats fortifiés et organisation de l'espace en Méditerranée médiévale. Actes de la table ronde (Lyon, 4-5 mai 1982), Travaux de la maison de l'Orient* 4 (1983), Lyon, pp. 105-108.

MARTIN J.-M., « L'homme et le milieu en Pouille, au début du Moyen Âge », *Bulletin de l'association de géographes français* 499 (1984a), pp. 15-23.

MARTIN J.-M., « Modalités de l'"incastellamento" et typologie castrale en Italie méridionale (X^e^-XIIe siècles) », in : COMBA R., SETTIA A.A. (éd.), *Castelli. Storia e*

archeologia. Relazioni e comunicazioni al Convegno tenuto a Cuneo il 6-8 dic. 1981, Turin, 1984b, pp. 89-104.

MARTIN J.-M., « Une origine calabraise pour la Grecia salentine ? », *Rivista di studi bizantini e neoellenici* 22-23 (1985a), pp. 51-63.

MARTIN J.-M., « Organisation administrative et militaire du territoire », *Potere, società e popolo nell'età sveva (1210-1266) : atti delle seste giornate normanno-sveve : Bari, Castel del Monte, Melfi, 17-20 ottobre 1983*, Bari, 1985b, pp. 71-121.

MARTIN J.-M., « Les problèmes de la frontière en Italie méridionale (VIe-XIIe siècle) : l'approche historique », in : AA.VV., *Castrum* 4. *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge. Actes du colloque d'Erice-Trapani (Italie) (Trapani, 18-25 sept. 1988)* (Collection de l'école française de Rome 105/4), Rome, 1992, pp. 259-276.

MARTIN J.-M., *La Pouille du VIe au XIIe siècle* (Collection de l'école française de Rome 179), Roma, 1993.

MARTIN J.-M., « Hellénisme et présence byzantine en Italie méridionale (VIIe-XIIIe siècles) », in : *L'ellenismo italiota dal VII al XII secolo. Alla memoria di Nikos Panagiotakis*, Athènes, 2001, pp. 181-202.

MARTIN J.-M., « Le droit lombard en Italie méridionale (IXe-XIIIe siècle). Interprétations locales et expansion », in : BOUGARD F., FELLER L., LE JAN R., *Dots et douaires dans le haut Moyen Âge* (Collection de l'école française de Rome 295), Roma, 2002, pp. 97-121.

MARTIN J.-M., « L'empreinte de Byzance dans l'Italie normande. Occupation du sol et institutions », *Annales histoire, sciences sociale*s 4 (2005), pp. 733-765.

MARTIN J.-M., « Byzance et l'Italie méridionale » (Variorum reprints), Centre de recherche, d'histoire et de civilisation de Byzance, *Bilans de recherche* 9 (2014), Paris.

MARTIN J.-M., NOYÉ G., « Guerre, fortifications et habitats en Italie méridionale du Ve au Xe siècle », in : BAZZANA A. (éd.), *Castrum* 3. *Guerre, fortifications et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge. Actes du colloque international (Madrid, 24-27 nov. 1985)* (Collection de l'école française de Rome 105), Roma, 1988, pp. 225-236.

MARTIN J.-M., NOYÉ G., « La conquête normande de l'Italie : pouvoir et habitat », in : BALARD M. (éd.), *État et colonisation au Moyen Âge et à la Renaissance*, Lyon, 1989a, pp. 347-364.

MARTIN J.-M., NOYÉ G., « Les campagnes de l'Italie méridionale byzantine (X^e^-XIe siècles) », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes* 101/2 (1989b), pp. 559-596.

MARTIN J.-M., NOYÉ G., « Les villes de l'Italie byzantine (IXe-XIe siècle) », in : KRAVARI V., LEFORT J., MORRISSON C. (éd.), *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin*. Tome II. *VIIIe-XVe siècle*, *Réalités byzantines* 3 (1991), Paris, pp. 27-62.

MARTIN J.-M., NOYÉ G., « Les façades maritimes de l'Italie du Sud », in : MARTIN J.-M. (éd.), *Castrum* 7. *Zones côtières littorales dans le monde méditerranéen au Moyen Âge : défense, peuplement, mise en valeur. Actes du colloque international (Rome, 23-26 octobre 1996)* (Collection de l'école française de Rome 105/7), Roma, 2001, pp. 467-512.

MARTIN J.-M., NOYÉ G., « Les villages de l'Italie méridionale byzantine », in : LEFORT J., MORRISSON C., SODINI J.-P. (éd.), *Les Villages dans l'Empire byzantin, IVe-XVe siècle*, Paris, 2005, pp. 149-164.

MARTORANO F., «La forteresse bizantina di S. Niceto», in: *Calabria bizantina, testimonianze d'arte e strutture du territori*, Soveria Manelli, 1991, pp. 311-395.
MARTORANO F., *Chiese e castelli medioevali in Calabria*, Soveria Mannelli, 1996.
MAZZOLENI J., «Gli apprestamenti difensivi dei castelli di calabria ultra alla fine del Regno Aragonese (1494-1495)», *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 30 (1944-46), pp. 132-144.
MAZZOLENI J., *Il «codice Chigi» un registro della Cancelleria di Alfonso I d'Aragona re di Napoli per gli anni 1451-1453*, Napoli, 1965.
MEDAGLIA S., *Carta archeologica della provincia di Crotone. Paesaggi storici e insediamenti nella Calabria centro-orientale dalla Preistoria all'Altomedioevo*, *Ricerche* 4 (2010), Cosenza.
MELUSO S., «I parlamenti dei casali nel 600», in: CAVALIERE O. (éd.), *I mille anni dei Casali di Cosenza, Atti del convegno, Cosenza 11-13 maggio 1984*, Spezzano Piccolo, 1986.
MENAGER L. R., «La "byzantinisation" religieuse de l'Italie (IXe-XIIe s.) et la politique monastique des Normands d'Italie», *Revue d'histoire ecclésiastique* LIII (1958) pp. 747-774.
MENAGER L. R., «La "byzantinisation" religieuse de l'Italie (IXe-XIIe s.) et la politique monastique des Normands d'Italie», *Revue d'histoire ecclésiastique* LIV (1959a), pp. 5-40.
MENAGER L.-R., «Les fondations monastiques de Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre», *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 39 (1959b), pp. 1-116.
MENAGER L.-R., «L'institution monarchique dans les États normands d'Italie. Contribution à l'étude du pouvoir royal dans les principautés occidentales, aux XIe-XIIe siècles», *Cahiers de civilisation médiévale* 7 (1959c), pp. 303-331.
MENAGER L.-R., «L'institution monarchique dans les États normands d'Italie. Contribution à l'étude du pouvoir royal dans les principautés occidentales, aux XIe-XIIe siècles (fin)», *Cahiers de civilisation médiévale* 8 (1959d), pp. 445-468.
MILLER K., *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916.
MINASI G., *Le chiese di Calabria dal quinto al duodecino secolo*, Napoli, 1896.
MINIERI RICCIO C., *Memorie della guerra di Sicilia negli anni 1282, 1283, 1284*, Napoli, 1876a.
MINIERI RICCIO C., *Notizie storiche tratte da 62 registri angioini dell'Archivio di Stato di Napoli*, Napoli, 1876b.
MINUTO D., «Sui monumenti di Santa Severina», *Magna Grecia* 29 (1994), pp. 1-3.
MULTON H., «La conquête du ciel, clochers et beffrois à l'âge de la sécularité», in: CASSAN M., D'HOLLANDER P. (éd.), *Espace et pouvoirs: édifices et cortèges de l'Antiquité à nos jours*, *CERHILIM* 4 (2008), pp. 67-82.
NAPOLITANO R., *S. Giovanni in Fiore Monastica e Civita*, Napoli, 1981.
NOYÉ G., «Problèmes de terminologie en archéologie médiévale», in: *Istituto nazionale di archeologia e storia dell'arte, Tavola rotonda sulla archeologia medievale (Roma, 11-13 marzo 1975)*, Roma, 1976, pp. 65-76.
NOYÉ G., «Le château de Scribla et les fortifications normandes du bassin du Crati de 1044 à 1139», in: *Società, potere e popolo nell'età di Ruggero II, Atti delle terze giornate normanno-sveve (Bari, 23-25 maggio 1977)*, Bari, 1979, pp. 207-224.
NOYÉ G., «Féodalité et habitat fortifié en Calabre dans la deuxième moitié du XIe siècle et le premier tiers du XIIe siècle», in: *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident*

méditerranéen (Xe-XIIIe siècle) : bilan et perspectives de recherches, Actes du colloque de Rome (10-13 oct. 1978) (Collection de l'école française de Rome 44), Roma, 1980, pp. 607-628.

NOYÉ G., « Les problèmes posés par le repérage et l'étude des fosses-silos sur un site d'Italie méridionale », *Archeologia Medievale* 8 (1981), pp. 421-439.

NOYÉ G., « Types et typologie des habitats fortifiés », in : BAZZANA A., GUICHARD P., POISSON J.-M. (éd.), *Castrum* 1. *Habitats fortifiés et organisation de l'espace en Méditerranée médiévale. Actes de la table ronde (Lyon, 4-5 mai 1982)*, *Travaux de la maison de l'Orient* 4 (1983a), Lyon, pp. 121-143.

NOYÉ G., « Problèmes posés par les habitats fortifiés médiévaux de Calabre et Basilicate », in : BAZZANA A., GUICHARD P., POISSON J.-M. (éd.), *Castrum* 1. *Habitats fortifiés et organisation de l'espace en Méditerranée médiévale. Actes de la table ronde (Lyon, 4-5 mai 1982)*, *Travaux de la maison de l'Orient* 4 (1983b), Lyon, pp. 109-111.

NOYÉ G., « Quelques observations sur l'évolution de l'habitat en Calabre du Ve au XIe siècle », *Rivista di studi bizantini e neoellenici* 25 (1988), pp. 57-138.

NOYÉ G. « Les Bruttii au VIe siècle », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes* 103/2 (1991), pp. 505-551.

NOYÉ G., « La Calabre et la frontière (VIe-Xe siècle) », in : AA.VV., *Castrum* 4. *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge. Actes du colloque d'Erice-Trapani (Italie) (Trapani, 18-25 sept. 1988)* (Collection de l'école française de Rome 105/4), Rome, 1992, pp. 277-308.

NOYÉ G., « Scavi medievali in Calabria, A : Staletti, scavo di emergenza in località Panaja », *Archeologia Medievale* 20 (1993), pp. 499-501.

NOYÉ G., « Les villes des provinces d'Apulie-Calabre et de Bruttium-Lucanie du IVe au VIe siècle », in : BROGIOLO P. (éd.), *Early medieval towns in the West Mediterranean (Ravello, 22-24 September 1994)*, Mantova, 1996, pp. 97-120.

NOYÉ G., « Les recherches archéologiques de l'école française de Rome sur la Calabre médiévale », *Comptes rendus des séances de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 141/4 (1997), pp. 1069-1105.

NOYÉ G., « La Calabre entre Byzantins, Sarrasins et Normands », in : CUOZZO E., MARTIN J.-M. (éd.), *Cavalieri alla conquista del Sud, Studi sull'Italia normanna in memoria di Léon-Robert Ménager*, Roma-Bari, 1998a, pp. 90-116.

NOYÉ G., « Byzance et l'Italie méridionale », in : BRUBAKER L. (éd.), *Byzantium in the ninth century : dead or alive. Thirtieth Spring Symposium of Byzantine Studies (Birmingham, March 1996)*, Aldershot, 1998b, pp. 229-243.

NOYÉ G., « Économie et société dans la Calabre byzantine (IVe-XIe siècle) », *Journal des savants* 2 (2000), pp. 209-280.

NOYÉ G., « Economia e società nella Calabria bizantina (IV-XI secolo) », in : PLACANICA A. (éd.), *Storia della Calabria medievale. I quadri generali*, Roma, 2001, pp. 577-655.

NOYÉ G., « L'espressione architettonica del potere : praetoria bizantini e palatia longobardi nell'Italia meridionale, in : PETERS CUSTOT A., MARTIN J.-M., PRIGENT V. (éd.), *L'Héritage byzantin en Italie (VIIIe-XIIe* siècle), II. *Les Cadres juridiques et sociaux et es institutions publiques* (Collection de l'école française de Rome 461), Roma, 2012, pp. 389-451.

NOYÉ G., « Per la storia della ricerca archeologica recente sulle fortificazioni in terra in francia e in italia. Stato delle conoscenze e dei problemi », *Archeologia Medievale* 40 (2013a), pp. 15-35.

NOYÉ G., « Puglia e Calabria dall'888 agli anni 960 : Longobardi, Arabi e bizantinità », in VALENTI M., WICKHAM C. (éd.), *Italy 888-962 : a turning point. IV Seminario Internazionale (Cassero di Poggio Imperiale a Poggibonsi [SI] 4-6 dicembre 2009)*, Turnhout, 2013b, pp. 169-216.

NOYÉ G., « L'économie de la Calabre de la fin du VIe au VIIIe siècle », *Cahier de recherches médiévales et humanistes* 28, 2014.2 (2014), pp. 323-388.

NOYÉ G., « Aristocrazia, "barbari", guerra e insediamenti fortificati in Italia meridionale nel VI secolo », in : EBANISTA C., ROTILI M. (éd.), *Aristocrazie e società fra transizione romano-germanica e alto medievo, Atti del convegno internazionale di studi (Cimitile, Santa Maria Capua Vetere, 14-15 giugno 2012)*, San Vitaliano, 2015a, pp. 125-146.

NOYÉ G., « The still byzantine Calabria : a case study », in : GELICHI S., HODGES R. (éd.), *New directions in early medieval european archaeology : Spain and Italy compared. Essays for Riccardo Francovich* (Collection Haut Moyen Âge 24), Turnhout, 2015b, pp. 221-266.

NOYÉ G., « Looking at the society of Byzantine Italy in a new light », in : HOWARD-JOHNSON J. (éd.), *Transformation of Byzantine project. International workshop III : Social change in town and country (Oxford, Friday 20th and Saturday 21st May 2011)*, Oxford, 2020, pp. 157-195.

NOYÉ G., « Byzantine Calabria », in : COSENTINO S. (éd.), *A companion to Byzantine Italy*, Leyde, 2021, pp. 434-452.

NOYÉ G., RAIMONDO C., RUGA A., « Les enceintes et l'église du Monte Tiriolo en Calabre », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes* 110-1 (1998), pp. 431-471.

NOYÉ G., RAIMONDO C., SPADEA, R., VORI P., GATTA G., MAIORANO M., « Scavi medievali in Calabria, B : Castello di Squillace, Rapporto preliminare », *Archeologia Medievale* 20 (1993), pp. 503-520.

ORSI P., « Siberene-S. Severina », *Bolletino d'Arte* 6/7 (1912a), pp. 263-284.

ORSI P., « S. Giovanni vecchio di Stilo », *Bolletino d'Arte* 6/7 (1912b), pp. 338-354.

ORSI P., *Le chiese basiliane della Calabria*, Firenze, 1929.

PALAZZO-BERTHOLON B., « Archéologie et archéométrie des mortiers et enduits médiévaux : étude critique de la bibliographie », *Archéologie médiévale* 29 (1999), pp. 191-216.

PAPPARELLA F. C., *Calabria e Basilicata : l'archeologia funeraria dal IV al VII secolo*, Arcavacata, 2009.

PARDI G., « I registri angioini e la popolazione calabrese del 1276 », *Archivio storico per le province napoletane* 7 (1921), pp. 27-60.

PARRON-KONTIS I., REVEYRON N. (éd.), *Archéologie du bâti : pour une harmonisation des méthodes. Actes de la table ronde des 9 et 10 novembre 2001 au musée archéologique de Saint-Romain-en-Gal.*, Paris, 2005.

PASTOUREAU M., *Traité d'héraldique*, Picard, 1993.

PEDIO T., « I paesi continentali del Regno Normanno di Sicilia in un testo arabo del XII secolo – "Il Libro di re Ruggero" compilato da Edrisi nel 1154 », *Studi Storici Meridionali* 1 (1994), pp. 7-37.

PESAVENTO A., « La chiesa santa veneranda ed il palazzo dei Berlingieri », *La Provincia KR* 13-14 (1997).
PESAVENTO A., « La cattedrale rovinata di San Teodoro a Cerenzia Vecchia », *La Provincia KR* 21-23 (1998a).
PESAVENTO A., « La cattedrale di Santa Severina dedicata a Santa Anastasia Romana dal quattrocento al Settencento », *La Provincia KR* 45,46,47 (1998b).
PESAVENTO A., « Il convento domenicano di Santa Maria della Grazia di Cerenzia », *La Provincia KR* 37 (2000).
PESAVENTO A., « Il palazzo ducale di Caccuri in un inventario (1781) », *La Provincia KR* 29,30 (2001).
PESAVENTO A., « Alcuni avvenimenti strorici della Vallata del Neto (parte prima) », *La Provincia KR* 8, 9, 10, 11,12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 (2004).
PESAVENTO A., « Visita alle chiese di Cerenzia (1560) », Archivio storico crotone [en ligne], 2013 [URL : http://www.archiviostoricocrotone.it]. Consulté en septembre 2024.
PESEZ J.-M., NOYÉ G., « Archéologie normande en Italie méridionale et en Sicile », in : GALINIÉ H. (éd.), *Les Mondes normands (VIIIe–XIIe s.) : actes du deuxième congrès international d'archéologie médiévale (Caen, 2-4 oct. 1987)*, Caen, 1989, pp. 155-169.
PETERS-CUSTOT A., « Les remaniements de la carte diocésaine de l'Italie grecque lors de la conquête normande : une politique de latinisation forcée de l'espace ? (1059-1130) », in : RODRIGUEZ P. (éd.), *Pouvoir et territoire : actes du colloque du CERHI (Saint-Étienne, 7-8 nov. 2005)*, *Travaux du CERHI* 6 (2005), Saint-Étienne, pp. 57-77.
PETERS-CUSTOT A., « La politique royale normande et les comtés calabrais dans la seconde moitié du XIIe siècle. L'apport du fonds de S. Stefano del Bosco », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge* 124.1 (2012), pp. 2-19.
PINDER M., PARTHEY G. (éd.), *Ravennatis Anonymi Cosmographia et Guidonis geographica*, Berlin, 1860.
PITARAKIS B., « Mines anatoliennes exploitées par les Byzantins : recherches récentes », *Revue numismatique* 153 (1998), pp. 141-185.
POLLASTRI S., « Les Ruffo di Calabria sous les Angevins : le contrôle lignager (1268-1435) », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge* 113/1 (2001), pp. 543-577.
PONSICH P., *Tours et clochers à l'époque préromane et romane. Actes des XXVIIIe journées romanes de Cuxà (10-18 juillet 1995)* (*Les cahiers de Saint-Michel de Cuxà* 27), Codalet, 1996.
PONTIERI E., *La Calabria a metà del secolo XV e le rivolte di Antonio Centelles*, Napoli, 1963.
PONTIERI E., *Ricerche sulla crisi della monarchia siciliana nel secolo XIII*, Napoli, 1965.
PORSIA F., « Calabria normanna e sveva », in : PLACANICA A. (éd.), *Storia della Calabria medievale. I quadri generali*, Roma, 2001, pp. 101-181.
POSTPISCHI D. (éd.), *Catalogo dei terremoti italiani dall'anno 1000 al 1980* (Quaderni della Ricerca Scientifica 114-2B), Bologna, 1985.
PRIGENT V., « Les évêchés byzantins de la Calabre septentrionale au VIIIe siècle », in : BRESC H., GRÉVIN B. (éd.), *Les Anges et la magie au Moyen Âge. Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge* 114/2 (2002), pp. 931-953.
PRINCIPE I., *Città nuove in Calabria nel tardo Settecento*, Roma, 2001.

RACHELI A., « Le ceramiche da mensa e da cucina africane e microasiatiche; le anfore; le lucerne », in : SPADEA R. (éd.), *Da Skylletion a Scolacium. Il parco archeologico della Roccelletta*, Roma, 1989, pp. 147-168.

RAIMONDO C., « La città dei Brutti tra tarda Antichità e Altomedioevo : nuove osservazioni sulla base delle fonti archeologiche », in : AUGENTI A. (éd.), *Le città italiane tra la tarde antichità e l'alto medioevo, atti del convegno (Ravenna, 26-28 febbraio 2004), Archeologia Medievale* 31 (2006), pp. 519-558.

RAVEGNANI G., *Castelli e città fortificate nel VI secolo*, Ravenna, 1983.

RENDE P., « Risorse minerarie ed attività estrattiva in alcune aree del Crotonese e della Sila in età antica », *Archivio storico crotone* [en ligne], 2015 [URL : http://www.archiviostoricocrotone.it]. Consulté en septembre 2024.

RENOUX A., « "Aux marches du palais" : des mots, des concepts et des réalités fonctionnelles et structurelles », in : RENAUX A. (éd.), *Qu'est-ce qu'un palais médiéval ? Données historiques et archéologiques. Actes du VIIe Congrès international d'archéologie médiévale (Le Mans-Mayenne, 9-11 septembre 1999)*, Caen-Le Mans, 2001, pp. 9-20.

REVEYRON N., « L'apport de l'archéologie du bâti dans la monographie d'architecture », *In Situ* [en ligne] 2, 2002 [URL : http://journals.openedition.org/insitu/1200]. Consulté en septembre 2024.

REVEYRON N. (éd.), *Chantiers lyonnais du Moyen Âge (Saint-Jean, Saint-Nizier, Saint-Paul) : archéologie et histoire de l'art*, Lyon, 2005.

RIZZO M.S., *L'Insediamento medievale nella valle dei Platani*, Rome, 2004.

ROBERT S, « Les dynamiques spatiales à la croisée de l'archéologie et de la géographie », *L'Espace géographique* 41/4 (2012), pp. 289294.

RODIER X. (éd.), *Information spatiale et archéologie*, Paris, 2011.

RODIER X., KADDOURI L., « Modéliser les dynamiques spatiales en sciences humaines », in : BERTONCELLO F., BRAEMER F. (éd.), *Variabilités environnementales, mutations sociales : nature, intensités, échelles et temporalités des changements. Actes des XXXIIe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes (20-22 octobre 2011)*, Antibes, 2012, pp. 115126.

ROMA G., *Necropoli e insediamenti fortificati nella Calabria settentrionale, I. Le necropoli altomedievali*, Bari, 2001.

ROTILI M., « Ricerche archeologiche nel castello di Amendolea a Condifuri, Reggio Calabria (2000-2002) », *Congresso nazionale* III (2003), pp. 469-473.

ROTILI M., CUTERI F. A., FUSARO F., CALABRIA C., « Il castello di Amendolea a Condofuri, scavo e struttura stratigrafica », *Quaderni del dipartemento Patrimonio Architettonico e Urbanistico* 19-20 (2000), pp. 9-52.

ROTILI M., PRATILLO P., « Archeologia del Castello di Amendolea a Condofuri », in : UGGERI S. P. (éd.), *Archeologia castellana nell'Italia meridionale : bilancie aggiornamenti. IV Conferenza italiana di archeologia medievale (Roma, CNR, 27-28 novembre 2008)*, Palermo, 2010, pp. 241-264.

RUGA A., « La chiesa di S. Maria di Zarapotamo (Catanzaro) tra VI e XII secolo. Prime indagini storico-archeologiche », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes* 110/1 (1998), pp. 379-396.

RUSSI A. « Petelia », in : DELLA CORTE F. (éd.), *Enciclopedia Virgiliana* IV, Roma, 1988, pp. 48-50.

RUSSO F., « La metropolia di S. Severina », *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 16 (1947), pp. 1-20.

RUSSO F., « La guerra del Vespro in Calabria nei documenti vaticani », *Archivio Storico per le Province Napoletane* 41 (1962), pp. 207-219.
RUSSO F., *Storia della chiesa in Calabria*, Soveria Mannelli, 1982.
SACCO D., « Archeologia della produzione lapidea tra X e XII secolo. le cave di calcare del Castello di Monte Copiolo nel Montefeltro », *Archeologia dell'Architettura* XVII (2012), pp. 191-217.
SAINTYVES P., « Les résurrections d'enfants mort-nés et les sanctuaires à répit », *Revue d'ethnographie et de sociologie* 3-4 (1911), pp. 65-75.
SCALISE G. B. (éd.), *Siberene, Cronaca mensuale del passato per la Diocesi di Santa Severina, Crotone e Cariati*, Catanzaro, 1976.
SCHNETZ J., *Itineraria romana II. Ravennatis Anonymi Cosmographia et Guidonis Geografica*, Leipzig, 1940.
SERGI C., *Architetture e Terremoti, Esegesi delle strutture medievali asismiche in Calabria : nozioni per il restauro di edifici storici*, Reggio Calabria, 2009.
SETTIS S., « I monumenti dell'antichità classica nella Magna Grecia in età bizantina », in : AA.VV., *Magna Grecia byzantina e tradizione classica. Atti del decimosettimo convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 9-14 ottobre 1977)*, Napoli, 1978, pp. 91-116.
SION J., « Déplacement de l'habitat en Calabre », *Annales de géographie* 37/210 (1928), pp. 561-563.
SPADEA R., « La topographia », *Crotone, Atti del XXIII convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 1983)*, Napoli, 1984, pp. 119-167.
SPADEA R., « Crotone : problemi del territorio fra tardoantico e medioevo », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge* 103/2 (1991), pp. 553-573.
SPADEA R. (éd.), *Il Castello di Santa Severina, Ricerche archeologiche*, 2 vol., Soveria Manelli, 1998.
SPADEA R. (éd.), *Archeologia a Santa Severina, I Quaderni del Castello di Santa Severina*, Milano, 2005.
STHAMER E., *Die Verwaltung der Kastelle im Königreich Sizilien unter Kaiser Friedrich II. und Karl I. von Anjou*, Tübingen, 1997.
STRATOS A. N., « Expédition de l'empereur Constantin III surnommé Constant en Italie », *Bisanzio e l'Italia. Raccolta di studi in mem. di A. Pertusi*, Milano, 1982, pp. 349-357.
TALIANO-GRASSO A., « Alcune note sulla viabilità romana nel territorio dei Bruttii : Turios-Meto (Itin. Anton.114) », in : QUILICI L., QUILICI GIGLI S. (éd.), *Strade romane, percosi e infrastrutture*, *Atlante tematico di topografia antica* 2 (1993), pp. 19-34.
TERRIER A., « Le dit "Vescovado" d'Akerentia : rapport d'activité 2014-2015 », *Antike Kunst* 59 (2016), pp. 107-110.
TERRIER A. « Le dit "Vescovado" d'Akerentia : rapport d'activité 2016 », *Antike Kunst* 60 (2017), pp. 109-112.
TERRIER A., « Remploi d'un bloc provenant de la cathédrale dans la reconstruction du château d'Akerentia (Calabre – It) », *GDR ReMArch* [En ligne], 2020, [URL : https://remarch.hypotheses.org/326]. Consulté en septembre 2024.
TERRIER A., « Conséquences des séismes en Calabre : l'histoire d'un remploi particulier dans l'église castrale d'Akerentia », in COMPATANGELO-SOUSSIGNAN R., DIOSONO F., LE BLAY F. (éd.), *Living with Seismic Phenomena in the Mediterranean and Beyond between Antiquity and the Middle Ages*, Oxford, 2022, pp. 337-348.

TERRIER A., AQUILLON C., CHALEAT F., COMES-TRINIDAD E., GAILLARD A., *Rapport préliminaire des fouilles 2017 sur le site du dit « Vescovado » d'Akerentia*, Université de Genève, Soprintendenza per i Beni Archeologici della Calabria, 2018.

TERRIER A., AQUILLON C., GAILLARD A., ROGER A., SAADI J., *Rapport préliminaire des fouilles 2015-2016 sur le site du dit « Vescovado » d'Akerentia*, Université de Genève, Soprintendenza per i Beni Archeologici della Calabria, 2017.

TERRIER A., COMES-TRINIDAD E., CHALEAT F., « De la fiche US à la tablette numérique : bilan de l'utilisation d'iDig© sur le site d'Akerentia (Calabre, Italie) », in DEL MEDICO C., DESSAINT M., GORAIN C. (éd.), *Méthodes d'enregistrement des données en archéologie*, Paris, 2019, pp. 14-22.

TETI V., *Il senso dei luoghi. Paesi abbandonati di Calabria*, Roma, 2004.

TOMAS F., « La formation d'un fossé méditerranéen : la vallée du Crati », *Revue de géographie de Lyon* 41/2 (1966), pp. 155-165.

TONDI, E., *Archeologia predittiva e geographic information systems*, Roma, 2007.

TOUBERT P., BRESC H., RACINE P., « Histoire de l'Italie médiévale », in : AA.VV., *L'Histoire médiévale en France : bilan et perspectives. Actes du XXe congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, Paris, 1989, pp. 395-419.

TRINCHERA F., *Syllabus graecarum membranarum*, Napoli, 1865.

TRINCHERA F. (éd.), *Codice aragonese o sia lettere regie, ordinamenti ed altri atti governativi de' sovrani Aragonesi in Napoli*, III, Napoli, 1874.

VALENTIN M., *L'insediamento altomedievale nelle campagne toscane : paesaggi, popolamento e villaggi tra VI e X secolo, All'insegna del giglio* (coll. Biblioteca del Dipartimento di archeologia e storia delle arti, Sezione archeologica, Università di Siena 10), Firenze, 2004.

VON FALKENHAUSEN V., *La dominazione bizantina nell'Italia meridionale dal IX all' XI secolo*, Bari, 1978.

VON FALKENHAUSEN V., « I gruppi etnici nel regno di Ruggero II e la loro partecipazione al potere », *Società, potere e popolo nell'età di Ruggero II, Atti delle terze giornate normanno-sveve (Bari, 23-25 maggio 1977)*, Bari, 1979, pp. 133-156.

VON FALKENHAUSEN V., « The South Italian Sources », in : WHITBY M. (éd.), *Byzantines and Crusaders in Non-Greek Sources, 1025-1204*, *Proceedings of the British Academy* 132 (2007), pp. 95-121.

WEBER E., *Tabula Peutingeriana. Codex Vindobonensis 324*, Graz, 1976.

ZANGARI D., *Le Colonie Italo – Albanesi di Calabria. Storia e Demografia Secoli XV-XIX*, Napoli, 1940.

ZINZI E., « Dati sull'insediamento in Calabria dalla conquista al regnum. Da fonti normanne ed arabe », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes* 110/1 (1998), pp. 279-298.

Crédits des illustrations

p. 15 Google Earth

I LE SITE D'AKERENTIA

Figure I © A. Terrier.
Figure 1 BnF/Gallica.
Figure 2 De gauche à droite, de haut en bas : © frasqui.it pour Santa Severina et Belvedere Spinello ; © RennyDJ/Wikimedia Commons pour Umbriatico ; © A. Terrier pour Akerentia.
Figure 3 Gelzer H., *Georgii Cyprii descriptio orbis romani*, Leipzig, B. G. Teubneri, 1890 : Reggio, p. 77 et Santa Severina, p. 82 ; Duchesne L., [trad.] « Les évêchés de Calabre », in : *Scripta Minora : études de topographie romaine et de géographie ecclésiastique (1886-1923)*, Rome, École française de Rome, 1973, pp. 447-448.
Figure 4 © A. Terrier
Figure 5 Guillou A., *Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie*, Rome, École française de Rome, 1996, insc. 136-137, pp. 47-148.
Figure 6 © A. Terrier ; plan © SABAP-CZ-KR.
Figure 7 © A. Terrier.
Figure 8 © A. Terrier.
Figure 9 Orsi P., « Siberene-S. Severina », *Bolletino d'Arte* 6/7, Libreria del Stato (1912a), p. 284.
Figure 10 © A. Terrier.
Figure 11 © A. Terrier.
Figure 12 © A. Terrier.
Figure 13 © SABAP-CZ-KR.
Figure 14 © A. Terrier
Figure 15 © SABAP-CZ-KR.
Figure 16 © SABAP-CZ-KR.
Figure 17 à gauche : Orsi P., *Le chiese basiliane della Calabria*, Florence, Vallecchi, 1929 ; à droite © A. Terrier
Figure 18 © A. Terrier.
Figure 19 en haut à gauche et à droite : © SABAP-CZ-KR ;
en bas à gauche © A. Terrier.
Figure 20 © A. Terrier.

Figure 21 © Kronos 4D.
Figure 22 en haut : © SABAP-CZ-KR ;
en bas : © A. Terrier.
Figure 23 © A. Terrier.
Figure 24 © A. Flammin et A. Roger (CNRS ArAr UMR 5138).
Figure 25 © A. Terrier.
Figure 26 © A. Terrier.
Figure 27 C. Camerlynck ; C. Flynck ; A. Terrier.
Figure 28 © A. Terrier

II ANALYSE ARCHITECTURALE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ÉDIFICE

Figure II © A. Terrier.
Figures 29-183 © A. Terrier et toute l'équipe de fouille / © SABAP-CZ-KR.

III SYNTHÈSE DES ÉTATS

Figure III © A. Terrier.
Figure 184 Roma G., *Necropoli e insediamenti fortificati nella Calabria settentrionale, I. Le necropoli altomedievali*, Bari, Edipuglia, 2001, pp. 185-188.
Figures 185-186 Corrado M., *Alle origini della chiesa calabrese, la basilica di Botricello*, Regio Calabria, Città del sole Edizioni, 2014, fig. 71, p. 85.
Figure 187 Coscarella A., *Archeologia a San Niceto. Aspetti della vita quotidiana nella fortezza tra XII e XV secolo*, I, Mantova, Societa archeologia, 2004, p 285-294.
Figure 188 Rotili M., Pratillo P., « Archeologia del Castello di Amendolea a Condofuri », in : Uggeri S. P. (éd.), *Archeologia castellana nell'Italia meridionale: bilancie aggiornamenti. IV Conferenza italiana di archeologia medievale (Roma, CNR, 27-28 novembre 2008)*, Palermo, Ufficina di Studi Medievali, 2010, pp. 241-264.
Figure 189 Martorano F., *Chiese e castelli medioevali in Calabria*, Soveria Mannelli, Rubbettino Editore, 1996, fig. 5, p. 80.
Figure 190 Martorano F., *Chiese e castelli medioevali in Calabria*, Soveria Mannelli, Rubbettino Editore, 1996, fig. 1, p. 147
Figure 191 Photographie A. Corsini/© crotoneinforma.it.
Figure 192 © A. Terrier.
Figure 193 © A. Terrier.
Figure 194 Martorano F., *Chiese e castelli medioevali in Calabria*, Soveria Mannelli, Rubbettino Editore, 1996, fig. 9, p. 82/© alparcolucano.it.
Figure 195 Principe I., *Città nuove in Calabria nel tardo Settecento*, Roma, Gargemi Editore, 2001, Pl. VII et XXV.
Figure 196 © A. Terrier.

Résumé, Summary, Sintesi

Selon les sources disponibles, la ville d'Akerentia (ou Cerenzia Vecchia), située dans la province de Crotone en Calabre, est habitée sans discontinuité du IXe au XIXe siècle, avant d'être abandonnée en 1860.

Cette ville apparaît à la fin du IXe siècle en tant que suffragant de la nouvelle métropole de Santa Severina, mais la subite apparition de cette agglomération comme cité épiscopale, sans l'existence d'une occupation antérieure, paraissait peu plausible.

La tradition orale attribuait les ruines en surplomb de la ville à l'ancienne cathédrale San Teodoro, « *il Vescovado* ». Or l'emplacement d'un édifice aussi important, dominant ainsi l'agglomération, les deux accès au promontoire, ainsi que toute la vallée du Lese, suggérait plutôt la présence d'un château. Il s'avèrera que les ruines encore en élévation appartiennent à l'église castrale. Cet ouvrage fait ainsi dialoguer découvertes archéologiques et sources écrites afin de proposer une nouvelle histoire de l'édifice et de cette ville au cœur de la Calabre, dont l'évolution peut être retracée sur près de mille ans.

According to available sources, the town of Akerentia (or Cerenzia Vecchia), located in the province of Crotone in Calabria, was continuously inhabited from the 9th to the 19th century, before being abandoned in 1860.

The town appears in the sources at the end of the ninth century as a suffragan of the new metropolis of Santa Severina, but the sudden appearance of this locality as an episcopal town without the existence of an earlier occupation seemed implausible.

Oral tradition attributed the ruins overlooking the town to the ancient cathedral of San Teodoro, "il Vescovado". However, such an important building, dominating the town, the two entrances to the promontory and the entire Lese valley, suggested the presence of a castle. It turns out that the ruins still standing belong to the castle church. This book brings together archaeological discoveries and written sources to offer a new history of the building and of this town in the heart of Calabria, whose development can be traced back almost 1000 years.

Secondo le fonti disponibili, la città di Akerentia (o Cerenzia Vecchia), situata in provincia di Crotone in Calabria, fu abitata ininterrottamente dal IX al XIX secolo, prima di essere abbandonata nel 1860.

La città apparve alla fine del IX secolo come suffraganea della nuova metropoli di Santa Severina, ma l'improvvisa comparsa di questo insediamento come città episcopale senza l'esistenza di una precedente occupazione sembrava poco plausibile.

La tradizione orale attribuiva le rovine che sovrastano la città all'antica cattedrale di San Teodoro, "il Vescovado". Tuttavia, un edificio così importante, che domina la città, i due accessi al promontorio e l'intera valle del Lese, faceva pensare alla presenza di un castello. Si scopre che le rovine ancora in piedi appartengono alla chiesa del castello. Questo libro riunisce scoperte archeologiche e fonti scritte per offrire una nuova storia dell'edificio e di questa città nel cuore della Calabria, il cui sviluppo può essere fatto risalire a quasi 1.000 anni fa.

Notes

Le site d'Akerentia

1 Toubert, Besc, Racine, 1989.
2 Von Falkenhausen, 1978 ; 2007.
3 Martin, 1993 ; 2014.
4 Guillou, 1969 ; 1976 et 1978.
5 Guillou, 1963 ; 1967 ; 1968 ; 1972 ; 1974 et 1996.
6 Voir bibliographie pour une liste non exhaustive de tous les travaux de l'auteur.
7 Flambard Hericher, Noyé, 1976 et 1979 ; Noyé, 1980 ; 1981 et 1988.
8 Bougard, Noyé, 1989 ; Noyé, 1997.
9 Noyé, 1993 ; Noyé *et al.*, 1993.
10 Hesse, Bougard, Noyé, 1988 ; Cirelli, Lo Mel, Noyé, 2003 ; Cirelli, Noyé, 2013.
11 Les recherches d'Andrea Pesavento sont principalement publiées dans des journaux locaux ou sur le site internet (www.archiviostoricocrotone.it), régulièrement mis à jour. Que M. Pesavento soit ici remercié pour les échanges que nous avons pu avoir au sujet de ses travaux et de cette recherche.
12 Aragona, 1989.
13 Martin, Noyé, 1989a, p. 347 ; Delogu, 1989.
14 Burgarella, 2003 et 2006 ; Chalandon, 1901, 1905 ; Duchesne, 1905 ; Gay, 1904 ; Guillou, Laurent, 1960 ; Guillou *et al.*, 1983 ; Martin, 2001 et 2005 ; Martin, Noyé, 1988 ; 1989a ; 1989b ; 1991 ; 2001 et 2005 ; Menager, 1958 ; 1959a ; 1959b ; 1959c et 1959d ; Noyé, 1992 ; 1998a ; 1998b ; 2000 ; 2001 ; 2015a et 2021 ; Peters-Custot, 2005 et 2012 ; Principe, 2001 ; Prigent, 2002 ; Teti, 2004 ; Toubert, Bresc, Racine, 1989 ; Zinzi, 1998.
15 Medaglia, 2010 ; Spadea, 1998, pp. 29-48.
16 Seule la poursuite des investigations archéologiques pourra apporter des éléments de réponse à cette problématique.
17 Gignoux, 1909 ; Medaglia, 2010 ; Tomas, 1966 ; Sion, 1928. Et concernant les tremblements de terre et la modification du paysage : Bernaudo, 1639 ; Carbone Grio, 1884 ; Postpischi, 1985 ; Sergi, 2009 ; *Annales de géographie*, 1905.
18 Lococo, 1997.
19 Givigliano, 1986, pp. 91-95 ; Cortese, 1984 ; Noyé, 1998a, p. 69.
20 Miller, 1916 ; Weber, 1976.
21 Cuntz, 1929.
22 Schnetz, 1940.
23 Pinder, Parthey, 1860.
24 Crogiez, 1990 ; Costamagna, 1991.
25 Crogiez, 1990, pp. 405-430.
26 Noyé, 1992, p. 287, fig. 1 et p. 299 et n. 147.
27 Givigliano, 1986, p. 77.
28 Russi, 1988.
29 Noyé, 2015a.
30 Taliano-Grasso, 1993, pp. 19-34.
31 Noyé, 1988, p. 70.
32 Amari, Schiaparelli, 1883, p. 128 ; Pedio, 1994, p. 21.
33 Medaglia, 2010, p. 100, fig. 55 et pp. 105-109.
34 Restons toutefois prudents avec cette affirmation, car il a été prouvé dans certaines régions, notamment dans le sud de la France, que les installations et les habitats alto-médiévaux, ruraux et/ou dispersés, étaient parfois loin des axes routiers. Communication de Franck Brechon lors d'une table ronde sur la place de l'habitat dans la construction de l'espace rural médiéval le 19 janvier 2018 à Nice.
35 Spadea, 1984.
36 Guzzo, 1994 ; Noyé, 1988, p. 61, n. 8.

[37] Noyé, 2001 ; Spadea, 1991. Voir également la publication récente de la thèse de Marc Duret : Duret, 2023.
[38] Noyé, 1988, p. 81.
[39] Noyé, 1992, p. 284.
[40] Noyé, 1983a, p. 133.
[41] Guichard, 1983 ; Martin, Noyé, 1988 ; Noyé, 1988 ; Sion, 1928.
[42] Noyé, 2021, pp. 240-241 ; Noyé, 2014, pp. 361-363 ; Pitarakis, 1998.
[43] *Gu. Goth.* III, 18 ; Martin, Noyé, 1988, pp. 227-228 ; Noyé, 1992, p. 280 ; Noyé, 2015b ; 2015a ; Ravegnani, 1983.
[44] Noyé, 2021 ; 2015a, pp. 340-341.
[45] Noyé, Raimondo, Ruga, 1998.
[46] Noyé, 2021, p. 444.
[47] Stratos, 1982 ; Dubois, 1976.
[48] Noyé, 1991 ; 1992 ; 1996 ; 2014 ; 2015a ; 2015b.
[49] Spadea, 1998.
[50] Voir *infra* I.1.3. La métropole de Santa Severina.
[51] Settis, 1978 ; Noyé, 2021 ; 1998a, p. 94 ; Spadea, 2005 ; Russo, 1947, p. 5.
[52] Noyé, 2020.
[53] Prigent, 2002.
[54] Dans le dernier quart du IXe siècle, l'Empire byzantin récupère ses anciens territoires constituant un vaste ensemble divisé en deux thèmes : la Longobardie et la Sicile. Le thème de Longobardie occupait l'actuelle Pouille et avait pour capitale Bari. Il sera rebaptisé en catépanat d'Italie en 960. Le thème de Sicile comprenait l'extrémité de la péninsule et le Salento, il ne prend le nom de Calabre qu'au Xe siècle lorsque la Sicile est définitivement perdue, la capitale deviendra alors Reggio. Concernant l'histoire et l'évolution des thèmes, voir : von Falkenhausen, 1978 ; Martin, 1992 ; 2005 ; Martin, Noyé, 1991, p. 27, n. 1.
[55] Martin, 1983 ; 1984b ; 1993.
[56] Martin, 1985b ; Bazzana, 1983.
[57] Cirelli, Lo Mele, Noyé, 2003.
[58] Selon Ghislaine Noyé, plus de la moitié des *chôria* connues au XIe siècle sont déjà mentionnées au IXe siècle (Noyé, 2021, p. 13 ; *CAG* III).
[59] Noyé, 2020.
[60] Martin, Noyé, 1988, p. 231 ; Noyé, 2020.
[61] Noyé, 2020.
[62] Noyé, 2020. Pour plus d'informations sur ces fortifications : Lefort, Martin, 1983 ; Martin, Noyé, 1988 ; Noyé, 2000.
[63] *CAG* III.
[64] Martin, Noyé, 1988 ; Noyé, 1988.
[65] Martin, Noyé, 1988 ; Lefort, Martin, 1983.
[66] Martin, Noyé, 1991, p. 45.
[67] Bouras, 1981, p. 624 ; Foss, 1976, pp. 53 ss.
[68] Nous verrons que pour Akerentia, un texte du XVe siècle fait mention d'une enceinte en ruine (fig. 6).
[69] Martin, Noyé, 1991, pp. 48-49, n. 90-91-92. À Akerentia, le reste du montant méridional de la porte sud et du montant occidental de la porte nord du site sont encore en partie visibles en 2016, mais l'encadrement de la porte nord est aujourd'hui effondré en raison de l'infiltration de puissantes racines de figuiers.
[70] Malaterra I, 37, p. 24 pour Squillace ; Malaterra II, 23, p. 37 pour Milet.
[71] Noyé, 1979, p. 222 ; Malaterra I, 24, p. 20, pour *Scalea : Idem castrum obsessum vadit, et olivetas et vineas, quae urbi contigua erant vastat.*
[72] Noyé, 2021.
[73] Noyé, 1979, p. 222.
[74] *Ibid.*
[75] Malaterra I, 16, p. 16.
[76] Noyé, 2020.
[77] Decarreaux, 1976.
[78] Noyé, 1980, p. 615 ; Trinchera, 1865, n° XV, pp. 15-16.
[79] *CAG* IV, pp. 179-180, 194 ; Noyé, 2020, p. 19. D'autres indices d'activités métallurgiques sont attestés par les recherches archéologiques à Squillace et Scribla : Martin, Noyé, 1991, p. 59, n. 176.
[80] Noyé, 2020. Selon l'auteur, l'utilisation du tari arabe dans le calcul des sommes dues au Brebion de Reggio pour la vente de soie, de fer et peut-être de blé, démontre des échanges avec l'Afrique.
[81] Martin, Noyé, 1989b, p. 589 ; Kaplan, 1992, p. 333.
[82] Martin, Noyé, 1989b, p. 575 ss.
[83] Martin, Noyé, 1989a ; 1991, p. 37.
[84] À propos de ce terme, voir : Noyé, 1983a et la discussion pp. 141-143.
[85] Delogu, 1989 ; Martin, Noyé, 1989 ; Pesez, Noyé, 1989.

[86] Noyé, 1988, pp. 135-138.
[87] Noyé, 1996.
[88] L'évêque Gaudentius est cité en 465 et à la fin du Ve siècle : *IP* X, pp. 55-57.
[89] *IP* X, pp. 150-151.
[90] Noyé, 1996 : sans doute mentionné avec Vibona en 496.
[91] *IP* X, p. 103.
[92] Noyé, 1992, p. 294.
[93] Gay, 1904 ; Noyé, 1998b.
[94] Noyé, 1988, pp. 98-99.
[95] À Crotone, un évêque est attesté dès 649.
[96] Duchesne, 1973, p. 439 ; Minasi, 1896.
[97] Noyé, 1992, p. 295 ; Mansi, 1765, XI, 302, 773.
[98] Duchesne, 1973, p. 445.
[99] Prigent, 2002.
[100] Darrouzes, 1981.
[101] Prigent, 2002.
[102] Auzepi, 2005 ; Grumel, 1951 ; Darrouzes, 1981, pp. 53-78, spéc. p. 54. Nicolas Mystikos était le patriarche de l'Église orthodoxe au début du Xe siècle.
[103] Gay, 1900, pp. 242 ss. ; Prigent, 2002, p. 943.
[104] *Hagia Kuriakè* est la refondation de Locres qui deviendra Gerace.
[105] Duchesne, 1973, pp. 446-447.
[106] Duchesne, 1973, p. 447.
[107] Darrouzes, 1981, p. 287, l. 673-677.
[108] Gelzer, 1890. Reggio, p. 77 et Santa Severina, p. 82.
[109] Duchesne, 1973, pp. 448-454.
[110] Le cardinal Censio Savelli deviendra le Pape Honorius III (1216-1227).
[111] Duchesne, 1973, p. 453.
[112] N° 138 d'A. Guillou (1996, pp. 149-150), qui remarque que ce statut est une charge appartenant au service personnel de l'empereur dont le titre est attesté du IXe au XIe siècle.
[113] L'inscription se trouve sur un bloc de calcaire encastré dans un mur. Elle n'est malheureusement plus visible aujourd'hui.
[114] Guillou, 1996, n° 139 et pp. 150-151. L'inscription peu lisible est gravée sur un bloc de pierre molle (tendre ?) encastré dans un mur.
[115] Selon Grumel : « L'indiction, cycle institutionnel de quinze ans, est l'un des moyens chronologiques les plus fréquents au Moyen Âge, principalement en Orient. Sans valeur quand elle est seule exprimée, elle est extrêmement précieuse quand elle accompagne une autre date (règne d'un prince, ère mondiale, etc.) qu'elle sert alors à déterminer. L'indiction byzantine ou constantinopolitaine est dite aussi constantinienne parce qu'elle est attribuée à Constantin. Sa première période a commencé en septembre 312, le 1er septembre. Ce début d'année indictionnelle est celui que l'on voit en usage dans les actes, les inscriptions et chez les chronographes. » (1954, p. 128)
[116] Prigent, 2002, pp. 944-945 ; Minuto D., 1994, p. 9.
[117] Prigent, 2002, p. 945.
[118] Prigent, 2002, pp. 939 ss.
[119] Les numéros indiqués sont les numéros d'inventaire du musée de Reggio.
[120] Cheynet, Morrisson, 1990.
[121] Prigent, 2002 ; Darrouzes, 1981, pp. 20-33 et p. 232.
[122] Auzepy, 1997, pp. 218-219.
[123] Auzepy, 1997, p. 219, n. 189.
[124] Laurent, 1964 ; Gay, 1904.
[125] Guillou, 1996, Santa Severina n° 136-141, pp. 146-152.
[126] Guillou, 1996, n° 137 et pp. 147-148. L'inscription court autour du chapiteau sud-ouest en marbre (le seul), monté sur une colonne antique.
[127] Guillou, 1996, n° 136 et pp. 146-147. L'inscription se trouvait sur le chapiteau nord en calcaire (aujourd'hui illisible), reproduit par Paolo Orsi (1929, p. 198).
[128] Prigent, 2002, pp. 942-944.
[129] Spadea, 1998. Les fouilles archéologiques menées au château de Santa Severina entre 1993 et 1996 confirment la présence d'un habitat à partir du VIIIe siècle avec le développement jusqu'à sa forme actuelle, après les travaux de restauration de la surintendance.
[130] Prigent, 2002.
[131] Noyé, 2021.
[132] Noyé, Raimondo, Ruga, 1998.
[133] Spadea, 1991.
[134] Prigent, 2002, p. 946.
[135] Corrado, 2014, p. 142.
[136] Settis, 1978 ; Noyé, 1998a, p. 94 ; Noyé, 2021 ; Spadea, 2005 ; Russo, 1947, p. 5.
[137] Hervé-Commereuc, 1995 ; Noyé, 1980.
[138] Abenavoli, 2014, pp. 96 ss. ; Martin,

Noyé, 2001.

139 *Aimé du Mont-Cassin* VII, 18, p. 311.

140 Pesavento 1998b. Geoffroi de Malaterra, moine bénédictin, est un chroniqueur normand du XIe siècle, chargé par le comte de Sicile Roger d'écrire sa biographie.

141 Spadea, 2005, p. 12. Lors du synode de Melfi en 1059, le Pape donne le titre de duc de Pouille, de Calabre et de Sicile à Robert Guiscard.

142 Pesavento, 1998b.

143 Spadea, 1998 ; 2005.

144 Ughelli, 1721, col. 473-475.

145 Voir *infra*, I.1.4.2 L'époque normande (XIe-XIIIe siècle).

146 Duchesne, 1973, p. 453.

147 Russo, 1974, n. 390.

148 Gay, 1900, p. 254 ; Trinchera, 1865, pp. 231, 280 et 326.

149 Russo, 1982, p. 348 ; Aragona, 1989, pp. 88-89 ; Pesavento, 2004 (parte terza). Cependant, grâce à l'arrivée par vagues d'immigrants albanais au XVe siècle, et malgré la persécution exercée par l'Église catholique, les habitants gardent le rite grec qui est encore pratiqué au début du XVIIe siècle.

150 Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Russo, 1974-1995, I, n. 1395-1396-1404-1406-1407-1468.

151 Scalise, 1976, pp. 376 ss.

152 Duchesne, 1973, p. 453.

153 Pesavento, 1998b.

154 Aragona, 1989 ; Frasca, 2001 ; Maone, 1961 ; Russo, 1947 ; Teti, 2004.

155 Cependant, l'auteur ne confronte jamais son travail sur les sources avec les recherches de terrain. Nous avons également remarqué qu'il omettait parfois certaines informations concernant la cathédrale San Teodoro. Ces renseignements sont retrouvés dans l'ouvrage de Giuseppe Aragona (1989).

156 Maone, 1961, p. 60.

157 Orsi, 1912, pp. 282-284.

158 Orsi, 1929, p. 27.

159 Noyé, 1988, p. 109 ; *Gu. Goth.* III, 18.

160 Maone, 1961, p. 61.

161 Noyé, 2001.

162 Malaterra V, 16, p. 94 ; Noyé, 1980, pp. 608-609. Geoffroi de Malaterra, moine bénédictin, est un chroniqueur normand du XIe siècle, chargé par le comte de Sicile Roger d'écrire sa biographie.

163 Malaterra V, 16, p. 94.

164 *Op. cit.*

165 Malaterra, index pp. 136-137.

166 Malaterra V, p. 123.

167 Fiore, 1743, p. 282 ; Russo, 1974, n. 160.

168 *IP* X, p. 129 ; De Luca, 2008, p. 237. Dans cet ouvrage, la date mentionnée pour cet événement est 1090. Il s'agit de toute évidence d'une erreur du copiste, car la mention de l'archevêque de Santa Severina, Constantin atteste bien que nous parlons du même événement. Et cela n'a pu se passer en 1090, puisque Constantin est archevêque seulement à partir de 1099.

169 Russo, 1974, I, n. 289.

170 Aragona, 1989, pp. 80-81 ; Trinchera, 1865, pp. 231, 280, 326, 357 et 373 ; Flambard Hericher, 2001.

171 Russo, 1974, n. 552.

172 Greco, 2005, p. 25. Lure Vetere se situe un peu plus au nord de l'actuel San Giovanni in Fiore.

173 Fonseca, Roubis, Sogliani, 2007. Le cloître et l'aile nord ont fait l'objet de fouilles archéologiques par la surintendance pour les biens archéologiques de la Calabre en 2007 et 2008.

174 Maone, 1961, p. 58.

175 Ughelli, 1721, pp. 500-501 ; Russo, 1974, n. 606-650-765-769.

176 Porsia, 2001, pp. 157-160.

177 Pesavento, 2004 (parte seconda), n. 5 ; Aragona, 1989, p. 173.

178 Maone, 1961, p. 69, n. 5 ; Pardi, 1921, pp. 39-40.

179 Pesavento, 2004 (parte seconda), n. 21.

180 Pesavento, 2004 (parte seconda).

181 Carucci, 1932, pp. 6-7.

182 Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Russo, 1974, n. 1495.

183 Russo, 1974, n. 1270-1274 ; Pesavento, 2004 (parte seconda). Il s'agit notamment des frères Ruggero et Lucifero Stefanizia, l'un archevêque de Santa Severina, l'autre évêque d'Umbriatico ainsi que les évêques de Strongoli et de Crotone qui avaient pris le parti des Angevins.

184 Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Minieri Riccio, 1876a, p. 520.

[185] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Maone, 1969, pp. 14-15.
[186] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Maone, 1969, p. 14 ; Scalise, 1976, p. 312.
[187] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Maone, 1969, pp. 14-15.
[188] Maone, 1969, p. 14 ; Aragona, 1989, pp. 175-176.
[189] Maone, 1969, p. 14 ; Aragona, 1989, pp. 175-176.
[190] Pesavento, 1998a.
[191] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Minieri Riccio, 1876b, p. 99.
[192] *Op. cit.*
[193] Pesavento, 2004 (parte seconda). À propos de la famille Ruffo de Calabre, voir Pollastri, 2001.
[194] Scalise, 1976, pp. 376 ss.
[195] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Zangari, 1940, p. 138.
[196] Pesavento, 2004 (parte seconda). Plusieurs de ces tours aragonaises sont encore visibles aujourd'hui le long de la côte ionienne, dont celles de Capo Colonna, Scifo ou Melissa.
[197] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Maone, 1963, pp. 318-324.
[198] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Zangari, 1940, p. 138.
[199] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Maone, 1963, pp. 318-324.
[200] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Mazzoleni, 1944 ; Brice, 2002, pp. 180-187.
[201] Trinchera, 1874, pp. 222-223.
[202] De Luca, 1986, pp. 57-85.
[203] Scalise, 1976, p. 292.
[204] Maone, 1963, p. 320.
[205] Aragona, 1989, pp. 191-192.
[206] Aragona, 1989, pp. 193-194, 217.
[207] Pesavento, 2004 (parte terza).
[208] Selon un document portant sur la taxation des foyers : Pesavento, 2004 (parte terza).
[209] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1589.
[210] Pesavento, 2004 (parte terza).
[211] *Op. cit.*
[212] Scalise, 1976, p. 443 ; Russo, 1977, n. 16924.
[213] Aragona, 1989, p. 194.
[214] Fiore, 1691, pp. 232-233 ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1605.
[215] Aragona, 1989, p. 200.
[216] Aragona, 1989, pp. 194-201.
[217] Russo, 1977, n. 395.
[218] Pesavento, 2004 (parte terza) ; Napolitano, 1981, pp. 127-129.
[219] Les terrages et les décimes sont des redevances levées par les seigneurs sur les produits de la terre et les revenus ecclésiastiques.
[220] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin*, 1589 ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin*, 1605.
[221] Pesavento, 2013 ; Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin*, 1560.
[222] Pesavento, 2013. Dans cette armoire, aménagée dans ce qui semble être une fenêtre obturée, se trouvent plusieurs objets : une cassette en bois de hêtre contenant une « busciola » dorée, très ancienne et couverte d'un voile ; deux boîtes d'olive renfermant dans l'une, des reliques de saints, et dans la seconde, d'autres reliques ainsi que des parchemins roulés. Il y a également une autre boîte en bois avec les restes d'une croix, et trois récipients en étain, dont deux sont remplis d'huile, quant au dernier, il contient le sacrement pour les baptêmes.
[223] Le terme utilisé par Pesavento est : « *solpita* ». Nous nous posons la question de savoir si l'auteur a traduit correctement le terme, car nous imaginons assez mal une gravure de la vierge directement sur le parement qui est d'assez mauvaise qualité. Peut-être s'agissait-il d'une peinture sur enduit ?
[224] Pesavento, 2013.
[225] Dans la sacristie, plusieurs objets sont signalés, dont deux croix, un encensoir et trois gobelets en argent, un gobelet en étain, une mitre ornée de perles et d'or, une croix pectorale en argent, des vêtements pontificaux, etc.
[226] Aragona, 1989, p. 200.
[227] Pesavento, 2010.
[228] Pesavento, 2004 (parte terza) ; Napolitano, 1981, pp. 127-129 ; Aragona, 1989, p. 200.
[229] Pesavento, 2004 (parte terza).
[230] Pesavento, 2004 (parte terza) ; Russo, 1978, IV, n. 21754.
[231] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1589 ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1605.
[232] Aragona, 1989, p. 202 ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1589.

[233] Pesavento, 1998a. Pour ces informations, Pesavento a omis de mentionner la source.
[234] Aragona, 1989.
[235] Aragona, 1989, p. 204 ; *Rel. Lim. Geruntin, Cariaten.*, 1602. La date d'introduction du culte de San Teodoro, un martyr oriental, dans la région pourrait s'expliquer par la venue de colonies de moines et des réfugiés grecs à partir du VIe siècle.
[236] Pesavento, 2004 (parte terza), n. 101 ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1616.
[237] Aragona, 1989, pp. 205-206 ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1621 ; *Enc. Eccl.* IV, p. 200 ss.
[238] Di Somma, 1641.
[239] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1616. Nous pouvons supposer que toutes ces descriptions négatives de l'évêque Gesualdo sont probablement un peu exagérées, justifiant ainsi le fait que la résidence à Cariati est de bien meilleure qualité et mieux adaptée à son rang.
[240] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1621.
[241] Aragona, 1989, p. 205.
[242] Comme il ne reste normalement plus que la cathédrale dans la ville de Cerenzia, nous supposons que la mention de plusieurs églises est à comprendre avec celles dont l'évêque doit s'occuper dans son évêché de Cariati.
[243] Russo, 1982, p. 181.
[244] Pesavento dit à propos de ce passage : « egli ne costruì una nuova dalle fondamenta. » C'est-à-dire qu'il détruit complètement le palais épiscopal, depuis le niveau du sol.
[245] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1637.
[246] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1637.
[247] Aragona, 1989, p. 207.
[248] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1637 ; 1640 ; 1643 et 1654.
[249] Di Somma, 1641.
[250] *Op. cit.*
[251] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1659.
[252] Pesavento, 2000.
[253] Il s'agit certainement de l'église Santa Maria mentionnée dans la visite de 1560.
[254] Pesavento, 2000. Il s'agit très probablement du bâtiment appelé aujourd'hui *Casa del principe* en contrebas de l'église San Teodoro. Voir *infra* I.2.6 2007 – Fouille de la *Casa del Principe*.
[255] Pesavento, 2000 ; Russo, 1983, n. 36838, 36845.
[256] Pesavento, 2000 ; Atto del notaio Marcello Jaquinto di San Giovanni in Fiore del 12 ottobre 1683, ff. 26v-29, Arch. Stat. CS. Un acte notarié de cette même année mentionne un échange de terres entre le baron de Cerenzia Vincenzo Rota et Petruzza Rota qui doit verser 15 carlini payables directement à cette église.
[257] Pesavento, 2000.
[258] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1679 et 1682.
[259] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1678.
[260] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1685 et 1687.
[261] Aragona, 1989, p. 219.
[262] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1616 et 1659.
[263] Aragona, 1989, pp. 233. Un décret du 4 mai 1811 élève Casino comme commune indépendante et un autre décret datant du 20 mars 1950 change le nom de cette ville en Castelsilano.
[264] Aragona, 1989, pp. 219-221, 233-235. La commune de Cerenzia conserve un sceau en bronze de 53 mm figurant saint Georges, datant du XVIIe-XVIIIe siècle (Orsi, 1929, p. 226, voir fig. 9).
[265] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1705.
[266] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1705.
[267] Pesavento, 1998a.
[268] Pesavento, 1998a ; Russo, 1994, p. 233 ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1769.
[269] Galasso, 1967, p. 191.
[270] Aragona, 1989, p. 276.
[271] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1725 ; 1738 et 1733.
[272] Cette information est curieuse puisque le couvent des dominicains est fermé depuis 1652. Il n'est censé rester que le couvent des franciscains.
[273] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin,* 1753.
[274] Pesavento, 1998a ; Russo, 1994, 233 ;

Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin, 1769.

[275] *Annales de géographie*, 1905.

[276] Baratta, 1910, pp. 377-383 ; Aragona, 1989, pp. 276-277.

[277] Aragona, 1989, p. 288 ; Cingari, 1978, pp. 313-316.

[278] Aragona, 1989, pp. 280-282 ; Lucifero, 1983, p. 138 ; 263.

[279] Aragona, 1989, p. 296.

[280] Aragona, 1989, pp. 242-242 ; Izzo, 1965, p. 233.

[281] Russo, 1994, 233 ; Scalise, 1976, p. 279.

[282] Teti, 2004, pp. 489-541. Information donnée par les habitants.

[283] Le saint est alors représenté coiffé d'un casque surmonté de sept plumes rouges symbolisant chacune des langues du dragon à sept têtes. Il a probablement été exécuté afin de remplacer les représentations antérieures perdues dans le grand tremblement de terre de 1783.

[284] Aragona, 1989, Pl. 5, 12 et 13.

[285] Orsi, 1929, p. 232.

[286] Orsi, 1912a.

[287] Corrado, 2012, p. 149.

[288] Corrado, 2012, fig. 2, p. 169.

[289] Lococo, 1997.

[290] Pour des informations plus détaillées sur l'extraction et la gestion des ressources géologiques, nous renvoyons le lecteur à ces ouvrages : Cortese, 1984 ; Lena, 2003 ; Medaglia, 2010, pp. 7-17 ; Rende, 2015.

[291] Rende, 2015.

[292] Medaglia, 2010, p. 11.

[293] Rende, 2015 ; Caldora, 1960, p. 269.

[294] Rende, 2015, n. 47 à 49.

[295] Napolitano, 1981, p. 92. Un poète du XIe-XIIe siècle, Guglielmo di Puglia, parle de la production de miel à Cerenzia, un miel si bon qu'on l'appelait le « *quasi Melificium* ».

[296] Martin, Noyé, 1989b, pp. 575-577, n. 95, 96 et 98.

[297] *Op. cit* ; *CAG* IV, p. 43 (= 177) et p. 56 (= 184).

[298] Martin, Noyé, 1989b, pp. 578-580 et n. 109.

[299] Lococo, 1997.

[300] Orsi, 1929, pp. 224-227. Ce chapiteau a aujourd'hui disparu.

[301] Borchia, 2006 : dans les tombes dites *alla cappuccina*, le corps est disposé directement dans le sol ou sur une surface constituée de briques ou de tuiles, couvert de tuiles ou de briques disposées par paires pour former la couverture. La section de ce type de sépulture est triangulaire.

[302] Medaglia, 2010, p. 145. Cependant, les tombes *alla cappuccina* se retrouvent depuis l'époque pré-romaine jusqu'au haut Moyen Âge, et Salvatore Medaglia ne présente ni photo, ni dessin qui étayerait sa proposition de datation.

[303] Alessio, Manuel, Marra, 1997, vol. 3, p. 1.

[304] Pour l'analyse macroscopique, nous avons pris en compte la couleur, la dureté, le liant, l'homogénéité, la compacité, la charge (sable, granulométrie, inclusions) et le traitement de surface. Cette étude nous a permis de proposer des équivalences dans des maçonneries disjointes et nous a aidé dans la proposition du phasage des structures. Ce type d'analyse n'est que l'un des éléments à considérer dans l'étude du bâti et ne saurait être utilisée seule.

[305] Les informations évoquées dans ce chapitre sont tirées des panneaux didactiques mis en place sur le site par la Surintendance en 2010. Le rapport de fouilles est malheureusement introuvable et nous n'avons donc aucune datation et aucun phasage de l'évolution de ce bâtiment.

[306] Informations données par Antonello Lopetrone, architecte en charge des restaurations.

[307] Nous tenons ici à remercier chaleureusement Antonello Lopetrone pour les riches discussions sur le terrain, mais aussi pour sa disponibilité et son grand intérêt dans l'étude archéologique engagée dans cette recherche.

[308] Alessio, Manuel, Marra, 1997, 3, pp. 13-28.

[309] Le nom *Casa del Principe* vient de la tradition orale en raison la taille importante de l'édifice.

[310] Marino, 2007.

[311] Pesavento, 2000 ; Russo, 1977, n. 16924, 36838, 36845 ; Scalise, 1976, p. 443.

[312] Baumer, 2011.

[313] Cette information nous a été communiquée par les habitants de la ville.

[314] Baumer, Marino, 2014.
[315] Communication orale du géologue Pierre Gex.
[316] En janvier 2018, le mur M1015 qui présentait une forte inclinaison depuis de nombreuses années a fini par s'effondrer dans la pente sud après un hiver rigoureux (problème de gélifraction) et des vents violents.
[317] L'étude du mobilier, qui ne fait pas l'objet d'un chapitre différencié, est intégrée directement dans la description des états correspondants. Pour des raisons de temps, seul le mobilier apportant des informations sur la datation des phases a pu être étudié.
[318] À la suite des différentes campagnes, plusieurs rapports ont été rédigés : Camerlynck, Terrier, 2016 ; Terrier, 2016 ; 2017 ; 2020 ; Terrier *et al.*, *20*17 ; Terrier *et al.*, 2018.
[319] Ces ouvrages renvoient à une bibliographie plus complète sur le sujet : Parron, Reveyron, 2005 ; Reveyron, 2002, pp. 26-53 ; Bessac *et al.*, 2004.
[320] Les centaines et milliers ont été retirés des désignations d'UC pour ne pas avoir de numéros trop longs et ne pas alourdir les planches.
[321] Flammin, 2013. Cette technologie est utilisée dans les travaux météorologiques, d'étude des sols, d'étude des mouvements de l'eau, de cartographie, d'urbanisme, de robotique, etc.
[322] La fragilité des structures du bâtiment et la nature du terrain rendent malheureusement impossible et dangereuse la pose d'échafaudages.
[323] Le matériel nous a aimablement été prêté par le laboratoire d'archéologie et d'archéométrie du CNRS-UMR5138 ArAr. Le relevé et le traitement des données ont été réalisés par Anne Flammin et Amélie Roger (Université de Lyon 2, CNRS-UMR5138 ArAr). La condition idéale de relevé est un jour blanc suffisamment clair, mais sans soleil afin de ne pas avoir d'ombre projetée sur les élévations. Les jours pluvieux ou neigeux empêchent tout relevé en raison des interférences avec l'appareil.
[324] Boldo, 2003. La correction de la rotondité de la terre n'est valable que pour les orthophotographies aériennes ou satellitaires.
[325] En temps normal, lors de la saisie du nuage de points avec le scanner 3D, un balayage photographique est réalisé parallèlement afin de fournir des orthophotographies géoréférencées. Le scanner n'étant pas disponible lors de la première campagne sur le terrain, nous avons opté pour un autre procédé.
[326] Il s'agit de la société Kronos 4D basée à Crotone.
[327] Adembri *et al.*, 2015 ; Hénot, 2010 ; Boldo, 2000 ; 2003. En complément, voir l'ouvrage de De Luca, 2006, pp. 165-172.
[328] Camerlynck, Terrier, 2016.
[329] Le relevé et le traitement des données ont été réalisés par Christian Camerlink (CNRS-Métis UMR7619) et Colas Finck, alors doctorant à l'université de Paris Sorbonne.
[330] Cette affirmation n'est évidemment pas valable dans le cas très particulier d'une stratigraphie inversée.
[331] Coutelas, 2005, p. 330.
[332] Palazzo-Bertholon, 1999.
[333] Les mortiers sont principalement composés de chaux avec des inclusions de terres cuites architecturales, des fibres végétales, des éclats de pierre de différentes natures, de petits charbons de bois et parfois des fragments d'enduit.
[334] Voir *supra* I.2.3 1997-1998 – Étude statique et sismique.
[335] Je remercie à cette occasion les différentes équipes composées de Domenico Aiello (2017), Camille Aquillon (2015-2017), Natale Alessi (2017), Alice Borel (2017), Laura Ceccantini (2017), Franck Chaleat (2017 ; 2020), Damien Colomb (2015), Emilie Comes-Trinidad (2017 ; 2020), Audrey Gaillard (2016-2017), Stephen Hart (2017), Céline Girardet (2015), Nathan Piguet (2017), Amélie Roger (2016), Justine Saadi (2015-2016), Pietro et Antonio Siriani (2015-2017) et Saverio Spina (2017).
[336] Je remercie Thierry Teurillat pour m'avoir initiée à ce logiciel.
[337] Terrier, Comes-Trinidad, Chaléat, 2019.
[338] Tous les plans et toutes les stratigraphies sont présentés à la fin de l'ouvrage.
[339] À la suite de ces travaux, nous avons

obtenu la concession pour les deux années suivantes, 2016 et 2017. Pour des raisons de sécurité, nous avons décidé de ne pas rouvrir le sondage B, à l'aplomb du mur M1011 qu'il aurait fallu étayer pour descendre plus profondément.

340 La présentation des méthodes anthropologiques est tirée des deux rapports de fouilles : Terrier *et al.*, 2017, pp. 45-63 ; Terrier *et al.*, 2018, pp. 71-99.

341 Courtaud, 1996.

342 Les datations réalisées dans cette étude ont été opérées par le CEntro di DAtazione e Diagnostic (CEDAD) du département de mathématique et de physique de l'Université du Salento.

II Analyse architecturale et archéologique de l'édifice

1 Le terme « édifice actuel » désigne le bâtiment dans son état de conservation, c'est-à-dire celui d'une ruine dont l'emprise au sol est symbolisée par des traits gris sur les plans.

2 Dégagées sur deux à trois assises, les structures SB13019 et 13056 sont composées de gros blocs de gypse grossièrement équarris et liés avec un épais mortier blanc.

3 Pour des raisons de temps, la SP13059 n'a pas été fouillée. Elle a cependant été protégée et remblayée pour une étude ultérieure.

4 La structure en coffre de dalle de la sépulture est une typologie attestée pour les périodes byzantines des VIe et VIIe (Roma, 2001, pp. 185-189). Nous manquons cependant d'éléments pour aller plus loin dans l'analyse. La fouille de la partie orientale de la tombe devrait apporter plus d'éléments.

5 Il s'agit de la plus ancienne attestation mise au jour sur l'ensemble du promontoire, puisque le mobilier dégagé lors des fouilles de la *Casa del Principe* n'était pas antérieur au XIIIe siècle.

6 Les parements sont agencés avec des moellons de gypse équarris entre 20 et 50 cm de long et 10 à 20 cm de haut régulièrement assisés par des joints variablement pleins et creux de 1 à 3 cm d'épaisseur. À la différence de tous les murs postérieurs, aucune tuile n'est intégrée dans l'appareil de construction.

7 Les murs sud et ouest font entre 70 et 85 cm d'épaisseur, tandis que le mur nord est large de 1,10 m.

8 Nous pouvons cependant affirmer que l'élargissement du mur nord ne compense aucun aléa topographique, puisque le terrain est relativement plat dans cette zone.

9 N'ayant effectué aucune datation sur les ossements de ces sépultures, nous situons la mise en place de ce secteur funéraire avec l'édification du bâtiment A compte tenu des éléments relatifs à la gestion de cet espace funéraire et du fait que les inhumations tiennent compte de la paroi occidentale du mur orienté nord-sud de cette configuration.

10 Les sépultures : SP11121, 11122, 11124, 11132, 11138, 11210, 11220, 11228, 11232, 11239 et 11245.

11 Les dépôts secondaires : DS11135, 11136, 11142, 11214, 11217, 11235, 11241 et 11242.

12 La sépulture SP11228 est la dernière tombe fouillée avant l'arrêt de la dernière campagne, en 2017. Le terrain naturel n'ayant pas été atteint dans cette zone, la nature du sédiment, identique à l'encaissant de toutes les inhumations, suggère une continuité des tombes.

13 Les propositions de provenance ont été faites par Ghislaine Noyé.

14 Le mur M1001 correspond au mur nord du bâtiment C construit lors de la phase 6, après arasement des constructions de cette phase.

15 La structure SB12067 correspond au berceau de la voûte couvrant la cave 2.

16 Les assises de cette maçonnerie ont dans un premier temps été identifiées avec plusieurs numéros d'US en raison de la complexité apparente de ce secteur à la fouille et des fosses de pilleurs qui ont percé plusieurs niveaux archéologiques. Il a vite été évident qu'elles faisaient partie de la même structure.

17 Avant le sondage archéologique, la base de la colonne était apparente et dépassait de la surface du sol de près de 30 cm.

18 Le mur M1019 correspond au mur sud-ouest conservé du bâtiment C

édifié lors de la phase 6.

19 La vue que nous pouvons avoir des UC7.1 et 7.2 ainsi que l'impression de l'existence d'une niche est en réalité un choix des restaurateurs qui ont vraisemblablement souhaité rendre visible le bloc mouluré pris dans l'UC7.1. Cette intervention signifie donc qu'une partie du parement sud du mur M1010 était effondrée avant l'intervention de ces derniers.

20 Nous reviendrons sur le détail de ces sépultures qui ont été inhumées lors de la phase 7.

21 Il n'est cependant pas à exclure que de tels blocs aient été retirés lors du creusement de la fosse tardive FS14094, mais cela semble peu probable.

22 Une inscription est visible sur l'une des faces de la dalle, mais il a été impossible de déchiffrer le texte malgré les tentatives réalisées par frottis ou photogrammétrie.

23 Aucune autre dalle n'a pu être découverte en raison de l'arrêt de chantier de fouille réalisé quelques centimètres plus haut.

24 Aucune structure n'a pu être installée plus au nord en raison d'une importante rupture de pente.

25 Lorsque nous avons ouvert ce secteur de fouille, nous ne nous attendions pas à découvrir de sépultures. En raison d'impératifs de temps et de visites clandestines en notre absence, nous avons dû les fouiller par partie et les prélever rapidement pour éviter les dégradations. À l'heure actuelle, la partie inférieure des individus est encore en place dans la berme. Dès la reprise des fouilles, nous terminerons l'étude de ce secteur et rassemblerons les squelettes de ces différentes inhumations pour une étude complète.

26 La fouille de cette zone n'a pas permis d'aborder les niveaux naturels, il est donc possible que des sépultures plus anciennes soient installées dans les niveaux inférieurs.

27 Voir *supra* II.5.2 Secteur funéraire ouest.

28 La tombe n'a pu être observée que partiellement, car la partie inférieure de l'individu, à partir de l'humérus, est encore prise dans la berme orientale.

29 Spahr, 1982, n° 27 ou 28, p. 180, tav. 22 ; *MEC* 14, n° 483, 484, 484a, p. 652, tav. 26.

30 Spahr, 1982, n° 130, p. 200, tav. 24 ; *MEC* 14, n° 559a, p. 664, tav. 30.

31 La taille des blocs varie de 10 à 50 cm de long pour 3 à 20 cm de haut et 5 à 30 cm de large.

32 Le mur M1016 correspond au mur occidental de l'agrandissement de l'annexe sud lors de l'état 12.

33 Ces grands blocs de gypse mesurent de 30 cm à 1 m de long pour 20 à 40 cm de large.

34 La zone sépulcrale se situe à une altitude moyenne de 528 m et la dalle de gypse la plus basse (SB11651) à 527,32 m d'altitude.

35 Voir *infra* II.10.3.3.2, La tombe quadruple.

36 La niche N1005 est reprise dans une phase postérieure pour créer une nouvelle niche N1006. Voir *infra* II.12.3 Réaménagement de la façade occidentale.

37 Signalons toutefois que la structure SB11007 est installée sur une ancienne maçonnerie SB11078 qu'il est actuellement difficile de replacer dans l'une des phases antérieures d'occupation. Ce mur aurait pu être éventuellement placé avec les maçonneries de la configuration 2, mais les altitudes d'arase ne correspondent pas.

38 La nature de la pierre est la même que pour les UC7.1 et 7.2 du parement ouest du mur M1007 associé à la configuration 4 (Pl. 8). Les blocs utilisés pourraient donc provenir de cet ancien bâtiment B en partie démantelé.

39 Les dimensions des trous de boulins sont d'environ 17 cm de large par 18 cm de haut et ceux-ci sont tous traversants.

40 En effet, la nature engagée du bloc dans l'UC1.19 et le calage réalisé avec de petites pierres dans l'UC1.23 permet d'affirmer que c'est bien la section ouest du mur M1001 qui est construite dans un second temps.

41 Cette dernière dimension correspond à une moyenne et n'est pas valable pour la partie orientale du mur M1001, large de 1,30 m et sur laquelle nous revenons plus loin.

42 Laurent, 2007, pp. 67-72.

[43] Nous verrons dans les aménagements postérieurs qu'avec l'adjonction du parement oriental du mur M1003, les constructeurs ont pallié ce phénomène avec la mise en place du glacis nord, l'UC1.26 (Pl. 1).

[44] Ces deux murs seront modifiés à plusieurs reprises lors des phases 7, 8 et 10.

[45] La tête de mur actuelle du mur M1010 se situe trop en retrait vers l'est pour permettre de trancher cette question.

[46] Un secteur spécifique probablement dédié aux nourrissons a été aménagé contre un petit édifice que nous supposons être une *memoria* lors de la dernière phase (état 14).

[47] Le burin en fer a présenté une forte dégradation et n'a pu être prélevé qu'en une série de petits fragments.

[48] La césure a été comblée, après l'installation du massif SB13003, avec de petites pierres et de nombreux fragments de TCA.

[49] L'UC1.46 correspond à une reprise de maçonnerie réalisée dans le même mouvement constructif, puisqu'elle repose sur l'un des blocs du massif SB13003.

[50] La largeur maximale de la baie a été estimée en positionnant le montant oriental au niveau de la projection en élévation de la structure SB13016.

[51] Ferrini, 2003, pp. 33-34.

[52] L'altitude de la reprise est comprise entre 531,07 m au nord et 531,67 m au sud.

[53] Les ossements de la tombe SP13054 ont raviné dans la fosse FS13010 à la base sud du massif SB13003.

[54] Aucune datation n'a été réalisée sur les ossements de ces sépultures.

[55] Le ou les blocs de margelle qui constituaient la partie nord-est de l'ouverture n'ont pas été retrouvés. Le bloc le plus au nord a dû, pour des raisons de sécurité, être déposé rapidement.

[56] Le même mortier a été utilisé dans la reconstruction du caveau nord (US14029), dans le montant oriental de la réduction de la porte B1024 (SB14004) et dans la préparation US14033 du sol SL14006.

[57] Les dalles SL12043 et 12055 ont été percée par les fosses modernes de pilleurs FS12044 et 12042.

[58] L'absence de dalle de sol en pierre sous ces dalles de mortiers pourrait provenir d'une récupération antérieure.

[59] Pour des raisons de sécurité, ces sépultures n'ont bénéficié que d'études partielles.

[60] Élément d'analyse proposé par Ghislaine Noyé (Bertrand, Vaquer, 2011).

[61] Bertrand, Vaquer, 2011 : exemple de burettes découvertes dans les sépultures de clerc dans une église du Tarn (Fr).

[62] Cette tranchée (TR11667) reperce le sol limoneux (SL11649) ainsi que le manteau argileux grisâtre sous-jacent (US11648), correspondant à la terre cimétériale de la période d'inhumation antérieure de la configuration 4.

[63] Cet espace n'a pas encore été fouillé, mais l'anthropologue estime que ce dépôt secondaire contient les ossements de nombreux individus.

[64] Ce sol est composé de réemplois de carreaux rectangulaires (23,5 × 19 cm) et de briques posées à plat (25 × 12 cm) fixés par une épaisse couche de mortier.

[65] Identification réalisée par Ghislaine Noyé lors de sa venue sur le chantier en juillet 2016.

[66] L'état très fragmentaire des céramiques découvertes dans le comblement de cette sépulture ne permet d'apporter aucune information sur une éventuelle datation.

[67] Ce groupement de sépultures comprend les tombes SP11043, 11046, 11065, 11148, 11151, 11157, 11167, 11171, 11177, 11183 et 11190, ainsi que les dépôts secondaires DS11182, 11184 et 11194.

[68] La tombe SP11171 a été bouleversée par la construction du mur SB11055 lors de la phase 8.

[69] Les pieds de l'individu de la tombe SP11065 seront recouverts lors des travaux de la phase 9 d'une épaisse couche de mortier US11057.

[70] Ce groupement d'inhumations comprend les tombes SP11515, 11519, 11555 et 11569 ainsi que les dépôts secondaires DS11557, 11558 et 11559.

[71] Flambard-Hericher, 2010.

[72] Cette pièce, un *Carlino* en argent, présente sur l'avers le buste du roi couronné, de profil, tourné vers la droite avec la lippe habsbourgeoise et semble porter la cuirasse. Un « *R* » est inscrit

au niveau de sa nuque, sans doute la marque de l'atelier (peut-être le royaume de Naples). Le tour externe de la pièce est frappé de l'inscription : « CAROLVS (IIIII) RO IMP ». Sur le revers, la toison d'or retenue par des lauriers (?) au-dessus d'une rosette est représentée avec l'inscription : « REX ARAGO VTR(IUS) (SI) ET ».

73 *CNI* 19, p. 357. Charles Quint est couronné en 1519, mais n'est représenté avec la barbe qu'à partir de 1530.

74 L'hypothèse de la citerne a été exclue en l'absence de vestige d'enduit hydraulique.

75 Le mur SB11055 est conservé sur 63 cm de hauteur. Les pierres utilisées dans la construction sont équarries et ont des dimensions comprises entre 12 et 47 cm de long et 5 à 13 cm de haut.

76 Les pierres utilisées pour le comblement mesurent 28 à 48 cm de long par 8 à 17 cm de haut.

77 Le mur M1014 correspond au mur occidental de l'annexe sud construit durant la phase 9 et qui viendra couper le mur méridional de cette aile sud.

78 La maçonnerie SB11592 constituant le prolongement oriental du mur M1017 découvert lors des fouilles archéologiques.

79 Lors d'une discussion avec Antonello Lopetrone, l'architecte responsable des restaurations de 1999, une arase de mur maçonné était apparue lors d'un nettoyage du sol entre les murs M1012 et M1007, à l'emplacement de ce qui pourrait être le prolongement des murs M1005 et 1015. Malheureusement il n'existe aucune photographie de cette observation.

80 Voir *infra* II.12.2 Particularités de construction de l'annexe sud.

81 Voir *supra* II.10.3.3.1 Les inhumations du secteur funéraire sud-ouest.

82 Nous n'avons à ce jour pas connaissance de constructions mixtes (bois et pierre) pour ce type d'édifice, mais l'analyse du parement oriental du mur M1003 ne supporte aucune autre hypothèse. Seule une prospection archéologique dans cette zone nous apportera les réponses à ces questions.

83 Ces ressauts sont situés à 529,73, 532,38 et 533,89 m d'altitude.

84 Il recouvre les sépultures SP13038 et 13059 et s'appuie sur l'ancienne construction circulaire de la première configuration, mais vient également chemiser la partie orientale du parement nord du mur M1001 (UC1.20) et s'appuyer sur le massif quadrangulaire SB13003 édifié lors de la phase 7.

85 Notons que pour l'altitude des niveaux de circulation, une marge de 10 cm a été ajoutée à la côte supérieure du trou de poutre le plus haut de chaque série afin de prendre en compte une mise en œuvre standard d'un plancher : pose de solive perpendiculairement aux poutres, puis d'un plancher sur solives, soit une épaisseur supplémentaire comprise entre 10 et 15 cm en moyenne.

86 La partie supérieure du mur M1004 étant effondrée, aucun trou de poutre lié au deuxième niveau de plancher n'a pu être mis en évidence.

87 Les trois fragments de stucs sont légèrement incurvés à l'intérieur et étaient de toute évidence moulés pour décorer un pilastre ou une petite colonne. Le décor, uniquement végétal, est formé de feuilles d'eau posées les unes sur les autres.

88 Nous verrons que l'état actuel du mur M1014 correspond à une réduction réalisée lors de la phase 12.

89 La voûte est construite avec des briques d'un module de 24 cm de long par 11 cm de large et 6 cm de hauteur.

90 La panne sablière repose sur le mur gouttereau de l'aile sud (mur méridional).

91 La hauteur de conservation du mur M1019 ne permet pas de connaître les modalités de maintien de cette faîtière qui devait est installée contre le parement sud de ce mur.

92 Pour des raisons que nous ignorons, la hauteur des marches de cet escalier est irrégulière et varie *crescendo* de 10 cm pour la première marche à 20 cm pour la dernière. La question se pose alors d'un revêtement supérieur égalisant ces hauteurs pour un meilleur confort de circulation.

93 La section nord de cette seconde marche a aujourd'hui disparu, mais il est fort probable qu'elle reposait également sur

l'arasement de la maçonnerie SB11052, pendant nord de la structure SB11572 arasée dans le même temps.

94 Ce niveau provient probablement de la terre remuée plus à l'ouest lors de cette phase de travaux où des sépultures avaient déjà été perturbées, ce qui expliquerait les fragments d'ossements.

95 Le fragment de sol SL11068, découvert au-dessus de la sépulture SP11028 (phase 8), fait partie de ce même niveau de circulation ; la différence de niveau de près de 12 cm s'expliquant par l'installation du mur M1021 dans une phase postérieure (phase 14). La masse de la construction a affaissé cette couche de mortier rendue fragile par le vide créé par la décomposition de l'individu de la tombe.

96 Nous ne sommes actuellement pas en mesure d'expliquer les raisons qui ont conduit les constructeurs à laisser un tel espace entre les deux structures alors qu'il aurait été plus simple d'accoler la banquette (SB11105) contre le ressaut (SB11103).

97 L'arase de ce mur est probablement survenue à cette période pour l'installation de la banquette nord, puisqu'il était encore érigé lors de la phase précédente.

98 Voir *supra* II.9 État 6 (*TPQ* 1206-*TAQ* 1394) : construction du bâtiment C.

99 Voir *supra* II.9.2 Zone nord.

100 Terrier *et al.*, 2018 ; Pastoureau, 1993, p. 212.

101 Voir *supra* I.1.4.5 Les aléas des XVIIe et XVIIIe siècles et l'abandon définitif de Cerenzia.

102 *Op. cit.*

103 Terrier, 2022.

104 Il s'agit des murs M1003, 1004, 1005, 1008, 1010, 1011, 1012 et 1014.

105 Nous pouvons voir l'ampleur de ces dégradations sur les photographies de 1999.

106 Nous pouvons sans trop de difficulté imaginer que cette reconstruction a été réalisée avant tout pour signaliser l'existence d'une ancienne porte à cet emplacement et permettre le passage d'un homme, étant donné la hauteur du remblai entre les murs M1007 et 1011.

107 Cette proposition dépend cependant du type d'aménagement qu'il existait au sud.

108 Un autre exemple de restauration ancienne se situe sur le parement occidental du mur M1011 avec la fissure UC11.7 rebouchée par un bourrage de terres cuites architecturales et de petites pierres, l'UC11.19 (Pl. 12).

109 Malgré l'utilisation de la photogrammétrie et du frottis au charbon, les tentatives de lecture de l'inscription se sont révélées infructueuses.

110 Voir *supra* II.12.4 Découverte lapidaire.

111 Pour des raisons de sécurité, la fosse n'a pas été vidée entièrement, c'est pourquoi nous n'avons qu'une vue partielle de la structure voûtée SB14045.

112 Voir *supra* I.1.4.6 Les aléas des XVIIe et XVIIIe siècles et l'abandon définitif de Cerenzia.

113 La largeur des nouveaux murs M1021 et 1022 est identique à celle du bouchage de la porte B1022 réalisé lors de la phase 12.

114 Les quelques pierres constituant la maçonnerie SB11005 doivent certainement correspondre aux vestiges de l'ancien mur M1020.

115 Le sondage réalisé dans cette zone est trop petit pour pouvoir en dire plus en l'état, mais il est évident qu'un aménagement de sol a été réalisé sur ce que nous pensons être un nouvel espace de rejet funéraire en raison du nombre important d'ossements retrouvés dans cette zone. Un sondage plus important sera à envisager dans ce secteur.

116 Seule une toute petite portion de cette structure est visible dans la stratigraphie, il n'est donc pas possible de restituer sa dimension exacte.

117 Nous avions décidé de ne pas ouvrir cette zone dans l'immédiat, puisque la problématique d'étude était orientée sur la compréhension des structures. Nous avons donc protégé et remblayé cette zone pour une étude ultérieure.

III Synthèse des états

1 Papparella, 2009, notices 98, 99, 101, 102 et 104.

[2] Cuteri, 1998.
[3] Roma, 2001, pp. 185-189.
[4] Bougard, Noyé, 1988 et 1989 ; Donzelli, 1989 ; Rachelli, 1989 ; Noyé, 2015a ; 2001 et 1997 ; Noyé, 1983, p. 133.
[5] Noyé, 2021, pp. 7-8 ; Noyé, 2014, pp. 361-363 ; Pitarakis, 1998.
[6] Voir *supra* I.2.1 Les données topographiques et géologiques.
[7] Dubois, 1976 ; Stratos, 1982.
[8] Noyé, 2001 et 1997 ; Noyé, 1992, p. 302 ; Noyé, Raimondo, Ruga, 1998, Spadea, 1991.
[9] Raimondo, 2006 ; Noyé *et. al.*, 1993.
[10] Pour rappel, la structure dégagée a un diamètre initial de 2,70 m avant que les murs ne soient doublés, arrivant ainsi à un diamètre final de 3,40 m.
[11] Corrado, 2014, p. 85, fig. 71. L'intérieur de la cuve peut être circulaire, octogonal ou quadrilobé.
[12] Hypothèse formulée par Ghislaine Noyé en raison du contexte politique général ainsi que de la découverte, dans les couches de destruction, d'un sceau appartenant à un duc byzantin.
[13] Noyé, Raimondo, Ruga, 1998, Noyé, 2001.
[14] Les réponses à cette interrogation pourront être apportées avec la fouille de la porte sud de la ville, dont de nombreuses structures sont encore conservées en élévation.
[15] Noyé, 2013b ; Martin, Noyé, 1991, p. 37 ; Martin, Noyé, 1989a.
[16] Settis, 1978 ; Noyé, 1998a, p. 94 ; Noyé, 2021, p. 14 ; Spadea, 2005 ; Russo, 1947, p. 5.
[17] Noyé, 2012, Noyé, 2020.
[18] Noyé, 2020.
[19] Martin, 2005 ; Noyé, 1980 ; Noyé, 2020.
[20] Malaterra V, 16, p. 94.
[21] Noyé, 1983a, p. 111 ; Noyé, 1980, p. 626.
[22] Nous retrouvons des chapelles castrales dans les châteaux normands de Tropea (Di Gangi, Lebole Di Gandi, 1998) ou encore à Squillace (Noyé *et al.*, 1993).
[23] Orsi, 1929.
[24] Rotili *et al.*, 2000 ; Chiesa, 1998.
[25] Coscarella, 2004, pp. 285-294.
[26] Sthamer, 1997.
[27] Voir *supra* I.1.4.3 Les époques souabe et angevine (XIIIe-XVIIe siècle).
[28] Pesavento, 2004 (parte seconda), n. 21.
[29] Maone, 1961, p. 69, n. 5 ; Pardi, 1921, pp. 39-40.
[30] Aragona, 1989, p. 173.
[31] Rotili *et al.*, 2000 ; Rotili, 2003 ; Rotili, Pratillo, 2010.
[32] Martorano, 1991, pp. 357-365.
[33] Martorano, 1996, pp. 147-167.
[34] Maone, 1961, pp. 14-15 ; Pesavento, 1998a ; Pesavento, 2004 (parte seconda).
[35] Pesavento, 1998a.
[36] Scalise, 1976, pp. 376 ss.
[37] Pesavento, 2004 (parte seconda) ; Pontieri, 1963.
[38] Fournel, Zancarini, 2003, p. 24.
[39] Il s'agit notamment des épisodes de peste de 1528, 1559-1560 et 1590-1591, entrecoupés par des périodes de disettes et aggravés par les tremblements de terres de 1544, 1549, 1560 et 1592-1593.
[40] Les raids turcs, l'augmentation des taxes et des révoltes contribuent à ruiner la population qui finit par fuir.
[41] Voir *supra* I.1.4.4 Le déclin de Cerenzia à l'époque aragonaise (XVIe-XVIIe siècle) ; Pesavento, 1998a ; Pesavento, 2004 (parte terza).
[42] Baratier, 1970, pp. 9-10. Selon E. Baratier, il est difficile de calculer le nombre d'habitants avec un coefficient moyen, car d'une région à l'autre, d'une ville à l'autre et même d'une communauté à l'autre, la valeur du feu varie entre 4 et 6. En 1276, la ville comptait 2050 âmes, c'est-à-dire, en tenant compte de l'amplitude proposée par E. Baratier, entre 341 et 512 feus. Le document met donc en lumière une diminution importante de la population.
[43] Pesavento, 2004 (parte terza) ; Scalise, 1976, p. 443 ; Russo, 1997, III, n. 16924.
[44] Voir *supra* I.2.6 2007 – Fouille de la *Casa del Principe*.
[45] Aragona, 1989, pp. 194-201.
[46] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin*, *1*589 ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin*, 1605.
[47] Cette référence, en plus de servir notre propos, est un clin d'œil au logement qui nous a accueillis pour toutes nos missions. Nous en profitons ainsi pour remercier les différentes personnes qui ont fait que nos séjours se passent dans les meilleures conditions : Linda Monte, Anna Corsini, Pina, Lidia et Loris.

[48] Pesavento, 1997. Cet espace est également appelé *matroneo* en italien.
[49] Aragona, 1989, p. 219 ; Meluso, 1986, p. 184.
[50] Pesavento, 2004 (parte terza) ; Napolitano, 1981, pp. 127-129.
[51] Aragona, 1989, p. 207 ; Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin*, 1659.
[52] Aragona, 1989, p. 207 ; Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin*, 1659.
[53] Pesavento, 1998a ; *Rel. Lim. Cariaten. et Geruntin*, 1678 ; 1679 et 1682.
[54] Terrier, 2022 et 2020.
[55] Multon, 2008 ; Ponsich, 1996.
[56] Renoux, 2001 : le terme *palazzo* appartient à l'origine à un détenteur du pouvoir public (empereur, prince, souverain), puis s'étend au XIIe siècle à la résidence de l'évêque. La définition même du terme est difficile à aborder, selon A. Renoux, en raison de lacunes et d'interférences lexicographiques, morphologiques et fonctionnelles.
[57] Aragona, 1989, p. 217 ; Maone, 1962, pp. 32, 34-35 ; Meluso, 1986, p. 189.
[58] Aragona, 1989, p. 233.
[59] Brice, 2002, pp. 236-237.
[60] Aragona, 1989, pp. 221-222 ; Maone, 1962 : d'après un document daté de 1742, nous apprenons que malgré des pertes dues à des épizooties survenues dans les années 1737-1741, la princesse de Cerenzia, Ippolità Rota possède 420 vaches, 30 juments et 60 veaux. Cette importante quantité de bétail ainsi qu'une vaste superficie de terres arables a donné naissance à une activité agro-zootechnique de proportion considérable, assurant à la famille Rota une grande puissance économique.
[61] Galasso, 1967, p. 191 ; Martin, Noyé, 1989b, pp. 578-580 ; Noyé, 2020.
[62] Martorano, 1996, p. 82, n.54 ; Martorano, 1991, pp. 330-331. Le plan présenté est l'état actuel du château qui n'a pour l'instant bénéficié d'aucune étude approfondie.
[63] La porte B1009 au sud était vraisemblablement un accès depuis la partie privée du château. Si cette porte n'a pas été condamnée, peut-être que le logis l'était.
[64] Principe, 2001 ; Baratta, 1910, pp. 377-383 ; *Annales de géographie*, 1905.
[65] Brice, 2002, pp. 282-285 ; Aragona, 1989, p. 280 ; Lucifero, 1983, p. 263.
[66] Carron, 2016.
[67] Carron, 2016, pp. 11-12.
[68] À propos des sanctuaires à répit, voir : Guillon *et al.*, 2016 ; Carcano, 2009 ; Saintyves, 1911 et Gélis, 2006.
[69] Pesavento, 2001.
[70] Lévy, Lussaut, 2013, pp. 162-164 : « En géographie la centralité d'un lieu ne prend véritablement sens que lorsqu'on associe à sa position dans l'espace physique la mesure du rayonnement des potentiels et des fonctions localisées dans ce même lieu et quand on considère les gradients et les "champs" qu'ils produisent dans l'espace. »
[71] Sur le sujet des études spatiales, voir : Lévy, Lussaut, 2013 ; Robert, 2012 ; Rodier, 2011 ; Rodier, Kaddouri, 2012 ; Tondi, 2007. Et sur les études italiennes de ce type déjà réalisées : Aprosio, Cambi, 2008 ; Farinelli, 2007 ; Benni, 2006 ; Rizzo, 2004 ; Valentin, 2004 ; Bussi, 1980 ; Maestri, Maestri De Luca, 1978.